PROBLÈMES
ET DOCUMENTS

Le viol des foules

par la propagande politique

PAR SERGE TCHAKHOTINE

nrf

GALLIMARD

SERGE
TCHAKHOTINE

Le viol des foules par la propagande politique

nrf

GALLIMARD

LE VIOL DES FOULES

PAR

LA PROPAGANDE POLITIQUE

SERGE TCHAKHOTINE

LE VIOL DES FOULES

PAR LA PROPAGANDE POLITIQUE

nouvelle édition revue et augmentée

nrf

GALLIMARD

Je dédie cette œuvre
à la mémoire de deux hommes qui m'ont inspiré
dans son accomplissement : mon grand maître
I. P. PAVLOV,
le génial chercheur des mécanismes sublimes de la pensée,
et mon grand ami
H. G. WELLS,
le génial penseur de l'avenir.

L'alliance entre la Science et les travailleurs, ces deux pôles extrêmes de la Société, qui par leur union peuvent libérer de toute entrave la civilisation — voilà le but auquel j'ai décidé de vouer ma vie jusqu'à mon dernier souffle!

Discours sur *La Science et le Travail*
de Ferdinand Lassalle.

Ce doit être nécessairement l'œuvre, en premier lieu, d'un Ordre d'hommes et de femmes, animés d'esprit combatif, religieusement dévoués, qui s'efforceront d'établir et d'imposer une nouvelle forme de vie à la race humaine.

Phrase finale du livre de H. G. Wells
The shape of things to come, the ultimate revolution.
(Le modèle des choses à venir, l'ultime révolution.)

AVANT-PROPOS

Ce livre a déjà une histoire quelque peu mouvementée. Déjà la parution de sa première édition en France en 1939, *deux mois avant la guerre, ne s'est pas faite sans incidents. Après toutes les corrections, l'auteur reçut les dernières épreuves — pour signer le « bon à tirer » — qui n'étaient pas accompagnées des épreuves corrigées précédemment; à sa grande stupeur, il constata que le livre avait été, entre temps, censuré (en France! où la censure n'existe pas) : tous les passages désagréables à MM. Hitler et Mussolini y étaient supprimés (et ceci deux mois avant la guerre!), de même que la dédicace, ainsi libellée : « Je dédie ce livre au génie de la France à l'occasion du* 150e *anniversaire de sa Grande Révolution. » On a su par la suite que la censure avait été pratiquée par le Ministère des Affaires étrangères dirigé alors par M. Georges Bonnet; en ce qui concerne la dédicace, le Ministère des Affaires étrangères de la Troisième République avait trouvé que « c'était démodé »! Et ceci en année où le monde entier fêtait cet anniversaire!*

Sur sommation de l'auteur, qui, fort de la loi française, a réagi, les phrases et les idées supprimées furent remises en place et le livre parut sous sa forme d'origine. Mais deux mois après sa parution, alors que la guerre était déjà déclarée, la police de Paris faisait une rafle du livre dans les librairies. Enfin, en 1940, *les Allemands, ayant occupé Paris, le confisquèrent et le détruisirent.*

Entre temps des éditions anglaises (entre autres une populaire, faite par les éditions du Labour Party), américaines et canadiennes, ont répandu les idées énoncées, et après la guerre une nouvelle édition française s'imposa. Elle paraît donc totalement revue et amplifiée, vu que depuis, la science de la psychologie objective, base de ce livre, avait accumulé une foule de nouveaux faits de première importance et que les événements politiques avaient changé notablement la face du monde. L'auteur a cru utile de munir cette nouvelle édition d'une vaste bibliographie, d'illustrations qui facilitent la compréhension des faits et des lois scientifiques énoncés, d'un copieux index permettant un meilleur repérage des noms d'auteurs et de problèmes.

On pourrait peut-être reprocher à l'auteur de ne pas s'être limité à exposer les idées et les démonstrations scientifiques essentielles du principe du « viol psychique des masses », mais de s'être hasardé de faire appel à l'actualité politique du moment historique que nous vivons et même de prendre position (un critique, d'ailleurs bienveillant, lui a reproché d'être « systématique »). Pour sa justification, l'auteur voudrait dire que, de son avis, la meilleure démonstration de la justesse des idées énoncées, qui transforme l' « hypothèse » en « théorie », est précisément la possibilité d'apporter des preuves tirées du passé (dans ce cas, par exemple, l'histoire de la lutte de 1932 en Allemagne) et des ébauches de l'avenir corroborant ces idées; suivant logiquement l'application des lois énoncées, dans les réalisations présumées, on peut vérifier la valeur des premières.

D'autre part, l'analyse du vécu actuellement, au moyen de normes nouvelles en question, donne l'impression du « pris sur le vif », de la réalité concrète. En plus, il nous semble qu'en faisant une critique purement abstraite, théorique, on abandonne le lecteur à mi-chemin, insatisfait, rêveur. La critique doit toujours s'accompagner de propositions de solutions pratiques, elle doit être constructive. Et enfin, chaque acte humain doit avoir, à notre avis, un élément social, une incitation à l'action, adressée à autrui — si l'on veut, un peu de psychagogie, qui entraîne, qui crée l'élan optimiste, source du progrès.

Hélas, le monde est divisé aujourd'hui en deux camps hostiles, qui se méfient, qui se préparent à se ruer l'un sur l'autre et à transformer cette Terre merveilleuse, qui a vu l'aventure humaine et où tant de miracles de la pensée, de l'art, de la bonté se sont accomplis, en un brasier qui ne laissera que des ruines fumantes...

Hélas, tout se polarise aujourd'hui dans l'une ou l'autre direction. Ce livre cherche à être objectif, impartial, et de dire aux deux camps leurs faits sans ambages, en poursuivant deux seuls buts : la vérité scientifique et le bonheur du genre humain tout entier. On peut, on doit y parvenir!

L'auteur est heureux de remercier cordialement ses amis M. Ch. Abdullah, et M. St. Jean Vitus, qui l'ont aidé à revoir le manuscrit du point de vue de la langue française.

Serge TCHAKHOTINE
Docteur ès sciences,
Professeur d'Université.

Paris, le 1er septembre 1952.

INTRODUCTION

La défaite des démocraties. — Buts de la culture humaine. — Le danger de sa destruction. — Le salut. — La thèse révolutionnaire. — La thèse scientifique réaliste.

Pour légitimer leurs conquêtes, les dictateurs faisaient souvent valoir qu'elles se sont effectuées pour la plupart pacifiquement, ou, tout au moins, sans emploi de violence physique. Ce n'est vrai qu'en apparence : l'absence de guerre n'empêche pas l'emploi d'une violence non moins réelle qu'est la *violence psychique.*

La menace — les discours de Hitler — associée à la vue de l'arme meurtrière — la mobilisation de l'armée allemande — voilà la formule exacte, selon laquelle les dictateurs modernes exercent la violence psychique : c'est précisément ce qui s'est passé, par exemple, en Europe en septembre 1938, ce qui a amené la capitulation des vieilles démocraties européennes à Munich.

« Nous avons réalisé un armement tel que le monde n'en a jamais vu — je peux l'avouer ouvertement maintenant. »

« J'ai, en ces cinq années, armé effectivement. J'ai dépensé des milliards et équipé les troupes avec les armes les plus modernes. »

« Nous avons les meilleurs avions, les meilleurs tanks... »

Ce sont des phrases du discours du chancelier Hitler, au Palais des Sports à Berlin, le 27 septembre 1938, discours adressé au monde entier à l'écoute.

« J'ai donné l'ordre d'ériger des forteresses géantes en face de la ligne Maginot française », déclarait-il au milieu des hurlements approbateurs de la foule nazie à Nuremberg.

« Les forces allemandes... », « le glaive allemand... », etc., voilà ce qu'on entendait de la bouche du maître de l'Allemagne dans les années fatidiques qui ont précédé la deuxième guerre mondiale, et cela se répétait à chaque occasion.

« Le poignard — voilà notre meilleur ami », déclarait cyniquement Mussolini; une carabine au-dessus d'un livre —

tel était le symbole qu'il donna à la jeunesse universitaire italienne.

« Que préférez-vous, du beurre ou des canons? » demandait-il à une foule électrisée, en délire, qui répondait, hébétée, « des canons! ».

« La paix », « de la paix », « à la paix »... voilà le refrain qu'on déclinait en réponse à ces paroles des dictateurs, en toutes occasions, dans toutes les situations, dans le camp adverse, dans les démocraties européennes.

La paix, bien sûr, qui ne la veut pas? Qui est assez fou ou assez misérable pour invoquer le pire de tous les fléaux humains? Mais avoir horreur de la guerre est une chose, — et cultiver l'espoir de la conjurer par les paroles seules, par des litanies ou les invocations en face du danger — est une autre affaire, et celle-ci relève, en vérité, de certaines pratiques médiévales, où, à l'incendie, à la peste, à la sécheresse, on opposait des processions avec des images saintes!

Au bord du gouffre, il faut se poser la question : où l'humanité va-t-elle donc? Comment est-il possible qu'elle continue à courir fatalement à son suicide? Pourquoi cette incapacité à diriger sa destinée, quand tout nous prouve que le produit de l'intelligence humaine — la Science et ses conséquences, les progrès techniques et ceux de la culture, ont atteint des hauteurs vertigineuses.

Qu'est-ce que la *culture humaine?* N'est-elle pas une évolution de l'Homme vers son émancipation, sa libération devant les dangers matériels, son élan vers un état où tous les germes sublimes, dont il est le vase d'élection, pourront s'épanouir? La course à la Liberté — voilà le sens de la culture humaine. Les bienfaits matériels de la culture ne comblent pas les désirs de l'homme : dès qu'il les a atteints, il aspire à quelque valeur plus haute, à des satisfactions, à des transports d'ordre purement spirituel, et ceux-ci sont inconcevables sans la liberté. Mieux encore. L'Homme de notre temps a tendance à vouloir la liberté, même s'il n'a pas encore atteint la possession des biens matériels — et c'est là un fait sublime; souvent même, désespéré, il songe que la liberté est le seul moyen réel d'atteindre ces biens qu'on lui refuse.

Culture humaine et liberté ne font qu'un.

Mais voici que s'affirme un courant, de plus en plus puissant, qui détruit le peu de liberté qui existe déjà, éparse dans le monde, courant d'idées qui proclame, mensonge notoire (puisqu'en contradiction avec les lois biologiques de l'évolution) qu'une différence capitale sépare les races humaines, que la sélection naturelle aboutit à former des races pures, que ces races existent, qu'elles ont le droit, par le fait de leur supériorité, de priver de liberté les autres races, qu'un homme peut et doit dominer les autres, qu'il a même le droit de disposer de la vie et de la mort de ses semblables.

Ces théories, ne sont-elles pas véritablement des réminiscences d'une étape inférieure, dépassée par l'humanité, ne sont-elles pas un recul camouflé vers une époque qu'on tente de faire revivre au profit de quelques usurpateurs égoïstes — essai (vain d'ailleurs) de renverser le sens de la marche de l'Histoire. Vain, parce qu'en contradiction flagrante avec tout ce qui est la cause de notre progrès — avec la Science, la Technique, l'Idée de Société.

Si, par une coïncidence fortuite, cette tendance erronée l'emporte sur l'évolution normale et saine, si elle n'est pas combattue et maîtrisée comme une maladie contagieuse, on s'approche alors du gouffre et la menace de la destruction générale se dresse, spectre affreux, devant l'humanité tout entière.

Mais, comme un organisme envahi par le mal se cabre, lutte, cherche à fuir le danger, de même les peuples, inquiets, sentant vaguement le péril, commencent à s'émouvoir, à pousser les meilleurs de leurs enfants à chercher la voie du salut. Et voici que surgit la *thèse révolutionnaire*. La révolution, la véritable révolution d'un peuple, est toujours une réaction tendant à son salut. Quand je dis « la véritable révolution », j'entends qu'un putsch, même victorieux, n'est pas encore une révolution. C'est pourquoi la soi-disant « révolution » fasciste ou celle d'Hitler, montée de toutes pièces par un individu, par un Hitler, par un Mussolini, ne sont aucunement comparables à la Grande Révolution Française, ou à la Révolution Russe ou Chinoise. Certes, un Robespierre, un Lénine, ont joué dans ces révolutions un rôle important, mais ils étaient, eux-mêmes, mus par la force du flot humain spontanément dressé, sans préparation, sans ces calculs qui caractérisent les mouvements fascistes et national-socialiste. La contre-révolution est toujours, par contre, un mouvement organisé par des individus, et c'est pourquoi il est beaucoup plus logique de traiter le fascisme et l'hitlérisme et ce qui les remplace aujourd'hui, comme des mouvements contre-révolutionnaires.

La théorie extrémiste du « Tant pis, tant mieux » pour accélérer l'avènement de l'âge d'or, justifiée autrefois, est périmée aujourd'hui. Les partis socialistes et démocratiques n'ont pu exploiter les possibilités qui s'offraient à eux dans le passé plus ou moins récent. Une dernière occasion était la fin

de la deuxième guerre mondiale. On n'a pas eu le courage d'aller de l'avant, on regardait en arrière — et ceci vaut pour tous les pays. Le sursaut de la résistance a été gâché partout. Une nouvelle et véritable révolution se prépare, elle gronde dans les entrailles de tous les peuples; un malaise se manifeste, et c'est précisément là un réflexe collectif contre la tentative d'imposer à la marche de l'humanité une direction opposée à son évolution naturelle, qui est caractérisée par la rencontre dans le temps des progrès matériels et de la soif de liberté.

Mais cette révolution imminente, comment doit-elle se faire? Là réside toute la question. Doit-elle être une explosion élémentaire, balayant tous les obstacles sur sa route, emportant dans un tourbillon les conquêtes que le progrès humain a accumulées sur un rythme toujours plus accéléré en ces derniers temps? Ou bien, doit-on et peut-on canaliser le flot impétueux, le mener à bon port sans trop de sursauts, sans la destruction de nerfs « vitaux », sans effusion d'un sang précieux, sans une guerre « moderne » — cauchemar affreux de notre temps, conséquence des progrès techniques récents.

Eh bien, oui, cette possibilité de révolution « sèche » existe; elle est parfaitement réelle, non moins réelle que celle réussie jusqu'à présent par les armes meurtrières, connue depuis des siècles. Et cette voie nous est indiquée par le *réalisme scientifique*, par des déductions qu'on peut tirer de nos progrès scientifiques modernes, d'une part, et de l'autre, par l'examen pratique des mouvements anti-sociaux de notre temps — le fascisme et l'hitlérisme.

Il est vrai que l'arme employée par Hitler, dans sa lutte pour le pouvoir en Allemagne, comme dans celle pour l'hégémonie en Europe, et aujourd'hui reprise, par ses successeurs, pour l'hégémonie mondiale, n'était aucunement le produit de ses méditations réfléchies, d'une connaissance scientifique des bases biologiques des activités humaines; loin de là, ce peintre en bâtiment n'était pas alourdi par des études de bibliothèques de sociologie, d'économie politique, de droit, par des dogmes s'entrecroisant, se heurtant, accumulant plus de théories que de faits. Non, en véritable ingénu, en homme nouveau, il n'avait qu'une intuition saine, un bon sens bien primitif et sans scrupules. Voilà le secret de sa réussite envers et contre tous les hommes d'État diplômés de son propre pays, et ceux de l'Europe tout entière.

Quelles sont donc, alors, ces armes prodigieuses, la « pierre philosophale » de cet alchimiste politique de notre temps?

Sans en connaître les mécanismes, sans les comprendre, il maniait ces armes et il triomphait, parce qu'il était, à vrai dire, le seul qui en usait; c'était son monopole, son privilège, puisque ses adversaires ne les distinguaient pas, ou, s'ils les voyaient, les abhorraient et y renonçaient délibérément, en bons intellectuels figés dans le carcan de leur érudition périmée.

Il convient donc de dégager les idées principales, qui sont à la base des événements que nous vivons si douloureusement, puisque le fascisme et son héritier actuel — le capitalisme militant — viole, en vérité, le psychisme des masses populaires par sa propagande néfaste. Que faire donc pour lui barrer la route?

La première condition, c'est de *comprendre* les mécanismes qui sont à la base de son action : les théories de psychologie objective de mon grand Maître, le professeur Pavlov, en donnent la réponse.

Après avoir compris, il faut *agir*. Le socialisme, la foi en les destinées humaines, l'élan, se basant sur les données de la science moderne, sont la deuxième condition de l'action. H. G. Wells, dans ses visions, en donne une synthèse.

Ce travail qui est un essai de fonder l'action politique sur une base rigoureusement scientifique, veut contribuer à la fusion de ces deux formes essentielles de la pensée d'aujourd'hui.

I

LA PSYCHOLOGIE, SCIENCE EXACTE

Les sciences de l'Homme. — Le système des sciences. — La place de la psychologie. — Le behaviorisme. — Pavlov et la psychologie objective. — La théorie des réflexes conditionnés. — La signalisation psychique. — L'inhibition. — L'irradiation et la concentration. — Les analyseurs. — Les localisations cérébrales. — Les réflexes du 2e degré (greffés). — « Acteurs » et « Spectateurs ». — Le sommeil. — La suggestion. — Le réflexe de but. — Le réflexe de liberté. — Les caractères. — La parole. — L'ordre impératif. — La physiologie évolutive. — Les phénomènes subjectifs. — Les facteurs humoraux. — La psychophysiologie comparée. — Les réactions conditionnées chez les Protozoaires. — La micropuncture ultraviolette. — La mémoire cellulaire. — Le système des réactions de comportement. — Les instincts et les pulsions. — Les réflexes à base de la pulsion combative. — Les quatre pulsions et la sociologie.

« Le décalage que nous observons aujourd'hui à la source des déséquilibres contemporains est occasionné par un inquiétant retard des sciences de l'Homme, qui lui donneraient le pouvoir sur lui-même, par rapport aux sciences de la Nature, qui, en trois siècles, lui ont donné le pouvoir sur les choses. Puisque l'Homme, après avoir transformé son milieu, commence à pouvoir agir sur lui-même, et en fait agit, la question se pose : comment rendre cette action inoffensive, et si possible féconde[1] ». Et puisque, ajouterons-nous, l'action humaine n'est autre chose qu'une conséquence des processus biologiques, voire nerveux, qui se déroulent dans chaque individu, il est clair que la question des activités humaines, de leurs formes et de leurs mobiles est du domaine de la science, connue sous le nom de psychologie.

Entendons-nous : on peut considérer ce mot sous deux aspects. D'un côté, la *psychologie introspective*, qui parle du « Moi », des « sensations », de la « volonté », etc. Quoique cette

1. Jean Coutrot (33).

branche de la pensée humaine ait, sans doute, accumulé, pendant des siècles, une foule d'observations et de réflexions de très grande valeur, elle ne peut plus être envisagée comme une « science » équivalente à nos sciences exactes d'aujourd'hui : la physique, la chimie et même la physiologie. L'analyse et la synthèse scientifiques ne peuvent rien faire sans la notion de l'enchaînement, de la causalité, et il est clair que dans le cas des études psychologiques classiques ou introspectives, la causalité ne peut être mise en jeu avec la rigueur exigée nécessairement par les sciences exactes.

Il faut faire une distinction nette entre les types de penser qui s'imposent dans le discernement des aspects différents comme dans le cas présent : il y a la pensée anthropomorphe, qui assigne aux phénomènes naturels des éléments intentionnels (des buts), en partant de l'expérience que l'activité humaine, surtout sociale, est toujours accompagnée de buts à atteindre, et il y a la pensée objective dans les sciences exactes, qui ne connaît pas de finalité dans les phénomènes de la nature.

Nous venons donc à cette autre psychologie, qui a pris le nom de *psychologie objective* et qui est en liaison étroite avec la physiologie, cette science du dynamisme même des phénomènes vitaux qui réalise, de plus en plus, l'union de ceux-ci avec les phénomènes généraux de la nature, objets des sciences exactes : la physique et la chimie.

Ces sciences exactes ont pris de nos jours l'essor formidable que nous voyons à chaque pas, grâce à deux éléments essentiels qui les caractérisent : d'un côté, ce fut l'appel au dynamisme de la raison, qui cherche à ramener à l'unité les pluralités que constate l'expérience de chaque jour, et de l'autre, la vérification de la justesse de cette manière de penser par une expérimentation ad hoc.

Or, si nous voulons traiter de cette nouvelle psychologie objective ou physiologique, la première question qui s'impose est celle de sa place exacte dans le système des sciences biologiques.

Freud (56) fait une distinction entre la psychologie et les sciences de la nature : pour lui, il n'y a que ces deux grands embranchements des connaissances humaines; dans la psychologie même il distingue la psychologie individuelle et la psychologie sociale (ou psychologie des masses). Mais, la psychologie ne s'occupe que rarement de l'individu isolé; dans le bagage psychique de chaque homme — être social — les éléments sociaux sont toujours présents et déterminent son comportement à tout moment. C'est pourquoi, selon notre avis, pour situer exactement la place de la psychologie comme science exacte, il faut partir d'un point de vue différent, qui est celui de l'analyse logique qui puise ses bases dans la biologie même.

Les critères analytiques modernes qui permettent de différencier les disciplines, répondent aux deux questions primordiales suivantes : « *comment* ont évolué les formes de la vie sur notre planète? » et « *pourquoi* ont-elles évolué? ». Dans le premier cas, c'est un intérêt historique ou épisodique qui nous guide; on pourrait aussi dire que c'est notre besoin narratif qui cherche à être satisfait. Dans le deuxième cas c'est un intérêt de fonction ou de causalité — besoin explicatif. En correspondance avec ce raisonnement nous constatons que la science de la vie se différencie en *Biohistoire* et en *Bionomie*, cette dernière science recherchant les lois (nomos) qui gouvernent les phénomènes vitaux (bios). Le critère pour la différenciation suivante de la Bionomie, qui nous intéresse ici, est basé sur la question : comment peut-on rechercher ces lois? C'est par la réflexion ou par l'expérimentation qu'on les trouve. Dans le premier cas, nous avons affaire avec la *Biophilosophie*, dans le deuxième avec la *Biologie expérimentale*, qui est la Biologie moderne par excellence.

L'expérimentation peut procéder par méthode analytique ou par méthode synthétique. Voilà alors les deux branches de la Biologie expérimentale qui en résultent : c'est la *Biologie synthétique*, qui n'est encore qu'à ses débuts, et la *Biologie analytique*, qui est à l'ordre du jour. Nous différencions cette dernière, à son tour, en *Bioautonomie* et *Biomachinisme*. La première traite des questions biologiques sans se soucier de savoir si les phénomènes observés peuvent, ou non, être expliqués aujourd'hui en fonction de nos connaissances des lois physiques et chimiques; on considère ces phénomènes vitaux, pour le moment du moins, comme des phénomènes « sui generis », qui néanmoins permettent l'application des méthodes expérimentales. Le Biomachinisme, par contre, est une science qui peut déjà réduire nombre de phénomènes biologiques au jeu de facteurs physiques et chimiques connus.

Il est évident que les problèmes qui nous intéressent dans cet ouvrage, se rapportent à la première discipline, celle de la Biologie expérimentale autonome. En effet, cette dernière peut être subdivisée en trois branches capitales : celle des lois traitant de la forme biologique ou *Morphonomie*, celle des échanges matériels ou *Métabolonomie*, et celle des formes de l'énergie dans les êtres vivants ou *Cinétonomie*. Les activités motrices, musculaires, nerveuses, sensorielles, entrent dans le domaine de cette dernière science.

La Cinétonomie biologique s'intéresse également aux lois qui commandent les phénomènes du comportement des êtres vivants. Deux élégants exemples du caractère purement psychique que prennent les réactions de comportement, tout en se matérialisant en même temps dans des faits nettement physiologiques, sont ceux que nous empruntons à Clyde Miller (105)[1] : un patient souffrant d'états allergiques, est habitué à se faire soulager ces attaques par des injections sous-cutanées d'adrénaline. Si on lui fait une simple injection d'eau stérile, sans aucune trace d'adrénaline, mais à son insu, et en observant tous les détails de l'intervention, qui lui sont coutumiers, le résultat en sera le même : il éprouvera un soulagement de son malaise. Un autre fait : l'attaque du rhume des foins d'un patient dont les muqueuses sont sensibles au pollen de rose, est déclenchée par la perception visuelle d'un symbole : des roses artificielles en papier[2].

Nous voilà donc en présence des questions qui nous occupent dans ce livre, c'est-à-dire des problèmes de la psychologie objective qui ne fait pas autre chose que d'examiner les réactions des êtres, animaux ou humains. Ces réactions se manifestent sous forme d'activités de toutes sortes, soit spontanées, soit réactives, généralement de nature motrice, c'est-à-dire, où les mécanismes musculaires et nerveux jouent le premier rôle. L'étude des formes que prennent ces réactions des êtres vivants, dans tout l'enchaînement des éléments qui les caractérisent, l'analyse des mobiles et de leur formation — voilà le but que se propose cette science nouvelle, qui est la base de tout le complexe de notions, connu sous le nom de comportement, conduite ou « behavior » en Amérique, où cette tendance est née; elle est connue encore sous le nom de *psychologie objective*, résultant des travaux de l'école du grand physiologiste russe I. Pavlov.

Le *behaviorisme américain*, issu des recherches de Thorndike, de Jennings, Yerkes et de leurs collaborateurs, appliqua les méthodes biologiques expérimentales, d'abord à l'étude des manifestations vitales, dites « psychiques », des animaux et puis aussi aux humains. Et cela aussi bien à l'égard de leur comportement individuel, dans une ambiance donnée, c'est-à-dire, sous des influences frappant les sujets du dehors, qu'à l'égard des réactions causées par des facteurs qui leur sont inhérents, d'ordre héréditaire, ou acquis au cours de leur vie et de leur évolution individuelle, et devenus latents.

1. (105) p. 88.
2. *Ibid.*, p. 87.

Cette étude a trait aussi bien à leur comportement envers les facteurs vitaux de l'ambiance qui les entoure, c'est-à-dire, envers ce qu'on est habitué à dénommer l'ambiance sociale et le comportement social des individus et des multitudes d'individus. Car, comme le dit Clyde Miller (105), « en étudiant les habitudes, on décèle les activités, qui sont à leur base, et derrière celles-là on découvre les conditions de vie, qui rendent ces activités biologiquement nécessaires ».

L'école behavioriste a exercé une très grande influence aux Etats-Unis sur tout l'ensemble des théories scientifiques et leurs applications, et même sur l'orientation des individus dans la vie, en général, surtout grâce au fait que l'éducation en a tiré des conclusions valables pour son activité. Dans la tendance d'application pragmatique à la vie courante, le behaviorisme aux Etats-Unis a des traits communs avec le puritanisme anglo-saxon : comme ce dernier a pénétré dans les mœurs par les voies religieuses, le behaviorisme le fait par la voie de la science[1].

L'école américaine a pris pour base, dans ses recherches, les faits observés dans le monde humain, et a cherché surtout à trouver des analogies avec le comportement humain, en se gardant bien évidemment de tomber dans de l'anthropomorphisme. C'est ainsi que Jennings (82) parle de « trial and error » (essai et erreur) comme d'un des principes fondamentaux du comportement des êtres vivants.

Entre le behaviorisme américain et les énoncés des théories pavloviennes il y a eu des influences réciproques : tous les deux cherchent à établir, dans le comportement des êtres, les facteurs de l'excitation et de la réaction correspondante[1]. Ce qui caractérise l'idée behavioriste, c'est qu'elle ne fait pas grand cas de l'instinct chez l'homme, et met, dans l'activité sociale de ce dernier, l'accent surtout sur l'intelligence et les réflexes conditionnés de Pavlov (111).

Le point de départ de l'*école russe de Pavlov* a été nettement physiologique. Pavlov (110) étudiait les phénomènes de nutrition et spécialement le réflexe de la salivation en fonction des excitations gustatives. Pavlov se heurta, dès le début de ses recherches, au fait d'une salivation dite couramment « psychique ». Le fait est bien connu depuis toujours : la salive s'accumule dans la bouche à la simple vue de la nourriture, sans que cette dernière soit introduite dans la bouche. Il constate aussitôt que cet effet n'est autre chose qu'un *réflexe*, c'est-à-dire une adaptation de l'organisme à une

1. Reiwald (130).

situation donnée, une réaction, où le système nerveux, transmetteur et coordinateur des excitations et des effets, joue un rôle décisif. Mais en analysant le phénomène, il est amené bien vite à constater que la réaction observée diffère quand même très distinctement des réflexes automatiques, absolus ou innés : par exemple, la salivation apparaît toujours, si on introduit dans la gueule d'un chien (animal qui sert à Pavlov dans ses expériences classiques), de la nourriture ou un liquide acide. Mais la salivation « psychique », ou à distance, à vue, est en quelque sorte *conditionnée* : elle peut se produire, mais elle peut aussi avorter. En étudiant les modalités de l'apparition de cette réaction, Pavlov arrive à établir sa fameuse théorie des *réflexes conditionnés*, qui est en train de devenir peu à peu la base scientifique de tout comportement animal et humain. Car « nos mécanismes psychiques n'enregistrent et ne fixent que ce à quoi ils ont été exposés[1] » et « les événements vécus sont des facteurs conditionnants puissants et par cela même ils déterminent la conduite des hommes : ils peuvent même faire céder la nature humaine, en changeant ses expériences[2] ».

On pourrait se demander, à première vue, pourquoi Pavlov a choisi l'activité des glandes salivaires comme indice des processus nerveux ayant lieu dans le cerveau et non les réactions motrices, le mouvement même, ce qui pourrait paraître plus logique. Il l'a choisi parce que dans notre vie quotidienne nous sommes habitués à mesurer le comportement humain par son activité motrice, qui est tellement associée à l'explication psychologique introspective qu'il est bien difficile d'en faire abstraction. Pavlov a rejeté toute la terminologie de la psychologie courante parce qu'en l'employant, il aurait couru le risque de contribuer à la confusion coutumière. C'était précisément cela dont il voulait se débarrasser coûte que coûte. En s'adressant au mécanisme de la fonction des glandes salivaires, peu connu, il était plus sûr de pouvoir rester sur le terrain de l'objectivité. D'autre part, l'activité des glandes salivaires est assez simple pour permettre de déceler les lois fondamentales qui la gouvernent, plus facilement que les modalités compliquées des fonctions motrices. Dans le premier cas l'enchaînement des facteurs apparaît plus transparent. Cet organe peut servir de modèle, dans la première étape de recherche, avec plus de chances de succès.

Toute la technique de recherche employée et le raisonnement de Pavlov permettent d'affirmer que la possibilité de

1. CLYDE MILLER (105) p. 56.
2. *Ibid.*, p. 80.

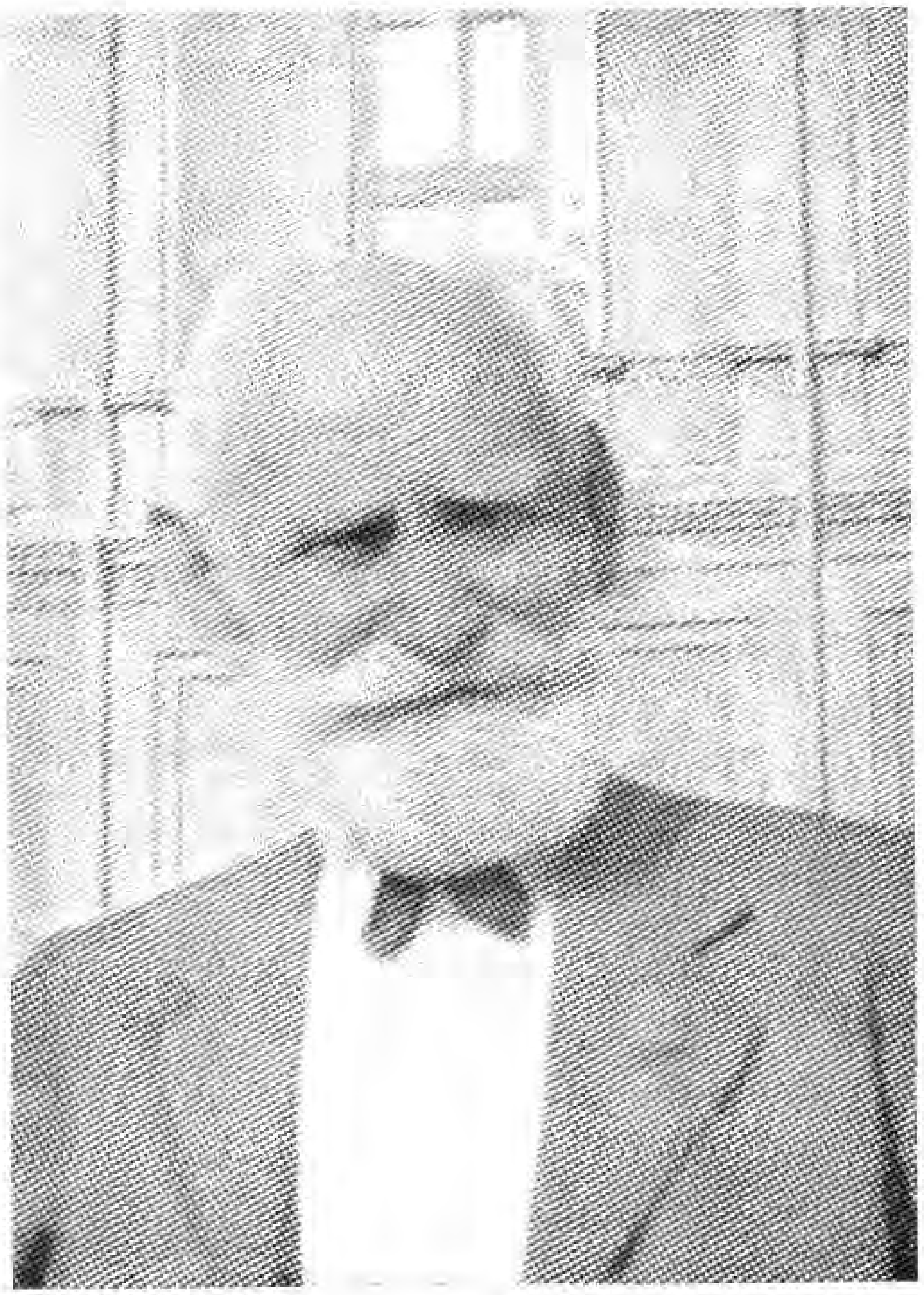


Fig. 1.

I. P. Pavlov (1849-1936).
(Photo de l'auteur prise lors du Congrès International de Physiologie à Rome en 1932.)

sauvegarder le principe de l'objectivité dans l'étude des phénomènes dits psychiques, est réalisée par ses recherches. Pour mesurer toute l'énorme distance parcourue par l'esprit humain, pendant les deux derniers siècles, sur la voie de l'objectivation des phénomènes de la nature, nous ne pouvons nous abstenir de citer deux faits savoureux qui illustrent le progrès réalisé. Nous les empruntons au livre de Stuart Chase « La tyrannie des mots » (26)[1] : « Quand Galilée a pu montrer, à l'aide de son nouveau télescope, la lune avec ses montagnes, et Jupiter avec ses satellites, le professeur de philosophie de l'Université de Padoue s'est refusé d'y regarder : il préférait de croire à ses idées plutôt qu'à ses yeux ». Et voici l'autre citation[2] : « Le docteur florentin Redi a démontré que de la viande en putréfaction ne pouvait pas donner naissance par elle-même aux larves des mouches : en plaçant un filet de gaze au-dessus de la viande, il pouvait empêcher ainsi que des mouches y déposent leurs œufs. Ce fait a rendu les prêtres furieux, qui accusèrent Redi d'avoir limité « le pouvoir du Toutpuissant ».

C'est précisément par cette manière objective de penser avec toutes les conséquences qui en découlent, que Pavlov chercha et réussit à incorporer la psychologie aux sciences exactes de la nature. Son but était de découvrir les lois selon lesquelles se déroulent les phénomènes psychiques. Les lois naturelles sont des constantes, qui permettent d'approfondir les causes déterminantes des phénomènes dont la répétition est constatée par l'homme. L'homme intellectuel cherche à « retrouver dans les lois la sécurité qu'il a perdue par le fait de s'être éloigné, mû par la raison, de la tutelle de l'Église. Après la découverte des lois de la nature, vint la découverte des lois de la vie économique et sociale, et la tendance, enfin, de soumettre aussi la vie intérieure de l'homme à la domination des lois. L'adoration romantique de l'irrationnel vint ensuite comme une réaction contre cette domination implacable. Mais les formes de la raison humaine ne se sont pas arrêtées dans leur course : on cherche et on trouve des lois gouvernant l'irrationnel même[3] ».

Ainsi, Pavlov reconnaissait comme son but ultime la possibilité d'approcher l'étude objective de la psychologie humaine. Le chien lui servait de modèle dans une première étape de recherches, parce que présentant une simplification notable pour la clarification du problème. Il cherchait, comme

1. Cité par Clyde Miller (105) p. 143.
2. *Ibid.*, p. 144.
3. Reiwald (130) p. 19.

il le disait, à établir « un canevas physiologique, qui pourrait servir de base à l'analyse ultérieure de toute la multitude du monde subjectif de l'Homme. »

On a émis un doute, à propos de l'équivalence des constatations faites sur des animaux et sur l'homme. Si on considère que les structures nerveuses sont, en principe, les mêmes chez l'homme et les animaux, il est fort probable, et même certain, que les lois sont dans les deux cas les mêmes. La différence n'est que d'ordre quantitatif et due, surtout, au fait que l'homme possède la faculté exclusive de former des réflexes conditionnés avec des complexes verbaux, qui jouent alors le rôle de signaux déclencheurs des réactions conditionnées, d'une richesse et d'une variété extraordinaires.

L'importance biologique de la doctrine de Pavlov réside dans le fait qu'il nous a révélé le processus même de la formation de nouveaux réflexes : dorénavant on peut suivre le processus de la formation de ces réflexes, comment ils sont inhibés et recouverts par de nouveaux réflexes. Du point de vue de la physiologie évolutive, nous pouvons voir comment s'est réalisée successivement, dans l'histoire phylétique de l'humanité, et même dans l'histoire du règne animal, la formation de l'activité réflexe, en général.

La possibilité de s'orienter dans toute la complexité du monde environnant l'individu, n'est pas une tâche facile. En réalité, on a affaire, dans la vie, mais aussi dans les expériences au laboratoire, non à une excitation unique, isolée, on pourrait dire pure, mais à des complexes d'excitations simultanées ou successives, donc de chaînes d'excitations. De cet ensemble d'excitations, il s'agit, parfois, de réagir sur tout cet ensemble complexe, pris comme unité; et parfois de réaliser la différenciation d'une composante isolée dans ce complexe.

Essayons de dégager ici les données principales de la *théorie des réflexes conditionnés*[1]. Voici le fait capital (fig. 2) : si on donne à un chien de la nourriture, la salive s'écoule automatiquement. C'est un mécanisme, donné par la nature à l'individu, dès sa naissance, c'est un réflexe inné ou absolu, selon la terminologie de Pavlov (111). Il va de soi que si nous faisons entendre à un chien quelconque le son d'une sonnette, cette excitation n'aura aucun rapport avec la salivation. Mais si nous commençons à synchroniser les deux

1. Chez Marinesco et Kreindler (101) on trouve une exposition claire de la théorie des réflexes conditionnés en langue française.

faits, la prise de nourriture et l'excitation sonore, si nous répétons cette coïncidence 40, 50 ou 60 fois, nous pouvons constater qu'après cet « apprentissage » du système nerveux

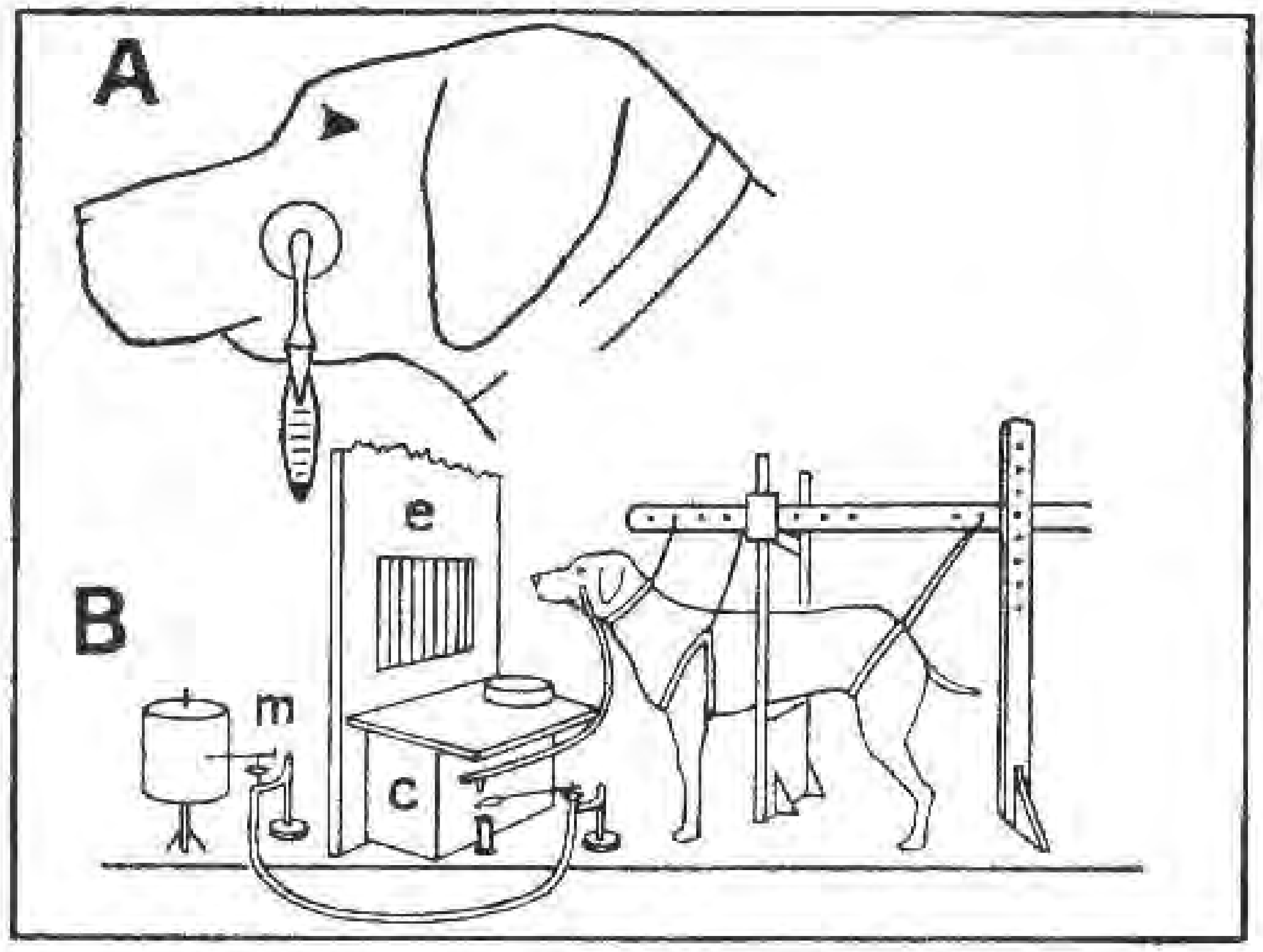


Fig. 2.

A. Le dispositif pour recueillir la salive du chien dans une éprouvette graduée.

B. Schéma de la disposition des appareils dans l'expérience de la formation des réflexes conditionnés chez le chien; e, écran pour les excitations visuelles; c, contact électrique se fermant par la tombée des gouttes de la salive; m, tambour Marey enregistrant les gouttes de la salive écoulées (d'après Buytendijk « Psychologie des animaux » 1928, Payot, Paris).

du chien, le son de la sonnette seul, sans aucune prise de nourriture, déclenche la salivation. Une liaison s'est établie, dans l'organisme du chien, entre ces deux excitations, un nouveau réflexe, « artificiel » ou temporaire s'est formé, le « réflexe conditionné », comme l'a nommé Pavlov. On peut schématiser la formule de ce réflexe de la manière suivante :

Phases	*Facteur absolu*	*Facteur conditionnant*	*Effet*
1re phase	—	son	pas de salivation. (excitation indifférente)
2e phase	viande	—	salivation (réflexe inné)

Phases	*Facteur absolu*		*Facteur conditionnant*	*Effet*
3e phase	viande	+	son	salivation (réflexe inné présent)
4e phase (après 60 répétitions de la phase 3)	—		son	salivation (réflexe conditionné formé)

Ayant établi la règle de la formation du réflexe conditionné, Pavlov étudie ses modalités sous toutes les faces. Il constate que n'importe quelle excitation peut devenir un facteur conditionnant, c'est-à-dire, après des coïncidences réitérées avec la prise de nourriture, agir comme facteur déterminant à lui seul la salivation : n'importe quel son, la vue de figures, de signaux lumineux, la perception gustative ou olfactive, l'application sur la peau de chaleur ou de froid, des irritations mécaniques appliquées à n'importe quelle partie du corps, sous forme, par exemple, de grattage, de pression, d'attouchements, des stimulations électriques, etc. Il étudie ensuite la finesse de distinction des excitations : par exemple, on fait devenir agent conditionnant un son déterminé (800 vibrations à la seconde), et on fait ensuite percevoir au chien un son différent du premier d'un huitième (812 vibrations); la réaction de salivation n'apparaît pas. Si on fait agir sur le chien, comme facteur conditionnant, une combinaison formée de 3 sons, il suffira de produire l'un de ces trois sons, et le réflexe se montre actif : le chien « reconnaît » son excitant, pourrait-on dire suivant la terminologie courante ou de psychologie introspective.

Voici encore une règle très importante : si, après avoir formé un réflexe conditionné, on répète l'excitant devenu conditionnel plusieurs fois, sans donner simultanément de la nourriture, au bout de quelque temps la réaction devient de plus en plus faible et disparaît totalement : le réflexe s'est éteint, comme dit Pavlov. Mais si alors on combine à nouveau cet agent avec la prise de nourriture, la réaction conditionnée réapparaît : c'est la reviviscence du réflexe, comme suite de son renforcement, selon la terminologie de Pavlov. On entrevoit déjà des analogies avec les phénomènes qui nous sont connus sous forme d'oubli et de mémoire.

Pavlov a considéré les réflexes qui se forment, durant la vie, comme phénomènes de *signalisation*, utiles à l'organisme, puisque lui garantissant la possibilité de réagir aux changements du milieu environnant, avant qu'il soit affecté irréversiblement par une action brutale de ces changements, qui pourraient présenter un danger pour son existence. Si l'organisme devait toujours se contenter uniquement des formes du comportement, fixées par l'hérédité, qui se transmettent de génération en génération, aucun progrès biologique, intellectuel et social ne serait possible.

Grâce à des réflexes conditionnés, comme le dit justement Orbeli (109), l'organisme a la possibilité de réaliser ses réactions de défense, ou son activité alimentaire, ou toute autre fonction physiologique, non pas au dernier moment, alors que les excitations correspondantes se présentent impérieusement, mais, au contraire, déjà dès que l'approche de ces excitations est signalée.

Ainsi l'activité digestive des glandes peut commencer *avant* que la nourriture ne pénètre dans le canal digestif; un réflexe de défense peut entrer en action *avant* que l'agent nocif agisse sur l'organisme, etc. Ce phénomène de signalisation peut donc être utilisé par l'organisme pour amorcer l'activité de tel ou tel autre organe préventivement, ce qui présente pour l'organisme certains avantages.

Orbeli (109) attire l'attention sur le fait que dans l'activité nerveuse supérieure nous observons continuellement le choc de deux tendances antagonistes : d'un côté, c'est la tendance de conserver les liaisons formées, de s'en tenir à un comportement stéréotype, et de l'autre, la tendance à changer la structure, à transformer les relations, à s'adapter à des conditions nouvelles.

Dans la vie humaine ces deux tendances jouent aussi un grand rôle et déterminent les formes de notre comportement. Il est aisé de se conformer à l'habitude prise de vivre suivant un certain ordre, qui élimine les soucis, quand une activité en déclenche automatiquement une autre, c'est-à-dire quand, grâce aux liaisons fixées sous forme de réflexes conditionnés, se réalisent en quelque sorte des « réactions en chaîne » d'activités, qui se succèdent rapidement et peuvent se répéter d'un jour à l'autre. Ces chaînes de réflexes conditionnés nous servent à chaque pas, quand nous exécutons des mouvements familiers, des actes de travail habituels, des services personnels quotidiens, des formes de relations coutumières avec d'autres personnes, objets, éléments de la nature, etc. C'est ce qui constitue nos habitudes, nos activités habituelles, notre *stéréotype vital;* ce mécanisme nous évite des efforts trop grands, et économise la dépense de l'énergie.

D'autre part, nous combattons souvent l'assujettissement servile à ces habitudes. Un homme adulte ne peut pas s'en tenir à toutes les formes de comportement, auxquelles il

s'est habitué dès son enfance. Pendant toute la vie se produit une transformation de vieilles liaisons en réflexes conditionnés nouveaux, parfois même de nature opposée. Les vieux réflexes sont alors refoulés, mais il suffit d'affaiblir la tension de son système nerveux, de tomber malade ou d'engloutir une certaine quantité d'alcool, pour voir réapparaître certaines habitudes enfantines, manières de s'exprimer, de faire des blagues etc. Ces phénomènes sont aussi connus dans la pratique de la psychanalyse.

Nous arrivons maintenant à un autre groupe de phénomènes, en liaison étroite avec les premiers et qui sont d'une extrême importance pour la compréhension de toute la complexité des actes « psychiques ». Voici le fait capital — on forme un réflexe conditionné : par exemple, un son déterminé produit la salivation chez un chien. Faisons apparaître devant lui un chat, au moment même de la perception du son : la salivation ne se produit plus, ou bien, commencée, elle s'arrête brusquement. Le rôle du chat peut être joué par n'importe quel autre excitant nouveau, s'il est assez fort. C'est le phénomène d'*inhibition*. Or, Pavlov (111) distingue l'inhibition externe de l'inhibition interne : dans le premier cas, décrit tout à l'heure, l'excitant nouveau vient de l'extérieur, comme un agent tout à fait inattendu. Cette inhibition externe ne se développe pas progressivement comme l'inhibition interne, mais se manifeste instantanément. Elle se produit à chaque nouvelle activité des hémisphères, provoquée par une excitation automatique ou réflexe, et présente une analogie parfaite avec l'inhibition, connue depuis longtemps, sur les autres points du système nerveux central. Dans l'*inhibition interne*, le processus est le suivant : après la formation d'un réflexe conditionné, par la combinaison de la prise de nourriture avec la perception d'un signal lumineux, on soumet le chien à des perceptions réitérées d'un autre excitant (un son, par exemple), sans lui offrir de la nourriture. Cette excitation prend place dans son mécanisme cérébral, mais ne déclenche pas de salivation, elle est latente. Par contre, elle devient un agent d'inhibition, si on la combine maintenant avec l'excitation active — le signal lumineux : ce dernier ne donne plus alors de salivation, il a perdu son pouvoir excitateur. C'est le cas d'*inhibition conditionnée* — ainsi le nomme Pavlov. Les diverses formes d'inhibition interne, peuvent être facilement supprimées, autrement dit, elles peuvent être inhibées à leur tour. Ce fait se produit sous l'influence d'excitations nouvelles, surgissant dans le milieu qui entoure l'animal, excitations qui provoquent chez lui une réaction d'orientation, par exemple; la conséquence de cette action, est le rétablissement du réflexe inhibé; c'est ce que Pavlov appelle la *désinhibition* du réflexe conditionné, un processus qui joue aussi un rôle très important dans le mécanisme des interactions des phénomènes psychiques.

Plus on fait d'expériences sur les réflexes conditionnés et plus on rencontre de faits, démontrant que ce processus d'inhibition interne est en général beaucoup plus labile que le processus d'excitation conditionnée; autrement dit, les manifestations de l'inhibition interne sont beaucoup plus sensibles à l'influence d'excitations accidentelles que les manifestations des excitants conditionnels. Ces faits sont d'observation constante; si quelqu'un pénètre, dit Pavlov, dans la pièce où l'on pratique sur les chiens des expériences sur les réflexes conditionnés, l'inhibition qui peut exister en ce moment chez les animaux, se trouve profondément troublée, tandis que l'excitation conditionnée une fois bien établie, ne subit aucune modification, ou presque.

Pavlov souligne le principe temporaire de ces liaisons. Si l'organisme, continuellement exposé aux influences extérieures déterminant la formation de réflexes conditionnés, n'avait pas de moyens de se libérer, plus ou moins facilement, de ces liaisons, son système nerveux serait envahi par des millions de réflexes accumulés, qui mettraient, continuellement, en branle ses mécanismes effecteurs, muscles, glandes, organes génitaux et autres, causant souvent même des conflits entre eux ce qui créerait un chaos et un surmenage épouvantable. Pavlov montre l'existence de mécanismes antagonistes qui contrôlent et effacent, activement avec le temps, toute structure réflexe conditionnée superflue, inutile ou devenue telle et libèrent ainsi l'organisme du danger de suractivité désordonnée. L'oubli repose sur les mêmes mécanismes. C'est précisément la signification du processus d'inhibition.

Le système nerveux est le siège de deux processus antagonistes : la faculté d'*être excité* et la faculté de *freiner*, d'inhiber l'excitation, qui peut disparaître ou être refoulée dans la sphère dite subconsciente, sans se manifester en aucune manière. D'ailleurs, ce refoulement peut affecter aussi les formes innées du comportement, qui néanmoins restent fixées au fond du système nerveux. Tout l'ensemble de ces structures, acquises et innées, manifestes et refoulées, forme la particularité d'un individu donné, sa personnalité.

Les faits de l'inhibition ont une portée énorme pour la compréhension des phénomènes qui caractérisent l'activité des êtres vivants, surtout parce que ce sont eux qui déterminent les états connus dans la psychologie classique ou subjective, et aussi par conséquent dans le vocabulaire

courant, comme des actes volitifs, puisque la faculté de « vouloir » est étroitement liée à la possibilité de résister à une tendance à agir dans un sens déterminé. On conçoit immédiatement toute l'importance que présente la possibilité de comprendre, d'expliquer, et en conséquence, de diriger les activités humaines, si cette possibilité se base sur des faits scientifiques inéluctables.

Nous pouvons entrevoir maintenant plus clairement les raisons pour lesquelles il nous est impossible d'utiliser, dans la science, les faits de l'*introspection*, les phénomènes de la conscience, exprimées par les mots en qualité d'indicateurs de processus psychiques. Il est impossible d'établir une correspondance objective de la sensation avec les processus qui ont effectivement lieu dans le système nerveux. Dans la psychologie objective (*réflexologie*) c'est possible : la salivation ou le mouvement musculaire qui peuvent être enregistrés objectivement et même mesurés, révèlent la présence de processus d'excitation et d'inhibition.

Dans la psychologie introspective, on pourrait, à la rigueur, marquer apparemment la présence d'excitation par la sensation. Mais cette dernière peut aussi faire défaut, c'est-à-dire rester latente, malgré que le processus physiologique ait lieu, mais ne s'extériorise pas, car il est voilé par l'inhibition. On peut expliquer alors l'absence de la sensation, comme indicateur, soit par un manque réel du processus d'excitation, soit par la présence de l'inhibition : il est donc impossible d'établir le fait réel.

On voit de ces faits qu'il n'existe point, dans l'introspection, d'indicateur pour le processus physiologique d'inhibition; c'est la raison pour laquelle elle est inutilisable, lorsqu'on tient à construire la Science de la pensée et du comportement à base de mots (comme indicateurs de la sensation); voire même si l'on parvient à jongler logiquement avec les mots. Il est possible qu'un jour on parvienne à enregistrer l'inhibition par la méthode d'électroencéphalographie : alors, en mettant en relation les courbes obtenues et les sensations éprouvées, on pourra peut-être tirer des conclusions sur les processus réels dans le cerveau.

En ce qui concerne la nature même du processus inhibitif, Pavlov considérait que ce dernier se présente partout où a lieu le processus de l'excitation, donc qu'il coexiste avec ce dernier et que tous les deux — l'excitation et son inhibition — ne seraient que deux phénomènes antagonistes du même processus nerveux.

Notre aperçu de la théorie des réflexes conditionnés de

Pavlov ne serait pas complet si nous ne mentionnions pas ici encore la théorie de ce savant sur le mécanisme qui régit le fonctionnement des instruments supérieurs dont la Nature a doté les êtres vivants, l'homme inclus. Ce mécanisme serait, selon lui, déterminé par deux processus qu'il nomme l'*irradiation* et la *concentration* des excitations et des inhibitions dans les hémisphères cérébraux. C'est une expérience classique, qu'une excitation courte d'un point quelconque des hémisphères, provoque un mouvement d'un groupe musculaire donné. Mais si, au contraire, l'excitation est prolongée, la réaction se propage à des muscles de plus en plus éloignés et aboutit à des convulsions généralisées. Dans les hémisphères cérébraux, l'excitation d'un point donné s'étend donc avec une très grande facilité sur un vaste rayon. Cette irradiation de l'excitation à travers le système des neurones corticaux s'observe à chaque instant dans la physiologie des réflexes conditionnés (114).

Si on forme, par exemple, un réflexe conditionné, où un son joue le rôle de l'excitant, on observera, qu'au début, tous les sons musicaux seront efficaces, et même tous les bruits. L'excitation, arrivée en un point donné des hémisphères, s'irradie, à partir de ce point, à toute la région correspondante.

Le même fait vaut pour l'inhibition interne : ce processus s'irradie aussi. Pavlov a fait l'expérience suivante (112) : sur la patte d'un chien on a disposé de petits appareils excitateurs mécaniques de la peau; ils ont été fixés et alignés sur la patte. On forme un réflexe conditionné avec quatre appareils supérieurs : l'excitation de ces points donne la salivation. On constate alors que le cinquième appareil, le plus éloigné, devient également un excitant, quoiqu'il ait été laissé à l'écart lors de la formation du réflexe. C'est que l'excitation s'est irradiée. Ensuite, on provoque l'excitation plusieurs fois de suite, sans donner de la nourriture; on constate alors que son action conditionnée s'évanouit : un processus d'inhibition a surgi dans l'écorce, en un point correspondant de celle-ci. Et après quelques instants, on peut constater que les quatre autres appareils ne donnent plus eux aussi de réaction : c'est qu'il y a eu l'irradiation de l'inhibition du point de départ aux parties voisines de cette région de l'écorce.

Mais, plus l'intervalle entre le fonctionnement de l'appareil inférieur et celui des autres appareils est prolongé, plus les appareils supérieurs se libèrent de l'inhibition et cela très progressivement, jusqu'à ce que, l'intervalle devenant assez grand, l'inhibition ne se fasse plus sentir même sur l'appareil

le plus proche du cinquième. On peut suivre des yeux, dit Pavlov, la vague inhibitrice qui recule et revient à son point de départ : l'inhibition se concentre. Deux lois générales règlent donc ces manifestations particulières de l'activité nerveuse corticale : loi de l'irradiation et de la concentration du processus nerveux.

A côté de ces mécanismes fondamentaux, déterminant l'activité nerveuse supérieure des animaux et de l'homme, il faut tenir compte d'un second mécanisme très important : c'est le mécanisme d'analyse, réalisée par les organes des sens. Il est évident que, puisque l'organisme ne réagit qu'à certains phénomènes du milieu intérieur ou extérieur, il décompose donc ce milieu et n'en retient que quelques phénomènes particuliers. Pavlov caractérise les *analyseurs* comme des « appareils particuliers du système nerveux, comprenant chacun une extrémité périphérique d'un des organes des sens, un nerf centripète qui lui fait suite et la terminaison de ce nerf dans les neurones corticaux. Les analyseurs sont étroitement liés au mécanisme générateur des réflexes conditionnés. Les détails des analyseurs peuvent être surtout étudiés par la méthode de la destruction partielle des extrémités périphérique ou centrale des analyseurs ».

C'est ici que s'enchaîne alors le problème des *localisations corticales*, auquel Pavlov (115) et ses élèves contribuèrent pleinement, en réalisant des expériences, où l'on pratique chirurgicalement l'ablation de certaines parties de l'écorce cérébrale. L'ablation des hémisphères entraîne la disparition totale des réflexes conditionnés nouveaux. Mais si on ne détruit que des zones déterminées de l'écorce cérébrale, on constate la disparition immédiate de tel ou tel réflexe conditionné en correspondance avec la topographie des mécanismes récepteurs dans l'écorce, puisque chaque appareil récepteur périphérique possède dans la substance corticale un territoire central particulier, qui est son point terminal et qui représente sa projection exacte. Mais ce fait n'empêche pas la formation ultérieure de nouveaux réflexes conditionnés et précisément du même type que ceux qui ont disparu après l'ablation de la zone correspondante. L'écorce a une structure spéciale, qui se manifeste, d'un côté, par une concentration des éléments récepteurs dans des zones déterminées et de l'autre, par une dissémination de ces éléments sur une grande surface. Ceci explique le mécanisme de la restitution progressive, après l'opération d'ablation partielle, des fonctions perdues, phénomène qui a été bien mis en évidence par Pavlov et par d'autres savants. Il interprète la voie contournée des filets nerveux, leurs nombreux croisements, le nombre, paraissant exagéré, des éléments, etc., comme des moyens de compenser plus ou moins les destructions possibles.

Des expériences ont aussi montré qu'après l'ablation de la moitié antérieure des hémisphères et une forte lésion de la moitié postérieure, la zone restée indemne, quoique fort peu étendue, était cependant capable d'assurer une activité nerveuse supérieure. Le principe de la vicariance des organes joue donc ici un grand rôle, ce qui démontre l'équivalence, au point de vue du mécanisme général, de toutes les régions des hémisphères, point sur lequel insistait déjà Munk.

En résumé, il faut considérer, selon Pavlov (116), six ordres de phénomènes, si on veut embrasser toute l'activité nerveuse, tout le comportement des animaux supérieurs. Ce sont : 1° l'excitation, 2° l'inhibition, 3° le déplacement de l'excitation et de l'inhibition, 4° l'induction réciproque de l'excitation sur l'inhibition ou de l'inhibition sur l'excitation, 5° le phénomène de formation et de destruction des voies reliant entre elles les différentes régions du système nerveux, 6° enfin, les phénomènes d'analyse, décomposant le monde extérieur et intérieur en ses éléments.

Mais l'énorme importance du phénomène de la formation des réflexes conditionnés saute aux yeux surtout quand on envisage la faculté de l'écorce cérébrale de former de *nouveaux réflexes* (*du deuxième degré*) à base de réflexes conditionnés déjà existants (du premier degré). Au début, Pavlov essuya un échec : en associant l'excitation par le facteur conditionnant (par exemple, un son) au réflexe qui sert de départ à une nouvelle excitation quelconque (par exemple, visuelle) et sans donner à manger au chien, cela veut dire, sans exciter son réflexe inné, on a constaté qu'au lieu d'un nouveau réflexe conditionné (réagissant sur cette excitation visuelle), on observait la disparition du premier réflexe (au son) : Pavlov a baptisé cette nouvelle réaction « inhibition conditionnée » : la lumière devint une « inhibition conditionnée » pour le réflexe au son. Cette réaction se présente comme une acquisition utile pour l'organisme et voici pourquoi : les signaux qui ont une raison vitale, parce que biologiquement confirmés, persistent, tandis que les excitations, qui ne s'accompagnent pas d'une action de fait, provoquent une auto-suppression par inhibition. Mais les recherches ultérieures montrèrent qu'en ajoutant une excitation supplémentaire, on arrivait à écarter l'inhibition, à « libérer » le réflexe de l'emprise inhibante et à obtenir ainsi un nouveau réflexe conditionné, greffé sur le premier. Pour obtenir ce résultat, on applique le principe des excitations à retarde-

ment : on allonge, progressivement, les pauses entre « l'excitation-signal » et l'excitation du réflexe inné (prise de nourriture), en d'autres termes, on étend la phase latente de l'excitation conditionnée. Alors l'excitation s'éteint peu à peu, mais ses traces s'associent avec le réflexe inné, et mènent à la formation d'un nouveau ***réflexe greffé*** (réflexe conditionné du second degré).

Un exemple de William James (80), tiré des faits humains et cité par Clyde Miller (105)[1], illustre ce dont il s'agit : « Vous vous présentez devant un enfant avec un jouet dans vos mains. A peine l'enfant l'a vu qu'il cherche à vous arracher le jouet. Vous lui tapez sur la main agressive. Il la retire en pleurant. Vous levez le jouet, en souriant, et vous dites : « demande-le bien gentiment — voilà comment! ». Il cesse de pleurer, il vous imite, reçoit son jouet et chante victoire ». Ainsi une nouvelle réaction (prière) s'est greffée sur la première (agression).

Déjà après la mort de Pavlov, ses disciples, qui poursuivent ces recherches dans plusieurs domaines, ont pu établir une série de nouveaux faits de très grande importance. Parmi ces faits nous insisterons surtout sur celui-ci : on a trouvé une nouvelle méthode de procéder pour former des réflexes conditionnés, qu'Orbeli (109)[2] décrit. Kriajev l'a réalisée sur des chiens, et Schtodine sur des singes. La méthode consiste en ce qu'on forme, par la méthode habituelle, un réflexe conditionné chez un animal, mais en présence d'un autre. Le premier est désigné comme « *acteur* » et le second comme « *spectateur* ». Or, les liaisons conditionnées se forment alors non seulement chez l'individu, chez lequel l'excitation-signal est renforcée par le réflexe inné, mais aussi chez celui qui assiste à ce processus comme spectateur. L'importance biologique de ce fait, du point de vue d'évolution, est très grande, pour la raison que les « spectateurs », voyant, par exemple, leur compagnon se débattre contre un agresseur et employer certaines attitudes, se les approprient et forment ainsi des réflexes conditionnés défensifs, qui leur permettront, le cas échéant, de fuir le danger. Les « acteurs » peuvent succomber dans la lutte, mais chez les « spectateurs » se crée un réflexe conditionné, qui leur permet de se sauver.

M. Ad. Ferrière m'a fait connaître une observation intéressante, faite à Genève et qui corrobore les faits énoncés. On avait fait passer une conduite aérienne de fils de haute tension au-dessus du lac Léman. Or, des cygnes, nombreux

1. (105) p. 50.
2. (109) p. 200.

à Genève, survolaient ces fils et au début, en les heurtant, tombaient parfois foudroyés par le courant. Après un certain temps, on ne voyait plus de cygnes tués par le courant : les « spectateurs » ayant vu leurs camarades (« acteurs ») succomber en touchant les fils, ont appris à les éviter, c'est-à-dire, des réflexes conditionnés appropriés se sont formés chez les premiers à la vue des conditions dans lesquelles la malchance a frappé les seconds.

Dans l'éducation, les ***réflexes d'imitation*** jouent un grand rôle, mais aussi les réactions qu'on pourrait assimiler à celles que nous avons citées ci-dessus. Bovet (19)[1] en parle même comme dues à un « instinct de spectateur » et il les retrouve aussi dans la lutte et le jeu : « Que deux écoliers se mettent à courir, toute la classe courra, qu'ils jettent des pierres dans le lac, tous ceux qui les verront en feront autant tout de suite. Mais s'ils viennent aux mains, bien loin de les imiter, leurs camarades, gravement, formeront le cercle pour les regarder faire. »

Bovet fait la distinction entre l'imitation, qui serait un processus idéo-moteur, et l'émulation, quand on admire quelqu'un plus grand que nous-mêmes. Chez l'enfant l'imitation est presque toujours émulation, de sorte que l'action du milieu sur le comportement de l'enfant, et notamment sur sa combativité, s'exerce, d'un côté, par l'exemple, qui devient un facteur involontaire stimulant à l'imitation, et de l'autre, par l'éducation, qui donne naissance à une provocation consciente et voulue, ayant ainsi l'apparence de spontanéité.

En partant des phénomènes d'inhibition interne, Pavlov arrive à constater que si l'inhibition s'irradie sur toute la surface corticale, il s'ensuit un état de *somnolence*. Le mécanisme en est le suivant : si on excite longuement un point quelconque des hémisphères, et si cette excitation n'est pas accompagnée d'une excitation simultanée d'autres points des hémisphères, on observe, tôt ou tard, une inhibition en ce point, qui mène à un sommeil général. C'est surtout le cas de l'organisme restant sous l'influence d'excitants de faible intensité, monotones et répétés. Un excitant thermique, dont l'action se prolonge, est surtout apte à amener le sommeil : on connaît l'action d'une bouillotte après le repas ou au lit le soir. On peut donc créer une ambiance hypnogène.

Ces faits amènent Pavlov à étudier les phénomènes d'*hypnose* et de *suggestion*. En effet, si le processus d'inhibition

1. Bovet (19) p. 53.

n'atteint pas un degré assez fort, on constate un état intermédiaire entre le sommeil et la veille, qui rappelle fortement l'état d'hypnose. Généralement, dans les cas d'hypnose, on a affaire à des états d'inhibition plutôt de faible intensité. C'est pourquoi pour Pavlov, les deux états sont en principe identiques et cela d'autant plus que dans le sommeil, comme dans l'hypnose, on constate une disjonction de l'activité nerveuse supérieure : les réactions motrices sont, en général, supprimées dans le sommeil, mais certaines activités psychiques, comme les rêves, persistent : cela prouve que l'inhibition a saisi certaines parties de l'écorce cérébrale et peut-être même des centres sous-corticaux, en laissant d'autres libres. Dans l'hypnose on voit que l'individu reste insensible aux influences de l'ambiance, mais capable d'effectuer certaines actions suggérées de l'extérieur.

Un exemple élégant, se rapportant à ces phénomènes et tiré de la physiologie comparée des animaux, est cité par Orbeli (109)[1]; on peut l'observer aisément dans les aquariums marins de la Station Zoologique de Naples : un grand mollusque céphalopode, l'Eledone, qui a huit bras, dort, en entourant son corps de sept de ses longs bras, qui, comme toute la musculature de l'animal, restent dans cet état relaxé, tandis que le huitième bras est soulevé au-dessus du corps et exécute des mouvements tournants, en veillant, afin de garantir la sécurité de l'animal reposant. Si on touche alors légèrement avec une baguette le corps et les sept bras, l'animal reste immobile et continue à dormir; mais il suffit de toucher le bras tournant, pour que l'animal se réveille aussitôt, émette un jet de son encre et prenne la fuite.

Mais on connaît aussi des cas, où un état cataleptique ou hypnotique, est provoqué par une excitation violente, pendant laquelle toute velléité d'opposition de la part de l'animal est annihilée : c'est l'« experimentum mirabile de Kircher ». Celui-ci a décrit, en 1646, qu'en faisant, par un mouvement brusque, devant le bec d'un coq une raie sur le sol avec un morceau de craie, l'animal reste immobilisé devant cette raie pendant un certain temps. Le même résultat peut être obtenu avec des jeunes chiens, jeunes chats, jeunes enfants, cobayes, grenouilles, en les saisissant brusquement et en les maintenant de force pendant quelques instants immobiles : ils restent alors inertes et sans mouvements et peuvent même être excités sans sortir de leur stupeur. Charles Richet[2] a décrit ainsi l'hypnose de la grenouille : « On prend une grenouille bien vigoureuse et bien agile, on la tient pendant deux minutes environ entre les doigts, le pouce sur le ventre et les quatre doigts sur le dos, en ne serrant que juste ce qu'il faut pour l'empêcher de s'enfuir. Cependant les mouvements de la grenouille deviennent de plus en plus lents et paresseux; c'est à peine si elle fait des efforts pour fuir; finalement quand on la place sur la table, elle reste le ventre en l'air, immobile, et cela pendant un quart d'heure, quelquefois une heure et même plus. On peut lui faire prendre les positions les plus invraisemblables. »

1. (109) p. 114.
2. Cité par Chauchard (28) p. 29.

Le comportement décrit est un réflexe de défense sous forme d'inhibition : en présence d'une force immense, à laquelle l'animal ne peut échapper, ni par la lutte, ni par la fuite, sa seule chance de salut réside dans l'immobilité, immobilité qui, ou bien permet à l'animal de passer inaperçu, étant donné que ce sont surtout les objets animés qui attirent l'attention, ou bien lui permet d'éviter, de la part de cette force redoutable, une réaction agressive que des mouvements désordonnés pourraient déclencher. Voici, selon Pavlov (117), le mécanisme qui détermine cette immobilité : « Les excitations extérieures d'une intensité extrême, ou de nature extraordinaire, déterminent l'apparition d'une inhibition réflexe rapide de la zone motrice des hémisphères, zones qui président à ce que l'on nomme les mouvements volontaires : suivant l'intensité et la durée de l'excitation, cette inhibition se localise exclusivement à la zone motrice, causant la faculté de maintenir immuable la pose prise par l'animal — c'est la catalepsie — ou bien elle s'étend aux autres régions des hémisphères et même au cerveau moyen. Dans ce cas, tous les réflexes disparaissent peu à peu, l'animal devient absolument passif et passe à l'état de sommeil, avec relâchement musculaire. L'immobilité, l'aspect figé, lors d'une grande peur, est une réaction identique au réflexe décrit. »

On distingue, chez l'homme, dans des états analogues, déterminés par des réactions nerveuses anormales, la *cataplexie*, qui est un sommeil partiel pathologique avec maintien de la conscience, mais avec perte de la faculté motrice, comme conséquence d'une atonie musculaire; la *catalepsie*, un état dans lequel le tonus musculaire n'est pas aboli, mais il y a paralysie des actes volitifs, de sorte que des attitudes imposées du dehors, les plus étranges, peuvent persister : par exemple, le maintien d'un bras en l'air pendant un temps très long, etc. Ensuite, une névrose voisine de l'hystérie, la *catatonie*, où l'état cataleptique est associé à une raideur musculaire, qui s'oppose aux mouvements.

On conçoit facilement l'importance que ces constatations

physiologiques présentent pour l'étude du comportement humain dans des cas où, surtout dans les foules, des facteurs de suggestion jouent un grand rôle.

Au cours de ses travaux, Pavlov est arrivé à attirer l'attention sur deux phénomènes de l'activité psychique, qu'il a nommés le « *réflexe de but* » et le « *réflexe de liberté* ». Il est d'avis qu'il s'agit là des dispositifs primitifs ou réflexes absolus, innés. Par exemple (118), on observe chez certains obsédés que la tendance à collectionner n'est souvent pas en rapport avec la valeur du but poursuivi; Pavlov estime que c'est une caractéristique innée, puisqu'on peut observer que la même personne déploiera la même énergie quel que soit le but poursuivi, fût-il important ou futile. On est frappé parfois par cette passion apportée à collectionner des objets absolument insignifiants, dont l'unique valeur est d'être un prétexte à collection. Malgré l'insignifiance du but, on connaît l'énergie déployée par le collectionneur à la poursuite de ce but, et qui peut aller jusqu'au sacrifice de sa vie. Le collectionneur peut, dit Pavlov, pour satisfaire sa passion, braver le ridicule, devenir criminel, dominer ses besoins les plus urgents. Il s'agirait donc là, à son avis, d'un élan irrésistible, d'un instinct primitif, ou d'un réflexe. Il le met en relation avec l'instinct alimentaire, se basant surtout sur le fait que tous les deux présentent la caractéristique de préhension (la tendance à saisir l'objet) et de périodicité. Tout progrès, toute culture seraient fonction de ce réflexe de but, car ils sont dus uniquement aux hommes qui, dans la vie, se sont donné un but particulier. Le suicide n'est autre, selon Pavlov, que le résultat d'une inhibition du réflexe de but.

L'autre *réflexe* inné serait celui de *liberté*. Pavlov (119) est parti d'une observation sur un chien qui, provenant de parents libres, de chiens errants, opposait, au laboratoire, une grande résistance, quand on essayait de former chez lui des réflexes conditionnés caractérisés — il se débattait sur la table d'expériences, il salivait continuellement et spontanément, il présentait les symptômes d'une excitation générale, et ce ne fut qu'après des mois qu'on parvint à le rendre docile et à l'utiliser pour la formation des réflexes conditionnés. Ce chien ne supportait pas d'entraves à ses mouvements et Pavlov classe cette propriété comme un réflexe inné de liberté; par contre, la docilité ne serait autre que la manifestation d'un autre réflexe inné, inverse au premier, et précisément du réflexe de servilité.

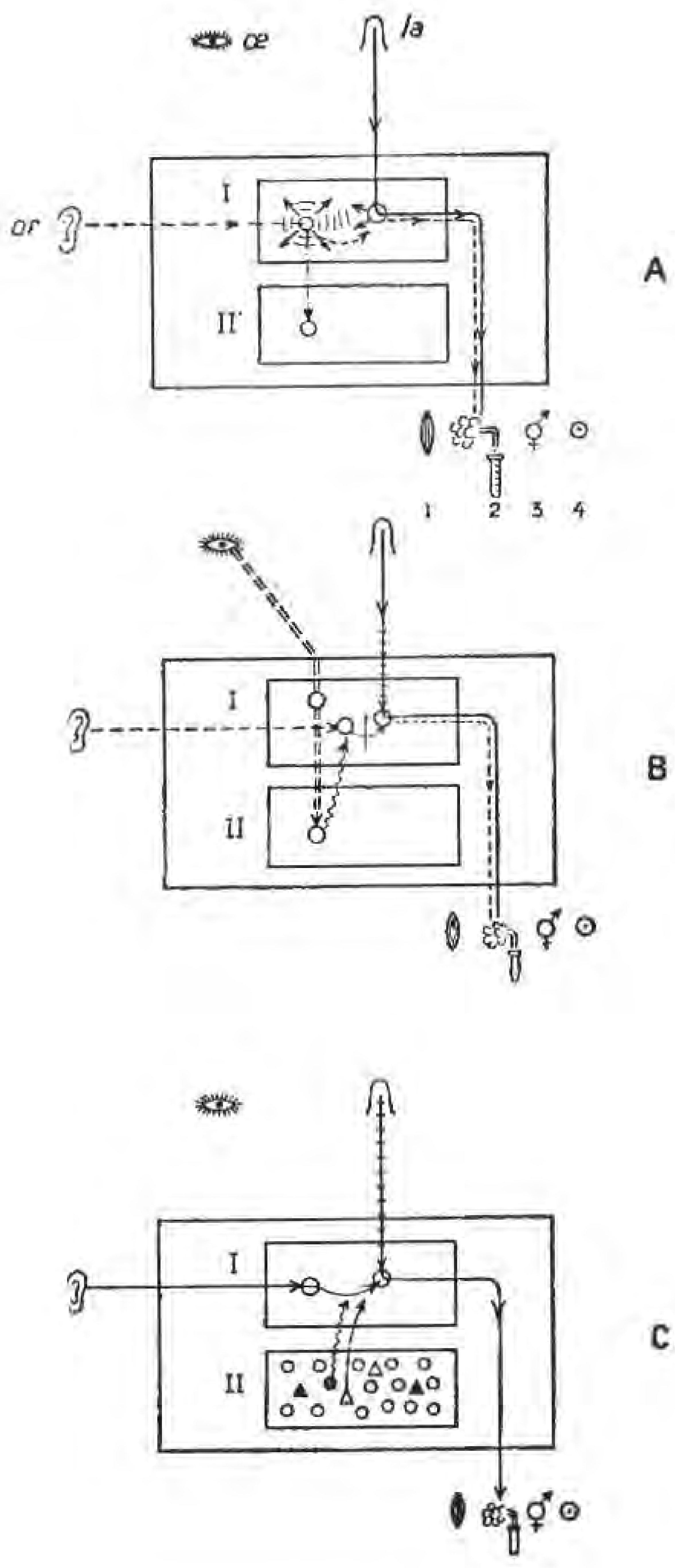
Comme nous le verrons plus loin, nous sommes plus enclins à considérer le comportement de liberté ou de servilité comme des acquisitions, comme des réflexes conditionnés, ayant leur

base dans l'instinct ou pulsion que nous avons nommée pulsion de défense individuelle ou combative.

Mais ce qui fut établi sans aucune équivoque, dans les laboratoires de Pavlov encore pendant sa vie, c'est la possibilité d'agir sur la formation du *caractère*. C'est ainsi qu'on a séparé les chiens d'une portée en deux lots, dès leur naissance : les uns furent laissés pendant deux ans en liberté, les autres enfermés dans des cages. Quand on a commencé plus tard à former des réflexes conditionnés chez les uns et les autres, on constata que les réflexes conditionnés se formaient plus aisément chez ceux qui furent tenus dans les cages et qui, d'ailleurs, présentaient les symptômes d'une grande sensibilité aux excitations sonores : ils étaient peureux, ils tremblaient continuellement au moindre bruit; tandis que les autres, habitués aux excitations multiples, mis au laboratoire, et sous l'influence d'excitations monotones, devenaient vite somnolents et résistaient plus longtemps à la formation d'un réflexe.

Ces études conduisirent Pavlov à l'établissement des différences de caractères, qui coïncident parfaitement avec la vieille division hippocratique des tempéraments devenue coutumière en ce qui concerne l'homme : il arrive à distinguer des chiens mélancoliques, flegmatiques, colériques et sanguins. Il parle de quatre types du système nerveux et distingue avant tout les systèmes à réactions fortes et ceux à réactions faibles. Les premiers peuvent présenter des individus chez lesquels le système nerveux montre un certain déséquilibre : ce sont les colériques. Chez eux l'excitation prévaut sur la faculté d'inhibition. L'autre partie de ce groupe est constituée par des éléments équilibrés, mais ceux-ci, à leur tour, peuvent être divisés en individus avec des réactions rapides et chez lesquels la force de l'excitation égale celle de l'inhibition : ce sont les sanguins; leurs réactions sont rapides en ce sens que les processus d'irradiation et de concentration se font à une allure plus intense, ce qui facilite le passage d'un de ces processus dans l'autre. Dans l'autre groupe se trouvent les individus ayant des réactions lentes, quoique équilibrées. Ceux-là sont marqués par une certaine inertie : ce sont les flegmatiques. Enfin, les types faibles sont caractérisés par une prépondérance de l'inhibition sur l'excitation et cette inhibition est du type défensif : ce sont les mélancoliques. Ils forment la grande masse d'individus qui constituent les « foules » et les « masses », et sont plus facilement influençables, ou « violables » selon notre terminologie[1], dans la vie

1. Voir pages 345 et 347.



politique. Ainsi, cette division des caractères humains reçoit une base biologique.

Dans cet ordre d'idées qui consiste à rapprocher tous ces résultats de recherches de laboratoire, rigoureusement scientifiques, à des réactions du comportement humain, il nous reste encore à indiquer que Pavlov attribuait à la forme éminemment humaine d'excitations qu'est la *parole*, une importance très grande. Il est clair, après tout ce que nous avons vu, que la parole, parlée ou écrite, peut aussi bien devenir un excitant conditionnant, formant un réflexe, que n'importe quel autre excitant. « La parole, dit Pavlov (120), entre en rapport avec toutes les excitations externes et internes qui arrivent aux hémisphères cérébraux, les signale toutes, les remplace, et, pour cette raison, peut provoquer les mêmes réactions que celles suscitées par ces mêmes excitants ». Il est facile à comprendre que la parole surtout donne naissance, les uns se greffant sur les autres, à une série de réflexes conditionnés toujours plus compliqués, d'où résulte alors toute la complexité des réactions verbales et de la pensée de l'homme. Comme le dit Clyde Miller (105), « les mots et les symboles qui les représentent, donnent aux hommes la possibilité de transmettre, de génération en génération, leur héritage de connaissances et d'ignorance, de superstitions et de concepts scientifiques ». Dans l'excellent livre de Stuart Chase « La tyrannie des mots » (26) on trouve

---

Fig. 3.

Schémas illustrant la formation des réflexes conditionnés.

A. Excitation auditive (facteur conditionnant) (- - - -), synchronisée avec une excitation gustative (——) (réaction innée), donne un réflexe conditionné (....) : salivation à l'excitation sonore seule. Une liaison entre les deux centres ébranlés simultanément s'établit après 50 à 60 réitérations. La réaction peut être aiguillée sur muscle (système 1), glande salivaire (2), appareil génital (3) ou appareil mammaire (4). Or, oreille; œ, œil; la, langue; I, 1er système de signalisation; II, 2e système de signalisation.

B. Inhibition : un réflexe conditionné auditif est formé (- - - -). Une excitation visuelle (=≡=) déclenche un ébranlement du centre excité qui freine le réflexe conditionné (〰) : pas de salivation.

C. Néo-réflexes, apparemment spontanés. Un réflexe conditionné auditif est formé (▬). Par quelque excitation « spontanée » (en réalité, peut-être de nature hormonale) (——), provenant des profondeurs du 2e système de signalisation (II), le réflexe conditionné nommé est modifié, transformé, et assume un caractère nouveau. C'est la source du progrès.

beaucoup de données sur l'importance de ce facteur conditionnant les réactions humaines.

Comment peut-on comprendre la possibilité d'exprimer certains états d'âme par la parole, du point de vue de la formation de réflexes conditionnés? Premièrement, nous avons un réflexe qui se forme en partant de l'impression sensorielle d'un objet, comme signal conditionnant et exploitant l'intérêt de le saisir mentalement; cet intérêt joue alors le rôle du facteur absolu de base, en se référant précisément à la pulsion[1] qui détermine cet intérêt : par exemple, la pulsion désignée comme pulsion numéro 2 ou matérielle. Ensuite, sur ce réflexe se greffe un nouveau réflexe, dans la formation duquel le rôle de base est joué par le réflexe précédent (image) et comme signal conditionnant fonctionne la parole — prononcée (excitations auditives) ou écrite (excitations visuelles) —; ainsi cette parole devient dorénavant un excitant déclenchant le réflexe d'origine (représentation de l'image de l'objet). On pourrait, par exemple, illustrer ce fait par le schéma de la page précédente (fig. 3).

Ainsi, des liaisons stables s'établissent entre les excitations complexes optiques ou acoustiques, qu'on produit graphiquement ou vocalement, et des objets et phénomènes déterminés du monde extérieur. Comme résultat, les premiers deviennent des signaux pour les derniers et peuvent les remplacer dans la réalisation des réactions conditionnées.

La question de la suggestion, surtout par la parole, ou par n'importe quel symbole, joue ici un grand rôle. Nous avons déjà vu que par certaines pratiques, on peut affaiblir la faculté de résistance des mécanismes nerveux supérieurs, comme l'écorce cérébrale : il suffit de provoquer une généralisation de l'inhibition interne, ce qui est identique au sommeil, ou d'avoir recours à la fatigue; enfin, cette force de résistance peut être faible pour des raisons de structure congénitale ou encore affaiblie par un ébranlement du système nerveux au moyen d'une excitation trop forte, une émotion profonde, ou par un empoisonnement (alcool, etc.). Si dans ces conditions le sujet est frappé par une parole impérative, par un *ordre*, cet ordre devient irrésistible, grâce à l'irradiation, dans toute l'écorce, de l'inhibition causée par cet ordre.

Nous insistons sur ces faits, parce qu'ils sont intimement liés aux faits du comportement des masses humaines, lors des actes connus sous le nom de propagande politique, qui engendrent précisément des effets dont nous aurons à parler par la suite. Nous avons vu l'explication que Pavlov donne

1. Voir page 51.

au phénomène du sommeil, qu'il met en relation physiologique avec l'hypnose et la suggestionnabilité. La suggestion survient si la parole, l'ordre, vient à frapper un mécanisme psychique qui se trouve dans un état d'affaiblissement physiologique. Si on analyse les possibilités de résistance à la suggestion — une question de la plus haute importance, comme nous le verrons plus loin — on arrive donc à établir que, à part les cas pathologiques, d'une insuffisance congénitale, de maladie ou d'empoisonnement, elles sont, en grande partie, une fonction du degré de culture, c'est-à-dire, de la richesse en chaînes de réflexes conditionnés, greffés les uns sur les autres, dont se compose le mécanisme psychique des individus en question. L'ignorance est donc le meilleur milieu pour former des masses se prêtant facilement à la suggestion. On l'a toujours su, mais grâce à Pavlov, on est en état aujourd'hui de comprendre les raisons physiologiques de ce fait capital dans le domaine social et politique.

Un nouveau chapitre de la physiologie du système nerveux et de la physiologie générale est inauguré par les recherches sur les réflexes conditionnés : c'est la *physiologie évolutive* dont les problèmes sont à l'étude dans les laboratoires, en U. R. S. S., dirigés par les disciples de Pavlov après sa mort. Son but est la recherche des processus qui ont été à la base de l'acquisition, dans la série animale, au cours de l'histoire phylogénétique des espèces, des mécanismes des réflexes conditionnés, et leur comparaison avec les changements qu'on observe aujourd'hui dans l'ontogenèse. On s'efforce de créer, à volonté, au moyen de sélection artificielle et de croisements, des différents types du système nerveux. Les mutations provoquées expérimentalement, y sont aussi envisagées. Les recherches sur les réflexes conditionnés chez des individus de divers âges, prennent aussi une grande importance : c'est surtout Krasnogorsky[1] et ses élèves qui poursuivent ces recherches.

On a parfois reproché à Pavlov que sa théorie rejette le fait, ressenti par chacun, de l'existence de *phénomènes subjectifs*. C'est faux : en réalité, les recherches entreprises par lui sur des chiens et menées avec toute la rigueur des expériences physiologiques classiques d'un Claude Bernard ou d'un Pasteur, n'étaient qu'une première approche aux phénomènes subjectifs; d'ailleurs, il s'est prononcé maintes fois clairement lui-même, en disant qu'il serait inadmissible de séparer les deux types de phénomènes. Il considérait les phénomènes subjectifs comme une des manifestations de

1. ORBELI (109).

l'état actif de la matière, hautement organisée. Il espérait obtenir « un canevas physiologique, sur lequel il serait un jour possible de broder toute la multiformité du monde subjectif de l'homme ».

Une des nouvelles branches de cette physiologie évolutive, vers laquelle nous a mené la théorie des réflexes conditionnés de Pavlov, et que développent actuellement ses disciples, en U. R. S. S., est celle d'actions des *facteurs internes* de l'organisme, *d'ordre humoral*, sur les réflexes conditionnés, tels que le système nerveux sympathique et les éléments du système endocrinien. Ainsi on a pu démontrer que l'extirpation des ganglions cervicaux renforce les tendances d'inhibition; de même, l'excitation de l'hypophyse provoque le sommeil. En général, le système sympathique s'avère comme un facteur qui contrôle et règle l'état de l'écorce cérébrale et exerce ainsi une influence sur les processus qui s'y déroulent. Les glandes endocrines, comme celles des testicules, et la thyroïde, ont aussi une influence correspondante, de même que l'extirpation du cervelet et des surrénales. Par contre, l'étude de certaines substances chimiques, du groupe des sympathomimétiques, comme l'éphédrine et la benzidrine, montre qu'elles renforcent les activités fonctionnelles de l'écorce, en redressant un système nerveux affaibli, en augmentant l'antagonisme entre l'excitation et l'inhibition, et en rendant les processus de la différenciation plus nets.

Dans les pages qui précèdent, nous avons décrit les expériences classiques de Pavlov et les lois fondamentales qui découlent de sa théorie des réflexes conditionnés. Cette théorie apparaît à la base de toute activité, jusqu'alors dénommée « psychique », de l'homme et des animaux, dotés de mécanismes supérieurs, ces mécanismes, qui, en contrôlant les relations existant entre le milieu ambiant et l'organisme, assurent l'adaptation de ce dernier et sa viabilité; il serait intéressant maintenant de se poser la question suivante : ces mécanismes sont-ils le privilège d'êtres supérieurs, dotés d'hémisphères cérébraux évolués, ou est-ce un principe de caractère général et qui dirige les réactions de tous les êtres vivants, même des êtres les plus simples? Cette idée s'impose d'elle-même, puisque la science biologique nous apprend qu'il n'y a pas de démarcations brusques dans l'échelle zoologique des animaux et que notre distinction entre ceux que nous nommons supérieurs et ceux appelés inférieurs, est tout à fait fortuite et arbitraire. Les études des behavioristes nous ont, du reste, appris depuis longtemps déjà, que même chez les Invertébrés il y a des réactions temporaires, acquises,

à côté de réflexes innés, absolus. Il suffit, en effet, comme on l'a démontré depuis, d'appliquer, à l'étude du comportement des animaux, à tous les degrés de l'échelle de l'évolution, les principes de l'expérimentation de Pavlov et sa terminologie, pour constater la présence des réflexes conditionnés chez tous les Métazoaires, même les plus simples. En U. R. S. S. on a procédé à une extension des recherches sur les réflexes conditionnés aussi dans cette direction, en créant des laboratoires spéciaux pour l'étude de la *physiologie comparée du système nerveux*, chez les insectes, qui présentent un grand intérêt, vu que là on trouve les diverses formes de comportement déterminées par des mécanismes innés, extrêmement stables : on ne connaît pas de cas, où les réflexes innés céderaient la place à des nouvelles acquisitions du type de réflexes conditionnés. Un autre grand laboratoire s'occupe des réflexes conditionnés chez les oiseaux : ce sont des animaux où les deux formes d'éléments — innés et acquis — sont admirablement équilibrés.

Dans la *psycho-physiologie comparée* on peut étudier comparativement les modalités de la même fonction chez les différentes formes animales. En remontant alors l'échelle des différentes espèces, on arrive à établir trois types principaux : ceux qui se bornent à lier directement l'excitant conditionnel avec l'excitant inné (p. ex. chiens), ceux ensuite qui peuvent former des réflexes conditionnés, en assistant en « spectateurs » ou en imitant (p. ex. singes), et enfin ceux qui sont capables d'établir des liens stables entre des signes déterminés verbaux et des objets (hommes), ce qui permet de nouer une infinité de liaisons nouvelles au moyen du 2ᵉ système de signalisation. Et alors la réponse est aisée à la question : quelle est la différence essentielle entre l'homme et les autres êtres vivants? C'est précisément la greffe des réflexes conditionnés au moyen de symboles verbaux. On le savait, naturellement, depuis toujours, mais maintenant nous possédons une explication valable de ce fait.

On pourrait dire que la possibilité de former des réflexes conditionnés est une fonction spécifique du système nerveux, dont tous ces animaux, même les Cœlentérés (Méduses, Polypes), sont pourvus. Or, les *Unicellulaires* (Protozoaires), ces êtres microscopiques, auxquels on ne saurait attribuer un système nerveux, se meuvent aussi, cherchent à éviter le danger, réagissent aux influences du milieu, etc., en d'autres termes, se comportent comme s'ils raisonnaient, puisque leur comportement est rationnel, final. Déjà Jennings (82), un behavioriste américain, a fait sur des Infusoires des expériences qui semblaient prouver qu'une réaction de ces cellules

isolées peut être modifiée et s'adapter temporairement à un ensemble de facteurs, agissant sur leurs facultés réceptives. Personnellement j'ai pu moi-même (152)[1] expérimenter sur des cellules, avec toute la rigueur d'une technique moderne

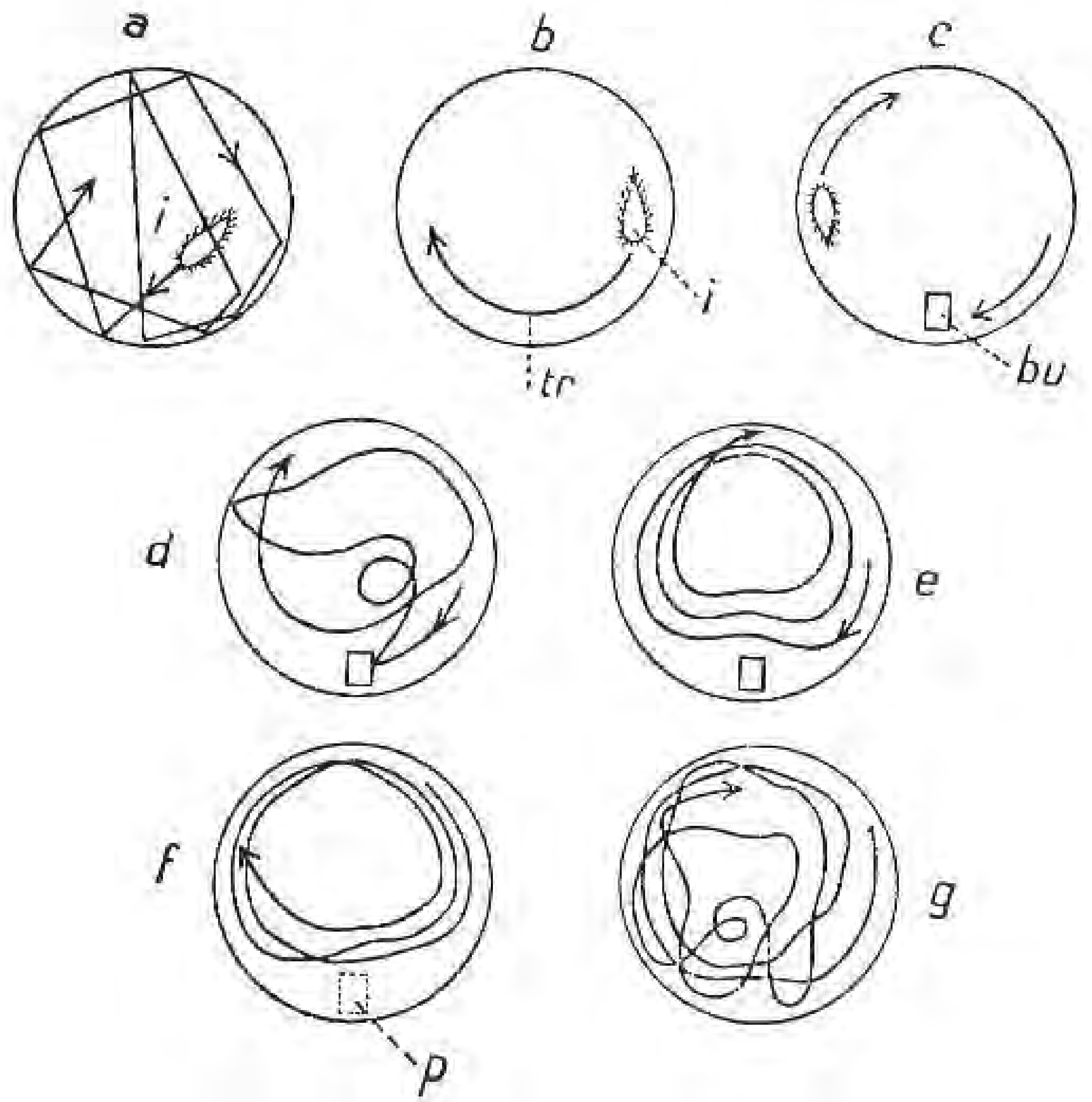


Fig. 4.

Formation d'une « réaction conditionnée » chez la Paramécie.

i, infusoire; tr, trajectoire de son mouvement; bu, micro-barrière de lumière ultra-violette; p, place où se trouvait, dans la phase précédente, l'obstacle ultra-violet.

a-b : 1re phase : la cellule nage à la périphérie de la goutte;
c : 2e phase : elle se heurte à la barrière invisible ultra-violette;
d : 3e phase : elle essuye le choc de lumière ultra-violette et s'écarte de sa trajectoire;
e : 4e phase : elle a « appris » à s'écarter du danger (la réaction conditionnée est formée);
f : 5e phase : la barrière est enlevée, mais la cellule continue à s'écarter (la « mémoire » persiste);
g : 6e phase : elle revient peu à peu dans la zone auparavant dangereuse (elle a « oublié », la réaction conditionnée s'est éteinte).

(D'après Tchakhotine, 152.)

1. TCHAKHOTINE (152).

et constater qu'une analogie parfaite avec les réflexes conditionnés de Pavlov chez les êtres dotés du système nerveux, est décelable aussi chez ces cellules isolées, dont la grandeur est à peu près d'un dixième de millimètre et moins encore. Voici une expérience décisive (fig. 4) : dans une infime goutte d'eau, sur une lame de quartz, est placée une Paramécie : elle longe, sans arrêt, en nageant, le bord de la goutte. Sur son parcours je place dans la goutte une barrière microscopique invisible, constituée par des rayons ultra-violets — c'est ma méthode de *micro-puncture ultra-violette*, ou *micro-photo-chirurgie* (153)[1], qui, partant du fait que les rayons ultra-violets lèsent la substance vivante, permet de concentrer un faisceau microscopique de ces rayons, sur n'importe quelle petite partie du corps cellulaire, sur le noyau, par exemple, ou sur les cils vibratiles, etc. L'Infusoire, arrivé au point de la goutte où le barrage ultra-violet est établi, éprouve un choc, titube et fuit cet endroit, en déviant de sa trajectoire usuelle. Après avoir essuyé, en ce lieu, un certain nombre de chocs, c'est-à-dire après avoir été soumis à des excitations réitérées, qui déterminent la fuite, excitations combinées avec la perception de la topographie du lieu où elles s'exercent, il modifie la forme de sa trajectoire : l'Infusoire, en nageant, évite le « lieu dangereux », il décrit dorénavant des cercles dont le centre se déplace latéralement. On enlève alors la barrière ultra-violette et on constate que l'animal continue à nager excentriquement, comme si la barrière subsistait : il conserve la *mémoire* du danger localisé; cette réaction persiste à peu près 20 minutes, après quoi l'Infusoire peu à peu cesse d'éviter cet endroit, désormais sans danger pour lui. Le « souvenir » persiste donc un laps de temps assez court; il y a extinction de la réaction conditionnée acquise. On peut prouver aussi qu'une sorte d'inhibition joue également un rôle dans le comportement de l'Infusoire. Ainsi nous sommes amenés à conclure que la faculté de présenter des réactions conditionnées, temporaires, acquises, n'est aucunement une prérogative du système nerveux, mais est plutôt une faculté générale de la matière vivante, le corps de l'Infusoire étant formé simplement de cytoplasme.

Mais il y a plus. La réaction en question s'est formée au bout de peu de minutes, après quelques dizaines d'expériences réitérées. Metalnikoff (103) a montré dans une étude intéressante, qu'une Paramécie peut « apprendre » à distinguer la nourriture. On place des Paramécies dans un milieu qui contient de la poudre de carmin. Les petites particules de

1. TCHAKHOTINE (153).

carmin, indigestes, sont englobées comme les microbes ou autres éléments nutritifs, mais le fait ne se produit que les deux premiers jours; le troisième, la cellule refuse le carmin, tout en englobant la nourriture normale. Il s'est formé une réaction conditionnée, mais le fait intéressant est qu'elle ne s'est formée qu'après trois jours, pourrait-on dire, d'essais, pendant lesquels des milliers de particules de carmin furent englobées.

La conclusion à tirer de ces deux expériences est la suivante : une réaction conditionnée, se rapportant à la prise de nourriture, basée par conséquent sur la satisfaction de la « pulsion alimentaire », se forme beaucoup plus lentement, plus difficilement, qu'une réaction conditionnée motrice, ayant trait à la fuite devant un danger immédiat, donc basée, pourrait-on dire, sur la « pulsion de défense », ou comme je la nomme plus généralement, la pulsion combative.

Nous pouvons, après cette constatation capitale, aborder maintenant la question d'un *système des réactions de comportement*, qui caractérisent les êtres vivants et qui sont, comme nous le voyons, fonction de la matière vivante elle-même. Prenons un être extrêmement simple, une Amibe, par exemple, et analysons ses réflexes ou réactions immédiates; on peut les réduire toutes à quatre réactions essentielles : elle fuit le danger, elle absorbe la nourriture, elle se multiplie et elle peut même, en s'enkystant, donner un abri à sa progéniture, puisque, à l'intérieur du kyste, elle peut se diviser en tout un essaim de petites amibes.

Du point de vue biologique, à l'endroit des êtres vivants et de leurs réactions, on peut, par conséquent, formuler ce qui suit : la Nature cherche à conserver la vie, et dans ce but elle la différencie selon deux principes : celui du *soma*, et celui du *germen*. Le premier, l'individu, est porteur du second, l'espèce. Le premier est mortel, discontinu, le second est immortel, continu. Pour garantir une certaine durée de l'individu, pour le préserver de l'anéantissement, avant qu'il ait accompli sa tâche, qui est la transmission du germe de l'espèce, la Nature l'a doté de deux mécanismes spéciaux; de même, pour la préservation de l'espèce, il existe encore deux autres mécanismes. Pour la conservation de l'individu, ces mécanismes ou instincts fondamentaux sont : celui de défense ou combatif, et celui de nutrition. Pour la conservation de l'espèce, les deux mécanismes innés aux organismes sont : celui de la sexualité et celui de la maternité. Ces mécanismes fondamentaux innés sont généralement nommés « instincts », j'aime mieux les désigner autrement, le mot

« *instinct* » étant employé trop souvent dans des sens différents et pouvant créer une confusion. En réalité, un instinct est plutôt un ensemble plus ou moins complexe de plusieurs éléments innés formant une chaîne. Je préfère nommer ces quatre mécanismes de base innés des « *pulsions* ».

Voici donc un tableau schématique d'ensemble de ce système :

Mécanismes de conservation de l'individu :

N° 1. Pulsion combative
N° 2. Pulsion alimentaire.

Mécanismes de conservation de l'espèce :

N° 3. Pulsion sexuelle
N° 4. Pulsion parentale.

Toutes les réactions des êtres se reportent à ce schéma, ou dérivent des pulsions qui y sont indiquées. Il n'y a pas, à proprement parler, d'autres réactions, malgré toute la complexité apparente des réactions des êtres supérieurs et de l'homme. Le numérotage que nous avons donné à ces pulsions, correspond à leur importance biologique : la plus importante, puisque la plus générale, est la pulsion numéro 1, celle de lutte ou combative : tout être vivant doit lutter contre la mort, contre le danger. Ce danger est plus immédiat que celui de la carence alimentaire : quand un danger, sous forme d'agression, par exemple, se manifeste, il est immédiat et peut aboutir à la mort, tandis que le danger d'une mort consécutive au manque de nourriture, est plutôt chronique : on ne meurt pas de faim tout de suite, on peut résister quelque temps même passivement, et tout espoir n'est pas perdu de se tirer d'affaire. C'est pourquoi cette dernière pulsion (nutritive) peut être inscrite sous le numéro 2. Mais elle est tout de même commune à tous les êtres, tandis que la pulsion sexuelle, désignée sous le numéro 3, est plus limitée et plus spécifique, elle n'est pas universelle; enfin, la pulsion maternelle ou parentale, en son cas optimum, est plus limitée encore quant au nombre d'individus qui y font appel, qui ont le souci de leur progéniture; ce n'est évidemment pas le cas général. C'est pourquoi nous lui avons réservé le numéro 4.

Or, les pulsions ne sont autres que les mécanismes qui sont à la base de réactions ou réflexes innés ou absolus, dont parle Pavlov et que nous nommons « automatismes[1] ». Ils sont à

1. Voir pages 26 et 80.

l'origine du comportement des êtres. Mais nous avons vu, dans les expériences de Pavlov, qu'on arrive à construire des réflexes associés ou conditionnés, dérivés de réflexes innés ou en rapport avec eux. Pavlov l'a montré, en utilisant, dans ce but, la pulsion alimentaire ou de nutrition : c'est la salivation, en rapport avec la prise de nourriture, qui lui servit de base. Mais il a déjà lui-même indiqué que d'autres bases pourraient aussi servir à ce but. En effet, on a fait, depuis, des expériences où les réactions motrices formaient la base des réactions conditionnées. D'après notre schéma, on pourrait dire qu'on peut aussi former des réflexes conditionnés, par exemple, sur la base de la pulsion combative, ou sexuelle, ou maternelle. Il est vrai qu'ils n'ont pas encore été aussi profondément étudiés que ceux de Pavlov, ayant trait à la pulsion alimentaire.

Pavlov a montré la condition essentielle pour la réussite de cette expérience : il faut que les deux excitants en cause — l'absolu et le conditionnant —, *coïncident* dans le temps. L'excitant conditionnant doit frapper les récepteurs de l'individu pendant qu'un réflexe inné, donc héréditaire, se déroule dans le système nerveux, c'est-à-dire quand l'animal est sous l'emprise d'une pulsion. Si, par contre, un tel processus s'est éteint, si l'animal, par exemple, est rassasié, il serait inutile de lui appliquer une excitation pour créer un réflexe conditionné à base de la pulsion N° 2 : le réflexe ne se formera pas.

Il serait d'un grand intérêt de connaître toutes les structures innées, héréditaires, chez les animaux et surtout chez l'homme, qui peuvent servir de bases pour la formation de réflexes conditionnés. Elles sont nombreuses, quoique pouvant être groupées en quatre pulsions fondamentales que nous avons résumées par le schéma ci-dessus. On peut affirmer seulement, qu'il est possible de distinguer encore, en plus de ces quatre pulsions de forme pure, le groupe des « instincts », qui, selon notre manière de voir, sont des chaînes, plus ou moins compliquées, de réflexes simples innés; puis le groupe de « complexes », qui ne seraient autre chose que des réflexes conditionnés refoulés dans le subconscient, ou aussi des réflexes conditionnés stabilisés, cela veut dire devenus héréditaires, si cette possibilité, comme on a lieu de croire, existe réellement.

Or, une partie notable de ces éléments innés, base pour la formation de réflexes conditionnés, reste certainement à l'état latent, même pendant toute la vie, et ne peut être décelée que dans des conditions spéciales. Ainsi, un moyen de les faire apparaître, consiste en l'ablation chirurgicale ou en

paralysie pharmacologique de l'écorce cérébrale, donc dans l'élimination de structures spécifiques pour la formation des réflexes conditionnés : dans ce cas on obtient un individu modèle, dépourvu de ses structures individuelles et porteur de l'ensemble des réactions innées héréditaires, mises à nu.

Nous avons cité plus haut l'exemple classique de Pavlov de la formation d'un réflexe conditionné à base de la pulsion alimentaire (N° 2). Prenons maintenant un autre exemple, celui de la formation d'un réflexe conditionné, ayant pour base la *pulsion combative;* prenons un chien, frappons-le avec un bâton, tout en le lui montrant; il prendra la fuite. Réitérons cela deux ou trois fois et nous verrons que le chien réagit par la suite à la simple vue du bâton : un réflexe conditionné s'est formé avec une rapidité beaucoup plus grande que dans le cas où l'on fait appel à la pulsion alimentaire. On peut écrire la formule suivante :

Pulsion :	*Facteur absolu :*	*Facteur conditionnant :*	*Réaction :*
N° 1 combative (2 fois)	douleur, causée par un coup de bâton	vue du bâton	fuite

En comparant ces faits avec les expériences sur les Infusoires, que nous avons décrites plus haut, on est frappé de constater que cette loi de la prépondérance du système combatif sur le système de la nutrition, régit les réflexes conditionnés des êtres supérieurs comme ceux des êtres les plus infimes : elle doit donc être une loi générale, inhérente à la matière elle-même. Il faut retenir ce fait, parce que son importance sera mise en valeur dans le comportement des hommes à l'égard de la politique et de la propagande.

Nous avons vu tout à l'heure qu'on peut parler d'une force relative de réflexes innés (base sur laquelle se forment les réflexes conditionnés), et que cette différence trouve sa répercussion aussi dans la force relative des réflexes conditionnés. Mais nous avons vu aussi que la base même, le réflexe inné, peut être affaibli, soit par une défectuosité organique, comme maladie ou intoxication, soit par un état fonctionnel rendant inapte à la réceptivité d'un excitant conditionnel, comme, par exemple, une inhibition, qui paralyse l'activité (immédiatement après que le besoin en question a été satisfait).

Mais il peut y avoir encore des cas, où la formation des réflexes conditionnés est entravée par un *conflit de deux pulsions*, ébranlées simultanément : par exemple, une excitation mécanique ou électrique de la peau allant jusqu'à la provocation de la douleur, et en même temps une excitation gustative, comme la prise de la nourriture. Il peut se faire alors que l'animal, malgré la souffrance, ne se laissera pas détourner de la possibilité de satisfaire sa faim. Le résultat dépendra de son état physiologique et de la force respective des excitants. Sous le terme « force » on peut comprendre la valeur spécifique de l'excitant conditionnel; par exemple, chez le chien, les excitants olfactifs (le flair) ou auditifs, sont plus actifs que les excitants visuels, et les réflexes conditionnés se forment plus aisément dans les premiers cas. Enfin, comme « force » on peut comprendre encore le degré de l'intensité de l'excitant conditionnel appliqué.

Ces exemples prouvent que le déchiffrement de toutes les modalités de la formation des réflexes conditionnés apparaît assez compliqué, mais on entrevoit déjà les possibilités de progresser dans les voies qui paraissaient jusqu'alors inextricables.

Ainsi nous voyons que la théorie des réflexes conditionnés, fondement essentiel de la psychologie objective, se basant sur des lois générales biologiques, peut expliquer aujourd'hui toute la complexité de formes de comportement des animaux et de l'homme. Mais la compréhension des mécanismes du comportement entraîne la possibilité de les manœuvrer à volonté. On peut dorénavant déclencher, à coup sûr, les réactions des hommes dans des directions déterminées d'avance. Certes, la possibilité d'*influencer les hommes*, existait toujours, depuis que l'homme existe, parle et a des relations avec ses semblables; mais c'était une possibilité jouant à l'aveuglette, et qui exigeait une grande expérience ou des aptitudes spéciales : c'était en quelque sorte un art. Voilà que cet art devient une science, qui peut calculer, prévoir et agir selon les règles contrôlables. Un immense pas en avant se dessine dans le *domaine sociologique*.

Quelles sont donc ces règles si importantes? Nous les verrons plus loin expliquées par les actions mêmes, par des expériences préparées et réussies. Nous nous bornerons pour l'instant à souligner, qu'à la base de toute construction de psychologie appliquée, se trouve le schéma des pulsions ou réactions innées que nous avons connu tout à l'heure. Disons seulement, qu'une foule de notions dérivées s'en dégagent, dont nous ne mentionnerons ici que quelques-unes à titre d'exemple. Nous emploierons ici la terminologie de la vie

courante pour simplifier les choses. L'analyse purement scientifique fait encore défaut dans la plupart des cas, et les attitudes en question peuvent être suffisamment définies par les termes habituels, pour être reconnues. Voici, par exemple, le premier système (N° 1), celui de la *combativité*. Parmi les états qui ont trait à ce système, on peut nommer ceux de la peur, de l'angoisse, de dépression, ou aussi, comme corrélatif opposé, l'agressivité, la « fureur », le courage, l'enthousiasme; en un mot, tout ce qui se rapporte, dans le domaine social ou politique, à la lutte pour s'approprier le pouvoir, pour dominer. La menace et l'encouragement, l'exaltation, jouent un grand rôle ici comme formes de stimulation.

Pour le deuxième système, celui de la *nutrition*, on pourrait citer tout ce qui a trait à des avantages économiques, et aux satisfactions matérielles. Les promesses et les appâts, d'un côté, les tableaux de misère et de dénuement, de l'autre, sont les formes qui peuvent agir dans ce sens.

Pour le troisième système, celui de la *sexualité*, tout ce qui joue sur cette corde de l'âme humaine, y entre. On peut distinguer ici des éléments primitifs et des éléments sublimés. Parmi les premiers, un exemple d'ordre positif est constitué par tout ce qui provoque directement une excitation érotique. Notre civilisation les utilise de moins en moins, mais chez les peuples primitifs ou anciens, cet élément joue ou jouait un grand rôle. Il suffit de rappeler les mystères dans l'antiquité, les jeux dionysiens ou le culte phallique, qui utilisaient même des processions, comme moyen d'influencer psychologiquement les masses. Sur une action négative, dont le point de départ est sexuel, on base tout ce qui livre à la risée, au mépris, au persiflage. Les caricatures, les processions carnavalesques, les rengaines, en sont des exemples expressifs. En ce qui concerne l'utilisation de la pulsion sexuelle sous forme sublimée, on pourrait citer tout ce qui engendre la joie, l'amour élevé : les chansons populaires, les danses, les refrains en vogue, l'exhibition de jolies femmes comme personnification d'idéaux s'y rapportent. Comme exemple, tiré de l'histoire, citons la « déesse Raison » de la Révolution Française, une célèbre et belle actrice de son temps, portée en procession, demi-nue à travers les rues de Paris.

Enfin, la quatrième pulsion, celle de la maternité ou *parentale*, est à la base de tout ce qui se manifeste sous forme de pitié, de souci pour autrui, commisération, amitié, prévoyance, mais aussi indignation, colère.

II

LA MACHINERIE PSYCHIQUE

Le système des structures organiques, au sein desquelles se déroulent les processus que nous avons connus au chapitre précédent, et qui déterminent le comportement des êtres vivants, est le *système nerveux*. Les éléments qui le composent sont les cellules nerveuses dans les centres et les fibres nerveuses, qui sortent des cellules et relient les centres, les récepteurs (organes des sens) et les effecteurs (muscles, glandes). Il s'ensuit un enchevêtrement excessivement grand en raison

du nombre extraordinaire des cellules dans le cerveau, qui atteint 9 à 10 milliards chez l'homme[1]. Dans l'évolution ontogénétique, en partant de la première cellule nerveuse différenciée du mésoblaste, pour arriver au nombre de 9 milliards de cellules chez l'adulte, il a fallu 33 divisions cellulaires bipartites, chez les singes anthropoïdes 31 divisions, chez les chiens et les chats 30 divisions, chez les oiseaux 28, etc. Ces faits expliquent les degrés d' « intelligence » qu'on peut discerner chez ces animaux, et précisément dans ce même ordre.

Dans les *centres nerveux* une petite partie de la « substance grise » est occupée par les cellules mêmes, la plus grande — par les fibres qui s'entrecroisent. Du fait de l'existence d'un rapport entre l' « intelligence » et la masse de ces fibres, on peut conclure que les processus dits psychiques ont lieu dans ces dernières, et non dans les cellules qui auraient plutôt une fonction nutritive pour l'entretien du système des fibres en bon état, garantissant leur fonctionnement. Chez l'homme les centres se compliquent dans l'ordre suivant : ganglions, centres médullaires, bulbe, cervelet, centres sous-corticaux, cortex cérébral (écorce)[1].

Le cortex des hémisphères cérébraux comprend des zones de réception sensitivo-sensorielle et des zones d'association. Celles-ci sont d'autant plus développées que l'espèce animale est plus évoluée. Les zones d'association occupent : 2,2 % de la surface totale des hémisphères chez le Lapin, 3,4 % chez le Chat, 6,9 % chez le Chien, 11,3 % chez le Macaque, 16,9 % chez le Chimpanzé, 29 % chez l'Homme.

Dans toute matière vivante, il y a irritabilité, conductivité et contractilité. L'irritabilité est donc une propriété générale de la matière vivante; la formation d'influx nerveux en est un cas particulier plus perfectionné.

L'excitation introduite au milieu des nerfs se propage dans les deux sens; mais immédiatement après le passage, le nerf est inexcitable. Le fonctionnement du nerf (une fois déclenché) est indépendant de la nature, de l'intensité, de la durée de la stimulation qui a mis en jeu son irritabilité. Le conducteur nerveux est en même temps générateur d'énergie. Pour l'énergie nerveuse, il n'y a pas besoin de deux conducteurs de courant pour l'aller et le retour, comme dans le courant électrique. L'*influx nerveux* s'explique par un processus électro-chimique; il consiste en une brève variation de potentiel électrique dans le sens négatif (autrement dit en une onde de négativité). Pour un neurone déterminé dans

1. BRACH (20) p. 229.

son état habituel et normal (sauf donc les cas d'empoisonnement du neurone ou de modification de chronaxie) l'influx est toujours identique à lui-même, aussi bien comme forme qu'en intensité et en vitesse. Chaque stimulation provoque un seul influx ou bien plusieurs influx séparés : il n'y a donc pas de phénomène oscillatoire. Si le muscle volontaire stimulé présente une gradation évidente de la réponse suivant l'intensité du stimulus, c'est parce qu'alors intervient le nombre des fibres nerveuses mises en jeu et la cadence des influx. La vitesse de transmission de l'influx varie de 6 cm à 120 m par seconde, suivant les neurones et les animaux. Chez l'homme, les diamètres des fibres d'un nerf peuvent varier de 1 à 84 μ. On admet en général quatre groupes de fibres avec quatre vitesses différentes de propagation. Chaque nerf peut contenir des fibres de vitesse différente : les différentes excitations donnent lieu à des ondes différentes, comme amplitude, durée, forme et vitesse : 60 m pour les sensations tactiles simples, 15 à 20 m pour les piqûres, 4 à 5 m pour les brûlures.

Pour une meilleure compréhension du phénomène de l'inhibition, qui est essentiel dans la physiologie nerveuse et qui accompagne, selon Pavlov, toute excitation se propageant dans le système nerveux, pour dominer et freiner, le cas échéant, l'excitation, nous voulons nous arrêter quelque peu sur le mécanisme intime du fonctionnement nerveux. Nous empruntons l'exposé de ces faits à un ouvrage de Brach (20), où ils sont traités avec clarté.

Dans le mécanisme en question, l'essentiel est un facteur dont le rôle a été élucidé par L. Lapicque (88). C'est la *chronaxie* (de constitution) ou la vitesse fonctionnelle propre à chaque élément nerveux (et aussi à chaque muscle). Cette vitesse est mesurée par un courant électrique constant d'une intensité minime qui est encore capable de provoquer la réponse du muscle. C'est le seuil d'excitation. « Or, les passages de l'influx d'un neurone à un autre, ou d'un nerf à un muscle, ne sont possibles que s'il y a isochronisme, c'est-à-dire, si les chronaxies dans les deux sont égales. S'il y a hétérochronisme, l'influx ne passe pas. Les centres supérieurs et les autres centres, en produisant spontanément des influx, peuvent modifier les différentes chronaxies entre neurones ou entre neurone et muscle : il se forme une chronaxie de subordination ; on appelle ce processus la métachronose. La métachronose correspond à une variation relativement durable de potentiel et peut modifier, non seulement la vitesse, mais l'amplitude de l'influx.

Les réflexes conditionnés se forment grâce à l'*isochronisme* qui s'établit progressivement entre les neurones corticaux et périphériques : c'est un cas particulier de la chronaxie de subordination (Drabovitch et Chauchard). L'inhibition correspond à la fermeture des voies au moyen d'un hétérochronisme pouvant être provoqué par les centres.

Les fibres sensitives d'une région ont la même chronaxie que les muscles sous-jacents. Dans les mouvements de flexion et d'extension des membres, la chronaxie des muscles antagonistes diffère dans leur rapport de 1 à 2, ce qui suffit à en assurer la disjonction. Dans le ganglion sympathique, la transmission est compatible avec un écart de chronaxie plus grand que le rapport de 1 à 2, qui est souvent la limite pour la transmission nerf-muscle.

La chronaxie du nerf centripète est sensiblement égale à celle du nerf moteur correspondant. Il y aurait entre deux neurones périphériques isochrones au moins un neurone intercalaire à chronaxie plus grande. La métachronose agit surtout sur le nerf sensitif. Le nerf, quand la subordination diminue sa chronaxie, a une surchage d'électricité positive.

La chronaxie des centres moteurs de l'écorce cérébrale varie d'une région à une autre et est très variable pour une région déterminée.

Il semble qu'il existe deux sortes de transmissions entre deux neurones ou entre un neurone et un muscle : 1° un mécanisme électrique (prépondérant dans le cas d'un muscle strié) ; 2° des médiateurs chimiques (adrénaline ou acétylcholine produits par les nerfs) dans le cas des muscles lisses très lents. Dans les autres cas ont lieu les deux sortes de transmission. Entre neurones, il se forme uniquement de l'acétylcholine. Les fibres sympathiques libèrent de l'adrénaline au niveau des organes.

Le fonctionnement du système nerveux peut être modifié par certaines hormones ou par certains poisons (qui sont quelquefois à petites doses des médicaments). L'anesthésie générale supprime l'action de la métachronose.

L'inhibition cérébrale est accompagnée d'une forte augmentation de la chronaxie nerveuse qui peut ainsi servir d'indice de cette inhibition.

Une nouvelle méthode objective de recherche de l'activité du cerveau laisse espérer d'autres progrès dans l'analyse des phénomènes nerveux et psychiques des mécanismes supérieurs. C'est la méthode des électroencéphalogrammes (EEG) de Berger[1]. En étudiant l'état électrique des différentes régions du cerveau par une méthode voisine de l'électrocar-

1. Voir Delay (40) et (41).

diographie, on arrive à déceler et à enregistrer des courbes caractéristiques, produites par des ondes électriques qui varient selon les divers états d'activité de l'écorce cérébrale (fig. 5). On en distingue deux types : les ondes α, qui sont

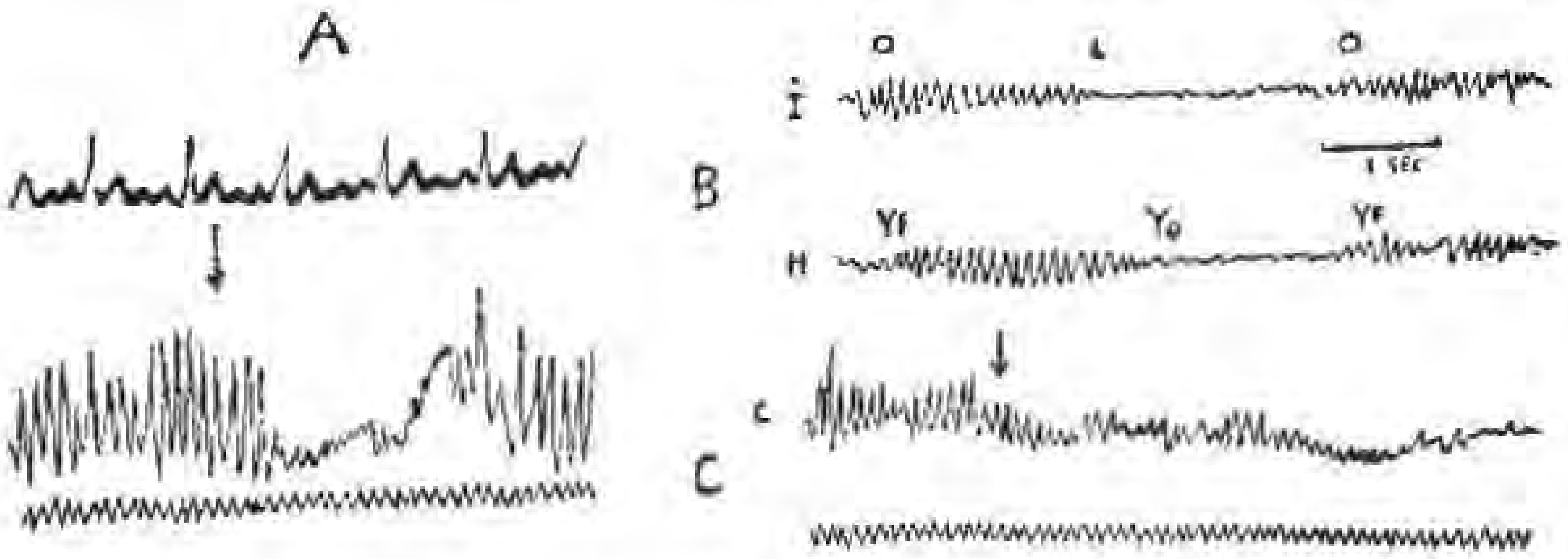


Fig. 5.

Électroencéphalogrammes (EEG).

A. L'excitation tactile. Cette figure montre la modification de l'EEG consécutive à une piqûre du doigt. Le moment de la piqûre est marqué par une flèche. En haut : un électrocardiogramme; au milieu : un EEG; en bas : temps en 1/10 de seconde. (D'après Berger, reproduit par Jean Delay, 41.)

B. Comparaison du rythme électrique enregistré à partir du ganglion optique d'un coléoptère (Insecte, tracé supérieur) et de l'EEG d'un physiologiste Prix Nobel (tracé inférieur). O, obscurité; L, lumière; Yf, yeux fermés; Yo, yeux ouverts (d'après Jean Delay, 41).

C. Influence de l'activité mentale sur l'EEG. La flèche indique le début du calcul mental. Temps en 1/10 de seconde (d'après Berger, cité par Jean Delay, 41).

grandes et régulières et qui caractérisent l'état de repos, et les ondes β, petites et irrégulières, qui surgissent dans le cas d'excitation, à la place des premières. Dans les états d'inhibition on enregistre des rythmes caractérisés par une diminution d'amplitude des ondes et un ralentissement. Ce dernier phénomène s'observe aussi dans le sommeil, qui, comme le démontre Pavlov et comme nous le verrons plus loin, n'est qu'un état d'inhibition généralisée de l'écorce. Sur les courbes EEG on voit nettement que les excitations des sens restent inefficaces dans le sommeil.

Des études expérimentales actuellement en cours, sur l'encéphalographie et les réflexes conditionnés, sont d'un intérêt exceptionnel et pourront certainement nous ouvrir des voies nouvelles d'exploration de l'activité nerveuse supérieure, surtout dans les questions de localisations, d'irradiation et de concentration des phénomènes nerveux.

Pour la meilleure compréhension de ce qui suit, récapitulons brièvement l'essentiel des faits. Une « tension » dans un neurone consiste en une modification provisoire de chronaxie de ce neurone. A la « tension » correspond une sensation désagréable. A la réalisation correspond une détente neuronique. *A chaque détente correspond une sensation agréable.*

Dans une architecture compliquée du cerveau, constituée par des neurones (cellules et fibres nerveuses), circulent des influx nerveux, caractérisés par des ondes électriques produites par des processus chimiques, déclenchés dans les éléments cytoplasmiques des cellules par les excitations. Cette architecture rappelle étrangement les circuits complexes des grandes machines électroniques modernes, les servomécanismes[1], qui font objet de la nouvelle science, la Cybernétique, révélée par Wiener (165) et dont nous aurons encore à parler plus loin[2]. L'analogie est frappante, comme on le voit du fait rapporté par Chauchard (28)[3] : « Mac Culloch, ayant construit une machine à faire lire les aveugles au moyen d'un code sonore, l'histologiste Bonin voyant le dessin des connections de la machine, le prit pour celui des neurones de la couche visuelle du cerveau. »

La seule circulation des impulsions nerveuses dans les chaînes neuroniques complexes comprenant de nombreux circuits dérivés où les pulsations peuvent tourner en rond (base de certains processus de mémoire immédiate analogue à ceux des machines) aboutit à des *aiguillages électifs*, permettant de comprendre l'adaptation de la réponse à la commande, caractéristique de la réaction nerveuse. En effet, la propagation de l'impulsion laisse derrière elle des modifications d'excitabilité qui ouvrent ou ferment la voie aux impulsions suivantes, notamment celles qui ont été retardées dans les voies dérivées. Les messages réflexes d'autorégulation contribuent à cette préparation physiologique de la voie. Chaque neurone oscille entre deux états opposés liés à la variation de son activité (tonus nerveux) et de la fluidité protoplasmique : un état activé avec chimisme accéléré et un état inhibé avec chimisme ralenti, orienté vers la destruction des déchets et la reconstitution des réserves. L'excitation qui est une dépolarisation électrique de la surface cellulaire, entraîne l'activation et l'absence d'excitation, la surpolarisation, aboutit à l'inhibition. L'activation concerne l'émission facilitée d'impulsions, et aussi le frayage de voies où les impulsions se propageront de façon préférentielle en raison de la *facilitation*, qui résulte dans cette voie de l'existence d'un accord fonctionnel entre l'état de tous

1. Chauchard (28).
2. V. p. 516.
3. (28) p. 69.

les neurones; les autres voies anatomiquement possibles seront coupées par l'inhibition qui en plus de la diminution d'aptitude à émettre des impulsions est le décrochement physiologique des autres neurones par suite d'un désaccord fonctionnel. Ces lois d'accord et désaccord sont établies par la chronaximétrie. Chronaxie courte va de pair avec excitation et chronaxie longue avec inhibition. Ces processus d'accord et de désaccord permettent un aiguillage variable en fonction des besoins d'après une autorégulation réflexe (28).

Les mécanismes nerveux qui assurent le fonctionnement de la machine vivante avec tous ses organes récepteurs comme effecteurs, et qui garantissent son maintien intact au milieu de son ambiance, sont les *réflexes*. Il y a, dans l'organisme, des réflexes au moyen desquels les diverses parties du corps se maintiennent en cohésion, nécessaire au fonctionnement rapide de chaque instant. Par exemple, notre mâchoire prendrait une position déhiscente par effet de sa pesanteur, et la masse de nos muscles aurait tendance à s'affaisser s'il n'y avait le tonus musculaire, un mécanisme réflexe agissant automatiquement et de manière continue contre la force de la gravité[1].

Par ailleurs, on connaît des *réflexes rythmiques* qui gouvernent les battements du cœur, la respiration, etc. La rythmicité, qui conditionne les périodes d'activité et de repos, a pour but de préserver ces mécanismes de l'épuisement par la fatigue. Un élégant exemple de cette rythmicité facile à observer, est celui de la *statocyste*, organe d'équilibre, chez Pterotrachea, mollusque hétéropode marin transparent[2]. On y voit l'organe suspendu dans le corps à proximité du ganglion cérébral. C'est une vésicule (fig. 6) dont la paroi est formée par une couche de cellules aplaties munies de longs cils rigides, pliés le long de la paroi; au centre de cette vésicule flotte une sphère cristalline maintenue dans cette position par des courants du liquide, provoqués par des vibrations presque invisibles de ces cils; au pôle inférieur de la vésicule se trouvent des cellules sensibles avec des cils courts et rigides. Les cils des cellules aplaties sont plus longs au pôle opposé. De temps à autre, selon un rythme déterminé, une impulsion parvient du cerveau par le nerf statique aux cellules aplaties; tous les cils de ces cellules se dressent alors d'un seul mouvement et poussent le sphérocristal vers le pôle sensible : il s'appesantit sur les cellules de ce pôle et, selon l'inclinaison du corps par rapport à la direction de la

1. Clyde Miller (105) p. 43.
2. Tchakhotine (154).

gravitation, excite telle ou telle cellule, en transmettant ainsi au cerveau un message consistant en une information exacte de sa situation dans l'espace. Au bout d'un instant, une nouvelle impulsion réflexe atteint les cellules aplaties, leurs cils se redressent comme sur ordre, vibrent et provoquent de nouveau des courants dans le liquide intravésiculaire qui soulèvent la sphère cristalline et donnent aux cellules sensitives ainsi la possibilité de se reposer.

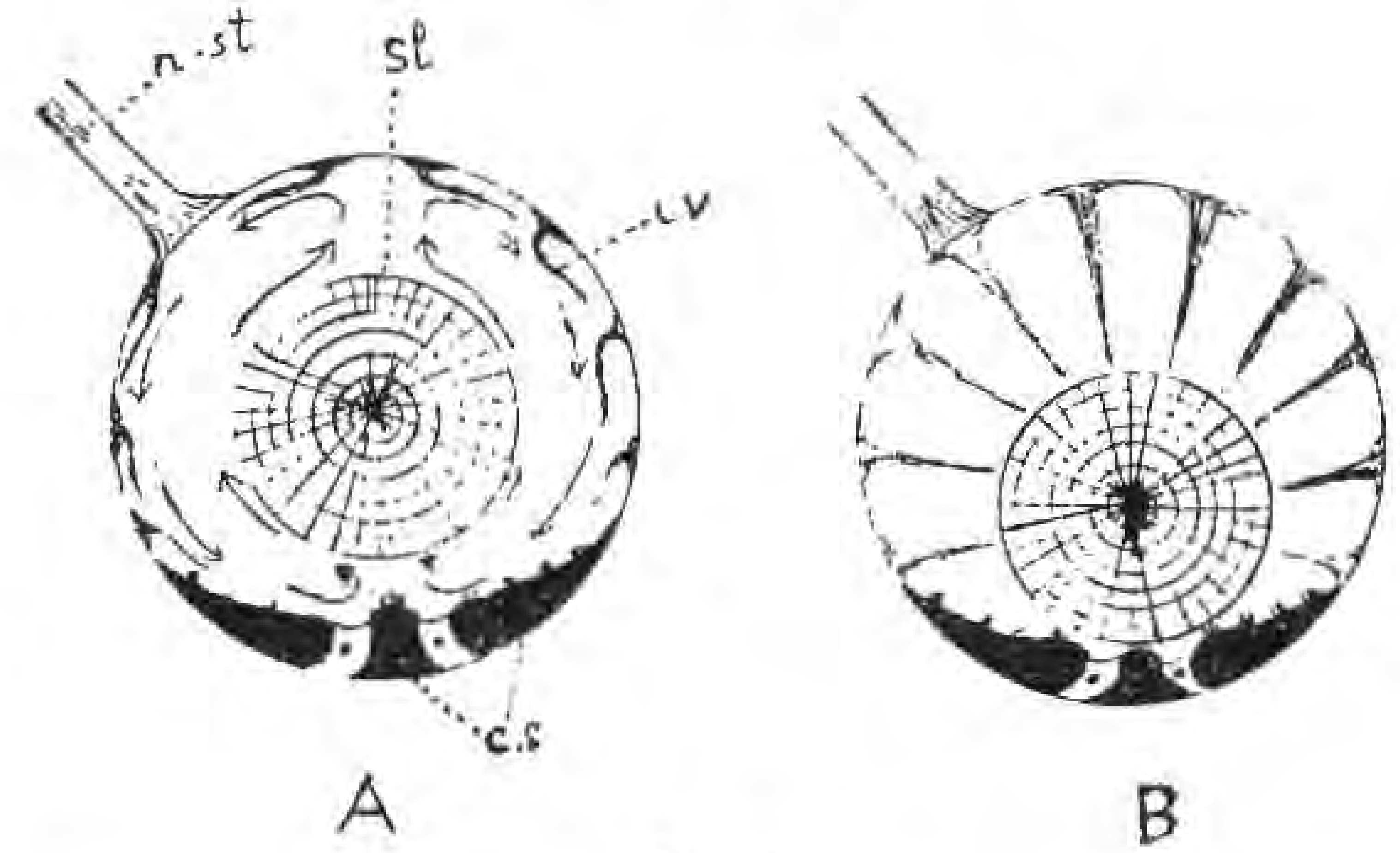


Fig. 6.

Fonctionnement de la statocyste (organe d'équilibre) de Pterotrachea (un mollusque hétéropode). A, en état de repos; B, en état d'activité; n. st, nerf statique; sl, statolithe; cs, cellules sensibles; cv, cils vibratils (d'après Tchakhotine, 154).

A côté de ces réflexes qu'on pourrait nommer réflexes de constitution, il y a des *réflexes de conservation*, dont la raison est de garantir à l'être, comme individu et aussi comme porteur de germes, la sauvegarde de l'existence au milieu d'un monde plein de dangers, pour lui et pour l'espèce qu'il représente. Nous avons déjà vu, dans le chapitre précédent, que Pavlov a distingué, parmi ces réflexes, deux types : les réflexes innés ou absolus et les réflexes conditionnés ou associatifs, comme on les nomme aussi.

Ce qui caractérise la différence entre ces deux types de réflexes, du point de vue de la psychologie humaine, c'est que les premiers se déroulent sans l'accompagnement du phénomène de la conscience, de sorte que certains les désignent comme automatiques. Mais cette appellation n'est pas claire, puisqu'elle suppose la non-automaticité des réflexes condi-

tionnés, ce qui, du point de vue de la psychologie objective, ne tient pas debout : les derniers se déroulent aussi selon les lois inexorables et sont également déterminés, donc automatiques. La différence est plutôt à voir dans le fait que les réflexes conditionnés sont accompagnés d'un état qu'on désigne comme conscient. Dans la discussion de ces problèmes on rencontre souvent encore deux termes, qui ont leur raison d'être : c'est l'intuition et l'intelligence. Leur opposition peut être retenue dans notre cas.

C'est pourquoi nous préférons, en parlant de réflexes du point de vue de la psychologie, discerner deux grands groupes : les *réflexes intuitifs* et les *réflexes intellectifs*. Les premiers appartiennent à la sphère de l'intuition et ne sont pas éclairés par le faisceau de la conscience, quoique une fois réalisés, ils peuvent devenir conscients; les réflexes absolus ne forment qu'une catégorie de ces réflexes : les intuitifs. Les réflexes intellectifs sont toujours des réflexes conditionnés, ils sont éclairés par la conscience et leur ensemble forme ce qu'on nomme l'intelligence. Il va sans dire que leur base physiologique, dans les deux cas, sont les quatre pulsions fondamentales, dont il a déjà été question précédemment : combative (agressive), digestive (nutritive), propagative (sexuelle) et protective (parentale).

Selon Henri Bergson[1], l'origine de la conscience et de l'intelligence serait dans un obstacle, un freinage de l'impulsion, ce qui a lieu dans toute collectivité de sorte que la vie intellectuelle serait dépendante de la vie sociale. Nous avons déjà vu l'énorme importance que Pavlov attribuait à l'inhibition, en parlant même de réflexes conditionnés inhibitifs et en précisant que chaque excitation serait accompagnée automatiquement d'un phénomène concomitant d'inhibition, pouvant devenir dominant et déterminer l'effet ultime. Il est facile à concevoir que l'*inhibition* joue un rôle de premier ordre dans l'éducation, dans la sphère de la morale, et dans la vie sociale en général. Le « tabou » des peuplades primitives a son origine là-dedans. R. de Saussure (141) a décrit un instinct d'inhibition, qui serait « conditionné par le système nerveux cérébro-spinal, organe de modération et d'arrêt opposé aux élans de la vie végétative ». Allendy (5) est d'avis qu'il existe un *instinct social*, lié aux organes de la phonation et de la locomotion, et dont la réalisation est accompagnée, comme chez tous les instincts, de la satisfaction, avec, comme jouissance, le sentiment d'être protégé et approuvé. Cet instinct social autonome tendrait à la « formation d'une

1. Cité par Allendy (4) p. 90.

synthèse collective, pour des besoins de sécurité et comme réaction à l'état de guerre absolu caractérisant la phase sadique dans l'évolution de l'individu. L'instinct social comporterait des tendances positives : imitation, constitution de groupes, recherche de l'approbation, atténuation de l'agressivité sadique en émulation codifiée par le milieu. Les tendances négatives — inhibitions — consisteraient à restreindre ou à dissimuler les impulsions antisociales ». Ainsi, l'inhibition joue un rôle important dans la physiologie de l'état de la conscience, qui est l'apanage d'un domaine restreint de réactions cérébrales. Il existe deux variétés d'inhibition sur le plan physiologique, l'inhibition active du jeu normal fonctionnel commandée par le centre, et l'inhibition passive quand le centre cesse de fonctionner. Toujours son établissement est précédé d'une inhibition active; les deux phénomènes sont liés entre eux[1].

Parmi les structures différenciées du cerveau, il faut noter en premier lieu le *centre régulateur des aiguillages*[2]. C'est un centre qui tient sous son contrôle l'état d'activation ou d'inhibition des divers neurones par le niveau de leur polarisation et qui peut le moduler afin de réaliser des voies adaptées aux besoins dont il est informé par voie réflexe. C'est un organe de coordination et de programmage, comme on en trouve aussi dans les servo-mécanismes. Certains neurones se spécialisent dans ce rôle. La régulation générale de tout le fonctionnement nerveux est le fait de structures localisées dans la région mésencéphalique de la base du cerveau, dispositifs qui ont leur rôle dans la régulation du tonus qui n'est au fond qu'un aspect de cette régulation des aiguillages nerveux. Ainsi le cervelet, régulateur de la motricité, est un appareil supplémentaire de précision, affecté à cette régulation des aiguillages. Ces structures de la base ont le rôle d'insérer le cerveau dans le monde extérieur. Si le centre ne fonctionne pas, les neurones cérébraux, retournant à un état primitif, sont inhibés et désaccordés d'avec les neurones périphériques sensitifs et moteurs. La mise en jeu de ce centre de la subordination conduit à l'éveil, à la différenciation des neurones cérébraux par un jeu harmonieux d'activations et d'inhibitions et accord avec les neurones périphériques.

Entre la base et l'écorce cérébrale il existe de nombreuses interconnections; elles renseignent le centre sur les besoins de l'écorce et conduisent à l'écorce les ordres du centre. Leur rôle est de toute première importance dans le fonctionnement

1. Chauchard (28) p. 71.
2. *Ibid.*, p. 69.

du cerveau. La *psycho-chirurgie* peut réaliser leur interruption dans une zone déterminée, comme aussi leurs connections avec le centre de subordination.

Le grand problème de la psychologie humaine, toujours irrésolu, et dont la difficulté est utilisée constamment par la philosophie et la psychologie introspective comme l'argument majeur en faveur de l'existence des forces transcendentales et la nautre spiritualiste du psychisme, est celui de la *conscience*. La psychologie objective ne peut pas nier l'existence des faits du monde subjectif de l'homme et de la conscience; elle doit aborder ce problème avec les mêmes critères des sciences exactes.

Alverdes (7) voit l'apparition de la conscience chez l'homme comme la compensation de la perte de la sécurité instinctive. Reiwald (131) écrit que lors d'une attaque de cavalerie au cours de manœuvres à mesure que la conscience s'éclipsait, les actions et les réactions instinctives prenaient une précision et assurance impressionnantes. Il signale le même fait chez les somnambules.

Le docteur Arthus (10)[1] définit la différence entre le « Moi » inconscient et le « Moi » conscient par les caractéristiques suivantes : le premier est celui qui *vit* et qui peut; le second — celui qui *sait*, et qui, de ce fait, peut contrôler, orienter, et diriger les forces aveugles de l'inconscient dès qu'il parvient à les démasquer. L'expérience individuelle y joue un grand rôle, de sorte qu'on peut dire que le « Moi » conscient est « l'Homme qui sent et qui voit, augmenté de tout ce qu'il a senti et qu'il peut revoir ».

C'est une formule courante d'affirmer que le degré de *conscience* de l'homme est en fonction inverse de sa suggestibilité. Et c'est alors que sur ce point on voit coïncider les données de la psychologie objective et les constatations introspectives sur la conscience. Qu'est-ce que la conscience? Pourra-t-on arriver un jour à définir ce phénomène en termes des sciences exactes, à trouver un lien sûr avec des données rigoureusement reproductibles et vérifiables?

Pavlov, dans un de ses derniers discours avant sa mort, émet cet espoir. Mais, déjà en 1913, dans un autre discours, il laissait entrevoir certaines possibilités d'explication. Ses pensées sont si clairement exprimées et il donne à la fin de son discours une vision hypothétique tellement pittoresque et originale que nous croyons utile de citer ici tout ce passage remarquable.

1. (10) p. 25.

La conscience m'apparaît, dit-il[1], « comme l'activité nerveuse d'une région donnée des hémisphères qui jouit, à ce moment-là, et dans des conditions données, d'une excitabilité optima (qui doit être, probablement, une excitabilité moyenne). A ce moment l'excitabilité des autres régions des hémisphères se trouve plus ou moins affaiblie. Dans la zone à excitabilité optima, les nouveaux réflexes conditionnés s'établissent facilement et les différenciations se font avec précision. Cette zone constitue donc, à ce moment, ce que l'on peut appeler la région créatrice des hémisphères. Les autres régions, au contraire, ayant au même moment leur excitabilité diminuée, ne jouissent pas de ces propriétés et leur fonction consiste, tout au plus, en une activité limitée au réflexe antérieurement établi, stéréotypé. L'activité de ces régions est ce que l'on appelle subjectivement l'activité inconsciente, automatique. La région qui jouit d'une excitabilité optima n'est pas fixe, au contraire, elle se déplace continuellement dans toute l'étendue des hémisphères, suivant les liens réciproques des centres nerveux et sous l'influence des excitations externes. Les territoires à excitabilité diminuée se déplacent, naturellement, parallèlement.

Si l'on pouvait voir à travers la voûte crânienne, dit-il encore, et si la zone à excitabilité optima était lumineuse, on apercevrait, chez un homme dont le cerveau travaille, le déplacement incessant de ce point lumineux, changeant continuellement de forme et de dimensions et entouré d'une zone d'ombre plus ou moins épaisse, occupant tout le reste des hémisphères.

Nous nous référons au livre de Chauchard (27) sur la physiologie de la conscience qui formule assez clairement certains faits qui illustrent la situation actuelle de ce problème. Il précise que trois conditions physiologiques doivent être remplies pour qu'il y ait conscience : l'existence d'un état vigile de l'écorce cérébrale commandé par le centre régulateur de la base du cerveau, la présence d'un ensemble de souvenirs (engrammes), liés à la sensibilité et donnant l'image de notre corps (image du moi), souvenirs perpétuellement évoqués par nos sensations actuelles, enfin, un processus d'attention.

Pour que le faisceau de la conscience joue, il est indispensable qu'il y ait une ***réaction émotive d'intérêt*** pour ce qui peut être utile pour notre organisme et auquel nous portons *attention*. Pavlov parlait d'un « réflexe d'orientation ». Le champ éclairé par la conscience est normalement rétréci, on n'a parfaite connaissance que de certaines sensations, de certains mouvements. H. Roger (137) dit : « le travail musculaire et aussi le travail psychique peuvent être accomplis avec ou sans conscience. La différence dans les deux cas réside dans l'attention. Il faut que l'attention se fixe sur les actes que nous

1. PAVLOV (114).

accomplissons pour que nous en ayons conscience ». Il y a donc une sélection, imposée par l'attention, le rétrécissement du champ de la conscience, ce qui garantit à notre action sa pleine efficacité : si on était conscient de tout ce qui se passe autour de nous et dans nous même, un chaos en résulterait et toute action serait rendue impossible.

En ce qui concerne la nature du processus d'attention, il est, selon Piéron (121)[1], « un processus d'orientation unifiée de la conduite; il implique une canalisation des phénomènes d'activité statique ou dynamique dans une certaine direction et un arrêt de l'activité dans toute autre direction possible, une inhibition de toutes les formes de comportement qui ne s'accordent pas avec l'orientation dominante ». « L'esprit tend à se fixer sur un objet déterminé, pensée, chose, parole ». Ainsi l'attention consiste en l'apparition d'un processus de dynamogénie (excitation) dans une zone cérébrale, mais tandis que le sommeil peut être considéré, comme le fit Pavlov, comme causé par une vague d'inhibition, submergeant l'écorce cérébrale, l'attention, donc la base physiologique de la conscience, est une vague d'excitation. « Plus cette excitation sera grande et plus le champ de conscience sera étroit, plus notre cerveau sera inhibé pour tout ce qui n'est pas sujet d'attention[2]. »

« L'intensité de l'attention dépend, d'une part, des caractères du message qui la provoque et notamment de son intérêt affectif; d'autre part, l'état du cerveau, la fatigue empêchent cette concentration; certains sujets ont de moindres possibilités d'attention ». L'étude des réflexes conditionnés et l'enregistrement parallèle des EEG, donnera la possibilité de fixer objectivement les modalités du phénomène de l'attention. « Un stimulus qui donne une sensation trop faible pour être perçue et se traduire par une réponse verbale ou motrice, dépasse ce seuil sous l'effet de l'attention, ce qui permet d'évaluer le degré d'attention[3] ».

On peut distinguer deux formes d'attention : 1° l'attention « spontanée », ainsi nommée par Chauchard[4], mais que nous préférons dire automatique, réflexe, provoquée par une stimulation immédiate, et 2° l'attention dirigée, dite par Chauchard « volontaire », qui tient en haleine celui « qui est aux aguets, qui attend ou qui se concentre sur un objet donné, refusant de se laisser distraire par tout ce qui n'est pas cet objet ». « Le cas extrême et pathologique est celui de l'idée fixe où l'attention est en quelque sorte bloquée et rapporte tout à un objet donné seul susceptible d'intérêt. L'attention est donc l'orientation de l'activité d'un individu; le changement d'orientation se fait très vite : en 0,2 à 0,3 seconde[1] ».

1. Cité par Chauchard (27) p. 83.
2. *Ibid.*, p. 88.
3. *Ibid.*, p. 88.
4. *Ibid.*, p. 88.

« L'effort d'attention s'accompagne de modifications caractéristiques, notamment de la physionomie, qui tiennent à une irradiation périphérique du phénomène d'excitation cérébrale; il existe des types variés de l'attention motrice aux diverses attentions sensorielles. On note aussi des répercussions viscérales de l'attention ».

Par un entraînement, la capacité de concentrer son attention peut être aiguisée, par la fatigue elle baisse. Au bout d'un certain temps d'attention soutenue, il survient une impossibilité de concentrer son attention sur une chose, et on devient distrait. L'attention fatigue et la distraction qui en résulte est une réaction de désintérêt, qui abaisse l'état de conscience et conduit au sommeil. « Vu que la régulation des aiguillages nerveux, de la dynamogénie et de l'inhibition suppose le fonctionnement actif d'un centre situé dans la base du cerveau, on comprend que la fatigue d'attention concerne spécialement ce centre; or, c'est précisément l'arrêt de son fonctionnement qui déclenche le sommeil[2] ».

Nous avons déjà parlé maintes fois de l'importance de l'*inconscient* dans la vie psychique de l'homme et retrouvé ses bases dans la vie animale en général. « D'abord méconnu pour des motifs religieux, l'inconscient est apparu dans l'étude des phénomènes d'automatisme, d'hypnose, de dédoublement, puis a révélé son rôle important dans toute la vie psychophysiologique. Il est formé d'images et de tendances instinctives dont l'énergie maintient la synthèse de l'individu, et joue un rôle capital dans l'hérédité psychologique, le métapsychisme etc.[3] ». Nous aurons encore à parler du contenu proprement dit de l'inconscient lors de la classification des réflexes[4]. Ici nous voulons seulement indiquer que, selon C. Jung (83), on peut distinguer deux couches dans l'inconscient : l'individuel, formé de souvenirs effacés ou refoulés et de perceptions demeurées étrangères à l'attention (subliminales) et le superindividuel ou collectif, contenant les plus anciennes images ancestrales, les *archétypes* tels que ceux qui concernent

1. Chauchard (27) p. 89.
2. *Ibid.*, p. 89.
3. Allendy (4) p. 19.
4. V. p. 78.

les forces naturelles, le cycle solaire ou lunaire, les idées religieuses etc., et que Platon avait déjà désignés sous le nom d' « Eidola[1] ».

Le bagage de l'inconscient individuel se forme par une activité combinatoire, qui est aussi à l'origine des rêves. S'y ajoutent aussi tous les refoulements plus ou moins intentionnels de sujets, représentations et impressions pénibles. L'inconscient collectif, par contre, serait « une expression psychique de l'identité des structures cérébrales des individus dans la masse, en dehors de leurs différences personnelles[2] ». Ce sont des éléments communs à tous les individus composant une collectivité. Les refoulements ne sont pas seuls à peupler l'inconscient. A côté d'eux existent encore les archétypes qui ne sont autre que ce que Freud comprenait sous « hérédité archaïque ». Ces images ancestrales peuvent se manifester dans les rêves. Il va de soi que ces engrammes hérédités ne sont aucunement de vraies images ou des représentations définies, mais des dispositions nerveuses ou des facilitations, des frayages de voies, transmises héréditairement.

Pour se former une idée plus nette de l'inconscient et de ses rapports avec la conscience, nous croyons utile de joindre ici un dessin schématique du Dr. Arthus (10), dont il dit lui-même[3] qu'il s'agit « d'une simple comparaison destinée à mieux faire comprendre ce qui, étant psychique, ne peut être représenté réellement et matériellement. Il compare notre psychisme à une cuve (fig. 7), contenant toutes les représentations (nous dirions avec Richard Semon (143) « engrammes ») recueillies au cours de notre vie et définitivement gravées en nous. Au-dessus de cette cuve est le « moi conscient », « l'homme qui voit » et qui, muni d'un projecteur, éclaire telle ou telle zone de la cuve, rendant ainsi conscient tout ce qui se trouve « surpris » par le faisceau lumineux projeté.

Ce que nous appelons « champ de la conscience » serait ainsi la zone éclairée par le faisceau, la zone à l'intérieur de laquelle les images sont rendues conscientes. L'intensité plus ou moins grande de la « reprise de conscience », le degré de conscience que peut atteindre, quand nous la retrouvons, une image enfouie dans notre inconscient, dépend de la puissance du faisceau dirigé sur elle par le moi conscient.

Il est, avons-nous dit, des images que nous ne pouvons plus retrouver, notre mémoire a des lacunes, le faisceau du moi conscient se heurte souvent à des couches imperméables dans l'inconscient

1. Allendy (4) p. 32.
2. Reiwald (130) p. 224.
3. (10) p. 26.

et ne parvient pas à éclairer les représentations que nous savons exister, mais qui, malgré nos efforts, restent tapies dans l'ombre.

La psychopathologie, c'est-à-dire l'étude des anomalies de la vie psychique, nous a révélé ce fait capital : lorsqu'un individu garde en lui une image, dans les profondeurs de son inconscient, image recueillie à l'occasion d'un événement tragique ou pénible

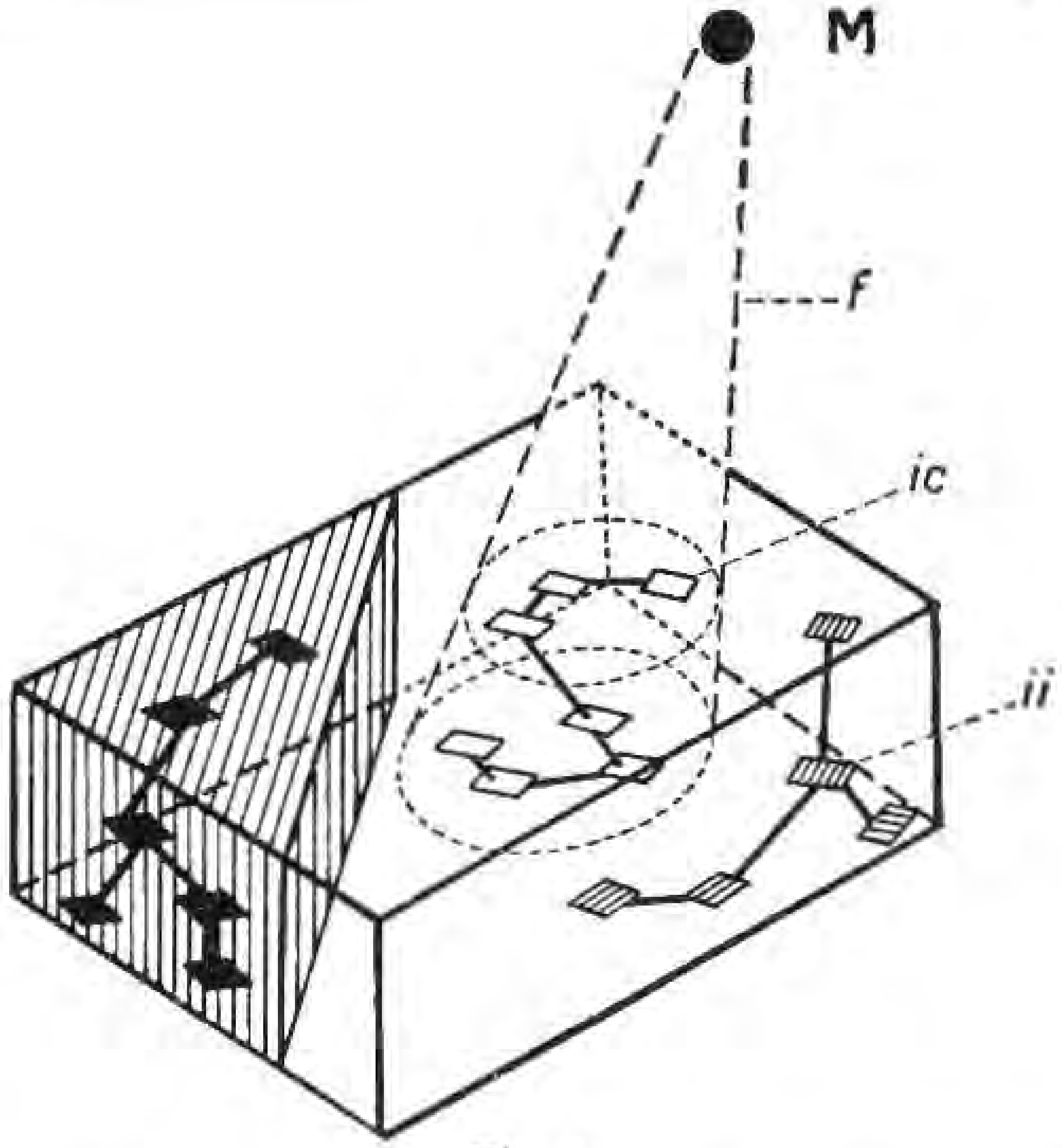


Fig. 7.

Schéma illustrant les relations dans notre psychisme.

Zone obscure : toutes les images qui se trouvent dans cette zone d'opacité psychique sont « inéclairables ». Elles ne peuvent plus devenir conscientes. Elles sont oubliées (« refoulées »).

M, le « MOI » conscient : « foyer éclairant »; f, faisceau « éclairant »; ic, images éclairées, actuellement conscientes; ii, images actuellement non éclairées, mais éclairables (provisoirement inconscientes) (d'après Arthus, 10).

et susceptible de réveiller en lui une souffrance ou une angoisse (au cas où elle viendrait à réapparaître dans le champ de sa conscience), le sujet est protégé contre ce souvenir pénible par un mécanisme de défense que nous nommons habituellement la censure et auquel je préfère donner le nom de mécanisme de désensibilisation.

Un mécanisme, inconscient mais efficace, à l'insu du sujet,

s'oppose au retour du souvenir pénible et l'empêche de prendre conscience des images douloureuses, écartant de ces représentations dangereuses le faisceau éclairant du moi conscient. Tout se passe comme si, dans le schéma que nous avons esquissé plus haut, un écran opaque venait s'interposer entre le moi conscient et certains recoins, certaines zones de l'inconscient, empêchant ainsi le faisceau de conscience d'aller les fouiller. L'inconscient se trouve ainsi partagé en zones éclairables et en zones obscures.

Du fait même que les images enfouies dans les zones obscures ne peuvent plus être éclairées par le faisceau du moi conscient, ces représentations sont condamnées à rester définitivement inconscientes. Elles se trouvent ainsi définitivement soustraites à la mémoire, elles sont définitivement « oubliées » et nous disons d'elles, faisant ainsi allusion au mécanisme qui s'oppose à leur passage dans le champ de la conscience, qu'elles sont refoulées. (Nous devrions dire, plus exactement, qu'elles sont exclues). Nous appelons désensibilisation le phénomène biologique en vertu duquel un écran vient s'interposer entre certaines zones de notre inconscient où sommeillent des souvenirs « dangereux » et le faisceau éclairant du moi conscient.

Souvent les désensibilisations psychiques sont des réflexes acquis, répétitions de processus de défense anciens, justifiés en leur temps, mais actuellement répétés automatiquement, alors même que leur persistance ne se justifie plus devant les circonstances actuelles. L'action des réflexes de désensibilisation est ainsi une manifestation du conflit qui éclate si souvent en nous entre nos tendances conscientes, essentiellement variées et variables, adaptées aux circonstances, et le moi inconscient, royaume de l'automatisme, qui tend à conserver toujours les formes acquises et qui se caractérise par une propension à l'immuabilité.

Suivant l'importance des forces qui interviennent pour rendre impuissant le faisceau éclairant du moi conscient, les zones obscures sont plus ou moins étendues. A des zones obscures très étendues correspondent toujours des anomalies importantes dans la vie psychique du sujet.

Si le moi conscient est fort et les désensibilisations rares, les possibilités de mémoire s'en trouveront accrues. Mais si les désensibilisations sont nombreuses, les zones obscures étendues et le moi conscient faible, les possibilités de mémoire seront très réduites. C'est ce qui se produit chez les individus ayant subi des traumatismes psychiques répétés ou ayant été les victimes de circonstances malheureuses, et qui ont en eux, de ce fait, beaucoup de représentations « refoulées », des zones obscures très étendues[1].

En résumant, on peut dire avec Chauchard (27)[2] que l'*inconscient* est tout ce qui est hors du champ de la conscience, et ce sont :

1. ARTHUS (10) p. 26.
2. (27) p. 85.

1° les processus physiologiques se déroulant dans les viscères;

2° toute l'activité automatique réflexe ou instinctive à base des quatre pulsions dont il a été question dans le chapitre précédent[1];

3° toute la masse des excitations refoulées (souvenirs ou engrammes selon notre terminologie);

4° toute l'activité cérébrale localisée trop peu intense pour attirer une masse de souvenirs susceptible d'impliquer l'image du Moi.

Mais des éléments inconscients peuvent apparaître au niveau de la conscience, tels certains automatismes sur lesquels on fixe son attention, ou des engrammes refoulés qui reviennent à la conscience. Vice-versa, aussi un acte commencé dans la conscience peut s'achever dans l'inconscient; c'est le cas souvent des habitudes ou celui rapporté par Chauchard[2] : « un sujet qu'on endort au chlorure d'éthyle, procédé rapide, est prié de compter tout haut; il s'arrête endormi pour un certain chiffre; au réveil il affirme s'être arrêté bien avant; à partir de ce moment, il avait continué inconsciemment. »

La *psychanalyse*, sous l'impulsion de Freud et de son école, a contribué largement à nos connaissances sur l'inconscient. Mais il serait erroné de l'identifier avec les idées de Freud. En réalité, elle diffère du freudisme autant que le fait de la théorie. Elle est une méthode pour explorer l'inconscient dont l'originalité, selon Allendy[3], consiste en ce qu'elle procède par une interprétation. Elle est « une méthode affective, qui fonctionne essentiellement sur le mode sentimental et accessoirement sur le mode intellectuel et représentatif. » Elle part surtout des troubles de l'inconscient et cherche, par un traitement psychique approprié, à compenser la lésion psychique initiale. La thérapeutique psychanalytique diffère profondément de la suggestion, en ce qu'elle vise à ramener à la conscience les éléments refoulés (pour permettre leur assimilation), à redresser un comportement vicieux, à décharger les émotions latentes. Ce traitement doit vaincre des résistances, transférer les « affects » refoulés, puis liquider ce transfert[4]. » Breuer[5] a précisé le principe de la cure psychanalytique : « le fait de ramener à la conscience un élément affectif refoulé, détruit le symptome névrotique qui s'y

1. V. p. 51.
2. *Ibid.*, p. 87.
3. (4) p. 7.
4. ALLENDY (4) p. 139.
5. (4) p. 140.

rattache, car tout ce qui peut faire vibrer les émotions oubliées, même sans les formuler explicitement à la conscience, comme la conversation, la lecture, les spectacles, la musique etc., possède une valeur cathartique, c'est-à-dire peut vider l'inconscient d'une partie de sa charge douloureuse. On a mille fois parlé des effets de la confession qui est une catharsis, mais la psychanalyse possède ce caractère incomparable de découvrir explicitement les éléments ignorés du sujet, donc impossible à avouer d'aucune manière introspective ».

Dans l'évolution individuelle on peut distinguer des phases caractérisées par l'apparition — dans chaque nouvelle phase — de réactions nouvelles à base de pulsions élémentaires qui s'accumulent progressivement : ainsi après le choc de la naissance, où l'individu fait connaissance avec le monde extérieur, qui lui cause, pour la première fois, des excitations douloureuses et met en place les mécanismes de la première pulsion (défensive-agressive), se développent les réactions liées à la pulsion numéro 2 (digestive), et précisément dans leurs sous-phases labiale, dentaire et anale. Après le sevrage et pendant la période latente qui la suit, ce sont les instincts sociaux qui s'organisent, qui ont des relations avec la présexualité infantile. Vient ensuite la phase de la puberté, où, à côté des pulsions 1 et 2, se présentent les mécanismes physiques et psychiques de la pulsion sexuelle (nº 3). Enfin, ce sont les mécanismes ayant trait à la pulsion nº 4 — parentale — qui caractérisent la phase suivante et définitive de l'évolution. Des obstacles qui s'opposent au cycle de développement des énergies psychiques, causent des troubles de l'inconscient, des arrêts ou des régressions, qui se compliquent de mécanismes compensateurs. De telles lésions initiales sont[1] « le renoncement à l'effort, les associations vicieuses (les « complexes »), des attitudes résultant de conflits de pulsions. Les mécanismes de réaction sont le refoulement, la compensation ou le déplacement (avec ses modes de projection, introjection, transfert, sublimation); ils prêtent toujours à une rationalisation. Tous ces processus de réaction, y compris la rationalisation, servent à compenser la lésion psychique initiale ». Au cours du traitement psychothérapeutique[2], l'analyse, en pénétrant de plus en plus profondément dans le psychisme, opère par une sorte d'ablation progressive des couches de la personnalité : des mécanismes de plus en plus élémentaires de l'inconscient apparaissent, qui sont communs à tous : la pulsion sexuelle, la pulsion

1. ALLENDY (4) p. 103.
2. REIWALD (130) p. 21.

agressive, le narcissisme, et des conflits de l'enfance comme le complexe d'Œdipe, etc.

Ainsi, la psychanalyse se révèle comme la méthode par excellence, pour explorer l'inconscient et interpréter le comportement soit directement, soit symboliquement. Allendy (4)[1] explique que le *symbolisme* est un processus primitif, dépendant du manque de représentations abstraites et du refoulement : il se produit automatiquement dans l'inconscient. C'est surtout le rêve qui opère par des symboles. « Le symbole permet (comme dans l'algèbre) de jouer aisément avec des concepts que l'esprit aurait trop de peine à embrasser dans leur totalité sans cet artifice. »

A côté de la psychanalyse, des nouvelles méthodes d'exploration de l'inconscient se sont développées les derniers temps. Ces procédés sont connus sous le nom de *narcoanalyse* et sont en quelque sorte une psychanalyse chimique, c'est-à-dire qu'ils s'efforcent, comme cette dernière, de ramener, par des procédés chimiques, à la conscience les souvenirs refoulés pour neutraliser, dans un but psychothérapeutique, leur pouvoir malfaisant sur le corps et le psychisme de l'homme. Le sujet est plongé dans un état d'inconscience relative. Cet état peut être obtenu aussi par des méthodes de la comathérapie convulsivante : c'est l'*électro-choc*, une crise convulsive par passage d'un courant électrique dans le cerveau. « Chez des sujets ainsi traités, la conscience, avant de redevenir normale, passe par un état très comparable à celui qui existe dans l'hypnose, période qui peut être utilisée pour la suggestion en psychothérapie, et même la psychanalyse[2]. » Pour obtenir la même possibilité par voie chimique on a employé le coma insulinique ou le cardiazol, un convulsivant. De ces pratiques « sont nées les idées de suppléer à la lenteur de la psychanalyse classique en mettant le sujet, à l'aide d'une drogue, dans un état de demi-conscience (« état second ») qui livre son subconscient à l'expérimentateur » (28)[3].

On connaissait toujours qu'une légère ivresse, due à l'alcool, prédispose à la loquacité, fait perdre le contrôle de soi-même; même les sauvages employaient des drogues naturelles dans ces buts, le peyotl mexicain, par exemple, était utilisé par les indiens pour rendre la victime incapable de garder un secret. Au début de notre siècle une série de drogues furent employées dans les mêmes buts et ces activités ont abouti à la notion du *sérum de vérité* et à son emploi dans des

1. (4) p. 37.
2. CHAUCHARD (28) p. 23.
3. *Ibid.*, p. 23.

buts judiciaires et policiers. Depuis la dernière guerre, c'est le *pentothal*, un barbiturique, qui a acquis une certaine célébrité, surtout après qu'en 1945 Délay proposa l'introduction de la narcoanalyse dans la pratique de la médecine légale « à titre purement médical en tant que moyen de diagnostic après échec des moyens courants d'investigation » (28)[1]. Dans le cas d'application de la drogue il y a disparition de la censure, qui est à l'origine du refoulement. L'adjonction d'une amine excitante du type de l'ortédrine peut surajouter à la dépression hypnotique une excitation verbale qui facilite l'aveu[2]. On a vu aussi que la narcoanalyse peut non seulement inciter à l'aveu des pensées les plus secrètes, mais suggérer des conduites ou des opinions. Toutefois il y a ici, comme aussi dans le cas de l'hypnose, une limite : le narcoanalysé « ne fera pas ce qui est trop en désaccord avec sa conscience vigile, il n'obéira pas à une suggestion de crime. Plus efficace certes pour violer la personnalité et faire d'un individu énergique une loque, serait l'emploi répété des méthodes de choc ou de la psycho-chirurgie[3]. Du point de vue de la morale sociale, ces pratiques sont répréhensibles au même titre que celles que nous dénonçons dans ce livre sous le nom de *viol psychique*. Heureusement, la psycho-chirurgie a une moindre portée pratique et se contente d'affaiblir les processus conscients dans des buts thérapeutiques : on déconnecte les lobes préfrontaux de l'écorce cérébrale d'avec les centres à sa base, où se trouvent les ressorts essentiels de la vie instinctive, végétative, émotionnelle, recouverts d'un cortex d'inhibitions[4], « qui sont alors levées et donnent lieu à un état d'insouciance, en libérant le malade de la mélancolie dépressive et dans le cas des déments agités en les calmant. Si on peut admettre l'emploi de ces pratiques dans des buts médicaux, leur utilisation dans des buts politiques, par exemple, dans certains procès d'intention, a rencontré une réprobation universelle : le fait que la conscience humaine s'insurge contre ces faits est un signe réconfortant dans notre époque où la notion de frontière entre ce qui est socialement moral et immoral se perd de plus en plus souvent, car la possibilité d'utiliser en bien ou en mal les progrès de la science n'est pas affirmée avec la force nécessaire : on le voit, par exemple, dans le fait que des savants ne se refusent pas à travailler pour la guerre, et à rechercher, dans leurs laboratoires, des

1. *Ibid.*, p. 25.
2. CHAUCHARD (28) p. 60.
3. *Ibid.*, p. 91.
4. CHAUCHARD (27) p. 98.

nouvelles armes meurtrières, une activité qui leur est imposée par les politiciens et qui *déshonore la science*. Et Chesterton a raison de dire que « l'hérésie moderne est de vouloir modifier l'âme humaine pour l'adapter aux circonstances au lieu de modifier les circonstances pour les adapter à l'âme humaine... Il semble que le progrès consiste à être poussé en avant par la police[1] ».

En relation avec le monde de réactions réflexes dans l'inconscient, mais aussi avec des réactions conscientes, existe une grande masse de réactions qui ont été mises ensemble par Pavlov et son école dans les dernières années de sa vie, sous le nom de *Deuxième système de signalisation*. Ce système se base sur la faculté apparente du cerveau humain de réagir spontanément, mais, en réalité, en faisant appel à des symboles qui se sont antérieurement fixés dans les structures intimes du système nerveux central. La parole, les symboles verbaux (prononcés ou écrits) y jouent un grand rôle. Les excitations y arrivent, y sont emmagasinées, entrent en contact avec d'autres, y emmagasinées antérieurement (« engrammes »), se combinent avec elles et n'apparaissent à la surface que quand un besoin correspondant se manifeste, et ceci souvent sous forme d'une chaîne complexe de signaux. Dans ces chaînes, des réflexes conditionnés peuvent être combinés et se succéder avec des réflexes absolus, et de toutes catégories. On est dispensé alors de former chaque chaînon de cette chaîne compliquée de réflexes par une action spéciale, on utilise les chaînons intermédiaires déjà prêts qui forment les éléments de notre bagage héréditaire ou acquis antérieurement. Orbeli (109) cite comme exemple d'une telle exploitation du principe du 2e système de signalisation le fait qu'on peut chanter ou jouer une mélodie qu'un musicien arrivera ensuite à reproduire sur son instrument, c'est-à-dire à exécuter toute la suite complexe de mouvements qui sont nécessaires pour répéter ce morceau; ou encore il la notera sous forme de notes musicales, ce qui permettra à des centaines d'autres musiciens et chanteurs de reproduire la même mélodie et en employant des techniques d'exécution les plus diverses. Un autre exemple démonstratif est fourni par l'enseignement des exercices de culture physique. On peut utiliser à ce but l'acte de l'imitation : le professeur montre les mouvements qu'il veut faire apprendre, et les élèves les répétent, en l'imitant. Mais on peut aussi simplement faire la description, en paroles ou par écrit, des mouvements

1. Cité par CHAUCHARD (28) p. 97.

à exécuter, et l'élève saura les reproduire sans les voir, donc sans les réflexes imitatifs, mais en reproduisant, à mémoire, des impressions motrices recueillies autrefois et en les réalisant ensuite sous forme de mouvements correspondants. Tous les animaux ayant une organisation nerveuse, peuvent acquérir un réflexe conditionné, en associant une sensation présentative (conditionnante) et une sensation affective (absolue) presque simultanées. Chez les animaux supérieurs le délai entre ces deux sensations peut, après acquisition, devenir assez grand : ce sont alors des *réflexes conditionnés retardés*.

« Les humains et quelques singes anthropoïdes sont capables du symbole, c'est-à-dire d'une association assez durable et assez complète entre une perception présentative et une perception affective (réflexes conditionnés complexes et à grand retardement)[1]. » Comme résultat d'appel au 2e système de signalisation on peut enregistrer de nouvelles structures jamais vécues, dont l'ensemble extériorise quelque chose de « nouveau », un pas en avant, un progrès. C'est précisément ce qui est tellement typique pour la vie humaine, individuelle et collective.

Avant d'aborder l'inventaire des sphères de l'inconscient (réflexes intuitifs) et du conscient (réflexes intellectifs), nous voulons répéter encore une fois qu'à base des uns et des autres se trouvent toujours comme éléments indispensables pour la formation des réactions de toutes catégories, les réactions fondamentales innées ou absolues qu'on a désignées souvent comme « instincts », que les auteurs français nomment parfois « tendances », que Wundt nommait « Trieb » et que nous-même préférons nommer « pulsions » pour écarter chaque danger de confusion. De ces pulsions nous en constatons quatre, avec deux aspects de chacune : positive (ou captative) et négative (ou oblative). Ce sont les *pulsions* (avec la numération que nous leur avons impartie) : nº 1 : combative, avec agression (comme aspect positif) et fuite (comme négatif); nº 2 : digestive, avec absorption (+) et répulsion (—); nº 3 : propagative, avec conjonction (+) et disjonction (—); nº 4 : protective; avec agglomération (+), et dispersion (—).

Allendy (4)[2] a appliqué le terme de pulsion à la notion « Trieb » de Wundt, mais ce dernier, à dire vrai, comprend sous ce nom une tendance primitive interne et propre, par laquelle tout être vivant répondrait aux actions du dehors.

Les réflexes qui se déroulent dans l'inconscient, ont été

1. BRACH (20) p. 226.
2. (4) p. 38.

désignés par nous comme *intuitifs*, puisque c'est par eux qu'opère ce qu'on est habitué à appeler l'*intuition*, une activité psychique qui emprunte, comme voies de réalisation, les mécanismes du système nerveux plus stables, plus immédiats, on dirait peut-être plus courts que ceux qui se déroulent, éclairés par le faisceau de la conscience, et que nous avons désignés comme réflexes intellectifs, base de l'intelligence. A différence de ces derniers, qui sont toujours des réflexes conditionnés, donc acquis par une expérience personnelle durant la vie, le groupe de réflexes intuitifs englobe des réflexes innés ou absolus de Pavlov, comme aussi des réflexes conditionnés, qui, tout en empruntant les voies non éclairées par la conscience, peuvent néanmoins devenir conscients, une fois réalisés, ou, à l'inverse, étant au début conscients, perdre cet éclairage et s'approfondir dans la sphère obscure du 2e système de signalisation de Pavlov.

Freud a cru devoir distinguer comme base de tout psychisme biologique une sorte de force vitale ou d'élan vital auquel il a donné le nom de « libido » et qu'il met en relation avec la sexualité. Cette force dirigerait toutes les manifestations psychiques, en se réalisant, comme un ressort, un primum movens, de mille formes que prennent les activités humaines. Libido serait l'agent dynamique de l'inconscient. Platon postulait aussi l'existence de cette force qu'il nommait « Eros ».

Allendy (4)[1] pense avec Freud que si les hommes sont parvenus à la civilisation, c'est en dérivant sur leurs arts, leurs industries, une partie de la libido primitivement attachée à la seule satisfaction des instincts naturels. Nous ne croyons pas que le postulat d'un tel « deus ex machina » soit inévitable pour l'explication des faits psychiques du comportement humain. Pour Allendy (4)[2] l'inconscient présente « deux aspects différents : l'un actif, la libido, qui tend à poursuivre les finalités vitales et qui est un moteur d'action; l'autre passif, qui est constitué par les impressions enregistrées (engrammes, selon notre terminologie), les automatismes établis, les associations fixées, et qui résulte des expériences faites. G. Dwelshauvers (51) les désigne respectivement sous les noms d'inconscient dynamique et de subconscient automatique ».

Nous ne croyons pas qu'il soit compatible avec la nouvelle tendance objective de la psychologie de faire appel à une notion qui pourrait évoquer l'idée d'une force vitale mysté-

1. *Ibid.*, p. 130.
2. (4) p. 29.

rieuse et finalement mystique. A notre avis il suffit de parler tout court du phénomène de la vie même qui se caractérise par les faits concrets de la même nature que tous les phénomènes naturels, seulement présentant un degré d'extraordinaire complication, vu la complexité chimique extrême de la matière vivante. Le fait de l'existence d'un domaine de notre psychisme où les phénomènes concrets de l'activité nerveuse se déroulent à notre insu, non éclairés par la conscience, et que nous désignons par le nom de l'intuition, ne contredit pas cette manière de voir. Nous ne nous émouvons point de ne pas « sentir » le fonctionnement de certains de nos organes intérieurs, comme les mouvements de l'intestin, la rythmicité du cœur, la sécrétion des glandes, etc. « Pour être latentes, inconscientes, totalement ignorées du Moi », dit Arthus (10), « les images dans l'inconscient (nous dirions mieux « engrammes ») n'en sont pas moins précises : les raisonnements inconscients, les associations d'images inconscientes, ne manquent ni de justesse ni de logique[1] ».

Et ceci parce que ces processus dans l'inconscient, ces réflexes latents, subissent aussi la régulation des aiguillages par le centre à la base du cerveau qui permet, dans l'état vigile, l'extension de l'excitation, née en un point de l'écorce, d'y se répandre comme le supposait déjà Pavlov dans la citation que nous venons de connaître ci-dessus. L'activité inconsciente est orientée, par toute une affectivité élémentaire que nous avons connue sous la désignation des pulsions. Et il est assez significatif que ce *centre des aiguillages* se situe dans la même région du diencéphale que le *centre du sommeil*, d'où part la vague inhibitive, désorganisatrice des aiguillages nerveux.

Nous voulons procéder maintenant à un essai d'inventarisation et de classification de ces réflexes intuitifs, qui peuplent la sphère inconsciente. Pour mieux séparer certaines catégories de ces réflexes, nous serons obligés de forger des néologismes dont nous nous excusons d'avance auprès du lecteur.

Parmi ces réflexes, en premier lieu, sont à nommer les *automatismes*, que Pavlov nomme les *réflexes innés* ou absolus et qui sont, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, la base même pour la formation des réflexes conditionnés ou acquis.

A la différence de « pulsions » qui sont au nombre de quatre — combative, digestive, propagative et protective — et qui marquent les catégories biologiques selon lesquelles on

1. (10) p. 25.

peut classer tous les réflexes, il peut exister un grand nombre d'automatismes, selon la nature des éléments physiologiques qui constituent les excitants en jeu; ainsi, par exemple, dans le cas de réflexe nutritif, ce serait la viande, ou le pain ou toute autre substance nutritive, avec ses caractéristiques gustatives, qui déclenchent l'activité du mécanisme réflexe. Mais tous ces automatismes, en tant que facteurs formatifs des réflexes conditionnés, peuvent être distingués, selon les pulsions qui sont à leur base, comme combatifs, nutritifs, sexuels ou parentaux. Ce qui les caractérise tous, est qu'ils sont déclenchés automatiquement par les excitants adéquats, qu'ils se transmettent par hérédité et sont donc présents dans l'organisme dès sa naissance. Les réactions qu'ils déclenchent leur sont adéquates, cela veut dire que les effecteurs activés répondent par une action physiologique toujours la même; il n'y a qu'une variation d'intensité, selon l'intensité de l'excitation : par exemple, la salivation sera plus abondante, dans le cas d'une masse plus grande de nourriture, ou de la durée de l'acte de prise de nourriture, ou d'une acuité d'excitation gustative; mais l'intensité de la réaction peut dépendre aussi de la réceptivité de l'organe récepteur, comme aussi de l'état physiologique de l'effecteur (sa tonicité — dans le cas de muscles — fatigue, satiété, etc.). Il y a pourtant aussi des automatismes qui fonctionnent selon la loi du « tout ou rien », cela veut dire que l'intensité de la réaction reste toujours la même, pourvu que soit atteint le seuil d'excitation valable, même parfois très bas.

En parlant de réactions innées automatiques dans les organismes, il faut en distinguer des réactions, tout aussi automatiques et innées, mais quand même différentes des premières : ce sont les *tropismes*. Ils sont à observer surtout chez les animaux inférieurs : on connaît, par exemple, l'attrait qu'exerce sur les papillons de nuit le foyer d'une lumière intense, qui les attire avec une telle force qu'ils se brûlent les ailes et périssent. Il serait absurde de supposer l'existence chez ces animaux d'un « instinct de mort », comme certains ont voulu l'affirmer. Ce n'est que l'effet de la présence d'un phototropisme, le même phénomène qu'on observe chez les plantes, qui, en poussant, orientent leurs tiges vers la lumière. Un autre exemple serait le stéréotropisme[1] de certains animaux (poissons), qui fuient les stimulations tactiles trop variables pour eux dans le milieu extérieur s'ils ne sont pas protégés, et ils recherchent alors un contact général et stable. Encore un autre exemple : c'est le géotropisme ou mode de

1. BRACH (20).

réaction à la force de gravitation qu'on observe chez des Crustacés et autres animaux inférieurs pourvus de statocystes ou organes d'équilibre primitifs.

« Dans le tropisme », dit Brach, « le foyer stimulant est externe et perceptible et provoque chez l'animal un déséquilibre organique assez général qui sera atténué ou supprimé par l'approche ou le contact du foyer stimulant (ou au contraire par son éloignement en cas de tropisme négatif) : l'animal est donc attiré ou repoussé par le stimulant. Le déséquilibre provoque une tension neuronique en général inconsciente et l'animal fait des déplacements orientés jusqu'à la résolution de cette tension. »

Le mécanisme des tropismes n'est pas encore très clair, il n'est pas exclu qu'on a devant soi alors des actions directes biochimiques des stimulants sur les récepteurs, comme c'est le cas chez les plantes et les unicellulaires, dépourvus du système nerveux. C'est une explication des tropismes suggérée déjà par Jacques Loeb.

En tout cas, il y a une différence nette entre les tropismes et les réflexes intuitifs, même les plus simples, comme les automatismes. C'est que dans les premiers, c'est le stimulant (foyer du tropisme) provoquant une excitation (attraction ou répulsion) chez l'animal, qui est d'importance capitale, tandis que dans les réflexes intuitifs, c'est le déséquilibre intérieur, provoqué par le stimulant dans le système nerveux même de l'animal, qui est en cause, et qui persiste jusqu'à sa suppression. « Dans les tensions-tropismes, parce que le foyer de stimulation immédiatement externe et perceptible provoque une réalisation immédiate, il n'y a pas de délai entre la stimulation déterminant le commencement de la tension et sa réalisation et donc pas de possibilité d'association avec une autre stimulation externe pendant l'activation de la tendance avant sa réalisation[1]. » On pourrait peut-être dire que dans le cas de tropismes on a affaire à de simples *réactions automatiques*, tandis que dans le cas d'automatismes ce sont les *réflexes automatiques* qu'on a devant soi, où le système nerveux est engagé à fond.

Une grande partie de la sphère inconsciente occupe les *instincts*. Avec cette notion et ce terme il y a eu et il y a encore, dans la psychologie, beaucoup de confusion. Presque chaque auteur y met son interprétation personnelle de ce terme. Déjà Ribot[2], en 1873, disait : « Quand on

1. BRACH (20) p. 244.
2. Cité par BOVET (19) p. 44.

parle d'instinct, la première difficulté est de s'entendre. » Nous-mêmes avons cru, dans la première édition de ce livre[1], pouvoir identifier les instincts avec les automatismes, en général, et même avec les pulsions. Ceci est erroné : les pulsions comme tendances biologiques fondamentales, ne peuvent être, comme nous l'avons déjà vu, qu'au nombre de quatre, tandis que d'instincts il peut y en avoir un très grand nombre, et ceci en fonction des espèces, des pulsions, des stimulants spécifiques, des automatismes engagés, des réalisations caractéristiques. Ce qui distingue les instincts des réflexes absolus ou « automatismes », c'est leur complexité. Herbert Spencer (145)[2] avait déjà reconnu cette caractéristique, en disant : « Les instincts sont des activités réflexes complexes », et Bovet (19) dit aussi : « Il s'agit de quelque chose de plus qu'un éternuement ou un clignement des yeux, qui sont des réflexes simples. »

Selon Rabaud (126)[3], les instincts ne seraient pas de simples réflexes, mais auraient leur origine dans une réaction, facilitée par un état physiologique ; cette réaction, étant provoquée par une stimulation intense et se terminant par une réalisation caractéristique, a l'apparence d'un simple réflexe. Les habitudes ont dû se former chez les individus du début de l'espèce, sont devenues héréditaires et ont formé des instincts.

Les instincts sont, à ce qu'il paraît, des *chaînes de réflexes élémentaires du type des automatismes*. Aussi les automatismes, constituant une chaîne dans l'instinct, peuvent appartenir à diverses pulsions qui se trouvent alors associées. Ainsi, dans l'exemple de l'Ammophile, un insecte Hyménoptère prédateur, qui vit dans les lieux sablonneux et se nourrit de chenilles, on voit qu'un instinct de « conservation de la proie paralysée pour l'élevage de la progéniture » est constitué par une série d'actes consécutifs ; ce sont des « mouvements élémentaires divers et même eux-mêmes relativement complexes, quoique toujours précis et à peu près identiques dans la même espèce », et se suivant dans un ordre déterminé qui paraît logique : chasse, capture de la proie, creusement du terrier, enfouissement, ponte de l'œuf sur la proie, fermeture du trou dans la terre. « Le renouvellement fréquent, dans l'espèce, de cette suite d'événements et de stimulations externes dans l'ordre déterminé, a créé une facilitation héréditaire pour un ordre logique dans la suite des comportements[4].

1. TCHAKHOTINE (155).
2. Cité par BOVET (19) p. 44.
3. RABAUD (126), cité par BRACH (20) p. 246.
4. *Ibid.*, p. 245.

Peu à peu dans l'espèce chaque fin d'une manœuvre (réalisation d'un automatisme-fille[1]) aurait provoqué l'activation de l'automatisme-fille suivant. » Pour les instincts chez les humains la définition de Claparède (31)[2] nous paraît assez claire : « L'acte instinctif est un acte adapté, accompli, sans avoir été appris, d'une façon uniforme par tous les individus d'une même espèce, sans connaissance du but auquel il tend, ni de la relation qu'il y a entre ce but et les moyens mis en œuvre pour l'atteindre. » Et Bovet (19) précise que l'« instinct ne prescrit à l'individu les actes à accomplir que pour le moment où une circonstance extérieure bien déterminée vient déclencher la chaîne des réflexes[3] ».

Pendant longtemps on a tenu les instincts pour immuables, mais aujourd'hui on sait que seulement quelques-uns sont permanents, chez l'homme, durant sa vie[4]. Permanents sont, en réalité, les habitudes que les instincts ont créées, mais les instincts proprement dits sont souvent quelque chose de transitoire. Ainsi « si le nouveau-né doit être nourri à la cuiller, l'instinct de téter disparaît au bout de quelques jours. Quand on dit que l'instinct de succion persiste, c'est que l'on confond l'habitude acquise et durable avec l'instinct inné mais passager »... Mais[5] « si les conditions qui auraient pu déterminer une habitude qui eût remplacé l'instinct, ne sont pas remplies », l'habitude ne se forme pas.

Chez l'homme c'est la tradition, cela veut dire des réflexes conditionnés, devenus des habitudes, qui remplacent ce qui a été perdu en sécurité instinctive. Pour cette raison les actions humaines acquièrent une plasticité qui rend possible le progrès.

Par contre, les insectes Hyménoptères possèdent une stabilité surprenante des instincts : toutes leurs activités sont déterminées par ces derniers, ils n'ont rien à apprendre pendant leur vie individuelle, à différence des oiseaux, qui s'adaptent et croissent d'autant mieux qu'ils ont l'occasion d'observer les actes de manger, de boire ou de voler chez les parents, et de faire un apprentissage par imitation. Les hommes doivent apprendre et s'exercer presque à tout[6].

On a cru pouvoir affirmer qu'il existe chez tous les êtres

1. Nous avons substitué dans la citation de Brach (20), le mot « tendance-fille » par « automatisme-fille ».
2. Cité par Bovet (19) p. 44.
3. Sur la genèse des instincts, on trouve des idées intéressantes chez Hachet-Souplet (71), qui les corrobore par des exemples tirés de son expérience de dressage des animaux.
4. Bovet (19) p. 91.
5. Spalding, dans W. James (80) cité par Bovet (19) p. 94.
6. Alverdes (8) cité par Reiwald (130) p. 82.

vivants et chez l'homme un instinct spécial de la mort. Ainsi, selon Freud, on peut constater la présence de deux instincts fondamentaux : celui de la conservation de la substance vivante qui serait la libido ou l'Eros et, en contrepartie, celui de la dissolution, qui serait l'instinct de la mort, qu'il identifie avec ce que nous avons nommé la pulsion agressive. Mais Reiwald (130) a raison quand il dit que l'*agressivité* ne peut pas être ramenée à un instinct de la mort, car en elle se manifeste précisément une *vitalité maximale*. A notre avis, si on peut parfois parler d'une impulsion vers l'anéantissement de soi-même, par exemple, dans le suicide, cette impulsion serait à considérer comme une déviation vicieuse ou maladive, mais aucunement comme un instinct et encore moins comme une pulsion. Tous les mécanismes physiologiques et donc aussi psychologiques sains, ne peuvent tendre que vers la *préservation de la vie*, soit individuelle, soit celle de l'espèce : c'est la raison intrinsèque de leur présence chez tous les êtres vivants. Mais on ne peut pas nier que, toutes les choses ayant une fin, on pourrait dire que, d'un point de vue purement spéculatif ou philosophique, toutes les pulsions, dans leur dernière phase, présentent un aspect d'anéantissement : ainsi, pour la 1re pulsion (combative), éminemment vitale, c'est la fin de la vie, la mort personnelle; pour la 2e (nutritive) — l'évacuation des déchets du métabolisme; pour la 3e (sexuelle) — c'est « post coitum omne animal triste[1] »; pour la 4e : l'expulsion du fruit de l'utérus, aussi le sevrage, la séparation d'avec les enfants, devenus adultes.

Ayant effleuré ci-dessus la pathologie de l'instinct, nous devons encore préciser que selon Allendy (4)[2], il faut envisager quatre phases critiques dans le *cycle évolutif des instincts* : nous dirons tout de suite qu'elles correspondent aux phases de la prédominance de nos quatre pulsions : 1° la naissance, dans laquelle il s'agirait de l'acceptation des premières épreuves au contact du monde extérieur, c'est la 1re pulsion qui est en cause; 2° le sevrage, qui est lié avec l'acceptation de la réalité, des obligations sociales : la 2e pulsion; 3° le développement de la sexualité, avec le complexe d'Œdipe, complexe de castration et d'auto-punition : 3e pulsion; 4° enfin, l'épreuve de détachement parental, avec le memento de la vieillesse et de la mort : la 4e pulsion. « De ces difficultés biologiques et en même temps psychologiques résultent les troubles de l'inconscient dont procèdent non seulement les

1. « Après la copulation tous les animaux sont envahis de tristesse », cela veut dire de fatigue.
2. (4) p. 103.

maladies psychiques, mais encore une bonne part des maladies organiques. »

Mac Dougall (98)[1] distingue 11 instincts fondamentaux et, en plus, des pseudo-instincts. Il serait d'un grand intérêt d'établir chez les diverses espèces animales, et naturellement chez l'homme, des inventaires des systèmes d'instincts, d'essayer de les décomposer en leurs éléments (automatismes) et d'en faire aussi des études comparatives.

Un autre groupe de réflexes intuitifs est formé par les *habitudes*. Ce sont, à l'origine, des réflexes conditionnés, des actes conscients, qui, répétés souvent, se fixent de plus en plus, s'automatisent peu à peu, et finissent par devenir inconscients. Si une pulsion déterminée d'un animal, se réalise par des actions cohérentes et précises, et qui découlent rapidement, cela prouve que ce processus a été souvent renouvelé. Comme résultat de ce renouvellement, il a été facilité, il s'est frayé le chemin. « Mais les observations prouvent que l'individu actuel se comporte immédiatement de façon parfaite et qu'il n'y a pas chez lui formation d'habitudes. Donc les habitudes ont dû se former, dans ce cas, chez les individus au début de l'espèce, sont devenues héréditaires et ont formé des instincts. » Il est facile à concevoir qu'il n'est pas aisé de faire une distinction nette entre les habitudes et les réflexes conditionnés conscients, toutes les formes intermédiaires pouvant subsister, caractérisées par divers degrés de conscience.

Nous avons déjà dit que Jung (83) différencie deux couches dans l'inconscient : l'individuel, formé d'engrammes, provenant de l'expérience personnelle (souvenirs, effacés et refoulés, et perceptions au-dessus du seuil d'attention) et le superindividuel ou collectif, constitué par des images innées, héréditaires, ancestrales, les *Archétypes*. Évidemment, ces symboles conservés dans l'inconscient, peuvent avoir une influence sur le caractère des impulsions qui viennent de cette sphère et déterminent le comportement, sans qu'on s'en rende compte, et sur les processus réflexes qui y ont lieu.

Des réflexes conditionnés refoulés dans l'inconscient et s'y combinant avec des engrammes teintés de telle ou autre pulsion, surtout des engrammes ancestraux, des archétypes, peuvent y donner origine à des processus nerveux compliqués, qui influencent le comportement. Ce sont alors des *complexes*, qui peuvent être tirés des profondeurs du 2e système de signalisation et devenir, au moins partiellement, conscients.

1. Cité par Reiwald (130) p. 82.

Allendy (4)[1] insiste qu' « en tout cas, dans le complexe, il y a au moins un élément qui est inconscient, c'est le lien qui unit la représentation (notre engramme) au sentiment (notre pulsion) ». Dans la thérapeutique psychanalytique on cherche à mettre à nu la présence de certains complexes qui peuvent être à l'origine des déviations psychiques : une constellation typique de facteurs excitants peut contribuer à l'établissement des complexes.

Encore un domaine d'activité psychique doit être considéré comme appartenant à la sphère des réflexes intuitifs : c'est le domaine des faits, connus sous le nom de *télépathie* ou de devination. On n'y connaît guère encore grand-chose sur ces faits, sinon, comme le dit Allendy (4)[2], qu'ils existent réellement et qu'ils ne procèdent pas de démarches intellectuelles ni d'aucun mécanisme conscient. « Si l'on arrive un jour à jeter quelque lumière sur ce qui constitue jusqu'ici l'occultisme, ce sera certainement par une connaissance plus approfondie des lois qui régissent l'inconscient et de ses possibilités. Aujourd'hui les phénomènes métapsychiques sont aussi mystérieux (mais pas davantage) que ceux de l'hérédité psychologique. »

Pavlov avait déjà indiqué qu'étant continuellement exposés aux excitations par toutes sortes de facteurs externes, nous serions envahis, submergés par une quantité énorme d'impressions, formant des réflexes conditionnés, dans lesquels nous ne pourrions nous orienter, si notre écorce cérébrale ne possédait pas la faculté de supprimer la plus grande partie de ces formations psychiques, les vouer à l'*oubli*, ou comme on dit dans la psychanalyse, les refouler. Le mécanisme physiologique de ce *refoulement* doit reposer sur l'inhibition, qui, selon Pavlov, est toujours présente à côté de chaque excitation et peut se faire valoir, le cas échéant. Mais l'expérience quotidienne, le phénomène de la mémoire, les expériences faites au laboratoire, nous prouvent qu'il ne s'agit point d'un anéantissement total des impressions oubliées, qu'elles peuvent revenir, réapparaître devant la conscience. De cette constatation découle la conclusion qu'elles sont temporairement conservées dans l'inconscient. Nous avons nommé ces impressions « engrammes », en empruntant le terme forgé par R. Semon (143) dans son ouvrage « La Mnème ».

Or, Arthus (10) distingue deux types d'oubli : l'oubli actif et l'oubli passif. « Il est normal », dit-il, « d'oublier certaines choses de peu d'importance et qui ne présentent pour nous

1. (4) p. 30.
2. *Ibid.*, p. 31.

aucun ou peu d'intérêt. » C'est l'oubli passif. C'est le cas de ces réflexes conditionnés qui se forment innombrables, selon Pavlov, et disparaissent, en n'attirant pas notre attention; c'est aussi le cas des oublis des choses, qui perdent leur actualité et utilité, étant de nature éphémère. Voici un exemple, donné par Arthus (10) : « Si je change de résidence j'oublierai vite les numéros de téléphone que j'avais présents à la mémoire, mais qui ne me sont plus d'aucune utilité dans ma nouvelle résidence, et dont je n'ai plus l'occasion de me servir. »

A cet oubli passif, normal et dont nous ne pouvons que nous réjouir, puisqu'il allège notre travail intellectuel, on doit opposer l'oubli actif, dû au phénomène de censure ou désensibilisation dont nous avons déjà parlé[1]. « L'*oubli actif*[2] soustrait à notre mémoire des images, que, consciemment, nous aurions intérêt à retrouver. Il s'exerce au détriment de notre moi conscient » (nous dirions plutôt : de processus plus complexes de notre psychisme, éclairés par la conscience).

La psychopathologie nous enseigne que l'oubli actif est une victoire des réflexes intuitifs (inconscients) automatiques sur les réflexes conditionnés supérieurs de notre intelligence raisonnante (consciente), une victoire « des réflexes sur les résolutions » dit Arthus (10), une victoire des réflexes intuitifs sur les réflexes intellectifs, dirions-nous, de l'affectivité sur le raisonnement. Tout oubli actif rend possible la réalisation d'un désir, d'une pulsion de notre inconscient. Il implique toujours une opposition de l'inconscient à la conscience, il représente une impuissance de la conscience à la faveur de laquelle pourra se réaliser ce que l'inconscient, ce que la vie intuitive, affective, réclame.

Il nous semble que dans l'oubli actif on peut, à son tour, distinguer deux cas : dans l'un, il y a une opposition de l'inconscient très ferme : c'est l'oubli actif total; dans l'autre, l'opposition l'est moins : c'est l'oubli actif partiel. Tandis que dans le premier cas la réapparition des choses oubliées se heurte à des obstacles qui annihilent, on pourrait dire, la mémoire, dans le deuxième, la remémoration peut être atteinte moins péniblement et dans certains cas même sans difficulté aucune. Nous reviendrons à ces faits tout à l'heure quand nous traiterons de la question de la reviviscence des réflexes conditionnés intellectifs.

L'oubli actif est dénommé dans la psychanalyse le *refoulement*. Nous avons vu que du point de vue physiologique

1. V. p. 71.
2. ARTHUS (10) p. 33.

c'est un processus d'inhibition. Allendy (4)[1] a si bien formulé de quoi il s'agit, que nous croyons utile de nous référer ici *in extenso* à ses lignes :

La conscience est le résultat d'une synthèse active : elle ne réalise son unité qu'au prix d'un effort perpétuel de coordination et, corrélativement, de rejet, puisqu'il s'agit d'éliminer tout ce qui pourrait la compromettre. De même que, dans l'organisme physiologique, la fonction d'excrétion assure l'évacuation de toute substance capable de troubler la synthèse du corps et des tissus, et que cette fonction constitue la condition *sine qua non* d'intégrité, l'assurance contre la putréfaction, de même, dans la synthèse psychique, un rejet doit se faire des éléments perturbateurs. Aucun travail intellectuel ne serait possible si la conscience restait également ouverte à toutes les menues sensations du moment, à toutes les représentations qui voudraient, par la force de l'association, se grouper autour de l'idée centrale. Pour penser, il faut détourner l'attention des bruits de la rue, des images que chacun de ces bruits ne manquerait pas de susciter dans le désordre d'une rêverie. La synthèse consciente suppose donc une force d'élimination très active, dirigée contre tout ce qui est étranger à l'intention intellectuelle, à ce que Bergson[2] nomme le schéma dynamique. De même en est-il dans la vie affective. Toute situation peut éveiller en nous des sentiments différents, contradictoires, selon chaque détail considéré. Nous ne pourrions éprouver d'impression nette que bien rarement, si une puissance d'élimination ne faisait pas taire les émotions mineures en opposition à la résultante générale. Nous ne pourrions lutter contre les fluctuations du moment ni maintenir une unité de conduite sans cette barricade dressée contre les sollicitations perturbatrices. En ceci consiste précisément le refoulement : c'est une activité dynamique qui contient hors de la perception consciente, donc dans le domaine inconscient, les tendances, représentations ou affects indésirables. On ne saurait trop répéter, pour combattre des malentendus ou des malveillances à l'égard des doctrines psychanalytiques, qu'il s'agit là d'un procédé inconscient, aussi involontaire, par exemple, que l'excrétion physiologique, et dont la personnalité consciente ne saurait en aucune façon être tenue pour responsable. Naturellement, une pareille élimination peut être consciente, par exemple, lorsqu'on s'applique à lutter contre des distractions tentantes, pour écouter attentivement une conférence, ou lorsqu'on lutte contre sa haine pour parler poliment à un ennemi, mais en pareil cas, nous ne l'appelons pas refoulement; nous disons : répression. Le refoulement ne désigne que l'élimination automatique, involontaire, telle que l'élément refoulé reste entièrement inconnu à notre introspection, par exemple, chez ceux qui se croient tolérants, désintéressés, etc., et dont les sentiments haineux ou cupides éclatent aux yeux de tous. Le

1. (4) p. 33.
2. Cité par ALLENDY (4) p. 33.

refoulement remplit toujours une finalité vitale, luttant contre la dissociation affective, évitant les hésitations, les contradictions, les remords, bref, maintenant la synthèse consciente dans sa rigidité intentionnelle. Le refoulement produit l'oubli, la méconnaissance totale de l'élément refoulé, mais il ne détruit pas effectivement cet élément (pas plus que les reins n'anéantissent l'urée); il le fait seulement passer à l'extérieur de la conscience, dans le psychisme inconscient, et il le maintient là.

Le refoulement joue un très grand rôle dans le cadre des théories et de la pratique psychanalytiques : il donne pour la plupart origine à des troubles psychiques qui sont à la base de beaucoup d'états morbides mentaux, surtout des *névroses*. L'idée géniale de Freud a été précisément celle de rechercher, par des techniques spéciales, — interprétation symbolique des rêves et de certains actes de vie au moyen de la provocation des associations spontanées d'idées — de voies, par lesquelles ces éléments refoulés pouvaient s'échapper de l'inconscient et se révéler, tout en donnant au médecin la possibilité de comprendre la trame de l'enchevêtrement intime des processus réflexes dans le psychisme de son patient et de l'aider à s'en débarrasser.

Le refoulement joue un grand rôle dans la formation du *symbole*, comme l'ont démontré Rank et Sachs (127)[1]. Les états affectifs s'expriment en images symboliques, mais ce ne sont pas des symboles directs en rapports immédiats avec leur contenu; ces symboles prennent une forme détournée, difficile à interpréter, parce qu'un refoulement habituel en élimine l'expression approchée. C'est parce que le symbole est un moyen d'expression des idées et des sentiments réprimés.

Rank et Sachs (127)[1] disent que le symbole est le moyen le plus propre de dissimuler l'inconscient et de l'adapter (à la faveur de formation de compromis) à de nouveaux contenus de la conscience. Nous nous servons du terme symbole pour désigner un genre spécial de représentation indirecte qui diffère, par certaines particularités, de la comparaison, de la métaphore, de l'allégorie, de l'allusion, et de toutes les autres formes de présentation imagée (à la manière de rébus) de matériaux intellectuels, tout en ayant avec ces autres formes certains traits communs. Le symbole représente une union presque idéale de tous ces modes d'expression : il constitue une expression perceptuelle, substitutive, destinée à remplacer quelque chose de caché, avec quoi il possède certains caractères communs ou à quoi il est rattaché par des liens d'association internes. L'essence du symbole réside dans le fait qu'il possède deux ou plusieurs sens, de même qu'il est né lui-même d'une sorte de condensation, d'amalgame, d'un certain

1. Cité par Allendy (4) p. 47.

nombre d'éléments individuels caractéristiques. Sa tendance à se dépouiller de tout caractère conceptuel pour assumer des caractères perceptuels, le rapproche de la pensée primitive et sous ce rapport la symbolisation fait essentiellement partie de l'inconscient, mais il est non moins vrai qu'en tant que formation de compromis, le symbole subit également l'action de facteurs conscients dont dépendent, à des degrés divers, aussi bien la formation d'un symbole que son intelligence.

Par ces derniers faits nous arrivons à parler de ces phénomènes de réévocation des engrammes du subconscient à la lumière de la conscience, de ces processus réflexes resurgissant du 2[e] système de signalisation de Pavlov que nous croyons utile de désigner comme des *réphénations* (du grec φαίνομαι, paraître) pour les mieux isoler d'autres réflexes intuitifs que nous avons déjà traités et d'autres encore à connaître, et qui s'apparentent à eux, mais qui ont aussi des symptômes spéciaux. Des réflexes conditionnés refoulés dans la sphère inconsciente, devenus des oublis actifs, peuvent se présenter comme teintés d'intérêt pour l'individu dans le psychisme duquel ils se déroulent : cela veut dire que les pulsions, à base desquelles ils se sont formés, sont assez fortes chez cet individu pour s'imposer à la fixation par les mécanismes physiologiques dans l'inconscient, pour y devenir des engrammes. Or, l'avenir de ces engrammes dépend de la structure psychique qu'elles y rencontrent. L'inconscient, le siège du 2[e] système de signalisation, n'est pas une « tabula rasa », qui n'a qu'à enregistrer les nouvelles venues : *il a sa structure propre*, déterminée, des éléments héréditaires, des engrammes ancestraux, les archétypes, et aussi d'autres qui y sont arrivés avant les nouveaux et qui y sont déposés et forment une certaine structure. Surtout c'est un ensemble d'éléments de nature dite morale qui y domine : nous verrons plus loin[1] qu'est-ce que nous entendons sous ce terme — ici nous ne pouvons mentionner que le fait que la base de la notion morale est d'origine sociale, et dérive aussi de la force réciproque des pulsions comme nous l'avons déjà connue[2] : nous désignerons ici comme dextripète la direction vers un potentiel moral plus grand, parce que sur le schéma en question[3] il est situé à droite, et lévipète l'inverse (par analogie avec les termes dextrogyre et lévogyre dans la biochimie). Or, l'intérêt d'une action désirée par nous, peut être plus sublimé, plus moral, ou plus égoïste, moins moral. Chez la plupart

1. V. p. 561.
2. V. p. 53.
3. V. p. 562.

des gens, dans leur inconscient se trouvent des structures, y implantées par l'éducation, leur expérience sociale, etc., qui sont d'ordre moral, cela veut dire qui les poussent vers une activité conforme aux systèmes de réflexes conditionnés, propices aux intérêts de la société humaine, et opposés, par des « tabous » devenus inconscients, aux intérêts contraires. De sorte que si les engrammes nouveaux, marqués par intérêt personnel (donc réévocables) et de nature dextripète, donc morale, refoulés se déposent dans l'inconscient, ils y rencontrent des structures conformes et peuvent devenir, au moment nécessaire à l'individu, des réphénations, qui sont évoquées par des mécanismes de facilitation, sans effort dans la conscience. Par contre d'autres, à intérêt lévipète, donc grossièrement égoïstes, immoraux, refoulés, se heurtent à des structures à eux opposées (la « censure »), qui empêchent leur évocation, et sont « activement oubliés » : ils tombent sous le régime d'une inhibition plus ou moins totale ou partielle, et ne peuvent pas devenir si facilement des réphénations, des réflexes conditionnés intellectifs agissants, éclairés par le faisceau de la conscience.

Mais encore une modalité peut avoir lieu : c'est quand un réflexe intellectif refoulé est trop éloigné des intérêts de l'individu, quand la structure biologique de ce dernier court un trop grand risque d'en souffrir : alors la réphénation est aussi entravée, les structures inhibantes de l'inconscient font valoir les droits affectifs de la nature humaine et empêchent l'irruption d'un tel réflexe dans l'activité consciente.

Enfin, les réflexes refoulés et fixés comme engrammes dans le 2e système de signalisation, peuvent subir des modifications par un contact et des combinaisons avec les engrammes y préexistant. Dans ce cas, en réapparaissant au niveau de la conscience, sous forme de réphénations, ils peuvent présenter de nouveaux caractères et même paraître comme des réactions spontanées et conditionnant à leur tour de nouvelles réactions. Ces nouvelles réactions nous les avons désignées comme *néo-réflexes* : nous en parlerons encore plus loin[1].

Dans le langage courant on est habitué à nommer souvenirs ces réapparitions d'engrammes refoulés, mais comme c'est un terme usuel dans la psychologie introspective, nous préférons utiliser le terme de réphénations pour éviter la confusion dans ces notions. Le retour des souvenirs oubliés est nommé par Dalbiez (35) comme défoulement, et l'interprétation, terme employé souvent en psychanalyse, n'est autre chose qu'une explication par un souvenir.

1. V. p. 100.

Deux grands problèmes se poseraient pour l'étude ultérieure de ces mécanismes que nous avons nommés réphénations : 1° Comment se modifie un engramme caché dans le 2e système de signalisation au moment de sa projection « spontanée » à la surface consciente, à la suite d'un contact avec d'autres engrammes y accumulés antérieurement et y persistant? et 2° Quels agents provoquent la projection d'un engramme caché, vers la surface consciente? Ces agents ne pourraient-ils pas être de nature hormonale?

Un cas spécial de réphénations est fourni par des phénomènes psychiques du domaine de ce qu'on appelle généralement l'*intuition* et que nous traitons aussi comme des réflexes conditionnés intuitifs, se basant sur des éléments, accumulés dans le 2e système de signalisation de Pavlov, donc dans l'inconscient, et pouvant faire irruption dans la sphère consciente, en empruntant des voies raccourcies; pour cette raison de leur découlement rapide et soudain, nous leur donnons le nom de *fulgurations*[1]. Ce qui les caractérise surtout aussi, c'est que leurs résultats se manifestent à la conscience, à la fin de leur cheminement, comme des acquisitions immédiates. Ce sont évidemment des *réflexes conditionnés facilités*. Ce sont précisément ces réflexes intuitifs, se révélant conscients, qui, avec les réflexes intellectifs propres, c'est-à-dire évoluant, dès le début, à la lumière de la conscience, forment l'intelligence des êtres vivants supérieurs, surtout de l'homme.

Bergson (16)[2] s'approche en quelque sorte d'une telle manière de considérer l'intuition, en disant qu'elle est « l'instinct capable de réfléchir sur son objet » : aujourd'hui nous pouvons donner un sens physiologique à cette définition. Il est possible que l'étude des phénomènes métapsychiques, dits occultes (divination du passé, prédiction de l'avenir), puisse être abordée un jour sous ce point de vue, en utilisant aussi la connaissance des faits de l'inconscient collectif[2].

Les fulgurations se présentent surtout dans les activités créatrices, là où il est question du « nouveau », dans l'Art, dans la Science, c'est-à-dire dans les activités ayant trait aux manifestations des quatre pulsions fondamentales, sur des niveaux sublimés de notre schéma[3]. En voici quelques exemples, se rapportant à chacune des quatre pulsions : dans le domaine de la 3e pulsion (sexuelle), la plus favorable, à ce qu'il paraît, aux fulgurations, on peut indiquer le fait du « coup

1. Fulgur = foudre (en latin).
2. (16) cité par Allendy (4) p. 102.
3. V. p. 163 et 168.

de foudre » en matière d'amour, comme sentiment; mais aussi dans le niveau supérieur de l'Art, où on rencontre ces ressorts psychiques agissant dans la poésie, la composition musicale et les autres créations artistiques. Dans le domaine de la 4e pulsion (parentale), dans son niveau de l'activité scientifique, c'est le cas de grandes découvertes, d'inventions. Pour la 2e pulsion (digestive ou captative dans notre sens) on pourrait faire allusion, encore, au niveau sublimé, lors des grandes inspirations religieuses et de synthèse philosophique. Mais même dans la 1re pulsion (agressive ou combative) les idées, parfois géniales, des grands stratèges, des organisateurs, des grands champions du jeu d'échecs, et même les inspirations des grands orateurs sociaux et politiques dans leurs actes et leurs discours, relèvent de ce que nous avons appelé ici les fulgurations.

Un grand problème pour les études psycho-physiologiques dans le domaine en question, serait d'élucider le comment et le pourquoi de l'irruption de ces réflexes intuitifs dans la sphère consciente, en d'autres termes, de découvrir les mécanismes physiologiques intimes qui sont à la base de ces phénomènes et les lois qui les gouvernent. Dans notre livre « L'organisation de soi-même[1] » nous apportons des exemples de techniques, parfois allant jusqu'à des manies bizarres, connues des biographies d'écrivains et d'autres hommes célèbres, qui utilisaient certaines pratiques pour stimuler à volonté leur *intuition créatrice*, pour stimuler leur verve, en nos termes, pour déclencher sciemment des fulgurations, qui ont rendu leurs œuvres psychologiquement aussi efficaces. Ainsi Schiller était stimulé par l'odeur des pommes pourries qu'il tenait dans le tiroir de sa table de travail, Buffon mettait pour rédiger son « Histoire naturelle », ses manchettes et son habit de gala, Baudelaire se mettait à plat ventre sur le parquet pour écrire ses vers, d'autres absorbaient du café, comme Balzac, d'autres encore consommaient des spiritueux; beaucoup de personnes ont besoin de fumer pour travailler avec inspiration; pour Humboldt, la meilleure stimulation au travail mental était de monter lentement vers la crête d'une montagne en plein soleil; pour Gœthe, c'était la vue lointaine des prés verdoyants et des nuages passant dans le ciel qu'il entrevoyait de sa table, etc. Quand nous nous entourons, dans notre cabinet de travail, ou sur la table, d'images agréables, de photos de personnes qui nous sont chères, et de bibelots artistiques qui évoquent certaines sensations ou souvenirs, le principe est le même.

1. TCHAKHOTINE (156).

Il nous reste encore à dire quelques mots sur le dernier domaine des réflexes intuitifs, auxquels nous appliquons le nom de *fantômations*. Ce sont des *rêves* pendant l'état de sommeil, qui ont été le mieux explorés, ensuite les rêves éveillés, les rêveries et les inspirations, surtout artistiques, musicales, poétiques, etc., en tant que formes pensées avant et durant leur réalisation. Dans ces derniers cas les fantômations s'apparentent et se confondent même souvent avec les fulgurations, peut-être pourrait-on les distinguer de ces dernières en ce que les premières ont une durée généralement prolongée, tandis que dans les fulgurations le processus est caractérisé souvent par une apparition soudaine et rapide. Les premières sont aussi plus liées avec les états conscients; toutefois il y a une certaine différence entre les fantômations oniriques (dans le sommeil) d'un côté, et les rêves éveillés et fantômations créatrices de l'autre, en ce que dans les premières l'état de conscience n'est pas complet : les mouvements correspondants du corps sont abolis, inhibés et les images seules se présentent à la conscience.

L'exploration des rêves a pris une importance tout à fait capitale par l'œuvre de Freud, qui a reconnu dans le rêve une « voie royale » pour parvenir à l'inconscient.

Le rêve, dit Allendy (4)[1], tire toute sa valeur du fait qu'il se produit alors que la synthèse consciente se trouve, par le sommeil, fortement relâchée. Ses inconvénients sont représentés par les difficultés d'interprétation, mais ils résultent de l'extrême richesse des images et de la grande facilité avec laquelle les sentiments peuvent jouer et se manifester lorsqu'un contrôle intellectuel sévère ne les contient pas. Les symboles du rêve sont souvent très détournés, parce qu'en l'amoindrissement de la synthèse intellectuelle, les forces de refoulement restent encore agissantes. Des aspirations inconscientes qui veulent s'exprimer, des forces de refoulement qui persistent à lutter, de la plasticité imaginative qui crée sans effort un foisonnement des représentations, résulte le rêve avec ses étonnantes possibilités.

Le rêve comprend des éléments (images, sensations) et une organisation de ces éléments sous forme de réflexes conditionnés du type intuitif. « Le rêve réalise un désir, sous un symbolisme plus ou moins compliqué, spécial au rêveur; il est interprétable seulement par associations d'idées. Le rêve comporte aussi un souvenir, une impression actuelle, une intention pour l'avenir[2]. Le rêve exprime parfois un désir resté inassouvi et qui continue à réclamer satisfaction.

1. (4) p. 60.
2. ALLENDY (4) p. 37.

Il prend alors la signification d'une satisfaction hallucinatoire pour détendre momentanément la libido (la pulsion, selon nous). Les explorateurs privés de nourriture, raconte Nordenskjold, rêvaient de festins plantureux[1]. Parmi ces désirs ce sont, bien souvent, ceux de caractère sexuel qui peuplent, filtrés par la « censure » de Freud, et maquillés sous forme de symboles, les rêves. Les cauchemars, qui paraissent être toutefois tout autre que des désirs, ne sont autres que des scènes insuffisamment élaborées par la censure et dont certains sentiments désagréables n'ont pas pu être filtrés. Ainsi, quand une jeune fille voit avec terreur en rêve un cambrioleur forcer la porte de sa chambre et entrer le couteau menaçant, il faut conclure qu'elle est curieuse de l'amour, mais qu'elle craint la défloration[2] ».

Au symbolisme qui joue dans le rêve un rôle de toute première importance, nous reviendrons encore dans le chapitre VI.

Dans le *rêve éveillé*, objet d'étude de Desoille (44), qui a créé une méthode de l'explorer, le sujet est tenu, en partant d'un mot associatif, à révéler tout ce qui passe dans son esprit, ce qui conduit à une interprétation de son inconscient.

Maintenant que nous avons connu, dans toute leur ampleur les principaux énoncés de la psychanalyse, qui joue un si grand rôle dans la question de la compréhension du comportement humain, il nous est possible d'essayer de mettre les notions de la *psychanalyse* en relation avec les notions de la doctrine de Pavlov sur les *réflexes conditionnés*. Ainsi, ce qui correspond pour la psychanalyse à l'inconscient, est le 2e système de signalisation. Le refoulement est un acte qui, pour Pavlov, a son corollaire physiologique dans l'inhibition d'un réflexe dont les traces se fixent dans les mécanismes du 2e système et peuvent reparaître sur les voies du premier système de signalisation au cours d'un processus dénommé par Pavlov désinhibition, et dont la caractéristique physiologique serait une facilitation. Nous avons désigné ces éléments réflexes qui reviennent, plus ou moins modifiés, réphénations. La symbolisation que la psychanalyse a révélée et à laquelle elle attribue une importance de tout premier ordre, n'est autre qu'un phénomène, d'ailleurs complexe, où le processus de différenciation des engrammes en rapport avec d'autres déjà accumulés dans le 2e système, doit être considéré comme déterminant. Enfin, ce que pour la psychanalyse est la « Conscience », nous l'attribuerions à une

1. *Ibid.*, p. 62.
2. ALLENDY (4) p. 67.

facilitation généralisée dans une région plus ou moins localisée de l'écorce cérébrale et qui se déplace en fonction de l'origine sensorielle des excitations qui la frappent et des connections qui y préexistent comme résultats des processus ayant eu lieu antérieurement.

Nous nous sommes longuement entretenus, vu l'importance de la matière, sur le domaine de l'inconscient. Nous avons vu qu'il est le siège de ce qu'on a nommé l'intuition, au point qu'il nous a paru logique de désigner les processus réflexes qui s'y déroulent comme des réflexes intuitifs. Nous avons vu que ces derniers englobent les automatismes psychiques au sens propre et aussi les divers groupes de réflexes conditionnés qui y ont lieu, sans que la lumière de la conscience les éclaire ou qu'elle n'y intervienne que partiellement ou quand ils se manifestent déjà par leurs résultats.

Nous avons maintenant à parler de *réflexes conditionnés* dont la caractéristique réside dans le fait qu'ils sont souvent pleinement conscients, sans toutefois perdre le contact avec l'affectivité intuitive sous forme de pulsions, qui sont toujours, comme l'a démontré Pavlov, la base pour la formation des premiers. Nous nommons ce groupe de réflexes conditionnés, — des *réflexes intellectifs*, puisque c'est sur eux que s'édifie ce que l'on nomme l'*intelligence*. Celle-ci est d'autant plus grande que la richesse en ces réflexes chez l'individu est plus grande aussi, et le bagage d'engrammes dans son 2e système de signalisation est plus important et mieux différencié.

Pour passer en revue les diverses catégories de ces réflexes, il nous paraît utile de faire leur discrimination selon le point de vue de leur nature, conditionnée par leur origine, d'une part, et de l'autre, selon le point de vue de leur classification suivant la signification qu'ils prennent dans la réalisation des activités humaines, tendues vers divers buts de la vie sociale.

En ce qui concerne l'origine des réflexes intellectifs, il faut en distinguer, en premier lieu, ceux qui sont des réactions immédiates à des excitations venant des récepteurs (organes des sens) et qui sont en quelque sorte de vrais *stéréotypes psychiques*. Nous les nommons des *réflexes réactifs*. Selon les pulsions qui sont à leur base, nous en distinguons quatre types avec deux aspects dans chacun : ces deux aspects sont les suivants : l'un positif ou *captatif*, qui caractérise un réflexe qui cherche à s'approcher et à saisir (capter), en quelque sorte, l'objet de la convoitise de l'individu, dans lequel ce réflexe agit. L'autre aspect est négatif ou *oblatif* : il cherche

à s'éloigner, à se séparer de l'objet, à le « donner » (oblation). Les quatre types sont : l'agressif (n° 1), le digestif (n° 2), le propagatif (n° 3) et le protectif (n° 4).

Les formes que prennent les deux aspects dans les quatre types sont :

types	aspects	
	captatif	*oblatif*
n° 1 agressif	agression	fuite
2 digestif	absorption	répulsion
3 propagatif	conjonction	disjonction
4 protectif	agglomération	dispersion

La possibilité d'existence d'une catégorie de réflexes conditionnés que nous ne pouvons pas encore illustrer sûrement par des exemples, mais que le raisonnement peut et même doit admettre sans trop de difficultés, est donnée par l'idée de réflexes conditionnés héréditaires, ou plutôt de l'*hérédité des caractères psychiques acquis*. Cette question a souvent été débattue dans la science. On a cru même parfois pouvoir affirmer que l'énigme de la tendance progressive de l'évolution pourrait être résolue en se basant sur cette hérédité; on a cru que le système nerveux pourrait bien être le substratum qui se prêterait surtout à ces faits, étant donnée la malléabilité de ses fonctions et sa faculté d'adaptation à recevoir et à conserver les impressions. On sait que le chimisme de la matière nerveuse et de l'ovule ont des traits qui se rapprochent (par exemple, en ce qui concerne la richesse en lécithides). R. Semon (143) n'a pas hésité, en faisant des études sur l'hérédité et les éléments germinatifs, de désigner le principe qui unit les deux systèmes par le nom « mnème » (du grec-mémoire). Allendy (4)[1] est d'avis que les faits d'une hérédité psychologique sont nombreux et indiscutables, mais leur explication physiologique reste encore obscure, comme du reste aussi celle de l'hérédité en général. Bovet (19) voit la valabilité du principe de l'hérédité des caractères acquis dans le fait que l'instinct peut évoluer : cela veut dire, selon lui, que les adaptations psychiques ont dû être transmises dans les générations suivantes.

Pavlov lui-même a cru un moment que des souris de son laboratoire, chez lesquelles on avait formé des réflexes conditionnés — arrivée au son de la sonnette dans un endroit où on leur offrait de la nourriture — donnaient naissance à des nouvelles générations de souris, chez lesquelles ce

1. (4) p. 31.

réflexe pouvait être obtenu avec une facilité toujours croissante. Il a renoncé plus tard à cette manière de voir, après qu'il ait été prouvé qu'il s'agissait, dans les cas observés, simplement d'influences, dues à l'emploi d'une technique d'expérimentation progressivement plus perfectionnée.

Actuellement il existe à Pavlovo, une localité près de Leningrad, un Institut spécial, où les continuateurs de l'œuvre de Pavlov font des recherches sur l'activité nerveuse du point de vue de la *Physiologie génétique* : les problèmes de l'hérédité des réactions nerveuses acquises, comme aussi les problèmes de la variabilité individuelle, y sont étudiés.

Le problème de l'hérédité des caractères acquis, dans toute son ampleur, est soulevé actuellement dans la vie scientifique en U. R. S. S., en relation avec les grands résultats pratiques, obtenus par Mitchourine dans le domaine de l'agronomie.

Brach (20) dit aussi qu'il « serait impossible d'expliquer l'exaltation progressive de virulence pour des bactéries successivement par des individus d'une même race, si on n'admettait pas pour ces bactéries l'hérédité des caractères acquis. Pour les insectes et les vertébrés, nous savons que les éléments de la lignée germinale se séparent très tôt du reste de l'organisme. Mais l'indépendance *absolue* du soma et du germen, affirmée déjà par Weismann et à notre époque par Morgan et son école, reste à prouver, même chez l'adulte ». Et Brach (20) essaie de donner une suggestion à propos de ce que pourrait expliquer physiologiquement le mécanisme du phénomène en question, en partant des interactions entre les gènes et la production spéciale d'hormones aux synapses entre les neurones. Il cite R. Chauchard (29), d'après lequel dans l'ontogenèse « les régions affectées par une substance déterminée ont leur chimisme modifié et produisent elles-mêmes cette substance ». Cette idée n'est pas aussi improbable qu'elle paraît au premier abord, depuis que l'on sait maintenant que certains virus élémentaires ne se reproduisent pas, mais modifient les cellules en contact avec eux jusqu'à les rendre identiques à eux ». Et Brach (20) conclut : « Il y aura chez le descendant hérédité d'un caractère acquis par le fonctionnement répété des neurones correspondants chez l'ascendant. »

« Les généticistes affirment l'indépendance absolue du soma et du germen, mais ne s'appuient que sur des expériences négatives. Si, malgré eux, l'on admet l'hérédité de certains caractères acquis, on peut admettre l'influence progressive du retentissement récurrent[1] non seulement sur les facilités

1. Par le terme de « retentissement récurrent » Brach (20) désigne un phénomène physiologique particulier à la formation du réflexe

de certains fonctionnements nerveux provoqués par les associations acquises des parents et héritées par les enfants, mais aussi sur l'évolution du système nerveux dans les différentes espèces. »

Nous désignons les réflexes conditionnés, postulés comme héréditaires — des *hérédo-réflexes*, qui pourraient s'instituer définitivement, comme résultat d'une transmission et fixation héréditaire, qui conditionnerait, à son tour, le comportement. Il serait de la plus haute importance de faire des études dans cette direction.

Du point de vue de l'origine des réflexes intellectifs, nous avons parlé de réflexes réactifs immédiats et de hérédo-réflexes. Un autre groupe de réflexes intellectifs assez nombreux, est celui de *néo-réflexes*; ce sont des réflexes conditionnés qui, refoulés dans le 2e système de signalisation, et revenant vers la conscience au moment nécessaire, comme les rephénations, ont à différence de celles-ci, un aspect nouveau. Les rephénations étaient des réflexes stéréotypés qui revenaient tels quels, et qui n'avaient donc subi aucune modification pendant leur internement au 2e système. Les néo-réflexes, par contre, sont des réflexes dont les éléments, ayant séjourné dans ce système, se sont combinés avec les engrammes de toutes sortes qui y sont emmagasinés lors de processus psychiques antérieurs refoulés. Ils peuvent non seulement se combiner avec ces derniers, mais se modifier, se compliquer, prendre une forme toute nouvelle, et, réapparaissant à la surface, *faire figure de réactions spontanées*, de caractère tout nouveau, peut-être même jamais vécu. Ainsi, ils peuvent donner lieu à des progrès dans l'élaboration et la réalisation d'un comportement, d'une attitude. Cette conception jette une nouvelle lueur sur la *vie active créatrice*, surtout sociale, dont la complication et la richesse perd son caractère mystérieux, exploité par les défenseurs de l'idée de l'existence d'un ordre spiritualiste, transcendantal, qui échapperait à une tractation avec les méthodes exactes des sciences positives. On n'a plus besoin d'admettre que l'âme humaine soit une « tabula rasa », autonome et pouvant manifester spontanément des côtés et des attitudes sans aucun lien avec la vie précédente de l'individu en question. On conçoit aisément qu'une voie est ainsi ouverte pour com-

conditionné, et qui consiste en ce que les deux stimulations doivent être immédiatement consécutives et qu'il n'y a pas sensibilisation de toutes les stimulations présentatives après la réalisation de la tendance (pulsion selon nous). Ce phénomène a lieu au moment de la réalisation de cette dernière sur les voies des sensations présentatives récemment excitées.

prendre qu'il s'agit toujours d'une pseudo-spontanéité : tout a ses fondements matériels, tout s'enchaîne même dans ce domaine psychique supérieur qu'est l'intelligence.

Si nous passons maintenant à envisager la classification des réflexes intellectifs du point de vue de leur contenu conditionnant les activités humaines, surtout sociales, nous voyons qu'on pourrait les diviser en groupes suivants : *a*) les *réflexes réactifs immédiats*, *b*) les *réflexes initiatifs*, où on ne se borne pas à des réactions stéréotypées, mais où les activités sont caractérisées surtout par une complication croissante, conditionnée par la greffe de réflexes les uns sur les autres, et par ce qu'on comprend sous le nom d'initiative — de là leur nom; *c*) enfin, il y aurait encore à parler des *réflexes psychagogiques*, c'est-à-dire de réflexes qui se rapportent au domaine d'action organisée sur l'homme isolé et sur les collectivités humaines, et qui nous intéressent spécialement dans cet ouvrage consacré aux moyens d'influencer psychiquement autrui.

A propos de réflexes réactifs et de leur classification à base des pulsions, nous avons parlé tout à l'heure (voir ci-dessus)[1].

Plus loin[2], en parlant de la psychologie sociale, nous verrons plus en détail les réflexes initiatifs. Ici nous voulons seulement dire qu'eux aussi sont conditionnés par des bases affectives que nous avons connues comme les quatre pulsions, de sorte qu'en les classifiant, on doit faire appel à ces dernières et distinguer quatre colonnes; dans chacune de ces colonnes il y a des types qui peuvent être échelonnés en verticale, les situant à divers niveaux superposés. Ces niveaux correspondent à des attitudes et activités que nous différencions comme il est à voir dans le schéma[3]. Parmi ces niveaux-types les *vitattitudes* caractérisent les activités normales de base dans la vie. Dans les colonnes correspondantes aux quatre pulsions, nous trouvons les quatre groupes de vitattitudes s'y rapportant : celui des vitattitudes combatives, puis nutritives, ensuite sexuelles, et enfin parentales. A chacune de ces catégories correspondent des réflexes conditionnés caractérisés.

Si on monte au niveau suivant du schéma, on vient au type des activités *sentimentales*; les catégories qui s'y rapportent, toujours dans le même ordre, seront : le sentiment national, puis religieux, ensuite l'amour, et enfin l'amitié.

1. V. p. 97.
2. V. schéma sur p. 168.
3. V. p. 168.

Si on continue à suivre le mouvement ascendant, celui de la sublimation des activités, on arrive au niveau suivant qui est celui des attitudes déterminées par des réflexes conditionnés intellectifs du groupe initiatif, qui se rapportent aux *intérêts culturels*. Ici encore la division, selon les pulsions, serait : les Idées socialistes, puis la Philosophie, ensuite l'Art, et enfin la Science.

En continuant l'ascension, on arrive à des exacerbations de la sublimation, à des extravagances ou déformations dans les activités. La différenciation selon les pulsions serait alors : l'anarchie, puis le mysticisme, ensuite les extravagances artistiques, comme par exemple le surréalisme, et enfin l'adoration des machines, la « machinocratie ». On pourrait définir ce niveau comme comportant des attitudes platonisées de grande envergure, se réalisant par des réflexes conditionnés, en disharmonie avec les intérêts sociaux.

Mais on peut aussi envisager, dans la classification, le mouvement contraire à la sublimation, qui serait la *dégradation*, en partant du niveau des vitattitudes. Ce sont les attitudes, dans lesquelles la pulsion prend un développement excessif, qui domine tout et donne lieu alors à des formes socialement négatives. C'est le type des attitudes qui correspond à ce qu'on nomme généralement les vices. Pour leur classification, en employant le critère des pulsions, on arrive : au despotisme, puis à l'avarice et gloutonnerie, ensuite aux dépravations sexuelles, et enfin à l'attitude misanthrope. On pourrait aussi définir ce niveau comme comportant des attitudes égoïstes dégradées, se réalisant par des réflexes conditionnés avec exacerbation disharmonique d'une seule pulsion.

Dans son livre « The process of persuasion », consacré à la psychologie de la propagande, Clyde Miller (105) analyse cette fonction du point de vue de la possibilité de diriger l'opinion publique — l'individu comme la collectivité — par des moyens psychiques qu'il nomme « leviers » (devices), en partant de la théorie des réflexes conditionnés. C'est une application pratique des énoncés scientifiques de la psychologie objective dont il a été question dans ce chapitre. Pour lui ces « leviers » sont de vrais déclics (*trigger*) qui déclenchent une réaction, un réflexe conditionné : dans la psychologie objective ce sont les excitations conditionnantes verbales et finalistes.

Du point de vue de la classification des réflexes, conditionnant un tel comportement dirigé des masses, on peut nommer ces réflexes — psychagogiques, si on veut bien désigner ce comportement dirigé comme *psychagogie* — un terme employé par Ch. Baudouin (14), peut être dans un sens quelque peu

restreint d'une orientation des menés dans une direction socialement positive, donc morale, en opposition avec la notion de la démagogie. Il nous semble qu'il serait peut-être plus objectif de parler de la psychagogie comme activité de direction psychique en général.

Clyde Miller (105) est d'accord avec J. H. Robinson, qui, dans son livre « L'esprit comme il se forme » (134), affirme que notre mentalité est toujours encore celle de l'homme des cavernes, à peine recouverte d'une mince couche de ce que nous nommons « esprit civilisé ».

Il expose que « les débuts du langage se reportent à nos ancêtres préhistoriques. Les premiers mots étaient probablement des cris d'alarme et des expressions réassurantes de sécurité en vue. Les hommes primitifs luttaient pour leur existence dans un monde, où les sons, les bruits et les cris qu'ils émettaient, avaient la signification exclusivement du « bon » ou du « mauvais », « dangereux ». Parce que ces hommes primitifs ou bien arrivaient à échapper aux bêtes fauves, ou bien périssaient; ils étaient noyés quand la crue des eaux submergeait leurs cavernes, ou bien arrivaient à se sauver; ils parvenaient à trouver de la nourriture pour échapper à la famine ou mouraient de faim. Il n'y avait pas de situations intermédiaires entre la vie et la mort, entre le danger imminent et la sécurité dans la vie de nos ancêtres sauvages. C'était un monde de « oui ou non ». Et aujourd'hui encore, quand nous sommes en danger, notre « mentalité sauvage » prend le dessus. Ce qui nous aide dans la lutte est « bon »; ce qui ne le fait pas est « mauvais ». Ainsi, cet « esprit sauvage » prédomine dans l'état de guerre. Dans ces temps de crise, nous vivons dans un monde de « oui ou non », dans un monde de « pour ou contre », du « noir et blanc ». Qui n'est pas avec nous, est contre nous. Les mots et les symboles tombent alors dans deux catégories seulement : celle de « survivre » et celle de « périr ».

Hayakawa dans un livre remarquable « Le langage en action » (75) parle d'une orientation bivalente et dit : « Si nous développons cette orientation bivalente, nous nous engageons à vouloir nous battre. » Et Clyde Miller (105) précise : « Dans un monde du « noir et blanc », chaque Allemand, Juif, Russe, Japonais, fasciste, communiste, meneur d'ouvriers, capitaliste, nègre ou blanc, ou chaque homme auquel on applique un de ces mots, devient un stimulant pour mettre les gens dans une attitude combative. Le mot, nom ou symbole, qui est devenu un stimulant, peut même être aussi loin de la réalité que les fleurs artificielles le sont des naturelles. C'est la conséquence du fait qui s'installe quand nous devenons victimes d'un état psychique qu'on pourrait nommer la « maladie du noir et blanc ». La science, la connaissance

est indiquée dans ce cas comme la seule cure et comme un préventif. Le livre du Prof. Thouless (158) « Comment penser droit » donne une idée d'une telle thérapeutique mentale. Et Clyde Miller (105) de conclure : « Les mots et les symboles qui représentent des mots, permettent aux hommes de transmettre, de génération en génération, leur héritage d'ignorance aussi bien que celui des connaissances, de superstitions aussi bien que de science[1] ».

Or, la propagande arrive à ses buts rapidement quand elle est en état de lancer, au moyen de certains mots (slogans), des symboles ou des actes, ou d'évoquer des images — latentes dans le second cas et conservées dans notre 2e système de signalisation — dans notre esprit.

« Souvent », dit Clyde Miller (105), « ce sont des images de types de personnes que nous voudrions être nous-mêmes : jouissant d'une bonne santé et sympathiques; adroits en sports et jeux; respectés pour nos succès professionnels et dans les affaires; heureux en amour et dans le mariage; possédants du prestige et d'une bonne situation sociale. Les images de ce genre se rapportent à nos sentiments et désirs de propriété, d'ambition, de rivalité, de satisfactions sexuelles, d'émulation, de fierté, de la raison, de générosité (en d'autres termes, selon notre manière de voir — aux quatre pulsions fondamentales de notre psychisme). Mais, » continue Cl. Miller (105), « il existe aussi d'autres images, celles de personnes et de choses qui menacent d'anéantir nos espoirs et de détruire nos rêves de succès et de bonheur. Elles correspondent à nos cauchemars, engendrés par la peur. Ces images, qui évoquent en nous des sensations agréables ou désagréables, déclenchent des réflexes conditionnés, de sorte que nous éprouvons automatiquement la nécessité de suivre les idées, la voie, les actions suggérées pour atteindre nos rêves et de vaincre ou de négliger les personnes et les choses qui se présentent comme des obstacles entre nous-mêmes et la réalisation de nos espoirs. »

Ainsi un mot, en lançant dans notre esprit une image, a une action de déclencheur dans la direction voulue par celui qui le lance. « Les propagandistes ou chefs de publicité astucieux le savent. Ils utilisent, à bon escient, des mots, qui sont des instruments pour provoquer non seulement des réponses qu'ils supposent que nous serions amenés à donner, mais aussi et surtout des réponses qui servent un but dans lequel ils sont intéressés. Ainsi aussi toute l'efficacité de la publicité commerciale dépend de ces mots et symboles, déclencheurs d'actions dans la direction voulue.

Or, Clyde Miller (105) essaie de faire une classification

1. (105) p. 104.

de ces mots et symboles-déclencheurs, qu'il nomme aussi des stratagèmes ou *dispositifs* (devices) et que nous préférions nommer des *leviers psychiques*. Il en distingue quatre groupes :

1. *leviers d'adhésion* ou acceptation (il les nomme « Virtue » device — leviers de « vertu ») : leur but est de faire accepter des personnes, des choses ou des idées, en les associant avec des mots ou des symboles tenus pour « bons », par exemple : « démocratie », « liberté », « justice », « patrie », etc.

2. *leviers de rejet* (« Poison » device) avec le but de faire rejeter certaines idées, personnes, etc., en les associant avec des « mauvais » mots, symboles et actes, qui font appel à la peur, dégoût, etc., par exemple : « guerre », « mort », « fascisme », « immoral », etc.

3. *leviers d'autorité* ou de témoignage (« Testimonial » device); dans ce cas est employée la voix de l'expérience, de connaissance, d'autorité, qui cherche à nous faire approuver et accepter ou de désapprouver et rejeter des personnes, des choses ou des idées. Ils s'appuyent sur le témoignage, l'avis des personnes bien connues, d'institutions, etc.; ou aussi indiquent-ils des « exemples horrifiques » ou, au contraire, « méritoires »; des exemples de tels mots sont : Roosevelt, Lénine, Science, Dieu, etc.

4. *leviers de conformisation* (« Together » device, d'ensemble) : par ceux-là on cherche à faire accepter ou rejeter des personnes idées, etc., énoncées dans les trois cas ci-dessus, en faisant appel à la solidarité, à la pression des émotions ou des actions collectives, surtout de masse. Ce levier s'applique surtout pour gagner les masses. Des exemples de tels mots sont : « Chrétienté », « L'union c'est la force », « Deutschland über alles[1] » (slogan de Hitler).

Clyde Miller (105) analyse le mode d'action de ces leviers psychiques et les résume en sept points :

1. Ils opèrent chacun pour soi ou en combinaison les uns avec les autres.
2. Ils sont des clefs pour servir les buts de sécurité individuelle ou collective, nos désirs et nos besoins ayant affaire à la faim, propriété, peur, espoir, combativité, ambition, sexualité, fraternité, rivalité, vanité, etc.
3. Ce sont des clefs pour l'ensemble de modèles qui peuplent notre psychisme (« maps in our minds »), de nature agréable ou désagréable, qui peuvent être allumés ou éteints dans notre esprit par des mots, symboles ou actions qui servent alors de déclics.
4. Ils opèrent sous forme de réflexes conditionnés. Les mots-poisons et mots-vertus déclenchent ces réflexes et cherchent ainsi

1. « Allemagne au-dessus de tout! »

à nous contraindre à rejeter ou accepter automatiquement, à approuver ou à condamner des personnes, des produits, des propositions, programmes, politiques, groupes, races, religions ou nations.

5. Ils sont manœuvrés par ceux qui veulent persuader d'autres personnes et par les propagandistes.

6. Ils se révèlent comme la force des hommes honnêtes, ou comme indices de loucherie des charlatans et démagogues.

7. Ils reflètent les facteurs qui altèrent les divers canaux de communication que sont les organes publics : presse, radio, cinéma, église, école, chambre de commerce, syndicat, métairie, société patriotique, parti politique, gouvernement, etc.

Ce qui les caractérise surtout, c'est qu'ils opèrent rapidement en empruntant la voie de nos réflexes conditionnés, en cherchant de nous influencer pour que nous acceptions ou refusions automatiquement ce qu'ils nous transmettent.

Comme exemples de ces actions, Clyde Miller (105) indique que c'est précisément par l'emploi des leviers-« poisons » que les agents de la santé publique ont pu réduire le taux des épidémies des maladies contagieuses dans l'énorme proportion que l'on sait : c'est grâce à la propagande visant l'hygiène publique que nous toussons et éternuons, en employant des mouchoirs; que nous préservons notre nourriture des mouches; que nous évitons le contact avec des germes contagieux; que nous cherchons à raffermir la résistance de notre corps aux microbes dangereux.

On a déjà depuis longtemps reconnu que l'emploi en faux, malhonnêtement ou méchamment, de leviers « poisons » est un crime. Des lois contre la diffamation et la calomnie protègent l'individu contre l'injure; toutefois ces lois ne protègent pas encore contre l'injure les races, les groupes, les religions et les idées.

A propos des leviers « d'ensemble » (Together-device), Clyde Miller (105) dit qu'ils exploitent notre désir de suivre un meneur. Toutefois, l'énoncé des qualités les plus remarquables du meneur ou d'une organisation, fait par un propagandiste, ne peut conférer de succès aux leviers employés par lui, si les conditions de vie de celui auquel ils s'adressent, sont en opposition flagrante avec les buts de cette propagande. Et comme exemple, il cite les élections présidentielles aux Etats-Unis en 1932. La campagne en faveur de l'élection de Herbert Hoover était énorme. Mais pour beaucoup d'électeurs le nom de Hoover était entaché de la notion de chômage. Pour ceux-là le slogan de Hoover, plaidant pour une « Nouvelle ère économique », qui était autrefois un « levier-vertu », s'était mué en « levier-poison », qui déclenchait une exclamation ironique « Oh, yeah ! » (oh, là-là !).

En terminant ce chapitre, nous voulons attirer l'attention sur quelques conclusions, qui découlent des questions traitées et qui ouvrent un horizon sur les grands problèmes inhérents aux faits du psychisme.

En premier lieu, récapitulons en peu de mots tout ce qui a été dit à propos des mécanismes qui contrôlent le comportement humain, et essayons de brosser une image d'ensemble hypothétique du *fonctionnement de la machinerie psychique, qui détermine ce comportement.*

Des stimulations extérieures ou des réactions chimiques internes causent des déséquilibres énergétiques dans les neurones. Le déséquilibre donne lieu à une tension[1] dans le neurone, qui est levée, si elle est compensée. Les compensations se font dans la direction de quatre tendances dont il a été question ci-dessus et que nous avons désignées comme pulsions. La compensation est réalisée, si la tension parcourt tout le trajet d'une tendance. La force de ces pulsions, qui est déterminée par la facilité à la réaction, n'est pas égale.

Les pulsions sont caractérisées par des dispositifs anatomiques des neurones. Les dispositifs réalisent des phénomènes physiologiques stéréotypés, les réflexes. Il existe des réflexes dont les structures et modes de réaction se sont fixés héréditairement et se transmettent de génération en génération — ce sont les réflexes innés ou absolus — et d'autres, encore plastiques, qui, tout en utilisant la trame anatomique des premiers, ne réalisent que des connections plus ou moins stables entre les diverses parties du système nerveux supérieur, et se forment au cours de la vie en fonction de stimulations des organes des sens — ce sont les réflexes acquis ou conditionnés. En se répétant régulièrement et pendant des longues périodes, dans les générations consécutives d'une même espèce, ils peuvent se fixer anatomiquement et être transmis finalement par hérédité : ils deviennent alors des instincts, ayant pour base une des quatre pulsions nommées ci-dessus, et constituent, le plus souvent, de chaînes de réflexes plus élémentaires.

La plus grande partie d'excitations et de réflexes conditionnés, inutiles pour l'individu, sont inhibés et tombent dans l'oubli ; d'autres sont refoulés dans la sphère inconsciente du 2e système de signalisation et y restant à l'état latent, représentent le stock de souvenirs, réévocables en cas de besoin (rephénations); enfin, d'autres encore, s'ils heurtent les bases de la structure psychique de l'individu, surtout d'ordre moral, ancrées dans son 2e système de signalisation

1. Brach (20).

psychique — la censure — sont refoulés, par inhibition, dans le subconscient; ils y deviennent alors ce qu'on a appelé des « complexes ».

Ces derniers, qui jouent un grand rôle dans la psychanalyse, sont donc des groupes de réflexes acquis à l'état latent et peuvent se manifester directement ou indirectement, en influençant, pour la plupart négativement, les attitudes du comportement, qui relèvent de diverses pulsions et paraissent avoir un caractère spontané. Comme un réflexe acquis, pour qu'il se forme, doit avoir pour base un réflexe inné, ainsi un réflexe acquis conditionné peut devenir la base pour la formation d'un réflexe conditionné du degré supérieur (réflexe greffé). Ces derniers peuvent donner naissance aux groupes de réflexes conditionnés de divers degrés de complication, et qui caractérisent les comportements dans les divers niveaux de la vie sociale et culturelle.

En partant de quatre groupes d'un niveau de base, qui englobe les attitudes instinctives normales (vitattitudes), orientées dans les quatre directions — pulsions —, on peut distinguer quatre groupes d'attitudes dans le niveau, du point de vue de la morale sociale, négatif; ce sont les vices : despotisme, gloutonnerie, dépravation sexuelle, misanthropie. Et de même quatre groupes dans chaque niveau de sublimation progressive. Dans le niveau des sentiments, les groupes : national, religieux, amoureux et amical; niveau des intérêts culturels : social, philosophique, artistique et scientifique; niveau des déformations ou extravagances : anarchique, mystique, surréaliste et machinocrate.

Quelques esquisses schématiques pourraient peut être fournir une compréhension plus aisée du processus de la formation des réflexes conditionnés et surtout de l'activité du 2e système de signalisation, conçu par Pavlov.

Un autre problème de grand intérêt, qui se présente, est celui de l'*inventaire des éléments constituant* le contenu des mécanismes en question, surtout de ce 2e *système de signalisation*. C'est précisément ce contenu qui caractérise l'homme du point de vue des possibilités de résonance aux stimulations provenant du dehors, surtout d'ordre social, et aussi du point de vue des possibilités d'exercer, dans son comportement, une activité progressive, fonction de la richesse de ce contenu, à côté des aptitudes biologiques de sa nature même.

La tâche est extrêmement ardue et il ne s'agit pas ici, évidemment, de vouloir trouver une solution quelconque pour la résoudre. Nous ne pouvons qu'indiquer que ce problème se pose impérieusement pour celui qui voudrait rationaliser

et dominer intellectuellement tout ce domaine, afin de pouvoir comprendre la structure du psychisme de ceux auxquels on s'adresse, et pouvoir agir en conformité, pour leur transmettre des idées, des sentiments ou des ordres incitant aux actions. Naturellement, les hommes exercent continuellement dans la vie ces activités, mais ils le font plus ou moins au hasard, armés à peine de notions les plus élémentaires et souvent insuffisantes ou fausses, qui les poussent dans des directions inefficaces ou socialement repréhensibles.

Il est vrai que la connaissance, plus ou moins sommaire, de la psychologie d'autrui, nous est fournie par la vie même, par les lectures littéraires, par l'Art, le théâtre et le cinéma, par l'enseignement à l'école et par les contacts humains. Mais il suffit d'un peu de perspicacité pour se rendre compte que toutes ces pratiques sont insuffisantes et souvent douteuses. Il n'y a que l'appel à la science qui peut donner, dans ce domaine, des résultats vraiment valables. Mais nous ne sommes là qu'encore tout au début.

Les *tests psychotechniques* en sont un commencement, quoique, en général, ils se bornent à déceler certaines aptitudes mais moins le contenu du psychisme en engrammes, son bagage en quelque sorte. La psychanalyse est à cet égard plus révélatrice. Les tests psychotechniques nous livrent des profils psychologiques. Ce dont nous parlons ici, serait plutôt l'établissement de *profils intellectuels et moraux*, et même d'une « géographie » individuelle du contenu subconscient.

Il s'agirait donc ici pour nous, seulement d'une tentative d'envisager les voies d'approche pour prendre ces problèmes en étude, en nous basant sur les connaissances, qui nous sont offertes aujourd'hui par la science de la psychologie objective.

La prémisse pour l'étude, qui s'orienterait dans cette voie, est d'abord l'établissement d'un *langage conventionnel*, de préférence sous forme de symboles graphiques permettant de différencier rapidement les éléments qui sont nécessairement très abondants et variés. Ensuite viendrait le souci de différencier les catégories d'éléments exprimés par ces symboles, et de trouver pour ces catégories des expressions aussi symboliques. Puis il faudrait essayer d'amalgamer les divers point de vues sous lesquels ces catégories pourraient figurer sumultanément, c'est-à-dire, entrevoir une certaine disposition pluridimensionale des éléments.

La tâche suivante serait celle de pouvoir déceler le contenu d'un psychisme individuel, d'enregistrer en quelque sorte son *bagage psychique*, au moyen de méthodes appropriées, tests, enquêtes (du type réalisé par Roubakine (138), son-

dages individuels et collectifs (type Gallup), « examens de conscience », expériences de laboratoire, psychanalyse, rêves éveillés, etc. Là de nouvelles méthodes seraient encore à rechercher. Comme résultat de tous ces efforts, on devrait pouvoir arriver à dresser une sorte de topographie du 2e système de signalisation des individus, et peut-être même à trouver ensuite les lois de fonctionnement de ce système, en confrontant les traits communs dans le psychisme des individus appartenant aux mêmes groupes biologiques, éthniques, nationaux, sociaux et professionnels.

On arriverait ainsi à établir en quelque sorte de *cartes de pilotage psychologique*, base rationnelle pour toute activité psychagogique. Il nous semble que Hayakawa (75) et Clyde Miller (105) doivent entrevoir quelque chose dans cet ordre d'idées, quand ils parlent de cartes géographiques (maps) dans notre esprit. Le premier dit, par exemple, : « beaucoup d'entre nous possèdent de belles cartes dans leur cerveau, mais souvent ce sont des cartes de territoires qui n'existent pas en réalité ». Et Miller (105) dit : « Mais en dehors d'une pure fantaisie et de nos désirs, nous pouvons nous construire des cartes du monde, dans lequel nous vivons. Beaucoup de ces cartes dans notre esprit sont exprimées en mots ou symboles. »

Évidemment, il est encore prématuré de parler pratiquement d'un système topographique de l'inventaire des engrammes du 2e système de signalisation, mais nous ne pouvons pas nous abstenir de marquer l'extrême intérêt que présenterait pour la psychagogie et la culture humaine le pouvoir de dresser des inventaires de ce genre; par exemple, non seulement des hommes vivants, mais de grandes personnalités du passé comme Gœthe, Tolstoï, Lénine, Roosevelt, Beethoven, etc., en prenant leurs biographies, leurs épistolaires, leurs œuvres comme sources. Aussi de dresser des inventaires typiques pour les diverses activités et professions. De se demander, comment, de quelles engrammes meubler le 2e système de signalisation au cours de l'éducation, pour arriver à la création d'un Homme Nouveau, qui bâtira ce Monde Nouveau, dont rêvaient H. G. Wells, Gandhi, Christ et les meilleurs des hommes, et en la venue duquel nous voulons croire tous aujourd'hui, hantés par les horreurs du monde qui nous entoure et qui s'écroule visiblement — sinon pour nous, au moins pour nos enfants et les générations à venir.

Enfin, après tout ce qui a été dit, un autre grand problème général s'impose, facilité par les découvertes de la psychologie objective, et qui, depuis des siècles, hante les esprits des hommes qui pensent. Il était, et l'est souvent encore, la pomme de discorde entre les philosophes humanistes et les chercheurs scientifiques. C'est la question : existe-t-il, le « *libre arbitre* » dans le comportement humain? ou bien, tout est déterminé, conditionné par la constellation des facteurs externes et internes, qui jouent dans la vie d'un être humain. Il nous semble qu'après la constatation de la valabilité des données, qui nous sont apportées aujourd'hui par la science de la psychologie objective, le choix n'est pas trop difficile.

« L'homme est libre », « La liberté fondée sur la conscience réfléchie est le propre de l'homme et caractérise sa nature, c'est une propriété de l'espèce », dit Chauchard (28)[1]. Ce sont des affirmations gratuites de l'introspection, pour lesquelles il n'y a aucune preuve à l'appui dans la psychologie objective. Les faits rapportés par cet auteur[2] parlent plutôt dans un sens contraire : « chez des enfants isolés du milieu, non seulement l'intelligence ne se développe pas, mais les possibilités de son développement diminuent, il y a régression cérébrale. On a pu observer des enfants, surtout dans l'Inde, qui avaient été élevés par des loups; leur psychisme était tout différent du psychisme humain; ils ne parlaient pas et couraient à quatre pattes comme les loups ». Et Piéron (121)[3], en parlant de ces cas, se demande, « si le développement biologique spontané, en l'absence de l'outil verbal, en l'absence de l'éducation et de la socialisation de la pensée, pourrait fournir des capacités mentales assez notables à substrat sensoriel ». Car, ajoute-t-il, « tous ces faits semblent bien démontrer le rôle essentiel que joue le milieu dans les premières années du développement, où les petits d'homme pourraient être réellement animalisés et ne seraient plus que fort difficilement réhumanisés ensuite (l'apprentissage du langage est en particulier très difficile) ».

Il nous semble que précisément dans ce cas, si un principe surnaturel, spiritualiste, caractérisant l'espèce humaine, selon les théories animistes, existait, on aurait pu s'attendre à ce qu'il se manifeste et qu'il réduise le déterminisme de l'influence décisive des conditions du milieu, à néant. Les affirmations péremptoires de Chauchard que nous avons citées, étonnent d'autant plus que lui-même dit, dans les pages qui suivent, que « tout ce qui nous a touché, spécialement du point de vue émotif, tout ce que nous avons appris

1. (28) p. 18.
2. (28) p. 98.
3. Cité par CHAUCHARD (28) p. 99

à ne pas faire, continue à vivre en nous, souvenirs refoulés, source pathologique. Nous prenons très vite des habitudes et ne pouvons plus nous en défaire. Tout ce qui détourne l'attention, notamment les grandes douleurs, est favorable à l'automatisme et à la diminution du contrôle de la conscience. Les toxicomanies sont un bel exemple de cette perte du contrôle; dans un but agréable ou par imitation, nous avons recours à un toxique, très vite l'habitude vient et nous ne pouvons plus nous en passer; nous ne sommes plus libres. » Plus loin : « Le jaillissement de spontanéité dans le comportement humain ne fait, en général, que cacher un profond conditionnement. » Et au comble : « même notre conscience est envahie par l'automatisme[1]. » Cela nous rappelle l'anecdote dont parle Clyde Miller (105) à propos de la démonstration expérimentale par Francesco Redi de la non validité du principe de la génération spontanée : ce savant du XVII[e] siècle, en plaçant de la gaze au-dessus de la viande crue, a empêché les mouches à venir y déposer leurs œufs, et l'apparition « spontanée » de leurs larves dans la viande n'a pas eu lieu. Les prêtres furent indignés de cette expérience et accusèrent Redi d'avoir limité le pouvoir du Tout-puissant ».

Nous pensons que la confusion dans ce problème repose sur l'emploi du mot « liberté » dans un sens absolu, tandis qu'en réalité il y aurait à distinguer entre la notion philosophique du « libre arbitre », incompatible avec les données des sciences exactes, pour lesquelles le déterminisme est l'essence même, et la notion courante de « liberté », qui est, en réalité, une « liberté relative » : Pavlov (119) parle même d'un « réflexe inné de liberté ».

Naturellement, la science moderne s'est dégagée d'un matérialisme naïf à la mode au milieu du siècle passé. La formule « le cerveau secrète la pensée comme le rein l'urine » n'a rien à faire avec les idées biologiques d'aujourd'hui : nous savons que « tout est dans le fonctionnement du cerveau entier et les souvenirs ne sont qu'une possibilité de rappel d'aiguillage », comme le dit Chauchard (28) lui-même, qui conclut que « le fonctionnel a remplacé le matériel[2] ». Et il cite les paroles de Rijlant (133)[3] : « Dans l'état d'évolution actuelle des sciences physiologiques, on ne peut évidemment songer à définir complètement tous les problèmes que pose le comportement humain... Il paraît cependant probable qu'au fur

1. CHAUCHARD (28) p. 102.
2. (28) p. 102.
3. Cité par CHAUCHARD (27) p. 124.

et à mesure de l'évolution des techniques, et surtout de la pensée expérimentale, la solution objective de ces problèmes pourra être prévue et qu'il deviendra ainsi possible de définir complètement le travail mental en termes physiques et chimiques, et de préciser toutes les caractéristiques fonctionnelles de la machine humaine, partie intégrante d'un monde dont elle subit les altérations et qu'elle modifie en retour. »

Pour situer le problème, comme il se présente dans l'actualité, nous croyons utile d'en différencier les principales tendances, en empruntant en partie (en ce qui concerne surtout les idées thomistes) les formules de Chauchard (27)[1]. En édifiant un système de conceptions qui s'affrontent dans la question du « libre arbitre », nous différencions avant tout le groupe causaliste ou matérialiste et le groupe finaliste ou spiritualiste.

Pour les *matérialistes*, la conscience est une propriété de la matière cérébrale et il n'y aurait pas lieu de parler alors de liberté du choix; pour les *spiritualistes*, elle dépend de la présence d'un principe immatériel, l'« âme », dont la caractéristique serait précisément le « libre arbitre ».

Dans le premier groupe on peut parler du *matérialisme naïf*, aujourd'hui révolu, pour lequel le psychisme était simplement un produit de la matière, et du matérialisme moderne, au sein duquel on peut distinguer deux tendances : le *matérialisme dialectique* ou philosophique, pour lequel la conscience n'est qu'un aspect des phénomènes matériels de la vie : « la complexité peut faire apparaître des propriétés nouvelles qui n'étaient pas dans les composants : il y a émergence. »

L'autre tendance matérialiste qu'on pourrait nommer *matérialisme scientifique*, comprend, à son tour, deux variétés : ceux qu'on pourrait dire les « ignorabistes » dont les idées relèvent du célèbre discours « Ignorabimus » de Du Bois Reymond et qui « pensent qu'il y aura toujours un aspect de la question qui échappera à la science : les aiguillages d'influx nerveux sont des mécanismes élémentaires qui ne suffisent pas à expliquer la complexité d'ensemble[2] »; et ceux que nous nommerions les « attentistes », qui disent que nos connaissances sont encore fragmentaires, mais qui « croient qu'un jour on saura tout interpréter par la physiologie ».

Dans le *spiritualisme* on peut aussi distinguer un spiritualisme naïf ou *animisme*, qui considère le processus cérébral comme un mécanisme au service de l'âme, principe indé-

1. (27) p. 127.
2. CHAUCHARD (27) p. 124.

pendant immatériel qui commande les phénomènes vitaux, et ensuite un *spiritualisme philosophique*. Dans ce dernier on peut distinguer, d'un côté, le *dualisme*, qui prétend que l'aspect physiologique concerne le corps, mais l'aspect psychologique dépend de l'âme, principe métaphysique, uni à la matière; d'autre côté, il y a le *thomisme*, pour lequel « l'âme représente la forme du corps, non la cause, mais la raison de son organisation, le principe métaphysique d'unité et d'harmonie ». Le thomisme parle du « corps animé » ou « âme incarnée » ou encore du « cerveau animé ». Ce concept hybride nous paraît un non sens, comme si on disait « un corps non corporel ». Selon Chauchard (27)[1], le concept thomiste ne serait pas tant distant de celui du matérialisme dialectique : il nous paraît qu'il pourrait s'apparenter, du point de vue logique, plutôt au matérialisme naïf, qui, lui aussi, voulait que le matériel produise quelque chose d'immatériel.

Comme conclusion à ce chapitre, il nous paraît utile de citer les idées, très claires à ce sujet, de Brach (20). Il dit notamment[2] :

Si l'on veut faire œuvre scientifique en psychologie, il faut s'abstenir de toute idée de finalité pour expliquer l'évolution biologique et ne pas s'appuyer sur un libre arbitre humain, qui n'est qu'une illusion. Il faut distinguer le déterminisme lui-même et la possibilité de sa vérification. Bien souvent, lorsqu'on dit que le principe du déterminisme est approximatif, on confond le déterminisme lui-même (qui reste rigoureux) et la possibilité de vérification de ce déterminisme par les humains (qui en effet est peu rigoureuse en physique nucléaire et dans certains cas de probabilité). Jusqu'à présent, au fur et à mesure que nos expériences ont été plus nombreuses et plus précises, le déterminisme s'est montré de plus en plus valable. La preuve expérimentale de sa validité ne s'arrête qu'avec les difficultés de certaines expériences. L'indétermination apparente ne provient que de l'insuffisance de nos connaissances.

Et il ajoute encore :

La causalité stricte nécessite le comportement automatique des êtres vivants (puisque des causes bien déterminées donnent toujours automatiquement le même effet), l'impossibilité du libre arbitre et un déterminisme strict pour les faits « réels ». Il existe une doctrine déterministe, qui admet une causalité stricte, et une doctrine spiritualiste, qui admet une causalité non stricte. Il n'y a pas de compromis possible entre ces deux doctrines : *il faut choisir ou l'une ou l'autre.*

1. (27) p. 129.
2. (20) p. 226.

Les idées de Brach (20)[1] sur la *finalité* sont non moins pertinentes :

Presque tous les événements peuvent être considérés par l'humain, qui les observe, comme agréables ou désagréables, comme utiles ou gênants. Si cet humain ne connaît pas exactement les principales causes de cet événement, il a l'impression que cet événement a été voulu de façon précise par un autre être vivant (divinité, homme ou animal) amical ou hostile : il a l'impression de finalité. Cela a été une illusion constante pour l'homme dans les âges prélogiques. Grâce aux progrès scientifiques, cette illusion s'est atténuée pour la plupart des événements.

Et enfin, sur le *libre arbitre*, il observe : « La liberté philosophique ou libre arbitre consiste à avoir conscience d'un phénomène commençant en soi ou, comme dit Renouvier[2], d'un commencement absolu. »

Quand l'homme réfléchit sur les phénomènes conscients qu'il perçoit chez lui-même, il est déjà enclin à croire qu'ils sont indépendants et tout à fait différents des phénomènes inconscients (que du reste il ne connaît pas directement) et qu'ils sont des phénomènes sans cause, parce que succédant à des phénomènes inconscients.

Achille-Delmas et Marcel Boll (1)[3] disent de même que « ce n'est pas le mécanisme apparent de nos actes qui nous fait agir, ce sont nos dispositions qui, elles, sont antérieures à nos actes ». Il y a donc *illusion du libre-arbitre*, basée sur une finalité apparente, une pseudo-finalité qui « résulte d'une confusion entre les faits futurs et l'image que nous en faisons, images antérieures à nos actes ».

Comment naquit chez l'homme l'illusion de la liberté et la conscience du libre arbitre? Brach (20)[4] en donne la réponse :

Les humains des premiers âges de l'humanité n'avaient certainement aucune activité volontaire : leurs actes étaient ou réflexes ou impulsifs. Par le fait de la vie en société, l'individu humain a acquis non seulement des degrés plus élevés de conscience et un nombre considérable de réflexes conditionnés indépendants les uns des autres, mais aussi le langage, facilitant la représentation des moyens de réalisation, la possibilité de déclencher des séries de réflexes conditionnés engrenés (nous disons greffés) les uns aux autres (où chacun est provoqué par le précédent) et donc une

1. Brach (20) p. 254.
2. Cité par Brach (20) p. 287.
3. (1) p. 250.
4. (20) p. 258.

organisation de plus en plus efficace de son activité. Simultanément dans l'espèce humaine l'organisation spécifique de l'activité a été acquise peu à peu par une organisation progressive du système nerveux et du cerveau (chez l'homme, l'extension des lobes frontaux et pré-frontaux a été concommittante avec la naissance et l'évolution de sa conduite sociale et volontaire et de la conscience réfléchie). Du reste, cette organisation spécifique des centres nerveux facilite chez les humains actuels l'acquisition individuelle et progressive de leur activité.

L'illusion du libre arbitre est superficielle et ne résiste pas à la réflexion. Mais la société s'est emparée depuis longtemps de cette illusion, l'a transformée en une soi-disant réalité, s'en est servie comme base pour émettre des jugements de valeur sur les humains, pour énoncer ce qui doit être fait et ce qui est défendu, pour promulguer les lois sociales et morales et pour préciser les sanctions et les récompenses correspondantes.

Un observateur infiniment intelligent et infiniment scient pourrait prévoir toute décision du sujet et n'aurait pas l'illusion du libre arbitre de ce sujet. Cela n'empêche pas la plupart d'entre nous d'avoir cette illusion si nécessaire du reste pour la vie normale.

Une société n'est une véritable société que si ses membres sont suffisamment actifs et se sentent envers les autres responsables de leurs actes. Pour une société, il faut que tout se passe comme si le libre-arbitre était autre chose qu'une illusion, comme s'il était une réalité. C'est le commencement de la vie en société qui a fait naître cette illusion; c'est surtout la société, par ses règles, ses sanctions et les obstacles qu'elle crée aux tendances et aux réflexes de l'individu, qui a fait prendre à celui-ci conscience de lui-même, du milieu, de ses actes et de ses responsabilités, et qui lui donne l'illusion perpétuelle d'un choix libre.

Le rôle de la sanction dans une société ne consiste pas à punir celui qui a enfreint le code social, mais à défendre la société contre les tendances individualistes trop antisociales, à faire un exemple susceptible d'émouvoir et de faire réfléchir les autres membres au comportement encore hésitant et donc à les empêcher d'imiter ultérieurement le délinquant.

Si le libre arbitre était une réalité et si les humains étaient capables de créer des commencements absolus, leur tempérament inné et leur caractère interviendraient davantage pour faire obstruction aux suggestions sociales. C'est justement parce qu'ils sont irresponsables que l'éducation, la famille et les lois ont une telle importance sur leur comportement.

Quoi qu'il en soit, cette illusion de liberté fait maintenant partie intégrale de notre activité. Mais s'il est vrai que la conscience de notre liberté a été provoquée surtout par la disproportion entre notre sensation déclenchant la série d'actes inconscients et l'aboutissement conscient de cette série d'actes, s'il est vrai qu'avec la conscience de tous nos actes nous n'aurions plus cette illusion de liberté, pourtant nous aurons d'autant plus souvent cette illusion que plus souvent, pendant que s'effectue cette série d'actes, nous prendrons conscience de l'un d'eux.

Et il conclut[1] :

« L'homme pour avoir au maximum la conscience de la liberté et le sentiment du libre-arbitre devra prendre au maximum conscience des événements extérieurs et de ses actes : *être libre, c'est surtout être conscient.* »

En résumé, de tout ce que nous avons dit dans ce chapitre, nous croyons pouvoir affirmer que l'*illusion de notre liberté du choix* repose sur le fait de l'existence, dans notre psychisme, de la sphère inconsciente (absolue ou automatique) et de la sphère consciente (ou conditionnée) : nous percevons l'excitation initiale qui frappe nos sens, et nous constatons consciemment le fait de notre action en réponse, mais *nous ne nous rendons pas compte du processus intermédiaire qui se déroule dans l'inconscient. Cette interruption de la continuité dans la conscience cause en nous l'illusion du libre arbitre.*

1. BRACH (20) p. 263.

III

RÉFLEXOLOGIE INDIVIDUELLE APPLIQUÉE

L' « analyse spectrale » de l'âme. — Le dressage. — Les animaux « savants ». — La pédagogie. — La psychiatrie. — Le délire et la thérapeutique somnifère. — Les dernières applications cliniques de la réflexologie. — La psychologie dans les affaires. — La publicité et la réclame. — L'organisation scientifique du travail. — La documentation. — La Noographie et le principe du « cinématisme de la pensée ». — L'organisation de soi-même. — La psychagogie.

La différenciation, une vraie dissection des états d'âme en une série d'éléments divers que nous avons connue dans le chapitre précédent, une sorte d'*analyse spectrale de l'âme*, nous montre que l'on peut faire vibrer, à volonté, des parties déterminées de ce « spectre ». Voilà une information essentielle pour qui veut orienter ses semblables dans une direction déterminée d'avance, les influencer psychologiquement, décider de leur comportement. L'essentiel dans cette tâche est d'embrasser de tous côtés le « complexe psychique », de ne lui laisser aucune échappatoire, de ne pas faire jouer au hasard une seule corde; la règle, au contraire, est de faire osciller à volonté *toutes* les bases profondes de l'âme humaine, les pulsions, qui sont du domaine de l'inconscient.

Nous avons montré tout à l'heure que toutes les activités humaines ne sont autres que les résultantes d'un enchevêtrement plus ou moins complexe de processus se déclenchant dans les mécanismes du système nerveux, et se basant sur une foule d'impressions, reçues par l'organisme pendant sa vie.

Mais il y a des domaines, où ces phénomènes prennent un aspect fort net, où on peut former facilement les réflexes conditionnés voulus et suivre aisément leur évolution. C'est, par exemple, le domaine du *dressage* des animaux. Un cirque est une école, où l'on forme des réflexes conditionnés, suivant des méthodes très claires et très sûres. Il en est de même pour le dressage des animaux domestiques, des chevaux, des ruminants, des chiens, etc... Certes, en ce qui concerne l'aptitude

au dressage, il y a des différences entre les animaux de diverses espèces, et aussi entre individus de même espèce, comme nous l'avons déjà vu lors des expériences de Pavlov, et comme le savent bien tous ceux qui ont affaire aux bêtes. Mais en fin de compte, tous les animaux peuvent être dressés, comme le dit Hachet-Souplet (70), qui unit à une très grande expérience personnelle du dressage, le savoir d'un zoopsychologue.

Dans la technique du dressage on retrouve facilement les principes dont nous avons parlé plus haut : c'est exclusivement l'appât et la peur des sanctions, la crainte de la douleur, qui sont les mobiles sur lesquels repose l'apprentissage des animaux; c'est donc le jeu sur les pulsions N° 2 (nutrition) et N° 1 (combative). Une règle générale du dressage, est l'association du facteur conditionnant (le signal qu'on donne à l'animal et qui doit déclencher son action) et du facteur constitué par un mécanisme inné de peur (pulsion combative), ou d'appétit (pulsion alimentaire), association effectuée de telle sorte, que le premier facteur précède de quelques instants le second; sans quoi, l'effet voulu ne se produit pas : un animal rassasié, ou ayant subi un choc nerveux, ne réagit plus à une excitation physiologiquement plus faible, telle que l'apparition d'un signal. Nous retrouvons ici la loi de la charge énergétique d'un centre, dont parle Pavlov.

Une autre règle est que l'excitation, qui doit devenir conditionnante, doit être bien définie, elle doit ne pas varier, donc ne pas présenter de nouveaux aspects qui pourraient devenir inhibiteurs. C'est pourquoi, comme le dit Hachet-Souplet (70), une forme, une disposition d'appareil une fois utilisées, il faut n'y rien changer d'essentiel par la suite. Il est même bon de ne pas modifier la couleur des accessoires. Et il raconte l'aventure bien plaisante de ce montreur d'oiseaux, qui, ayant « renouvelé ses perchoirs et ses plateaux (qui de rouges devinrent bleus), eut l'imprudence de s'en servir en public. Les pigeons, ses élèves, cherchant absolument à retrouver l'impression de rouge, dédaignèrent les plateaux bleus qu'on leur tendait de la plus engageante façon; ils se mirent à voler en cercle dans le cirque; puis, avisant le vaste chapeau, orné de coquelicots, d'une spectatrice, ils s'y posèrent sans plus de façons ».

L'*imitation* joue un rôle dans le dressage : des animaux voyant leurs semblables exécuter certains mouvements, se les approprient plus rapidement. La raison en est que les animaux s'habituent à percevoir les excitations, venant de l'observation de leurs propres membres, quand ceux-ci

exécutent normalement des mouvements; alors les mécanismes, qui président à la réalisation de ces mouvements, mis en branle, s'avèrent drainés par le passage de ces excitations. On attelle, par exemple, de jeunes chevaux, qu'on veut dresser à tirer des véhicules, aux côtés d'un cheval qui en a l'accoutumance, en prenant soin d'atteler le jeune tantôt d'un côté du vieux, tantôt de l'autre. Nous rencontrerons du reste ce fait aussi dans la formation des habitudes chez les enfants à l'école, où l'imitation joue un grand rôle. C'est le même processus que nous avons connu plus haut[1] en parlant des « spectateurs » et des « acteurs », lors de la description d'un nouveau procédé employé pour la formation des réflexes conditionnés.

Il est encore un fait caractéristique du dressage : c'est que le rythme des excitations, et même leur accompagnement, par exemple, de perceptions rythmiques sonores, telles que la musique, favorise la formation des habitudes et leur automatisme. On en use beaucoup au cirque. Le fait est conforme aux lois qui président à la suggestion : les mécanismes supérieurs entrent alors dans un état qui rappelle le sommeil, l'inhibition interne généralisée augmente, et la possibilité de répondre automatiquement aux excitations imposées pendant la durée de cet état, devient plus sûre. Le roulement de tambours, par exemple, favorise l'exécution impeccable du « Pas de l'oie », si cher au militarisme allemand d'autrefois et, naturellement, ressuscité de nos jours par Hitler, qui n'était au fond, comme nous le verrons mieux encore par la suite, qu'un dresseur dont l'intérêt était d'avoir à sa disposition des automates, des vrais « robots vivants ».

Les études d'Espinas, à la fin du siècle passé et au début du XXe, ont beaucoup contribué à la compréhension des faits observés sur les animaux et à leur intégration dans l'ensemble des connaissances sur la formation et le fonctionnement des associations des êtres vivants, qui sont à la base des phénomènes de la vie sociale. Il parle d'une contamination psychique dans l'exécution des mouvements chez les guêpes, les sélaciens et d'autres animaux vivant en sociétés, et traite la société comme un organisme d'une catégorie supérieure, ayant même une conscience collective. Alverdes (7), qui a étudié l'importance de l'instinct grégaire dans la formation des sociétés animales et humaines, trouve que le mariage, la famille et la société sont des phénomènes biologiques existant chez les animaux avant l'homme, de sorte qu'il est amené à parler d'une vraie sociologie des animaux, à décrire les

1. V. p. 36.

phénomènes de la panique, de l'imitation chez les fourmis, de l'existence du complexe d'Œdipe dans le règne animal, etc.[1].

Ces faits, comme ceux du dressage des animaux, rappelant les faits de l'éducation dans la société humaine, ont été à l'origine de la question, qu'on s'est posée souvent : c'est de savoir si on peut admettre, chez les animaux, des degrés plus hauts d'*intelligence*, ou, selon notre manière de voir, des possibilités de former des réflexes conditionnés greffés, ou de degré supérieur. A l'appui de cette thèse on a présenté en exemple des *animaux savants*, des « animaux calculateurs », etc., comme les fameux chevaux d'Elberfeld, qui auraient la faculté d'extraire les racines à n'importe quelle puissance, ou le chien Rolf, de Madame Moecker, à Mannheim, qui « émettait des sentences presque philosophiques, et en tout cas communiquait à sa patronne les nuances de son humeur ». On a pu constater par la suite que c'étaient toujours des effets du dressage plus ou moins involontaire et la transmission de signes, presque imperceptibles, aux bêtes par leurs patrons.

L'école et les *méthodes pédagogiques* ne sont autre qu'une sorte de dressage des enfants en vue de leurs activités futures dans la vie.

Il est d'une importance capitale de connaître la genèse des attitudes du comportement et les lois qui la déterminent en vue de pouvoir influencer la création des attitudes socialement positives et de diriger l'éducation. Et ceci dès le début, parce que la science et la pratique pédagogique nous montrent que c'est dans les premières années de la vie que se forment déjà les bases les plus solides des attitudes ultérieures. D'autant plus qu'il faut tenir compte du rôle des facteurs biologiques héréditaires et de la présence même des ar hétypes ancestraux valables pour le comportement. Ainsi, par exemple, « l'école américaine de psychologie a constaté que les préjugés raciaux sont établis chez l'individu dès l'âge de 5 ans[2] ».

Des élèves de Pavlov ont étudié la formation des réflexes conditionnés chez les *enfants*. Les premières expériences du docteur Krassnogorsky, qui a employé dans ses études sur des enfants en bas âge le réflexe de déglutition, ont rendu évident que tout ce qui a été démontré dans les expériences classiques de Pavlov sur les glandes salivaires des chiens, était parfaitement applicable aux enfants; on a pu établir

1. Cité par Reiwald (130) p. 79.
2. Pol Quentin (124) cité par Domenach (45) p. 64.

notamment que des réflexes conditionnés bien définis pouvaient être obtenus 8 semaines environ après la naissance. Les premiers mois et années après la naissance sont une période, dans laquelle une infinité de nouveaux réflexes conditionnés se forment chez l'enfant, soit par une association directe entre les réactions innées et les impressions nouvelles qui proviennent de l'extérieur, soit par une greffe de nouveaux réflexes sur d'autres déjà assimilés. Plus tard, des expériences furent reprises en Russie, en Amérique, en Roumanie et ailleurs, sur des enfants plus âgés (10 à 14 ans) et allant à l'école. On a vu que l'excitation verbale, qui est surtout employée à l'école comme moyen d'éducation, c'est-à-dire comme moyen de formation d'habitudes de plus en plus complexes, est l'excitant conditionnel par excellence, qui permet facilement de greffer les réflexes les uns sur les autres. On a constaté également un autre fait, dont nous avons déjà parlé à propos du dressage des animaux : l'imitation pratiquée sur une large échelle dans l'éducation, a une valeur très grande dans la formation des réflexes chez les enfants : le mécanisme est évidemment le même. Le réflexe d'imitation est certainement une acquisition devenue, au cours de l'évolution phylogénétique, stable, innée, héréditaire. On peut observer, dit Orbeli (109), dans le chenil qu'il suffit qu'un chien commence à aboyer, pour que tous les autres l'imitent; si dans une meute de chiots, un seul se précipite derrière vous, tous les autres font de même; si l'un saute sur vous, tous les autres sauteront aussi. Si on passe au singe, on verra que ce dernier peut exécuter des mouvements très compliqués, en vous voyant les faire. Enfin, chez l'homme, même un enfant en bas âge, imite les mouvements des parents et des visiteurs, ou répète les sons qu'il entend prononcer. La formation des réflexes conditionnés sur la base du réflexe d'imitation distingue les animaux supérieurs, comme les singes et l'homme, des représentants inférieurs du règne animal.

Si on élabore des réflexes conditionnés chez des écoliers en présence d'autres enfants, ces derniers deviennent plus aptes à se les approprier : une sorte de « drainage » est mis en évidence. Les expériences qu'on a effectuées dans ce but, se basent sur la formation de réflexes, qui ont été appelés « retardés » par Pavlov dans des expériences sur les chiens. Ce sont surtout les travaux des deux élèves de Pavlov, les docteurs Polossine et Fadeéva (123), qui ont éclairci ces questions. Les réflexes retardés sont ceux qu'on élabore, en laissant une excitation qui met en cause un réflexe inné (nutrition), suivre l'excitation conditionnante, après un certain délai, allant de quelques secondes à quelques minutes.

Le résultat est que la réaction (la salivation, par exemple), apparaît à la fin de l'intervalle, dont la durée s'étend entre l'apparition du signal (excitant conditionnel) et la présentation de la nourriture (excitant absolu). On voit aussitôt que l'importance d'un réflexe conditionné retardé pour l'éducation des enfants est extrêmement grande, étant donné qu'il s'agit de leur inculquer la maîtrise de soi, la faculté d'attente, celle de faire jouer ainsi cette inhibition interne, qui est à la base des processus connus en psychologie introspective, comme ceux de la volonté.

Voici comment on procédait. On montrait aux enfants un signal lumineux, et après un certain temps, une minute, par exemple, on leur disait d'exécuter un mouvement (comprimer un ballon en caoutchouc), qui mettait en marche un appareil, d'où sortait la récompense — un bonbon. Après plusieurs exécutions (près d'une centaine), on a pu constater que les enfants faisaient le mouvement prescrit, sans qu'on le leur dise, et dans le délai voulu (une minute dans ce cas). Il s'était donc formé un réflexe conditionné où la mensuration du temps se faisait automatiquement, par les mécanismes du système nerveux des enfants; ils avaient appris à faire durer les processus d'inhibition juste le temps qu'il fallait.

Ainsi, les procédés éducatifs, qui cherchent à élaborer chez l'enfant la discipline, l'habituent à savoir attendre, à « se maîtriser dans tel ou tel cas de la vie réelle », ne sont autre chose qu'un dressage par réflexes conditionnés retardés. Ce dressage initial doit, naturellement, par la suite, être remplacé par l'élaboration des réflexes conditionnés d'ordre supérieur, où la greffe des réflexes, ainsi que la constitution, dans le 2e système de signalisation de l'individu jeune, d'un bagage d'engrammes appropriés, et l'appel aux réphénations, c'est-à-dire au défoulement de ces engrammes accompagné de leur éclairage par la conscience, sont au premier plan des éducateurs, et aboutissent à la faculté de la discipline consentie et d'auto-contrôle.

Les recherches des élèves de Pavlov ont mis encore en évidence une certaine différenciation des *caractères des enfants* : chez les uns le réflexe se formait plus vite que chez les autres; mais on put arriver à accélérer dans une certaine mesure, sa formation, chez les plus lents, et à la retarder, à volonté, par inhibition, chez les plus vifs. On voit donc immédiatement les rapports existant entre les pratiques d'enseignement, d'éducation et les phénomènes, désormais connus, de la formation des réflexes conditionnés. On pourrait dire mieux, que les premières ne sont autre chose qu'une application des lois gouvernant les seconds.

Dans un de ses derniers travaux, publié avant sa mort, Pavlov proclame que la méthode des réflexes conditionnés assure de très grandes possibilités pour l'entraînement de l'organe de la pensée, c'est-à-dire de l'écorce des hémisphères cérébraux de l'homme.

On peut entrevoir des rapports très nets entre l'éducation, d'une part, et la propagande et la publicité, de l'autre, car l'une et l'autre cherchent à agir sur les mêmes mécanismes essentiels de l'homme, et à former des réflexes conditionnés appropriés. La différence en est seulement que les buts auxquels aspire l'éducation sont de nature durable : elle cherche à former l'individu, tandis que la propagande et la publicité recherchent un effet *ad hoc*, il leur importe « de créer, de transformer ou de confirmer des opinions[1]. Les techniques qu'elles emploient habituellement, et surtout leur dessein de convaincre et de subjuguer, *sans former*, en font l'antithèse ».

Pendant les dernières années de sa vie, Pavlov a beaucoup réfléchi sur l'application de ses principes à l'activité psychique déviée ou maladive, donc à la psychiatrie. En partant du fait de la généralisation de l'inhibition interne et de ses rapports avec le sommeil, il fut amené à examiner les états de suggestion d'un côté, et la formation des caractères de l'autre. Il entreprit d'étudier les phénomènes morbides de la personnalité, les états déments, les *névroses* et la *schizophrénie*, en se plaçant au point de vue de la théorie des réflexes conditionnés. Tout le comportement de l'animal et, naturellement, de l'homme, dépend de l'équilibre des processus d'excitation et d'inhibition. S'il est difficile à réaliser, comme dans le cas du chien, ce dernier gémit, aboie, se débat sur la table, l'activité normale du cerveau est donc troublée. Cela explique la genèse des maladies, que l'on observe fréquemment dans la vie, à la suite de processus prononcés d'excitation et d'inhibition. On est, par exemple, d'une part, sous l'influence d'un processus d'excitation intense, et d'autre part, les exigences de la vie obligent à inhiber ce processus. Il est fréquent de rencontrer, à cause de cela, des troubles de l'activité normale du système nerveux. Les modifications morbides des fonctions normales du cerveau peuvent concerner le processus d'inhibition ou le processus d'excitation. Par exemple, en général, les neurasthéniques inhibent mal; dans l'hystérie, par contre, c'est souvent l'inhibition qui prédomine, sous forme d'anesthésies, de paralysies, de suggestibilité exagérée,

1. DOMENACH (45) p. 8.

etc. Par des expériences de laboratoire, en troublant les processus de formation de réflexes conditionnés ou de leur inhibition, en créant aux animaux d'expérience des conditions progressivement plus difficiles, en posant devant leur système nerveux des tâches de plus en plus lourdes, Pavlov parvint à reproduire, chez les chiens, des états nerveux correspondant parfaitement aux formes morbides connues chez l'homme : les diverses formes de névroses, la neurasthénie, l'hystérie. Les travaux dans cette direction ont tellement progressé ces derniers temps, que la collaboratrice de Pavlov, Mme Petrova[1], réussit aujourd'hui à provoquer, chez n'importe quel individu (chien), et à n'importe quel moment, divers états névrotiques, à volonté, et à les faire disparaître par traitements adéquats. On a même essayé de traiter ces chiens névrosés par des bromures, et on arrive à obtenir des résultats semblables à ceux obtenus pour l'homme.

Voici une autre expérience, très éloquente : on présente à un chien, sur un écran, l'image d'un cercle, et on lui donne en même temps la nourriture; puis on lui montre une ellipse, sans le nourrir. Après plusieurs séances, il se forme un réflexe conditionné positif (salivation), pour la première excitation; et une inhibition conditionnée (manque de salivation) pour la seconde. Ensuite, en lui montrant l'ellipse, on modifie peu à peu sa forme, en égalisant les diamètres de sorte qu'elle se rapproche du cercle. A mesure que l'image de l'ellipse rappelle de plus en plus l'image du cercle, l'animal devient inquiet, hurle, se débat, il s'ensuit un phénomène, désigné comme « rupture » : tantôt le chien salive, tantôt la salivation ne se fait pas. On a devant soi un état de désarroi nerveux complet, rappelant en tous points une crise de *neurasthénie* humaine.

L'étude des états névrosiques, en tenant compte de la physiologie des réflexes conditionnés, sur un modèle aussi simple et commode, comme le chien, nous révèle que ces états sont souvent conditionnés par des déséquilibres, qui s'installent dans le système nerveux, entre les processus de l'excitation et de l'inhibition, comme conséquence d'une charge trop grande à laquelle on soumet le système expérimentalement, ou encore par l'action d'excitations trop violentes.

Voici une expérience intéressante pratiquée sur un chien. Une très forte excitation (électrique) est associée à un son; le chien réagit très violemment, en hurlant, en se débattant, etc. Un autre son est combiné avec la prise de nourriture et devient un excitant conditionnant. En faisant agir sur

1. ORBELI (109) p. 146.

le chien les deux sons en même temps, on voit que la réaction causée par le premier son prévaut : le chien ne salive point, se débat, hurle, etc. La réaction se greffe même sur le deuxième son : présenté seul, il déclenche aussi la réaction de défense. Après un certain temps, pendant lequel on a épargné au chien les secousses électriques, le deuxième son seul provoque la salivation, mais il suffit de le faire agir sur le chien, quand celui-ci commence à sommeiller, pour que la réaction de défense (cri, etc.,) réapparaisse. Cette réaction est absolument la même que chez les névrosés à la suite d'une catastrophe, d'une bataille, etc. : en s'endormant, ils tombent dans un état de délire, qui rappelle l'état de somnambulisme — ils s'agitent, poussent des cris, se comportent comme s'ils revivaient encore une fois les événements, qui furent à l'origine de leur maladie.

Le dernier temps, avant sa mort, Pavlov, en poursuivant ses recherches sur les rapports entre sa doctrine et la psychiatrie, s'est surtout intéressé au problème du *délire*, qu'il considérait lui-même comme un problème dont l'explication physiologique présentait des difficultés notables. La particularité caractéristique du délire, est une position erronée envers le monde ambiant. Elle peut avoir deux origines : ou bien le sujet a des sensations fausses provenant de l'extérieur; il tire de ces sensations erronées des conclusions logiquement valables et vit dans un monde correspondant à ces conclusions. Ou bien ses perceptions sont normales; mais l'erreur commence à jouer sur des étages supérieurs du système nerveux central, où des conclusions sont tirées en partant de la perception. Il est possible que ces deux groupes de processus aient lieu dans des étages différents du cerveau ou dans des parties différentes de l'écorce. C'est dans le deuxième cas qu'intervient le « Deuxième système de signalisation » trouvé par Pavlov. Une inertie du processus nerveux est un autre trait caractéristique du délire, qui peut mener jusqu'au blocage fonctionnel dans les diverses parties du système nerveux central. La physiologie des organes des sens donne certaines indications utiles pour la compréhension du mécanisme du délire. Les centres corticaux peuvent dans ces cas perdre leurs connections avec les organes des sens, l'activité réflexe est alors abolie et on observe la prédominance de l'activité automatique, basée sur le principe humoral, donc sur le chimisme du sang.

Enfin, il faudrait citer ici encore le grand progrès réalisé dans la clinique psychiatrique par l'application de la méthode du traitement de la schizophrénie, surtout de sa forme catatonique, par la *thérapeutique somnifère*, qui est basée précisément sur les idées de Pavlov sur le rôle de l'inhibition des réflexes conditionnés.

Les dernières applications de la théorie des réflexes conditionnés, qui se fraye un chemin de plus en plus étendu dans la médecine, la prophylaxie mentale et dans tous les domaines de la vie sociale en U. R. S. S., sont vraiment surprenantes : ainsi on arrive à traiter avec succès l'*hypertension artérielle*, ce fléau de notre civilisation, par une cure méthodique de sommeil prolongé; on pratique une technique d'*accouchement sans douleurs*, sans avoir recours à l'anesthésie par des narcotiques, mais en employant un traitement psychique préalable, basé sur la suggestion consciente, etc.

Nous avons rapporté ces exemples, pour souligner une fois de plus le fait que la théorie des réflexes conditionnés est en fait celle qui nous donne la possibilité d'expliquer nombre d'états psychiques humains, aussi normaux que pathologiques, et cela est de la plus haute importance pour la compréhension des faits dont il est question dans ce livre.

A côté de la publicité, qui cherche à influencer l'homme de la rue, la masse, et à déclencher chez les individus composant cette masse, des actions déterminées — effets de réflexes conditionnés — dans le sens projeté par celui qui monte cette publicité, il y a un autre domaine, qui utilise les mêmes lois des réflexes conditionnés, de l'inhibition, etc., et qui a trait aussi à la gestion d'affaires, mais qui emploie une technique quelque peu différente. C'est la *psychologie dans les affaires*, qui concerne l'activité des hommes d'affaires, des commerçants, des commis-voyageurs, des vendeurs, des agents d'assurances, etc. Eux aussi, doivent connaître à la perfection la structure de l' « âme » de ceux qu'ils veulent déterminer à une action qui leur sera propice; ils doivent savoir comment implanter dans la mentalité de leurs partenaires, et parfois de leurs victimes, des réflexes conditionnés déterminés; ils savent sur quelle corde jouer, comment provoquer des inhibitions, comment les désinhiber à un moment voulu, etc. Il va de soi que les hommes d'affaires ne sont pas des psychologues patentés qui opèrent avec une connaissance des lois des réflexes conditionnés. Ce sont des hommes qui agissent par intuition, suivant le bon sens, comme on dit; parfois ils flairent presque leur partenaire, ses côtés faibles, de même qu'un chien, flairant le gibier, prend une attitude tendue. Le businessman américain en est le type. Il doit posséder certaines qualités qui peuvent, par une éducation spéciale, être portées à leur maximum de développement. Parmi ces qualités, une place est dévolue à une certaine vigueur et

endurance physiques; c'est pourquoi on cultive, dans ces milieux commerciaux, l'entraînement sportif. Mais à côté du facteur purement intellectuel, qui peut être rehaussé par un enseignement général et spécial, ce sont les qualités psychologiques au sens propre qui sont considérées comme étant de la plus haute importance pour un homme d'affaires. Et ici la première place est occupée par la faculté de se laisser guider par le principe, selon lequel toute l'attention, la volonté tout entière, doivent être tendues vers le but à atteindre (c'est ce que Pavlov a nommé le réflexe de but (118)) avec le minimum de dépense de temps et d'énergie. L'esprit d'initiative, l'esprit débrouillard, le sang-froid, l'amour de l'ordre, du système, de l'ouvrage bien fait sont d'autres qualités, qui caractérisent un homme d'affaires moderne. Enfin, une condition essentielle pour la réussite dans les affaires, est la capacité d'enthousiasme. Elle est peut-être la plus grande source d'énergie, ayant sa base dans la pulsion numéro 1, et étant par cela même, un facteur de premier ordre. Au moment du succès, quand un tel homme approche de son but, dans sa structure psychique naissent de nouvelles forces, qui l'encouragent vers de nouveaux buts. En un moment de dépression, d'insuccès, de fatigue, c'est un idéal, vivant dans les profondeurs psychiques, un excitant conditionné d'un ordre des plus hauts, qui luit, tel un phare, qui donne des forces au naufragé et lui permet de se tirer d'une situation périlleuse.

Dans l'activité même des hommes d'affaires on distingue des aptitudes spéciales pour l'art de vendre, l'art d'acheter, pour celui de mener une correspondance commerciale — tout cela n'est autre chose que des systèmes de comportement, établis sur des complexes de réflexes conditionnés qui, contrôlés par des phénomènes d'excitation, d'inhibition et de désinhibition, par le travail d'analyseurs de toutes sortes, suivent les lois dont il a été question lors de l'exposition de la théorie de Pavlov.

Le fait suivant peut servir d'exemple de la valeur de ces phénomènes, comme base de l'activité dans ce domaine : dans la *correspondance commerciale* ce ne sont pas seulement les termes de la lettre, qui ont une influence psychologique, déterminant chez le destinataire telle ou telle attitude, mais aussi des facteurs bien externes, l'aspect et la forme de la lettre, la qualité du papier et même — ce qui peut à première vue paraître peu compréhensible — l'enveloppe et la manière de disposer l'adresse. Il existe des manuels, où sont décrites les meilleures méthodes et formes de la correspondance commerciale, menant à la réussite.

Pour revenir à des phénomènes de suggestion individuelle

et collective, appliquée sciemment dans la vie pratique, par exemple, sous forme de la *publicité* et de *réclame*, on conçoit facilement que c'est là un domaine où les réflexes conditionnés jouent un rôle extrêmement important.

D'abord de caractère informatif, la publicité cherche ensuite « à frapper » plutôt qu'à convaincre, à suggestionner plutôt qu'à expliquer. Elle mise sur l'obsession[1] et fait appel alors à diverses pulsions. Elle cherche même à créer le besoin chez celui auquel elle s'adresse. Ce sont les mêmes règles techniques que nous avons déjà vues dans le dressage, seulement, comme l'on a affaire ici à des êtres humains, on utilise des systèmes de réflexes conditionnés d'un plan plus élevé, et naturellement on joue sur toute la gamme des pulsions et de leurs dérivés. C'est ainsi que pour déterminer un homme à prendre un billet de loterie, on essayera de lui suggérer par répétition, et sous forme d'affiches illustrées, qui agissent fortement sur lui, qu'il a tout intérêt à acquérir un billet : on lui dépeindra les avantages d'une vie heureuse et assurée, les possibilités qu'offre la possession d'une fortune, etc., on jouera, en somme, sur la pulsion numéro 2 — celle du bien-être matériel. En faisant de la publicité pour un article de toilette, destiné aux femmes, on représentera sur l'affiche les attraits d'une femme jeune et belle, et plus ou moins dévêtue : il s'agit, en faisant appel à la pulsion numéro 3 (sexuelle), de suggérer à celle qui voit l'affiche, de se substituer, en idée, à la figure représentée, de devenir aussi attrayante que celle-ci et, pour y arriver, d'acheter l'article en question. Comme un autre exemple d'appel à la pulsion numéro 3, peut servir le fait que les voyages par air sont devenus surtout populaires depuis que les compagnies d'exploitation de ce moyen de transport emploient dans les avions des jeunes et jolies filles comme stewardesses, qui s'occupent des passagers en proie aux accès de nausée ou de peur, en les tenant même par les mains, pour les rassurer et leur procurer des sensations agréables[2].

La publicité d'une compagnie d'assurances sur la vie, fera ressortir, en termes suggestifs, les dangers de la vie quotidienne, et surtout les conséquences désastreuses d'un sinistre pour la famille de l'accidenté, les avantages d'être assuré : le bien-être, la vieillesse tranquille, etc... Ici, c'est la pulsion numéro 4 (maternelle ou parentale), qui est, en premier lieu, en jeu.

Enfin, prenons la publicité pour les sports d'hiver, le tou-

1. Domenach (45) p. 16.
2. Clyde Miller (105) p. 36.

risme, les beaux voyages, etc. — elle exploite la pulsion numéro 1 (combative) — la possibilité de conserver la santé, la vigueur, source de force et de domination. Et on pourrait continuer ces exemples sans fin. Nous avons voulu seulement mettre ici en relief l'idée que ce sont toujours les quatre pulsions essentielles, qui offrent la base des excitations conditionnées, agissant sur les hommes dans cette activité publicitaire.

Les formes que prend la publicité présentent des variations infinies, parfois si inattendues et si ingénieuses qu'elles aussi inspirent souvent les propagandistes politiques. La publicité a atteint le maximum de son développement surtout en Amérique du Nord, où elle assume des proportions tout à fait extraordinaires : c'est la réclame à l'américaine, comme on dit. Il est curieux, mais d'ailleurs logique, de constater que dans la lutte politique en Allemagne au printemps 1932, Gœbbels, le manager propagandiste d'Hitler, voulant impressionner le monde et, en « épatant le bourgeois », l'assujettir à ses fins, déclarait *urbi et orbi*, qu'il allait employer dans sa propagande — pour l'élection d'Hitler comme président de la République allemande — « des méthodes américaines et à l'échelle américaine », ce qui ne l'empêcha pas plus tard, après son échec dans ces élections, de vociférer que son adversaire, le « Front d'Airain », avait eu le dessus, grâce à l'emploi de méthodes « mercantiles » américaines, « suggérées et payées, naturellement, par les Juifs ».

La base physiologique de la publicité est parfois si manifeste dans cette réclame, « à l'américaine », que cela vaut la peine de citer ici un exemple de ce genre : une charcuterie de New-York eut l'idée de placer dans son local un pick-up, qui reproduisait les cris stridents et les hurlements des cochons qu'on égorge aux abattoirs; cette charcuterie était toujours pleine de gens qui s'arrachaient les saucissons. Le propriétaire d'un café laissa sortir dans la rue une cheminée de son four : les odeurs appétissantes se répandaient à l'entour et les passants venaient en grand nombre, attirés par ces excitations conditionnelles, qui provoquaient en eux l'envie de goûter aux plats préparés.

Pour avoir une idée des procédés auxquels une publicité aussi astucieuse que sans scrupules fait appel, il suffit de citer un exemple donné par Clyde Miller (105) et tiré de la pratique américaine : dans une campagne de publicité du temps des fêtes de Noël, on voyait des affiches représentant l'intérieur d'une chapelle, avec des rayons de soleil traversant les vitraux multicolores et créant une atmosphère de piété et de recueillement, avec une inscription d'un verset en

lettres d'or, utilisées généralement dans la pratique religieuse, et qui sautaient aux yeux : « Ils ne cherchaient pas de l'or, mais de la bonté ». Et en dessous, en lettres moins frappantes, un texte qui révélait qu'ils s'agissait d'un cognac fabriqué par des Christian Brothers (Frères chrétiens) dans le monastère de Napa en Californie. L'efficience d'une telle réclame était calculée sur le fait qu'aux esprits peu critiques de ne pas acheter cette liqueur devait paraître presque un sacrilège.

La répétition joue un grand rôle dans la publicité, comme dans toute formation de réflexes conditionnés : c'est pourquoi, dans une affiche qui cherche à persuader, on répète la même idée, et surtout le même impératif, un certain nombre de fois, ou on la place en grande quantité ou en beaucoup d'endroits différents, ou encore on la reproduit, toujours pareille, pendant une période plus ou moins prolongée. Ainsi Hitler faisait appliquer sa « marque de fabrique », son symbole — la croix gammée — à toutes les occasions, sur tous les murs, les carrefours et même sur les édicules publics dans les rues.

La publicité commerciale, mais aussi la propagande politique, qui s'adressent aux masses, se rendent bien compte du fait psychologique que le niveau intellectuel, c'est-à-dire la faculté critique, est bien basse dans la masse, et elles utilisent en conséquence deux principes importants : par la répétition incessante et massive de mêmes formes, slogans, etc., et en les accompagnant surtout des excitations lumineuses, en couleurs criardes, des sonorités rythmées obsédantes, elles créent un état de fatigue mentale, qui est propice à l'assujetissement à la volonté de celui qui exerce cette publicité tapageuse. L'autre principe consiste en ce que les hommes, surtout dans les masses, sont enclins à croire aux choses qu'ils souhaitent voir réalisées, même si celles-ci ne sont appuyées que par des arguments peu fondés, mais du type émotionnel. Par exemple, un appel d'un avocat devant les jurés « Messieurs, n'oubliez pas que cette femme est une mère! », a toujours une force « persuasive ». Cl. Miller (105) cite encore des exemples du genre : « le fascisme est acceptable parce que Mussolini est parvenu à faire marcher en Italie les trains des chemins de fer à l'horaire », ou les affirmations de Gœbbels : « Jésus-Christ ne pouvait pas être un Juif. Je n'ai pas besoin de le prouver scientifiquement, c'est un fait. » C'est la « logique » qui se laisse persuader par un raisonnement syllogistique du genre : « aucun chat n'a huit queues. Chaque chat a une queue de plus qu'aucun chat. Donc chaque chat a neuf queues[1]. » Et pourtant la propagande et la publi-

1. DOMENACH (45).

cité n'hésitent pas à faire appel à de tels raisonnements... et ont du succès.

Nous sommes dans ces cas devant une vraie *imposture psychique*, un viol psychique, exercé sur l'individu, comme nous le verrons plus loin appliqué surtout aux masses par la propagande politique. Mais ce viol psychique individuel est encore plus évident dans les faits d'application du soi-disant « sérum de vérité » ou de la narcoanalyse : par ce nom on désigne une méthode qui utilise l'injection de certaines substances chimiques comme le pentothal, pour contraindre, dans la pratique judiciaire, le prévenu à « vider son inconscient », à déposer, dans un état psychique de faible résistance, les faits et les motifs, par exemple, d'un crime, que l'individu en question cherche à dissimuler.

La publicité commerciale est devenue aujourd'hui en quelque sorte une science pratique, qui étudie, avec des méthodes de laboratoire, tous les détails d'efficacité des formes, et du nombre, et l'influence du milieu sur l'effet qui enregistre, contrôle et analyse les résultats. La propagande politique, qui se base sur les mêmes lois des réflexes conditionnés, et qui, de plus en plus, emprunte ses formes à la publicité, devrait s'assujettir à l'idée de l'étude scientifique des réactions et des effets, si elle veut, elle aussi, dominer les masses et les guider selon sa volonté.

En parlant de domaines où l'application de nos connaissances actuelles de la psychologie individuelle est à l'ordre du jour, on ne peut passer sous silence le domaine de l'*organisation du travail*, dont la rationalisation a fait de grands progrès depuis que F. W. Taylor a reconnu les possibilités et les nécessités qui s'y présentent. Le côté psychologique des efforts dans cette direction, qui ont pour but principal d'augmenter le rendement du travail dans toutes les activités humaines, se manifeste surtout dans la psychotechnique, qui cherche à déterminer, par la méthode de tests psychologiques, les aptitudes individuelles pour telle ou telle activité professionnelle, ainsi qu'à influencer favorablement, par certaines mesures, le côté psychologique du travail même dans les entreprises industrielles, commerciales, les bureaux administratifs, etc. Il s'agit toujours dans ces cas d'une application de nos connaissances des lois de la formation des réflexes conditionnés, des inhibitions etc.

En relation étroite avec les questions de l'organisation scientifique du travail, se pose le problème de la *documentation scientifique*, qui est la base même de toute notre culture. Ce problème est de la plus haute importance et sa rationalisation devient de plus en plus urgente, car l'accumulation de con-

naissances humaines et de publications qui les divulguent, prend un volume inquiétant (plus de cent mille avec des millions de pages par an!), engendrant le chaos dans leur classement et leur utilisation efficace, qui devient progressivement illusoire, causant une spécialisation excessive et un abaissement de la culture générale. Le système décimal de classification, les méthodes des fichiers, du microfilm, de la mécanisation des procédés, etc., qui permettent une certaine économie de temps et de l'espace, en créant de l'ordre dans le maniement des documents, ne suffisent plus. Ce qui devient absolument indispensable dans ce domaine, c'est l'ordre mental, l'*économie des énergies psychiques* y employées. Il faut ménager ses fonctions mentales et utiliser celles qui restent libres pour une meilleure construction des *liens*, des *relations entre les engrammes*.

La prise en considération des énoncés de la théorie des réflexes conditionnés y peut présenter des avantages extrêmement importants, surtout pour la synthèse — vrai but de tous les efforts dans la science. Dans mon livre « Organisation rationnelle de la recherche scientifique[1] » est exposé le principe du « *cinématisme de la pensée* » : j'ai pu constater que la synthèse des idées et des faits et la naissance de nouvelles idées se produit d'autant plus aisément qu'on arrive à mieux isoler les éléments nécessaires à cette synthèse et à les faire pénétrer dans les mécanismes cérébraux avec une certaine vitesse. C'est le principe même du cinématographe : en laissant une série d'images photographiques se dérouler devant nos yeux avec une vitesse dépassant sept images par seconde, nous arrivons à les fusionner dans notre perception et à créer en nous l'illusion du mouvement des sujets observés sur les photos. Une chose analogue se passe dans notre cerveau dans le cas énoncé plus haut et nous dote alors d'un facilité imprévue pour faire de nouvelles trouvailles.

A ce but j'emploie des fiches analytiques dans lesquelles les éléments sont disposés dans une forme et dans un ordre standardisé, et les annotations sont faites en une écriture conventionnelle (*lographique*), employant des symboles rappelant l'idéographie et certains principes de la logistique, écriture que j'ai dénommée *Noographie*. L'avantage présenté par l'écriture lographique non seulement par rapport à l'économie de place et du temps nécessaire, mais encore par rapport à la dépense de l'énergie nerveuse dans la perception, est évident : en voyant cette « formule » qui rappelle les formules algébriques, on comprend en un clin d'œil de quoi il s'agit.

1. Tchakhotine (157).

Si les fiches standardisées dont nous parlions ci-dessus, sont écrites de cette manière, leur compréhension est presque instantanée et le principe du cinématisme de la pensée entre en œuvre.

La possibilité d'utiliser à dessein les connaissances psychologiques modernes dans le processus du travail, peut trouver son application dans tous les côtés de la vie quotidienne de chacun, en économisant les efforts, en les rendant moins pénibles, plus agréables et donc plus efficaces, en stimulant rationnellement les ressorts psychiques des activités individuelles, en créant la joie de vivre et la joie au travail, qui sont des facteurs de premier ordre pour la réussite et la réalisation du *sentiment du bonheur*, auquel aspire tout être humain. C'est le domaine de ce que nous avons appelé l' « *organisation de soi-même*[1] ». Les questions de l'auto-éducation, de la formation chez soi-même des habitudes, des réflexes conditionnés, etc., s'y rapportent.

Nous voyons que nous avons déjà exploré en partie le domaine de ce qu'on pourrait nommer, selon l'expression de Ch. Baudouin (14), la « *psychagogie* », ou science pratique de la direction des activités propres ou d'autrui par l'action d'influences calculées d'après ses mécanismes psychiques. Que cette action soit possible, nous l'avons vu dans tout ce qui précède, en examinant l'état actuel de nos connaissances sur le fonctionnement des mécanismes psychiques de l'homme et des animaux. La science nous dit nettement que ces propos sont réalisables, elles nous en donne les clefs.

Il reste maintenant à voir, dans les chapitres suivants, de quelle façon cette possibilité théorique s'applique aux diverses formes de comportement de l'homme en tant qu' « *homo politicus* ». Nous voyons continuellement les hommes agir les uns sur les autres, soit en bien, soit en mal. Il est aussi d'un grand intérêt pratique de vérifier les données de la science, en cherchant à établir, à dégager les règles, qui permettraient de mener les hommes non vers leur perdition, mais vers leur salut commun. C'est alors que la science pratique de la psychagogie deviendra une activité sociale, non basée sur le viol de la volonté des hommes et des mécanismes de leur pensée, comme c'est, hélas, souvent le cas aujourd'hui, mais sera une science de la meilleure manière de les conduire vers les buts sublimes de la culture, parmi lesquels un des premiers est le devoir social.

1. TCHAKHOTINE (156).

IV

LA PSYCHOLOGIE SOCIALE

L'activité politique. — Les théories sociologiques. — La psychologie des foules. — L'erreur de G. Le Bon. — Les masses et les foules. — La sociologie animale. — La mentalité primitive. — Les états grégaires. — Foules, masses, public. — La structure de la société. — Contagion psychique par imitation. — Exemples tirés de la Révolution Russe. — L'épisode des « masques à gaz ». — « Aide fraternelle ». — L'expérience des « ballons rouges » à Copenhague. — La foule parisienne. — Les idées des behavioristes. — Le système des pulsions. — Le système des activités humaines. — Les vices. — La sublimation. — Les sentiments. — Les intérêts culturels. — Les extravagances. — La complexité des activités humaines. — Les quatre doctrines fondamentales dans l'évolution de la société humaine. — L'école de Freud. — Les idées d'Alfred Adler. — La doctrine de Karl Marx. — Le Christianisme. — La suite des grands mouvements populaires dans l'histoire.

Les actes des multitudes humaines, les phénomènes de la vie sociale, parmi lesquels on doit, naturellement, classer aussi les manifestations de l'*activité politique*, sont de toute évidence des actes psychiquement déterminés, et comme tels, soumis aux lois régissant le système nerveux de l'individu. Sans l'homme, il n'y aurait pas de politique, et comme le comportement politique est caractérisé par « l'acte », c'est-à-dire par un phénomène, où les muscles, les nerfs, les sens jouent un rôle combiné, il est impossible, en parlant de la politique, d'en écarter les phénomènes biologiques, base réelle de tout acte. Les réflexes conditionnés y jouent un rôle dominant, sinon exclusif. En effet, si un orateur harangue la foule, dans la rue, dans un meeting ou au Parlement, si un journaliste écrit un article politique, si un homme d'État signe un manifeste ou un décret, si le citoyen va déposer son bulletin de vote dans l'urne, ou le député prend part au vote au Parlement, si enfin des adversaires politiques s'affrontent dans la rue et en viennent aux mains — tous ces actes, sans exception, sont toujours des actes musculaires, déterminés par des

processus nerveux, se déclenchant dans leurs mécanismes supérieurs à la suite d'excitations, d'inhibitions, etc., et en rapport avec des impressions multiples latentes dans ces organes; les mécanismes de leurs combinaisons ne sont autres que ceux des réflexes conditionnés de divers degrés.

Il est encore évident qu'il ne peut être question de politique que là où il y a des multitudes humaines, qui prennent part à l'action. Ces multitudes apparaissent comme des éléments manœuvrés ou comme des acteurs, soit en forme assemblée — les foules — soit en forme diffuse — les masses[1].

Nous croyons qu'en jetant un coup d'œil sur l'ensemble historique des *théories sociologiques*, on peut en distinguer quatre groupes, en fonction des points de départ qui président à l'énoncé de ces théories chez leurs auteurs. Le premier groupe qu'on pourrait désigner comme les « psychologistes » — G. Le Bon, Tarde, Sighele, Mac Dougall — basent leurs idées sur la psychologie introspective, qui est dépassée par la science en tant que base suffisante pour la compréhension objective des faits de comportement social. Un autre groupe, celui des « sociologistes », qui est constitué surtout par des socialistes allemands Kautsky, Geiger, Michels, rejette la base psychologique. Ceci se comprend, en considérant qu'au temps où ces auteurs émettaient leurs idées, la tendance nitrospective prédominait dans la psychologie; les socialistes la redoutaient, avec raison d'ailleurs, comme présentant le danger, du fait du caractère vague de ses assertions, de favoriser le foisonnement de la mentalité idéaliste, incompatible avec les sciences positives, sur lesquelles se fondait le matérialisme de leur temps, base même de leurs idées sociales et politiques. On retrouve l'extrême de cette tendance chez Durkheim, qui s'est imposé comme maître de la sociologie française dès le début de notre siècle : il traite les éléments sociologiques comme des entités propres, de même que certains économistes de notre temps opèrent avec des notions d'une science économique, émancipée de considérations philosophiques d'autrefois, mais aussi négligeante de données psychologiques et biologiques modernes, qui, en

1. Malheureusement, dans la littérature internationale il y a confusion dans la dénomination des notions « masse » et « foule »; ainsi, en allemand, Reiwald (130, p. 14 et 106) parle de ce que nous nommons en français « foule » « die Masse » ou aussi « Massensituation », et au mot français « masse » il assigne parfois le nom allemand « die Menge ». Il nous semble qu'il serait peut-être plus juste de dire « foule » (en français), « crowd » (en anglais), « Menge » (en allemand, d'ailleurs, on dit « Volksmenge », qui est un attroupement); d'autre part, on dirait : « masse » (en français), « mass » (en anglais), « Masse » (en allemand).

réalité, sont les vraies bases scientifiques de toutes les activités humaines, l'économie et la sociologie comprises.

Le groupe des sociologues « psychanalystes » — Freud, Jung, Adler — a déjà des fondements plus solides pour s'approcher de la solution des problèmes sociologiques, parce que se basant sur les faits d'origine psychobiologique et psychiatrique, mais la psychanalyse utilisant encore souvent les notions empruntées à l'introspection, les conclusions sont parfois entachées d'un caractère plutôt vague et hasardeux. Les idées de Reiwald sur la « masse productive », en plus de considérations psychanalytiques, joignent heureusement les énoncés de tous les trois groupes mentionnés.

Enfin, dans les idées des behavioristes américains et les faits de la psychologie objective de Pavlov, qui commencent à pénétrer dans la sociologie moderne, nous avons une nouvelle tendance qui, paraît-il, a toutes les chances de jeter une nouvelle lumière sur le problème qui nous occupe. Nous nommerions cette tendance comme « objectiviste ».

Les notions de « foule », de « masse », de « meneur » sont des éléments essentiels de la science de Sociologie humaine, laquelle, naturellement, fait partie des sciences biologiques, et comme ces dernières, doit être approchée avec les mêmes critères d'analyse et de synthèse. Mais ce point de vue est encore de date relativement récente, ce qui est démontré par le fait que la Sociologie est toujours encore professée à la faculté de lettres ou de droit. En France il n'existe même pas encore de chaire de sociologie à l'Université. La conséquence d'un tel état de choses est que les questions de la psychologie sociale, qui, évidemment, sont la base même de la sociologie, comme science de comportement des collectivités, ont donné lieu à nombre de controverses, de confusions, de prises de position erronées.

Reiwald, dans un ouvrage documenté (130), a entrepris la tâche très louable de rassembler une grande partie de points de vues, qui se sont affirmés dans la sociologie des dernières dizaines d'années et de les confronter les unes avec les autres au sujet de la psychologie collective. Il y expose les points essentiels des théories de divers groupes d'auteurs, en partant des biologistes et zoosociologues comme Espinas, Trotter, Alverdes, Bechterew, Tchakhotine, en passant ensuite par les psychologues — Sighele, Tarde, Le Bon, Mac Dougall, Freud, Jung, Adler et Reiwald, et en arrivant aux sociologues purs, comme Geiger, Kautsky, Michels, Durkheim, R. Levy-Bruhl, Hardy, et les sociologues behavioristes américains Dewey, Allport, Brown, W. Lippmann, Gallup; il

confronte ensuite ces théories avec les idées, réalisées en pratique par les politiciens, tels que Trotsky, Lénine, Hitler, Mussolini.

De cette étude historique des problèmes de la psychologie des masses, résultent deux faits essentiels : d'une part, la confusion est une conséquence de l'emploi des notions de diverse provenance, et insuffisamment définies : ainsi, on confond souvent les termes « masse » et « foule »; d'autre part, les critères employés pour analyser les faits complexes ont souvent une origine dogmatique et manquent de bases objectives : ainsi plusieurs auteurs parlent d'une « âme collective », de « volonté de foule », de la « pensée de masse », et même d'une « personnalité collective ».

On a dit, par exemple, que « la guerre est une régression de l'âme sociale » (Pfister). Mais Bovet (19) fait cette remarque très pertinente, qu'il est fort dangereux d'employer une expression comme « âme sociale », même si ce n'est qu'une métaphore : on sait avec quelle facilité les créations du langage se transforment en entités métaphysiques. « Il faut, ajoute-t-il, de toute notre énergie parer à la résurrection, sur le terrain des sciences sociales, de ces entités, nées d'un mot, que la philosophie positive a si impitoyablement pourchassées dans les sciences physiques ».

C'était surtout G. Le Bon (91) qui a créé une confusion, en employant le mot d' « âme sociale » dans la description de la psychologie des foules. Il écrit, par exemple : « Par le fait seul que les individus sont transformés en foule, ils possèdent une sorte d'âme collective, qui les fait sentir, penser et agir d'une façon tout à fait différente de celle dont sentirait, penserait et agirait chacun d'eux isolément ». Bovet (19) repousse une telle formule, en disant : « Le fait est fort bien observé, mais il n'a rien d'étonnant. Il s'explique entièrement par la seule psychologie individuelle. Les individus ne pensent pas comme ils penseraient en dehors de la foule, parce qu'un état d'esprit n'est jamais autre chose que ce qu'il est à un moment donné, dans les circonstances données; il n'est jamais ce qu'il serait si ces circonstances n'existaient pas. »

Une certaine clarification des notions ne se prospecte qu'avec l'avènement dans ces études des idées behavioristes et des points de vue biologiques. La biologie crée les bases générales pour la compréhension de tous les faits caractérisant la vie en société.

Il ne peut y avoir de doute que le point de départ de toute analyse psychologique des activités collectives humaines ne peut être autre que la constatation qu'aucune société, même

animale, n'est concevable sans un certain respect de la vie d'autrui, objet d'un « tabou » formulé ou silencieusement admis. Ce tabou n'est même pas particulier à l'homme : il plonge ses racines dans l'animalité[1]. Les faits rapportés par Sighele[2], qu'en Sicile, dans une révolte causée par la famine, des femmes faisant partie d'une foule, avaient arraché et avalé des morceaux de la chair humaine des corps des gendarmes tués, n'infirment pas l'existence, dans toute société, de ce tabou : nous avons devant nous, dans le cas rapporté, un comportement pathologique, dévié; quoique on ne saurait perdre de vue qu'un milieu social déterminé peut imposer toujours et partout des formes particulières aux phénomènes qui se produisent dans son sein.

La *psychologie des foules* a été souvent l'objet d'études poussées. C'est surtout Gustave Le Bon (91) en France qui a inauguré la série d'écrits sur ce sujet, écrits qui datent déjà de plus d'un demi-siècle. Il parle d' « âme » des multitudes là, où nous disons aujourd'hui « comportement » et mobiles. Il distingue « le peuple » et « la foule » et dit que le milieu et l'hérédité imposent à tous les individus d'un peuple, un ensemble de caractères communs, stables puisque d'origine ancestrale, mais que l'activité consciente de ces individus, rassemblés en foules, s'évanouirait et donnerait place à une action inconsciente, très puissante, mais élémentaire. Le Bon, dont les idées ont fait école dans la sociologie moderne, a tendance à attribuer aux foules tous les maux dont nous souffrons, et à faire retomber sur elles toute la responsabilité des déboires de la vie politique et sociale de notre époque, qu'il nomme l' « ère des foules ». Si l'on tient compte de ce que cette opinion a été émise vers la fin du siècle dernier, où l'allure des événements, comparée au dynamisme de nos jours, laisse apparaître l'époque en question comme une période de stagnation, on n'est guère persuadé que l'opinion de Le Bon ne lui ait été dictée par un parti pris et par une exagération de l'influence réelle que l'activité des foules peut avoir sur la vie des États. Il y a aussi une confusion des notions des diverses catégories des collectivités humaines. En effet, il paraît aujourd'hui puéril de mettre sur le même plan une foule qui procède à un lynchage, une armée défilant à une parade et une séance de la Chambre des Communes en Angleterre. Seul un certain affolement d'esprit, peut justifier la phrase suivante de Le Bon : « D'universels symptômes

1. Bovet (19) p. 98.
2. Cité par Reiwald (130) p. 124.

montrent, dans toutes les nations, l'accroissement rapide de la puissance des foules. L'avènement des foules marquera peut-être une des dernières étapes des civilisations d'Occident, un retour vers ces périodes d'anarchie confuse, précédant l'éclosion des sociétés nouvelles ». Il est vrai que déjà Platon, dans sa « République » disait que le pouvoir des foules est une ivresse qui prépare fatalement le triomphe de quelque tyrannie.

Mais ce qui caractérise, en vérité, l'époque où nous vivons, est plutôt une décroissance de l'influence réelle des collectivités sur la vie publique : elles deviennent plutôt des instruments dociles entre les mains des dictateurs et même des usurpateurs, qui, en utilisant d'une part, une connaissance plus ou moins intuitive des lois psychologiques, et d'autre part, disposant de formidables moyens techniques que leur donne aujourd'hui l'État moderne, et ne se laissant freiner par aucun scrupule d'ordre moral, exercent sur l'ensemble des individus composant un peuple, une action efficace que nous avons présentée ici comme une sorte de *viol psychique*. On peut dire carrément que, sans cesse, ils les violent psychiquement. Il est naturel qu'ils soient obligés, de temps à autre, d'avoir recours à des manifestations bruyantes, où ils exploitent et déchaînent les forces inhérentes aux foules; par exemple, les parades militaires à grand fracas, des exhibitions spectaculaires, comme les Congrès de Nuremberg de Hitler, ou les harangues de Mussolini du haut de son balcon. Et cela s'explique très simplement : nous avons vu plus haut, qu'un réflexe conditionné, s'il n'est pas de temps à autre « rafraîchi », c'est-à-dire accompagné d'un réflexe absolu, perd de son efficacité; lorsqu'on emploie comme méthode de gouvernement la violence psychique, la force des symboles agissant sur les 9 10e des masses, c'est-à-dire la force agissante des ordres impératifs sur les suggestionnés, sur les « esclaves psychiques », s'évanouit peu à peu, si on ne touche pas périodiquement les cordes, que la peur ou l'enthousiasme sont capables de faire vibrer chez eux. C'est pourquoi, l'art de gouverner des dictateurs comprend toujours deux formes ou phases essentielles d'action : 1. rassembler les masses en foules, les impressionner par un coup de fouet psychique, en les haranguant violemment et en leur faisant percevoir en même temps certains symboles — clefs de leur affectivité — en ravivant chez eux la foi en ces derniers; 2. disperser de nouveau ces « foules », en les transformant en « masses », et les faire agir pour un certain temps, en les entourant de tous côtés par les symboles devenus de nouveau agissants.

En France, les idées de Le Bon ont rencontré une opposition véhémente de la part de Durkheim et de son école sociologique, qui se sont dressés contre la tendance psychologique de Le Bon. Selon Durkheim, la foule n'est pas un phénomène primitif, présocial, elle est plutôt une société *in statu nascendi*[1]. Ce qui caractérise une société évoluée, est sa structure sociale fixée (les institutions), qui exclut la foule, privée de cette structure. Enfin, selon Durkheim, l'idée de Le Bon sur l'influence des foules sur la vie sociale, est exagérée : les faits capitaux de la vie de la société ne trouvent pas leur solution par des coups brusques et tragiques dans la rue; ces derniers ne peuvent que renforcer les mouvements de la société même, qui y sont déjà à l'état latent.

Des courants sociaux exercent une pression sur l'individu qui se transmet aux masses. Cette pression s'exerce ainsi du dehors, mais là où il y a formation de foules, la pression peut avoir le caractère plus primitif des instincts (à base de pulsions). Durkheim repousse l'idée d'un psychisme collectif qui se manifesterait dans la foule. Dupréel arrive à entrevoir la nécessité de distinguer les foules et les masses, qu'il nomme « les foules diffuses ».

Si l'on suit les idées de Le Bon, on voit que ce qu'il dit de la « domination » des foules fans la vie moderne, n'est aucunement applicable aux pratiques des dictateurs, mais on constate qu'*il vise à frapper surtout l'idée démocratique*, en insinuant que les assemblées, souvent houleuses, irréfléchies, « chaotiques », imposent des solutions, des actes visiblement irrationnels, qui aggravent parfois les difficiles situations politiques, au lieu d'y remédier. Un peu de vérité réside dans cette affirmation. Mais, à notre avis, c'est justement le cas d'une révolte des masses contre une oppression psychique qui devient intolérable, c'est une réaction saine qui précède une vraie révolution, ou qui se manifeste à ses débuts. La « masse diffuse », passive, soumise, devient « foule », qui passe plus facilement à l'action : elle est agitée et donne libre cours à ses passions, si celles-ci ne sont pas freinées et canalisées par un tribun, un homme qui, en conformité lui-même avec les aspirations de la foule, sait exploiter les forces déchaînées et les diriger vers un but qui renferme le salut. C'est précisément la tâche des vrais meneurs ou chefs de l'humanité, en ces périodes de fermentation et de révolte plus ou moins consciente des âmes, de savoir utiliser les énergies qui se déchaînent, pour aboutir à des situations, d'où l'on voit se dessiner les horizons lumineux de l'avenir de l'humanité,

1. En train de naître.

émancipée aussi bien de l'esclavage matériel que de l'esclavage psychique. Ce sont alors de vrais prophètes de temps meilleurs.

Le but de ce livre est, d'une part, de contribuer à la compréhension du mécanisme de l'oppression psychique, telle qu'elle est exercée par les usurpateurs modernes, et qui entrave la marche du progrès; et d'autre part, de donner des armes efficaces à ceux, qui, coûte que coûte, veulent affranchir les hommes, et leur faire atteindre plus rapidement l'idéal lointain qui guide l'humanité.

Pour comprendre le mécanisme du « viol psychique », il nous faut s'adresser aux notions que nous avons exposées dans le chapitre II — la formation des réflexes conditionnés, le 2e système de signalisation, le système des pulsions, le système des activités humaines — et mener l'étude des facteurs agissants et des réactions des individus au sein des collectivités. Deux formes collectives se présentent devant nous : la *foule* et la *masse*, ou la « foule diffuse ». La méthode pour mener cette étude serait d'essayer de déterminer l'inventaire des engrammes dans le 2e système de signalisation chez les individus dans les foules et dans les masses séparément, d'établir le degré d'homogénéité de la composition des foules et des masses, de préciser les facteurs conditionnants et d'enregistrer les réactions dans les deux cas. D'une telle étude, menée avec les critères indiqués, on pourrait espérer qu'elle jettera une lueur favorable à la solution du problème en question.

En attendant de pouvoir procéder méthodiquement dans la direction indiquée, nous voulons nous occuper quelque peu de données connues — faits et idées — des auteurs, qui se sont penchés sur ces problèmes.

En ce qui concerne les méthodes employées pour déchiffrer la psychologie des foules et des masses, on pourrait se référer à Reiwald (130)[1], qui distingue les méthodes expérimentales, d'un côté, et la pratique psychologique, se basant sur des observations dans la vie courante des collectivités de l'autre. Pour les premières, il donne des exemples d'expériences de groupe faites surtout par Möde, et aussi par les behavioristes aux Etats Unis, qui n'ont pas hésité de constituer même des foules artificielles; enfin, des enquêtes qui devaient répondre à certaines questions se référant au problème; la méthode de sondages de l'opinion publique de Gallup, a pu être utilisée avec succès dans ces cas. Dans le domaine de la pratique de psychologie collective, la méthodologie appliquée se référait à des observations systématiques à l'école, à l'asile d'aliénés, à l'Institut des enfants abandonnés.

1. (130) p. 522.

La méthode des associations d'idées, inaugurée par Jung, pour l'étude de la psychologie collective, s'avère comme applicable avec succès dans les recherches expérimentales, comme dans celles basées sur des enquêtes et des observations.

Pour pouvoir prévoir les réactions des masses humaines à telle ou telle excitation collective et pour savoir diriger ces masses vers des buts qu'on se propose, il faut non seulement se familiariser avec les traits caractéristiques — nationaux et professionnels — de ces masses, mais aussi connaître ce qui caractérise la psychologie des masses et des foules, en général. Depuis longtemps on a remarqué que cette psychologie diffère radicalement chez l'homme qui se trouve au milieu de ses semblables et chez l'isolé. Le premier est plus facilement excitable, et les phénomènes d'inhibition, donc la maîtrise de soi-même, sont affaiblis.

Un autre trait régressif caractéristique est la perte d'impulsions volitives propres : on se soumet plus facilement aux ordres venant de l'extérieur. Ainsi, en Russie tsariste, les autorités enivraient les cosaques par la vodka quand elles les envoyaient contre les étudiants dans les troubles universitaires, en créant chez eux un état de régression volitive, pour pouvoir mieux leur imposer un comportement brutal envers la jeunesse révolutionnaire.

D'ailleurs, on constate que cet affaiblissement de certaines facultés critiques et volitives s'observe aussi dans d'autres cas d'agglomérations humaines, en dehors de vraies foules; par exemple, dans des discussions au sein des séances des clubs et d'associations, des parlements, etc. Un autre trait psychologique caractéristique observable dans les agrégations humaines, telles que les foules et même les masses, réside dans le fait qu'un changement psychique s'opère facilement dans l'individu par la communion avec la multitude de ses semblables, ceci dans une direction plus souvent négative que positive. L'imitation joue toujours comme un facteur psychique très important dans les situations grégaires. L'identification que l'individu fait, dans ce cas, de soi-même avec d'autres individus présents, a certainement son origine, comme l'affirme Reiwald (130)[1], dans un état précoce de l'enfance : l'individu tend à se libérer de la responsabilité intellectuelle et morale qui pèse sur lui, en la laissant tomber sur les épaules du meneur.

L'homme ne se distinguant, en principe, guère des animaux,

1. (130) p. 268.

les faits de la *sociologie animale* ne peuvent manquer d'attirer notre attention. C'est ainsi que l'indépendance génétique complète des deux formes d'aggrégats — la société et la foule — prouve nettement la différence qui les sépare : ainsi on voit que chez les criquets migrateurs une foule se forme au sein de la société[1]. Trotter (160) parle d'un instinct grégaire, qui serait à mettre sur le même plan que nos pulsions. On pourrait l'assimiler à notre pulsion n° 4, se basant sur ce que Trotter dit du sentiment « altruiste », qu'il fait dériver directement de l'instinct grégaire. Il nous semble pourtant que cette tendance serait à reporter plutôt à la pulsion n° 1, qui pousse les êtres vivants à s'agglomérer pour accroître leur sécurité en vue du danger d'agression. Selon Trotter, tout le comportement humain porterait des signes de la valeur déterminante de cet « instinct » grégaire : sa sensibilité envers les « directives » de la collectivité, à laquelle il appartient, sa conduite lors des paniques, sa tendance de rechercher et de s'incliner aisément devant les meneurs, son assujettissement à des explosions de sentiments violents, menant facilement aux excès des attroupements du type mob.

C'est surtout Alverdes (8)[2] qui, en sa qualité de biologiste expérimenté, paraît avoir approché de plus près la vraie portée de ces problèmes quand il dit qu' « aucun fait sociologique peut être compris sans être ramené à sa base psychologique », et que « chez les animaux ce sont le mariage et la famille, d'un côté, et l'association en entités plus vastes, de l'autre, des formes sociétaires qui, chez certaines espèces, s'excluent réciproquement, et, chez d'autres, coexistent en même temps et à côté les unes des autres. Deux principes biologiques différents sont donc réalisés, qui ne peuvent pas être ramenés l'un à l'autre ». Ces formes d'association préexistaient déjà avant l'apparition de l'homme sur la terre. Parmi les sociétés animales, Alverdes distingue des agglomérations simples et des masses animales, auxquelles il attribue une psyché collective. Il trouve le premier principe réalisé parmi les Protozoaires, des petits crustacés, les aphides, les lemmings. Une association de ce type peut se transformer en une société : on le voit chez les sauterelles qui, assises en masse en quelque lieu, peuvent se lever toutes d'un trait pour s'envoler. L'*imitation* joue dans ce cas, qui serait ainsi responsable de la formation d'un psychisme grégaire. Chez les fourmis on peut observer le mécanisme d'excitation de l'instinct d'imitation qui se réalise par des battements des

1. Rabaud (125) cité par De Felice (37) p. 372.
2. Cité par Reiwald (130) p. 78.

antennes, qui entrent en action aussi en cas de transmission d'ordres pour l'alimentation, l'agression ou la fuite, aussi pour prévenir la société du danger ou encore pour tranquilliser les congénères excités. Cette signalisation d'alarme par des coups d'antennes se propage très rapidement d'un individu à l'autre à travers toute la fourmilière.

Köhler a pu observer le phénomène d'imitation purement psychique, déclenchée expérimentalement chez les chimpanzés sur la station de Ténériffe : il prenait une attitude, exprimant un effroi intense et fixait de son regard un point déterminé, et tous les singes prenaient immédiatement la même attitude, quoique il n'y avait rien à voir. On peut refaire cette expérience dans la rue, en s'arrêtant et en regardant avec des signes d'intérêt marqué vers le ciel; immédiatement des passants s'arrêtent près de vous et scrutent le ciel; au bout de quelques instants une foule de gens est agglomérée dans cet endroit.

L'étape suivante, après les faits de la socio-psychologie animale, est celle de la *société primitive*, dont les spécimens ont été étudiés parmi les peuplades sauvages qu'on trouve encore dans le monde. Avant tout une constatation s'impose : les foules primitives ne sont pas nombreuses, le nombre n'est donc pas un caractère essentiel de la foule primitive : l'effectif d'une tribu australienne se réduit souvent à quelques dizaines d'individus. Comme dit De Felice (37), l'extraordinaire suggestibilité caractérise les primitifs. En raison de leur instabilité mentale (manque d'inhibitions, irradiation d'une excitation fulminante), certaines émotions envahissant subitement tout le champ de leur conscience, produisent en eux une sidération si violente qu'elles jouent ce qu'on a pu appeler « un rôle provocateur de l'hystérie », et il affirme, non sans raison, comme nous le verrons par la suite de notre exposé, que « les considérations politiques, sociales, religieuses ou philosophiques de notre société... ne sont pas si éloignées de la croyance des sauvages à des entités mystérieuses, qui président aux destinées des humains en les réduisant à l'état de possédés et de déments ».

R. Levy-Bruhl (95)[1] dont les études nous ont donné des précisions précieuses sur la *mentalité primitive*, trouve des différences capitales entre cette dernière et la mentalité de l'homme civilisé, mais ce qui a une portée énorme c'est la constatation que la mentalité du civilisé, quand il fait partie d'une foule, se rapproche singulièrement de la mentalité

1. (95) cité par Reiwald (130) p. 418.

primitive; la même mentalité se retrouve chez les enfants, les névrosés, en partie aussi dans le sommeil. Ainsi, l'affectivité des primitifs se plaît à utiliser la forme visuelle des images en tout ce qui touche la peur, l'espoir, le respect religieux, l'appel à une force protectrice. Dans la foule ce sont aussi les idées-images (aussi Le Bon), surtout dans le cas de foules religieuses, qui prédominent. Dans les deux cas on a affaire à des impressions de la première enfance. La représentation de la force protectrice fait cette dernière vénérable, redoutable et sacrée à ceux qui ont fondé leur salut en elle. Les représentations des primitifs sont d'ordre impératif plus qu'intellectuel; l'individu dans une foule se soumet facilement aux ordres. Régression dans les idées et l'ampleur des notions caractérise le primitif et l'individu dans une foule. Les deux ne prennent pas d'ombrage aux contradictions. Une dissociation de la personnalité est commune aux deux états : l'individu se sent lui-même et en même temps il s'identifie aux autres qui font partie de la même collectivité.

G. Hardy qui s'est occupé aussi de la question, conclut que la mentalité des primitifs est en tout identique à la mentalité qui règne dans la foule civilisée : cette coïncidence des caractéristiques devient encore plus évidente quand on considère la formation des foules chez les hommes primitifs. La différence entre la foule et la société normale est chez ces derniers si radicale que la première, loin d'apparaître comme une manifestation de la seconde, s'y oppose, au contraire, et risque de l'annuler[1], de sorte que la nature du phénomène de foule, comme d'une formation pathologique menaçant l'existence même de la collectivité, apparaît comme hautement probable : tous les traits de foule sont amplifiés chez la foule primitive, comme le constate Hardy. Ainsi l'homogénéité — les mêmes races, religion, style de vie, le même niveau social, conditionnement intellectuel et moral — facilite la formation des foules. Si on joint à cela l'émotivité passionnée, surtout sous forme de peurs et de haines, fixées héréditairement, l'expérience d'un passé non assuré, on conçoit que les primitifs vivaient et vivent dans un monde rempli d'inquiétudes et d'angoisse. Les moindres mouvements extérieurs déclenchent l'agglomération sous forme de foules.

Certains éléments d'ordre physiologique comme les famines et la sous-alimentation chronique rendent ces états plus aigus encore. Ils sont tellement habitués à ces *états grégaires* qu'ils considèrent comme désirables, qu'ils tiennent toujours sous

1. Cité par De Felice (37) p. 45.

la main les moyens pour y accéder : des tam-tams effrénés, une musique à rythme brutal, créant l'obsession et entraînant même les plus calmes. Le tapage, l'odeur de poudre, les cris et les hurlements, des gestes automatiques, des balancements réguliers du corps, des extrémités et de la tête, mènent à une sorte d'hypnose. A cette occasion on pourrait rappeler que de nos jours, dans les grands rassemblements populaires, on emploie souvent le vacarme, la musique, les parades, pour arriver aux mêmes buts.

Ces peuplades sauvages recherchent dans l'ivresse collective des foules un état d'obnubilation grégaire, qui se présente dans une foule excitée, et qui rappelle l'ébriété causée par les narcotiques.

De la formation des foules chez les primitifs, la voie psychologique, qui fait comprendre le phénomène grégaire chez les peuples dits civilisés, est directe. D'un côté, la foule civilisée se distingue, en principe, peu de la foule primitive, à cette différence seule que les mêmes traits caractéristiques apparaissent quelque peu mitigés, moins brutaux, bien qu'on assiste parfois à des explosions de passions d'une extrême violence, voire sauvagerie, comme il ressort d'une scène de grève des mineurs, décrite par Émile Zola dans son roman « Germinal ». Il est vrai que les phénomènes grégaires chez les primitifs, qui prennent le caractère de fêtes, associées à des rites religieux, où une frénésie écervelée s'empare parfois des participants, tombant dans un état d'extase collective, lequel aboutit souvent à des massacres et à des phénomènes d'épuisement et de désagrégation de la société, ne peuvent être considérés que comme formes pathologiques.

De l'autre côté, l'existence de foule primitive peut donner lieu au phénomène de la genèse des masses, ou foules diffuses, où la mentalité conserve certains caractères primitifs, comme la crédulité, la prépondérance de l'affectivité sur les éléments de la raison, les tendances conformistes, la promptitude à suivre les meneurs; la différence est qu'il n'y a pas de contagion affective, d'induction motrice, d'imitation : les réactions ne sont pas aussi véhémentes et explosives que dans une foule. La raison réside dans le fait d'un isolement spatial. La genèse des masses et partant des formes de la société constituée a été bien éclairée par Mac Dougall (99)[1], qui dit que l'isolement social peut devenir un poids insupportable à l'individu, qui se trouve dans des difficultés économiques et qui a perdu, pour cette cause, la force de résistance psychique. Ce serait, selon Reiwald (130), une des causes du succès du

1. Cité par Reiwald (130) p. 170.

mouvement nazi qui menait à une agglomération facile des éléments déclassés et désaxés. Quand une certaine organisation contrebalance les caractères chaotiques de la foule, elle cesse de l'être, elle se transforme en foule diffuse, en masse, qui est déjà un élément normal, intégré dans la société.

Il faut faire mention ici encore de l'idée de Fromm (60)[1], qui éclaire le processus d'agglomération et qu'on pourrait peut-être envisager comme un contrepoids à la tendance vers la liberté, qui, selon Pavlov, aurait même ses origines dans un réflexe inné spécial, Fromm (60) parle de la « peur de la liberté » qui survient peut-être même comme une conséquence du caractère mécaniciste et énervant, qui a gagné notre civilisation. L'individu se sent isolé dans un monde immense et menaçant. La sensation de liberté totale provoquerait des sentiments d'insécurité, d'impuissance, de doutes, de solitude et d'angoisse. Pour pouvoir survivre, l'homme tend à ce que ces sentiments soient affaiblis, allégés, adoucis. Une tendance dans la direction sadique et masochique contribue à ce que l'homme cherche à s'enfuir de la solitude, qui lui est insupportable.

Très intéressant est le raisonnement de Reiwald (130) concernant la psychologie de la *formation de la société*. « La société se forme, dit-il[2], par le fait que la majorité arrive à dominer et à refouler ses tendances agressives ». Au début, les manifestations de la pulsion numéro 1 vont se polariser vers l'extérieur sous forme de guerres, de colonisation, etc. Mais une partie de l'agressivité subsiste, laquelle s'extériorise sous forme de crimes. La société mène une lutte continuelle et acharnée contre la criminalité, en cherchant une compensation sous forme de sublimation de la pulsion agressive par le travail, l'art et les activités intelligentes, aussi par les sports et plus directement sous forme de vengeance collective par la justice punitive. A l'origine chaque membre de la société y participe, par exemple, par la lapidation. Ainsi la satisfaction des velléités criminelles propres est déviée par une projection sur les criminels qu'il entreprend ensemble avec d'autres cosociétaires. Cet apaisement collectif se manifeste aussi dans la participation aux exécutions publiques qui revêtaient jusqu'au XVIII[e] siècle le caractère de fêtes populaires; aujourd'hui on le ramène au spectacle des « causes célèbres ».

La compensation de la pulsion combative se fait de nos jours encore dans une autre direction : tout ce que l'individu ne peut plus se permettre au sein de la société (ambition exagérée du pouvoir, velléité de propriété excessive, assouvissement d'une volonté sauvage de destruction), est transféré à l'État, qui devient alors une sorte de réservoir, où s'accumule l'énergie agressive potentielle des individus. L'État peut se permettre tout ce qui est défendu à l'individu. Les crimes qu'il commet sont justifiés. L'État seul peut continuer à vivre dans une sorte d'état naturel, qui est surpassé chez l'individu.

1. (60) p. 115.
2. (130) p. 263.

L'analyse rapportée ci-dessus, nous montre le phénomène de l'évolution psychologique ascendante des éléments grégaires de l'homme, la formation de la société structurée. Mais par moments et dans certaines circonstances, la société se relâche, dit De Felice (37), et les individus qui la composent, cèdent à un besoin irrésistible de détente, s'efforcent de se soustraire aux coutumes et aux lois qui sont venues contrecarrer le libre jeu de leurs instincts : ils s'agrègent en foules avec toutes leurs caractéristiques affectives, qui peuvent donner lieu à la réalisation des comportements des foules primitives. Les transports affectifs, « les ivresses de ces foules peuvent tendre à détruire toute espèce de société[1] ». Et alors, « loin d'insuffler au corps social une vigueur nouvelle, elles ne sont que les spasmes d'un mal qui le ronge et sont des symptômes de sa décomposition temporaire ou définitive... elles provoquent des affolements, dus au hasard, des emportements hystériques et des coups de force ». De tels faits on voit que tandis que la société représente un agrégat durable, la foule est un agrégat passager, dans lequel se fait voie une intoxication psychique qu'une tyrannie quelconque peut exploiter à son profit. On pourrait encore dire que « la société est un phénomène normal qui s'appuie sur la réalité biologique de l'individu et en est la sauvegarde ». La foule, par contre, « phénomène anormal, annihile provisoirement cette réalité, en l'engloutissant dans une masse amorphe, dont l'origine et le comportement attestent suffisamment le caractère pathologique ».

Il faut donc distinguer, comme nous l'avons dit plus haut, entre les notions de « masse » et de « foule ». Une foule est toujours une masse, tandis qu'une masse d'individus n'est pas nécessairement une foule. La « masse » est généralement *dispersée topographiquement*, les individus qui la forment n'ont pas de contact immédiat, corporel, et ce fait, du point de vue psychologique, la distingue sensiblement de la foule.

1. De Felice (37) p. 371.

Mais il y a un lien, malgré tout, entre les éléments d'une « masse » : une certaine homogénéité quant à leur structure psychique, déterminée par une égalité d'intérêts, de milieu, d'éducation, de nationalité, de travail, etc.

G. Tarde (151), à différence d'autres sociologues, a attiré l'attention non seulement sur le problème des foules, mais aussi sur celui du « public », qui correspond, dans une certaine mesure, à l'élément dans la société que nous avons désigné par le nom de « masse ». Tarde contredit l'opinion de Le Bon (91), selon laquelle nous vivions dans une « ère des foules », en disant que ce serait plutôt l' « ère du public ». Il considère le public comme le groupe social de l'avenir. En parlant des différences entre le public (masse) et la foule, il souligne que tandis que le comportement de la foule est dépendant des facteurs du climat, du temps, de la saison (« le soleil est un des grands toniques de la foule »), le public en est indépendant. Le public peut être international, mais pas la foule. Le public (masse) peut donner naissance au phénomène « foule », comme aussi la foule, en se dispersant, redevient masse. La physionomie du « public » peut être différenciée selon la foule qui en sort; ainsi les éléments pieux du public se rassemblent dans la foule des fidèles à l'église, dans les pèlerinages à Lourdes, etc., les éléments mondains dans les courses de Longchamp, les bals et les banquets, les éléments intellectuels dans les théâtres, les conférences, etc., les éléments ouvriers dans les grèves, les éléments politiques dans les réunions électorales, les parlements; les éléments révolutionnaires dans les mouvements insurrectionnels.

Une *classification des foules* peut être entreprise aussi à base de notre différenciation de pulsions comme éléments fondamentaux des affectivités, servant à caractériser les réflexes absolus et à construire les réflexes conditionnés. Les réalisations des entités sociales comme les foules, ne sont presque jamais du type pur, c'est-à-dire se basant sur une seule pulsion, mais souvent ce sont deux pulsions qui servent de bases à une foule caractérisée. Ainsi, on pourrait établir un tableau schématique de différentes réalisations dans ce sens, que nous rapportons page suivante.

Dans ce tableau les quatre colonnes verticales correspondent aux quatre pulsions, et les quatre lignes horizontales aussi; dans les casiers qui sont situés aux croisements des colonnes et des lignes, se trouvent les dénominations des foules, de sorte qu'on peut, par exemple, en suivant la ligne 2 (pulsion n° 2) jusqu'à la colonne 3 (pulsion n° 3), trouver le nom « cabaret », car l'ensemble des personnes qu'on y trouve réunies, forme une foule dont la nature est caractérisée par

		+ 1	+ 2	+ 3	+ 4
Pulsions		*combat.*	*nutrit.*	*sexuelle*	*parentale*
1	*combat.*	parade corrida boxe	cantine grève	courses à Longch. sokols	pèlerinage défilé polit.
2	*nutrit.*		banquet	cabaret	communion banquet funéraire
3	*sexuelle*			bal	procession religieuse
4	*parentale*				messe à l'église congrès scientif.

les pulsions nutritive (2) et sexuelle (3), qui les ont poussées à rechercher ce lieu. Si les deux coordonnées sont de la même nature (ont le même numéro), on a devant soi une foule du type pur; par exemple, à l'intersection de la ligne 2 avec la colonne 2, se trouve le casier « banquet », où la satisfaction de la pulsion n° 2 (nutritive) détermine le rassemblement.

Il faut donc différencier, qualitativement et quantitativement, la notion des « masses » de celle des « foules ». En ce qui concerne le facteur « qualité », il peut y avoir des diverses masses (comme, d'ailleurs, aussi des diverses foules). Ainsi une masse composée exclusivement des éléments du groupe des « violables » (90 %, groupe « V »), ou des « résistants » (10 %, groupe « R »)[1]; même à l'intérieur de ces groupes, il peut y avoir des sous-groupes, par exemple, un groupe R^i (intellectuels), R^o (ouvriers), R^a (agriculteurs), etc. Chaque masse aura alors sa caractéristique psychique dont il faut tenir compte quand on l'a devant soi, soit agglomérée et formant alors une foule, soit diffuse, donc agglomérée seule-

1. V. p. 347.

ment dans l'imagination de celui qui s'adresse aux éléments qui la composent.

D'autre part, du point de vue « quantité », il faut encore tenir présent à l'esprit, que les masses, comme aussi les foules, peuvent être nombreuses, ou petites avec tous les passages entre ces deux extrêmes, et que la puissance et même la qualité des forces psychiques qui les caractérisent, influencent le comportement de l' « acteur »-meneur, ou orateur, qui la domine, ainsi que de la masse elle-même.

Après avoir énoncé les caractéristiques des notions de « foule », de « masse », de la « société », et des formes élémentaires dont ces précédents dérivent, après avoir connu ensuite la mentalité primitive qui est à l'origine de ces formes, et enfin, les traits essentiels de la psychologie collective, nous pouvons tenter de faire une classification de tous ces éléments. Cette classification, sous forme d'une *structure de la société*, nous facilitera la compréhension des phénomènes dont il est question dans ce livre. Le schéma structural suivant peut résumer avantageusement cette classification :

Société :

- A. Organisée (structurée, progressive);
  - *a*) instituée (cadres);
    - 1° institutions;
    - 2° élites;
  - *b*) latente (masses);
    - 1° les « violables » (90 %);
    - 2° les « résistants » (10 %).
- B. Agglomérée (foules, régressive);
  - *a*) passive (statique, acéphale);
    - 1° amorphe (fortuite, indifférente);
    - 2° caractérisée (intentionnée, polarisée);
  - *b*) active (dynamique, céphalisée);
    - 1° chaotique (hystérique);
    - 2° dirigée (extatique, paroxystique).

Des auteurs, qui ont tenté de traiter la société humaine comme une entité biologique de degré supérieur, comme un organisme de nature collective, se superposant au stade d'unité individuelle, ont cru pouvoir discerner un parallélisme dans l'évolution de l'individu et de la société[1]. Ainsi on a distingué cinq périodes dans la vie de cette dernière qui correspondaient aux cinq phases dans l'évolution de l'individu :

Périodes dans l'évolution de la société humaine :	Phases dans l'évolution de l'individu :
1° Pastorale et agricole;	nutritive — de la jeunesse (dominée par la pulsion n° 2),
2° Expansion territoriale et conquêtes;	agressive — de l'adolescence (pulsion n° 1).
3° Émigration et colonisation;	génésique — de l'homme adulte jeune (pulsion n° 3).
4° Industrielle et scientifique;	émotivo-intellectuelle — de l'homme mûr (pulsion n° 4).
5° Déclin;	déclin de vieillesse.

Il faut toutefois se garder de pousser trop loin l'assimilation de la société à un organisme vivant. Une critique pertinente de cette tendance exagérée est livrée par Ad. Ferrière (53) dans son ouvrage capital « La loi du progrès en biologie et sociologie ».

Nous avons déjà dit que dans la pratique d'aujourd'hui on a affaire aux masses plus qu'aux foules. Il est vrai qu'on peut obtenir de la foule l'exécution de telle ou telle action, on peut s'en servir à certains moments, mais il serait téméraire de prétendre qu'on puisse gouverner un État au moyen de l'action des foules. Puisque dans les chapitres suivants nous parlerons surtout de la propagande politique moderne, qui en appelle aux masses, nous voulons ici, par contre, illustrer au préalable l'essentiel des réactions des foules, qui, comme nous l'avons déjà vu, sont caractérisées par G. Le Bon dans son étude de la psychologie des foules, comme relevant d'une sensibilité exagérée et sujettes à la *contagion psychique*. Ceci est d'autant plus important que la propagande politique affective dont il sera question plus bas, tout en s'adressant principalement aux masses, ne dédaigne pas, de temps à autre, d'avoir recours aux méthodes qui transforment les masses en foules, qu'elle utilise ensuite à ses fins.

1. Bovet (19) p. 177.

Les « tabous » de la conscience sont, pour la plupart, accompagnés de sentiments désagréables qui disparaissent dans la foule ou la masse, lorsque l'individu peut les faire retomber sur un autre; il peut alors agir en suivant ses impulsions primitives, sans en porter de responsabilité. C'est la raison pour laquelle on observe parfois des pires excès commis par la foule. Ce fait s'explique, en partie, car « il existe beaucoup d' « arriérés » dans la société, comme le dit Bovet (19), qui sont restés à un stade d'évolution inférieur, soit dans leurs aspirations et leur conduite, et qui sont de vrais apaches, soit dans leurs idées, comme le sont certains panégyristes de la « manière forte ». Ils représentent un état social disparu. Toutefois, il y a aussi à nos côtés des précurseurs, des hommes qui représentent un état social auquel la masse n'est pas encore arrivée ».

Il est vrai qu'une foule peut être entraînée à un paroxysme, à une explosion, à des velléités de violence, comme à un enthousiasme délirant; il est vrai qu'elle est capable de lâchetés inouïes ou d'héroïsmes sublimes. Mais ce qui est toujours bien caractéristique, c'est qu'elle n'agit que lorsqu'elle est menée, quand il y a des protagonistes qui manœuvrent ses réactions, des « ingénieurs d'âmes ». Le Bon dit d'ailleurs lui-même, que « sans meneur, la foule est un être amorphe, incapable d'action ». On pourrait citer en exemple les phénomènes de lynchage : il suffit souvent qu'un seul homme fasse un geste irréfléchi, et la contagion gagne les autres qui accomplissent alors, par un réflexe d'imitation, des actes d'horreur.

Nous avons déjà parlé plus haut[1] des *réflexes d'imitation*. Dans le contexte présent nous voulons seulement ajouter qu'on peut distinguer, dans le domaine des faits du comportement social, où l'imitation joue, comme le dit Bovet (19), le rôle du « mode d'action par excellence de la collectivité sur l'individu, du grand agent de la contrainte sociale », deux sortes d'imitation : l'une par nécessité instinctive, l'autre par devoir et obligation. C'est avec le premier type d'imitation qu'on a affaire dans le cas des foules. Ce type « se rattache à un mécanisme psycho-physiologique — le pouvoir idéo-moteur commun à toutes les représentations d'un mouvement, partant à toutes les perceptions de gestes et des actes : de voir bâiller, nous bâillons, d'entendre crier, nous crions. Il y a en nous quelque chose qui nous pousse à agir, sans y penser », comme agit l'individu que nous avons sous les yeux. Si la foule, dans laquelle nous nous trouvons, déclenche en nous cet instinct-imitation, ce n'est pas parce qu'elle

1. V. p. 37.

est foule, mais parce qu'elle se meut et que nous voyons qu'elle se meut ». « L'émotion se propage, en provoquant l'imitation de gestes qui la traduisent. Tout autre est imitation-devoir, qui est accompagnée du sentiment de l'obligation. »

Cette imitation-réflexe qui caractérise la foule amorphe, propage la répétition d'un geste dans tous les sens, tandis que dans la foule céphalisée, dirigée par des meneurs, et dans la société structurée, les gestes ne se propagent plus par imitation que dans une seule direction : du haut en bas. Ainsi dans les agglomérations poussées par la pulsion combative, on observe aussi deux modes d'imitation : instinctive, sous forme d'explosion spontanée — l'émeute — dans la foule; et obligatoire, où on voit une mise en jeu provoquée — l'insurrection — dans une masse céphalisée, dirigée. Pour Tarde « la sociabilité n'est autre chose qu'imitativité ». Déjà Spinoza[1], dans son « Ethique » distinguait des actes d'imitation, des actes d'émulation, qui sont caractérisés parce que « nous imitons les desseins et les actes seulement de ceux qui ont à nos yeux du prestige », c'est-à-dire des chefs, des meneurs. D'ailleurs, on peut dire que l'état d'une foule amorphe, acéphale, est très instable : très vite une hiérarchie — meneurs et menés — s'établit. Alors l'imitation instinctive se double rapidement de l'imitation obligatoire et de là on passe vite de l'imitation sentie comme un devoir à l'obéissance.

Nous aurons encore à parler du problème concernant le rôle des meneurs des foules et des masses, qui jouit dans la sociologie d'une grande importance, ici nous nous bornerons à souligner l'idée, émise par Bovet (19), que « les meneurs sont créés par l'émeute elle-même. Leur prestige n'est pas antérieur à la foule amassée, et généralement — dans la foule — il ne survit pas à la dispersion de la dernière ». Par contre, « l'insurrection et la guerre sont prêchées par quelqu'un dans la société; ce ou ces quelques-uns poussent les autres, et le mouvement gagne les masses et les foules non par réflexes imitatifs idéo-moteurs, mais par des réflexes d'émulation », c'est-à-dire se basant sur des processus du type intellectif.

Pour donner une idée de l'efficacité des moyens psychologiques, qui influencent la foule, nous citerons en exemples quelques épisodes frappants, vécus pendant la *Révolution russe*.

La scène se passe à Pétrograd, le 5 mars 1917. Dès le matin, des foules déferlent dans les rues de la capitale, un sourd mécontentement ayant envahi depuis quelques jours le peuple,

1. Cité par Bovet (19) p. 194.

fatigué par la guerre, les privations, les rumeurs qui circulent. La goutte d'eau qui a fait déborder le vase, est l'augmentation du prix du pain. Et voilà le peuple dans la rue, spontanément, sans plan, sans guides. On a maintes fois essayé de faire croire que tout ce mouvement avait été organisé, calculé, et dirigé : c'est faux, et inventé de toutes pièces. La vérité est que toute la capitale, le gouvernement comme les partis politiques, étaient pris au dépourvu par le mouvement, lorsqu'il éclata ce jour-là. Toutes les grandes artères de la ville étaient noires de monde, la police, prise de panique, avait disparu, et les foules, silencieuses, inquiètes, grondant sourdement, voguaient, désemparées... Dans les casernes et dans les cours des maisons, à certains carrefours, les troupes étaient consignées, mais les officiers n'osaient pas les faire sortir. Le trafic des tramways cessa dès les premières heures de la matinée; vers midi les employés du téléphone commencèrent à quitter leurs postes, les liaisons manquaient de plus en plus, le plus grand désarroi régnait dans les bureaux, les administrations; on s'interrogeait, on répandait des rumeurs de plus en plus pessimistes, on avait la sensation très nette que tout se dissolvait, qu'on était entraîné vers l'inconnu, vers le chaos. Je le répète, aucun signe d'organisation, de plan, de volonté dirigeante. On savait qu'à la Douma (le Parlement), le désarroi et l'aboulie les plus profonds régnaient au sein de tous les groupements politiques. Secrétaire général d'une grande organisation d'aide technique militaire, constituée par les sociétés techniques et scientifiques, je me trouvais à ce moment dans les bureaux de cette organisation, au centre même de la ville. Vers deux heures de l'après-midi, voyant l'effondrement complet de toute structure, sachant que dans trois heures l'obscurité devait tomber sur la ville et que celle-ci risquait de se trouver plongée dans un chaos complet, d'où le pire pouvait sortir, les quelques dirigeants présents au bureau prirent une décision — on comprenait enfin que chaque groupe devait essayer de faire, pour son propre compte, des efforts d'organisation — on transmit aux deux écoles de *techniciens des gaz de combat* que le Comité dirigeait à Pétrograd, l'ordre de marcher vers le centre de la ville en formation militaire, en uniforme et les masques à gaz à la ceinture. Une heure plus tard, la troupe — une centaine d'hommes — défile dans une des grandes artères, le Liteyny, en se frayant un chemin parmi la foule, en formation serrée, le fusil sur l'épaule, musique en tête, précédée de grands drapeaux rouges et encadrée des membres du Comité muni de brassards rouges. Trois cents mètres avant d'arriver au centre, le Nevsky, un ordre est donné : mettre les *masques à gaz!* Et la petite troupe, attirant l'attention de la foule, par la musique et les drapeaux rouges flottants, marche l'air martial, les masques à gaz conférant aux hommes un aspect sinistre, menaçant. En peu d'instants la foule est électrisée, polarisée dans une seule direction, toutes ses incertitudes, les appréhensions, sont évanouies, dissipées, la digue psychique est rompue, la désinhibition joue; comme une traînée de poudre se répand la nouvelle, « les troupes révolutionnaires arrivent : elles vont attaquer aux gaz les casernes du carrefour ». Bien entendu, il n'y avait pas de bidons de gaz, il n'y avait que des masques, c'était du bluff le plus pur, rien d'autre qu'*une manœuvre psychique!* Mais cela a suffi, la nouvelle a été saisie, colportée en peu d'instants — elle pénètre dans les casernes proches — et au bout de quelques minutes on vit des soldats sortir, isolés, l'arme à la main, acclamés par la foule, qui délirait maintenant; ils se joignirent à la troupe qui portait les masques. Un quart d'heure plus tard, les casernes étaient vides, les soldats fraternisaient avec la foule. Dans ce coin de la capitale la cause de la Révolution était gagnée, gagnée sans effusion de sang, par un simple coup psychologique.

Voici maintenant un autre exemple de la possibilité de manier à volonté les agglomérations humaines au moyen d'armes psychologiques. En novembre 1917, après l'arrivée des bolcheviks au pouvoir, des excès, comme on sait, n'étaient pas rares; la foule, surexcitée, attaquait souvent des personnes dans la rue, sans aucune raison, sur la foi d'un simple soupçon, émis par n'importe qui dans la foule. On sait que même les animaux dans un troupeau sont plus sensibles à la réaction de leurs cotroupiers qu'aux stimulations extérieures[1]. Les personnes attaquées couraient le risque d'être lynchées, ce qui arriva d'ailleurs parfois. Pour obvier à ce danger, une organisation d'intellectuels, sympathisant du reste avec le gouvernement soviétique, imagina une méthode d'action psychologique sur la foule dans des cas semblables : une harangue directe n'était pas toujours efficace et comportait parfois des risques réels pour celui qui voulait sauver l'attaqué. Il se créa alors un service, qui reçut la dénomination d' « *Aide fraternelle* ». Voici comment il procédait : si un homme était attaqué dans la rue, des agents de cette organisation témoins de la scène, se rendaient en hâte au téléphone le plus proche, et téléphonaient au centre, où il y avait nuit et jour une permanence. Aussitôt des hommes, spécialisés en propagande et se tenant à la disposition du centre, montaient dans une auto toujours disponible à la

1. TROTTER (160) cité par DOMENACH (45) p. 67.

permanence, et étaient transportés à toute vitesse au point indiqué. Arrivés à proximité du lieu, où la personne prise à parti se trouvait dans une situation périlleuse, ils se mêlaient à la foule en divers points de sa périphérie et se mettaient à prendre part à la discussion, chacun pour son compte, en cherchant à attirer à soi l'attention et à faire dévier les discussions. Agitateurs expérimentés, ils devenaient ainsi rapidement de nouveaux centres d'attraction pour la foule; en reculant peu à peu dans des directions opposées, ils cherchaient insensiblement à s'éloigner les uns des autres, en attirant à eux leur entourage et en disloquant ainsi la foule menaçante en plusieurs groupes, ce qui finissait par détruire sa cohérence : la personne menacée, était alors souvent vite oubliée, et pouvait s'éclipser, en sauvant sa vie. Cette organisation était connue aussi sous le nom de « service de secours spirituel ».

Voici encore une forme d'action psychique sur des attroupements dans les rues qui a fait ses preuves : au cours d'une campagne politique pendant la guerre civile au sud de la Russie, il y avait des vitrines dans la rue, où on exposait des affiches, des cartes, des photos, etc. Des gens stationnaient toujours devant elles. Des propagandistes se mêlaient à ces gens, deux par deux, par exemple, et commençaient à s'entretenir à haute voix devant la vitrine, ou même à discuter. Aussitôt le public se rassemblait autour d'eux et prenait part à la controverse. Les deux hommes, rompus aux règles de la propagande, munis de données et d'argumentations capables de faire impression, pouvaient le plus souvent diriger à volonté l'esprit de la foule qui s'assemblait devant la vitrine.

Ce qui est très caractéristique pour une foule, mais, comme nous le verrons plus loin, l'est également pour la masse, c'est la prépondérance des manifestations de la vie affective sur le raisonnement : l'attention d'une foule, même composée d'éléments plus ou moins cultivés, disciplinés et raisonnables, peut facilement être déviée et attirée vers des actions futiles, mais agissant sur les sens, vue, ouïe, etc. Un exemple marquant est le suivant, tiré de la vie politique d'un peuple nordique très cultivé, très équilibré, les Danois. Cet exemple est d'autant plus intéressant que les chefs politiques, qui croyaient avoir leurs masses parfaitement en main grâce à des arguments logiques, se basant sur des raisonnements, les chefs, qui hautainement, affirmaient que les expériences des mouvements populaires russe, italien, allemand, n'avaient aucune valeur pour les masses nordiques, organisées depuis des dizaines d'années en formations professionnelles, éduquées à réfléchir avant tout, à raisonner, à peser froidement, ces

chefs devaient se persuader du contraire par une expérience simple et concluante. Un grand meeting de 10 000 personnes a lieu un jour dans un beau parc de Copenhague. Sur une tribune improvisée, un jeune député, très populaire, très incisif dans son argumentation, tient un discours. La foule l'écoute dans un silence religieux; les cerveaux travaillent, on suit la cadence logique de la pensée de l'orateur, on est visiblement d'accord. Mais voilà que derrière la foule, des expérimentateurs laissent soudainement échapper et flotter dans le ciel une cinquantaine de petits *ballons rouges d'enfants*, avec de petits fanions. Et aussitôt, presque toute cette foule (90 % des auditeurs au moins), attentive, raisonnante jusqu'alors, se tourne vers le spectacle, qui s'offre à ses yeux, elle suit les évolutions des ballons, elle les acclame, elle a oublié l'orateur, et le pauvre, déconcerté, s'efforce de la retenir, de recapter l'attention; hélas, c'est peine perdue, les ballons ont une action plus forte sur les 9/10e des auditeurs. Enfin, il enchaîne — il fait une association entre son discours et les ballons — il s'exclame : « Voilà, camarades, comme ces ballons qui montent vers le ciel, ainsi nos espoirs », etc., etc. Et ce n'est qu'alors que la foule se tourne à nouveau vers lui et se remet à suivre sa harangue interrompue. Cet exemple est concluant pour la mentalité des foules, même pour celles qui résistent le mieux à la suggestion des sens.

Mais, si les foules sont sujettes à des impulsions, touchant à l'affectivité émotive, il faut bien avouer, qu'il serait faux de croire, que la foule se laisse surtout entraîner par des mobiles moralement ou rationnellement négatifs. Il est toujours émouvant de pouvoir constater la bonhomie et la discipline des *foules parisiennes*, comme, par exemple, dans les grandes manifestations du Front Populaire : malgré l'émotivité naturelle aux Français, comme à tout peuple latin, la foule parisienne se montre docile, et facilement préservable de la panique. Le contraste avec la foule russe d'autrefois est bien frappant. En 1894, pendant les fêtes du couronnement de Nicolas II à Moscou, une catastrophe terrible survint au camp de *Khodynka* : une foule énorme, prise de panique folle, se rua vers les issues étroites du camp, bouleversant, piétinant tout dans sa course. Quelques milliers de morts, tel fut le bilan tragique! A Paris il nous a été donné une fois d'être témoin d'une situation angoissante : les alentours du Vélodrome d'Hiver, à l'occasion d'un grand meeting, étaient noirs de monde — deux entrées étroites, absence complète de police en cet endroit. La foule se ruait vers les entrées, elle se pressait, elle suffoquait, on a pu craindre, un moment, l'imminence de la catastrophe. Eh bien! soudain, de cette

même foule, fusèrent des cris, rythmiquement scandés, cris qui furent aussitôt repris et chantés en chœur par toute la multitude : « Ne poussez pas! Ne poussez pas! » L'effet fut merveilleux : tout se canalisa, la pression devint moins forte, une inhibition collective se répandit dans tous les cerveaux.

Nous voulons conclure notre exposé de principales notions sociologiques par les idées là-dessus des *behavioristes* — William Brown, Dewey, Allport. Reiwald (130) dit à propos d'eux que, selon leurs idées, l'organisme humain individuel et social devient une machine. En effet, ils pensent que la différence dans le comportement de l'individu isolé et de l'individu dans la foule n'est que graduelle, et que toute action, même dans la foule, est conditionnée par un entraînement, un apprentissage. Brown énumère, comme exemple, quelques spécimens caractéristiques de foules où l'expérience entre comme facteur décisif. Ce sont : le rassemblement à l'église, un meeting politique, un régiment en campagne, une équipe de footballeurs, une secte religieuse. Le comportement de l'individu diffère de celui dans la foule, parce que l'ambiance est, dans les deux cas, différente. L'action de l'apprentissage et du milieu environnant domine très nettement les impulsions d'origine héréditaire et instinctive. On voit que les idées se rapprochent sensiblement de celles qui découlent de la doctrine pavlovienne des réflexes conditionnés. Allport (6)[1] parle même directement de ces réflexes, il dit qu'un tel réflexe est, par exemple, la réaction d'un homme, qui, dans une foule nazi, même étant hostile à ce mouvement, fait le geste du salut hitlérien, ensemble avec les autres participants à la réunion, et ceci non pas par imitation, mais par soumission et suggestion du grand nombre : c'est le prestige de la masse écrasante de la foule qui détermine son geste conformiste. L'expression des visages d'autres personnes présentes dans la foule, comme aussi d'autres symptômes affectifs de leur comportement déclenchent chez l'individu en question une réaction réflexe, mais cela se fait par une voie indirecte, non pas par une induction affective directe, comme le dirait Mac Dougall, ou par imitation (Espinas), car il se comprend que l'excitation observée dans l'entourage pourrait provoquer aussi d'autres réactions, par exemple, elle pourrait nous faire sourire ou nous indigner; c'est plutôt une réaction complexe sur l'ensemble de la situation, c'est-à-dire, moyennant un appel au Deuxième système de signalisation que nous avons connu ci-dessus[2], avec la réphénation d'un réflexe

1. (6) cité par Reiwald (130) p. 403.
2. V. p. 77.

intellectif, qui agit alors en provoquant une désinhibition.

En général, le behaviorisme des derniers temps repousse, en opposition avec Mac Dougall, l'importance, pour l'homme, des instincts comme déterminantes de ses activités, qu'il voit s'exercer par le jeu des réflexes conditionnés et de l'intelligence, c'est-à-dire, par des réflexes intellectifs, selon notre terminologie. Il considère que toutes les actions sont conditionnées par des traitements correspondants, qu'elles peuvent être supprimées, transformées ou maintenues et exercées à volonté.

Nous avons déjà vu que les notions d'une « âme de foule », de l' « inconscient collectif », « group mind », etc., même dans le sens que leur donne Mac Dougall, ne peuvent être retenues dans la psychologie sociale, se basant sur la psychologie objective. Le behaviorisme américain les repousse aussi[1]. Les coutumes ou les habitudes largement répandues, ont pour base le fait que souvent les individus se trouvent dans la même situation et réagissent de la même manière. Le journaliste américain Walter Lippmann (96) se fait sienne la formule de Sir Robert Peel sur l'idée de l' « âme de foule[2] ». Pour ce dernier l' « âme collective » est « une généralisation d'un amalgame de bêtise, de faiblesse, de préjugés, de sensations justes, de sensations fausses, d'obstination et de... coupures de journaux ».

Pour comprendre l'action collective, surtout celle des masses, qui déterminent, à notre avis, les faits politiques dans les machines gouvernementales d'aujourd'hui, après avoir souligné quelques caractéristiques marquantes de la psychologie des foules — un des aspects des masses populaires — pour les comprendre en fonction des données scientifiques modernes, il faut partir du concept que les phénomènes qui régissent le comportement des individus, sont responsables du comportement des multitudes. Nous avons vu que ce sont quatre pulsions, qui sont à la base de tout comportement et nous avons vu aussi que sur chacune de ces bases, il est possible de construire des réflexes conditionnés, voire des systèmes de réflexes conditionnés. Ce sont les *pulsions combative, alimentaire, sexuelle et parentale.* Les mécanismes des réflexes innés ou absolus, avec lesquels les hommes viennent au monde, ne sont autre chose que ces pulsions. En partant de tel ou tel système de pulsion, en associant le réflexe inné correspondant avec les excitations pro-

1. Dewey, cité par Reiwald (130) p. 386.
2. Reiwald (130) p. 351.

venant, durant la vie, des diverses surfaces réceptrices des organes des sens, l'homme arrive à s'approprier tout un ensemble de phénomènes qui se déclenchent en lui selon les circonstances, phénomènes infiniment variés et déterminant son adaptation à la vie. Les activités sont les résultantes de tout ce bagage qu'il porte en soi. Il va sans dire que des réactions secondaires se préparent en lui, puisque sur des réflexes conditionnés formés, une foule d'autres réflexes, de divers degrés, peut se greffer; ainsi, tous les systèmes dont il a été question, entrent en jeu, et *forment sa personnalité*. Nous avons vu aussi que les paroles sont autant de facteurs conditionnels, qui concourent à la formation de ces réflexes. L'éducation, comme nous nous en sommes convaincus désormais, joue, en vertu de cette raison, un rôle tout à fait capital dans la formation de l'homme et détermine en grande partie ses actes. L'importance des divers systèmes de réflexes conditionnés n'est pas la même et la vitesse de leur formation, leur force respective est diverse; elle diffère aussi avec chaque individu; les facteurs héréditaires et les particularités physiologiques qui déterminent aussi les caractères de chacun, sont d'importance capitale. On peut retrouver quand même, dans les multitudes, des individus ayant des traits de ressemblance, on peut les différencier en groupes, plus ou moins homogènes, on peut tenter de les influencer dans le même sens, et c'est là le but que poursuit la politique, puisqu'en politique d'aujourd'hui, c'est la multitude qui importe.

Sur les quatre systèmes de base énoncés plus haut, qui engendrent quatre systèmes de réflexes conditionnés, on peut greffer une quantité d'autres réflexes qui en dérivent. De ces dérivations on constate qu'elles peuvent être d'ordre non seulement quantitatif (c'est-à-dire, en appartenant au même groupe ou niveau, venir accroître le nombre, la richesse de réflexes dont l'individu dispose), mais être soumises aussi à une variation qualitative, c'est-à-dire, donner lieu à la formation d'activités sur des niveaux ou plans différents.

Pour mieux illustrer notre idée, nous essayerons de construire un *schéma des activités humaines*, dans lequel, en quatre colonnes, allant de gauche à droite, nous mettrons les quatre pulsions de base, en ordre décroissant d'importance, et verticalement les niveaux respectifs pour chacune des colonnes.

Comme on voit sur le tableau ci-après, en partant des quatre pulsions de base, on peut envisager une évolution dans les deux directions, une vers le bas, et une vers le haut. Dans le premier cas, on pourrait parler de *dégradation*, d'un abaissement moral de niveau, dans le deuxième cas, d'une *sublimation*. C'est-à-dire, qu'en partant de réflexes conditionnés relati-

vement primitifs, situés au niveau des bases élémentaires, que nous avons nommées « vitattitudes », on peut voir, dans le premier cas, se former, par un processus de « sublimation manquée » ou d'exacerbation de ces mobiles primitifs, des

sublimation		*Déformations*	Anarchie	Mysticisme	Surréalisme	Machinisme
	C	*Intérêts culturels*	Socialisme	Philosophie	Art	Science
	B	*Sentiments*	National	Religieux	Amoureux	Amical
	A	*Vitattitudes*	COMBATIVE	NUTRITIVE	SEXUELLE	PARENTALE
dégradation		*Vices*	Despotisme	Cupidité	Dépravation	Misanthropie
			nº 1	nº 2	nº 3	nº 4
			pulsions			

complexes de comportement qu'on est habitué à nommer *vices* dans la vie sociale quotidienne. Ces complexes sont caractérisés par le développement excessif d'un seul instinct ou mécanisme inné qui dirige les activités de l'homme vers un but individuel, asocial.

C'est ainsi que dans le domaine de la première pulsion (combative), l'abaissement de niveau mène à ce qu'on nomme le despotisme, la tendance à assujettir les hommes, à leur commander par goût de domination; la tyrannie, avec ses perversions sadiques, est une exacerbation encore plus poussée de ce complexe se rattachant en plus à la sexualité. Dans le domaine de la deuxième pulsion (nutritive), l'exacerbation asociale porte au vice de gloutonnerie, de cupidité et d'avarice : maximum de jouissances matérielles à son profit personnel. Pour la troisième pulsion (sexuelle), l'abaissement mène au libertinage, à la dépravation et à tous les excès dans cette sphère; la psychopathologie sexuelle en donne des exemples à profusion. Enfin, dans le domaine de la quatrième pulsion (parentale), l'exagération négative porte vers ce qu'on nomme misanthropie. C'est le cas d'un homme, ou surtout d'une mère,

qui se méfie de toutes les personnes qui ne sont pas de sa famille, qui n'a d'yeux que pour sa propre progéniture et à laquelle les autres hommes, l'humanité toute entière, apparaissent sous un aspect hostile et haïssable.

Abordons maintenant le mouvement contraire, ascendant, la *sublimation*. Freud (57), qui a créé ce terme, en donne une définition valable[1] : « La sublimation permet aux excitations excessives provenant de l'une ou de l'autre des sources affectives[2], de s'écouler vers d'autres régions où elles trouvent leur emploi. D'une disposition en elle-même pleine de dangers, il résulte ainsi un accroissement notable de rendement psychique. Les composantes de l'instinct sexuel sont particulièrement aptes à la sublimation, à cet échange de leur but sexuel contre une fin plus lointaine et d'une valeur sociale plus grande ». Le concept de sublimation appartient, selon Bovet, à la médecine et à la pédagogie plus qu'à la psychologie; comme on reconnaît la sublimation à ses fruits, jugés quant à leur valeur sociale, son concept implique toujours un jugement de valeur, donc une appréciation morale. Et Pfister précise : « la sublimation est une dérivation aboutissant à des résultats de haute valeur morale. Et la morale, c'est la morale sociale ».

Plus on s'élève sur l'échelle de la sublimation, plus les activités s'éloignent des bases instinctives automatiques et acquièrent les caractères d'actions basées sur des réflexes conditionnés intellectifs, où le rôle du 2e système de signalisation prend une importance immense.

Sur la base de la première pulsion, l'évolution humaine, sous l'influence des facteurs sociaux, donne naissance aux complexes ou systèmes de réflexes conditionnés, qui caractérisent le *sentiment* du clan, de la communauté, sentiment qui aboutit lui-même à la formation du sentiment national. C'est l'enthousiasme, le courage, qui cimentent les unions d'hommes, qui forment une nation, et c'est ici aussi que se place la menace guerrière, la tendance de faire naître chez les autres la peur, le respect. Pour la deuxième pulsion — nutritive — nous croyons pouvoir affirmer qu'elle est la *base biologique* de l'essentiel *du culte religieux*. En effet, si on étudie les usages rituels des peuples les plus primitifs, si on approfondit l'histoire ancienne et la préhistoire de l'humanité, si enfin on analyse certaines formes du culte dans les différentes religions, on est frappé de constater l'existence de liens très nets entre les éléments du culte et les fonctions

1. (57) Cité par Bovet (19) p. 120.
2. Freud dit « sexuelles ».

nutritives. C'est ainsi, par exemple, que chez beaucoup de peuples dans l'antiquité, la divinité est représentée avec des attributs de voracité, auxquels il faut agréer par des offrandes, par des sacrifices, surtout du type alimentaire : on immole des animaux en son honneur, on lui prépare des mets qu'on dépose sur ses autels, etc. Le jeûne, comme prescription religieuse, persiste encore en beaucoup de pays. Chez plusieurs peuples des coutumes religieuses se sont conservées jusqu'aujourd'hui, qui prescrivent aux proches du défunt de se rassembler après l'enterrement et de prendre part à un banquet funéraire, où l'on sert même parfois des plats spéciaux (« koutia » en Russie). Un autre exemple de ce genre est le repas totémique des peuplades primitives africaines, qui consiste en ce qu'on dépèce la chair d'un chameau et avale les morceaux crus. Ce rituel est interprété par Freud comme une réminiscence de l'assassinat du chef de la horde par ses fils. L'église chrétienne elle-même conserve des rites qui se rattachent à des actes nutritifs : c'est, en premier lieu, le sacrement de communion, où les fidèles reçoivent du pain consacré ou des hosties et du vin, représentant la chair et le sang du Christ. Naturellement, le dogme a donné une interprétation symbolique à ces actes, mais leurs liens avec la pulsion alimentaire restent évidemment indiscutables. On pourrait citer encore nombre d'exemples. La sublimation dans le domaine de la sexualité crée ce qu'on nomme le sentiment d'amour, tel qu'il naît entre les sexes dans les communautés civilisées, avancées dans leur culture. Là toute une série d'attitudes précèdent le rapprochement intime; elles aboutissent à des formes d'amour exigeant une sympathie intellectuelle, morale, qui se traduit en sacrifices pour la personne aimée, en actions pour l'attirer : expressions évoquant des sensations agréables, chants, musique, poésie, etc. — La pulsion maternelle ou parentale sublimée aboutit au sentiment d'amitié; c'est l'irradiation du sentiment d'attachement de l'homme à sa progéniture, vers des personnes qui ne lui sont pas liées génétiquement et qui ne l'attirent pas sexuellement. Ce sentiment conditionne des attitudes de comportement où la personne qui inspire l'amitié est comblée d'effluves de sympathie; on est prêt à la plaindre, à se sacrifier pour elle, à l'aider en toutes circonstances.

Passons maintenant à une sublimation encore plus évoluée, qui, en partant des sentiments, aboutit à des intérêts plus élevés encore, plus abstraits : c'est le niveau des acquisitions ou de biens de la culture humaine, qui engendrent les *intérêts culturels*. La vie en commun, le progrès mènent infailliblement à une complexité qui crée chez les individus des tendances

ou des systèmes de réflexes conditionnés de degrés plus hauts, mais qui permettent encore de discerner les bases biologiques qui se placent à leur origine. L'analyse aboutit à l'établissement de quatre grands groupes de conquêtes de la vie sociale de l'Homme : l'Idée sociale, l'Idée philosophique, l'Art et la Science. Ce sont les aboutissements de nos quatre colonnes; nous retrouvons donc les quatre pulsions élémentaires comme bases. L'Idée sociale, ou la doctrine socialiste, qui est établie dans la mentalité des hommes sous la forme de comportements, ou de mécanismes de réflexes conditionnés se référant à ce sujet, est le développement logique de l'idée nationale, qui, avec le progrès scientifique et technique humain, ne peut pas s'arrêter à mi-chemin et est obligée de s'élargir, en embrassant l'humanité tout entière. Elle provient donc des profondeurs de la pulsion nº 1. La Philosophie, qui est une tendance spéciale de la pensée humaine à envisager les phénomènes de son domaine propre, du point de vue introspectif, et qui doit être rapprochée de la soif de l'Histoire, de la narration de la suite des phénomènes, est évidemment un domaine *sui generis*, sans rapport nécessaire avec la science exacte. Il est très intéressant de constater que la pensée et la langue française distinguent bien nettement et à juste titre la Philosophie et les Sciences, ne comprenant sous ce dernier terme que les Sciences exactes, où règne le principe de causalité. Mais la Philosophie, en tant que domaine spéculatif, se rattache plutôt comme tendance, à la Religion, de même que le sentiment religieux, comme l'analyse précédente nous l'a montré, peut être rattaché, par les rites du culte, à la base biologique de la deuxième pulsion (nutritive). Il paraît bizarre, à première vue, que nos déductions nous portent à penser que la Philosophie ait pu se développer comme une excroissance des phénomènes psychiques ayant des liens physiologiques avec la fonction de nutrition, mais cette déduction nous apparaît assez logique et correspondant aux faits, malgré tout l'inattendu de cette constatation. — Pour la troisième pulsion (sexuelle), nul ne peut contredire à l'interprétation de l'Art, comme activité sublimée du sentiment d'Amour. — En ce qui concerne la quatrième pulsion (parentale), on peut affirmer que son aboutissement logique à la Science au niveau des conquêtes de la culture humaine, — par l'intermédiaire du sentiment d'amitié, — n'a pas de quoi nous étonner : l'amitié, s'élargissant jusqu'à la notion d'un amour de l'humanité entière, implique l'idée de sa protection contre tous les dangers émanant de l'extérieur, de la nature même; c'est alors que naît et se développe l'idée de dominer les forces brutes naturelles, qui est inhérente à la recherche scientifique,

créant la sphère des sciences positives : psychique, chimie, cosmologie, biologie, et comme aboutissement — les sciences appliquées, la technique.

Sur le schéma il y a encore un plan, au-dessus des intérêts culturels sous forme, en quelque sorte, de mansarde. C'est qu'on peut croire et constater d'ailleurs que des phénomènes maladifs viennent se greffer sur les complexes que nous avons déterminés comme résultant des conquêtes de la culture humaine. En effet, il y a des développements, qui surpassent les formes harmonieuses de ces conquêtes, et, devenant excessifs, extravagants, dégénèrent, aboutissent à des complexes, du point de vue social, négatifs : une *hypertrophie de certains processus mène à la dégénérescence*. C'est ainsi que la Philosophie peut donner naissance à diverses mystiques, qui apparaissent tout à fait privées de bases et se perdent en spéculations sans fondements ni issues. C'est ainsi que, dans le domaine de la première colonne, le Socialisme dégénère en extravagances anarchistes; dans la troisième, l'Art donne naissance au Surréalisme et à d'autres absurdités similaires, enfin la Science, dans la quatrième, devenant l'origine d'un développement excessif de l'idée de technique, perd sa caractéristique morale — la tendance à la recherche pure, désintéressée —, pour devenir une servante de l'industrie et de la course au profit, une sorte de « machinisme » ou même « machinocratie ».

En corrélation avec ce que nous avons dit dans le chapitre II, on pourrait compléter ce schéma, en y introduisant encore les notions que nous avons développées en cet endroit[1]. Le schéma prend alors la forme page suivante, où le contenu des casiers est compréhensible sans de plus ample explication.

Nous avons cru utile de donner ici ces schémas pour indiquer succinctement les développements et les corrélations des sphères d'activités humaines, où le jeu des mécanismes du comportement humain peut se faire, en greffant, au cours de l'évolution générale humaine, les réactions ou les réflexes conditionnés les uns sur les autres; ce sont alors des points de départ d'actions qui, sous l'aspect d'actions des multitudes, deviennent objet de la psychologie sociale ou collective et par cela objet de la politique.

Il va sans dire, que ce schéma, comme tous les schémas, ne prétend pas d'être complet et infaillible, et surtout qu'il ne veut pas affirmer que les divisions qui y sont marquées, signifient que les réactions ou leur genèse soient toujours si nettement distinctes et séparées : en réalité, beaucoup d'entre

1. V. p. 78 et suiv.

Bases	RÉACTIONS										
	Intuitives					Intellectives					
Pulsions	*Automatismes (réfl. innés)*	*Instincts*	*Complexes*	*Néo-réflexes*	*Fulgurations*	*Vices*	*Viattitudes*	*Sentiments*	*Intérêts culturels*	*Déformations*	*Niveaux*
Défensive (combative)	Défensifs	Combatif	Caïn	Agressivité	Courage	Despotisme	Lutte	National	Socialisme	Anarchie	1
Alimentaire (nutritive)	Alimentaires	Digestif	Oral-anal	Propriété	Avidité	Avarice	Nutrition	Religieux	Philosophie	Mysticisme	2
Propagative (sexuelle)	Procréatifs	Sexuel	Narcissisme	Caresses	Coup de foudre	Dépravation	Sexuelle	Amoureux	Art	Surréalisme	3
Protective (parentale)	Maternels	Parental	Œdipe	Fierté	Sacrifices	Misanthropie	Maternelle	Amical	Science	Machinocratie	4
	Inconscientes					Conscientes					

elles sont complexes ou mélangées, et le schéma indique seulement la prédominance de tel ou tel caractère. Par exemple, dans la religion, surtout la religion chrétienne, que nous avons placée dans la deuxième colonne, il y a, à la base du culte, outre des éléments de la deuxième pulsion (nutritive), des éléments de la quatrième pulsion — parentale —, tels que l'idée de miséricorde, de pitié et d'amour pour ses semblables.

Comme exemple d'une *association triple* (religion, combativité, et sexualité), on peut prendre la proclamation, par Mahomet, de la guerre sainte, avec promesses du paradis sensuel. Dans la religion chrétienne on trouve aussi des exemples d'association de la pulsion nº 2 avec la pulsion nº 3 : certains cantiques à la Vierge s'inspirent d'une extase amoureuse d'une extrême intensité. On peut mentionner ici aussi la grande place que tiennent dans le vocabulaire des mystiques, et même dans le langage religieux courant, les termes empruntés à celui de l'amour charnel, les métaphores, quelques-unes très hardies, employées pour décrire les ravissements divins[1] ». Selon la psychologie contemporaine, il y a une relation très étroite entre la vie religieuse et la sexualité : celle-ci serait même la source de la première, selon l'école de Freud.

De même, on peut trouver des exemples d'une telle complexité ou association de deux ou plus pulsions dans la sphère de dégradation ou de « sublimation manquée », comme la désigne Bovet (19). Ainsi la pulsion sexuelle était à la base de certaines manifestations de la vie religieuse dans toutes les civilisations primitives : le culte phallique, la prostitution sacrée, les rites obscènes en sont des exemples.

Le même phénomène de complexité et d'*association des pulsions*, dans le fait de l'emploi des termes empruntés au vocabulaire militaire dans le langage chrétien. « Saint-Paul déjà décrit la panoplie du fidèle, il parle de « campagne », d' « armée », de « solde », de « prisonniers », de « bagages », de « compagnon d'armes », du « combat » et de la « couronne » qui sera la récompense du vainqueur. Ces métaphores passent plus tard à l'état de cliché. Les chrétiens se disent des guerriers enrôlés dans une armée dont le Christ est le chef[1] ». Dans les recueils catholiques on trouve : « Marchons, au combat, à la gloire! — Armons-nous! La voix du Seigneur, Chrétiens, au combat vous appelle[1] ». Ces expressions guerrières culminent dans l'organisation de l'Armée du Salut.

Dans la notion de la « force productive », « masse produc-

1. Bovet (19) p. 134.

trice » de Reiwald (130)[1] nous avons la pulsion nº 2 (matérielle, nutritive), associée à la pulsion nº 1 (agressive, dynamique, vitale), et peut-être même à la pulsion nº 3 (« production »).

Dans la première colonne du schéma, dans l'idée nationale et sociale, il y a aussi des éléments de la deuxième pulsion — ceux des doctrines économiques, etc. Mais pour obtenir une certaine clarté de la pensée se référant aux bases biologiques des diverses formes d'activités humaines, un schéma, comme celui étudié ici, n'est pas inutile.

Il est fort intéressant de constater que si l'on cherche, dans les explications du comportement humain telles qu'elles ont été données par les diverses formes doctrinales qu'a pris le cheminement de la pensée philosophique au cours des temps, les éléments qui sont à la base de ces doctrines, on retrouve les quatre notions fondamentales, dont il a été question plus haut. La doctrine chrétienne établit son éthique sur une de ces notions. Et plus près de nous Freud et Adler d'une part, Marx de l'autre, se basent, pour l'établissement de leurs théories, sur les trois autres notions capitales que nous avons discutées tout à l'heure.

Le système du Christ repose entièrement sur le pilier que nous avons appelé celui de la *pulsion parentale* (nº 4), puisque la miséricorde, la compassion, l'*amour de son prochain* qui sont à la base même du christianisme, ne sont autre chose que l'amour généralisé, l'amour maternel, étendu à ses semblables et ne se limitant pas à sa propre famille, bref, l'amour social tout court.

Freud, l'éminent psychanalyste viennois, croit que ce qui est caractéristique de l'homme et de ses réactions, est en majeure partie basé sur les phénomènes de la *vie sexuelle*; il en déduit que les formes d'activités dérivent des « complexes » d'origine sexuelle, qui se manifestent déjà chez l'enfant. Cette conception envisage comme base, les mécanismes que nous avons désignés dans la rubrique de la troisième *pulsion*, celle *de la sexualité*.

Karl Marx — ou plutôt le marxisme réformiste — croit devoir affirmer que le *primum movens* de toutes les manifestations du comportement humain, est attribuable à des *facteurs économiques*; c'est-à-dire, que les activités humaines reposent en premier lieu sur notre base nº 2, qui concerne la *pulsion alimentaire*.

Enfin, Adler, créateur de la « Psychologie individuelle »

1. (130) p. 280.

et disciple de Freud, est d'avis que le mobile prépondérant du comportement humain, n'est pas, ainsi que le suppose son maître — à base sexuelle, mais la *soif de la domination*, l'aspiration au pouvoir, donc la base que nous avons nommée *pulsion combative*, ou nº 1.

Si nous essayons d'approfondir quelque peu les points de vue énoncés, pour en mesurer l'importance, si nous faisons appel à un critérium biologique, comme celui qui se trouve exposé dans ce livre, nous voyons que l'*erreur fondamentale* de toutes ces théories, réside en ce qu'elles ont toutes tendance à bâtir chacune leur système sur *un seul* aspect des activités humaines. Sigmund Freud a surtout péché de ce côté. Sa tendance de voir le comportement humain presque exclusivement sous l'angle de la sexualité, a porté un grand préjudice à ses théories qui contiennent du reste beaucoup de constatations et d'idées de la plus haute valeur (58). Pour cette raison le freudisme est souvent combattu à outrance et son importance incontestable est méconnue. Ce qui le caractérise c'est une tentative d'explication de l'origine des névroses, une technique spéciale de leur guérison, par la *psychanalyse*, et une interprétation, par l'influence psycho-sexuelle, des phénomènes suivants : les rêves, les actes manqués de la vie quotidienne, les aspirations artistiques et religieuses des individus, les caractères moraux des grandes races humaines. Freud voit l'origine des névroses dans le manque de satisfaction de certaines aspirations sexuelles; il suppose que les aspirations érotiques du jeune âge sont refoulées dans l'inconscient : que chez l'homme se manifeste une résistance contre le retour des aspirations refoulées à la conscience, et qu'une « censure » choisit les aspirations recevables par le « moi ». Les aspirations refoulées prendraient des formes symboliques pour tromper la censure. Si le « moi » triomphe, on a l'état normal; si c'est l'aspiration sexuelle (libido) qui remporte la victoire, on arrive aux états de perversion sexuelle; dans le cas d'un compromis, on se trouve en présence des névroses.

Freud (59) a démontré que dans la vie quotidienne on peut observer souvent des actes qu'on n'hésite pas à qualifier comme des « actions manquées » ou des gaffes, des lapsus linguæ, etc., qui témoignent de l'ingérence, dans la détermination de ces actes, de processus, qui ne sont autres que des poussées de l'inconscient, qui, se heurtant à des barrières de la « censure », essuyent une défiguration plus ou moins pathologique.

On voit que Freud, tout en voulant traiter les phénomènes

connus sous le nom des cas subconscients, automatiques en d'autres termes, emploie la terminologie de la psychologie introspective, ce qui, comme nous l'avons déjà exposé, rend l'analyse objective des faits bien difficile, sinon impossible; d'autre part, il est tout à fait évident, qu'il n'y a aucune raison biologique pour faire valoir le rôle prépondérant de la troisième pulsion (sexuelle). Nous avons vu que d'autres pulsions primitives suffisent tout aussi bien de point de départ pour l'édification de systèmes de réflexes conditionnés, et ce sont ceux-là qui, en dernier lieu, forment les mécanismes du comportement.

Après avoir énoncé les bases de la psychologie de l'individu, selon Freud, il est intéressant de voir dans quels rapports sa théorie se trouve avec la psychologie sociale, comment Freud explique le phénomène grégaire. Il a émis une hypothèse aussi originale que séduisante sur la *genèse de la première société*. Selon lui, le père et chef de la horde primitive est tué par ses fils devenus adultes et qu'il a chassés pour se garantir la possession exclusive des femelles de la horde; après l'assassinat du père, les fils forment une union entre eux, qui devient la première société — totémique[1], qui se groupe autour d'un symbole — le totem. Celui-ci remplace le père, prend le caractère d'une divinité et en son nom s'établissent les « tabous » — les interdictions — les premières lois, qui deviennent les germes de toutes les institutions et aspirations culturelles de la société humaine : la religion, le droit, les mœurs.

Freud explique le sentiment obscur de culpabilité par une instance psychique spéciale, le « sur-moi », qui serait une identification partielle des aspirations psychiques à l'idéal du père, détenteur de l'autorité et de la justice[2]. Ce « sur-moi » de Freud n'est autre chose que le sens moral, qui se développe sur la base d'un instinct social. La genèse de l'image du père comme source du pouvoir pourrait être esquissée comme suit : pour l'enfant il n'y a que : le « moi » et le « monde extérieur ». Le « moi », c'est « les sensations du corps propre et la mère, qui nourrit et que le nouveau-né ne distingue pas de son propre corps. Ce « moi » n'engendre pas la peur. Par contre, le monde extérieur est une source de terreur. Le père fait une partie de ce monde et comme telle il apparaît sous forme de géant, de quelque chose de terrifiant, de puissance. Cette relation envers le père se renouvelle dans chaque nouveau rapport envers un chef, un meneur. Et la

1. Reiwald (130) p. 91.
2. Allendy (4) pp. 91 et 109.

révolte contre celui qui est à la tête, le roi, le chef, le meneur, n'est autre chose qu'une révolte contre le père. En Russie le tzar était nommé « petit père » (batiouchka).

Ainsi pour Freud le prototype de la foule est la horde primitive; le père de la horde est le prototype du meneur. Napoléon et Hitler ont des traits communs avec le père de la horde. La masse et la foule sont des formations qui se sont développées par régression. Deux faits caractérisent la formation d'une foule : l'un est l'identification avec d'autres membres de la foule, et l'autre — l'identification avec le meneur.

Jung, le disciple le plus connu de Freud, qui s'est séparé de son maître, dit à propos de la foule, qu'elle est un « animal aveugle[1] », mais tandis que Le Bon (91) compare la foule à l'enfant, la femme et le primitif, Jung la met en parallèle à l'aliéné, car la folie est, selon lui, une inondation du cerveau d'un individu par les contenus de l'inconscient, ce qui caractériserait aussi la foule. Il est d'avis que le seul salut contre le danger d'être submergé par la mentalité des foules, est dans le travail minutieux de l'éducation individuelle, c'est-à-dire, dans l'accumulation d'engrammes servant les réflexes intellectifs et les processus d'inhibition, selon notre manière de voir.

Vu la tendance de Freud de voir toute la psychologie sous l'angle de la prépondérance, et même de l'exclusivité de la pulsion sexuelle, il est compréhensible que, parmi les disciples de Freud lui-même, aient surgi déjà des adversaires dont le principal fut Alfred Adler. Ce dernier, en créant sa « psychologie individuelle (2) », contrepoids de la psychanalyse, combat cette dernière sur le plan même des névroses, terrain de prédilection de Freud et qui a rendu célèbres les théories freudiennes. Mais, comme il arrive souvent dans ces cas, Adler, tout en reprochant à Freud sa manière de voir, tombe dans la même erreur d'exclusivisme, mais du côté opposé : il est d'avis que Freud donne dans un excès, en ramenant presque tous les phénomènes du comportement humain à une base sexuelle, mais lui-même en arrive à affirmer, que c'est la volonté de domination, ou la *soif du pouvoir* (Machttrieb) qui est à l'origine de tout. C'est, dit Adler (2), dans les penchants et vélléités originaires, rectilignes, de nature combative et agressive, que se laissent le mieux saisir le but, la direction, la fin imaginaire des traits de caractère. Ces penchants combatifs s'expriment par la rapacité, l'envie, la recherche de la supériorité. Mais l'homme, surtout celui qui s'apparente

1. Cité par Reiwald (130) p. 215.

au type « nerveux » (et on pourrait, croyons-nous, sans exagération affirmer, que des éléments, ou seulement des traces de lésions névrotiques, sont latentes chez tous les hommes qui vivent dans les conditions actuelles de la civilisation humaine), est aussi porteur d'un sentiment d'infériorité, qui peut atteindre divers degrés; ce sentiment d'infériorité est causé par une défiance de ses propres forces par rapport aux exigences de la vie, surtout sociale; il est surtout aigu si l'homme a des tares organiques dont il se rend compte. Il essaie de compenser ce sentiment d'infériorité par des créations imaginatives, les « fictions »; Adler croit donc qu'une vocation, le développement d'une tendance psychique, peut procéder d'une telle compensation. La névrose, comme le dit Ch. Baudouin (13) dans un aperçu très heureux sur l'antagonisme Freud-Adler, « met en jeu des mécanismes de compensation d'un sentiment d'infériorité; elle est en outre un moyen de domination sur l'entourage : par exemple, une mère qui dorlote ses enfants pour, inconsciemment, les tyranniser ». Dans l'analyse du comportement d'un sujet en état névrotique, si commun à notre époque, Adler souligne, très justement, le fait que chez ces sujets on observe couramment une tendance à la fuite, à la recherche de subterfuges, par lesquels ils évitent de prendre des décisions dans des situations qui en auraient exigé une. Devant la menace d'une défaite, tous les dispositifs et symptômes névrotiques entrent en jeu, et entravent l'action. C'est aussi le mobile très important qui détermine chez beaucoup de gens dits suggestibles, leur attitude politique, comme nous l'avons vu en parlant de la distinction entre les « 90 % » et les « 10 % ». Pour le choc de la menace, par exemple, au moyen de symboles hitlériens, beaucoup de personnes, surtout celles pour lesquelles la vie aujourd'hui n'est pas clémente — et c'est la grande masse des « 90 % » — deviennent des « névrosés ».

Il est intéressant de constater que l'élément social joue dans la doctrine d'Adler un rôle important. Baudouin croit même que c'est sa caractéristique principale : la névrose serait un trouble du sens social, tandis que, selon Freud, elle résulterait de la formation d'impulsions perverses et de leur « refoulement manqué » dans l'inconscient. On pourrait dire avec Baudouin, que la psychologie de Freud est surtout d'inspiration « biologique », et celle d'Adler d'inspiration « sociologique », en entendant, naturellement, ici par le terme « biologique » la notion de la psychologie de l'individu.

Reiwald (130)[1] dit que ce qui prime tout pour Adler est de savoir, à quel degré et dans quel sens la tendance de l'homme d'avoir conscience de sa valeur, trouve son expression dans la situation grégaire, réalisée dans la foule et la masse, dans la société en général. La position psychologique de l'individu par rapport aux mouvements et aux idées sociales est déterminée par le sentiment qu'il éprouve de soi-même et de ses possibilités. Pour Freud c'est l'élément individuel qui est décisif dans le comportement de la foule, Jung le situe totalement dans la personne du meneur. Pour la psychologie individuelle d'Adler le point de départ serait aussi l'individu, mais elle transfert le processus psychique de l'individu sur la masse. Elle n'admet pas de différence psychologique entre l'isolé et le membre d'une formation grégaire. Dans la psychologie du chef, du meneur, pour Adler l'élément important est la protestation mâle : c'est lui qui incorpore l'idée masculine : on sait que beaucoup de meneurs traitent la foule d'en haut, et la comparent souvent et volontiers à un être doté de caractères féminins. C'est un moyen de vaincre leur propre sentiment d'infériorité[1]. Selon Adler, le caractère et le comportement d'un Hitler ou Gœbbels seraient facilement à expliquer si on connaissait tous les facteurs qui auraient pu déterminer chez eux la genèse du sentiment d'infériorité. Tout leur comportement serait une réaction intelligible aux impressions des premières années de leur enfance, au développement insuffisant du sentiment social, à un enchaînement manqué à l'évolution de la société, le tout compliqué et aggravé par leurs expériences dans leur vie ultérieure. Selon Adler, Hitler serait devenu meneur par ressentiment. Selon Freud, Jung et Reiwald lui-même, une telle explication serait unilatérale, et devrait être complétée par des impulsions irrationnelles de l'inconscient, et ces dernières devraient même avoir le pas sur celles admises par Adler.

La tendance sociale d'Adler est surtout manifeste dans son action : il ne se borne pas à émettre des théories sur la valeur psychologique des mobiles d'activité humaine, qu'il polarise dans le sens de « volonté de puissance », mais il crée à Vienne et plus tard en Amérique, des dispensaires médico-pédagogiques pour enfants nerveux et difficiles. C'est encore lui qui dans la préface à son livre « Le tempérament nerveux » (2) parle de la guerre mondiale comme de « la plus terrible des névroses collectives, où notre civilisation névropathe s'est jetée, en vertu de sa volonté de puissance et de sa politique de prestige... Elle se révèle comme l'œuvre démoniaque de

1. (130) p. 247.

1. Reiwald (130) p. 244.

la soif de la domination partout déchaînée, qui étouffe le sentiment immortel de la solidarité humaine, ou, artificiellement, en abuse. »

Les mouvements de masses ne peuvent avoir de succès, selon Adler (3)[1], que si ils sont conformes à l'évolution de la société humaine. Ils doivent échouer, si ils s'y opposent. Par exemple, depuis presque deux mille ans, l'évolution de la civilisation européenne se fait dans la direction de l'émancipation de la femme. L'assujetissement de la femme se fit comme conséquence de l'avènement du phénomène des guerres, qui a entraîné avec soi la prise en considération plus haute de la force musculaire et de l'endurance, les prérogatifs du mâle. Si, au cours des siècles, le sens social avait été plus développé, la période terrible des « persécutions de sorcières », qui a duré plus de 300 ans, serait épargnée à l'humanité. Le moyen, par excellence, pour éliminer de la vie sociale des tendances de ce genre, auxquelles il faut compter aussi la guerre, serait l'éducation des enfants dans le sens de l'amour du prochain. A défaut de cela, les mouvements de masses serviront toujours à rechercher la satisfaction des vélléités personnelles fausses, conditionnées par des tendances à base sociale erronnée.

Le matérialisme historique essuie chez Adler une restriction notable, quand il dit : « Les réactions de l'indididu et des masses aux conditions économiques de chaque temps sont en fonction de leur conditionnement antérieur. »

Outre le domaine des névroses, c'est aussi celui des rêves, où se heurtent les idées de Freud et d'Adler : contrairement à ce que prétend Freud, ce n'est pas à une « réalisation de désirs » infantiles et à une régression que nous aurions affaire dans le rêve, mais à une simple tentative anticipée de conquérir la sécurité, tentative dans laquelle il est fait usage de souvenirs tendancieusement groupés, n'ayant rien à voir avec les désirs libidineux ou sexuels de l'enfance. Donc, « selon Adler, le rêve consiste en tâtonnements, plus ou moins judicieux ou fantaisistes, en vue de combiner des moyens pour atteindre tel but préconçu, pour résoudre tel problème posé. Pour Freud le rêve contient des traces d'anciens désirs refoulés, donc des réviviscences d'un passé, pour Adler le rêve est tourné vers l'avenir (13)[2] ». On voit donc clairement dans la doctrine d'Adler tant sur les rêves que sur les névroses, des éléments d'un dynamisme finaliste; un but final, c'est ce qui caractérise l'idée d'Adler, et ce n'est autre chose que ce

1. Cité par Reiwald (130) p. 250.
2. Baudouin (13).

que nous avons vu dans le réflexe du but de Pavlov, qui, à notre avis, relève surtout du « premier » système, ou, s'il est le prototype de la préhension, comme le croit Pavlov, et appartient alors au système alimentaire (N° 2), il a en tout cas aussi des éléments du système N° 1 (combatif). Adler lui-même dit que le but final, purement fictif, que se forge le sujet, est caractérisé par la volonté de puissance, il naît lui-même de l'aspiration à la sécurité (2). Il retrouve les fictions, en compensation des difficultés rencontrées dans la vie, non seulement chez les névrosés, mais aussi chez les enfants, les sauvages, les primitifs, car tous ces états, par rapport à celui de l'homme sain et vigoureux, posent des questions et exigent une solution qui tienne compte du désir de puissance.

En somme, tandis que Freud mise sur le « plaisir », Adler porte l'açcent sur la « puissance », et commet la même erreur que son maître, mais en sens inverse; il exagère, en affirmant que le sentiment du plaisir serait l'expression d'un sentiment de puissance, et le sentiment du déplaisir découlerait d'un sentiment d'impuissance. Il considère même le « complexe incestueux », le célèbre « complexe d'Œdipe » de Freud, comme symbole de la soif de domination. Pour lui, chez le névrosé, « c'est en premier lieu la soif de domination qui, comme les autres caractères, se sert de l'amour comme d'un véhicule, pour s'affirmer d'une façon visible et manifeste ». Une série d'exemples assez frappants sont apportés par Adler en faveur de cette idée (13)[1] : on connaît des cas où des « conquêtes » amoureuses ont pour base plus de vanité que d'érotisme; l'attitude sexuelle des névropathes est parfois conditionnée par le sentiment de leur faiblesse et par la crainte de trouver « un partenaire plus puissant »; certains deviennent des Don Juan ou se prostituent par crainte du « partenaire unique », qui risquerait de les asservir, et non par une surabondance d'érotisme. Un autre exemple est celui de la femme qui peut aimer un homme faible, par la seule volonté de le dominer, et qui déguisera, à ses propres yeux, son mobile véritable en pitié; une femme peut aussi vouloir jouer un rôle viril et refusera ainsi la maternité et même l'amour.

Adler, en poursuivant ses idées, arrive même à considérer l'homosexualité comme une pratique par laquelle le névrosé cherche à échapper au danger.

Ces faits se bornent à prouver à notre avis, que les formes de comportement humain sont rarement limitées à des sys-

1. Baudouin (13).

tèmes uniques, qu'elles sont plutôt complexes et ne permettent souvent de discerner qu'une prépondérance plus ou moins évidente de tel ou tel système sur les autres. D'ailleurs, Baudouin exprime cette idée très clairement dans les paroles suivantes, qu'il nous paraît utile de reproduire ici (13) : « En se demandant à quel instinct se rattache telle manifestation plus évoluée, on pose mal la question; car outre le plan des instincts et celui des manifestations évoluées, il y a le palier des complexes; une manifestation se rattache non à un instinct, mais à un complexe, et dans chaque complexe, tous les grands instincts sont représentés. »

C'est ainsi qu'il y a sans doute des liens entre l'instinct sexuel et l'instinct combatif[1], et qui sont d'origine nettement biologique. En réalité, on voit que les névrosés, chez qui l'origine de la névrose réside, sans doute, pour la plupart des cas, dans leur sentiment d'infériorité, comme l'a démontré Adler, sont en même temps souvent des sexopathes; la raison en est plutôt que le sentiment d'infériorité a souvent sa cause profonde dans l'infériorité de certains organes; aucun d'eux n'est indépendant des autres et l'on voit comment par le moyen des endocrines, par exemple, l'univers sexuel des individus peut se trouver atteint. D'où l'évolution de leur caractère et de leur comportement. Adler a pu, par exemple, lui-même, constater que chez les individus qui présentent des troubles fonctionnels de leur appareil gastro-intestinal, l'amour du gain, la passion de l'argent et de la puissance constituent un des principaux facteurs de leur formation d'un idéal personnel et humain.

Si nous nous tournons maintenant vers l'œuvre de Karl Marx, le grand sociologue et le père du socialisme scientifique, nous voyons que son analyse pénétrante des faits socio-économiques, manifestes à son époque, le porte à constater que les maux éprouvés par l'humanité proviennent du fait que l'accumulation des biens matériels entre les mains de catégories restreintes de la société humaine mène à un chaos économique, qui nécessairement provoque une réaction salutaire : l'organisation des exploités qui défendent leurs droits à la vie et qui finiront inéluctablement par avoir raison du désordre; ils créeront une nouvelle société socialiste, caractérisée par la planification de la production et de la distribution des biens, et par l'impossibilité pour les hommes d'exploiter leurs semblables.

Pour l'édification de sa théorie, Marx puise ses arguments

1. Selon notre avis, entre pulsions sexuelle et combative.

dans trois sources : la philosophie allemande, l'économie politique anglaise et le socialisme français. Et en correspondance avec ces trois bases de la pensée humaine du XIX[e] siècle, il arrive à établir les trois éléments capitaux, les trois piliers de sa doctrine (93)[1] : le matérialisme historique, qui, empruntant la méthode philosophique de Hegel, applique la dialectique à l'étude des relations dans la société humaine; il introduit donc l'idée scientifique de l'évolution (qui, grâce aux doctrines de Darwin, venait de triompher en biologie, en faisant une impression profonde sur toute la pensée humaine de la seconde moitié du siècle passé), dans le domaine sociologique, dans les conceptions de l'histoire et de la politique, où le chaos et l'arbitraire régnaient auparavant; il montre d'une manière fort suggestive, comment se développe, d'une forme d'organisation sociale donnée, par suite de la croissance des forces productives, une autre forme plus évoluée; comment, par exemple, la féodalité engendre l'époque du capitalisme. — Le deuxième aspect fondamental de la doctrine de Marx est sa théorie économique, basée sur la critique du phénomène « capital ». La pierre angulaire en est l'analyse de la notion de plus-value, contenue dans la valeur de la marchandise, et provenant du fait que l'ouvrier, en raison de la dépendance où il est, est obligé par son patron, maître des moyens de production, de créer un bénéfice « supplémentaire », non rétribué par le capitaliste. Ce produit sert au seul profit de ce dernier, et est à la base de l'accroissement de la puissance de l'argent accumulé, du capital. La concentration du capital mène à une anarchie de la production : crises, course folle à la recherche de marchés, insécurité de l'existence de la masse de la population.

La troisième partie de la doctrine, celle qui découle d'une part de l'influence des idées de la Révolution, première libératrice de l'humanité, d'autre part des doctrines socialistes françaises, est l'idée, — conséquence logique de la doctrine économique de Marx — de la lutte des classes et d'une révolution sociale qui viendra inévitablement renverser le régime capitaliste et instituer la forme socialiste de la société humaine. C'est le régime capitaliste lui-même, qui, en agglomérant les masses ouvrières dans les grandes entreprises, crée la grande puissance du travail unifié dans les organisations du prolétariat, qui montera un jour à l'assaut définitif de ses exploiteurs.

Il y a peu à dire ici en ce qui concerne le point de vue matérialiste, appliqué à la sociologie par Marx. Avec les progrès

1. Lénine (93).

incessants de la science dans tous les domaines, il est devenu un truisme, et le mérite inaliénable de Marx, est d'avoir alors déjà vu cette possibilité et d'avoir su l'appliquer avec une telle sagacité aux phénomènes sociologiques. C'est la même vision grandiose, appliquée à la sociologie, qui a guidé Darwin dans son application de l'idée de l'évolution aux phénomènes biologiques. Les mérites de Darwin et de Marx sont, sous cet aspect, immortels. Mais nous savons aujourd'hui que l'hypothèse darwinienne elle-même, celle de l'explication de l'évolution que Darwin crut pouvoir déceler dans le phénomène de la sélection naturelle, ne tient plus devant la critique scientifique moderne; des faits, établis depuis, notamment les variations mutationnistes et la génétique, nous montrent que le facteur de la sélection, quoique étant un des facteurs agissants de l'évolution des formes vivantes, n'est pourtant pas celui qui détermine et explique tout; il n'est pas le principe général, comme le croyait Darwin. Ainsi, dans la doctrine économique de Marx (qui est surtout visée, quand on parle du « marxisme »), à côté d'affirmations qui restent vraies et immuables, il y en a d'autres qui ne sont plus viables, devant les données modernes de la Science. Marx est venu à la Sociologie — et l'étude des facteurs économiques *est* un problème sociologique — par la voie de la philosophie et de l'histoire. Or, nous savons aujourd'hui que la sociologie ne peut être autre chose qu'une science du comportement humain, donc une science qui se base sur des données biologiques. Mais comme nous l'avons vu dans tout notre exposé antérieur, le comportement humain est fonction de processus nerveux, qui ne se bornent aucunement à une seule sphère d'activité, celle de la pulsion alimentaire, comme paraissent l'admettre certains économistes; plus encore, cette pulsion, base de toute économie, n'est pas la plus importante parmi les quatre pulsions de base, dont il a déjà été question tant de fois dans ce livre; elle n'est pas celle qui détermine en premier lieu les activités humaines. La pulsion que nous avons désignée par le numéro 1, la pulsion combative, domine les phénomènes du comportement individuel et collectif. Il est vrai que des phénomènes d'inhibition peuvent la maîtriser et faire jouer les autres aux dépens de la première, mais cela, dans des cas, manifestement pathologiques, ou résultant d'un dressage, d'une éducation spéciale, fonction du degré de culture atteint par la communauté humaine. Ce n'est nullement le cas aujourd'hui : nous verrons encore, dans la suite, que la proportion des individus qui « raisonnent », c'est-à-dire qui peuvent inhiber les impulsions provenant des mécanismes automatiques, surtout ceux du système combatif, et des

individus qui succombent plus facilement à la suggestion, aux facteurs émotifs, ne dépasse guère la proportion du dixième, même chez les peuples qui croient avoir atteint les sommets de la culture. Par ces raisons, nous sommes amenés à constater qu'une théorie basée sur la prépondérance, dans les phénomènes sociologiques, des facteurs économiques, de la pulsion alimentaire (et c'est précisément la conséquence logique des idées de Marx, telles qu'elles ont été adoptées et développées par ses épigones, la plupart des théoriciens du « marxisme »), ne correspond plus à l'état actuel de nos connaissances. En réalité, Marx lui-même n'est pour rien dans l'évolution qu'ont subie ses idées; Marx personnellement, mettait toujours en avant la nécessité d'utiliser la pensée scientifique, la dialectique, dans les constructions économiques et sociologiques; c'est-à-dire d'être au pas avec l'état des sciences positives. Du reste, dans sa vie personnelle de révolutionnaire actif et traqué, il a bien prouvé lui-même que la lutte était ce qui dominait tout, et que sans lutte, et cela dans le sens le plus concret du mot, on ne pouvait s'attendre au triomphe d'un sort meilleur pour l'humanité. Toute sa théorie de la lutte des classes, lutte qui, comme il le dit lui-même, « ne peut être au fond qu'une lutte politique », est, en réalité, la meilleure preuve de la vérité de notre thèse. Il y a donc une certaine contradiction dans le système de Marx, qui se manifeste dans la personnalité de Marx lui-même, et dans ses conceptions sur les moyens d'aboutir au socialisme, sur la tactique à suivre par la classe ouvrière dans cette lutte. Cette contradiction est à l'origine de la controverse acharnée, qui met aux prises les communistes et les socialistes réformistes, les bolcheviks et les mencheviks en Russie. Les uns et les autres, se réclament du marxisme. Et ils ont également raison : c'est que les seconds se sont bornés à adopter les constructions théoriques, que leur fournissait la théorie économique de Marx, en admettant la supériorité de la pulsion alimentaire sur la pulsion combative : d'où leur tendance à éviter les heurts, à parlementer, à « raisonner » à tout prix, et leurs résultats — leur défaite constante et universelle devant les mouvements dont la tactique repose sur l'utilisation de la « première » pulsion : ceux des bolcheviks dans le mouvement socialiste, et des fascistes, comme troupe de défense du capitalisme. L'autre fraction du camp socialiste, qu'on pourrait nommer activiste, tout en adoptant les idées générales de Marx, ne les suit pourtant pas aveuglément, mais par l'œuvre révolutionnaire de Lénine et constructive de Staline, y apporte des correctifs; elle admet l'efficacité de la « première » pulsion, elle s'inspire des enseignements

de la vie même, sinon des théories biologiques, et elle a toujours le dessus, là où les deux thèses en viennent à se heurter dans la vie concrète : c'est le cas de la Révolution Russe. C'est aussi le seul espoir pour l'humanité de pouvoir résister à la marée fasciste, cette dernière tentative capitaliste, qui, quoique brisée apparemment par l'issue de la deuxième guerre mondiale, ressuscite et reprend de nouveau haleine telle l'hydre à plusieurs têtes, qui, coupées, repoussent plus nombreuses. L'activisme socialiste est la seule chance d'endiguer, de briser et de détruire ce mouvement, cette rechute de la barbarie et ce danger actuel pour le progrès humain. En conséquence, les méthodes propagandistes de combat de ces deux fractions socialistes, diffèrent foncièrement au désavantage de la première.

Lénine (93) lui-même les stigmatisa d'une manière marquante, en conseillant, par exemple, aux jeunes militants de retrouver l'esprit audacieux des grands encyclopédistes français : « Les écrits ardents, vifs, ingénieux, spirituels des vieux athées du XVIIIe siècle, qui attaquaient ouvertement la prêtraille régnante, s'avèrent bien souvent mille fois plus aptes à tirer les gens de leur sommeil religieux que les redites du marxisme, fastidieuses, arides, presque entièrement exemptes de faits habilement choisis, et destinés à les illustrer, qui dominent dans notre littérature et qui (inutile de le cacher) déforment souvent le marxisme ». D'ailleurs, Staline aussi admet la justesse des idées dans cette direction, comme on le voit dans son article sur la linguistique (146), publié en 1950 et qui a fait tant de bruit.

Notre analyse succincte du marxisme serait incomplète, si nous ne la mettions pas en relation avec les notions sociologiques modernes, qui tiennent compte des derniers développements de la psychologie objective. C'est précisément le côté faible de Marx et de ses continuateurs, qui ne se sont pas encore familiarisés avec l'idée que *la sociologie n'est pas une science autonome dans laquelle on peut opérer avec des notions à priori.*

L'erreur capitale des sociologues d'école marxiste est qu'ils prennent à la lettre l'idée de Durkheim que « la première règle et la plus fondamentale, est de considérer les faits sociaux comme des choses[1]; ils ne conçoivent pas qu'un fait social, qu'on reconnaît à son « pouvoir de coercition externe » (Durkheim), pour agir sur l'homme, doit avant tout être transposé en un fait psychique, que Tarde (151)[2] interprète

1. Cité par REIWALD (130) p. 300.
2. (151) Cité par REIWALD (130) p. 134.

comme une contrainte psychique, exercée par un individu sur un autre et ayant comme prototype la relation du père à son fils. Le même mécanisme est à la base des faits économiques : leur action n'est pas directe, *elle passe par la machinerie psychique* de celui qu'elle frappe.

Mais Kautsky, le principal théoricien du marxisme, considère que le caractère essentiel de la masse agissante réside dans le fait de son organisation ou non-organisation, sans se soucier que tout comportement de l'individu isolé ou agissant dans une foule et dans la société, en général, est conditionné par les processus nerveux qui se déroulent dans ses mécanismes dits psychiques. On le voit nettement aussi dans le fait que l'organisation par elle-même, ne garantit pas encore les masses humaines des pires excès : ainsi, dans le mouvement nazi, une organisation parfaite des foules n'a pas préservé ces dernières de commettre des crimes dont la bestialité froide et calculée a surpassé tout ce qu'on savait des atrocités des foules primitives[1].

En parlant de masses, Kautsky ne les envisage que constituées d'ouvriers, de fonctionnaires, de chômeurs, il ne fait mention ni du « prolétaire en haillons », ni des professions libérales, des intellectuels, et pourtant ce sont le plus souvent ceux-ci qui prennent part aux actions de masses et parmi lesquels se recrutent les meneurs; Kautsky lui-même évalue à 10 % les syndiqués prenant part à ces actions en Allemagne — cela correspond bien à notre constatation de 10 % de résistants au viol psychique des masses contre 90 % de ceux qui y succombent[2].

Ainsi dans leurs études, Kautsky et d'autres auteurs marxistes, comme, par exemple, Geiger (62), n'envisagent les masses que sous l'angle réduit de la lutte des classes. Pour ce dernier, qui tend à opposer à la psychologie des masses une « sociologie » des masses[3], les notions de celle-ci seraient inséparables du concept de la révolution. Pour pouvoir traiter les masses comme objet de la sociologie, il limite leur notion à celle des masses révolutionnaires et même à celles des derniers 150 ans, depuis que de « vraies » révolutions ont eu lieu, comme la Grande Révolution Française de 1789, l'allemande en 1848, la Grande Révolution Russe de 1917. La caractéristique des « vraies » révolutions réside en ceci qu'elles amènent un renversement des valeurs; et Geiger (62)[3] donne un petit tableau comparatif sur les

1. REIWALD (130) p. 315.
2. V. p. 345.
3. GEIGER (62) cité par REIWALD (130) p. 292.

relations existant entre les valeurs et les couches dirigeantes qui les supportent :

Valeur :	*Forme :*	*Couche dirigeante :*
Dieu	Eglise	Princes de l'Eglise
Pouvoir	Etat	Noblesse
Liberté	Economie	Bourgeoisie

Nous ajouterions volontiers les notions de l'enjeu dont il s'agit de nos jours :

Organisation	Impérialisme	Bureaucratie[1].

Très importantes sont les idées de Geiger sur le rôle des masses prolétariennes dans la lutte qu'elles mènent dans la révolution sociale qui s'ébauche en ces temps. Il dit que le prolétariat forme une entité soudée, en quelque sorte, mécaniquement par les conditions de vie et de travail. La révolte contre ces conditions intolérables pousse les individus ainsi mécanisés par le processus de la production industrielle, vers la formation des groupes de lutte organisés pour le renversement de la société actuelle (partis socialistes, syndicats, unions culturelles et des jeunesses). Le tragique du prolétaire consiste en ce qu'il se trouve dans un conflit inextricable : toute son existence est liée à la société qu'il combat. Cette contradiction logique est la clef pour comprendre son comportement, qui se manifeste par des explosions, par des actions de masse. Mais dans ces actions révolutionnaires ce ne sont pas, en réalité, les organisations ouvrières qui y participent, mais les individus, membres de diverses organisations prolétariennes. Et alors, dans ces actions, ce qu'on observe, ce sont des phénomènes grégaires typiques des foules, où la multitude tombe sous la suggestion, presque hypnotique, des meneurs. Les « vraies » révolutions, consécutives à des mouvements de masses populaires, sont toujours faites, c'est-à-dire organisées et dirigées, au moins au début, par des petites minorités : c'était le cas dans la Révolution Russe, et aussi dans les contre-révolutions nazi et fasciste. La prophétie de Marx s'est avérée comme fausse, quand il disait : « le temps des révolutions par coups de mains accom-

1. V. p. 464. (Sur la technocratie en lutte pour le pouvoir; voir aussi le « managérisme » de Burnham (22)).

plis par des minorités conscientes à la tête de masses inconscientes est révolu[1] ».

G. Tarde donne une image du fonctionnement du mécanisme dans une foule et dans la société en général[2] : « Si on admet qu'un individu dans un état de somnambulisme pousse l'imitation de son médium aussi loin qu'il tombe lui-même en état de transe et hypnotise un tiers, et ainsi de suite, on pourrait même affirmer qu'une telle cascade d'hypnoses successives et enchaînées, préfigure la vie sociale ». Reiwald corrige cette image, en disant qu'en réalité, il ne s'agit pas d'imitation dans ce cas, mais d'une influence psychique, qui provoque ensuite l'imitation, influence qui peut devenir même une contrainte psychique — le « viol psychique » dont nous parlons dans ce livre.

Reiwald (130)[3] critique les idées de Kautsky, en lui reprochant les erreurs suivantes : 1) d'assimiler les masses au prolétariat, 2) de laisser échapper le rôle du meneur et d'une couche dirigeante, 3) de manquer de la notion de la masse productrice.

Enfin, le grand mouvement humain, qui porte le nom de *Christianisme,* nous donne l'exemple d'un système où prévalent les éléments que nous avons attribués au quatrième pilier fondamental de la structure biologique qui caractérise le monde vivant et ses réactions : celui de l'instinct maternel (ou pulsion parentale, selon notre terminologie). En effet, la Passion du Christ, base du dogme chrétien, est la souffrance d'un Innocent pour le salut des autres, souffrance issue du dévouement et de l'amour : c'est donc la même base que celle qui est à l'origine de l'amour maternel. Et la propagation de cette idée (dont on retrouve, du reste, aussi des éléments dans d'autres religions, notamment dans le bouddhisme et en Egypte) a son point de départ dans l'imitation de l'acte du Maître par ses premiers disciples : le sang des martyrs chrétiens devient la semence de cette religion — à chaque persécution, à chaque nouveau sacrifice, par lequel ils s'immolent pour l'idée, « de nouveaux adeptes surgissent, plus nombreux, autour des chevalets et des bûchers ».

La morale qui en sort et qui se propage, marque tous les éléments associés à la réalisation de cette fonction biologique : Dieu est le père de la communauté humaine, les hommes, ses enfants, doivent, au soir de la vie, lui rendre compte de leurs

1. Cité par Reiwald (130) p. 136.
2. (151) cité par Reiwald (130) p. 436.
3. (130) p. 317.

actes; la récompense éternelle est promise aux bons, le châtiment sans fin aux méchants — nous retrouvons là les principes de l'éducation, de la pédagogie. L'amour pour Dieu — le père de tous les hommes — doit se traduire par l'accomplissement de la loi de l'amour envers son prochain, c'est-à-dire envers tous les hommes. La religion donne à ses fidèles des devoirs à accomplir (les dix commandements) et des conseils évangéliques. Du reste, le bouddhisme aussi a son dogme d'amour fraternel, d'altruisme. La distinction, établie entre le bien et le mal, et la sanction réservée à la conduite morale ressortent de l'essence même du bouddhisme[1].

Dans le christianisme, cette origine biologique très claire de la vérité évangélique fut par la suite de plus en plus déformée et détournée de son sens primitif par la gnose ou la doctrine approfondie des mystères, surchargée d'emprunts, faits surtout aux religions d'Orient; elle s'encombra de symboles et de rites, relevant d'autres bases biologiques, impressionnant aisément les grandes masses : nous avons déjà indiqué que la deuxième pulsion — alimentaire — en a fait les frais, comme du reste, dans d'autres religions plus primitives. Plus tard, des bases philosophiques furent ajoutées à la structure primitive et depuis, le tout présente un système fort compliqué, où jouent les éléments de tous les systèmes de base.

L'emprise des idées nouvelles sur le monde antique fut tellement puissante, qu'on peut affirmer, comme l'a fait Chateaubriand, qu'elles ont totalement transformé le monde, et cela précisément dans la direction qui caractérise biologiquement leurs fondements : les mœurs furent adoucies, l'esclavage aboli, la condition de la femme s'améliora, les jeux sanglants de l'amphithéâtre tombèrent en désuétude, la guerre elle-même, par rapport aux coutumes antérieures, fut humanisée.

Or, l'Eglise ou l'organisation de propagande de la religion chrétienne a employé des méthodes fort efficaces pour la diffusion de ces idées : en plus du culte, institué sur les bases d'une propagande par symboles, propagande populaire faisant appel aux émotions, à côté d'un programme écrit — l'Evangile — elle employa toute une armée de propagandistes, de religieux et de religieuses de divers ordres, institués au cours des siècles, et qui lui ont rendu des services inestimables, en réalisant des poussées, de vraies campagnes lors des crises et des difficultés que l'Eglise a vécues : ainsi en fut-il au temps des diverses hérésies, puis au XIII[e] siècle : la puissance et la richesse des ordres des bénédictins, foyers de culture intellectuelle et artistique de ce temps, suivies de leur détachement des masses populaires, provoquèrent une réaction. Elle se manifesta par l'apparition des « ordres mendiants », des franciscains, des dominicains, d'autres encore, dont la règle fut de ne vivre que d'aumônes, afin de pouvoir mieux pénétrer dans les couches populaires pour leur prédication. Ainsi en fut-il encore au XVI[e] siècle, quand les ordres de Jésuites, de Lazaristes et autres, furent fondés, pour défendre la foi catholique contre le protestantisme naissant.

1. KARRER (85).

Il est intéressant de souligner ici un fait qui confirme assez éloquemment notre thèse des quatre bases biologiques du comportement humain, et de l'idée que la religion chrétienne relève de la quatrième, de celle que nous avons désignée comme pulsion parentale. On sait que les religieux de tous les ordres importants sont astreints à prononcer *trois vœux solennels* qu'ils s'obligent à respecter[1]. Ces trois vœux sont celui de *pauvreté*, celui de *chasteté* et celui d'*obéissance*. Nous reconnaissons donc immédiatement que ce sont respectivement nos trois pulsions — alimentaire, sexuelle et combative — sauf la pulsion parentale — au profit de laquelle toutes les autres doivent être supprimées.

L'analyse des systèmes dont il a été question tout à l'heure, si on se place au point de vue de la biologie moderne, nous amène à constater que chacun d'eux a, à quelque degré, sa part de vérité, pour cette simple raison que les notions sur lesquelles ces systèmes reposent, ne sont autres que les reflets de ce que nous avons nommé les quatre pulsions-bases de comportement. Mais *l'erreur réside dans la tendance exclusive*, inhérente à chacun de ces systèmes, tendance inacceptable du point de vue biologique : les quatre systèmes sont valables, c'est une constatation; une autre constatation nous conduit à affirmer qu'il y a une certaine échelle, d'importance biologique, permettant de les classer. On peut admettre cependant que dans certains cas, ce sont les tendances relevant d'un de ces systèmes qui l'emportent, dans d'autres cas les autres tendances; mais elles peuvent coexister, parfois en opposition les unes avec les autres, parfois se secondant, s'étayant ou se combinant mutuellement. Bovet (19) dit que « dans le Christianisme on peut distinguer deux aspirations fondamentales : l'une vise à triompher du Mal, l'autre — à s'unir au principe du Bien ». Cela veut dire, selon notre manière de voir, qu'en réalité ce sont deux pulsions associées qui sont à la base de ce mouvement : dans le premier cas il s'agit de la

1. (65).

pulsion combative, dans le second — de la pulsion parentale. Si l'on applique cette manière de voir aux faits de l'histoire humaine, il est intéressant de constater qu'on y peut trouver des périodes, où une tendance, un système prédomine ou même subjugue les autres pour donner place ensuite à un autre système. Et il est très curieux de voir qu'à cet égard on pourrait même, peut-être, disposer les grands mouvements populaires humains dans un ordre consécutif logique, selon la force ou l'importance de l'un ou de l'autre, qui correspondrait en quelque sorte à la suite chronologique. Il est vrai que nous ne pouvons faire une telle constatation que par rapport à notre propre civilisation, qui englobe une période d'à peu près deux mille ans, en laissant la question ouverte, de savoir si on ne pourrait déceler dans d'autres civilisations des faits analogues. En tout cas, dans notre histoire, nous pouvons distinguer trois grandes périodes : la première, la plus longue, caractérisée par la domination de l'idée chrétienne et par l'Église, la deuxième, où les progrès de la science et de la technique engendrent l'épanouissement de l'idée matérialiste, qui caractérise cette période capitaliste, et enfin, la troisième, qui n'a que commencé, et qui, selon toutes les prévisions, sera marquée par l'avènement du Socialisme, ou bien par la chute et la destruction de toute la civilisation actuelle; elle éprouvera, dans ce cas, le sort des autres civilisations humaines, qui ont existé et péri avant la nôtre. Donc, trois périodes : *chrétienne, capitaliste, socialiste.* Il est frappant de constater, après tout ce que nous avons dit ci-dessus, que si nous substituons à ces périodes les bases sur lesquelles nous croyons possible de les construire respectivement, comme doctrines sociales, nous arrivons à l'ordre suivant : *pulsion parentale, pulsion alimentaire, pulsion combative.* Alors on est immédiatement amené à penser que *cette suite,* elle aussi, a sa raison d'être : c'est qu'elle *correspond à la force ascendante des pulsions en question.* On arrive ainsi à comprendre l'origine de cette suite : les grands mouvements humains sociaux se succèdent, les premiers étant évincés, dominés par la force croissante des mouvements qui leur succèdent. Ainsi, le système « parental » étant moins fort que le système « alimentaire », le mouvement « capitaliste », basé sur la prépondérance des facteurs économiques, l'emporte sur le mouvement chrétien et nous voyons, en réalité, que le « Moyen âge » a dû céder la place à la Renaissance et à l'époque des Encyclopédistes, de la science et de la technique, qui est à la base des temps, où les intérêts économiques dominent. C'est aussi la raison pour laquelle, partout où les deux systèmes viennent à se heurter, par exemple, dans leurs velléités

de domination, dans leur idéologie et dans leur propagande, le système chrétien ne garde pas la tête; le tout dernier exemple en est donné par la lutte qui a précédé l'avènement du fascisme, entre les idéologies des bourgeoisies, encore fortement imbues des idées ecclésiastiques et celles des organisations ouvrières, ayant pour base l'idée syndicale, qui, quoique étant issue d'une antithèse au monde bourgeois, relève naturellement aussi de la période « capitaliste », puisqu'elle aussi a comme fondements, en premier lieu, les tendances économistes, ou se reportant à la deuxième pulsion. La propagande chrétienne et bourgeoise idéaliste ne tient pas, quand elle se heurte à la propagande dite généralement et à tort « marxiste ».

Nous sommes actuellement au seuil d'une nouvelle période, où les idéologies et les propagandes, ayant pour base la deuxième pulsion — alimentaire — sont battues en brèche par celles qui se fondent sur la « première » pulsion — combative. Cette dernière étant plus forte, l'issue n'est pas difficile à prévoir; et, en réalité, nous voyons que partout où l'idée réformiste du mouvement ouvrier, l'idée qui se base sur la priorité du principe économique, entre en collision avec l'idée et la propagande socialiste activiste, bâtie sur la pulsion combative, la première succombe. C'est le cas en Russie soviétique, où nous assistons à la victoire des bolcheviks, qui, grâce à Lénine, ont corrigé dans la pratique les idées originales de Marx, et remporté leur victoire sur les « mencheviks », les interprètes fidèles du « marxisme », c'est-à-dire de la théorie de la prévalence des motifs économiques. Il ne peut y avoir aucun doute, l'idéologie socialiste de l'U. R. S. S. a pour base tactique la pulsion combative : toutes les méthodes de lutte, même l'application à certaines périodes du régime de la Terreur, toute la propagande, sont affirmatives, autoritaires, combatives. C'est donc la raison pour laquelle ils ont eu le dessus, du point de vue tactique dans la lutte, dans leur propre pays. Le même phénomène s'observait aussi très clairement dans les pays totalitaires fascistes, l'Allemagne et l'Italie, où on a vu des tendances « socialistes », quoique totalement défigurées, mais utilisant le système combatif, qui les a amené à s'emparer du pouvoir et à dominer les idéologies et les tactiques propagandistes des mouvements ouvriers du type social-démocrate, qui persévéraient à leur opposer une armature beaucoup plus faible de raisonnements et de faits émotifs, ayant pour base les intérêts économiques des peuples.

V

PULSION NUMÉRO UN

(Instinct combatif)

La pulsion combative, base du comportement de lutte. — Les batailles d'enfants. — La taquinerie. — La cruauté. — L'influence de la guerre sur les enfants. — Les jeux. — L'éducation sportive et militaire. — La lutte. — L'instinct agressif.— Les professions agressives. — Canalisation et sublimation de l'instinct combatif. — La violence corporelle. — La douleur. — La menace. — La fascination. — Le mimétisme de terrification. — La peur et l'angoisse. — La panique. — Khodynka. — L'« invasion des Marsiens ». — Les entraînements grégaires chez les non-civilisés. — Les derviches. — Les Khlystes et les épidémies de danse. — Glossolalie et possession. — Lourdes. — Entraînements grégaires chez les Protestants. — La psychopathologie collective. — Les parures guerrières. — L'uniforme. — Le pas de l'oie. — La discipline. — La musique militaire. — L'extase et l'enthousiasme. — Le courage. — La psychologie et la guerre (l'enfer de Verdun). — Le problème du chef. — Les meneurs. — L'archétype Wotan des Allemands? — La divinisation du chef. — La divinisation des masses. — Le Maréchal Psychologos.

Dans les chapitres qui précèdent nous avons déjà mentionné que le comportement humain dans le domaine de la vie collective politique peut être l'objet d'une science exacte, basée sur les données de la psychologie objective individuelle, et sur ses reflets dans l'ambiance sociale.

Nous avons également vu comment, parmi les systèmes de réflexes conditionnés, qui font l'objet de ces études, le système reposant sur la pulsion la plus puissante, à laquelle nous donnons le numéro 1 — celle de la combativité — s'impose à nous comme *pulsion d'élection* dans le domaine des *activités politiques*.

Pour qu'un réflexe conditionné se forme, il faut la coïncidence de deux facteurs : celui du réflexe absolu ou d'un « automatisme », à base d'une des quatre pulsions, et celui d'une excitation, dont la forme peut être choisie à volonté, et qui

devient le facteur conditionnant, déclenchant le réflexe en question. Il s'agit ici encore d'une pulsion, en principe, mais souvent, vu une certaine complexité d'éléments engagés, qui se manifeste dans ce cas, on peut aussi parler d'instinct, qui, rappelons-le, représente, à notre avis, une chaîne d'éléments simples, comme le sont les « automatismes ». Ainsi, on peut parler de « pulsion combative » ou agressive, mais, par contre, de l'« instinct de lutte », la notion de lutte englobant généralement toute une chaîne d'attitudes dans la direction d'un apaisement de la pulsion combative.

Répétons encore une fois les formules que nous avons vues dans les chapitres précédents et disposons-les ici, l'une près de l'autre, pour pouvoir mieux les comparer :

Animal	*Pulsion n°*	*Nombre de répétitions*	*Excitation par agent absolu*	*Agent conditionnant*	*Effet*
Chien	2	à la 1re	aliment +	excitation sonore	salivation
Chien	2	après 50-60	nulle	excitation sonore	salivation (réflexe condit. formé)
Chien	1	à la 1re	douleur + par un coup	fouet	fuite
Chien	1	après 1-2	nulle	vue du fouet	fuite (réflexe condit. formé)
Homme	1	à la 1re	menace +	symbole polit. slogan, etc.	peur
Homme	1	après quelques-unes	nulle	symbole polit.	vote en conformité (réfl. condit. formé).

Nous voyons par ce tableau que l'analogie est parfaite. En effet, l'analyse que nous donnerons tout à l'heure, dans ce chapitre et dans les chapitres suivants, nous fournira des preuves essentielles, à l'appui de cette théorie. Nous essayerons donc, dans ce chapitre, de traiter d'un peu plus près la base même qui sert à l'édification du réflexe en question, c'est-à-dire la pulsion combative; dans le chapitre suivant nous analyserons les formes d'excitations conditionnées, les

symboles qu'on associe aujourd'hui à la pulsion combative, dans la lutte de propagande, pour arriver à la formation, dans les masses, de réflexes conditionnés qui président à la mise au pas, but ultime de la lutte politique d'aujourd'hui.

Alors, si on veut traiter le problème de la pulsion combative et des formes que prennent ses dérivations, les premières questions qui se posent, sont celles des facteurs psychologiques qui la conditionnent et de son évolution génétique chez les individus. Nous traiterons d'abord cette dernière question. Bovet l'a excellement analysée dans son livre « L'instinct combatif » (19).

Tous les enfants se battent. La première raison de ce comportement est la défense. Les gestes de défense évoluent avec l'âge; au début, ce sont les ongles et les dents dont l'enfant se sert : il griffe et il mord. Plus tard viennent les coups de pieds, ensuite l'utilisation de la main transformée en une arme la plus primitive — le poing; l'empoigne par les cheveux suit; enfin, il s'arme d'un bâton qui étend l'action de son bras, et finit par jeter des pierres. Cette dernière façon de lutter a pour fondement un instinct extraordinairement puissant : le jet de pierre provoque chez l'enfant un plaisir intense. C'est surtout à l'âge de 10 à 13 ans que le jeune garçon se bat le plus volontiers. Ensuite la pulsion agressive chez lui « se canalise ou se métamorphose par l'effet des idées morales, incorporées dans les articles de code pénal, auxquelles a abouti le développement de la société[1] ».

L'homme primitif avait à sa disposition, évidemment, les mêmes moyens de combat que l'enfant. Il est intéressant de comparer les moyens utilisés dans les deux cas : la phylogénie permet, d'après Senet (144)[2], de comprendre mieux les raisons de l'ordre dans lequel nos ancêtres apprirent à les utiliser. Nous dressons ci-dessous un tableau où les armes de l'enfant et celles de l'homme primitif sont mises en parallèle dans l'ordre de leur évolution :

Enfant :	*Homme primitif :*
Griffées et morsures	Ongles et dents
ruades	après que l'homme a pris la position complètement verticale du corps :
coups de poing	pieds et poings
bâton	bâtons et pierres
pierre	
fronde	

1. Bovet (19) p. 174.
2. (144) cité par Bovet (19) p. 176.

Enfant :	*Homme primitif :*
arc	armes de silex :
fusil	haches
	pointes de lances
	pointes de flèches
	enfin, la massue.

La lutte était d'abord défensive, mais avec la découverte de l'instrument — bâton et pierre — elle prit aussi le caractère offensif; en plus, ces premiers instruments devinrent aussi des outils pour manœuvrer le bois et les métaux mêmes. L'importance de cette découverte et de celle de l'art de jeter — autre apanage de l'homme, selon Stanley Hall (72)[1] explique la place que tiennent dans la vie des primitifs et dans celle de l'enfant, les jeux de bâton et les jeux de jet. En ce qui concerne la différence des sexes dans l'emploi de moyens de lutte, on peut l'observer chez les enfants : les fillettes jettent mal les pierres. Elles jouent peu de leurs poings, et elles griffent davantage, mordent et s'empoignent par les cheveux, à différence des garçons, où c'est l'inverse. Bovet (19)[2] émet l'hypothèse que « les instincts des deux sexes se sont différenciés dans ce domaine au moment où la division de travail a fait du mâle le chasseur, qui part en campagne pour subvenir aux besoins de la femelle que le soin des petits immobilise ».

Dans les *batailles d'enfants* le défi qui précède la lutte a pour but de faire peur à son adversaire, ce qui par avance diminue la force de résistance de ce dernier, et accroît ses propres forces par autosuggestion, en s'exaltant soi-même et en proclamant ses exploits passés et futurs. Des causes des batailles d'écoliers on peut juger d'après les réponses des enfants mêmes à une enquête faite en Suisse et rapportée par Bovet (19) : « Nous nous battons quelquefois pour se chicaner (luttes d'hostilité), quelquefois pour s'amuser (luttes de jeu). » Mais il existe aussi des luttes de possession. On s'y bat pour un objet, et c'est la pensée de cet objet qui est au premier plan. La grande majorité des enfants de 9 à 12 ans recherchent la bataille[3] en elle-même pour le plaisir qu'elle leur procure — en d'autres termes : se battre est pour eux un jeu. Au cours de ces luttes de jeu, qui englobent aussi celles qui dérivent de la taquinerie et qui paraissent d'abord des luttes d'hostilité, comme au cours aussi des luttes de possession, surgissent des sentiments nouveaux, un « intérêt

1. (72) cité par Bovet (19) p. 176.
2. (19) p. 177.
3. (19) p. 42.

hostile pour l'adversaire, le désir de le faire souffrir, et de jouir de sa souffrance. Plus tard, ces sentiments pourront se trouver au point de départ de nouvelles luttes : les vraies luttes d'hostilité ». Les jeux peuvent donner lieu parfois aux batailles livrées aux mauvais joueurs, à ceux qui trichent : c'est alors une anticipation des luttes politiques pour le maintien de l'ordre[1].

A lancer des pierres, à manier un bâton, à mouvoir vigoureusement bras et jambes, à tendre dans un corps à corps étroit tous les muscles de son être, l'enfant éprouve un plaisir élémentaire et immédiat, qui suffit à expliquer un grand nombre d'agressions qu'aucun sentiment ni d'hostilité ni de convoitise n'accompagne. Mais bientôt à cette volupté de l'action, qui couronne tous les déploiements naturels des énergies physiques, un élément spirituel vient s'ajouter : la joie de s'affirmer, l'orgueil de se sentir et de se savoir fort. L'enfant ressent dès lors le désir de constater sa force, d'en éprouver toute l'étendue, de la mesurer. Il se bat avec ses camarades « pour savoir lequel sera le plus fort ». Mais, ce faisant, il ne tarde pas à s'apercevoir que cette force dont il fait montre, lui vaut un prestige enviable. De là un troisième motif qui l'incite à lutter même sans objet : il va se battre pour faire voir sa force et la faire admirer à autrui. Enfin, les batailles répondent admirablement au besoin qu'ont certains enfants d'attirer à tout prix les regards sur leur petite personne. L'issue même de la bataille leur importe peu pourvu qu'on les regarde[2].

Pour en venir aux mains, les enfants se taquinent même. L'*esprit taquin* est apparenté à l'instinct combatif, il en est une manifestation et un instrument. La taquinerie ou bien prépare la lutte et y conduit — ou bien elle la remplace et se substitue à elle. Pour amener le corps à corps, on fâche l'adversaire, on le met en colère. Les mouvements de la colère représentent un raccourci des gestes d'une lutte très ancienne[3].

Pour le taquin il s'agit surtout de mettre en lumière sa propre force et la faiblesse d'autrui. Elle se produit donc surtout là où il y en a un surplus de forces inutilisées. Les oisifs sont taquins, et parmi les enfants ceux qui prennent peu de mouvement. C'est pourquoi Bovet suggère une mesure pédagogique : si un enfant pousse l'esprit taquin au-delà des limites supportables, il faut lui faire faire des exercices physiques, lui donner l'occasion de s'ébattre et de se mouvoir.

Le taquin est plus âgé généralement que sa victime, car

1. Bovet (19) p. 34.
2. *Ibid.*, p. 37.
3. Bovet (19) p. 57.

il a plus de forces inutilisées. Mais la taquinerie est aussi l'arme des faibles : les bossus, les sourds, ont la réputation d'être taquins. Bovet cite Gœthe : « Les mystifications sont une occupation d'oisifs. Des gens qui ne savent pas s'occuper seuls, ni s'employer utilement au dehors, trouvent du plaisir à faire de petites méchancetés et à se féliciter complaisamment du mal qui arrive à autrui. Aucun âge n'échappe à cette démangeaison. » Et Bovet ajoute que la comparaison des professions conduit à la même conclusion. Autant nos horlogers, immobiles à leur établi, excellent dans les farces de toutes sortes, autant nos paysans pratiquent peu la plaisanterie.

Le taquin, en se cachant derrière une porte pour sauter sur celui qui va passer, de façon à le faire crier ou tressaillir, le fait pour provoquer chez autrui la peur ou d'autres émotions vives. Ce sont surtout les émotions qui s'expriment, qui causent la joie du « bourreau ». Il ne lui suffit pas de savoir qu'un camarade a eu peur, de deviner que le maître a dû être fâché; ce qu'il épie avec volupté, c'est le cri, le tremblement de la voix, le froncement des sourcils ou le rouge du visage de celui qui, en perdant le contrôle de soi-même, lui montre qu'il est à sa merci[1] ».

La taquinerie a des relations étroites avec la courtisation, donc avec la pulsion n° 3. C'est un moyen, soit d'affirmer sa puissance sur l'autre sexe, soit de signaler aux yeux de l'autre sexe ses mérites et sa force. Un proverbe allemand dit « Wer liebt sich, neckt sich » (qui s'aime se taquine), et un proverbe russe, plus brutal encore, « Kovo lioubliou, tovo i biou » (je bats celle que j'aime); tout le monde connaît aussi le fameux proverbe « qui aime bien, châtie bien ». Agaceries d'un sexe à l'autre, sont la partie essentielle de certaines courtisations populaires et tiennent une grande place dans tous les flirts. C'est une altération de la lutte érotique contre la femelle.

Bovet (19) vient à des conclusions très importantes qui illustrent nettement ce que nous disions à propos des mécanismes qui conditionnent le comportement à base de la pulsion agressive.

La taquinerie, dit-il[2], « est le fruit de tendances instinctives dont la fonction est d'aider la sélection naturelle, la sélection sexuelle en particulier, en mettant en lumière les forces et les faiblesses des individus de l'un et l'autre sexes. La taquinerie est originairement provocation à la lutte physique, mais à mesure que les mœurs, qui se transforment, favorisent moins celle-ci,

1. *Ibid.*, p. 64.
2. (19) p. 74.

la taquinerie en vient à se substituer peu à peu à la lutte. Après s'être, à ses débuts, identifié avec l'instinct combatif, l'esprit taquin en devient ainsi une forme altérée. Enfin, cette transformation s'est accomplie plus lentement dans le sexe masculin, sans doute parce que l'intérêt de l'espèce, imposant au mâle de triompher successivement et de ses concurrents et de la résistance que lui oppose la femelle, assigne ainsi à la force combative une place prépondérante parmi les qualités du mâle ».

Parmi les formes de taquinerie une est surtout odieuse, parce que cruelle : c'est de proposer un temps de course à un boiteux, un tour d'adresse exigeant les deux mains à un manchot : dans ce cas aussi il est question de faire saillir sa force par comparaison à la faiblesse d'autrui. C'est déjà de la *cruauté* qui se manifeste, associée à la pulsion combative dégradée. Elle a pour devise « le malheur des uns fait le bonheur des autres ». Un petit enfant se plaît parfois aux jeux de destruction, ou comme les nomme K. Groos (66)[1] jeux analytiques : tout jeune il déchire du papier, vide des tiroirs, renverse les boîtes, démonte les jouets; tout cela lui procure une satisfaction évidente, Puis, il arrache des ailes à la mouche, les pattes à l'araignée, etc. Mais on aurait tort d'attribuer ce comportement à la cruauté, il s'agit, en réalité, d'une insensibilité par défaut de représentation et d'imagination ou prédominance exclusive du désir de connaître, donc d'un acte où la pulsion nº 4 sublimée entre en jeu. « Toutes tendances passionnées, dit Bovet (19), accaparent l'esprit d'une façon exclusive, au point de nous rendre insensibles à tout ce qui n'en est pas l'objet, et alors inattentifs et aveugles à toutes les souffrances que nous pouvons causer. La curiosité, l'ardeur scientifique ont cet effet, mais aussi l'amour du gain et l'avarice, la passion sensuelle, le zèle confessionnel, etc. Ainsi, les instincts primitifs de chasse et de lutte peuvent aussi rendre l'homme sourd aux douleurs qu'il cause. »

Toutefois, il existe des attitudes de cruauté chez les enfants comme chez les adultes : celles-là sont liées à la lutte, à la pulsion nº 1, mais le plus souvent, dans ce cas, le phénomène est plus complexe, car la pulsion nº 3, sexuelle, y entre aussi pour quelque chose. « La sexualité de la plupart des hommes est mêlée d'agressivité », dit Freud, (57)[2] « d'une tendance à la prise de possession, dont l'importance biologique tient sans doute à la nécessité de surmonter la résistance de l'objet aimé autrement encore que par des actes de courtisation. Le sadisme correspondrait alors à l'isolement et à l'exagération

1. (66) cité par Bovet (19) p. 78.
2. (57) cité par Bovet (19) p. 83.

d'une des composantes agressives de l'instinct sexuel qui y prendrait ainsi la première place ». Chez la femme, la coquetterie aurait la même origine que la cruauté, car elle prend plaisir à exciter le prétendant par les humiliations qu'elle lui inflige. Le masochisme, qui est la cruauté à rebours, infligée à soi-même, est à la même racine. Chez la femelle l'explication est plus simple encore : dans la plupart des espèces animales, comme chez la femme, la volupté est nécessairement précédée de souffrance. Le combat, intimement associé à l'amour, c'est à la fois les coups donnés, et les coups reçus. Mais le goût de donner des coups sans courir le risque d'en recevoir, c'est la cruauté toute pure, la cruauté détachée de l'instinct de combat et impliquant de la lâcheté[1], donc une déviation morbide de l'instinct. La cruauté chez les enfants est un effet d'agressivité brutale des adultes envers les premiers. Quand un enfant en est victime, sa colère impuissante dévie souvent sur qui n'en peut; elle prend alors l'aspect d'une combativité impulsive. C'est aussi la source de la cruauté des enfants envers les animaux, comme l'a démontré la psychanalyse[2].

On a cru pouvoir constater que *la guerre a une influence* particulièrement néfaste *sur les enfants*. Il est vrai que pendant et surtout après la guerre, ils se montrent souvent plus insubordonnés, plus « difficiles », ce qui s'explique plutôt par un certain relâchement de la discipline à l'école et à la maison comme conséquence de la désorganisation générale de la vie sociale par le fait de la guerre. Mais il serait exagéré de prétendre qu'ils deviennent plus batailleurs, que leur pulsion combative serait particulièrement stimulée par les événements guerriers. Toutefois elle tient dans leurs préoccupations une place considérable : elle leur fournit en abondance des images, des mots, des idées, des sentiments nouveaux qu'ils s'assimilent et qui réapparaissent dans les différents domaines où les enfants sont créateurs (dessins, compositions, jeux). Aussi dans leurs jeux il n'y a plus de gendarmes et de voleurs, mais des Français et des Allemands, ou des soldats et des espions, etc. Et dans les jeux de locomotion, jeux de chasse, de construction, de lutte, jeux imitatifs, etc., ils empruntent leurs représentations à la guerre.

Naturellement, l'influence de la guerre est énorme sur le psychisme des enfants victimes de la guerre, de ceux qui en ont souffert directement : cela se traduit nettement et douloureusement dans tout leur comportement, comme c'était facile à observer, par exemple, chez les orphelins, recueillis

1. Bovet (19) p. 87.
2. *Ibid.*, p. 201.

dans le « Village Pestalozzi » à Trogen en Suisse, la merveilleuse institution, due à l'énergie et le grand cœur de son fondateur, le Dr. W. R. Corti : pendant les premiers mois de séjour de ces enfants au « Village », dans leurs dessins libres ils extériorisaient les horreurs vécues. Que la guerre elle-même ne contribue pas à stimuler la pulsion combative, est facile à concevoir, parce que la guerre moderne a perdu tout caractère excitant du fait de sa mécanisation et des distances relativement grandes qui séparent les combattants; elle ne peut plus être considérée comme une explosion spontanée de l'instinct combatif d'un peuple, on ne peut pas parler de la guerre comme d'une régression de l'âme sociale[1]. « Mais il n'est pas douteux », selon Bovet, « que les mouvements collectifs auxquels la guerre donne lieu, et dans les foules de l'arrière, et dans les batailles mêmes, ne déterminent en grand nombre des régressions de l'instinct combatif dans des âmes individuelles en lesquelles cet instinct était complètement platonisé[2] ou même sublimé en temps de paix. Le caractère régressif du phénomène est particulièrement apparent quand la lutte met en relief les composantes secondaires de la combativité, qui sont la cruauté, souvent sadique, l'instinct de destruction, etc. ».

La grande explosion de l'instinct est contemporaine de l'éveil des sentiments sociaux. L'individu découvre l'avantage qu'il a à ne pas livrer bataille seul. La combativité s'associe avec l'intelligence et avec l'instinct social. Nous avons déjà vu que l'instinct combatif a occasion de s'exercer sous forme de *jeux* qu'on peut diviser en deux grands groupes : celui de *jeux de lutte* entre 9 et 12 ans, et les *jeux sociaux* (ou jeux d'équipe) après 12 ans. On rencontre les jeux combatifs aussi chez les jeunes animaux; ainsi chez les oiseaux : moineaux, roitelets, bergeronnettes, perdrix, cacatoes; et chez les mammifères : loutres, ours, belettes, chats, chiens, lionceaux, louveteaux, chevreaux, bovidés, solipèdes, babouins et les singes en général. Ces jeux sont, en réalité, des jeux d'accouplement, car « la reproduction est étroitement liée à l'instinct combatif : beaucoup d'animaux attaquent d'autres à l'époque du rut. K. Groos (67)[3] indique que les jeux de lutte, comme aussi les jeux de locomotion, d'exhibition, de chant, etc., sont en rapport étroit avec la courtisation. Mais il y a aussi des jeux de lutte sans relation apparente avec la pulsion

1. Bovet (19) p. 197.
2. V. p. 209.
3. (67) cité par Bovet (19) p. 43.

sexuelle, et même chez les animaux : ainsi chez les fourmis ouvrières, et chez les vaches pour la désignation d'une « reine ». Cette dernière joue alors ici un rôle qui, chez les bovidés sauvages, devait appartenir, évidemment, à un mâle[1]. Les actes sont restés les mêmes, malgré la domestication; mais, en passant d'un sexe à l'autre, ils ont perdu quelque chose de leur signification primitive. Ainsi il y a donc eu à la fois conservation et transformation de l'instinct. En réalité, la signification des jeux de lutte est celle de tous les jeux : entraîner par avance la jeunesse animale dans une forme d'activité qui, plus tard, lui sera commandée par les nécessités de son existence. Ce sont des exercices sans utilité immédiate. Ce n'est ni pour attaquer les espèces plus faibles qui doivent servir de pâture, ni à résister aux plus fortes qui le convoitent comme une proie, mais c'est pour se mesurer avec d'autres individus de son espèce même. C'est pour des luttes de possession : pour l'aliment et pour la femelle. Pour vivre et se perpétuer, il faut que l'individu soit prêt à disputer l'un et l'autre à ses congénères. K. Groos (67) dit : « la raison des jeux de jeunesse (enfant et petit animal) est que certains instincts particulièrement importants pour la conservation de l'espèce, se manifestent à une époque où l'animal n'en a pas encore sérieusement besoin. »

« Dans les jeux de combat organisés — boxe, football, escrime et dans les diverses altérations de l'instinct — alpinisme, échecs, romans d'aventure, — nous avons devant nous l'influence de la société sur l'individu. Rien de tout cela n'est inventé par l'enfant d'aujourd'hui. Quand il grandit, il trouve des jeux déjà institués; des clubs déjà existants le sollicitent. Même quand il joue aux soldats de plomb, l'enfant subit une tradition qui lui vient des adultes. Ces figurines correspondent mal à l'agressivité de son âge. La passion pour les petits soldats témoignerait plutôt d'un refoulement des instincts belliqueux. Nous ne nous étonnons pas que de grands hommes de guerre (Frédéric II), dans l'intervalle de leurs campagnes, se soient intéressés à ces jouets[2]. » Bovet rapporte aussi une statistique intéressante[3], qui dit que dans la guerre de 1914, il y avait plus de joueurs de football que de joueurs d'échecs dans l'armée anglaise; pour l'armée allemande c'était l'inverse; cela prouve que les échecs, jeu de combinaisons stratégiques et de réflexion, sont plus près de l'agressivité primitive que le football, ce qui est

1. Bovet (19) p. 54.
2. Bovet (19).
3. (19) p. 170.

conforme au fait que la guerre d'aujourd'hui ne peut plus être considérée comme stimulant l'instinct combatif pur, s'extériorisant dans les jeux de lutte corporelle, comme le football.

W. Brown, un behavioriste américain, ne considère pas la guerre de nos temps comme une manifestation de l'agressivité des masses, faisant appel aux tendances sadistes dans l'individu[1] : la guerre est aujourd'hui toujours précédée d'une période de préparation psychologique des masses par une propagande appropriée chauvine. La valabilité de cette affirmation est démontrée aussi par le fait que dans tous les pays on a introduit le service militaire obligatoire, donc une mesure de contrainte. On a vu aussi en 1918 que les soldats dans les tranchées de deux camps fraternisaient souvent.

Comme conclusion générale au sujet du rapport entre l'instinct combatif et les jeux en tant que moyens éducatifs, il est intéressant de constater, comme le fait Bovet (19), qu'on peut classer les théories sur la signification de ces derniers en trois groupes :

1° *La théorie atavique* (Stanley Hall), selon laquelle les jeux n'ont pas de portée actuelle, les instincts qui s'y manifestent, sont des survivances : l'enfant grimpe aux arbres, parce que ses ancêtres ont été naguère des hommes des bois. S'il se bat, c'est qu'il fut un temps où le corps à corps était une obligation que l'état de sauvagerie imposait aux primitifs. Les jeux, comme les tendances instinctives, qui s'y manifestent, récapitulent les grands chapitres passés de l'histoire de la civilisation humaine. Ils n'en préparent pas les étapes à venir. Dès lors l'éducateur n'a ni à les réprimer ni à les encourager. L'enfant les dépassera de lui-même naturellement.

2° *La théorie du préexercice* (K. Groos) dit, par contre, que les jeux ont une portée actuelle et positive. Ce sont des exercices préparatoires : l'enfant se bat car il aura à se battre dans la vie. Le jeu a pour fonction et pour effet de créer des habitudes. Pour éviter que certaines habitudes se créent, l'éducateur doit s'opposer aux premières manifestations de l'instinct.

3° *La théorie cathartique* (Carr) considère que les jeux ont une portée actuelle, mais négative. Ils auraient pour but et pour résultat d'éliminer de l'individu certaines impulsions asociales. L'éducation doit tendre à encourager les jeux de combat, si on désire purger l'enfant de son agressivité. L'enfant se bat parce qu'il importe à l'espèce qu'il ne se batte plus quand il sera grand.

1. Cité par Reiwald (130) p. 394.

Mais, selon Claparède (31), ces trois théories ne s'excluent pas l'une l'autre, et nous aussi pensons que les buts de chacune d'elles se différant et se complétant, elles peuvent être utilisées dans les différents aspects éducatifs : la théorie atavique, qui a pour but de canaliser les pulsions primitives — dans l'éducation sportive et militaire, la théorie du préexercice, dont le but est de faire dévier — dans l'éducation morale, et la théorie cathartique, qui cherche à platoniser, à sublimer les pulsions — dans l'éducation pacifiste et sociale.

L'*éducation sportive*, surtout depuis Baden-Powell avec son idée de boyscoutisme, nous procure le meilleur exemple du succès des méthodes, qui s'appuyent sur la pulsion combative, pour en dépasser les développements dangereux pour la société humaine. Baden Powell lui-même dit[1] : « L'exercice militaire tend à détruire l'individualité, nous désirons, au contraire, développer le caractère. » En montrant au jeune garçon un idéal sous un aspect chevaleresque, et en lui prescrivant comme une obligation de rendre à son prochain au moins un service par jour, le scoutisme dirige vers un but altruiste les forces accumulées. « Bien loin de former des machines par des exercices d'obéissance passive, il stimule aux initiatives réfléchies[2]. »

Il est vrai que les sports « font fleurir toutes les qualités qui servent à la guerre : insouciance, belle humeur, accoutumance à l'imprévu, notion exacte de l'effort à faire sans dépenser des forces inutiles[3] ». Les sports préparent à la guerre et « quand on se sent préparé à quelque chose, on le fait volontiers ». Mais c'est surtout aussi dans l'*éducation militaire* préparatoire qui, à côté de l'entraînement à la discipline, exerce le corps et donne une instruction militaire spéciale, que réside le risque, qu'en préparant à la guerre, on prépare la guerre elle-même : l'exercice physique, en donnant au jeune homme conscience de sa force, l'encourage facilement à en abuser, et l'instruction militaire, en concentrant sa pensée sur la guerre, risque de la lui faire désirer. Mais, par contre, l'exercice physique a la propriété de devenir une fin en soi et l'organisation des sports fournit à la force accumulée une dérivation inoffensive, aussi peut-on créer dans l'esprit public des suggestions qui contrecarrent l'idée guerrière. D'autre part, l'école même, par l'enseignement de l'histoire, axée pour la plupart sur les événements de la vie nationale des États, développe souvent chez l'enfant, sans s'en rendre compte, le goût de la lutte, en exaltant les vertus guerrières.

1. Cité par Bovet (19) p. 252.
2. *Ibid.*, p. 252.
3. De Coubertin (32) cité par Bovet (19) p. 228.

D'ailleurs, on connaît des exemples d'un entraînement au combat même chez les animaux : ainsi Letourneau[1] interprète comme des « leçons d'une sorte d'escrime guerrier » les combats singuliers observés par Huber chez les fourmis.

Après avoir passé en revue les faits concernant la genèse et l'évolution de la pulsion agressive chez l'enfant, comme elle se manifeste dans les jeux et l'éducation, nous voulons nous adresser à l'analyse des manifestations de cette pulsion que nous avons reconnue comme la plus forte de toutes, et que nous avons désignée pour cette raison comme la pulsion nº 1, chez l'adulte. Nous verrons par la suite aussi les possibilités de sa sublimation et platonisation.

La nécessité de lutter, de se préserver du danger causé par des agressions ennemies, soit en se mettant en état de défense, soit, au contraire, en attaquant l'adversaire, est une activité humaine aussi vieille que l'homme, et l'être vivant, en général. Sous le nom de *lutte*, on entend en biologie la résistance à toutes sortes de facteurs qui menacent l'existence, lutte contre les forces brutales de la nature, contre les intempéries, les maladies, etc., mais dans un sens plus étroit, ce mot désigne une réaction contre les dangers qui se présentent d'une manière plus ou moins soudaine et sous forme de facteurs eux-mêmes vivants.

La nécessité de lutter place l'individu en face des nouvelles conditions dans la vie et conditionne ainsi des nouveaux réflexes conditionnés, des nouvelles attitudes et habitudes, qui ont pour base la « première » pulsion. C'est le premier mécanisme de l'être vivant qui entre en action au contact avec le monde extérieur, ce dernier se présentant pour la plupart sous forme d'obstacle que l'être doit vaincre. C'est la première réaction du petit enfant qui veut tout avoir, tout toucher, pousser, caresser, modeler, déchirer, tant que les objets de sa convoitise ne se présentent pas à lui sous forme de quelque chose qui l'effraye[2]. Il porte tout à sa bouche. On a voulu identifier cette pulsion agressive à un instinct spécial de vitalité[3], qui aurait comme but de conserver la vie. Nous ne pouvons pas souscrire à cette manière de voir les choses : à notre avis, *toutes les pulsions sont des mécanismes de conservation de la vie*, les nºs 1 et 2 — de conservation de l'individu, les nºs 3 et 4 — de l'espèce[4]. La pulsion agressive

1. Cité par Bovet (19) p. 223.
2. Reiwald (130) p. 266.
3. *Ibid.*, p. 272.
4. V. p. 50.

(nº 1) ne serait qu'un de ces quatre moyens de préserver la vie.

Or, dans la pratique de la lutte pour conserver sa vie, l'homme primitif, apparenté encore aux singes, à dû s'apercevoir des avantages que lui procurait la coopération avec ses semblables pour la chasse; il est devenu grégaire et s'est formé des habitudes sociales. « Il serait ainsi devenu d'abord une espèce de singe-loup. Cela aiderait, d'ailleurs, à comprendre pourquoi l'homme est encore si imparfaitement sociable » (théorie de Carveth Read) (128)[1].

Les nécessités de la vie grégaire amenèrent certainement l'établissement des consignes inhibitives très fortes, des *tabous*, qui contrecarraient dans l'individu les excès des manifestations de la pulsion combative, à l'instar des tabous sexuels, qui réglaient le comportement sexuel entre individus de la même espèce. Ainsi l'*instinct combatif* de l'humanité naissante dut être, dès l'origine, réglé et canalisé en quelque mesure. Selon Adler (3*a*)[2], l'inhibition subconsciente d'un instinct, son refoulement, peut se traduire ultérieurement par des phénomènes très caractéristiques, au nombre desquels, dans sa « Psychologie individuelle », Adler relève les suivants :

1º l'instinct peut se convertir en son contraire,

2º il dévie vers un autre but,

3º il se dirige sur la personne même du sujet,

4º l'accent se porte sur un instinct de force secondaire.

Selon Bovet (19), l'instinct combatif peut subir, dans des cas pareils, les vicissitudes suivantes :

1º Il peut se continuer sans changement apparent. La pression du milieu social est sans effet. L'individu reste, adulte, ce qu'il était enfant : l'instinct ayant engendré l'habitude, il garde le même plaisir à se battre et profite de toutes les occasions. Un adulte batailleur succède à un enfant batailleur. Ce cas, psychologiquement le plus simple, est socialement moins satisfaisant. Cette permanence inchangée de l'instinct fait de l'enfant normal un être inadapté.

2º Par des nécessités de la vie sociale l'instinct combatif se maintient dans certaines limites : il se continue avec un minimum d'altération en se canalisant dans les jeux de lutte des adultes : boxe, lutte suisse, escrime, football. Ce dernier combine les instincts de chasse et de lutte et peut être occasion de certaines « régressions ».

3º L'agressivité se continue, elle se canalise, mais surtout elle se complique, en s'alliant à toutes les autres forces de

1. (128) cité par Bovet (19) p. 98.
2. (3a) cité par Bovet (19) p. 99.

l'individu : l'adresse, le sang-froid, le calme et enfin les formes les plus hautes de l'intelligence. Les deux types principaux de cette complication seraient : l'intellectualisation et la socialisation de l'instinct combatif : un exemple de réalisation dans cette direction serait le comportement de travail.

Il est d'un haut intérêt de comparer l'évolution humaine sociale et l'évolution individuelle en ce qui concerne la pulsion combative, comme le fait Bovet (19) : dans *l'évolution individuelle* on peut énumérer les périodes suivantes :

1° les premiers jeux de lutte apparaissent au cours de la troisième année[1],

2° la période de 9 à 13 ans : l'instinct brut fait explosion avec une intensité particulière,

3° ensuite la période, où il se complique et se canalise (par exemple, sous forme de compétitions sportives, etc.),

4° platonisation éventuelle (activité sociale constructive).

Et parallèlement, dans le *développement de l'humanité* :

1° les hommes primitifs ne se battaient pas, à ce qu'il paraît, sans être attaqués. Au cours de l'évolution humaine l'instinct combatif dut augmenter beaucoup de force.

2° Son maximum fut atteint sans doute à une époque encore barbare.

3° La canalisation de l'instinct dans la sphère sociale est réalisée dans le caractère des guerres de l'histoire.

4° On pourrait voir une platonisation de l'instinct combatif dans la « guerre froide » de notre temps; il faut espérer que cette platonisation s'épanouira dans l'avenir, quand on parviendra à sublimer totalement la pulsion sous forme de travail collectif pacifique de l'humanité entière pour son bien culturel et social.

Une question vient aussitôt quand on pense aux manifestations de la pulsion combative : comment se traduit-elle dans le *choix des professions?* Quelles sont les activités professionnelles qui s'imposent aux hommes dans le comportement desquels cette pulsion prime les autres? Avant tout, on peut constater que dans la jeunesse, des moins de 10 ans à ceux de 15 ou 16 ans, c'est surtout le goût des *professions combatives* — soldat, gendarme, chasseur — qui est répandu, selon S. de Maday[2]. Quoique dans le choix des carrières on observe souvent que le fils embrasse la même profession que le père, on peut néanmoins affirmer que ceci survient moins par hérédité des goûts que par influence de l'exemple. Toutefois, la corrélation entre la profession et les goûts des

1. K. Groos (66) cité par Bovet (19) p. 174.
2. Cité par Bovet (19) p. 162.

individus ne peut pas être niée dans nombre des cas. Bovet (19) donne des exemples concernant l'incarnation de la réalisation des désirs agressifs ou même cruels dans des professions sociales : pour l'instinct pur — soldat, gendarme, chasseur; pour l'instinct dévié — fort de la halle, guide de montagne, boucher, cocher, dentiste, accoucheur, chirurgien, etc; pour l'instinct sublimé, objectivé et platonisé — maître d'école. Mais, en réalité, on trouve « partout, à la Bourse comme au Palais de Justice, dans les halles et sur les mers, des gens qui ont embrassé leur profession par combativité ».

Reiwald (130) rapporte le tableau de Szondi[1] sur la sélection professionnelle, qui donne une vue assez détaillée sur la classification d'un grand nombre de professions, basée sur les données de la socio-psychologie. Nous-mêmes pensons pouvoir grouper les professions selon les quatre pulsions leur inhérentes, comme on peut le voir sur le tableau ci-dessous :

Pulsions

1	2	3	4
soldat	cuisinier	danseur	savant
politicien	hôtelier	artiste	prêtre
diplomate	commerçant	musicien	professeur
lutteur	ingénieur	peintre	éducateur
sportif	prêtre	coiffeur	ménagère
pilote	travailleur	chanteur	médecin
avocat	fonctionnaire	sculpteur	infirmier
chirurgien	serviteur	architecte	juge
bourreau	agriculteur	mannequin	religieuse
chauffeur	critique		organisateur
marin			
détective			
policier			
boucher			

Professions

Hamon (74)[2] insiste qu'entre l'instinct combatif et le choix de la carrière militaire, il y aurait un rapport positif et direct. De Maday[3], qui se place pourtant sur un point de vue militariste, est d'avis que « l'évolution humaine part de la lutte pour aboutir au travail ». C'est le cas des professions d'avocat et du commerçant, par exemple, chez lesquels il y a des composantes combatives, mais la composante du travail l'emporte. Et les cas ne sont pas rares, où « certaines

1. (130) p. 278.
2. (74) cité par Bovet (19) p. 166.
3. Cité par Bovet (19).

gens se font soldats pour se débarrasser des soucis de la lutte pour la vie », de sorte que, comme le dit Bovet (19), de nos jours, bien souvent il n'y a plus de corrélation évidente entre le goût instinctif de lutte et le métier de soldat, à différence de ce qui était la règle autrefois.

En considérant que le comportement de travailleur industriel implique une composante agressive, Reiwald[1] avance qu'une des causes les plus importantes dans les mouvements de révolte des masses réside dans le sentiment du manque de satisfaction que crée le processus moderne de production. Pour éprouver la joie au travail, il faut qu'à côté de la pulsion sexuelle (libido, amour pour son travail), y soit présente encore l'autre pulsion élémentaire — l'agressive qui est aussi irrésistible comme la faim et le besoin sexuel. Et il en donne des exemples : celui de porter un poids ou d'abattre un arbre. Et le même vaut pour les activités intellectuelles les plus hautes : on parle donc de la « netteté tranchante d'une pensée ». On retrouve la pulsion agressive même chez les professions sublimées : la profession du boucher est du point de vue social très utile, et pourtant elle livre un gros pourcentage d'assassins; la profession du dentiste ou du chirurgien est hautement sublimée, mais a aussi des caractères sadiques.

Nous avons vu que dans la vie il est assez rare de rencontrer des personnes chez lesquelles telle ou telle pulsion se manifeste sous forme pure, on dit généralement d'une telle personne que c'est un homme entier. Pour la plupart, on voit des exemples plus complexes où deux et même trois pulsions s'associent, se complètent, ou aussi qu'une pulsion perd certaines de ses caractéristiques au profit d'une autre. Ainsi, il existe un lien entre la pulsion combative et la pulsion sexuelle, entre le combat et l'amour, ou en termes de sensations psycho-physiologiques entre la douleur et la volupté. On connaît de l'expérience psychanalytique que le plaisir de cruauté a un arrière-goût de plaisir spécifiquement sensuel[2]. D'ailleurs, dans le règne animal et dans les civilisations primitives, le combat, nous l'avons vu, est étroitement associé à l'amour. On connaît aussi que les sadistes ont besoin de faire souffrir pour stimuler leur sens érotique. Chez les enfants le plaisir d'assister à des fouettées et d'en donner, tient une place considérable dans l'éveil de la vie sexuelle de l'enfant. C'est une raison de plus pour éviter ce mode de châtiment corporel, selon Bovet (19), qui est psychologue et éducateur.

1. Reiwald (130) p. 272.
2. Bovet (19) p. 82.

La volupté est souvent associé à la souffrance d'autrui et à la douleur éprouvée par le sujet lui-même. On a reconnu aujourd'hui que le sadisme et le masochisme ne sont pas antagonistes, mais se retrouvent chez la même personne, et c'est pourquoi on les désigne aujourd'hui par un même terme d'*algolagnie*[1]. La volupté de la douleur est aussi parfois une caractéristique de la poésie romantique, qui se plaît dans la description des états mélancoliques.

Comme il y a des liens assez fréquents entre la pulsion combative et la pulsion sexuelle, il y en a aussi entre la première et la pulsion alimentaire sublimée, qu'est le sentiment religieux, selon notre manière de voir[2]. Nous avons déjà vu plus haut que dans les manifestations de la vie religieuse, on retrouve souvent l'esprit combatif, qui se traduit par l'emploi d'expressions, empruntées à la vie militaire. Aux exemples cités plus haut[3] ajoutons le texte d'un choral de Luther, où on trouve des expressions comme « C'est un rempart que notre Dieu, une invincible armure ». On rencontre le même chez les musulmans qui s'appellent les guerriers d'Allah; les psaumes de l'Ancien Testament ne manquent pas non plus d'explosions belliqueuses[4]. Mais dans l'histoire du Christianisme lui-même on apprend que Constantin avait employé le « labarum » comme un insigne de son armée, que dans les Églises orientales la proclamation de la guerre sainte servait la défense du Dieu national et de l'État, l'Église divinisait la guerre, les guerres de Charlemagne et les croisades étaient un service religieux « pour Christ et pour l'Église[5] ». Même de nos jours on voit souvent, en politique, réalisée l' « alliance du sabre et du goupillon », de l'armée et du clergé.

Mais vice-versa, l'élément religieux a aussi eu une influence sur les comportements à base combative, en contribuant à leur déviation et sublimation. Ainsi, par l'Église, l'idée de l'armée prend le pas sur celle du soldat, l'organisation sur la combativité pure : tous les efforts sont coordonnés, la milice chrétienne est hiérarchisée. La qualité maîtresse du soldat devient l'obéissance, au même titre que l'intrépidité. On s'exerce à l'obéissance, comme on s'entraîne au courage. L'armée, la discipline, la beauté des plans combinés font souvent perdre de vue la lutte elle-même. L'instrument est si parfait qu'on l'admire pour lui-même, sans plus songer au but en vue duquel il a été façonné. Ces facteurs de l'esprit

1. En grec ἄλγος — douleur, et λάγνεια — lubricité.
2. V. p. 164.
3. V. p. 169.
4. Bovet (19) p. 136.
5. *Ibid.*, p. 146.

militaire, l'obéissance, par exemple, n'ont en soi rien d'agressif. Et on parvient au cas, comme celui d'Ernest Psichari, petit-fils de Renan, qui vint au Christ par l'Église, à l'Église par l'armée profane, et à l'armée par le besoin d'obéir[1]. Mais chez nombre d'âmes religieuses, l'instinct combatif, leur inhérent, peut apparaître sous sa forme primitive et brute : on le voit dans l'image des tortures de l'enfer promises aux pécheurs, ou aussi au fait que les religieux voient parfois avec plaisir persécuter et torturer autrui, comme c'était le cas dans l'Inquisition et les persécutions et les procès de « sorcellerie ». La cruauté n'est pas étrangère à l'esprit religieux : on le voit dans le fait d'emploi des armes très charnelles contre la chair : flagellation et sévices de toutes sortes dans certaines sectes religieuses.

Enfin, la pulsion combative étant un mécanisme fondamental de l'être vivant, et comme tel ne pouvant pas être déraciné ou supprimé, peut néanmoins subir certaines transformations et atténuations. « Tout ce que nous pouvons espérer, c'est de la sublimer « dit Stanley Hall (73)[2]. Dans le cas de la pulsion sexuelle, il y a un élément pouvant déclencher un réflexe conditionné inhibitif, provenant de l'intérieur, du 2e système de signalisation : c'est la réaction qui, en termes d'introspection, est désignée comme pudeur. Dans le domaine de la pulsion agressive, dit Bovet (19)[3], il n'existe rien de comparable, qui permettrait une répression ; nous dirions pourtant que peut-être un jour, avec l'avènement d'un Homme Nouveau dans un Monde changé, un équivalent du sentiment de la pudeur, pourrait surgir aussi dans le domaine de la pulsion combative, une sorte de « pudeur altruiste ». Par exemple, dans la vieille civilisation chinoise la société politique non seulement était parvenue à canaliser l'instinct combatif, mais a entrevu déjà la possibilité de le sublimer totalement : la profession militaire était considérée comme la plus basse et digne d'être répudiée.

Les *transformations* ou *altérations* que peut subir la *pulsion combative* peuvent présenter les caractères de déviation, d'objectivation, de subjectivation, de platonisation et de sublimation. La notion de *déviation* est nette dans le cas des ménages sans enfants, qui les remplacent par des chiens ou des chats qu'ils choyent : la pulsion parentale est déviée dans ce cas. Pour la pulsion combative il y a déviation sous forme

1. *Ibid.*, p. 154.
2. (73) cité par Bovet (19) p. 219.
3. Bovet (19) p. 96.

de sports, dits de combat : natation, alpinisme, course à pied, football. Dans le cas d'escrime, de boxe, de lutte, il y a lieu de parler plutôt de *canalisation* de l'instinct. Bovet (19) indique comme une forme de déviation de l'instinct combatif particulièrement ingénieuse et féconde au point de vue social, celle qui à la lutte substitue le concours. On continue d'avoir un adversaire, on continue de déployer la même énergie — mais cette énergie néanmoins ne se déploie pas vraiment contre l'adversaire. Ainsi tout l'entraînement que procurait la lutte est conservé, le concours continue de signaler les plus forts à l'attention des spectateurs, mais la société en a éliminé les effets fâcheux. En plus, le concours étend le champ de la combativité. On peut s'attaquer au record des absents, et surtout concourir avec soi-même, se surpasser et se vaincre.

Dans l'*objectivation* de la pulsion combative, l'homme, au lieu de se jeter dans la lutte, se satisfait, en la regardant du dehors. Dans les « soldats de plomb » on a aussi l'objectivation devant soi. Du même genre est le plaisir qu'éprouvent tant de gens à écrire, à lire, à entendre raconter des histoires de bataille, des aventures des explorateurs ou d'Indiens, de la littérature « criminelle », des romans fantastiques comme ceux de H. G. Wells ou de Jules Verne. Aussi assister aux courses, aux matches de boxe; du temps de Rome, aux batailles de gladiateurs; aujourd'hui, aux corridas.

La *subjectivation* — c'est le plaisir à recevoir des coups sans risquer de voir souffrir autrui. Adler (3*a*) met la conversion de l'instinct combatif qui prend pour objet la personne même du sujet, au nombre des effets du refoulement. Il cite[1] l'humilité, la soumission et le dévouement, l'assujettissement volontaire, le flagellantisme et le masochisme comme les effets de ce phénomène. « L'aboutissement extrême de cette conversion de l'instinct est le suicide. »

Platonisation, terme créé par Bovet (19) pour désigner, par allusion à l'amour platonique, la situation quand la lutte engagée contre un adversaire n'a plus rien de commun, dans ses manifestations extérieures, avec la bataille à laquelle elle emprunte ses métaphores. Dans la lutte platonique ce sont les buts purement intellectuels qui prennent toute la place. Le symbole de cette étape dans l'évolution de la pulsion combative, c'est le jeu d'échecs.

Enfin, dans la *sublimation* nous voyons une notion qui implique, à part la transformation de l'instinct, une appréciation morale, c'est-à-dire, l'adaptation de l'individu au monde et à la société : c'est à ses fruits, jugés quant à leur

1. (3*a*) cité par Bovet (19) p. 114.

valeur sociale, qu'on reconnaît la sublimation. Déjà Secrétan[1] a distingué trois étapes dans l'évolution de l'instinct sexuel (il dit « amour »), qu'on peut appliquer aux étapes de sublimation de n'importe quelle pulsion, et dans notre cas, de la pulsion combative :

1° d'abord c'est la domination de la pulsion primitive et égoïste;

2° ensuite, la forme compliquée et auréolée de préoccupations altruistes;

3° enfin, la forme platonisée, dans laquelle rien ne subsiste des gestes matériels de la première impulsion animale, mais qui les rappelle encore par des résonances organiques que la langue devine et exprime dans ses métaphores.

Dans le cas de pulsion combative il y a la première étape, qu'est la lutte égoïste pour la vie, englobant aussi la lutte pour les moyens de la vie. Viennent ensuite les mêmes luttes, mais altruistes, pour la vie, la santé, la prospérité des autres : de la famille, de la cité, de la patrie, de l'humanité. Enfin, les luttes d'ordre social pour les fins morales, c'est-à-dire, les acquisitions sublimes de la culture humaine : beauté, vérité, justice, liberté.

Dans la vie individuelle on peut parfois voir réalisées ces étapes : ainsi, Bovet (19) rapporte les données de la vie de saint Ignace de Loyola, ou aussi de Joséphine Butler qui entreprit à la fin du siècle précédent une lutte épique, une vraie croisade, pour l'abolition de la police des mœurs et de la prostitution réglementée.

Récapitulons encore une fois, pour mieux les fixer, les trois étapes de sublimation de l'instinct combatif sous l'aspect social :

1° Dans le passé lointain, des tribus se battaient, mues par la pulsion pure chez leurs membres, pour le plaisir de se battre;

2° Aujourd'hui les citoyens contemporains des États se battent aussi, mais ils mettent ou croient mettre la brutalité de leurs actes au service d'une idée : la patrie, la liberté, le droit, la paix à venir;

3° La dernière phase, celle qui consisterait à faire passer toute sa combativité instinctive dans un grand effort humanitaire collectif, n'est pas encore atteinte par l'humanité.

Les réactions biologiques qu'on observe dans une lutte, ressortent surtout des contractions musculaires plus ou moins violentes, dirigées par une activité du système nerveux; dans

1. Cité par Bovet (19) p. 123

la lutte envisagée comme phénomène biologique, on peut distinguer la forme agressive et la forme défensive. Dans la première, l'individu cherche à dominer, à détruire un autre, en tout cas à exercer sur ce dernier la violence; dans la forme défensive, c'est l'attaqué qui cherche à se soustraire à la violence. Le prototype de toute violence est, naturellement, la *violence corporelle*, que la victime perçoit par la sensation de douleur qu'éprouvent les parties de son corps meurtries par les coups portés par l'adversaire. La *douleur* est donc un mécanisme d'avertissement dont chaque individu est pourvu. Depuis les recherches de Goldscheider et de von Frey on sait que des récepteurs spéciaux, des points de douleur, existent dans la peau, et ainsi la possibilité d'existence d'un réflexe inné, déclenché par le processus nerveux et qui répond à la sensation de douleur et aboutit à des contractions musculaires, devient très probable. Ce réflexe inné à base de la pulsion primordiale de défense serait la trame biologique du « premier système » dont il est question ici.

Associé à d'autres excitations, surtout visuelles, mais aussi sonores ou tactiles, le réflexe prend une forme qui se traduit dans le langage par l'expression de *menace*. En premier lieu, la menace devient efficace, c'est-à-dire apte à remplacer la douleur même, et à déclencher la réaction motrice défensive négative — fuite ou immobilité due à la stupeur, paralysie — si ces excitations supplémentaires peuvent évoquer facilement dans la victime des sensations, ou mieux, des processus nerveux équivalents; c'est-à-dire si elles se composent d'éléments semblables, au moins en partie, à ceux originaires du réflexe de douleur. Par exemple, si l'agresseur fait le même geste, ou émet le même cri ou prend une attitude qu'il aurait employée lors d'une attaque réelle. La menace devient alors efficace : elle déclenche la réaction nécessaire à l'agresseur. C'est la forme la plus simple, la plus primitive d'une *violence psychique*. Mais nous avons déjà vu, dans le chapitre traitant des réflexes conditionnés, qu'il est possible de greffer sur un réflexe donné, un autre réflexe de degré supérieur. Il devient dès lors compréhensible que n'importe quel signal ou excitant, agissant sur les sens, puisse devenir un facteur conditionnant, déclenchant une réaction propice à l'agresseur : ce peut être une parole, une image graphique, par exemple, un symbole géométrique comme la croix gammée, une mélodie, un son quelconque, surtout s'il a une certaine intensité; un geste, un mouvement, comme le salut romain, etc. Et c'est précisément dans ce mécanisme si simple que résidait la base de toutes les pratiques propagandistes du fascisme hitlérien et mussolinien : menacer au moyen de symboles.

Nous avons parlé tout à l'heure de la forme la plus primitive de la menace; on retrouve ce principe, réalisé bien clairement, dans l'observation des attitudes de certains animaux : les phénomènes qui s'y rapportent sont connus en biologie sous le nom de *fascination* et de *mimétisme de terrification*. Dans le premier cas, l'agresseur prend une forme ou une attitude qui effraye la victime par la soudaineté d'apparition de certains caractères, ou par leurs dimensions ou l'éclat de leurs couleurs, etc., et qui causent, chez l'animal attaqué, une sorte de torpeur motrice : il est paralysé, perd la faculté de fuir ou de se défendre, et devient une proie facile pour l'agresseur. Ce fait a été observé, par exemple, chez certains serpents : en apparaissant soudainement devant un oiseau, ils le fascinent à tel point que ses réflexes de fuite sont inhibés et il va même se jeter dans la gueule du reptile.

De même, un insecte orthoptère, la Mante religieuse, en écartant ses extrémités antérieures, prend un aspect dit spectral, et, par sa forme bizarre et son attitude rigide, fascine les petits animaux attaqués par cet insecte rapace. Ces faits sont également désignés, en biologie, sous le nom de *mimétisme offensif*, qui indique que sa fonction est de surprendre la proie. Comme contrepartie, on connaît le *mimétisme défensif*, au moyen duquel la victime tente à se dérober à la vue de l'agresseur — c'est le *mimétisme de dissimulation*; mais il existe encore une autre attitude, non moins importante, qui permet à la victime de prendre l'aspect d'un animal dangereux aux yeux de l'agresseur, en cherchant à l'épouvanter par un aspect trompeur : c'est le cas du *mimétisme de terrification*. Ici, c'est la victime qui exerce sur l'agresseur une sorte de « violence psychique », elle le menace par la simple exhibition d'un signe qui rappelle le vrai danger. Cuénot (34) cite le cas suivant :

La chenille du Chœrocampa elpenor (un papillon) présente sur deux de ses segments deux taches oculiformes cerclées de noir; inquiétée, elle rétracte ses anneaux antérieurs; le quatrième se renfle fortement; l'effet obtenu serait d'une tête de serpent capable de faire illusion aux lézards et aux oiseaux de petite taille, effrayés par cette subite apparition. Un autre cas est celui du papillon Smerinthus ocellata, qui, « au repos, cache ses ailes inférieures, comme tous les Sphinx, mais qui, s'il est en danger, les démasque brusquement avec leurs deux gros « yeux » bleus sur fond rouge, qui épouvantent soudain l'agresseur. Ce geste est accompagné d'une sorte de transe. Au repos, l'animal ressemble à des feuilles effilées desséchées. Troublé, il se cramponne à son support, déploie ses antennes, bombe le thorax, rentre la tête, exagère la cambrure de son abdomen, cependant que tout son corps vibre et frissonne. L'accès passé, il revient lentement à l'immobilité. Des expériences de Standfuss ont montré l'efficacité de ce comportement : des petits oiseaux, la mésange, le rouge-gorge, le rossignol commun, sont effrayés. Le papillon, ailes déployées, semble être en effet, la tête d'un énorme oiseau de proie ».

Caillois (23) cite encore un exemple de ce genre, celui du papillon Caligo des forêts du Brésil, que Vignon décrit ainsi :

Il y a une tache brillante, entourée d'un cercle palpébral, puis des rangées circulaires et imbriquées de petites plumes radiales à l'aspect chiné, imitant à la perfection le plumage d'une chouette, pendant que le corps du papillon correspond au bec du même oiseau. La ressemblance est si frappante que les indigènes du Brésil le clouent à la porte de leur grange au lieu et place de l'animal qu'il mime. Certains oiseaux, effrayés normalement par les ocelles du Caligo, le dévorent sans hésitation, si, comme l'a fait Fassl, on les lui découpe sur les ailes.

Les exemples que nous avons cités montrent des réflexes devenus stables, absolus, héréditaires, puisque ces transformations terrifiantes sont automatiques. Il existe aussi des réflexes cutanés de ce genre[1] : un chat, devant un chien, hérisse ses poils, de sorte que, parce qu'il est effrayé, il devient effrayant. Le Dantec explique ainsi chez l'homme le phénomène connu sous le nom de « chair de poule », lequel survient notamment en cas de grande frayeur.

A l'aide de ces exemples, tirés de la biologie, nous avons abordé le problème de la *peur* qui, dans la vie des collectivités humaines, est un facteur dont il faut tenir compte, surtout à propos du comportement dans le domaine politique, axé, comme on sait, sur la lutte. L'émotion de la peur qui peut être définie bien nettement du point de vue psysiologique, dont les caractères peuvent être enregistrés objectivement et déclenchés à volonté, est un élément nécessaire de la lutte et surtout de la menace : cette dernière cherche à provoquer l'état de peur, pour inhiber toute velléité de résistance à celui qui menace. La peur est donc liée étroitement aux manifestations de l'instinct nº 1 ou combatif. La peur a fait depuis longtemps l'objet d'études des physiologistes et des psychologues. Une de ses caractéristiques les plus importantes est le fait qu'elle est accompagnée de *troubles physiologiques* marqués : les battements du cœur deviennent généralement plus fréquents, tout le corps tremble à cause des contractions des muscles, la gorge se dessèche et se serre, et les membres, surtout les membres inférieurs, sont comme paralysés; des

1. Caillois (23).

perturbations du système vaso-moteur se manifestent dans la pâleur qui envahit la face, les viscères se contractent et des défécations et des pertes d'urine involontaires peuvent s'ensuivre. La violence de ces manifestations physiologiques prouve que la réaction de la peur doit être profondément enracinée dans les organismes et procéder d'un instinct extrêmement puissant. Ceci est corroboré encore par le fait qu'on observe chez les animaux des formes de peur qui doivent être innées : des poussins nouveau-nés, par exemple, manifestent des symptômes de peur, si on les met en présence d'un faucon[1]. Une petite chienne qui est née aux îles Canaries, où elle n'a jamais eu l'occasion de rencontrer des fauves, reportée sur le continent, et passant derrière les baraques d'une ménagerie ambulante, à la simple odeur des fauves se met à trembler et présente tous les symptômes de la peur.

On peut distinguer une peur passive et une peur active : les phénomènes qui caractérisent la première, sont des phénomènes d'inhibition, qui peuvent aller jusqu'à la *paralysie*. Dans la seconde un réflexe moteur s'y associe : celui de *fuite*. L'activité motrice peut alors atteindre un tel degré d'intensité, et l'excitation une telle durée, que, comme le dit Mac Dougall[2], les viscères ne peuvent pas les supporter et on observe un épuisement de l'organisme qui peut mener à la mort. Quand la peur active est intense, on peut constater aussi certains phénomènes physiologiques comme dans la peur passive, c'est-à-dire un état d'obtusion et une perte de sensibilité : en plus surviennent des phénomènes d'affolement verbal ou moteur, le sujet fait des mouvements éperdus et parfois si peu réfléchis qu'ils peuvent le conduire à sa perte.

Les effets de la peur sont plus grands, si l'homme a faim, s'il a soif, s'il est malade ou fatigué, s'il est déjà déprimé par une émotion antérieure, ce qui explique que l'effet d'une propagande, qui utilise la peur comme base de son action, a toujours une emprise plus facile sur les hommes se trouvant dans des conditions économiques précaires, ou surmenés, ou apeurés par d'autres influences[3].

Pour combattre la peur, le meilleur moyen (comme il résulte, d'ailleurs, de la théorie des réflexes conditionnés), est de l'inhiber, soit par une nouvelle excitation brusque (inhibition interne), soit par une inhibition interne conditionnée, qui correspond à ce que la psychologie introspective nomme un effort de volonté. L'instruction militaire, par

1. Dumas (50).
2. Cité par Dumas (50).
3. Reguert (129).

exemple, tend à substituer aux réflexes défensifs, surtout à celui de la fuite, un automatisme créé par l'habitude, capable de faire exécuter exactement les gestes et les mouvements nécessaires au combat. On connaît aussi le fait que les artilleurs continuent généralement à servir leurs pièces, sous le feu, impassiblement : c'est parce que ce service exige une grande activité physique et des efforts musculaires. L'attention de l'homme se trouve ainsi absorbée et l'artilleur oublie le danger. La peur augmente dans l'inactivité. Le fait est connu aussi que les soldats effrayés, en tirant parfois sans cesse, à l'aveuglette, recouvrent peu à peu un état d'esprit plus calme.

Comme causes déterminant l'état de peur, on a indiqué aussi des phénomènes ou des excitations très violentes, surtout sonores. Tous se souviennent encore de l'angoisse qui étreignait les cœurs lors des raids d'avions sur Paris pendant la deuxième guerre mondiale, quand, surtout la nuit, les sirènes commençaient à hurler. On pouvait observer alors dans les abris souterrains toutes les formes des états d'âmes allant de la peur animale au courage, ainsi que les phénomènes nets d'inhibitions et de désinhibitions. Et à ce jour encore que de fois un hurlement soudain de sirène déclenché dans quelque usine, ou de klaxon rappelant le son de sirène, cause un état d'inquiétude instinctive hautement désagréable.

L'inconnu également engendre la peur; la surprise, l'isolement, le silence et l'obscurité sont aussi des facteurs qui aggravent cet état[1]. Mais, à l'avis de G. Dumas (50), c'est surtout un état de tension, qui détermine l'apparition de la peur, l'attente d'une sensation ou d'une émotion extraordinaires, d'une secousse physique ou morale, d'un choc nerveux. La pire infortune est plus tolérable que l'angoisse prolongée. Si, par contre, à un mourant angoissé (en conséquence d'un refoulement) et qui ne veut pas songer au danger, on explique la proximité de la mort, il en résulte un soulagement incomparable[2].

Un fait d'angoisse de ce genre bien connu, est le trac de l'orateur avant son discours ou celui de l'acteur avant son apparition sur la scène : généralement cet état cesse dès que l'action même commence. Dans l'attente d'un danger, une « nervosité », une peur, s'empare souvent d'une personne qui, au moment même du danger réel, se ressaisit — c'est l'inhibition qui joue alors; mais, une fois le danger passé, on voit des personnes commencer à trembler et être en proie à une

1. Reguert (129).
2. Allendy (4) p. 141.

peur intense : une désinhibition se manifeste donc dans ce cas. Ce phénomène, et sa forme collective, purent très bien être observés lors des événements tragiques de septembre 1938 : la nervosité, la peur, avaient envahi presque tout le monde les jours des pourparlers de Berchtesgaden et de Godesberg; c'était la phase de l'excitation intense; le 24 septembre, alors que la mobilisation partielle avait été décrétée, un calme impressionnant, un sang-froid qui a causé l'admiration de tous en Europe, s'est répandu dans toute la France : les mobilisés et ceux qui restaient devinrent calmes, résignés, prêts à affronter le pire avec un mâle courage; c'était la phase de l'*inhibition de la peur*. Enfin, le 28 septembre, à 16 heures, à l'annonce de la conférence de Munich, une vague d'émotion secoua le pays, où tout d'un coup une crise psychologique collective violente se répandit avec la rapidité de la foudre : c'est alors seulement qu'on observa de vraies réactions de peur — c'était la phase de la *désinhibition*.

La peur peut prendre l'aspect de la *panique* là où il y a une multitude. Des réactions de peur collective aveugle, engendrant des fuites éperdues et amenant la perte de la faculté de résistance à un danger de mort, se produisent dans les troupeaux de brebis, de bovidés, d'éléphants, etc.

On a pu observer sous microscope des phénomènes analogues, même dans les attroupements d'infusoires (Paramécium caudatum) et qui ont pu être même filmés[1]. Selon Brinkman[2], une vraie panique ne se produit que chez les animaux domestiqués. Il en dit : « L'animal domestiqué jouit de tous les avantages que lui procure une existence en sécurité. Mais si les garanties de cette sécurité créées par l'homme s'effondrent soudainement, l'animal domestiqué se trouve d'un coup placé dans une situation de panique qu'il ne peut maîtriser comme c'est le cas aussi pour l'homme domestiqué dans son existence assurée ». La panique peut même se transmettre par imitation de l'homme aux animaux supérieurs et vice-versa, chez les primitifs. Ainsi Alverdes (7)[3] cite un cas édifiant observé par Schillings : un vieux babouin mâle était enchaîné devant un fort en Afrique orientale. Comme la rumeur d'une attaque soudaine des tribus d'indigènes se répandit parmi les noirs, et toute cette population se rua en panique vers l'intérieur du fort, le singe s'arracha de sa chaîne et s'enfuit ensemble avec la foule humaine.

1. Schlieper-Marburg cité par Reiwald (130) p. 515.
2. Cité par Reiwald (130) p. 515.
3. (7) Cité par Reiwald (130) p. 87.

Et le même fait peut s'observer dans une foule humaine. Nous en avons parlé déjà à propos de la grande catastrophe de *Khodynka* à Moscou pendant les fêtes du couronnement de Nicolas II en 1894. Des affolements de ce genre se manifestent souvent lors des cataclysmes naturels : tremblements de terre, incendies, naufrages; et aussi surtout sur les champs de bataille. On n'a pas relevé moins de trois cents cas de panique pendant les vingt-quatre années de guerre qui s'étendent de 1792 à 1815[1]. Dans ces cas, il suffit que quelqu'un pousse un cri : « nous sommes perdus! sauve qui peut! », qu'il fasse demi-tour; son cri, son mouvement sont immédiatement imités et la troupe se débande, il devient impossible de la rallier. La panique ne cesse que par l'épuisement total des forces physiques de ceux qui s'y sont laissés entraîner.

Un exemple récent de la panique était donné par *l'exode* de la population *de Paris* quand les armées de Hitler s'approchaient de la capitale en 1940. Sa caractéristique est qu'il s'agissait d'une panique des masses plutôt que des foules. Cet affolement était créé par absence de toute propagande qui aurait pu endiguer cette réaction collective irréfléchie et néfaste et tout à fait en contradiction avec le caractère français contemporain.

Dans la Révolution française, il fut toute une période, en 1789, connue sous le nom de *La Grande Peur*, dans les campagnes. L'historien[2] raconte que des nouvelles les plus invraisemblables circulaient en province et que cette crédulité engendrait des paniques. « Ainsi se répandit la nouvelle que des brigands armés arrivaient, pillant tout, incendiant les maisons; on les avait vus, ils allaient venir. Un nuage de poussière, soulevé sur la route par le courrier, etc., faisait croire aux brigands. Aussitôt le tocsin sonnait, les femmes, les enfants fuyaient, affolés, les hommes s'armaient... »

Une panique à l'échelle mondiale s'empara du monde entier en automne 1938 pendant la crise de Munich en vue de la guerre qui semblait imminente.

Un cas de vraie panique, qui a pu être étudié et analysé par la suite par une institution scientifique aux Etats-Unis[3] a défrayé la chronique des journaux il y a une douzaine d'années, en créant dans le monde entier une stupéfaction devant les conséquences aussi manifestes d'un déséquilibre psychique des masses américaines, causé certainement par cette vie mécanisée et fiévreuse qui caractérise de plus en

1. Reguert (129).
2. Lavisse (90).
3. Cantril (24) cité par Reiwald (130) p. 531.

plus la grande république nord-américaine. Ce cas est connu sous le titre de l' « *Invasion des marsiens* ». Le 30 oct. 1938 le poste d'émission de la Columbia Broadacasting System diffusait à la radio un sketch, tiré du roman fantastique connu de H. G. Wells «La guerre des mondes » et joué par la compagnie du célèbre acteur américain Orson Welles. Cette audition provoqua des scènes d'émotion inouïe se traduisant par des actes irréfléchis chez un grand nombre d'auditeurs non avertis.

Clyde Miller (105)[1] cite le récit suivant de Hadley Cantril (24) :

> Encore avant que l'émission ne soit terminée, on a pu voir, sur toute l'étendue des États-Unis, des gens qui se mirent à prier Dieu, à vociférer, à fuir éperdument pour échapper à la mise à mort par les marsiens. Les uns se précipitaient pour arracher au danger supposé leurs proches; d'autres transmettaient par téléphone leurs adieux ou des avertissements aux personnes aimées, se dépêchaient d'en informer les voisins, d'autres encore cherchaient à avoir des informations plus précises des rédactions de journaux ou de stations d'émissions radiophoniques, ou bien appelaient des ambulances et des cars de police.

On a évalué le nombre des auditeurs entre 6 à 12 millions de personnes, dont presque 2 millions considérèrent les faits pour vrais. Plus de 70 % d'eux furent saisis d'émotion. L'enquête ultérieure a montré que parmi ceux-ci 28 % étaient des personnes ayant eu une éducation supérieure (!), 36 % secondaire et 46 % élémentaire. La contagion s'est propagée dans la persuasion que tout le monde était du même avis. Les économiquement plus faibles, comme les chômeurs, ont livré un contingent plus grand de crédules et apeurés. Le sentiment d'insécurité générale, causée par l'appréhension répandue alors d'une guerre imminente, augmentait la disposition de croire à toutes sortes de danger.

On a pu constater que la suggestibilité dépendait de plusieurs conditions psychologiques dont la plus importante était l'association préexistante entre l'excitation stimulante et les normes de jugement ancrées dans le psychisme des individus; en nos termes, ce serait la facilitation pour des engrammes conservés dans le 2e système de signalisation, de faire irruption dans la sphère consciente, de devenir des réphénations, des réflexes conditionnés réapparaissant à la surface : ainsi des personnes ayant une mentalité religieuse

1. (105) p. 29.

virent immédiatement le doigt du Seigneur divin dans le fait supposé de l'invasion marsienne.

La multitude est saisie par la panique lorsqu'elle se rend compte qu'une valeur qu'elle considérait comme assurée et immuable, s'avère brusquement comme menacée et qu'elle ne peut entrevoir rapidement comment écarter le danger. Cantril tire de son étude la conclusion suivante : le meilleur moyen de prévention contre la panique résiderait dans l'éducation.

La contagion réciproque dans la panique qui, selon Freud, peut, par une sorte d'induction psychique, croître et assumer des proportions colossales, est surtout fonction de deux conditions : que le danger soit vraiment très grand, et que les liens entre les présents soient minimes : ainsi dans le cas d'un incendie dans un théâtre. L'augmentation de l'émotion empêche toute observation raisonnante et toute réflexion.

La panique envahit une foule aussi si elle perd son meneur : elle se disloque alors. On observe ce phénomène aussi chez des animaux. Une peur collective s'empare de la ruche à la perte de la reine : elle se traduit par des formes typiques d'inquiétude. Une peur panique s'empare des personnes lors d'un *tremblement de terre*; elle est alors extrêmement intense du fait de ce que la notion de la maison, du refuge, est, dans le subconscient, ancrée comme la sécurité même; la demeure représente en quelque sorte, un « meneur secondaire », un élément de garantie indiscutée de l'existence; en disparaissant inopinément, ce lien fait défaut et l'état de désorientation complète, l'état de panique est présent. Mais non seulement la foule est sujette à la panique, la masse, la foule diffuse, l'est aussi, dans le cas de la disparition du meneur, du chef du parti, du gouvernement, d'un héros national, etc. Ces cas montrent jusqu'à quel point la masse, même organisée, peut conserver les traits d'une foule primitive.

Baschwitz[1] a forgé la notion de la « *panique muette* », qui est surtout caractéristique dans la masse. Cette forme de panique est causée par la domination de la terreur, par une influence excessive de petites élites résolues et sans scrupules. Dans cet état on voit des cours de justice, des conseils municipaux, des assemblées prendre des décisions de n'importe quelle valeur, voire de caractère ignoble, suggérées par quelque arriviste par basse complaisance pour des puissants de l'heure. On l'a assez souvent observé dans les pays totalitaires. C'est par peur que les hommes marchent parfois avec la multitude : ils prennent la couleur morale de leur ambiance pour éviter injures et coups.

1. Cité par Reiwald (130) p. 516.

Le behavioriste Allport (6)[1] nie l'imitation dans la panique; l'imitation, selon lui, ne joue que là, où il y a un intérêt personnel. Il dit : « Un jeune homme tire son chapeau devant des dames, non parce qu'il voit que les autres le font, mais pour paraître comme ayant reçu une bonne éducation, ou pour faire une bonne impression sur la femme qui l'intéresse. » Allport explique la contagion dans la panique par le fait que nous voyons apparaître chez les autres individus dans la foule des signes corporels d'émotion (expression du visage, cris, etc.), car ces signes nous sont connus par une expérience personnelle antérieure, chez nous-mêmes, comme des indices d'une émotion de peur. R. Brun[2], en se basant sur la physiologie de la peur, explique son apparition par voie hormonale : Cannon a démontré que, dans ce cas, il y a déversement massif de l'adrénaline dans le sang par l'action réflexe du système nerveux sympathique. Ceci provoque un état d'acuité accrue de tous les organes des sens, de la motilité du système réflexe nerveux ainsi que la disparition des symptômes de fatigue; ces faits créent un état favorable à la défense contre le danger, soit par la fuite, soit par l'attaque.

Un état de panique peut être dominé, dans la foule, par une excitation venant du dehors, basée aussi sur la pulsion n° 1, mais plus intense encore.

Dans le phénomène de panique nous avons connu déjà des faits caractéristiques, qui sont propres surtout à des agglomérations humaines sous forme de foules. Nous passons maintenant aux faits d'*entraînements grégaires provoqués à dessein*. Ils ont été décrits et analysés par De Felice (37) dans un livre remarquable par la richesse des exemples rapportés.

On les observe, sous forme pure, surtout chez des tribus et peuplades non civilisées en Afrique, en Australie et en Polynésie, mais parfois aussi dans les populations des pays hautement civilisés. Les conséquences de ces entraînements grégaires se manifestent sous forme d'angoisses et d'obsessions, d'automatisme et dissociation mentale, de crises hystériques, délires de possession, de monomanies dépressives, d'accès de folie furieuse et meurtrière. Dans ces états sociaux les phénomènes psychologiques inhérents à chaque foule et ayant pour base la pulsion agressive, sont exacerbés jusqu'à présenter toutes les caractéristiques des états morbides qui mènent à la dislocation et à la perte des collectivités atteintes.

1. Cité par Reiwald (130) p. 402.
2. Cité par Reiwald (130) p. 512.

Ces entraînements sont souvent associés à des fêtes religieuses, et commencent par l'exécution de certains rites, où le symbolisme joue un rôle significatif. Ainsi en Nouvelle-Calédonie, les Canaques, qui représentent un des types les plus anciens de l'humanité, plus primitif que l'Australien et, à ce qu'il paraît, même le Néanderthalien, célèbrent la fête nocturne du pilou[1] : la masse accourue autour d'un mât, tourne toujours dans le même sens, provoquant le vertige, et chante une mélopée gutturale monotone; tout en tournant, ils profèrent des mots magiques dont la répétition produit une sorte d'ivresse. Le pilou peut se terminer en bataille sanglante et en fuite éperdue. Dans la cérémonie en l'honneur du serpent mythique Wollunqua en Australie Centrale, la fête de nuit, accompagnée de la violation des restrictions sexuelles, au milieu des feux finit par une frénésie collective et rage de destruction. Les primitifs ressentent des émotions d'une violence incoercible en présence de la mort, de la disette ou d'une épidémie. Ainsi en Australie[2], la mort d'un sorcier, qui est le meneur de la tribu, déclenche un état d'entraînement grégaire où une agitation extrême, accompagnée de pleurs et lamentations de toute la tribu, dégénère en des accès de frénésie, pendant lesquels ils se tailladent, se frappent, se mutilent. Dans la tromba à Madagascar[3] la musique joue le rôle d'excitant : roulements de tambours et battements de mains. On observe des troubles choréiques qui dégénèrent souvent en agitation furieuse et en courses folles. La masse crie des vocables bizarres sans aucun sens — c'est le phénomène de glossolalie, qui caractérise souvent les entraînements grégaires, même en Europe. Dans la fête dont nous parlons, « le spectacle des tortures infligées aux bœufs sacrifiés dont on scie le garrot avec de vieilles lances ébréchées et rouillées, la vue du sang qui coule et qu'on boit, déterminent chez les spectateurs un choc émotionnel ». Dans l'Insulinde, à Java, on connaît les accès de démence meurtrière — l'amok — lorsqu'un homme, après une période de dépression, sort de sa demeure et court par les rues, en poignardant au hasard les personnes qu'il rencontre.

De Felice (37) précise qu'un choc émotif violent, ressenti simultanément par les membres d'un groupe quelconque, soumis à l'influence d'une même suggestion, suffit à déterminer chez eux une frénésie sanguinaire, qui se caractérise souvent par un dévergondage sexuel et une rage destructrice.

1. De Felice (37) p. 38.
2. *Ibid.*, p. 40.
3. De Felice (37) p. 85.

Ce phénomène atteint en Perse une amplitude exceptionnelle dans le « Jour de sang » à Téhéran[1], pendant lequel des centaines de milliers d'hommes, frappés de folie collective, déferlent dans les rues en une procession frénétique, où des fanatiques se mutilent, en se couvrant de sang qui ruisselle. Même des enfants se mutilent, et leurs parents les regardent faire avec joie et les encouragent. Cela rappelle le « dies sanguinis » dans les cultes de l'Asie Mineure dans l'Antiquité. Au Dahomey un deuil provoque chez les parents du défunt une rage de destruction, les femmes du défunt s'entretuent et détruisent tout; dans ces « deuils sanglants » on compte parfois des victimes par centaines.

Tous ces désordres psychiques sont symptomatiques de l'étrange vertige qui résulte, pour les hommes et les peuples, des ivresses collectives dans lesquelles on les plonge.

Parmi les phénomènes typiques qui caractérisent ces entraînements, on a pu observer des réactions motrices sous forme d'*épidémies dansantes* : dans ces cas les individus, frappés par une excitation musicale, rythmée, surtout le son du tambour, sont incapables de se maîtriser et exécutent des mouvements saccadés, des sautillements, des bonds. C'était le cas du Tarentisme au milieu du XVe siècle en Italie : la musique poussait les obsédés à danser jusqu'à l'épuisement complet; le même fait est connu des sauteurs sacrés en Abyssinie, en Égypte, de la secte des Jumpers[2] en Angleterre et aux États-Unis à la fin du XVIIIe siècle. Dans cette frénésie grégaire les obsédés nus, se jetaient à l'eau, couraient, en hurlant, roulaient à terre. Ces épidémies de danses, connues sous le nom de danses de Saint-Jean ou de Saint-Guy, étaient assez répandues en Allemagne au Moyen Age[3] : la vue d'objets et vêtements rouges, redoublait leur excitation; épuisés ils roulaient au sol en écumant. Cette effervescence populaire avec chorées coïncidait, comme toujours en Allemagne, avec des mesures de violences dirigées contre les Juifs. A la fin du XVIIe siècle dans le Dauphiné, le Vivarais et les Cévennes une épidémie d' « inspiration » se manifesta, qui fut persécutée : les obsédés marchaient inermes aux cris de « Tartara! » et autres vociférations de glossolalie, contre les soldats, qui les massacraient. Les accès de cette « inspiration » étaient précédés de troubles de fonctions organiques, comme spasmes du diaphragme, de l'oppression, des mouvements convulsifs, des tremblements nerveux, des chutes à la renverse, une somnolence incoercible, etc. C'était un déclenchement automatique d'un mécanisme cérébral, favorisé par des jeûnes prolongés et asthénie nerveuse, résultant de l'existence anormale imposée par les circonstances.

1. *Ibid.*, p. 170.
2. Sauteurs.
3. De Felice (37) p. 193.

Dans la vie religieuse de l'Islam on connaît le cas de moines mendiants (*derviches*[1]), qui provoquent des extases collectives par des pratiques physiques et mentales appropriées, précédées de jeûnes et de mortifications de la chair : assis en cercle, jambes croisées, ils se balancent, sous le bruit monotone des tambourins et au son lancinant des flûtes, répétant les mêmes notes traînantes; ils se droguent de haschich ou chanvre indien et hurlent des formules sacrées, répétées des milliers de fois; les uns (derviches hurleurs) finissent par se précipiter, en un accès de frénésie, sur les serpents, les brasiers, les coutelas, etc., lèchent, mordent, tombent, la bouche écumante; d'autres (derviches tourneurs) dansent en rond, tournoient, ont de convulsions frénétiques et tombent épuisés, en inconscience totale. En Orient et chez les derviches noirs sahariens, on observe dans ces états une insensibilité surprenante à la douleur et la faculté de contrôler certains automatismes physiologiques : ainsi ils arrivent à percer leur chair avec les poignards sans que le sang coule de leurs blessures.

Il existe des entraînements grégaires où à toutes ces pratiques se joint encore la *flagellation* : ainsi, en Europe, au Moyen Age, la secte des Flagellants était assez répandue; ceux-ci exécutaient des mouvements saccadés, en se fouettant et en se livrant à des excès érotiques. Parmi ceux-là les plus connus sont les *Khlystes*[2] (fouets) ou Skakounes (sauteurs) en Russie au XVIIe siècle et jusqu'à la fin du XIXe. Dans leurs réunions clandestines ils s'adonnaient à l'« ivresse divine », en exécutant des tremblements convulsifs, en bavant, riant, pleurant, hurlant; ils aboyaient, hennissaient, glapissaient, se fouettaient, et finissaient par rouler par terre et en obscurité se livraient à l'accouplement (svalny grekh — péché en commun). Ils présentaient une endurance extraordinaire à l'égard du froid. Les extases collectives les réduisaient à un état de *passivité absolue* vis-à-vis de leurs chefs. Persécutés, ils s'enfermaient dans leurs « chapelles » et commettaient le suicide collectif par le feu : pendant un siècle il y eut 117 cas. « Une secte similaire, les Skopzy (châtrés), a persisté jusqu'à nos jours : ils s'émasculaient délibérément. Les coïncidences qu'on observe entre les Khlystes, les Skopzes, et certaines pratiques des entraînements grégaires dans les anciens cultes

1. De Felice (37) p. 155.
2. De Felice les nomme « chlustes ».

orientaux, sont dues à l'emploi de procédés identiques d'excitation, qui conduisent infailliblement aux mêmes résultats. « C'est l'abrutissement final des états de foule, la suppression de toutes les conditions normales qui permettent le maintien et la propagation de la vie individuelle et sociale[1]. »

Nous avons déjà mentionné la *glossolalie* que l'on rencontre souvent dans les états d'entraînements grégaire. Ce sont des éjaculations verbales (murmures, grognements, gémissements), dénuées de tout sens qui ressemblent aux vagissements des nouveau-nés ou même aux cris inarticulés des animaux, ou rappellent les balbutiements des enfants ou des comptines :

« Am stram gram
piké piké kolegram
bouré bouré ratatam
am stram gram »

ou encore des articulations verbales plus fixées, ayant quelque analogie avec les argots enfantins en usage dans les écoles.

« Ce sont des troubles des centres verbomoteurs dans la direction de la création des automatismes sensoriels et moteurs. Ils tendent à supprimer la conscience de soi, et plongent l'individu dans un état voisin de l'hypnose et le livrent ainsi à tous les automatismes[2]. »

A tous ces états s'associent d'autres comme phénomènes de « possession », qui sont, en réalité, des crises hystériques et qui ont donné lieu dans le passé (Moyen Age) et encore aujourd'hui (en Afrique et en Australie) à des pratiques d'exorcisme grégaire qui, naturellement, ne font qu'aggraver et même provoquer la « possession[3] ». Ces accès sont dus à une suggestion collective qui s'impose irrésistiblement à des êtres en état de moindre résistance et qui détermine en eux une altération fonctionnelle des mécanismes de la vie psychique, accompagnée de désordres organiques plus ou moins graves et plus ou moins prolongés.

Dans les entraînements grégaires une action charmante, enivrante est exercée souvent surtout par une musique sauvage, purement rythmique : elle endort le cerveau des auditeurs et asservit leurs corps aux mêmes mouvements mécaniques. De Felice signale l'extraordinaire fascination que peuvent exercer sur les auditeurs les vers d'Ibn el Faridh, un poète arabe. Il parle d'une « magie du verbe ». Nous avons déjà vu

1. De Felice (37) p. 218.
2. *Ibid.*, p. 175.
3. *Ibid.*, p. 51.

l'énorme importance que jouent dans la physiologie des réflexes conditionnés les engrammes verbaux, ancrés dans le 2e système de signalisation de Pavlov. Peut-être, comme le dit De Felice (37), c'est dans ce domaine qu'il conviendrait de chercher le secret de la véritable poésie, qui charme la sensibilité profonde de l'homme par des moyens que le raisonnement est incapable d'expliquer. D'ailleurs, le verbe « charmer » dérive du substantif latin « carmen », qui signifie d'abord charme magique, formule d'enchantement, et ensuite chant, vers, poèmes.

En général, on peut dire que « les livres et les libelles jouent parfois un grand rôle dans la préparation et le développement des entraînements grégaires. Ces livres sont inspirés par la passion, et ils apportent des assertions tendancieuses et des invectives virulentes qui finissent par exercer sur les acteurs naïfs une véritable suggestion. S'il se mêle à cette prose des formules sonores, qui se scandent aisément et qu'on retient sans peine, les foules en feront bientôt des refrains, dont la reprise incessante leur fournira des rythmes par le moyen desquels se renouvellera leur inconscience ».

Les persécutions et la mise hors la loi d'une minorité religieuse aboutit souvent chez celle-ci à une violente explosion de mystique grégaire, comme cela a été le cas des convulsionnaires au cimetière de Saint-Médard[1] au XVIIIe siècle, où se déroulaient des crises hystériques, la glossolalie et aussi d'autres troubles psycho-physiologiques : hallucinations visuelles et auditives, anesthésies, immunité relative contre les coups, les brûlures et les chocs traumatiques. La situation misérable comme conséquence de persécutions, etc., favorisait toujours l'éclosion de troubles dans les entraînements grégaires.

L'Église romaine a souvent recueilli l'héritage des religions qui précédèrent le Christianisme; dans ces lieux on a élaboré peu à peu une véritable technique des états de foule[2]. Les procédés sont efficaces dans les manifestations solennelles qui s'y déroulent. On observe le même résultat aussi bien dans ces rassemblements de pèlerins que dans la liturgie d'un culte qui cherche moins à convaincre qu'à émouvoir, et qui par conséquent, est plus apte qu'aucun autre à provoquer des accès de ferveur collective.

L'exemple le plus frappant de ces *pèlerinages* est celui *de Lourdes*. Nous citons textuellement le passage correspondant de Huysmans (79), rapporté par De Felice (37).

1. De Felice (37) p. 241.
2. *Ibid.*, p. 259.

Un singulier mélange de liesse et d'anxiété règne parmi les pèlerins. Sans doute, en est-il beaucoup dont les dispositions conviendraient mieux à une foire qu'à une cérémonie sacrée. Plusieurs font de tels pèlerinages plutôt par récréation que par dévotion. Car, comme le dit Huysmans, « Lourdes est un immense hôpital Saint-Louis vissé dans une gigantesque fête de Neuilly. C'est une essence d'horreur égouttée dans une tonne de grosse joie; c'est à la fois et douloureux et bouffon et mufle. Nulle part, il ne sévit une bassesse de pitié pareille, un fétichisme allant jusqu'à la poste restante de la Vierge; nulle part encore, le satanisme de la laideur ne s'est imposé plus véhément et plus cynique ». « Et c'est la concurrence effrénée, le raccrochage sur le pas des boutiques dans toute la ville; et l'on va, l'on vient, l'on vire, au milieu de ce brouhaha... » Tous ces étalages d'objets de piété ne sont pas sans exercer sur les fidèles une véritable fascination qui n'a pas échappé à notre auteur : « Les boutiques de bondieuseries, écrit-il, hypnotisent les femmes et il devient nécessaire de les tirer par les bras, de les pousser par le dos pour les faire avancer. » « Lourdes est le parangon de la turpitude ecclésiale de l'art et il est dans son genre unique; et pour que rien ne manque à l'œuvre scélérate que le Malin y joue, les soirs de grande fête on illumine la façade et le clocher de la basilique avec des ampoules électriques tricolores, et l'on dessine en traits de feux la tourte du Rosaire qui ressemble alors à une rotonde en pain d'épices, anisée de grains roses... On vit dans un milieu sans proportions... »

... Mais il y a ici aussi beaucoup de ceux qui ont le visage extasié et qui murmurent machinalement leurs oraisons coutumières. Les actes mystérieux qui se succèdent dans l'ombre des chapelles, les litanies indéfiniment répétées, les processions où les regards sont fascinés par les costumes des officiants, par des bannières aux couleurs éclatantes, par des statues couvertes de dorures, les chants où reviennent les mêmes refrains, les mêmes intonations, toute cette mise en scène destinée à créer chez les assistants une obsession commune, tous ces rites si éminemment suggestifs, qui fixent l'attention sur l'ensemble d'une masse humaine en action, ne vont-ils pas déterminer bientôt une sorte de griserie, un état de rêve où seront libérées les forces inconscientes qui engloutissent les individulaités dans une extase générale? Ainsi la voie sera ouverte aux hallucinations et aux visions, aux anesthésies et aux guérisons subites, dont les crises nerveuses de nature hypnotique s'accompagnent souvent. La fréquence et l'intensité de ces phénomènes chez des adultes et même chez des enfants seront d'autant plus grandes, que la foule tout entière aura été mieux dressée à en réclamer l'apparition avec une ardeur frénétique. Qui pourrait dire, en effet, où s'arrête la puissance de suggestion qui émane de la foi d'une collectivité? Que sait-on des énergies qu'elle est capable de mettre en œuvre dans le domaine matériel? Ce qu'il est permis d'affirmer, c'est que, déjà dans un passé bien antérieur au christianisme, ces courants et ces influences avaient été l'objet d'une exploitation plus ou moins

méthodique, partout où, pour une raison quelconque, on supposait l'intervention de la divinité.

Lourdes est un exemple des plus typiques dans ce domaine : « Ici règne l'obsession du miracle qui caractérise les foules catholiques[1]. Ces hurlements ininterrompus d'*Ave*, ces remous de foule que l'on a constamment sous les yeux, cette vue permanente de gens qui souffrent et de gens qui se gaudissent et mangent et boivent sur l'herbe... l'extrême des douleurs et l'extrême des joies, c'est tout Lourdes. » Ici tout ce qui se passe dans le reste de l'univers est sans intérêt. Lourdes seul existe; les journaux n'ont plus de raison d'être, on ne les achète plus; une feuille que l'on vend sur l'Esplanade les remplace tous, le « Journal de la Grotte »; il s'agit de savoir combien il y a eu de miracles hier et, hormis cette question, plus rien ne vaut. Une note du Bureau des Constatations, insérée dans le Journal même, prévient le public que ces annonces de guérison sont hâtives et non contrôlées; ces réserves ne sont admises par aucun lecteur... les prêtres sont encore plus enragés que les autres pour vouloir discerner des miracles partout; j'en ai vu qui se précipitaient sur des femmes que l'on emportait de la clinique médicale et que l'on prétendait guéries pour leur faire toucher leurs chapelets, et c'étaient de simples hystériques! » Comment s'entendre avec des gens d'une mentalité pareille — et des bruits courent, issus d'on ne sait où, de prodiges extraordinaires que l'on n'a pas eu le temps de vérifier, car ils se sont produits au moment où les pèlerinages partaient; et les détails deviennent de plus en plus confondants, à mesure qu'ils sont racontés par de nouvelles bouches; la barrière de bon sens que la clinique s'efforce d'opposer à ces divagations, est vite rompue; c'est une véritable débâcle de la raison.

Huysmans cite les étranges propos d'un prêtre, qui montrent jusqu'où peut aller cette exigence de surnaturel : « Il ne disait pas à Dieu « je voudrais », il disait « je veux ». Il faut commander au bon Dieu, ajoutait-il. Le miracle n'est pas plus difficile à obtenir pour un chrétien qu'un plat de petits pois chez la marchande au coin; il suffit de demander ».

Et Huysmans décrit la procession du Saint-Sacrement qui se déroule, grandiose, au milieu de cette obsession du miracle... sans provoquer aucune guérison :

Des milliers d'ecclésiastiques, des milliers de fidèles, un cierge au poing, s'étendent de la grotte à l'esplanade... sur deux rangs, précédés de la croix, des enfants de chœur, des suisses de la basilique, chamarrés d'argent sur fond bleu. La procession s'ébranle. On chante un ambigu de latin et de français, un pot pourri composé du Magnificat, alternant, verset par verset, avec cette strophe :

« Vierge, notre espérance,
Étends vers nous ton bras,
Sauve, sauve la France,
Ne l'abandonne pas! »

1. De Felice (37) p. 266.

Nous avançons lentement, comme dans un couloir profond de foule et quand, après avoir longé la rivière, nous débouchons sur l'esplanade, c'est un mur de multitude, une mer de têtes qui moutonnent aussi loin que nous pouvons les voir; la rampe, les escaliers, la terrasse au-dessus du Rosaire, les allées, le parvis de la basilique pullulent de monde... Nous commençons à longer la haie des malades, et déjà le cœur s'étreint. Ah! ces visages qui divaguent de détresse et d'espoir, les visages désordonnés à ce moment-là! »

« Le Saint-Sacrement passe... Et rien ne bouge, les alités restent étendus...

« On chante trois fois la strophe « Monstra te esse Matrem » que la foule répète en un immense écho...

« Et toujours rien ne bouge...

« Le prêtre accélère les invocations; la foule les répète en un long grondement :

« Seigneur, faites que je voie!
Seigneur, faites que j'entende!
Seigneur, faites que je marche! »

« Et l'on entonne l' « Adoremus in æternum » — et toujours rien ne se produit.

« D'une voix rauque qui s'exaspère, l'implorateur clame :

« A genoux, tout le monde les bras en croix! »

« Et la multitude obéit; les prières dévalent, se précipitent et aucun malade ne se lève!...

« L'invocateur continue sans se lasser :

« Seigneur, dites seulement une parole et je serai guéri! »

« On chante le « Parce Domini », trois fois, et, dans un cri désespéré, le prêtre, les bras au ciel, vocifère :

« Seigneur, sauvez-nous, nous périssons! »

« et le cri, répété par des milliers de voix, roule dans la vallée!

« Le Saint-Sacrement passe toujours et rien ne se montre...

« L'implorateur s'énerve, hurle :

« Vous êtes le Christ, le fils du Dieu vivant! »

« Et il épuise ce qui lui reste de forces, en jetant le grand cri après lequel souvent les miracles éclatent :

« Hosannah! au Fils de David! »

« La foule, les bras en croix, lance furieusement au ciel cette clameur de triomphe; elle sent qu'elle joue son va-tout.

« Et le Saint-Sacrement continue sa marche, indifférent, insensible. Je suis découragé, je n'ai plus envie de prier... »

J.-K. Huysmans s'en indigne. « Il ne resterait, dit-il, en fait de divertissements pour voyous, qu'à tirer un feu d'artifice sur la montagne du chemin de croix et peu s'en est fallu que cette dernière avanie ne fût commise ». Il se plaint de l'obsédante importunité de ces Ave Maria, de ces Laudate Mariam, de ces « Nous voulons Dieu, c'est notre père », de ces « Au ciel, nous la verrons un jour », braillés à tue-tête sur des mélodies canailles », avec accompagnement de fanfares de cuivre, de pistons et de trombones ».

Et Huysmans donne encore une dernière description qui ne le cède en rien aux autres et qui semble bien faite pour évoquer dans notre pensée les évolutions auxquelles se livrent, durant leurs solennités religieuses, certaines peuplades sauvages : c'est celle du grand rassemblement nocturne que Huysmans appelle « le gala de la féerie du feu ».

Au loin, devant nous, la procession se forme... la grotte sous la basilique flamboie comme une fournaise... dans une indescriptible cacophonie de « Laudate Mariam », de « Au ciel, au ciel! » mêlés à des cantiques de langues étrangères, tous écrasés, pourtant, par la masse pesante des Ave...

Et cela tourne, tourne, sans arrêt, dans un vacarme d'Ave soutenu par les cuivres de la fanfare...

Des entraînements grégaires dans les *milieux protestants* sont beaucoup plus rares et moins spectaculaires. L'action hypnotique de la musique (orgues, harmoniums et chants) est presque toujours neutralisée par l'élément intellectuel auquel elle est toujours associée. Mais néanmoins certains facteurs intervenant dans les assemblées religieuses protestantes, donnent lieu aussi à des entraînements grégaires; de ces facteurs De Felice (37) mentionne les suivants : « d'abord, l'assemblée des fidèles qui, comme toute autre concentration d'individus dans un espace limité, peut se trouver exposée à des troubles physiologiques et psychiques; ensuite, la puissance de suggestion qui émane parfois de certains orateurs; enfin, l'emploi conscient ou non de divers procédés qui tendent à provoquer une exaltation contagieuse. » Ces moyens de créer et de propager l'enthousiasme, sont d'un usage fréquent dans quelques sectes, qui croient devoir s'élever contre la froideur des cérémonies ecclésiastiques et qui recrutent leurs adhérents, en faisant appel aux émotions beaucoup plus qu'à la persuasion. Comme exemples on pourrait citer l'Armée du Salut, le méthodisme du prédicateur Wesley au XVIIIe siècle, le revivalisme dans le mouvement du « réveil » au Pays de Galles en 1904-05. Aussi la secte, connue sous le nom de « pentecôtisme », caractérisée par des phénomènes de glossolalie : les effets de ce mouvement religieux dans un champ de mission de l'Afrique équatoriale montrent clairement les conséquences extrêmes auxquelles les entraînements grégaires sont susceptibles d'aboutir[1] :

Un trait caractéristique de la plupart des groupements sectaires est leur attachement obstiné à un détail de l'Écriture Sainte,

1. De Felice (37) p. 291.

qui devient aussitôt le principal article de leur programme. Dans les réunions, l'attente fébrile des prodiges annoncés surexcite les indigènes : cantiques, danses, prières, hurlements, sommant le Seigneur de répandre son Esprit sur les assistants. Les prophètes de la secte circulent parmi les assistants, en leur imposant les mains et en leur frappant la tête avec une bible. Comme effet de ces pratiques on observe des conversions en série et des confessions en masse ainsi que des accidents hystériques dans lesquels la suggestion et l'imitation jouent un rôle capital. Les assistants se roulent sur le sol, pris de tremblements, de courbatures, de paralysies. Cela se propage, même dans les autres villages et finalement « partout on est déjà prêt à tomber et on tombe ». On constate « le réveil de tous les vieux souvenirs de la sorcellerie des Ncomis, avec sa divination, ses sociétés secrètes où l'on absorbe des stupéfiants » pour obtenir des visions, etc. Dans le domaine moral ce retour en arrière n'est pas moins marqué que dans le domaine religieux. Tous ces phénomènes atteignent surtout les femmes; le missionnaire qui décrit ces scènes, observe « j'ai vu des femmes prendre l'habitude de retomber à terre constamment ».

G. Hardy[1] a étudié le phénomène du grégarisme chez des tribus nord-africaines, qui, selon lui, forment une « population moutonnière », se laissant facilement entraîner dans la direction voulue. Mais malgré cela, elle peut dominer l'explosion des traits trop brutaux et primitifs, en se contentant de les présenter symboliquement, une action meurtrière réelle est remplacée par une représentation de cet acte. Le même s'observe chez les nègres australiens dans le rite de circoncision des jeunes : l'opérateur exécute une course effrénée, s'approche, prend sa barbe dans la bouche et la mord avec une mimique féroce, en roulant les yeux, en feignant d'être en colère; ensuite il extrait sa pierre tranchante et exécute l'opération.

Dans tout ce que nous avons vu, en traitant du phénomène des entraînements grégaires et de l'état de foule, nous avons pu constater que le comportement des individus qui y participent, est caractérisé par des phénomènes d'ordre psychique, qui pourraient paraître irrationnels, mais dont le mécanisme physiologique nous est aujourd'hui familier grâce aux progrès de la psychologie objective. Voici encore quelques observations qui éclairent très nettement ce fait. Le premier est rapporté par De Felice (37) qui le tient d'un missionnaire qui a passé de longues années en Nouvelle-Calédonie : « quelques canaques eurent l'occasion d'assister à une scène d'ivresse chez les blancs. Vivement frappés de ce qu'ils avaient vu, ils se mirent à boire ensemble... de l'eau, en contrefaisant les

1. Cité par REIWALD (130) p. 422.

gestes et les propos des colons. Au bout de peu de temps, ils devinrent à leur tour si furieusement ivres qu'ils incendièrent une case. »

Voici encore deux faits de contagion psychique par suggestion collective, dont l'un s'est passé dans un tissage anglais en 1787[1].

Une jeune fille fait une crise de nerfs parce que l'une de ses compagnes lui glisse dans le corsage une souris vivante. Le lendemain, trois autres ouvrières sont en proie à la même agitation; le surlendemain il y en a six; quelques jours plus tard, vingt-quatre. Les gens se perdent en conjectures sur les causes de ces étranges convulsions. L'autre cas date de la dernière guerre : « à la suite d'une alerte, une quarantaine de personnes se sont prétendues intoxiquées par des gaz de guerre et ont éprouvé aussitôt des brûlures des yeux, des picotements à la gorge, de l'oppression, voire des désordres gastro-intestinaux à l'égard desquels il a fallu — ce ne fut pas commode — les rassurer. On a cru bon de leur donner quelques soins superficiels afin de dissiper leur obsession ».

En conclusion, nous ne pouvons que nous associer aux idées de De Felice (37)[2] quand il dit : « Notre civilisation actuelle, en développant démesurément les agglomérations urbaines, en imposant l'uniformité d'une technique qui s'introduit partout, et en s'ingéniant à ne plus laisser aux hommes aucune possibilité d'isolement et de recueillement, les soumet à une interaction qui finira par devenir non moins coercitive que celle qui s'exerce chez les plus arriérés des sauvages ».

Et « lorsque ces phénomènes se déchaînent au sein d'un groupe organisé, c'est pour le bouleverser et le détruire, et non pour lui communiquer je ne sais quelle énergie mystérieuse qui lui conférerait sur ses membres une autorité accrue. Les accès de fièvre grégaire sont des maladies qui menacent de déchéance et de mort l'organisme qu'elles attaquent. La foule n'est pas la forme élémentaire de la société, comme certains ont prétendu, en disant encore que la société, en y revenant, y renouvelle sa cohésion et y retrempe sa puissance; cette idée équivaudrait à donner à la santé des causes pathologiques et à chercher dans le désordre les véritables bases d'un ordre supérieur ».

Mais aussi dans le domaine purement physiologique de l'individu l'entraînement grégaire « ralentit les fonctions organiques et paralyse les centres supérieurs du cerveau, au contrôle desquels le bulbe et la moelle paraissent être momen-

1. DE FELICE (37) p. 322.
2. *Ibid.*, p. 329.

tanément soustraits. La foule agit à la façon d'un anesthésique : le contact vital avec la réalité ambiante est interrompu, la sensibilité est supprimée, et même la catalepsie et le coma peuvent en résulter ».

Ce qui caractérise surtout l'individu, c'est sa passivité personnelle absolue : tant qu'il n'a pas repris possession de soi-même, il est livré à ses réflexes automatiques et aux suggestions du dehors, cela veut dire que les inhibitions internes ne jouent pas, la voie entre les engrammes du 2e système de signalisation de Pavlov et les centres déclenchant l'activité des effecteurs est bloquée.

Il est certain que les facteurs matériels agissant dans les assemblées, par exemple, dans une salle comble, surchauffée, ont une influence néfaste sur l'individu : l'air est vicié, les réactions vasomotrices déréglées, la nervosité s'exaspère de contacts trop prolongés. D'ailleurs, chez les insectes leur irritabilité grandit avec leur nombre et quand l'agglomération est plus compacte[1]. Aussi des désordres des glandes endocrines peuvent survenir dans ces conditions anormales, qui provoquent alors des accès d'hyperémotivité, qui mènent à une contagion des désordres nerveux, provoquant des flambées d'enthousiasme, des affolements, des paniques, « grandes peurs », fugues éperdues. Parfois, comme le note De Felice (37)[2], ces accès causent une aggravation brusque d'affections latentes, qui se traduit alors par des lésions réelles touchant le cœur, l'estomac, les poumons, les organes sexuels. D'abord, ces *traumatismes psychiques* affectent le système cérébrospinal, puis de là ils rayonnent, par des phénomènes vasomoteurs, ailleurs, ce qui cause des états d'angoisse, menant aux névroses émotionnelles, à la cyclothymie, à la psychasthénie, et aux crises hystériques. Ces troubles s'accompagnent d'instabilité, d'automatisme, d'inhibitions psycho-organiques, de phobies, d'obsessions, d'impulsions perverses, etc.

Ces états peuvent aboutir à de « véritables psychoses avec hallucinations, cauchemars, épouvantes, folie furieuse, suicides, mythomanie démente : les victimes de ces commotions se croient prédestinées à régénérer leur peuple et à sauver le monde (en l'occurence Hitler). Leur foi dans la mission surnaturelle qu'elles se sont assignée, suscite en elles une haine implacable contre ceux qu'elles soupçonnent s'opposer à leurs desseins (juifs, communistes). Elles rêvent de les exterminer par n'importe quel moyen et elles s'y emploient soit de leur propre initiative, soit en propageant autour d'elles leur frénésie meurtrière. »

1. De Felice (37) p. 331.
2. (37) p. 334.

Et De Felice rapporte des constatations du Dr. Leconte et du Dr. Delmas-Marsalet (42)[1], de la Faculté de médecine de Bordeaux qui, en 1937, ont eu l'occasion de suivre en clinique les effets morbides des troubles sociaux de 1936; les manifestations morbides constatées ne sont autres que celles connues chez d'autres aliénés : délires de persécution, hallucinations, velléités de suicide, attitudes paranoïaques, mégalomanie, agressivité, stupeur confusionnelle, obsessions mystiques, tout cela toujours avec une coloration spéciale, due à l'influence des tendances dominantes qui, du dehors, se sont imposées au malade.

Ces constatations illustrent excellemment le fait connu depuis longtemps que de véritables épidémies psychopathiques éclosent toujours pendant et après les périodes révolutionnaires, les grandes crises religieuses et surtout les guerres, et que même les personnes privilégiées ne sont pas garanties de ne pas y succomber : tel le cas récent de Forrestal, ministre de la guerre aux États-Unis, qui fut trouvé un jour abrité sous son lit, criant à tue-tête : « les Russes, les Russes ont débarqué! » et, interné dans une maison de santé, s'est suicidé en se jetant par la fenêtre. La presse et la radio, surtout dans la période de la « guerre froide » actuelle, contribuent efficacement à créer, dans les masses, des états psychiques, rappelant les crises des entraînements grégaires.

On peut affirmer avec De Felice (37) que de tels phénomènes coïncident avec l'intervention de certaines forces dissolvantes : on les retrouve toujours à l'origine des crises, qui menacent l'existence d'une société. « Parmi ces agents de décomposition, il faut citer d'abord le ridicule qui, directement ou indirectement, jette le discrédit sur les institutions, ensuite la licence qui tend à prévaloir contre la discipline des mœurs, enfin, les luttes et les violences dont on ne sait plus si elles sont réelles ou simulées et qui se substituent aux relations normales que le maintien de la collectivité exige ».

Pour créer la peur chez l'adversaire, pour le menacer, les sauvages et les peuplades primitives avaient déjà recours à des *parures*, qui transforment le guerrier, lui donnent un *aspect terrifiant*. C'est le même principe dont use la nature dans la fascination et le mimétisme offensif chez les animaux, que nous avons étudiés plus haut. L'homme essaie dans ces cas d'impressionner l'adversaire par des artifices qui le font paraître plus grand : il se coiffe de plumes, de panaches et de toutes sortes d'objets volumineux; il peint et tatoue son corps,

1. Cité par De Felice (37) p. 366.

et le rend parfois rayé comme celui du zèbre; il endosse des costumes de couleurs éclatantes, parsemés d'objets luisants et scintillants, il met sur son visage des masques effrayants, *masques de combat* : on en trouve des exemples frappants chez les Orientaux — en Chine, au Japon, en Mélanésie; les plumages des Peaux-Rouges sont de la même catégorie. Parfois, ces derniers se coiffent de têtes d'animaux et endossent même leur peau.

Les *uniformes* des militaires de notre temps, ne sont pas autre chose que des descendants, en premier lieu, de ces masques de combat; en second lieu, c'est un moyen de composer une masse uniforme, d'impressionner par le nombre et le rythme — facteur très important de l'efficacité du travail humain. D'autre part, la monotonie qu'engendre la vue d'une multitude de gens d'aspect égal, est un élément propice à la création et à la conservation de la discipline, un des principaux piliers de la force militaire moderne. C'est pourquoi les uniformes proprement dits sont de provenance relativement récente. Dans l'antiquité les guerriers, en général, n'étaient pas tous vêtus de la même façon; les spartiates revêtaient, pour aller au combat, des chlamydes rouges, mais cela paraît avoir été plutôt une mesure servant à dissimuler le sang des blessures, mesure pour combattre la peur causée par la vue du sang.

Les Romains donnaient à leurs troupes des signes distinctifs extérieurs, mais ils n'avaient pas encore de vrais uniformes. A ce qu'il paraît, un des premiers cas d'emploi de mêmes vêtements dans une troupe, est celui d'un corps de 7 000 Anglais prenant part à la bataille de Saint-Quentin en 1557 (65). Les premiers uniformes en France datent de l'époque de Louis XIII. En général, les régiments portaient les couleurs de leurs colonels, qui devaient eux-mêmes pourvoir à l'habillement de leurs troupes. L'uniforme ne devint obligatoire qu'en 1670. Sous la Révolution, les uniformes, qui étaient jusque-là assez compliqués et variés, furent simplifiés et unifiés, mais sous le Premier Empire ce fut une vraie éclosion d'uniformes, les uns plus brillants que les autres : Napoléon, en effet, estimait que cette question était tout à fait primordiale, pour maintenir une discipline sévère dans ses armées.

Bovet (19)[1] rapporte une observation de Dix à Meissen : lors de la guerre de 1914 les enfants se sont vite lassés de jeux de guerre. Mais après Noël, où on leur a donné en étrennes des uniformes, des casques et des objets d'équipement, les jeux de combat, qui sont des jeux d'imitation en premier

1. (19) p. 207.

lieu, recommencèrent. L'uniforme fait le guerrier par le déclenchement d'un réflexe conditionné correspondant.

L'idée première de la *discipline* est, naturellement, celle de la discipline ou organisation physique : là où on veut parvenir à un effet massif, provenant de l'emploi de la force d'une collectivité, d'une foule, la première tâche de ceux qui veulent la guider, sera d'uniformiser les mouvements de cette foule, de la discipliner du point de vue de l'effort musculaire. On peut se rendre facilement compte, lors des parades militaires ou des exercices collectifs, sportifs, du type gymnastique, comme ceux des sokols tchécoslovaques, de la fascination qui émane d'une foule ordonnée et exécutant les mêmes mouvements commandés. C'est aussi le meilleur moyen de priver cette foule de toute volonté propre, de l'hypnotiser en quelque sorte, de la guider. C'est la raison pour laquelle, dans une armée les exercices de marche en formation serrée, au pas, jouent un si grand rôle. Les Allemands, partisans d'une rationalisation des choses matérielles techniques à outrance, et qui tombent parfois dans l'erreur d'une superorganisation, quand le souci d'organisation devient un but en soi, ont toujours pratiqué avec acharnement ces exercices; déjà au temps de Frédéric de Grand, ils avaient inventé le pas, qui caractérisait leurs troupes dans les grandes parades, et qui leur donnait un aspect, à la fois formidable et comique, pour un spectateur, qui peut se dérober à la fascination : c'est le fameux « *pas de l'oie* », où les soldats, marchant en files, font l'impression de machines ou d'automates parfaits. En attendant de pouvoir, avec la mécanisation et la motorisation des engins de guerre, créer des soldats mécaniques, des « robots », la pensée guerrière allemande s'efforçait d'y suppléer en transformant des hommes vivants en machines de destruction sans âme. Il faut dire, naturellement, que ce jeu militaire, d'inspiration plus médiévale que moderne, a peu de valeur réelle aujourd'hui pour la tenue des troupes en campagne, mais il est vrai qu'il a une valeur psychologique en temps de paix, servant à impressionner les foules de spectateurs par une exhibition de force brutale : nous reconnaissons bien ici le principe de tous ces mécanismes de viol psychique, qui est le vrai but des dictateurs, et qui les dresse contre tous les principes de la liberté et de la dignité humaines, du progrès intellectuel et social.

A propos du pas de l'oie, asservissant et dégradant l'homme, et suscitant l'indignation de ceux qui voudraient amener les hommes à penser, il est réconfortant de souligner la note comique, offerte par l'émule d'Hitler, Mussolini; le dictateur italien, fasciné par le prestige grandissant d'Hitler, s'efforçait

de rattraper ce dernier, sinon de le dépasser : il a fait apprendre à l'armée italienne le fameux pas de l'oie, le déclarant « pas romain ». Hélas! les Italiens, peuple vif et léger, habitué plutôt à danser et à chanter, s'accommodaient mal de la lourdeur germanique, et celui qui a vu les films des parades nouveau-genre, exécutées à Rome, n'a pu se retenir de sourire au ridicule de ce spectacle.

L'idée que les Allemands poursuivaient ainsi, déjà avant Hitler, était celle de la *discipline*; l'idée de violenter les masses psychiquement par l'aspect mécanisé des troupes, employées comme moyen de propagande, était une invention de Hitler et de ses acolytes. La nécessité de la discipline dans l'armée ne saurait être mise en question. Les expressions suivantes, connues de tout le monde, disent en effet : « la discipline est la force principale des armées », ou encore « la discipline est le ciment des armées ». En général, on pense que la discipline, surtout si on s'en tient aux règlements officiels (129), « consiste uniquement dans l'obéissance aux règles de subordination et dans l'accomplissement minutieux de gestes édictés par les marques extérieures du respect aux préposés ». Si ce n'était que cela, un dressage bien simple, ayant pour facteur absolu la seule crainte des sanctions, mènerait parfaitement au but, ce serait un cas assez banal d'un réflexe conditionné primitif, construit sur la base de la « première » pulsion. C'est, en effet, ce que pensent toujours les dictateurs, qui exigent de leurs hommes une obéissance aveugle et qui la leur inculquent par des méthodes, qui sont parfois d'une brutalité inouïe. En Italie, par exemple, la règle principale de la discipline, règle très répandue, était la phrase suivante : « Mussolini a toujours raison! »

Mais, en réalité, la chose est plus complexe. Le capitaine Reguert dans son livre *Les Forces Morales* (129) dit très justement : « Quand le corps est glacé jusqu'à la moelle par le froid et la pluie, quand il est épuisé par les fatigues et les privations, quand le fer et le feu répandent la mort et la mutilation dans le pays, il faut encore obtenir l'obéissance : les forces morales et la discipline seules y parviennent, et c'est en vue de circonstances de cette gravité, que l'éducation du soldat doit être établie. Plus une troupe est disciplinée, plus son moral est bien trempé, moins elle devra faire de sacrifices pour triompher ».

C'est l'*éducation militaire* qui a pour son objet principal, à côté des exercices physiques (stimulation de la force musculaire) et de l'instruction technique guerrière, l'affermissement de la force de résistance, surtout nerveuse, donc la discipline. Endurcir, aguerrir — cela veut dire immuniser contre la

tendance à éviter et à fuir la douleur; on cherche à faire céder la place à un autre instinct : le plaisir de montrer sa force. Dans l'éducation militaire on « canalise » ainsi la pulsion combative, il s'agit de ne pas la tarir, mais de la stimuler et de la placer sous la dépendance étroite de la volonté collective.

Certes, la discipline présume l'existence de chefs et doit être elle-même le résultat d'une convergence de toutes les volontés vers le but visé par le chef; les soldats doivent agir dans le sens voulu par lui, même en son absence. Mais alors, on voit bien qu'une discipline aveugle ne suffit plus; il faut, comme le dit Reguert (129), « que s'y ajoutent l'ardent désir de la victoire, la tension de toutes les énergies, l'emploi de l'intelligence, aussi bien que de la force physique. Au combat, l'homme frémit toujours en face du danger. La discipline a pour but de réprimer cette crainte ».

Quand on parle de discipline, on pense couramment aux punitions, au moyen desquelles on arrive à l'obtenir (129). La menace de punition fait appel à la peur, donc au côté négatif de la première pulsion. Platon parlait déjà de « ces hommes courageux qui ne le sont que par lâcheté[1] ». La discipline de fer, obéissance absolue est exigée aussi dans la milice de St. Ignace de Loyola, l'armée sans armes[2]. Mais « on n'a pas manqué de considérer que les morales religieuses, dans la mesure où elles font de la peur de l'enfer le mobile des actions bonnes, enlevaient à celles-ci tout leur mérite moral et les ramenaient à un calcul sans grandeur[3]. »

La *punition* doit être considérée, dans les armées modernes, non comme une expiation, mais comme un avertissement salutaire et un exemple. Le chef doit savoir que la punition engendre la crainte qui n'est pas propice à la création du dévouement; il doit travailler à créer chez ceux qu'il commande, la conviction que toute l'organisation est subordonnée au sens du devoir, un réflexe conditionné d'un degré élevé, et que lui-même est soumis aux mêmes obligations que ses hommes.

En somme, le but de la discipline, comme le dit bien Reguert, n'est pas de dresser des perroquets, mais de former des hommes », et c'est justement cette tendance qui distingue d'une manière éclatante la conception française de la conception allemande de la discipline. Certes, l'apprentissage auquel on soumet le soldat pour créer en lui le réflexe de l'obéissance,

1. Bovet (19) p. 235.
2. Bovet (19) p. 234.
3. *Ibid.*, p. 235.

n'est pas facile, mais, après cette période, l'individu s'aperçoit que « la discipline rationnelle ne vise pas à tuer la personnalité, mais à régler et coordonner ses efforts ». Si l'on commence à étouffer chez l'homme toute velléité de réflexion, on arrête le développement de l'initiative indispensable au combat. Par contre, « la discipline consciente se substitue à la coercition, l'initiative intelligente à l'obéissance passive. Le soldat cesse alors d'être une machine à exécuter des ordres; il devient un collaborateur de l'officier ».

Dans la vie des organisations militaires, la *musique*, le rythme, jouent un grand rôle, par leur action suggestive sur l'inconscient. Il est évident qu'un travail rythmé est toujours plus aisé à accomplir : le chant des bateliers de la Volga en est un exemple bien connu. Aussi la répétition de certains sons, la monotonie qui en résulte, sont propices à la généralisation de l'inhibition interne de Pavlov, à un état qui est apparenté au somnambulisme et à l'hypnose; c'est la tâche que poursuit, en général, l'organisation militaire surtout dans les pays totalitaires. Mais la musique, notamment la musique instrumentale, peut agir aussi d'une manière énervante, excitante, exaltatrice du courage, et ceci par l'accentuation du rythme. Un exemple très connu est celui du naufrage du grand paquebot Titanic, en 1912 : l'orchestre qui se trouvait à bord joua des airs de musique pendant que le navire coulait, pour maintenir le moral des naufragés et éviter la panique. On sait aussi que les troupes s'élancent parfois à l'attaque aux sons des clairons et des tambours. Domenach (45) parle de « toxiques sonores », comme ingrédients essentiels du délire de foule; fanfares, hymnes, chants, cris scandés. On a trouvé parmi les vestiges de l'outillage des hommes préhistoriques dans les cavernes, des pierres que ces primitifs entrechoquaient pour scander les pas ou les chants, quand ils allaient au combat[1]. Les cris de guerre des Grecs (alalà!), le « clamor » des Romains, le « barditus » des Germains, sont de ce type-là. Une grande impression est causée par les rythmes obsédants et étourdissants d'instruments apparentés aux tambours dont se servent certaines peuplades d'Afrique, et qui exaltent la masse des guerriers se ruant à la bataille. Quiconque a eu l'occasion d'entendre ce vacarme, qui d'ailleurs possède certains éléments d'une mélodie farouche et angoissante, ne l'oubliera jamais. Il est très curieux, mais parfaitement logique que la propagande d'un Gœbbels ait eu recours a des procédés analogues. Tous ceux qui, le 15 septembre 1938, ont écouté à la radio le dis-

1. Brenet (21).

cours de Hitler à Nuremberg, se souviennent que l'entrée de ce dernier dans la salle du congrès, était précédée d'une manifestation sonore — plutôt que musicale — tout à fait exceptionnelle. Sur le fond d'une musique wagnérienne, on entendait un roulement effrayant, pesant, lent, de tambours, et un pas lourd, martelant le sol, avec je ne sais quel cliquetis et quel frottement haletant des masses armées en marche. Ce bruit, tantôt augmentait, tantôt s'éloignait, et devait provoquer chez les millions d'hommes à l'écoute, le cœur angoissé par l'attente de la suprême catastrophe, un sentiment de fascination et de peur, voulus par les metteurs en scène. Cela ressemblait (à un degré très fort), à l'effet de la « musique » des peuplades sauvages dont il a été question tout à l'heure. C'était de la propagande hitlérienne 100 pour 100, une tentative d'intimider, de violenter psychiquement les millions de personnes à l'écoute, dans tous les pays du monde : on devait se représenter vivement la lourde machine guerrière allemande en marche, piétinant tout, détruisant, menaçant, on devait se l'imaginer bien concrètement et... ne pas bouger.

Nous avons déjà dit que l'instinct de lutte, mis en branle, peut se manifester de deux manières antagonistes : l'une négative ou passive qui s'extériorise par la peur et les attitudes de dépression, d'inhibition, l'autre positive qui mène à l'*exaltation*, à un état d'excitation et à l'agressivité. C'est cette deuxième forme que nous voulons examiner ici. La surexcitation peut mener à l'*extase*, un état qui, comme son nom l'indique, relève d'une sortie « hors de soi », hors de son fondement, d'un ravissement. C'est un état mental qui est associé parfois à des états pathologiques de psychoses; il est caractérisé alors par la fixité du regard, par l'immobilité et la perte de la sensibilité. Les hystériques et les paranoïaques mystiques en donnent des exemples éclatants : P. Janet (81) a décrit cet état d'une manière excellente dans son livre « De l'Angoisse à l'Extase », où l'on voit très clairement les liens existant entre ces deux états antagonistes, qui se succèdent parfois chez la même personne. Mais un état voisin, nullement pathologique, peut provenir aussi d'une grande excitation marquée par une joie ou une admiration causée par une personne, une chose ou une idée, et accompagnée d'une sensation intense de bien-être.

Mais l'état qu'on observe plus souvent dans la vie et que déterminent les événements et actions politiques, est l'état d'*enthousiasme*. Quoique dérivant du même instinct fondamental, il se distingue de l'état extatique par son caractère actif, tandis que l'extase implique toujours la passivité,

l'immobilité, la contemplation. L'enthousiasme est avant tout fonction de santé, de gaieté et de jeunesse. La parade des Sports sur la Place Rouge à Moscou en donne un témoignage éloquent, comme on peut s'en rendre compte, en contemplant les visages des jeunesses sur les films qui en relatent[1].

C'est pourquoi, quand on veut créer et entretenir cet état d'âme, soit dans le combat, ou dans la lutte politique, il faut avant tout prendre en considération ces facteurs et se les garantir. L'enthousiasme s'empare d'une troupe ou d'une collectivité, qui mène une action politique de propagande, quand l'espoir de réussir et de vaincre est entretenu par l'évidence d'un succès ou par une action propagandiste, stimulant l'activité et l'espoir. Une musique joyeuse peut être un stimulant rationnel. « Cet enthousiasme se produit encore à la vue d'un ennemi chancelant, hésitant et sur le point de battre en retraite[2].

Enfin, le *courage* est une manifestation de la pulsion combative, sur laquelle on a greffé des inhibitions conditionnées de la réaction de peur. Un effort constant, un vrai dressage, associé à des excitations conditionnées d'ordre plus élevé, à des raisonnements, crée le courage.

Le courage est ce qui détermine dans la plupart des cas l'issue du combat, puisque ce dernier est, à forces matérielles égales, un conflit de forces « psychiques ». Le vainqueur est celui, dit Reguert (129), qui veut et peut encore combattre, alors que l'adversaire ne le veut plus et ne le peut plus. Et von der Goltz précise que dans un combat il « ne s'agit pas tant d'anéantir les combattants ennemis que d'anéantir leur courage. »

C'est pourquoi les grands chefs ont toujours eu le souci primordial d'exalter par tous les moyens et, en premier lieu, par une propagande appropriée, s'adressant à la pulsion combative, le courage de leurs troupes, et d'empêcher leur fléchissement. A cet égard, les proclamations de Napoléon à ses soldats, avant les batailles décisives, sont un modèle du genre.

Les relations entre le courage et la discipline sont très étroites : le courage soutient cette dernière aux pires moments dans le combat, mais la discipline, à son tour, peut engendrer le courage. Un bel exemple en a été livré par les équipages du croiseur russe « Variag », qui sortait, tout pavoisé, seul contre une escadre japonaise, nombreuse et puissante, à Tchemulpo lors de la guerre russo-japonaise, en 1905, et fut naturellement coulé. L'exploit était tellement frappant,

1. V. p. 475, fig. 18.
2. Reguert (129).

que les équipages des navires de guerre d'autres nations, ancrés dans le même port, pavoisèrent et acclamèrent « Variag » à sa sortie.

Pour créer chez le soldat une disposition à un tel comportement courageux, c'est-à-dire la faculté de freiner, d'inhiber le réflexe de peur, « il ne lui faut cacher aucun des dangers auxquels il sera exposé sur le champ de bataille, et surtout on doit s'efforcer d'obtenir sa « confiance »; la subordination volontaire résulte de cette confiance. C'est, alors, ainsi qu'on peut lui inculquer l'esprit guerrier[1] », cet esprit d'attaque, qui, selon Napoléon et Frédéric II, est la meilleure manière d'obtenir le succès dans la lutte — le but même de la pulsion combative.

Pour avoir une idée de l'importance du *facteur moral dans une guerre moderne*, pour concevoir de quelle intensité doivent être les excitants conditionnés inhibitifs pour dominer le réflexe de peur, nous croyons utile de donner ici des extraits du récit impressionnant d'un combattant de la première guerre mondiale, qui dépeint les horreurs de la guerre de tranchées d'une manière très vivace. En voici un, tiré du livre de Reguert (129).

L'infanterie, surtout, subit les pires épreuves. Dans certains secteurs, la lutte fut si atroce, que les cadavres amoncelés se mêlèrent à la terre et que les tranchées et les boyaux paraissaient taillés en pleine chair humaine. Des milliers d'hommes eurent les pieds gelés, pendant les nuits d'hiver et durent être évacués, parfois amputés. La boue atteignait par endroits une telle épaisseur qu'on s'y enlisait et qu'au sortir des tranchées, les fantassins semblaient transformés en blocs de boue. Emprisonnés et véritablement enterrés vivants dans leurs tranchées, n'ayant le plus souvent qu'un trou avec un peu de paille pourrie pour s'abriter et dormir, séparés du monde, tenus jour et nuit sur le qui-vive, exposés à la mort sous ses formes les plus hideuses, les soldats de cette terrible guerre, guerriers malgré eux, semblent avoir reculé les limites de la résistance humaine.

Et voilà un récit de Reguert (129) de « l'enfer de Verdun ».

Sur cet horizon farouche, à perte de vue, vallons et collines sont défoncés, crevassés, déchiquetés fibre par fibre, labourés de cicatrices énormes, creusés au vif de leur chair, saturés de flaques de sang... Des débris de terre, des débris de trous, des débris d'hommes; un amoncellement de choses et d'êtres mis en lambeaux, un océan de vase, d'où émergent pêle-mêle des équipe-

1. Reguert (129).

ments, des armes rouillées, des soldats et des cadavres d'animaux. Les bois sont détruits comme les prés; une à une leurs branches sont arrachées, les troncs brisés, tordus, fauchés. Et le fer meurtrier s'acharne sur ces ruines, avec la frénésie de l'assassin, qui frappe sans relâche sa victime déjà criblée de coups. La mort est chez elle ici, le cimetière est son royaume. Les vivants, aventurés malgré ses fureurs, sont destinés à être sa proie. Elle passe et repasse en hurlant sur leurs têtes, avec un fracas qui ne s'interrompt jamais. Dans l'air se heurtent tous les bruits de la mitraille : sifflements, roulements, miaulements, grondements, puis, soudain, le tonnerre, des explosions énormes qui recouvrent de leur clameur assourdissante le tumulte de ces sons mêlés.

Des centaines de pièces, au paroxysme de la rage, ont concentré sur le même point leur feu implacable. C'est le brasier ardent, le volcan d'enfer en pleine éruption. L'ouragan renverse tout, brise tout, broie tout : les mottes d'argile, les parapets de pierre, les voûtes de ciment armé, les poitrines humaines. La terre tremble et se déchire. La tranchée oscille, secouée à chaque commotion d'un soubresaut de terreur. Les blocs des réduits se disloquent, se soulèvent et retombent écrasant leurs défenseurs. Des pans de murs s'effondrent dans les fossés du fort démantelé, au milieu de ces déchaînements de fer et de feu!...

C'est une angoisse de plus, la pire peut-être, que cette sensation d'isolement au fond des ravins sauvages, dans les avancés de Verdun. Chaque troupe y est abandonnée à elle-même, à son courage et à son destin. Plus de relations avec l'arrière; ni fils de téléphone, ni signaux optiques. La seule voie de communication qui rattache au reste du monde, c'est un mince sentier délabré sur tout son parcours, lit de torrent presque impraticable. Les hardis coureurs, cependant, s'y engagent sous le feu des mitrailleuses et des obus, enjambant les corps des malheureux pour transmettre sans retard leur message. Au fond du gouffre, à demi enterrés dans leurs étroits fossés ou tapis dans les entonnoirs d'obus, quelques hommes vivent collés dans la boue. L'angoisse des heures semble leur laisser au cœur un sentiment d'effroi, au visage une expression de stupeur. Accrochés à ce mamelon, qu'ils n'ont pas le droit d'abandonner, ils sont livrés sans défense aux puissantes machines de massacre. Leur consigne est de tenir. Ils le savent — et tiennent bon!

Ainsi, les éléments psychiques sont de la plus grande importance là où il est question de lutte matérielle, surtout aujourd'hui, quand la technique a considérablement augmenté l'intensité des excitations, auxquelles les sens sont soumis dans une bataille; le feu roulant, le tir de barrage, les bombardements aériens, la guerre des gaz, les fusées — tout cela exige du combattant une maîtrise de soi beaucoup plus grande qu'autrefois. « Le combat est surtout une lutte morale : à l'égalité de force, de valeur technique et d'organisation matérielle, la victoire appartient, en définitive, à celui des deux adversaires qui a conservé le moral le plus élevé[1]. »

Il n'est donc pas étonnant de voir que dans les armées modernes on s'intéresse toujours davantage à la psychologie. Déjà, avant la première guerre mondiale, on avait inauguré à l'Ecole supérieure de guerre, à Paris, un cours sur la « Psychologie des foules », inspiré des écrits de Gustave Le Bon, et après la guerre c'est le maréchal Foch (55) lui-même qui a publié un « Essai de Psychologie militaire ». De nos jours, au sein du Ministère de la guerre allemand, sous Hitler, était organisé un bureau spécial d'étude et de préparation psychologique d'actions, sous le nom de Laboratoire psychologique.

Le *problème du chef* et de son ascendant sur son groupe, est de toute première importance dans le domaine militaire, comme partout où on a affaire à des collectivités. D'ailleurs, nous avons déjà eu plusieurs fois l'occasion de parler du rôle joué par le chef, le leader, le meneur, dans les foules, auprès des masses, dans les entraînements grégaires, dans les institutions organisées des collectivités humaines. Nous voulons considérer ici ce facteur important de plus près.

Alverdes (7)[2] remarque que dans les sociétés animales des insectes, tenues pour les plus évoluées du point de vue d'organisation collective, il n'existe pas de « meneurs » : la mère-abeille ou « reine » n'est qu'une « machine à pondre les œufs ». Le « roi » chez les termites n'a qu'une fonction : celle de féconder la femelle. Dans un État d'insectes tous ses membres sont, du point de vue des réactions psychiques, conditionnés de telle manière par des « automatismes » qu'il suffit qu'un individu quelconque donne un signal déterminé, pour que la même action se déclenche immédiatement chez tous ses camarades. Il n'y a ici aucune trace d'ordre venant d'en haut de l'échelle sociale, ni d'une activité « raisonnante », cela veut dire basée sur des réflexes conditionnés intellectifs.

Dans tous les groupes d'animaux supérieurs, on retrouve réalisée parfois la fonction de meneur : chez les éléphants le chef du troupeau est une femelle, chez les singes, à la tête de tout un harem de femelles un mâle (« pacha »). Dans des troupeaux de brebis, en Amérique du Sud, on voit tout le troupeau, de 3 à 4 000 têtes, suivre un bélier portant une cloche; la cloche enlevée, le troupeau se désagrège en petits groupes de 6 à 12 brebis, chaque groupe ayant à sa tête un

1. Reguert (129).
2. Cité par Reiwald (130) p. 88.

meneur. Des petites hordes de singes ont chacune un meneur, les meneurs de plusieurs hordes se mettent ensemble pour garder et défendre toute la masse.

Dans les hordes de gorilles le père gifle ses femelles et ses enfants, s'ils ne lui portent pas avec assez de célérité des fruits. Chez les macaques le « pacha » (mâle) est entouré de 10 à 50 femelles (« harem ») et chasse tous les autres mâles loin de sa horde personnelle; chez les singes hurleurs le singe-meneur est chef d'orchestre : il dirige les hurlements de la horde. Un fait étudié par Katz et Toll et rapporté par Alverdes (7) est bien curieux : il existe, chez les poules, une hiérarchie pour le droit de piquer les unes les autres, sans être piquée par l'adversaire; cet ordre s'établit par une bataille unique : on observe une sorte d'« inhibition psychique » chez la poule qui occupe le dernier échelon sur cette échelle : elle ne peut riposter à aucune. Une poule qui se trouve au bas de l'échelle est généralement plus féroce envers le petit nombre de poules qu'elle a droit de piquer, qu'une poule se trouvant en haut de l'échelle. La poule qui peut piquer toutes les autres s'avère comme la plus indulgente.

Chez les hommes primitifs le *meneur* est d'abord un chef religieux, que la foule suit aveuglément. Et même les chefs militaires s'appuient sur l'autorité du prêtre. Les hommes, et non seulement les peuples primitifs, cherchent dans le chef le héros, octroyé par le destin, pour les délivrer du mal. Ainsi la foule et le meneur sont deux notions complémentaires : il n'existe pas de foule sans meneur.

« Les meneurs se laissent accompagner d'une troupe cohérente de leurs acolytes les plus fidèles, de fanatiques, préalablement surexcités, qui formeront comme le noyau, autour duquel les foules qu'ils ameutent viendront naturellement se condenser. Ces groupes d'exaltés propagent autour d'eux leur enthousiasme ou leur névrose. L'ivresse de ces intoxiqués psychiques gagne de proche en proche et s'étend comme un incendie dans la forêt[1]. » « Le meneur réussit à s'imposer tout de suite et recrute rapidement des adhérents de plus en plus nombreux. Dès qu'il se montre, un vent de folie souffle sur l'assistance : les bras se lèvent automatiquement, un hurlement d'enthousiasme déferle sur la foule... Ce que dit le meneur importe peu : ils empoignent ses mots, ils font vibrer et tressaillir leurs corps. Sa voix s'élève, glapit, ses gestes deviennent frénétiques. L'assemblée s'associe à ses transports; elle se plie à ses attitudes, elle imite ses mouvements. Avec lui elle se penche, avec lui elle se redresse, avec lui elle se démène dans une gymnastique effrénée. Enfin, elle l'acclame d'un

1. De Felice (37) p. 350.

cri tonnant qui se prolonge et se répète et se répercute, comme s'il n'allait jamais cesser[1]. »

Nous avons déjà parlé de la théorie de Freud sur l'origine de la première société — totémique — et le rôle du père-meneur de la horde[2]. Cette relation est le prototype de la relation « foule-meneur ». Le petit enfant est lié très fortement, du point de vue affectif, au père, il l'aime et il l'appréhende, car c'est le père, si puissant, qui lui accordait sa défense et qui le punissait. Ainsi, l'homme adulte cherche dans le chef, le meneur, quelqu'un qui peut remplacer le père mort ou vieilli. Le meneur exerce sur l'individu dans la foule ou la masse une action semblable à celle d'un hypnotiseur : l'individu cherche à s'identifier avec lui, à le suivre aveuglément. Le point d'appui moral est alors transféré hors de sa propre personnalité : Gœring disait : « Je n'ai pas de conscience, ma conscience, c'est mon Führer (Hitler)[3] ».

« Chacun de nous qui suit les leaders, — dit Cl. Miller (105), désire s'identifier à eux. Le caractère de cette identification révèle les divers aspects de notre nature : la capacité de sacrifice, la générosité, le sentiment de fraternité, ou l'inclination à l'ambition et à la vanité ».

Le nombre des personnes qui dirigent le monde est petit, Walter Rathenau l'évaluait à 300.

De Felice (37) donne une analyse de la fonction du meneur que nous croyons utile de rapporter ici : « Le meneur est caractérisé par une prédisposition singulière à ramasser et à condenser en lui ce qui demeure latent et diffus chez les autres, il devient l'incarnation vivante de leurs instincts brutaux, penchants ataviques, passions comprimées, désirs inassouvis... Il a été le possédé de ceux qui l'environnent avant de les posséder à son tour. Il est, le premier, le jouet des entraînements grégaires dont il va être la cause. » Lénine lui-même disait que dans la Révolution Russe les masses étaient parfois plus radicales que ceux qui les dirigeaient et leur imposaient directement l'action. Reiwald parle du « meneur mené » ou poussé, et cite un épisode savoureux raconté par Milioukov[4] : « un ouvrier de stature géante se démenait avec son poing devant le nez du ministre Tchernov et criait comme obsédé : « prends donc, fils de chienne, le pouvoir quand on te le donne ».

1. De Felice (37) p. 352.
2. V. p. 172.
3. Chef.
4. Reiwald (130) p. 482.

De Felice dit encore que « le possédé, comme le meneur, est affligé d'une réceptivité morbide à l'égard de toutes les pressions qui proviennent de son entourage. Il les accumule en lui et il leur sert d'exutoire. Comme le meneur encore, il obéit, quand il paraît en public, aux suggestions que lui prodiguent à leur insu les témoins de ses crises, et il y puise sans relâche les éléments du rôle qu'il joue en leur présence. Ce que le possédé est chez les sauvages, l'individu appelé « médium » l'est chez les civilisés... Le comportement de Hitler devant ses foules électrisées en est une illustration ».

L'aptitude des meneurs à provoquer des ivresses de foule, couronnée de succès parfois surprenants au maximum, a peut-être, pense De Felice (37), des causes dont la vraie nature nous échappe encore : c'est que les hommes doués d'un caractère d'agitateur posséderaient des dons spéciaux, dits parapsychiques, ou « magnétiques », qui les rendraient capables d'affoler leurs auditeurs et de les mettre en transe. Et il compare la puissance de pénétration de ces actions avec celle, physique, des radiations émises par certains corps. On a observé, par exemple, que l'influence d'un meneur ne s'étendait pas toujours à la totalité de la salle où il tenait une réunion et que telles ou telles conditions de temps ou de lieu lui étaient défavorables.

De Felice (37), note enfin que les meneurs paraissent « absolument incapables de concevoir la possibilité chez les êtres humains d'une vie personnelle indépendante, et qu'ils ne les aperçoivent plus qu'en bloc, toujours agglomérés en collectivités ou en partis. La masse et le nombre existent seuls à leurs yeux. Ils se grisent des chiffres qu'ils alignent, et ils éprouvent à les grossir démesurément un vertigineux enthousiasme qu'ils propagent autour d'eux. Un autre trait qui les caractérise, est leur acharnement à imposer aux autres ce qui les obsède eux-mêmes ». Ce qui frappe aussi, c'est « la coexistence, dans un même être, d'un fanatisme qui touche à la démence, et d'une sagacité calculatrice, qui n'abandonne rien au hasard » dans l'organisation de leurs campagnes politiques qu'ils réalisent avec une ingéniosité souvent déconcertante, pour préparer le triomphe de la cause dont ils se proclament les champions.

Il est intéressant de connaître les idées d'un behavioriste, comme Allport (6), sur le problème du meneur ou *directeur psychique*. Selon lui[1], ce problème ne se pose pas en fonction du problème des masses, mais plutôt en connection avec la continuité et les changements qu'on observe dans la société.

1. (6) cité par REIWALD (130) p. 407.

La fonction d'un tel « directeur des consciences » est un processus de suggestion, qui cherche à surmonter les obstacles qui se présentent à la réalisation de ses idées. Il considère le fait social de la relation « foule-meneur » comme un moyen de valeur inférieure, mais pourtant inévitable à notre époque, pour atteindre certains buts sociaux; pour pouvoir arriver aux mêmes buts par une autre voie, il faudrait des efforts considérables et durables dans l'éducation.

Le meneur agit par une accumulation de prestige de sa personnalité, et il voit la source de ce prestige dans le comportement des autres à son égard, comportement qui a sa base psychique dans le besoin des masses humaines d'être dirigées. Mais il convient qu'une certaine supériorité, réelle ou apparente, soit indispensable pour assumer la fonction du meneur : car c'est la condition inéluctable de la soumission des masses. Un chef idéal est celui chez qui l'intérêt social et la compréhension des aspirations et de la psychologie des individus composant les masses s'associent. Mais un facteur non négligeable pour son succès auprès des masses, est aussi sa prestance physique : son ascendant sera plus efficace s'il est grand et vigoureux. Une beauté mâle (Lassalle, Lord Balfour qui d'ailleurs était un mauvais orateur[1]) lui est aussi profitable, surtout auprès d'un auditoire avec une forte participation féminine, qui est surtout sensible à une argumentation à base d'affectivité. En Italie c'est surtout la beauté du « type Apollon » qui a du succès. Naturellement, le meneur doit avoir un don oratoire, en Italie on apprécie même une voix harmonieuse : les orateurs possédant ce don y sont appelés « les rossignols ». Une honnêteté personnelle et un niveau moral, imposés par la société bourgeoise, sont aussi des propriétés requises.

En général, les meneurs sont intolérants envers la critique qui les frappe, et qu'ils appréhendent comme susceptible d'atteindre leur prestige. L'exemple inverse de Lénine est assez rare. Malheureusement, le fait est assez fréquent que parmi les meneurs on trouve des hommes qui se distinguent par une forte volonté associée à une intelligence assez médiocre; c'est une des raisons, pour lesquelles leurs entreprises finissent souvent mal pour eux et pour les collectivités humaines.

On s'est souvent posé la question, pourquoi l'armée et le peuple allemand ont résisté jusqu'au dernier dans les deux guerres mondiales, malgré les défaites sanglantes et en dépit du fait qu'ils n'avaient aucun espoir de vaincre. Et cette

1. MICHELS (104) cité par REIWALD (130), p. 343.

résistance, comme le note Reiwald (130)[1], était en 1945 encore plus prononcée qu'en 1918. On a cherché la réponse à ce phénomène dans plusieurs directions : on l'a attribué à la discipline implacable instaurée par le régime hitlérien, à la terreur exercée par le corps de S. S., enfin, dans la propagande mensongère et astucieuse de Goebbels.

Ces explications ne suffisent pas pour comprendre ce fait : on sait que les Allemands ont combattu avec un fanatisme passionné. Et Reiwald, comme Freud, sont d'avis que la raison en est dans la force des liens qui les unissaient à leur meneur, à Hitler. En 1918 l'attachement des masses au Kaiser et à ses généraux était plus relâché, en grande partie par effet d'un traitement peu psychologique, et aussi parce que leur prestige était moindre. Hitler, Gœbbels et les nazis en général, par leur propagande, par ce que nous avons nommé le « viol psychique », ont créé des liens affectifs plus solides, aussi parce qu'ils réalisaient, dans une bien plus grande mesure, les désirs subconscients des masses allemandes : certainement, les archétypes, ces engrammes ancestraux comme éléments des réflexes du type des réphénations[2] déterminant le comportement des individus, y jouaient un grand rôle. Comme *archétype caractéristique du subconscient allemand* Jung (84), considère[3] celui auquel il donne le nom de « *Wotan* », le dieu de la tempête de la mythologie germanique. Il dit que c'est un « facteur » psychique, inhérent à l'âme allemande, de caractère irrationnel, selon Jung, « un cyclone qui attaque et démolit toute haute pression culturelle ».

Jung voit dans l'hitlérisme des indices de la réapparition de l'archétype collectif de « Wotan » : ce sont certaines formes que prennent les rites dans les exhibitions collectives nazi, et aussi les expressions caractéristiques du 3e Reich, empruntées au langage militaire, comme les S. A., qui signifie sections d'assaut (Sturmabteilungen) et autres. Le nom lui-même de Troisième Reich porte quelque chose de mystique en soi. L'archétype de Wotan serait, d'après Jung, un facteur psychique autonome, qui déclenche des actions collectives et projette ainsi au dehors une image de sa propre nature. Comme les impressions de la première enfance reposent, selon l'expression de Tarde, « ensevelis » dans les profondeurs du psychisme individuel, pour y exercer une action secrète et pour réapparaître quand les occasions s'y prêtent, ainsi on voit un phénomène analogue se manifester aussi dans les

1. (130) p. 199.
2. V. p. 91.
3. (84) cité par Reiwald (130) p. 227.

collectivités. Là où il y a mouvement de masse, la régulation individuelle s'efface, et ce sont les archétypes qui commencent à exercer leur action, comme c'est aussi souvent le cas dans la vie de l'individu quand il n'arrive pas à dominer les facteurs de son ambiance par les moyens qu'il connaît. Le phénomène « Wotan » pourrait aussi être, à notre avis, la forme d'une protestation contre la civilisation mécanique et abrutissante de notre temps.

Les nouvelles qui nous parviennent de l'Allemagne, après la dernière guerre, montrent que l'attachement au souvenir d'Hitler n'a pas du tout disparu, ce qui est causé, en grande partie, par le fait d'une politique, psychologiquement totalement erronnée des occupants, qui pour eux-mêmes reprennent les idées de Hitler, tout en parlant de « démocratie » et en s'imaginant pouvoir « démocratiser » l'Allemagne par leurs méthodes, qui n'ont avec la démocratie de commun que le nom qu'on leur accroche sans raison suffisante.

Du reste, que les populations allemandes aient une prédilection spéciale pour être guidées par des « Führers », des meneurs, et s'y soumettent facilement, on l'a vu dans l'histoire des entraînements grégaires et des mouvements populaires qui ont été fréquents dans ces pays. L'assujettissement absolu à la discipline, caractéristique des Allemands, et des Prussiens particulièrement, ressort nettement de ce fameux épisode de Köpenick, près de Berlin, au début de notre siècle, où un cordonnier, ayant revêtu un uniforme de capitaine, et singeant les allures typiques d'officiers prussiens, ordonna à un peloton de soldats qu'il avait rencontré dans la rue, de le suivre et d'occuper la mairie, tandis qu'il dévalisait la caisse : ils exécutèrent tous ses ordres sans broncher et le laissèrent partir en lui présentant les armes.

La *censure* est un des moyens les plus importants qu'un meneur emploie pour contrôler les masses et conserver son pouvoir sur elles. Ainsi, comme le dit Walter Lippmann, (96)[1] le président des Etats-Unis dispose d'une multitude de bureaux et d'agents, de sorte que dans ses messages au Congrès il peut communiquer à ce dernier ce qu'il tient bon. Les membres du Congrès sont, par effet de cette censure présidentielle, en réalité, des aveugles au milieu d'un monde vaste et inconnu. Un représentant, même s'il est capable et appliqué au maximum, ne peut être familier qu'avec une petite partie des lois, sur lesquelles il est appelé à voter. Le plus qu'il peut entreprendre, c'est de se spécialiser sur quelques lois seulement, et pour les autres de faire confiance à ses autres collègues.

1. (96) cité par Reiwald (130) p. 368.

Dans la hiérarchie, qui a une base étendue dans les masses, et se réduit en pointe vers le haut, il est facile à concevoir que les masses restent nécessairement privées d'une information suffisante. La conséquence de cet état de choses est que, là où les masses peuvent se mêler de la politique et l'influencer, elles le font selon leur affectivité et non sur la base de connaissances et de raisonnements.

On comprend alors que les meneurs, les chefs, pour se maintenir dans la faveur des masses, cherchent à leur plaire dans leurs goûts, leurs habitudes, leurs affections. Ils doivent faire montre de leur assujettissement, au moins extérieur, aux exigences des sens des auditeurs, les flatter, se professer comme leurs serviteurs. Grabovsky[1] en donne un exemple édifiant : « Bismarck, qui portait une moustache touffue, se résolut un jour de laisser croître une barbe complète, mais l'opinion publique a si mal accueilli ce changement de son extérieur, qu'il dut immédiatement sacrifier sa barbe et revenir devant les masses dans son aspect habituel. »

Chez les auteurs et les politiciens socialistes (plus juste, sociaux-démocrates), on admet une certaine influence des meneurs sur les foules et les associations, mais on a tendance à nier une action quelconque sur le public et l'opinion publique, donc sur ce que nous appelons la « masse ». Geiger (62)[2], par exemple, est d'avis que la masse ne subit pas d'impulsion volitive, et ne reçoit pas des buts à atteindre de la part d'un « chef », mais est seulement stimulée par lui pour une action effective. C'est le contraire de l'opinion de Gustave Le Bon, qui oppose la notion du meneur volitif à la masse aboulique et inerte. Max Adler et Engels[3] se refusent d'envisager le meneur en fonction de la tendance de la masse de rechercher un chef. Et pourtant, comme le dit, en s'appuyant sur les faits connus, Henri de Man (43)[4], « Le socialisme a aussi ses apôtres, ses prophètes, ses saints et martyrs, et ceci, en raison de la même disposition d'esprit de psychologie des masses que l'Église catholique ». Michels (104[5]), insiste même que c'est le comportement d'adulation et de servilité envers ses chefs qui a été un des facteurs décisifs, qui a causé l'encroûtement fatal de la social-démocratie allemande, et a été à l'origine de son échec dans la lutte contre Hitler[6]. Et le même phénomène s'est vu prendre pied dans les partis

1. Cité par Reiwald (130) p. 346.
2. (62) cité par Reiwald (130) p. 303.
3. Cité par Reiwald (130) p. 323.
4. Cité par Reiwald (130) p. 313.
5. (104) cité par Reiwald (130), p. 340.
6. Voir plus bas, chap. IX, p. 386.

socialistes d'autres pays. Comme illustration de la validité de cette affirmation nous voulons citer ici la description de l'image saisissante d'une réunion de masse social-démocrate en Allemagne du temps de Bebel[1] :

> Bebel parle. Ce qu'il dit, je ne le sais pas et je ne l'ai jamais su. Le même est vrai pour la plupart des assistants à la réunion. Nous étions tous versés dans un état quasi hypnotique. On ne voyait que les cheveux blancs de l'orateur, les mouvements de ses bras, on entendait des explosions de colère, d'ironie... on percevait les yeux enflammés, étincelants... Si Bebel avait dit que 2 × 2 font 5, chacun l'aurait cru, et se serait laissé assommer pour défendre cette assertion... Et voici la fin : un ordre bref, tranchant, auquel on ne pouvait pas toucher, se soustraire, faire des interprétations pointilleuses, c'était un ordre sans appellation que chacun avait à entendre : « tous aux urnes pour la social-démocratie ». Chacun éprouvait dans son for intérieur l'inclination muette devant ces cheveux blancs, la soumission devant le regard de ces yeux.

A cette divinisation effective, en pratique, des meneurs correspond dans les milieux avancés de gauche, une *divinisation*, en théorie, *des masses*. Michels (104)[2], dit « L'intellectuel marxiste identifie le prolétariat... avec l'image qu'il a de lui dans les réunions politiques, comme si la sélection infime, qu'il a devant lui dans ces cas (nos 10 %), serait identique avec la « masse réelle » (nos 90 %). En réalité, il s'agit du même phénomène de culte du héros; on élève au piédestal la masse qu'on traite en héros; on lui attribue des vertus mystiques et l'on voit, dans l'action des masses, une panacée. « Il est intéressant que ce sont surtout des femmes qui propageaient ce culte : Rosa Luxembourg, Klara Zetkin, Henriette Roland Holst. « Les fonctionnaires des syndicats ouvriers, qui ont chaque jour affaire aux masses, sont beaucoup plus sceptiques à cet égard[3]. »

A propos de la relation entre la foule et le meneur, je suis d'avis que ce dernier joue le rôle d'un stimulant déclenchant les réflexes conditionnés de la masse, mais parfois aussi celui d'un entraîneur, d'un facteur absolu, de celui qui inculque ce réflexe; c'est évident surtout dans le cas d'un meneur, comme Hitler, qui haranguait la foule, en proférant des menaces, en faisant appel à la violence, en inculquant la peur, ou aussi en provoquant l'enthousiasme, le délire de la foule. La foule, mais la masse aussi, sans le meneur, est une masse

1. Cité par Reiwald (130) p. 313.
2. (104), cité par Reiwald (130), p. 340.
3. H. de Man (43) cité par Reiwald (130) p. 341.

amorphe. Je ne comprends pas alors le reproche de Reiwald (130)[1], de n'avoir pas mis en relation l'activité de la masse avec la théorie des réflexes conditionnés.

Un livre assez curieux de Kurt Hesse (76), qui a paru en Allemagne en 1922, et qui porte le nom significatif de « Feldherr Psychologos » (*Maréchal Psychologos*), attire notre attention, parce que dans ce livre l'idée du Führer — « directeur » ou à notre avis violenteur des âmes — est exprimée avec une véhémence, et d'une manière prophétique. Il est surprenant de constater, avec quelle avidité l' « âme » allemande cherchait alors déjà quelqu'un qui la dominât, qui la menât, qui pensât pour elle. L'auteur, un militaire, un admirateur des théories du grand stratège prussien du siècle passé, von Clausewitz, analyse, du point de vue psychologique, les enseignements de la guerre de 1914-1918, et surtout la défaite allemande de Gumbinnen en Prusse Orientale, le 20 août 1914, qu'il juge déterminante pour l'évolution ultérieure et l'issue de la guerre; il en tire des conséquences, en insistant pour qu'on étudie dans toute leur ampleur les facteurs psychiques de l'art guerrier, et enfin exprime l'espoir, très répandu en Allemagne à la suite de la défaite, de l'avènement du « Sauveur ». Les idées émises par l'auteur sont si caractéristiques, surtout à la lueur des faits qu'on a vécus entre les deux guerres, quand l'Allemagne a trouvé son « Führer », son grand-maître psychologique, en la personne de Hitler, qu'il est intéressant de citer ici quelques passages tirés de ce livre :

Ainsi, un jour viendra où il s'annoncera, Lui, que nous tous attendons pleins d'espoir : des centaines de milliers de cerveaux portent son effigie au fond d'eux-mêmes, des millions de voix l'invoquent incessamment, l'âme allemande tout entière le cherche.

D'où viendra-t-il? personne ne le sait. Peut-être d'un palais de princes, peut-être d'une cabane d'ouvrier. Mais chacun sait : c'est lui, le Führer; chacun l'acclamera; chacun lui obéira. Et pourquoi? Parce qu'une puissance extraordinaire émane de sa personne : il est le directeur des âmes. C'est pourquoi son nom sera : le maréchal Psychologos.

Il appellera le peuple aux armes — ou peut-être laissera-t-il détruire les canons et les navires; il ordonnera « travaillez, travaillez » et toujours « travaillez » — ou il voudra peut-être la grève de tous contre tous; il invitera à se réjouir de la vie — ou il imposera à tous des sacrifices et des privations; il sera un prophète de Dieu — ou peut-être démolira-t-il les églises — personne ne le sait. Mais chacun le sent : celui qui viendra, il marchera entre des précipices... Un brutal, mais en même temps un bon... qui

1. (130) p. 107.

méprise la jouissance, mais qui se réjouit du beau... Le meilleur de son être, c'est sa parole (*sic*); elle a un son plein et pur, comme une cloche et elle arrive au cœur de chacun.

... Souvent il jette les cartes comme un joueur et les hommes disent alors de lui qu'il est un politicien avéré. Mais lui seul sait que ce ne sont que les âmes humaines, sur lesquelles il joue comme sur les cordes d'un piano.

La prophétie, à la lueur de ce qu'on a vécu ensuite réellement, était vraiment surprenante.

VI

LE SYMBOLISME ET LA PROPAGANDE POLITIQUE

Le symbolisme, caractéristique de notre époque. — Les insignes. — La social-démocratie en Allemagne. — Le fascisme de Mussolini. — Tactique de Hitler. — « Gleichschaltung » (conformisme ou la mise au pas). — Propagande d'intimidation par symboles. — Les symboles politiques. — Le fascio. — La croix gammée. — Les trois flèches. — Les symboles graphiques. — Les saluts et gestes symboliques. — Les symboles sonores. — La guérilla des symboles. — Le mythe. — Les rites et la magie. — Le culte religieux. — Le journalisme et la presse. — La propagande politique, ses principes. — La critique de la fonction propagande. — Plans de campagnes. — Traits caractéristiques de la propagande hitlérienne. — Différenciation de la propagande — Contrôle d'exécution et des effets. — Centralisation de la direction. — Les cadres propagandistes. — Les moyens financiers. — L'expérience hessoise de 1932. — La protection psychique des masses.

Le *symbolisme* a toujours existé, depuis que l'homme a trouvé le moyen de communiquer à autrui ses pensées et ses sentiments, et ces derniers même avant les pensées, parce que l'affectivité est une fonction psychique plus primitive, ayant ses racines dans les mécanismes non éclairés par la conscience. On peut donc distinguer les symboles plus primitifs, concrets, prélogiques, d'origine inconsciente, qui servaient aux hommes primitifs à transmettre, à l'aide de réactions au début certainement presque automatiques, des signes de leurs états psychiques, causés par des états physiologiques. C'étaient des expressions d'angoisse, de triomphe, de faim, de satiété, de colère, etc.

Plus tard vinrent les appellations des personnes autour d'eux, les désignations des objets et des actes qu'ils exécutaient. L'expression symbolique, à son origine, était caractéristique de la psychologie primitive, car celle-ci ne connaissait pas encore des abstractions : les adjectifs, par exemple, manquent dans certaines langues des primitifs.

Peu à peu ils apprirent à généraliser les dénominations des choses et des actes, parce qu'il existait originairement un mot spécial pour chacune des variétés d'un acte donné, sans qu'il y ait de terme générique pour désigner l'acte lui-même, dans la synthèse de ses applications particulières : c'est ainsi que certaines peuplades primitives possèdent, par exemple, dans leurs langues, plusieurs mots (jusqu'à trente) pour désigner l'acte de laver dans ses applications aux différentes parties du corps, mais ne possèdent pas de mot pour désigner l'acte de laver en général[1].

Enfin, vint, dans la pensée humaine, l'*abstraction* par des symboles abstraits, servant la logique. Le symbole devint alors, pour l'intelligence, un moyen de s'élever et de conditionner le progrès de la société humaine. Les symboles sont ainsi des engrammes qui, dans le Deuxième système de signalisation jouent le rôle de cribles, qui sélectionnent, combinent forment les excitations qui y arrivent du dehors et sont extériorisées ensuite sous telle ou telle forme déterminée. Le symbole permet, comme le dit Allendy (4)[2], exactement comme dans l'algèbre, de jouer aisément avec des concepts que l'esprit aurait trop de peine à embrasser dans leur totalité sans cet artifice.

Mais, de plus, la symbolisation est la *langue de l'inconscient*, par excellence. C'est la grande découverte de Freud (58)[3], que celle de l'interprétation symbolique : c'est « la clef qui permet de déchiffrer les manifestations de l'inconscient, l'alphabet indispensable à sa lecture, le trait essentiel et absolument original de la psychanalyse : le fait capital est que la tendance inconsciente provoque, pour s'exprimer, des représentations symboliques »... « La nécessité de transcrire en images concrètes des états affectifs, explique tout naturellement l'emploi du symbole dans le langage... Et nous faisons un usage constant du symbolisme dans le langage, aussi bien dans les métaphores poétiques que dans le parler populaire. Par exemple, là où une célèbre chanson picarde dit « Quand le malheur nous a giflés », le poète s'exclamerait : « quand on a subi les coups du destin ».

Les symboles transmettent les pensées et les sentiments non seulement d'une façon fugace et immédiate, mais aussi d'une manière plus étendue dans le temps et dans l'espace. En effet, l'écriture n'est autre chose qu'une sorte de moyen de communication par symboles. Il est vrai que sous ce

1. H. Spencer (145) cité par Allendy (4) p. 45.
2. (4) p. 50.
3. Cité par Allendy (4) p. 44.

rapport, l'humanité a suivi une voie remarquable : à l'origine l'écriture était composée de caractères relativement simples et chacun d'eux représentait un ensemble de notions plus ou moins perfectionné, ce qui s'accordait parfaitement à la manière de raisonner et aux sentiments des primitifs — or, plus tard, on en vint à détacher, à individualiser les unités d'écriture, à accorder à certains sons des caractères déterminés et à combiner, en partant de leur variété, les divers mots — les expressions d'idées.

Les possibilités énormes de combinaisons, créées de cette manière, étaient extrêmement utiles à l'évolution intellectuelle de l'humanité. Grâce au perfectionnement technique, le rythme de notre époque devint, cependant, de plus en plus rapide, et l'homme d'aujourd'hui a de moins en moins le temps et l'envie de faire usage de longues suites de caractères — il préfère le style télégraphique, la sténographie, divers systèmes de signes. Nous assistons à ce spectacle singulier que nous nous appliquons de nouveau à créer des manières plus simples et plus concentrées d'exprimer nos pensées et nos sentiments. Cette tendance s'insinue surtout dans le domaine de la technique, de la production et de la science, où des signes d'abréviation, même internationaux, des formules rappelant l'algèbre, des abréviations conventionnelles, se diffusent de plus en plus et nécessitent même un travail de coordination de la part de commissions spéciales, instituées à cet effet dans tous les pays.

Ajoutons que depuis les dernières vingt années, on observe un curieux phénomène, particulièrement sensible dans les rues; il consiste dans le besoin que beaucoup de personnes éprouvent aujourd'hui de porter des *insignes*, de manifester en quelque sorte extérieurement un peu de leur vie intérieure, de leur orientation. On voit les gens porter les insignes les plus variés, sportifs ou politiques, indiquant que l'on est membre de telle ou telle association ou société, voire même de tel club de joueurs d'échecs, de philatélistes, de joueurs de quilles, etc; on voit enfin des insignes qui n'ont aucune signification particulière, mais qui tout de même sont arborés par suite de quelque impulsion surgissant d'une façon intuitive. On en trouve les formes les plus inattendues. C'est ainsi que les femmes portent volontiers un petit emblème représentant le Mickey-Mouse populaire, ou (chose peu compréhensible) — un basset bien laid, en métal; parmi les hommes, l'insigne des bananes Fyffes n'est pas chose rare, par exemple, au Danemark. Ce phénomène a une raison biologique plus profonde : comme tout être vivant, l'homme a le besoin de sonder, d'explorer ce qui l'approche de l'extérieur, par exemple, un étranger, sous le rapport de ses intentions, pour reconnaître l'ennemi ou l'ami, ou bien une personne neutre, donc inoffensive, afin d'y adapter en temps utile son attitude. Chez les êtres humains, c'est surtout l'expression du visage et les gestes, la manière de parler que l'on entend, que l'on observe et qui servent de base au jugement que l'on s'en forme. Or, à notre époque, où les moyens de communications mécaniques imposent à notre vie un rythme si rapide, où un grand nombre d'événements surviennent avec la promptitude de la foudre, le besoin d'une orientation immédiate, mise au point en moins d'une seconde, se fait impérieusement sentir. Voilà pourquoi les symboles extérieurs ont obtenu de nos jours une telle popularité.

Dans la politique, cette évolution, cette tendance à user des symboles, a une très grande valeur. Ici nous avons affaire à des mouvements de masses. Il est de toute évidence, qu'un mouvement politique de nos jours, n'a de chance de réussir que si les idées qu'il professe sont adoptées par un nombre assez imposant de personnes qui se les rendent propres par un processus d'assimilation — et de plus, lorsqu'elles sont comprises et soutenues d'une façon unanime par la grande majorité des adhérents à ce mouvement. Si ces conditions sont présentes à l'esprit, on comprend aussitôt qu'un mouvement politique de nos jours ne peut obtenir un succès rapide que s'il a une manière — pour ainsi dire sténographique — d'exprimer ses idées, un symbolisme à lui; il pourra alors être adopté d'une façon rapide et uniforme par un grand nombre de personnes.

L'emploi de symboles est un des stratagèmes les plus préférés et les plus efficaces des meneurs pour diriger les masses, pour « aspirer et inspirer » les émotions des foules (to siphon emotion), selon l'expression de Walter Lippmann (96)[1]. « C'est un truc pour créer le sentiment de la solidarité, et en même temps pour exploiter l'excitation des masses ». « Le symbole est tabou. La société tout entière et les meneurs en particulier, sont jaloux de ce que les symboles, sous lesquels ils agissent, ne soient pas touchés par la critique, s'ils doivent conserver leur fonction, qui est celle de traduire la volonté collective. Chaque leader conscient de sa responsabilité, se méfie de ce que la critique pourrait entraver le transfert de l'esprit de chacun sur le symbole[2] ».

L'explication du fait que les mouvements politiques d'aujourd'hui se servent tout particulièrement des symboles pour

1. (96) cité par Reiwald (130) p. 357.
2. W. Lippmann (96) cité par Reiwald (130) p. 355.

leur recrutement et pour leur action, ne présente donc pas de difficultés. L'histoire nous fournit, d'ailleurs, des exemples éclatants de l'emploi efficace des symboles : la progression triomphale du symbole chrétien — la Croix; les lettres S. P. Q. R., ancien emblème du pouvoir de Rome, le Croissant de l'Islam, etc. Un exemple de lutte politique, au moyen de symboles, nous est donné dans le passé : c'est la lutte entre la Croix et le Croissant.

Parmi les partis politiques contemporains, les partis socialistes, et notamment le *parti social-démocrate en Allemagne*, surtout à ses débuts et vers la fin du siècle passé, se sont largement servi de symboles comme d'un moyen de recrutement, d'exhortation à l'action de leurs adhérents — le drapeau rouge, l'œillet rouge à la boutonnière, ainsi que la forme allocutive « camarade », ne sont autre chose que des symboles déterminés, qui ont joué un rôle important dans l'histoire du mouvement socialiste. Il est vrai qu'au cours des temps, le parti social-démocrate — surtout dans ses milieux dirigeants — devint progressivement plus « raisonnable » à ses propres yeux; avec l'âge il commença à avoir, en quelque sorte, honte de ses propres explosions sentimentales, le symbolisme lui apparut comme un amusement puéril; ses chefs ne pataugeaient plus désormais que dans des chiffres, des tableaux ou des statistiques, ils n'opéraient plus qu'avec des preuves logiques, des interprétations économiques, des comparaisons historiques, etc.; et si, de temps à autre, ils avaient encore recours aux restes lamentables de leurs anciennes méthodes de propagande à base émotionnelle, pratiquées jadis avec tant de perfection, ils s'en servaient d'une façon si molle et si maladroite, qu'elles produisaient souvent le contraire de l'effet désiré. Il est vrai que la nouvelle orientation était plus commode, et répondait à la théorie en vigueur; en effet, on croyait, de plus en plus sérieusement, que tout le mécanisme mondial n'était qu'une suite d'opérations économiques et que les hommes n'étaient que les pièces d'un jeu d'échecs, conformés de façon identique, des automates, munis principalement d'appareils digestifs et ne réagissant que sous l'influence de facteurs économiques. On se disait : tout suit son cours naturel — le monde s'industrialise, les conséquences inévitables du chaos capitaliste — la surproduction et le chômage — mènent à la crise, le « combustible » manque pour alimenter les « automates », ceux-ci se « rebellent » et, tous les quatre ans, quand on presse le bouton, — c'est-à-dire qu'on les envoie à l'urne électorale — ils votent pour les partis d'avant-garde, dans une proportion toujours plus considérable. Et alors, le but auquel on a aspiré avec tant

de patience — les fameux 51 % — se trouvera atteint, — c'est l'ère du Socialisme qui commence — alors les jongleurs de chiffres et les adorateurs de statistiques auront accompli toutes les formalités démocratiques et légales et pourront s'appliquer dorénavant à rendre les « automates » heureux.

La conclusion en politique pratique à tirer de cette théorie, était la suivante : « calme! discipline! on répliquera aux adversaires par le bulletin de vote, dix jours après avoir encaissé la giffle! ». C'était la réponse classique des dirigeants du parti social-démocrate allemand à Berlin, le 20 juillet 1932, jour fatal où ce parti, devant l'imposture de von Papen, signa sa propre condamnation à mort.

Cette ignorance des données physiologiques modernes, ayant trait à la science de la vie, à l'homme, l'habitude de considérer l'homme comme un automate, ne réagissant qu'à l'action des seuls facteurs économiques, cette persistance à ne pas tenir compte de sa nature véritable, munie de mécanismes nerveux, cette fidélité opiniâtre à des dogmes manifestement insuffisants, tout cela a été bien amèrement expié : malgré toutes les prophéties concernant l'obtention des fameux 51 %, prophéties qui n'étaient pas si éloignées de s'accomplir, les partis socialistes du monde entier, bien qu'ayant en mains des atouts considérables, ont essuyé défaite sur défaite.

Leurs adversaires fascistes, derniers descendants du capitalisme aux abois, sans idéals humains, sans programme économique bien défini, trouvèrent moyen de soulever et d'entraîner les masses, d'ébranler les grandes démocraties, et souvent même, leur arrachèrent directement le pouvoir.

Comment pareille chose a-t-elle été rendue possible?

La réponse est évidente : les adversaires des gouvernements démocratiques n'étaient pas attachés à des dogmes erronés et rigides; ils comprenaient intuitivement la véritable nature de l'homme et en tiraient des conclusions politiques pratiques. Il est vrai que leurs buts politiques sont absurdes, et hostiles à l'idée même de l'humanité; mais ils eurent du succès parce que *le socialisme ne sut pas se servir de la seule arme efficace en l'occurrence, la propagande;* ou bien, il en fit usage à contre-cœur et sans énergie.

Le fascisme avait pleinement adopté le langage symbolique comme instrument de combat. On connaît le rôle considérable joué par la diffusion de la croix gammée dans l'ascension d'Hitler au pouvoir. En Italie, Mussolini a également pratiqué, sur une vaste échelle, *la lutte des symboles.* Il est intéressant de suivre l'évolution des méthodes de propagande, pendant les années cruciales, précédant la deuxième guerre mondiale. Tout au début, c'est le parti social-démocrate

allemand qui en faisait l'usage le plus étendu. Les sociaux-démocrates russes se sont bien inspirés de ses méthodes, surtout les bolcheviks, qui les ont habilement exploitées, et sur une large échelle. La guerre civile et l'exécution du plan quinquennal leur en fournirent tout particulièrement l'occasion. Plus tard, ils furent fort imités par les communistes allemands, qui se contentèrent le plus souvent de les copier servilement; c'est d'ailleurs pour cela que l'application de ces méthodes demeurait le plus souvent inefficace. Mussolini emprunta beaucoup aux Russes; il fit attentivement observer leurs méthodes, et introduisit en Italie maints procédés assez utiles pour lui.

Hitler n'eut pas à se donner beaucoup de mal, pour mettre sur pied l'application de son langage symbolique; il s'inspira directement de Mussolini et des communistes. Il s'en servit d'une manière logique et suivie et prit d'autant mieux l'avantage, que ses adversaires n'avaient pas le moins du monde compris ce qui se passait; ils le laissaient tranquillement agir.

Que faisait donc Hitler?

Par des discours enflammés, dégagés de toute entrave, il attirait sur lui l'attention; il attaquait violemment le gouvernement républicain, il critiquait, il l'injuriait, il proférait des menaces inouïes : « Les têtes vont tomber », « la nuit des longs couteaux », le document de Boxheim[1], telles étaient les menaces de la propagande nazie qui avait, et qui *devait* avoir, une énorme influence sur les masses; cela pour deux raisons : en premier lieu, ces masses, rendues facilement excitables par la misère matérielle, prêtaient volontiers l'oreille à toutes les critiques; en second lieu, le fait que cette propagande se faisait impunément, éveillait la conviction que les pouvoirs répressifs et les moyens de défense de l'État étaient entièrement paralysés, et qu'on ne pouvait plus espérer, de ce côté-là, l'heureux dénouement d'une situation insupportable. Hitler et ses adeptes, rassemblés au son du tambour, faisaient encore une chose qui devait renforcer énormément l'effet de ses paroles. Ils se servaient de la propagande symbolique et ils employaient dans ce but un symbole très simple du point de vue graphique, la *croix gammée*, qu'ils dessinaient partout en grand nombre. Précisément parce qu'elle était si aisément reproductible, elle fut reproduite à des millions d'exemplaires, et servit de signal excitant, faisant naître dans les masses une certaine réaction nerveuse, qui nous est familière, maintenant que nous connaissons les expériences

1. V. p. 265

et les conclusions de Pavlov, concernant la création des réflexes conditionnés.

Le mot d'ordre de « Gleichschaltung » (conformisation ou *mise au pas*) devenu particulièrement célèbre dans cette période, n'est autre chose qu'une expression de ce phénomène sous son aspect politico-social. Le mécanisme en est le suivant : toute parole violente, parlée ou écrite d'Hitler, toute menace, s'associait dans l'esprit de ses auditeurs à ses symboles, qui devenaient peu à peu les signes évocateurs de ses paroles, de ses menaces; rencontrés partout, ils agissaient constamment sur les masses, ils ranimaient sans cesse l'inclination favorable à Hitler, ils maintenaient l'effet de la « Gleichschaltung », produite par ses discours exaspérés, de la même manière que l'on renforce le réflexe conditionné de Pavlov, en répétant de temps à autre la stimulation « absolue ». Le gouvernement allemand d'alors avait deux possibilités de réduire à néant cette réaction d'association. On pouvait, soit combattre les symboles, les affaiblir, les tourner en ridicule par certaines actions ou contre-mesures, soit les interdire, empêcher « le Tambour », les injures, les cris et les menaces. On ne fit ni l'un ni l'autre, on laissa tranquillement les ennemis donner à leurs symboles une vigueur toujours renouvelée.

Si l'on se place au point de vue politique, on se demande sur quoi repose donc la possibilité d'obtenir un bon résultat dans la lutte par les symboles? L'exposé des faits suivants peut servir de réponse : du point de vue de la physiologie des nerfs, on peut distinguer deux types d'hommes : ceux qui réagissent rapidement, *les actifs*, et ceux qui réagissent plus lentement et qui composent la catégorie des *éléments passifs*. Généralement, les plus actifs sont aussi les plus conscients. Il est facile de constater qu'il existe bien plus d'éléments passifs que d'éléments actifs. Le nombre des auditeurs dans les assemblées en est un bon critère. Les chiffres fournissent au problème une solution claire. On peut, par exemple, facilement constater que dans une ville de 60 000 électeurs, il n'y a que 4 à 5 000 personnes environ qui peuvent être considérées comme éléments actifs, et cela, compte tenu de tous les partis politiques. Cependant les 55 000 personnes passives ont le même droit de vote que les autres. C'est donc d'eux, au fond, que dépend le résultat politique des élections.

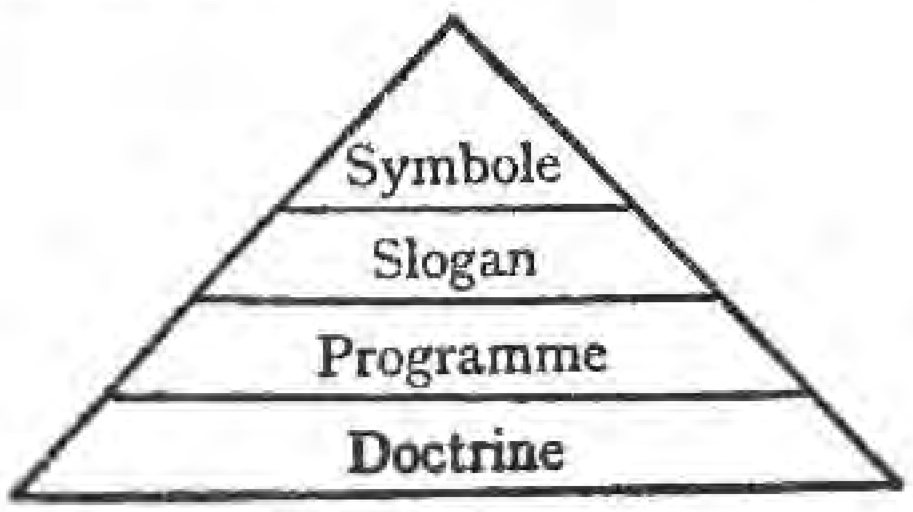
La propagande des partis a pour tâche d'influencer et de gagner à leur cause les 55 000 passifs, qui ne viennent pas aux assemblées, ne lisent pas les journaux politiques de combat; les partis ouvriers n'ont pas les moyens de faire distribuer des tracts en nombre suffisant, et les feuilles de ces partis, souvent

longues, ennuyeuses et doctrinaires ne sont lues, par personne. Aussi n'est-il pas étonnant que cette propagande n'ait plus ou peu d'attraits.

Par contre, la propagande fasciste en Allemagne, très poussée au point de vue émotionnel, prenant possession des rues, atteignit son but, car elle touchait la masse des « 55 000 ». Parmi les émotions qui avaient le plus de prise sur ces éléments passifs, il faut d'abord mentionner la crainte : c'est pourquoi cette propagande par symboles populaires opérait essentiellement par *intimidation*. C'est dans cette intention qu'Hitler se servit de la croix gammée avec laquelle il remporta la victoire. Ses adversaires n'avaient pas reconnu le principe décisif de cette lutte; ils n'avaient aucun symbole, ils croyaient pouvoir opérer avec des preuves logiques, et lorsque enfin ils faisaient appel aux sentiments, c'était toujours en essayant de tourner l'adversaire en ridicule, le moins efficace des procédés, exprimé, en outre, le plus souvent, sous des formes absolument insuffisantes et maladroites. Leur propagande tournait dans un cercle vicieux, et c'est ainsi qu'ils furent battus.

Le symbole peut jouer, dans la formation des réflexes conditionnés (comme cela découle de tous nos raisonnements), le rôle de facteur conditionnant, qui, se greffant sur un réflexe préexistant, absolu, ou sur un réflexe conditionné formé antérieurement, peut à son tour devenir un excitant, déterminant telle ou telle réaction voulue par celui qui fait agir ce symbole sur l'affectivité d'autres individus.

La *parole*, parlée ou écrite, peut être utilisée pour représenter un fait concret, unique et simple, ou une multitude de faits, plus ou moins compliquée, aussi bien qu'une abstraction ou tout un ensemble d'idées abstraites scientifiques ou philosophiques. De même un symbole peut être concret ou abstrait. En politique, on entend généralement par symboles des formes simples représentant des idées, voire même des systèmes ou doctrines fort compliquées et abstraites. Le schéma suivant illustre les rapports existant entre un *symbole politique* et son contenu, sa signification.



La base de la pyramide est formée par la doctrine, par exemple, la doctrine marxiste. L'étage suivant est un extrait de cette doctrine en vue d'une action : c'est le programme; disons, celui du parti socialiste; le troisième étage est constitué par une concentration encore plus grande : les idées générales et essentielles du programme ou les objectifs à atteindre, sont exprimés en *mots d'ordre*, par exemple, « Terre et Paix » (dans la Révolution Russe) ou « Des canons pour l'Espagne » (dans la guerre civile d'Espagne), ou en *slogans*, qui en appellent aux passions politiques, à l'enthousiasme, ou à la haine, par exemple, « Les Soviets partout! » ou « sale guerre! ». Naturellement, tout mot d'ordre, pour pouvoir être appliqué, doit correspondre non seulement à la situation politique, mais aussi au niveau de la conscience des masses.

Enfin, au sommet de la pyramide se trouve le *symbole* : par exemple, celui des Trois Flèches, ou celui de la Faucille et le Marteau, qui, en un coup d'œil, résume, rappelle l'idée socialiste ou communiste, et cherche à déterminer une action favorable au parti, telle l'adhésion; c'est, en quelque sorte, un signe sténographique du slogan, du programme, de la doctrine. Il a cet avantage qu'étant court et simple, il agit rapidement, la formation du réflexe conditionné cherché se produit d'une façon aisée. Il est d'autant plus efficace qu'il est plus suggestif, c'est-à-dire qu'il transmet facilement surtout l'idée agissante, associée au mouvement qu'il représente, et notamment la base émotive, à laquelle ce mouvement a recours : la menace, la compassion, l'intérêt matériel, etc. C'est ainsi que les symboles peuvent devenir des instruments extrêmement actifs pour agglomérer ou pour mettre au pas les multitudes. Le « In hoc signo vinces[1] » était très caractéristique du christianisme avec son symbole — la Croix. Si on analyse la forme de divers symboles graphiques, employés par les hommes, dans les grands mouvements de l'histoire, on constate que les motifs représentés dans les symboles, relèvent souvent d'un archaïsme bizarre : on voit que les uns dérivent d'armes ou d'outils d'un caractère le plus souvent antique ou primitif, d'autres expriment par eux-mêmes l'idée du mouvement, auquel ils sont liés, comme la Croix, évoquant l'idée du sacrifice du Christ pour l'humanité et cherchant à rallier les hommes au nom de la miséricorde et de l'amour d'autrui; comme — un autre exemple — la faucille et le marteau du communisme — symbole marxiste — qui évoque l'idée de la constructivité sociale, l'idée du travail, source de bien-être.

1. « C'est par ce signe que tu vaincras! » — symbole de l'armée de Constantin le Grand.

Le symbole fasciste, le « fascio » ou *faisceau de licteur*, avait un sens : c'est un instrument de punition, donc de violence servant à faire valoir le droit; à Rome au moins, il n'était pas déplacé : il se rapportait à une période de l'histoire romaine et par conséquent italienne. Il avait le grand désavantage d'être trop compliqué, donc difficilement reproductible, et c'est pourtant la simplicité qui fait la force pratique des symboles graphiques, en ce qui concerne leur diffusion. C'était le cas, par contre, de la *croix gammée* de Hitler, qui de nos jours n'a pas de sens intrinsèque : c'est un ancien signe hindou (chinois aussi), la « svastika » qu'on trouve reproduit dans des vestiges de plusieurs civilisations en Asie, en Afrique et en Amérique (elle manque en Australie), mais aussi en Europe, dès les âges préhistoriques. Il paraît qu'elle devait représenter la roue et suggérer la rotation, jusqu'à donner le vertige : elle représentait aussi le soleil. Sa genèse graphique à partir de l'image de la roue est la suivante (fig. 8) :

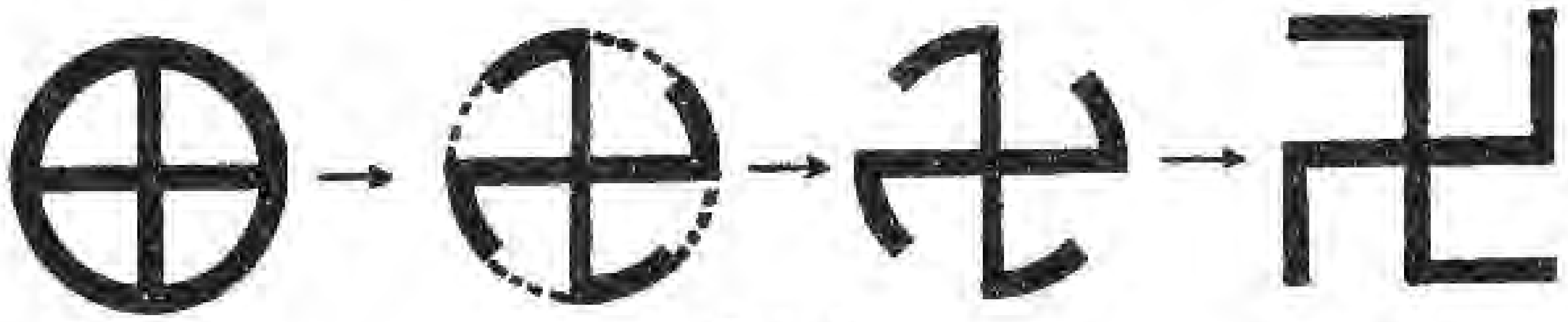


Fig. 8.
Schémas illustrant la genèse de la croix gammée, en partant de l'image de la roue.

Quelques-uns pensent que c'est un archétype.

En tout cas ce symbole n'a aucun rapport avec le national-socialisme; en le voyant pour la première fois, on ne conçoit rien du tout; il saute, peut-être, aux yeux grâce à sa forme extravagante et cause plutôt un sentiment désagréable, rappelant celui qu'on éprouve à la vue d'une araignée ou d'une punaise. Les hitlériens se sont efforcé de démontrer que c'était un vieux signe aryen et même nordique. En réalité, il a été adopté par Hitler, exclusivement à cause de sa forme simple et frappante, comme une bonne marque de fabrique. D'ailleurs, ce n'est même pas lui qui eut l'idée de l'appliquer à son mouvement, il dit dans son livre qu'il a adopté le projet d'un dentiste bavarois. Quand Hitler (77), affirme que la croix gammée doit inspirer l'idée du triomphe du travail productif, « idée qui fut et restera éternellement antisémite », on ne peut le prendre au sérieux : il nous semble que même « expliquée », cette « vérité » est difficile à retenir. Mais quand il dit lui-même qu'un « insigne impressionnant peut, dans des

centaines de milliers de cas, éveiller l'intérêt initial, à l'égard d'un mouvement nouveau », nous sommes parfaitement d'accord avec lui.

A propos de symboles il existe une opinion, selon laquelle certains d'entre eux seraient ancrés ancestralement dans le subconscient des hommes et agiraient de par soi-même à la manière de réflexes innés ou « automatismes », sans qu'il y ait la nécessité d'en former des réflexes conditionnés pour les rendre agissants. On parle alors d'*archétypes*. Ainsi on a voulu voir dans la croix gammée un symbole de cette catégorie. Il nous semble qu'il n'y ait pas de données suffisantes pour cette affirmation, d'autant plus que les périodes de temps depuis que l'homme et sa culture (et même la préculture) existent, ne paraissent pas avoir été, du point de vue biologique, assez prolongées pour que des caractères acquis puissent se fixer héréditairement, si même, en général, la transmission de ces caractères était un fait prouvé.

A propos du symbole socialiste antifasciste des *Trois Flèches*, il n'est pas sans intérêt d'en faire connaître ici l'histoire.

Vers la fin de l'année 1931, toute l'Allemagne frémit à la suite de la découverte, dans les environs de Darmstadt, d'un document qui est passé dans l'histoire sous le nom de « *document de Boxheim* ». C'était un programme que les nazis avaient l'intention d'appliquer lorsque leur parti serait monté au pouvoir. Un document sanglant, plein de haine, de sentiments de vengeance et de menaces. Ce document ne prévoyait qu'une mesure de répression : le poteau d'exécution. Nous en citons quelques articles :

1. Tout décret de S. A.[1], de l'armée territoriale... sera l'objet d'une obéissance immédiate, sans préjuger de la section de laquelle il provient. Toute opposition sera, en principe, punie de mort.

2. Toute arme à feu devra être remise aux S. A. dans les 24 heures. Tout individu qui, ce délai expiré, serait trouvé en possession d'une arme à feu, sera considéré comme un ennemi du peuple allemand et des S. A., et fusillé sur-le-champ sans jugement.

3. Tout fonctionnaire et tout ouvrier employés au service des autorités ou attachés aux transports publics, devront de suite reprendre leur travail. Toute obstination et tout sabotage seront punis de mort.

1. Sections d'assaut du mouvement hitlérien.

L'administration des S. A., représentée par moi[1], remplacera les autorités supérieures (les ministères).

4. Les mesures de nécessité urgente, prises par la direction des S. A., ont force de loi à compter du jour de leur publication par affiches. Toute violation de ces mesures sera, dans des cas particulièrement graves, punie de mort, en plus des autres peines fixées, etc., etc.

Une agitation énorme s'empara de toute l'Allemagne; la presse des partis de gauche et les ouvriers étaient particulièrement révoltés, on entendait partout des propos furieux.

Cinq jours plus tard, en traversant un carrefour à Heidelberg, je fus tout à coup comme frappé par la foudre. Au coin d'un mur était peinte une croix gammée, rayée par un gros trait de craie blanche. Une pensée me traversa comme un éclair : mais voilà la solution que j'avais cherchée au problème d'un symbole de lutte, qui nous serait propre! c'est précisément ce qu'il nous faut!

Je m'expliquai immédiatement le fait psychologique : un ouvrier impulsif, excité par l'affaire de Boxheim, ne pouvant plus contenir son émotion, poussé à réagir violemment, avait pris un morceau de craie ou un caillou et barré l'insigne odieux de la croix gammée; en la détruisant ainsi, il donnait libre cours à sa haine accumulée. Qui était-il? Nous ne le saurons jamais. L'image d'un Soldat Inconnu de notre grande armée ouvrière apparut subitement à mes yeux. En proie à une grande émotion, je dressai un plan, simple et clair : il devait en être ainsi partout, aucune croix gammée, dans toute l'Allemagne, ne devait être dorénavant épargnée; le symbole hitlérien qui agissait comme un moyen de déclenchement d'un réflexe conditionné, favorable à Hitler, devait nous servir à obtenir l'effet contraire : désormais, il devait montrer l'esprit agressif, indomptable de ses adversaires : toutes les croix gammées biffées par une main invisible, brisées — un nouveau réflexe conditionné, enfoncé à grands coups dans l'esprit des masses — la volonté d'une nouvelle force, celle de la classe ouvrière, enfin éveillée et surgissant partout!

J'avais trouvé la solution, mais était-elle applicable? Pouvais-je espérer la mettre en pratique dans l'Allemagne entière? C'était là la grande et émouvante question. Le lendemain soir je convoquai quelques jeunes ouvriers, tous camarades de la « Bannière du Reich ». Je leur parlai de notre lutte, je leur expliquai la signification du symbole, je les enflammai, leur mettant à chacun un morceau de craie à la main : « Au combat, les gars, leur dis-je, biffez le monstre crochu par une flèche, par un éclair! » Le trait devint la flèche, le caractère dynamique de notre lutte était ainsi mieux exprimé.

1. Chef local des S. A., signant l'affiche.

Frémissant de joie, ils s'élancèrent dans la nuit; le désir d'action, maîtrisé à contre-cœur, inhibé par les appels à « l'ordre », à la « discipline », émanant des chefs, trouvait enfin à se donner libre cours. Les nuits suivantes se passèrent dans un véritable délire. Les adversaires sentirent tout de suite qu'il se passait quelque chose dans la ville, ils ouvrirent les yeux; de nouvelles croix gammées apparurent, tout aussitôt barrées par nous. Les hitlériens étaient furieux : ils ne pouvaient que peindre de nouvelles croix. Une curieuse guerilla éclata dans la ville.

En ma qualité d'homme de science, habitué à traduire par des chiffres l'intensité d'un phénomène, je me munis d'un bloc-notes et je parcourus chaque matin une rue déterminée. Je comptais les croix gammées biffées et les croix nouvellement peintes. Je constatai une certaine proportion. Les jours passèrent. La guerilla faisait rage, la proportion restait toujours à peu près la même. Après une semaine de lutte de symboles, sur les murs de la ville, le moment attendu vint : la proportion entre les deux chiffres s'accrut en notre faveur. D'abord lentement, d'une manière oscillante, puis toujours plus rapidement, jusqu'à ce qu'il n'y eût plus partout que des croix gammées biffées. Trois semaines s'étaient écoulées. La bataille était gagnée! Les hitlériens étaient épuisés, ils comprirent enfin qu'il n'y avait rien à faire et ils abandonnèrent la partie. Je rencontrais maintenant beaucoup de nos militants qui, les yeux brillants d'enthousiasme, me confiaient : « C'est extraordinaire! Chaque fois que l'on voit dans la rue le signe ennemi biffé, anéanti, on ressent comme un choc intérieur : nos hommes ont passé par là, ils sont actifs, ils luttent vraiment! »

La tâche était donc réalisable, je pouvais croire que cette lutte serait couronnée de succès; elle le serait certainement, si seulement on pouvait la provoquer partout. Le deuxième pas devait donc être tenté : on devait gagner à cette cause nos organisations, nos chefs. N'était-ce pas possible? L'idée était simple et, mise en pratique, avait donné des résultats positifs. De simples ouvriers la comprenaient tout de suite et l'acceptaient; pourquoi les chefs ne le feraient-ils pas? Nous avions des organisations puissantes; ce réseau pouvait en peu de temps rendre nos nouvelles armes populaires et efficaces. Plein de confiance, je me lançai dans la bagarre.

Je commençai par parler à mes meilleurs amis socialistes

de mes tentatives et de mes expériences : on décida d'adopter la flèche comme symbole du Front d'airain; entre temps, je l'avais transformée en une triple flèche, tout d'abord pour arriver, par la répétition du signe, à un renforcement de son efficacité, ensuite pour souligner l'idée collective du mouvement. De plus, le symbole des trois flèches exprimait fort bien la triple alliance entre les organisations ouvrières réunies du Front d'airain : le parti, les corporations syndicales et la Bannière du Reich avec les organisations ouvrières sportives; ainsi, les trois flèches symbolisaient aussi les trois facteurs du mouvement : puissance politique et intellectuelle, force économique et force physique. En plus, ce symbole était dynamique, offensif et rappelait aussi les trois qualités qu'on exigeait des combattants : l'activité, la discipline et l'union. Les idées libératrices de la Révolution française, y étaient également exprimées : liberté, égalité, fraternité.

Et puis encore : le parallélisme des trois flèches exprimait d'une façon tangible la pensée du front uni : tout devait être mobilisé contre l'ennemi commun — le fascisme.

Enfin, le chiffre trois paraît si souvent dans la vie humaine, dans les pensées, dans la vie intime, dans l'histoire, qu'il est devenu en quelque sorte un chiffre « sacré ». Le fait qu'il a pris racine dans le domaine du subconscient, joue un rôle considérable pour son efficacité psychologique.

Ce symbole, si facile à reproduire que tout enfant pouvait le dessiner, avait de plus cet avantage qu'il ne pouvait être détruit : les adversaires ne pouvaient pas superposer leur symbole au nôtre, comme nous le faisions sur le leur, car dans ce cas on aurait eu l'impression que c'était encore la croix gammée qui était biffée par nos trois flèches.

La supériorité de ce symbole de lutte politique, sur tous les autres, réside aussi dans le fait qu'il est, après la croix chrétienne, le plus simple. Si on place les *symboles graphiques*, les plus connus, dans un ordre de complexité croissante, on obtient l'énumération suivante (fig. 9) : la Croix, la plus simple de tous, ensuite le V de la deuxième guerre mondiale, la croix de Lorraine des gaullistes, les trois flèches, la croix gammée, puis le croissant de l'Islam, l'insigne soviétique — la faucille et le marteau — et enfin, les symboles beaucoup plus compliqués : le faisceau fasciste et les insignes des Empires : les aigles, les lions, etc.

Comme symbole pour la campagne du New Deal en 1933 a servi à Roosevelt l'aigle bleu. Les symboles respectifs de deux partis politiques, aux États-Unis, sont : celui des démocrates — l'âne, et celui des républicains — l'éléphant.

A côté de symboles par l'image, il y a les symboles par lettres, dont les plus connus dans l'histoire sont le S. P. Q. R. (Senatus Populusque Romanus) qui, dans l'antiquité, placé en maints endroits, proclamait partout la puissance de Rome conquérante; le R. F. (République Française) de la Révolution française, symbole officiel encore de nos jours. Ces



Fig. 9.
Symboles graphiques qui ont joué un rôle politique, disposés dans l'ordre de complication pour le dessin.

symboles par lettres ne sont cependant que des symboles d'État, et leur force suggestive est fonction de la force de celui-ci; ils sont trop abstraits pour captiver les masses; et l'imagination seule, le plus souvent, ne suffit pas à créer l'émotion.

Des *inscriptions* et des devises sont aussi employées souvent dans la propagande politique écrite, surtout sur des pancartes dans les défilés ou sur les murs et les frontons des édifices. Leur utilisation s'inspire de l'exemple de la publicité commer-

ciale et a pour but non tant de convaincre l'intelligence que de déchaîner, par des formules concises et frappantes, les passions et d'éveiller aussi les convoitises. Dans les inscriptions l'excitant visuel se combine avec l'excitant sonore, car il évoque les paroles, qui ont une forte valeur émotive.

Dans la lutte politique, menée en Allemagne en 1932, on avait affaire non à un symbole, mais à tout un *système de symboles*, générateurs de comportements et d'états d'âmes ou, en terminologie scientifique, que nous avons apprise dans les chapitres qui précèdent, comme excitants conditionnels de réflexes, dérivant de divers systèmes de pulsions. Deux principes, se référant surtout aux pulsions 1 et 3, étaient réalisés dans les systèmes de symboles employés dans la lutte par les deux grands groupements : les hitlériens et les socialistes. Ces deux principes étaient celui de l'intimidation et du ridicule. Les formes étaient : graphique, plastique et sonore. Les deux principes pouvaient se manifester dans chacune de ces formes.

Ainsi, le *symbole graphique d'intimidation* des hitlériens, était la croix gammée; celui des socialistes — les trois flèches. On les reproduisait partout à la craie, au crayon, au charbon ou en couleur, sur les murs et les palissades, dans les rues, sur les véhicules, etc.; elles figuraient sur les drapeaux, les fanions de papier, et sur les transparents et les pancartes, on les portait aussi comme insigne; elles figuraient constamment à la première page des principaux journaux et dans le texte des périodiques, elles s'étalaient sur les affiches, sur les tracts et les feuilles volantes, sur les « papillons », on les traçait sur le sol, simplement avec une baguette, sur l'asphalte avec la peinture; on les dessinait même sur les vitres embuées et les surfaces poussiéreuses des automobiles, des tramways et des wagons de chemin de fer, avec les trois doigts écartés de la main. Elles créaient une vraie obsession collective et figuraient partout, rappelant sans cesse à la population l'existence du Front d'airain, comme le faisait Hitler pour son mouvement, et en parlant aux masses de l'ardeur combative et de la puissance de la grande organisation ouvrière.

Une preuve de l'efficacité de ce genre de propagande comme moyen d'intimidation par la création d'une *obsession par symboles graphiques* est livrée par le fait suivant : quand le symbole des Trois Flèches pénétra en France et, adopté par les Jeunesses Socialistes à Paris, se répandit une nuit sur les murs de la capitale, les journaux de droite ne manquèrent pas de le signaler les jours suivants, en se demandant quelle signification pouvaient avoir ces « signes mystérieux » et en allant jusqu'à supposer que « certainement par ces flèches

étaient indiqués les emplacements dans les rues des mitrailleuses que les partis ouvriers subversifs avaient l'intention d'utiliser dans le cas d'une émeute » (!!).

Les symboles graphiques de *persiflage* avaient pour but de créer dans la propagande de rues un ton ironique, partant du fait que dans la lutte politique le ridicule tue. Ce signe était une caricature de Hitler, dessinée en quelques traits sur une croix gammée, trouvée au hasard, et barrée de trois flèches (fig. 11 b)[1].

Comme symbole *plastique d'intimidation*, équivalant au salut romain d'Hitler et de Mussolini, les antifascistes adoptèrent le geste du bras droit énergiquement tendu vers le haut, le poing serré. Ce *geste* symbolisait l'esprit combatif, exprimait la menace et devait servir aussi comme salut collectif, salut individuel, salut dans les rues, comme geste de serment, et aux défilés en colonnes. Ceux-ci, comme les cérémonies en public également, sont des moyens de propagande très puissants pour créer une exaltation des passions, surtout du type agressif (pulsion nº 1), par une exhibition des symboles graphiques, des pancartes avec des slogans, des uniformes, des drapeaux, par les exclamations, les chants, la musique, etc. En réalité, ce sont des imitations démesurément grossies des parades foraines, agissant sur la vue, sur l'ouïe et sur les nerfs, en général, des assistants « acteurs », comme « spectateurs ». Dans la lutte des symboles en Allemagne, en 1932, on a usé beaucoup de cette forme de propagande, comme nous le verrons par la suite.

Le corrélatif du poing tendu, le *symbole plastique moqueur*, était l'ancien geste romain, par lequel la foule de Rome vouait à la mort le vaincu, dans les combats de gladiateurs : le poing avec le pouce tourné en bas. Il devait dire aux adversaires : « Vous êtes voués à la perte, vous êtes faibles, on vous aura! ». A chaque rencontre dans les rues avec les nazis, ce geste devait répondre au salut hitlérien de provocation. On s'en servait dans les processions, dans les chœurs parlés et à toute occasion donnée, où s'imposait l'agression ironique des adversaires.

Comme *symbole sonore menaçant* et comme pendant au cri naziste de « Heil Hitler » (vive Hitler), les socialistes employaient le cri « Freiheit! » (Liberté), rappelant l'idéal socialiste le plus élevé : la liberté politique et morale, l'affranchissement du joug capitaliste. Le cri était combiné avec le geste de combat, le poing levé. On s'en servait le plus souvent possible dans les rues; tout homme, toute femme, portant l'insigne

1. V. p. 273.

des trois flèches, se saluaient par le cri de guerre de la liberté. Pour assurer aux symboles une propagation et un effet aussi rapide que possible, les partisans se promenaient régulièrement, à une heure déterminée, dans les rues et sur les places les plus animées — le mot technique de ce genre de propagande était « promenade de symboles[1] ».

Voici une preuve éclatante de l'efficacité de la propagande dynamique par symboles (fig. 10).

Un dimanche, à Copenhague, les jeunesses socialistes parcouraient les rues de la ville en bicyclettes en file indienne; les vélos portaient des petits fanions rouges avec les trois flèches, qui flottaient au vent; le premier de la file avait en plus, fixé au gouvernail, un étendard du même type et une trompette à la main; l'homme à la trompette donnait un signal strident, et tous ceux qui le suivaient levaient simultanément le poing et s'écriaient « Kampklar! » (prêt au combat!) — le cri de guerre des jeunesses. Les passants, étourdis, s'arrêtaient et regardaient la file passer en trombe. Le lendemain, les journaux rapportaient : « Hier, la capitale était envahie par des équipes des jeunesses socialistes qui faisaient une propagande d'un nouveau type, etc. » La direction des jeunesses, voulant contrôler l'effet, avait envoyé dans les rues des agents, qui devaient interroger les passants sur leurs impressions, notamment sur le nombre de ces équipes circulant dans les rues et le nombre de participants. Les chiffres rapportés variaient entre 200 et 300. En réalité, il n'y en a eu que... deux équipes avec 12 jeunes en tout et pour tout!

Comme *symboles sonores* créant l'enthousiasme, on emploie des hymnes ou des chants. On connaît le « Horst Wessel Lied » des hitlériens ou la Giovinezza de Mussolini, et l'Internationale des socialistes. Comme un hymne révolutionnaire dans la Révolution Russe fut employée souvent la Marseillaise. Le Front d'airain avait aussi un hymne très harmonieux et d'un rythme entraînant dont les paroles du refrain disaient :

« Entends-tu la marche des colonnes,
Entends-tu le tonnerre de nos pas,
Bientôt la liberté sera gagnée,
Viens, frère, marche avec nous! »

Comme *symbole sonore ironique*, on répandait une exclamation, qui tournait en ridicule le cri nazi « Heil Hitler ». Elle se basait sur un jeu de mots : on transformait le mot « Heil » (vive) en « Heilt! » (guérissez), et quand les adversaires

1. « Symbolbummel » en allemand.



Fig. 10.
Une équipe des Jeunesses Socialistes danoises exécutant une action en propagande émotive en file indienne à Copenhague.

criaient leur « Heil Hitler », on leur rétorquait : « Oui, en effet, c'est nécessaire, guérissez Hitler de sa folie des grandeurs! » ou bien « il sera bientôt guéri! » ou encore : « Le Front d'airain le guérira vite! » De même, si l'on trouvait écrits sur un mur les mots « Heil Hitler », on ajoutait un « t » au mot « Heil » de manière que l'inscription devenait « Heilt Hitler » (guérissez Hitler); ainsi, le salut hitlérien était tourné en ridicule et perdait de son efficacité de symbole menaçant.

Enfin, on peut encore accroître énormément l'efficacité psychologique d'un symbole, en combinant les deux principes; par exemple, un petit dessin symbolique du Front d'airain a connu un très grand succès en Allemagne à cette époque et fut reproduit en millions d'exemplaires. Il présentait la croix gammée en bottes et avec la tête de Hitler effrayé, fuyant devant les trois flèches[1].

La *guérilla de symboles* prend parfois des formes très curieuses : les adversaires déforment réciproquement les symboles; les nazis, par exemple, transformaient les trois flèches en trois parapluies (fig. 16)[2], les socialistes, à leur tour, ridiculisaient la croix gammée et la tête de Hitler, comme nous le voyons ci-dessous (fig. 11), etc. A la même catégorie appartient la déformation très répandue à Paris de l'inscription des royalistes « Vive le roi » en « Vive le rôti ».

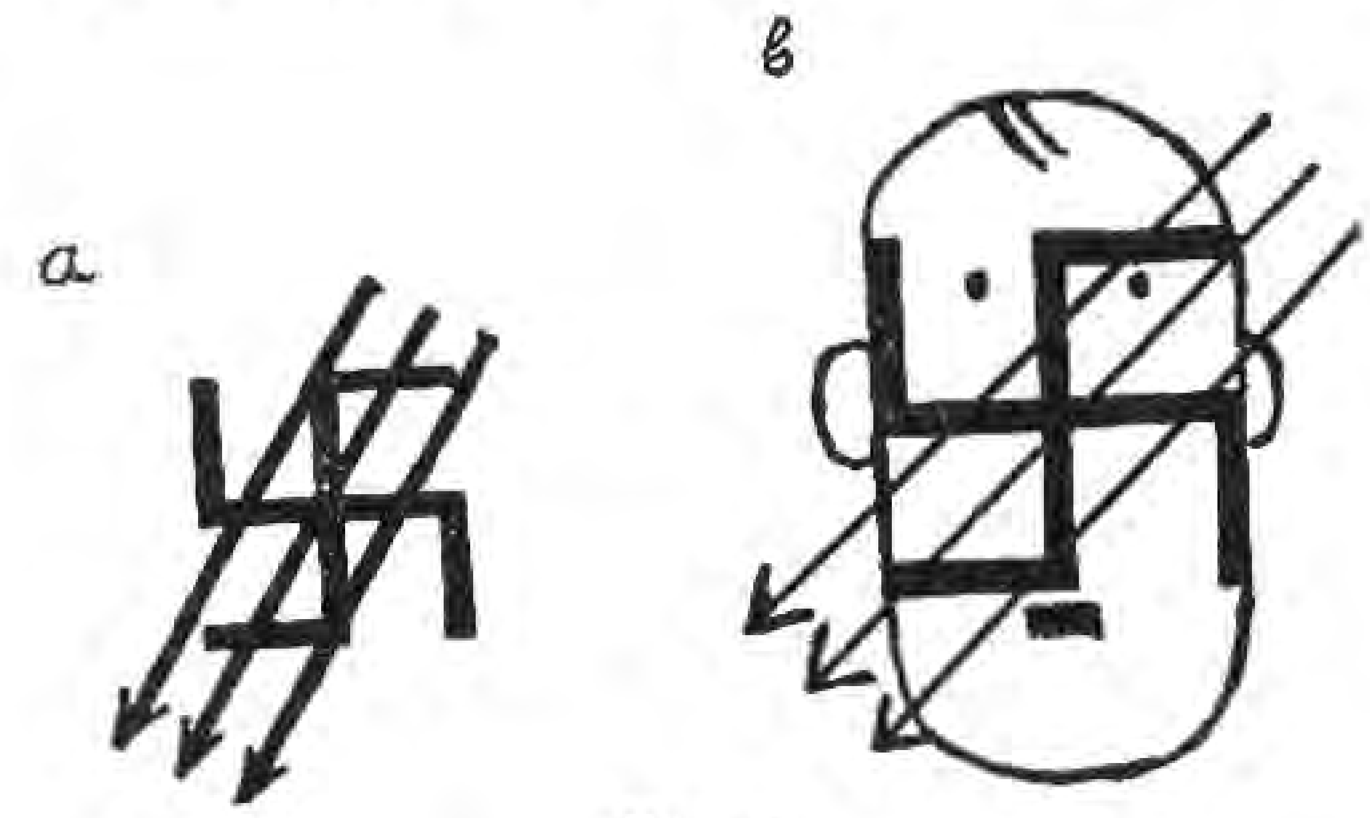


Fig. 11.

Symboles graphiques dans la guerilla entre la croix gammée de Hitler et les Trois flèches du Front d'airain en Allemagne.
a, image de la croix gammée biffée par les trois flèches.
b, image de la croix gammée, transformée en visage de Hitler, biffé par les trois flèches.

1. Voir fig. 15, p. 376.
2. V. p. 392.

Pendant l'occupation en France, la milice pétainiste dessinait sur les murs de Paris son symbole, le gamma. Ses adversaires le combattaient, en apposant sur ce signe la croix de Lorraine gaulliste, de sorte qu'on obtenait une image d'insecte, ou bien on complétait le dessin de façon qu'il en résultait une figure d'idiot (fig. 12).

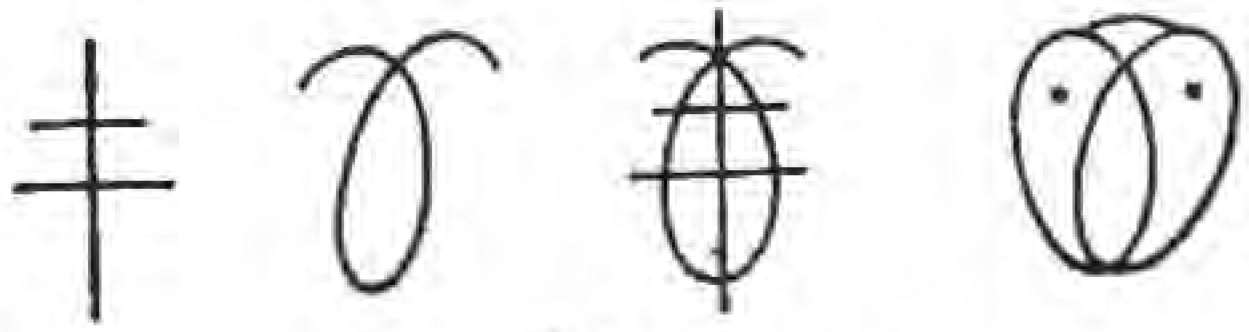


Fig. 12.

Symboles graphiques transformés en images ridiculisées par les adversaires. Le gamma de la Milice de Pétain (d'après Domenach, 45).

La plupart des formes, qui sont utilisées par la propagande politique sont, en fin de compte, des véhicules pour les symboles. Nous avons vu, dans les pages précédentes, que les symboles graphiques, en quelque sorte, signes sténographiques de la propagande moderne, exploitent les excitations visuelles, rendues ainsi uniformes pour les masses. Mais le même sens visuel, et aussi l'ouïe, sont utilisés encore pour des impressions plus complexes, retenant l'attention pendant un temps plus prolongé, et cherchant ainsi à obtenir l'efficacité par des excitations plus profondes et plus durables. Aussi l'élément persuasif, le raisonnement y est mélangé aux impressions faisant appel à l'affectivité; les symboles, pour s'extérioriser, emploient même des formes plus compliquées, faisant appel souvent à plusieurs sens en même temps. Ces formes de propagande sont celles de la radio, ils agissent donc par la parole, par le cinéma et le théâtre.

Dans la partie théorique de notre exposé, nous avons vu que Pavlov attribuait une importance extrême à la *parole* comme excitant conditionnant pour la formation des réflexes conditionnés, surtout pour ceux qui peuplent le 2e système de signalisation. De nos jours la *radio* est devenue le principal véhicule de la propagande sonore. Les informations, la musique, les chansons, le sketch radioparlé, sont autant de voies qu'emprunte la propagande. On a vu son influence immense dans la pratique de la dernière guerre, où la résistance psychique des populations dans les deux camps était un facteur de premier ordre dans la lutte. Les derniers temps c'est encore la *télévision*, associée à la radio sonore, qui commence à devenir un moyen universel de transmission de la pensée et des émotions humaines : aux États-Unis les postes de réception télévisée se comptent déjà par millions. La propagande sonore utilise encore les disques de grammophone qui, par l'emploi de haut-parleurs, montés dans les réunions publiques et sur des autos, servent dans les campagnes électorales, et même au front dans les guerres : en 1918, en 1939-45, la guerre civile espagnole, et chinoise, et dernièrement dans la guerre de Corée et au Viet-Nam.

La propagande visuelle à la scène et au *cinéma* est aussi d'une grande importance dans la vie politique. Dans la Révolution Russe et aussi sur le front des deux guerres en Russie, le théâtre ambulant jouissait d'une très grande vogue : les meilleurs artistes ne se lassaient pas de servir ainsi la cause du relèvement du moral des combattants. Nous aurons encore par la suite l'occasion de nous entretenir des grandes fêtes publiques spectaculaires, organisées pendant la Révolution Française et, de nos temps, en Allemagne hitlérienne et en Russie Soviétique. La propagande par le film est surtout caractéristique pour ce dernier pays, où les films, admirablement montés et joués par les meilleurs artistes, ont presque toujours un goût de « tendance », c'est-à-dire, font de la propagande, soit pour faciliter les tâches constructives de la vie en U. R. S. S., soit pour diffuser les idées, nées de la Révolution de 1917.

Le symbole est généralement conçu comme une représentation instantanément évocatrice d'une idée ou d'une doctrine, il est le signe presque mécanique, ou plutôt automatique, qui suggestionne les hommes, qui les rallie autour de cette idée. Mais l'idée ou la doctrine est une création des hommes, destinée à stimuler leur activité, la polarisant dans un sens déterminé; elle contient toujours des éléments de ce que Pavlov a nommé le réflexe de but. Or, si l'homme tend vers un but, c'est qu'il ne se contente pas de ce qu'il vit actuellement, il cherche quelque chose de mieux, de plus attrayant et, voyant l'impossibilité d'atteindre, de son temps, ce but, il crée l'idéal, l' « Oiseau bleu ». C'est l'origine des mythes. La politique et les mythes ont des points de contact très nets.

Il suffit de rappeler l'éclosion du mythe révolutionnaire à la fin du XVIIIe siècle en France; puis, au milieu du XIXe siècle, la cristallisation, plus lente, mais tout aussi bouleversante du mythe socialiste et prolétarien[1]. De nos jours, « la

1. DOMENACH (45) p. 84.

réanimation des mythes du passé et la création des mythes d'avenir, caractérise désormais les propagandes fascistes, que ce soit celle de Hitler, de Mussolini ou de Franco ».

Ce qui caractérise le *mythe*, c'est surtout sa tendance collective, sociale, existant « à la faveur de la société et en sa faveur », selon une expression heureuse de Roger Caillois dans son livre « Le Mythe et l'Homme » (23). Les formules que cet auteur donne sur ce problème sont si claires que je crois utile de citer ici ces passages : « L'innervation, pour ainsi dire, du mythe est d'essence affective, et renvoie aux conflits primordiaux suscités, çà et là, par les lois de la vie élémentaire. Le mythe représente à la conscience l'image d'une conduite dont elle ressent la sollicitation... Le mythe appartient au collectif, il justifie, soutient et inspire l'existence et l'action d'une communauté, d'un peuple, d'un corps de métier ou d'une société secrète », et surtout, dirons-nous, d'un mouvement populaire religieux ou politique, auquel l'histoire et la vie sociale fournissent les sources de la création des mythes, leur trouvent des enveloppes qui les caractérisent.

Mais alors se pose la question primordiale : quelles sont les nécessités affectives, qui poussent les hommes à créer des mythes?

Ici encore la réponse qu'en donne Caillois (23), est très suggestive :

L'individu est en proie à des conflits psychologiques avec la civilisation. Ces conflits sont les faits de la structure sociale ellemême et le résultat de la contrainte qu'elle fait peser sur ses désirs élémentaires. L'individu ne pourrait sortir de ces conflits que par un acte condamné par la société. Le résultat est qu'il est paralysé devant l'acte tabou et qu'il va en confier l'exécution au héros. Ce dernier est, par définition, celui qui trouve à des situations mythiques une solution, une issue heureuse ou malheureuse. L'individu qui souffre du conflit et qui ne peut en sortir, en vertu des prohibitions sociales, délègue le héros à sa place : ce dernier est alors celui qui viole les prohibitions ». Mais l'individu ne saurait éternellement s'en tenir à une identification virtuelle au héros, à une satisfaction idéale, il lui faut l'acte, il exige encore l'identification réelle, la satisfaction de fait. Le mythe même, n'est autre chose que l'équivalent d'un acte.

Nous constatons aujourd'hui une reviviscence des mythes. Cela est dû à ce que le monde est harassé par une vie pleine de difficultés, de peines, de désillusions, d'inquiétudes. Bref, il est « privé de joie » et pour cette raison « livré à l'empire des mythes[1] ». Leur fonction est de rapprocher le désir obscur informulé de sa satisfaction... Le mythe est une participation anticipée, qui

1. DOMENACH (45) p. 86.

comble un moment et ravive le désir du bonheur et l'instinct de puissance; le mythe est indissolublement promesse et communion.

Reiwald, (130)[1], dans sa critique, s'étonne que je cite Caillois (23), et suppose que c'est à défaut d'une possibilité d'explication du fait des mythes par la psychologie objective. Je l'ai fait précisément parce que l'interprétation de Caillois, que je trouve pertinente, ne contredit pas les données de la théorie des réflexes conditionnés et n'est pas, à mon avis, une interprétation purement psychanalytique. D'ailleurs, certains faits de la psychanalyse ne sont pas nécessairement incompatibles avec les idées de Pavlov, et les miennes du viol psychique. C'est seulement l'explication de ces faits qui en est donnée par la psychanalyse classique, qui me paraît par trop simpliste, et pas assez fondée sur les données scientifiques d'aujourd'hui : par exemple, le subconscient de la psychanalyse me paraît coïncider en plusieurs points avec la notion du 2e système de signalisation de Pavlov. Ce que je rejette encore, c'est la tendance de voir dans la forme d'un symbole quelconque une force intrinsèque mystérieuse, un archétype pouvant déclencher un réflexe absolu, c'est-à-dire d'origine subconsciente. De penser que le peuple allemand était surtout influençable par le symbole de la croix gammée, plus que par d'autres signes, cela veut dire, à mon avis, de s'adonner à un mysticisme qui n'a aucune raison scientifique, comme du reste aussi la tendance de parler d'une « âme » ou « conscience » de foule.

C'est précisément pourquoi, nous voyons aussi que le mythe emploie toujours des symboles qui font revivre, sans difficulté, des états d'âme qui soutiennent dans les défaillances. Ces symboles prennent parfois la forme de *rites*, d'actions réelles symboliques, qui donnent aux individus la sensation, plus ou moins fallacieuse en réalité, de réaliser quand même leurs aspirations. « Le rite introduit dans l'atmosphère mythique l'individu même. »

Tant que le rite subsiste dans la vie sociale, le mythe a la chance de durer lui aussi et d'exercer son pouvoir sur les hommes, mais il tombe en désuétude, si le rite est délaissé. Il devient alors, comme dit Caillois (23), objet de littérature; c'est ce qui est arrivé de nos jours à la mythologie ancienne.

Nous allons voir plus loin que, dans l'Antiquité, les rites jouaient dans la vie un rôle extraordinaire, non seulement dans les pratiques religieuses, mais aussi dans la vie privée

1. (130) p. 110.

et politique. On leur donnait souvent la forme de fêtes publiques, qui revenaient périodiquement et fournissaient l'occasion aux hommes de laisser librement se manifester leur affectivité, plus ou moins longuement inhibée en dehors des fêtes par les nécessités sociales ou les lois restreignant la liberté du comportement. C'étaient de vraies manifestations de désinhibition collective, d'excès autorisés, par lesquels l'individu se trouvait dramatisé et devenait lui-même le héros du mythe, le rite réalisant le mythe et permettant de le vivre. A propos de la fête Freud[1] dit qu'elle est « une violation solennelle d'une prohibition ».

De Felice (37), note que les rites sont plus tenaces que les mythes mêmes, et gardent un caractère étrangement primitif, comme c'était le cas, par exemple, dans la célébration des mystères d'Eleusis. « Ils demeurent souvent à un niveau si bas que leur signification échappe à ceux qui les exécutent et qui s'ingénient en vain à se les expliquer. Quant aux pratiques de la mystique dont l'efficacité repose sur l'emploi de procédés à peu près immuables, elles continuent à subsister dans leur violence originelle, en dépit des efforts que tentent les penseurs, afin de substituer aux transports des extases qui bouleversent l'organisme, les inspirations poétiques ou prophétiques qui enthousiasment l'âme, et de guider les ambitions de leurs contemporains vers la sérénité d'une sagesse fondée sur la raison. »

Actuellement on peut encore observer que les mouvements politiques qui exploitent sciemment l'affectivité des masses, le besoin qu'elles éprouvent d'extérioriser leurs espoirs ou leurs aspirations, de les vivre au moins symboliquement, s'efforcent de créer des mythes et font grand usage de fêtes spectaculaires qui prennent parfois tous les caractères des rites. C'est ainsi, par exemple, que le culte du Soldat Inconnu, créé après la guerre de 1914-1918 et qui s'est propagé presque partout, a suscité les rites de pèlerinage à l'Arc de Triomphe à Paris, de la cérémonie de la flamme, du marathon de Rethondes à Paris, etc. Mais ce sont surtout les mouvements fascistes italien et hitlérien qui avaient recours à ces méthodes, et qui — dans des exhibitions, à Nuremberg et ailleurs, de leur force guerrière, offraient des exemples de ce genre, se rapprochant, par l'exaltation des participants, des fêtes des tribus sauvages; avec la seule distinction que l'organisation moderne et la discipline « de cadavre » y jouaient un grand rôle, la mentalité barbare restant inaltérée. Moffat, cité par Caillois (23), trace un parallèle entre ces fêtes hitlériennes et celles de cette secte politique semi-fasciste aux États-Unis, qu'est le Ku-Klux-Klan. Il dit que « les rites de punition y sont nettement destinés à donner aux membres cette ivresse brève qu'un homme inférieur ne peut dissimuler quand il se sent pour quelques instants détenteur de puissance et créateur de peur ». On voit ici encore que c'est surtout la « première » pulsion que l'on exploite dans ces cas. En plus de cette pulsion, c'est encore la « deuxième » ou nutritive, se trouvant à la base du culte religieux, comme nous l'avons déjà vu, qui est généralement le substratum sur lequel croissent et prospèrent les mythes. Mais comme dans le mythe on peut distinguer deux aspects, l'élément mystique et celui de *magie*, on peut affirmer que dans les religions ce sont surtout les éléments de *mystique* qui prédominent, tandis que les rites des mythes, ayant à leur base des velléités de violence, relèvent plutôt de la magie, qui a elle-même l'attitude de conquête, la « volonté de puissance ». Les symboles graphiques, comme, par exemple, la croix gammée, ou les symboles sonores et plastiques, qui rappellent les formules et les gestes d'incantation, d'envoûtement sont des formes sans doute apparentées à la magie, qui, « de par sa nature même », comme le note De Felice (37), « est un dissolvant de l'esprit et un narcotique de la conscience ».

1. Cité par Caillois (23).

La magie relève donc de techniques plus mécaniques, on pourrait dire, qui font consciemment appel aux automatismes cachés dans l'inconscient. La mystique, par contre, étant tout aussi une technique de dépassement de soi, comme le dit De Felice (37), mais déjà en voie de sublimation religieuse, emploie des procédés qu'on peut grouper en formes inférieures et supérieures. Dans le premier groupe De Felice distingue des procédés de diététique : pour parvenir à l'extase, on a recours à des jeûnes, à des régimes alimentaires spéciaux, et surtout à l'ingestion de substances toxiques procurant des ivresses qui paraissent ouvrir l'accès d'un monde surnaturel (38). Le second procédé est l'agglomération en foules, par exemple, dans les temples, processions, etc., dans lesquelles l'individualité se perd au profit de la communion avec la multitude. Le troisième est celui des exercices corporels spéciaux, accompagnés parfois de macérations, des attitudes délibérément contraintes, de paralysies volontaires de certains organes; on provoque en soi des troubles physiologiques et psychiques, comme par des intoxications, on se crée des vertiges.

Le deuxième groupe de formes mystiques, celui des procédés d'ordre supérieur, est caractérisé par une concentration mentale au moyen de méditation, contemplation ou spécula-

tion vers un certain idéal. Enfin, le deuxième procédé supérieur du dépassement de soi, culmine dans la pratique d'un ascétisme purement moral, aboutissant à l'abnégation.

On pourrait peut-être objecter que de nos temps, où le rationalisme cherche à pénétrer partout, où les sciences positives offrent une vision toujours plus nette de la nature et des lois qui régissent les choses, il serait étrange de parler de mystique, de magie, de l'influence des mythes; on serait tenté de croire que les dangers que nous entrevoyons actuellement pour l'humanité et la culture sont imaginaires, ou tout au moins exagérés. A part tout ce que nous avons dit dans ce qui précède, à propos des lois du comportement humain se basant sur les données de la psychologie biologique objective, nous croyons pouvoir répondre à cette objection éventuelle, par les paroles suivantes de Roger Caillois (23), qui, par l'étude de la philosophie des mythes, ne croit pas écarté le danger en question. « Les virtualités instinctives, dit-il, n'ont pas péri. Persécutées, dépossédées, elles remplissent encore de conséquences, timides, incomplètes et rebelles, les imaginations des rêveurs, parfois les prétoires des tribunaux et les cabanons des asiles. Elles peuvent, qu'on y songe, poser encore leur candidature au pouvoir suprême. Elles peuvent même, l'époque s'y prête, l'obtenir. Des mythes humiliés aux mythes triomphants, la route est peut-être plus courte qu'on ne l'imagine. *Il suffirait de leur socialisation.* Au moment où l'on voit la politique parler si aisément d'expérience vécue et ce conception du monde, mettre à la peine et à l'honneur les violences affectives fondamentales, recourir enfin aux symboles et aux rites, qui le prétendra impossible? »

C'est précisément de ce *danger de la socialisation des mythes et des rites* en question, *relevant de la violence*, de l'idée asociale et du procès de leur socialisation, qui est déjà en cours, que nous voulons parler plus bas, en donnant des exemples et des preuves irréfutables. Nous voulons parler aussi de possibilités d'action qui, opposant aux armes réelles du viol psychique, des armes non moins réelles et efficaces, pourront avoir raison des forces obscures, qui entraînent l'humanité vers le bord du gouffre. Puisqu'un principe doit nous guider dans cette lutte, où se joue notre destin : vouloir opposer à des gaz asphyxiants, des images saintes et des litanies, n'est autre chose qu'une forme de suicide collectif.

Le mythe et l'emploi des symboles nous amènent à parler d'une forme de mouvement populaire, où ces pratiques sont surtout évidentes; employées déjà depuis des siècles, elles fournissent l'occasion d'analyser leur efficacité en se basant

sur leur durée. Ce sont les *mouvements religieux et leurs cultes*. Leur rapprochement des problèmes de la propagande politique est d'autant plus justifiable, que ce sont des mouvements de grande envergure, qui ont le souci de s'attirer des adeptes toujours plus nombreux, de les conformiser, qui ont les mêmes buts que n'importe quel mouvement politique, puisqu'ils tendent aussi à résoudre les questions du comportement humain en vue du salut des hommes et de leur communauté. On sait que parfois aussi ils ont joué dans l'histoire un rôle éminemment politique et le jouent encore aujourd'hui en certains pays. La seule chose qui les différencie des mouvements ayant pour base les pulsions et instincts alimentaire ou combatif, est qu'ils peuvent avoir d'autres bases : la morale chrétienne, par exemple, a celle de la pulsion parentale, puisque c'est la compassion, la miséricorde qui la guident; du point de vue du culte, comme nous l'avons déjà vu plus haut, beaucoup de religions ont, à notre avis, comme base biologique, la pulsion alimentaire.

Certains usages dans les sociétés primitives sont comparables, comme mode de formation, aux symptômes obsessionnels, ayant leur base dans les automatismes de la sphère de l'inconscient. Théodor Reik[1] a poussé très loin le parallèle entre la formation des dogmes en matière religieuse et celle des obsessions, comme moyens de résister à un conflit inconscient et d'en chercher une solution. Il est évident que l'histoire des religions peut se trouver ainsi singulièrement éclairée. Ainsi le mythe quasi universel du dieu né d'une vierge, n'apparaît plus comme le produit d'une révélation primitive et commune, mais comme celui d'un conflit inconscient de toute l'humanité : le désir qu'a l'enfant de supprimer le père.

Chez les primitifs d'Australie[2] les cérémonies magico-religieuses ne comportent le plus souvent aucune excitation, et les observateurs s'accordent à reconnaître le caractère discipliné et solennel qu'elles gardent d'ordinaire. Ce sont des représentations de légendes totémiques. Dans l'esprit d'indigènes ils ont une importance capitale au point de vue économique : ils sont, en effet, étroitement associés à la production des denrées alimentaires qui assurent l'existence de la tribu — fait corroborant une fois de plus notre assertion que la base biologique des pratiques religieuses réside dans la pulsion n° 2.

Les formes adoptées par les Églises pour leur propagande émotive, sont en principe *absolument les mêmes* que celles

1. Cité par ALLENDY (4) p. 76.
2. DE FELICE (37) p. 26.

des mouvements politiques. Voyons, par exemple, les symboles : la Croix, comme symbole graphique, agit, en principe, de la même manière que la croix gammée des hitlériens ou la faucille et le marteau des communistes; elle a seulement ce grand avantage d'être simple et facilement reproductible par chacun; et puis elle permet de saisir immédiatement sa signification, ce qui n'est pas le cas pour la croix gammée, la svastika, qui n'avait absolument rien à voir avec le national-socialisme et les « théories » d'un Hitler, qui, en propagandiste avisé, l'a simplement adoptée pour son mouvement, à cause de sa simplicité, qui en permettait une reproduction facile. C'était pour lui une marque de fabrique, comme elle avait été, d'ailleurs, longtemps avant Hitler, et l'est encore, la marque de la brasserie danoise renommée « Carlsberg ». Il a beau expliquer, avec une profusion de mots, dans son « Mein Kampf », comment et pourquoi il en est venu à adopter la svastika, ses constructions « ad hoc » ne trompent personne. Le symbole communiste, la faucille et le marteau, est beaucoup plus beau, du point de vue humain; et étant compréhensible par lui-même — outils de travail — il exprime exactement l'idée constructive de l'État prolétarien. Il a le désavantage, par rapport à la Croix chrétienne d'être trop compliqué à dessiner, ce qui entrave sa diffusion.

Un autre symbole religieux chrétien, du type plastique, correspondant au salut romain de Mussolini et de Hitler (ce dernier empruntant toujours les idées et les formes employées par d'autres), ou au poing tendu des antifascistes, est le signe de croix que les croyants font, en portant la main au front et aux épaules.

L'Église emploie aussi des symboles auditifs, équivalents aux cris « Heil Hitler! », « Duce! » des fascistes, au « Freiheit! » des socialistes allemands; entre autres : « Amen! », « Alleluia », « Kyrie éleisson » de l'Église grecque, ou l'exclamation « Christoss voskress! » (Christ est ressuscité!) de l'Église russe.

Comme symboles, on pourrait citer encore les totems des diverses peuplades préhistoriques ou des tribus sauvages de nos temps, qui étaient les attributs constants de leurs croyances religieuses et au sujet desquelles Freud et d'autres ont fait des études aussi approfondies qu'intéressantes. Il suffira d'indiquer que dans les rites des cultes religieux, même modernes, comme le culte chrétien, on trouve une foule de symboles, autant graphiques que plastiques ou sonores, on trouve des rites, qui prennent la forme de prières collectives, de chants, de liturgies et de sacrements; des processions, des prédications et mille autres formes d'influence sur les divers états d'âmes, afin de les canaliser dans une direction de comportement voulue par les directeurs — les prêtres. Les pratiques sont, en réalité, absolument les mêmes que celles de la propagande en général, et surtout de la propagande politique. Il est superflu d'insister, l'analogie étant évidente.

Il faudrait encore mentionner ici un mouvement qui emploie, pour sa diffusion, des méthodes de propagande basées sur le même principe, mais qui offre cette particularité que tout en étant un mouvement construit idéologiquement d'une manière très nette sur la 4e pulsion (parentale), il utilise néanmoins comme base, dans son organisation propagandiste et dans les formes de sa propagande, la pulsion nº 1 (combative). Ce mouvement est celui de l'*Armée du Salut*, où la hiérarchie des charges est étroitement copiée sur le modèle de l'organisation militaire : on y trouve des « généraux », des « colonels », etc. L'uniforme, les drapeaux, les tambours, les fanfares, les parades y jouent un grand rôle. Sa devise est « Sang et Feu », ses couleurs : rouge et or, ses journaux s'appellent « Cri de guerre » et « Le Petit Soldat ». Le fondateur de ce mouvement, créé en 1865, William Booth, était un homme qui réunissait en soi trois tempéraments : celui de chef-organisateur, d'apôtre et de batailleur. Une lettre écrite par lui à 20 ans à un ami est révélatrice pour la compréhension de la genèse de cette organisation : elle abonde en images et expressions guerrières[1].

Une autre organisation religieuse, qui a emprunté au domaine militaire beaucoup de principes pour son organisation, par exemple, la discipline, la hiérarchie, et l'esprit même, est celle de l'ordre jésuite, créé par St-Ignace de Loyola.

Avant d'aborder la propagande politique moderne, proprement dite, il n'est pas superflu de dire quelques mots sur une activité, qui est en liaison étroite avec la première : c'est le métier de *journaliste*. Un journaliste est aussi un « ingénieur d'âmes », il doit connaître parfaitement l'instrument sur lequel il joue — tout le clavier des pulsions et instincts humains, de leurs bas-fonds, de leurs sublimations; il doit pouvoir provoquer à dessein, dans les multitudes, les réflexes conditionnés acquis, inhiber les uns, en désinhiber d'autres, en créer de nouveaux, déclencher des actions.

Il a, pour atteindre ces buts, un instrument prodigieux, la *presse*. Mais quoique cette dernière dispose aujourd'hui de moyens techniques extraordinaires et beaucoup plus efficaces qu'autrefois, il faut constater que son influence diminue. Pendant la Révolution française, son rôle comme

1. Bovet (19) p. 142.

organe de propagande politique fut très grand; au cours du XIXe siècle et au commencement du nôtre, elle a atteint son apogée, mais depuis la première guerre mondiale, grâce à une démocratisation toujours grandissante de la politique, l'emploi des méthodes populaires, suggestives, comme arme de propagande, grâce aussi à la diffusion énorme de la radio, le rôle de la presse passe au second plan; il suffit de se rappeler la crise de septembre 1938, ou pendant la deuxième guerre mondiale, où des millions de gens étaient, jour et nuit, suspendus à l'écoute des postes de T. S. F., qui les renseignaient, naturellement, beaucoup plus vite que les journaux. D'autre part, la multiplicité des journaux, leur concurrence trop évidemment commerciale, leur volume — souvent d'une vingtaine de pages et plus — qui entrave la possibilité d'une orientation rapide, ce que l'homme d'aujourd'hui apprécie le plus, tout cela est cause d'un certain déclin de l'influence de la presse moderne. Mais néanmoins, le rôle qu'elle joue est encore assez important, pour le signaler ici en parlant des moyens de propagande politique.

Quoiqu'un *journal politique* soit, en général, un appel au raisonnement, puisqu'il fournit avant tout au lecteur les informations sur les événements qui l'intéressent ou, sous forme d'articles, des commentaires qui éclairent l'ensemble de phénomènes politiques en relations plus ou moins étroites, il a la possibilité (et il s'en sert couramment) de faire appel à l'émotivité du lecteur. Il y arrive, ou bien par une information plus ou moins tendancieuse, qui crée un état affectif donné, ou encore, par l'emploi de paroles ou de rythmes appropriés, il touche certaines cordes de l'âme humaine, en évoquant des réflexes conditionnés, que le journal se propose de guider pour atteindre ses propres buts ou ceux de la collectivité dont il est l'organe; il peut aussi créer un état émotif, en disposant le matériel dans un ordre préconçu et lui donnant des titres sous forme de slogans, de symboles. Aujourd'hui, où les hommes sont souvent si pressés, qu'ils n'arrivent pas même à lire leur journal au début de la journée, ils se contentent de jeter un coup d'œil sur les titres des articles et des nouvelles, et surtout aussi sur les titres généraux d'une rubrique ou sur la manchette, qui, en peu de paroles (tel un diapason), crée une orientation, un état d'esprit, une tendance. Il va sans dire que les quotidiens politiques, surtout les organes des partis, jouent sur la base de la pulsion combative. Les articles de polémique avec les adversaires politiques fournissent surtout des occasions.

Les possibilités d'action dont il est question ici, peuvent être secondées par des images qui transmettent les idées et

les sentiments avec une rapidité extrême et qui sont surtout précieuses comme moyens d'évocation d'états d'âme voulus. Une organisation rationnelle de la rédaction d'un journal vise surtout à créer auprès du journal des *archives d'informations et d'images* et de les classer de sorte que les éléments nécessaires puissent être repérés en peu de temps, ce qui contribue, naturellement, aux nécessités de combat politique au moyen de la presse.

En U. R. S. S., à côté de journaux, vendus ou distribués, est fort répandue une forme spéciale et gratuite d'information des masses et d'appel propagandiste : le *journal mural*, qui est fabriqué par les membres mêmes de la collectivité à laquelle il s'adresse; il est affiché dans les lieux d'action habituelle de cette collectivité. Cette forme de propagande se trouve répandue dans les usines, les clubs, les écoles, elle utilise souvent la caricature, la satire, mais aussi l'expression poétique. Cette forme démocratique de propagande par parole écrite est une pépinière pour révéler les talents journalistiques parmi les grandes masses populaires; elle est aussi un moyen d'accéder plus efficacement à la sensibilité de ces dernières, vu qu'elles prêtent plus volontiers et avec plus de confiance leur attention à la parole de ceux qui leur sont plus proches par des contacts quotidiens. Cette méthode du journal mural se répand aussi dans les milieux ouvriers et scolaires en Occident.

Avant d'aborder l'exposé de quelques exemples, tirés de l'histoire politique de l'humanité, et qui illustrent ce que nous venons de dire, il nous semble intéressant de parler ici des *principes* mêmes *de la propagande politique* moderne, telle qu'elle résulte de considérations théoriques que nous avons traitées dans les chapitres qui précèdent, et qui se basent sur les données des sciences biologiques d'aujourd'hui. Cette analyse sera utile pour mieux comprendre les exemples historiques. Elle se base sur les faits capitaux suivants.

Les grands mouvements de masses, qui caractérisent notre époque et qui s'extériorisent dans l'acte de voter (élections, plébiscite), ou dans des actions de rue (manifestations, émeutes révolutionnaires), ne sont pas les résultats de délibérations conscientes d'individus composant la masse, mais l'effet de processus nerveux physiologiques, appelés dans le langage psychologique classique « volitifs », déclenchés sciemment par des énergies appliquées de l'extérieur, par des moyens dits de propagande, ou démagogie, ou mieux encore « psychagogie[1] ».

1. Terme employé par CH. BAUDOUIN (14).

Ceci vaut pour les « vraies » démocraties, qui, à leurs dires, s'inspirent des thèses de la Déclaration des Droits de l'Homme, ainsi que pour les dictatures modernes, qui, à la vérité, ne sont pas de vraies dictatures, mais des dictatures à aspect pseudo-démocratique. Ces dernières sont aussi portées par les masses, mais dans ce cas les masses sont manœuvrées savamment et trompées sur leurs intérêts vitaux — *violées psychiquement.*

Les théories biologiques modernes, ainsi que les expériences et les statistiques, donnent, pour le rapport entre les éléments plus ou moins conscients et actifs, dans les masses, et les autres — les passifs, sujets à la suggestion sensorielle, la proportion du dixième environ, comme nous l'avons déjà vu ci-dessus. La défaite des mouvements démocratiques en Allemagne et en Italie par le fascisme reposait sur la méconnaissance de ce fait capital. Or, de cette constatation découle logiquement l'idée que ces deux groupes d'hommes sont, du point de vue propagandiste, à traiter différemment : les premiers peuvent et doivent être persuadés, les autres conformisés, mis au pas, en tenant compte de leur réceptivité spécifique. Et celle-là doit être étudiée à fond. On est enclin, dans les milieux des politiciens démocratiques, à minimiser ce problème; on entend souvent dire que dans la propagande il suffit de suivre le « bon sens ». Rien n'est plus erroné et plus néfaste pour l'efficacité de la lutte politique que cette affirmation : la propagande politique est une vraie science, elle est du domaine de la psychologie collective appliquée. Nous traiterons dans les chapitres suivants des formes que la propagande, soit persuasive, soit émotionnelle, peut prendre, et nous verrons comment cela s'est vérifié au cours de l'histoire; ici nous nous bornerons seulement à souligner quelques règles générales théoriques, qui la conditionnent.

Il est peut-être profitable, pour mieux comprendre ces règles, de commencer par une *critique des méthodes de propagande,* qui sont à la base de l'action politique de la plupart des partis des régimes démocratiques, surtout des partis socialistes; ces méthodes « classiques » sont en contradiction évidente avec les données scientifiques. Leur propagande prend souvent des formes attristées, elle se plaint, elle accuse l'adversaire d'atrocités, d'esprit d'agression, elle fait ressortir, en d'autres termes, son audace et sa force (fig. 13). C'est une mauvaise tactique, puisqu'on rend ainsi, sans s'en apercevoir, un service à la propagande adverse. C'est le principe que nous nommerons d'*intimidation rétro-active ou à rebours.* Ensuite, elle abuse souvent de l'*ironie,* elle ne fait que se moquer de l'adversaire, même là où une action de lutte, une démons-

tration de sa propre force s'imposent. Elle est souvent trop doctrinaire, abstraite, et emploie des formes que les masses considèrent comme ennuyeuses et insipides. Ses actions sont fortuites et dirigées seulement par intuition, souvent trompeuse; elle manque de système et de coordination, c'est pourquoi à un grand effort, ne correspond parfois qu'un résul-



Fig. 13.

Exemple de propagande erronée : une affiche des socialistes allemands, symbolisant le destin de l'ouvrier dans le Troisième Reich hitlérien : principe de l' « intimidation à rebours ».

tat bien médiocre. Enfin, et c'est très grave, elle est souvent en retard par rapport aux événements et à la nécessité de réagir immédiatement à ces derniers.

On commet souvent l'erreur, même dans la propagande ayant pour base le principe de la suggestion, de penser et d'agir, comme si chaque personne réagissait de la même manière; tandis qu'en réalité la mentalité des divers groupes

de la population est bien différente, et la propagande rationnelle ne peut être que différenciée. On croit souvent aussi qu'il suffit de trouver une formule heureuse, un symbole ou un slogan, pour avoir un succès garanti, comme si ce n'était qu'une question de publicité commerciale pour un article quelconque. On oublie alors que l'essentiel dans la propagande rationnelle est le *plan de campagne*. Un tel plan comporte :

a) La différenciation des groupes d'individus à influencer,

b) L'établissement des buts psychologiques à atteindre chez les éléments de chaque groupe,

c) La création d'organes pour réaliser l'action vers ces buts,

d) La création, par ces organes, des formes d'action propagandiste,

e) La distribution des actions dans l'espace et dans le temps (établissement du plan de campagne),

f) La coordination de ces actions,

g) Le contrôle de la campagne, notamment de la préparation des actions, de leur exécution et de leurs effets.

Domenach (45)[1], donne un système de règles selon lesquelles il faut construire la *contre-propagande*. Il les énumère comme suit :

1° Repérer les thèmes de l'adversaire, les isoler et classer par ordre d'importance, puis les combattre isolément,

2° Attaquer les points faibles,

3° Ne jamais attaquer de front la propagande adverse lorsqu'elle est puissante, mais pour combattre une opinion, il faut partir de cette opinion même, trouver un terrain commun,

4° Attaquer et déconsidérer l'adversaire,

5° Mettre la propagande de l'adversaire en contradiction avec les faits,

6° Ridiculiser l'adversaire,

7° Faire prédominer son « climat de force ».

La politique, par effet de l'importance qu'a acquis, de nos jours, la propagande affective, est devenue presqu'une religion : elle a, comme le dit De Felice (37), ses pompes et ses rites, ses dogmes et sa foi, ses visionnaires et ses fanatiques. Le premier souci de celui qui se propose de mener une propagande politique de masse, est de savoir comment, et pouvoir effectivement rassembler les masses, en jouant,

1. (45) p. 76.

par l'emploi de stratagèmes appropriés, sur tous les mécanismes psychiques, qui peuvent avoir une action sur les individus dont les masses se composent : ces mécanismes sont les dispositions effectives de sauvegarde des intérêts économiques, politiques, sociaux et religieux de ces masses que réclament leurs pulsions, visant la défense de leur existence personnelle et de celle des groupes ou classes auxquelles elles appartiennent. Je veux encore une fois souligner ce fait ici, en vue de la critique de Reiwald (130)[1], qui me reproche de considérer la possibilité de diriger la masse simplement comme une fonction de l'activité du meneur. Je n'ai jamais affirmé cela, car il est clair que l'état psychique des masses, lui-même fonction de la constellation sociale et des caractères physiologiques, qui leur sont inhérents, est aussi un facteur déterminant pour la réussite de l'emprise du meneur sur ces masses, qui ne peut être efficace en elle-même seule, en dehors du temps et du lieu.

Une fois cette tâche de rassemblement (en foule et en masse) atteinte, le meneur doit jeter dans les masses, dit Clyde Miller (105), des mots d'ordre du type des « mots-poisons » ou des « mots-vertus », ou encore des « mots-témoignages » autoritaires, vrais leviers pour aboutir à l'organisation des masses rassemblées en groupes, caractérisés par un même esprit, et prêts à coopérer pour atteindre les buts qui les unissent au meneur.

La première loi de la propagande, dit encore Cl. Miller, (165), est la *loi de la conservation de l'individu*. Et pour la faire agissante dans le comportement de ce dernier, le meneur doit employer le stratagème psychologique suivant : il doit suggérer la peur, et faire ensuite entrevoir l'issue de la situation dangereuse, la possibilité d'atteindre la sécurité par des actions qu'il suggère.

Pour faire accepter par les masses — et aussi par les individus isolés — une attitude ou une idée nouvelle, généralement, on les rend plus facilement acceptables, en les mettant en relation avec les idées qui leur sont coutumières : l'opposition psychologique à tout ce qui est inattendu, qui rompt les liens établis, faiblit alors plus facilement.

Toute propagande rationnelle repose sur un nombre relativement restreint de formules tranchantes et concises, formules qui doivent être enfoncées à grands coups dans le psychisme des masses, mises d'avance en état d'impressionnabilité accrue. C'est le principe même de la création des réflexes conditionnés de Pavlov.

1. (130) p. 105.

Pour obvier au *danger de lassitude par répétition*, surtout monotone, il est à conseiller de varier les aspects du thème central. Un exemple de cette règle est livré dans la publicité qui, en faisant la réclame d'un article dans ses affiches, emploie l'image toujours de la même personne, mais en attitudes diverses : le bonhomme en pyjama du sel Kruschen. Aussi dans l'imagerie des journaux illustrés enfantins, où, dans une série de numéros consécutifs, le même personnage (Pif le Chien, ou Placide et Muso[1]) réapparaît en situations diverses, ce qui tient en éveil l'intérêt du lecteur. Ainsi on réalise la permanence du thème, qui reste lié à la variété de sa présentation[2]. L'utilisation d'une formule invariable condensée comme conclusion répétée dans chaque discours ou chaque écrit de propagande est aussi efficace : la conclusion de chaque harangue de Caton au Sénat romain en est un exemple connu : « Ceterum censeo, Carthago delenda esse »[3], ou la formule répétée de Clemenceau : « Je fais la guerre[4]. »

Une condition importante à remplir pour la réussite de la propagande massive, est l'uniformité et la simultanéité de l'action de propagande en plusieurs endroits du pays, d'où résulte la nécessité d'une *direction centrale* pour chaque action de grande envergure. On doit également exiger d'une bonne propagande qu'elle se manifeste sous des formes vraiment artistiques; un mot d'ordre de *lutte contre la platitude* est de rigueur ici. Malheureusement, l'opinion erronée, que l'on peut offrir aux masses des choses élémentaires, vulgaires et sans valeur du point de vue esthétique, est assez répandue. Il ne faut pas non plus abandonner, dans la propagande, *la base morale*; dans ce domaine également, l'âme du peuple est souvent plus sensible que celle de certains « propagandistes » confus et blasés.

Comme le dit justement Domenach (45)[5], « sans actes à l'appui, une propagande n'est que du verbalisme, qui crée des illusions dangereuses » et se retourne, en fin de compte, contre elle-même, car les personnes, ainsi dupées, s'en écartent et deviennent même ses adversaires souvent acharnés. Après ce que nous avons dit des réflexes conditionnés, de leurs rapports avec les réflexes absolus (nos automatismes) et de la nécessité de « raffraîchissement » du réflexe conditionné — ceci se comprend facilement. Mais encore une fois il faut insister

1. Dans « Le Vaillant », journal enfantin.
2. DOMENACH (45) p. 55.
3. « En outre, je pense que Carthage doit être détruite. »
4. DOMENACH (45) p. 56.
5. (45) p. 28.

sur le fait que la réussite de la création du réflexe conditionné et de son raffraîchissement n'est possible que si le meneur qui l'entreprend, prend en considération la disposition psychique déterminée des masses, fonction des facteurs sociaux présents.

La lutte politique ne s'arrête jamais, et *la propagande ne peut pas chômer*. C'est ce qu'avait bien compris Hitler : il ne se bornait pas à faire de la propagande seulement pour les élections; il la faisait continuellement, en suivant la règle : ne pas laisser le temps de réfléchir à ceux auxquels il s'adressait; ses adversaires, par contre, ne se réveillaient qu'à certaines époques, et même dans la période électorale, ils accueillaient souvent avec joie les jours fériés, pour interrompre l'agitation et « se détendre » — c'était la formule préférée. En vérité, c'était plutôt pour éviter la lutte, qui les embarrassait et pour sacrifier à leurs habitudes bourgeoises.

Nous avons déjà vu et nous verrons encore mieux plus loin qu'Hitler, en plaçant sa propagande suggestive populaire sur le plan de l'instinct combatif, *faisait appel à la violence psychique, en s'appuyant sur la violence réelle*. Il le dit dans son livre « Mein Kampf » : « un bandit résolu a toujours la possibilité d'empêcher un honnête homme d'exercer son activité politique », et il appliquait lui-même cette règle dans la pratique : en 1931-32 ses troupes de propagande (les S. A.) empêchaient par la violence leurs adversaires de tenir des réunions dans les districts ruraux. Une fois sur cette voie, dit-il (77), il faut rester conséquent et ne jamais osciller entre la violence et l'indulgence.

Une autre règle de la propagande hitlérienne et mussolinienne, était l'emploi de l'*exagération*; Gœbbels, par exemple, donnait comme chiffre des troupes de choc d'Hitler (S. A.) à Berlin, le nombre de 10 000 hommes quand il n'y en avait que 3 000[1]. Hadamovsky, son collaborateur intime, recommande ouvertement ce procédé, en disant, « il faut montrer sa propre force, et même plus qu'on n'en a; la propagande par la force, si elle est bien calculée, impressionne et donne des résultats décisifs, surtout à l'extérieur[2] ». D'ailleurs, cette règle d'exagération n'est pas un apanage exclusif de la propagande hitlérienne; elle est aujourd'hui souvent utilisée par d'autres partis aussi. Par exemple, les communistes ne dédaignent pas de gonfler toujours le nombre de leurs manifestants, et en publiant des résolutions, prises dans leurs

1. MUNZENBERG (108).
2. Cité par MUNZENBERG (108).

assemblées de masse, au Vel d'Hiv notamment, ils les laissent précéder de la formule suivante : « Le peuple de Paris, réuni au Vélodrome d'Hiver »[1]...

Nous avons déjà souligné que la propagande ne doit pas être faite en adoptant aveuglément un schéma, mais qu'elle doit se *différencier*, selon les milieux auxquels elle s'adresse. Hitler avait employé, pour la propagande, des troupes de choc spécialement organisées, qui lui ont permis de pénétrer facilement dans les campagnes et de gagner à sa cause les paysans, d'un côté, en les terrorisant, d'autre part du fait que sa propagande y avait le monopole, les autres partis s'étant désintéressés presque entièrement de la population rurale. Dans un article du journal *Deutsche Republik* en 1932, Siegfried Höxter, analysait le problème de la propagande pour les districts ruraux, et y distinguait surtout deux zones : l'une traversée par les grandes lignes de communications, qu'il nomme la zone mixte, et l'autre, où la paysannerie forme une couche plus uniforme de la population, et où les idées de Hitler ont pu pénétrer plus facilement. En conséquence, il était d'avis que les méthodes de propagande populaire agressive, basée sur l'instinct combatif, comme celles inaugurées par les socialistes en 1932, sous le signe des Trois Flèches, et qui se sont montrées efficaces contre la propagande de Hitler, devaient être employées dans la première zone, tandis que dans la seconde, elles devaient être modifiées et s'adapter à l'ambiance et à la mentalité paysanne, c'est-à-dire prendre le caractère d'une propagande détaillée, souvent individuelle, rappelant les méthodes des voyageurs de commerce ou des agents d'assurances.

Un autre exemple de *propagande politique différenciée* est fourni par la tentative faite en Allemagne par le « Front d'airain », de diviser, pour les besoins de sa propagande, le pays en trois zones : la zone de l'ouest, avec une population où les sentiments républicains prévalaient, la zone nord-est, où les réactionnaires prussiens imposaient leurs idées, et la zone sud-est, où les tendances socialo-communistes se manifestaient plus fortement. En conséquence, le plan de la propagande était conçu de la façon suivante : les éléments des quatre pulsions de base devaient se manifester, naturellement, partout, et la propagande s'adresser à des intérêts économiques, combatifs, de prévoyance, ainsi qu'aux tendances vers la joie et vers une conception plus légère de la vie. Mais, en plus, dans la zone nord-est, plus réactionnaire, où les grands terriens de Prusse exerçaient encore une grande influence, le caractère qu'il

1. DOMENACH (45) p. 66.

convenait de communiquer à la propagande, devait présenter surtout des éléments combatifs ou d'intimidation; dans la zone sud-est — la zone industrielle par excellence — des éléments et des raisons économiques, dans la zone ouest — faire peser dans la propagande surtout ce qui stimule la volonté de défendre les avantages existants et la volonté de sécurité, ainsi que la prévoyance. Les pulsions 3 et 4 devaient prévaloir dans les zones du sud et de l'ouest, les pulsions 1 et 2 — au nord et à l'est.

Nous avons déjà mentionné qu'une propagande rationnelle suppose une organisation très poussée des services qui doivent la mener; on connaît dans l'histoire des derniers temps trois exemples d'organisation matérielle formidable de la propagande : ce sont l'office de propagande de lord Northcliffe en Angleterre pendant la Grande Guerre, les institutions de propagande dans la guerre civile russe et le ministère de propagande du IIIe Reich. Nous en parlerons encore avec plus de détails, ici nous voulons seulement souligner quelques règles générales, qui se rapportent au problème de l'organisation d'une propagande affective moderne.

La première règle consiste en un *contrôle exact de l'exécution et de la portée des mesures* adoptées pour la propagande; rien n'est plus important que ce souci qui est trop souvent négligé aujourd'hui. Au contraire, il est nécessaire de surveiller constamment l'effet produit, de l'établir avec la plus grande objectivité, de le représenter par des moyens aussi démonstratifs que possible et d'en tirer des conclusions pratiques pour les actions ultérieures; cela s'applique aussi au contenu de la propagande. A cet effet, le travail exécuté et les résultats obtenus doivent être contrôlés suivant des méthodes modernes : cartes, plans schématiques et tableaux synoptiques, du genre de la « météorologie politique » du temps de la guerre civile russe, où on se servait de cartes politico-géographiques spéciales, pour faciliter le coup d'œil sur les événements et établir leurs relations fonctionnelles.

Une organisation rationnelle de la propagande exige aussi la *centralisation de la direction*, et surtout du service d'informations, de presse, etc., puisque la propagande, pour donner les résultats qu'on attend d'elle, doit se baser sur une vision complète de la situation. Un état-major qui établit et dirige les campagnes politiques, est un organe sans lequel il ne peut y avoir aucune garantie sérieuse de succès; et souvent la raison de l'échec d'une campagne, comme on l'observe là où tout est dévolu au hasard, provient de l'absence d'un pareil état-major : combien de fois ne voit-on pas improviser une campagne de propagande, constituer une commission ad hoc, confier la

tâche à une personne, à un ministre, qui est surchargé de besogne.

Pour mener la propagande il faut disposer de *cadres* : d'équipes de spécialistes, d'agitateurs, etc., et même les instruire, instituer des cours de propagande. Hitler avait bien saisi cette règle, en formant tout un corps, les S. A., comme de vraies brigades de choc de propagande : ce sont ces troupes qui l'ont, en vérité, porté au pouvoir. Mais pour mobiliser des militants-propagandistes, pour les jeter dans la mêlée aux moments voulus, il faut leur donner des instructions concrètes et les enflammer : c'est ce qu'une propagande rationnelle fait au moyen de réunions dites « d'allumage » et faites pour animer les militants. La pratique de la lutte en Allemagne a montré que c'était le meilleur moyen d'organiser rapidement les campagnes politiques.

Enfin, les *moyens financiers* jouent, naturellement, un rôle très important dans la propagande, mais à l'encontre de l'idée très répandue selon laquelle on ne saurait faire de propagande efficace sans la mobilisation de très grandes ressources pécunières, nous affirmons qu'il y a là une grande exagération : on a vu des campagnes politiques efficaces menées avec des ressources presque dérisoires — le secret est dans la rationalisation des actions et dans la possibilité de mobiliser psychiquement, d'enthousiasmer les grandes masses. En général, on peut même dire que l'argent pour une propagande populaire, au moyen de symboles, se trouve dans la rue, il faut seulement savoir le chercher et le prendre : en Hesse, par exemple, le Front d'airain a financé en 1932 toute sa propagande victorieuse contre Hitler avec de l'argent recueilli par la vente de ses insignes. Un principe sain est que *la propagande doit pouvoir se nourrir par elle-même.*

Que la propagande, telle qu'elle est analysée et décrite ici, assure un succès presque certain, est démontré par les résultats formidables de la propagande hitlérienne, mais aussi et surtout par une *expérience* politique, faite *en Hesse en* 1932, cette expérience ayant été menée avec la rigueur d'une expérience scientifique de laboratoire. Dans les élections en Hesse, que nous décrirons en détail plus loin, sur cinq villes (Offenbach, Darmstadt, Mayence, Worms et Giessen), les nouvelles méthodes de propagande du Front d'airain furent employées dans les quatre premières, la cinquième étant abandonnée aux vieilles méthodes social-démocrates; cette ville servait donc en quelque sorte de cobaye-témoin. Dans les quatre villes Hitler fut battu, à Giessen il eut la victoire. Mais plus encore :

voici un tableau qui donne les résultats frappants de cette expérience :

Villes	Date de la mise en *marche de la propagande*	Laps de temps *jusqu'aux élections en jours :*	Gains en *votes :*
Offenbach	25/5	25	3 300
Darmstadt.	27/5	23	1 500
Mayence.	30/5	20	1 300
Worms.	6/6	13	600

Les élections ont eu lieu le 19/6.

On voit par ce tableau que les gains ont été en *fonction de la durée de la propagande*. Cet exemple montre clairement qu'on a parfaitement en main la possibilité de diriger les réactions des masses, et c'était précisément le secret de Hitler.

S'il en est ainsi, il faut bien se garder des idées préconçues sur la soi-disant liberté de presse et de propagande : il faut se rappeler que c'est précisément en jouant sur cette liberté, que lui octroyaient les lois de la République allemande de Weimar que Hitler est parvenu à l'anéantir.

Domenach, dans son petit livre sur la « Propagande politique » (25), d'ailleurs fort bien fait, est, en commentant mon expérience en Hesse, effrayé par la conclusion qui s'impose de cette expérience, à savoir que « si cette conclusion se vérifiait, on ne voit pas qu'il puisse rester une justification quelconque aux régimes parlementaires, parce que, comme il dit très justement, cette expérience prouve que l'opinion publique dans les « démocraties » (les guillemets sont à moi) est aussi superficielle et changeante que le sentiment qui pousse un client à quitter une marque de dentifrice pour une autre plus parfumée ou *mieux présentée* ». Et il se déclare contre le relativisme total de l'opinion politique, démontré par cette expérience, parce que cela ouvrirait un « horizon terrifiant » : écroulement de l'idée démocratique parlementaire. Il espère que des études plus précises de la conjoncture économique, sociale et politique des localités hessoises en question, pourraient peut-être effacer mes conclusions pessimistes. A mon regret, je dois dire que la validité de ces dernières est démontrée par le fait suivant : après le grand défilé aux flambeaux à Darmstadt décrit[1], j'entrepris une étude des gains de voix dans les

1. V. p. 397.

sections électorales de la ville, par lesquelles est passé le cortège : le résultat en fut édifiant : c'étaient précisément ces quartiers où les votes exprimés augmentèrent sensiblement.

L'empoisonnement est un crime, qui est châtié par les lois de la collectivité humaine. Il est temps de comprendre qu'il peut y avoir des situations, où les grandes masses, dont le vote détermine tout dans un État démocratique, peuvent succomber à un véritable *empoisonnement psychique* au sens le plus réel, le plus physiologique. Si on s'imagine qu'il suffira alors de faire appel à la raison, de tenter de combattre cet empoisonnement, le « viol psychique », par une propagande de persuasion, on devra convenir, qu'après tout ce que nous avons dit, on se crée une illusion dangereuse. Le seul moyen, si on ne veut pas porter atteinte à la liberté de la parole, si chère, à bon droit, aux démocrates sincères, c'est de savoir se garantir par des appareils d'*immunisation psychique*, par des organes de propagande, qui doivent veiller à ce que toute velléité de violer l'âme collective par des pratiques psycho-physiologiques, dont il est désormais démontré que ce sont des véritables moyens d'intoxication, soit déjouée et trouve immédiatement une riposte efficace de *protection psychique*.

La pratique de la propagande, exercée par Hitler, a eu pour résultat qu'une certaine animosité contre la propagande, en général, se manifeste, surtout après la deuxième guerre mondiale, dans les couches intellectuelles, notamment parmi ceux que nous avons désignés comme appartenant au groupe des « 5 000 », mais aussi parmi les « hésitants », les « 55 000 ». On se méfie et alors toute propagande est décriée comme mensongère, comme un « poison secret, comme une activité qui n'ose pas dire son nom[1] ». L'abstentionisme, qu'on observe parfois aux élections, n'est souvent causé que par un dégoût des propagandes. Et on transfère cette opinion à l'information, qui, il est vrai, n'est pas à distinguer parfois de la propagande maléfique, du bourrage de crâne, assumant elle aussi un caractère tendancieux. C'est à tort, évidemment, car une information véridique est précisément une des meilleures armes contre le viol psychique, et peut même être elle-même une arme puissante de propagande bien intentionnée, donc utile.

Il est vrai qu'une propagande astucieuse emploie souvent des procédés, des trucs qui, décelés, la rendent particulièrement odieuse dans l'opinion publique : elle lance, par exemple, des « ballons d'essai », des « canards », dans la radio et la presse; elle instille, dans les masses, des rumeurs et des « bobards », des « fausses nouvelles », et même des « fausses nouvelles fausses »; elle donne des consignes de silence pour noyer la vérité ou entreprend des offensives de diversion. Comme on peut s'en rendre compte facilement, c'est surtout la presse du soir, dans les pays démocratiques, qui offre souvent des spécimens de ce genre de propagande et d'information.

1. Domenach (45) p. 99.

Mais un démenti des faits, contés par la propagande adverse, surtout s'il est formulé en termes très nets et secs, peut parfois anéantir la première, mais à condition que ce démenti soit immédiat.

La méfiance envers toute propagande, dont nous parlons ci-dessus, n'est pas justifiée encore pour la raison que « la propagande véridique n'est rien autre que l'explication et la justification d'une politique[1] ». Elle a donc un caractère informatif[2].

1. Domenach (45) p. 83.
2. Ce livre était déjà terminé quand un nouvel ouvrage sur la propagande politique a paru; c'est celui de Driencourt (46). Nous le signalons au lecteur.

VII

LA PROPAGANDE POLITIQUE DANS LE PASSÉ

Les temps anciens. — Asie Mineure. — Grèce. — Rome. — Byzance. — Le Christianisme. — L'Islam. — L'Allemagne au Moyen âge. — La Révolution Française. — Les méthodes socialistes. — La guerre de 1914-1918. — Les secrets de la Maison Crewe. — Les ministères de la Propagande. — La Révolution Russe. — « La météorologie politique ». — Osvag. — La guerre civile russe. — Lénine. — La propagande bolcheviste.

A dire vrai, l'idée de la propagande politique est aussi vieille que la politique elle-même. Aux temps les plus reculés, quand les chefs des tribus imposaient leur volonté à leurs sujets, ils leur en transmettaient les signes, leurs ordres, au moyen de paroles ou de gestes, qui avaient une signification déterminée et qui étaient accompagnés soit d'encouragements, soit de menaces de sanctions, en cas de désobéissance : ils faisaient de la politique. Les harangues au peuple assemblé, les discussions dans les rues ou dans les édifices publics, les inscriptions sur les murs, les lettres et les formules gravées aux frontons des temples ou des palais, les rites et les cérémonies, les processions portant des emblèmes, des étendards, des fleurs, des symboles de tous genres; la musique accompagnant ces processions ou les défilés des guerriers, les uniformes et parures de ces derniers — tout cela existait depuis des siècles, sinon des milliers d'années, et tout cela n'était autre chose que de la propagande, pour la majeure partie politique. Et on retrouve aussi des manifestations de ce genre parmi les peuplades les plus sauvages, les plus primitives.

Il va de soi que les peuples de l'*Antiquité* les plus évolués nous ont laissé des vestiges assez nombreux qui nous éclairent sur ce point et dont l'aspect nous confirme parfaitement l'application des principes mêmes que nous avons énoncés comme étant à la base de la propagande politique. Nous nous bornerons ici à citer quelques exemples tirés de l'histoire d'Égypte, de la Grèce et de Rome. C'est ainsi que les

inscriptions et les images dont sont pleins les tombeaux des Pharaons en *Egypte*, nous font revivre les détails de la vie privée et politique de ce pays millénaire, et surtout leurs rites religieux et funéraires, qui prouvent à quel point le symbolisme et la mythologie (donc les moyens d'influencer l'imagination des masses et de déterminer leur comportement), étaient répandus déjà à ces époques lointaines.

Mais avant de citer ces quelques exemples qui témoignent déjà d'un état assez avancé de culture politique, remarquons que cette culture étant fonction de certaines conditions réalisées dans la partie orientale du bassin méditerranéen par les populations y ayant trouvé leur siège, des traits communs sont à constater dans les formes de l'activité sociale, qui relèvent de la religion, de l'art et de la politique, étroitement liés à cette époque. Il va de soi, après ce que nous avons vu dans les chapitres précédents concernant les assises psychologiques et sociologiques de ces activités, que les agglomérations sous forme de foules, de sociétés et de confréries, présentaient le milieu propice à ces manifestations collectives, où le rapport « foule-meneur » jouait déjà le rôle déterminant. C'est en Palestine et en Syrie, dans l'*Asie Mineure*, que l'on trouve alors les foyers d'une ferveur particulièrement intense dont le rayonnement s'est étendu à tout le monde antique. On avait recours à des pratiques tendant à provoquer des accès de frénésie collective, afin d'obtenir les transes et les extases que l'on demandait ailleurs à l'ingestion de toxiques ou à des boissons fermentées[1]. Les premiers documents là-dessus se rencontrent déjà dans l'Ancien Testament. Un des caractères des religions syro-phéniciennes était l'existence de groupes spécialisés, où l'inspiration collective était constamment recherchée grâce à un entraînement régulier, et qu'on nommait les prophètes. Les membres de ces associations se groupaient autour d'un maître. On les consultait comme devins et aussi comme guérisseurs. Ils vivaient souvent ensemble en confréries, prenaient leurs repas en commun et se livraient ensemble à des pratiques destinées à créer simultanément chez tous une même extase. Pour y parvenir, ils employaient des procédés qui consistaient surtout en une musique bruyante, rythmée par le battement des tambourins, et en chants, cris, sauts et danses. Ils s'énivraient aussi et participaient aux rites sanglants du culte, qui poussaient leur excitation jusqu'à son paroxysme : dans cet état ils pratiquaient la flagellation, se tailladaient le corps, s'émasculaient et se mutilaient en général.

1. DE FELICE (37) p. 89.

Dans les cultes religieux de ces contrées orientales la satisfaction de la pulsion agressive était associée à l'érotique, et les eunuques, qui s'émasculaient dans des accès de démence, et les innombrables prostituées, groupés souvent par centaines et par milliers autour des sanctuaires, se prêtaient à des crises d'hystérie collective.

Parmi ces éléments d'exaltés se recrutaient les meneurs des foules. Ces dernières n'étaient pas rares dans la vie publique de ces peuples orientaux : elles livraient le contingent des « spectateurs » des processions religieuses; ces foules étaient entraînées par ces spectacles, et, à leur tour, s'exaltaient, en subissant souvent un certain modelage uniforme de leur mentalité et en agissant en conformité dans les moments décisifs de la vie nationale.

Il présente un intérêt spécial d'apprendre que ces cérémonies avec processions célébrées par les multitudes, avaient pour objet la mort du dieu, suivie de sa résurrection. Ces fêtes qui se déroulaient au printemps, déchaînaient, dans la population, l'alternance des expressions de douleur, suivie de joie exhubérante : c'étaient les « orgies d'Adonis ». « L'allégresse qui succédait à la désolation générale paraît bien n'être qu'une brusque détente des nerfs surexcités et comme le fou-rire hystérique par où s'achève un accès de désespoir[1]. » Dans ces fêtes l'image de dieu, parée de la même manière qu'un cadavre, était exposée dans les sanctuaires et portée en procession. Il est surprenant de voir jusqu'à quel point la religion chrétienne a suivi, dans ses rites, les formes déjà préexistantes dans les religions de l'Orient dit « païen », pour symboliser les dogmes, essentiellement les mêmes. L'influence des cultes phéniciens s'imposa au monde méditerranéen tout entier et finit par y instaurer une véritable unité religieuse, dans laquelle le christianisme, à son tour, n'avait plus qu'à s'insérer pour le capter à son profit.

Mais le principal lieu de ce culte fut la *Crète*, où une civilisation brillante domina longtemps tout le monde égéen[2]. Là aussi il y avait des confréries d'enthousiastes, qui provoquaient l'exaltation collective par des exercices violents qu'ils exécutaient aux sons de la cithare et de la flûte et qu'ils scandaient en entrechoquant leurs armes et en poussant des cris. Ils organisaient aussi des processions dont ils dirigeaient la marche et le chant, en secouant des sistres. Le personnel de ces confréries était recruté parmi des jeunes gens se préparant au métier des armes. « Ce fait, dit De Felice (37)[3], que suffit sans doute à expliquer l'instabilité à la fois physiologique et psychologique, qui accompagne et qui suit la crise de la puberté, a toujours été l'objet d'une exploitation plus ou moins consciente dans les sociétés anciennes et modernes, sauvages et civilisées. Les institutions de notre temps ne le cèdent, sur ce point, ni à celles qui sont en vigueur aujourd'hui dans des peuplades arriérées, dont l'organisation passe à bon droit pour être restée tout à fait primitive. Il est même permis de penser que quelques-uns des régimes actuels ont poussé l'utilisation de l'extrême sensibilité des jeunes aux suggestions et aux excitations collectives jusqu'à un degré qui n'avait jamais été atteint. »

1. De Felice (37) p. 110.
2. *Ibid.*, p. 120.
3. *Ibid.*, p. 125.

Comme nous l'avons déjà remarqué, les cultes du Proche Orient ont exercé une forte influence sur la *Grèce* et sur Rome. La religion grecque était, dès ses débuts, la combinaison de deux apports : le plus important était celui de l'Égée, tributaire lui-même de l'Orient, l'autre, plus sauvage, était celui des envahisseurs venus du Nord; ses éléments, barbares en comparaison de la civilisation raffinée des populations autochtones, cédèrent peu à peu la place dominante aux formes plus évoluées et mieux adaptées à la géographie et au climat des contrées méditerranéennes, qui caractérisaient les civilisations y assises depuis des siècles. « C'est ce qui se produit aussi pour les différentes divinités et même pour Dionysos qui, lorsqu'il pénètre en Grèce, longtemps après les autres, s'est déjà chargé dans sa patrie, la Thrace, de nombreux éléments empruntés à la Phrygie, et dont la personnalité puissante, associée à toutes les ivresses du corps et de l'âme, s'imprègne progressivement du génie méditerranéen. » De cette fécondation de la culture raffinée méditerranéenne par l'esprit guerrier, plein de vigueur, des envahisseurs barbares, naquit, en Grèce, une civilisation qui atteignit le degré avancé d'évolution qu'on connaît.

En se basant sur le principe, énoncé plus haut, de la différenciation des formes de comportement d'après les pulsions élémentaires leur servant d'infrastructure, on pourrait affirmer qu'en Grèce, pays du soleil et des beautés naturelles, où l'art a atteint son expression la plus harmonieuse, c'étaient surtout les développements de la pulsion sexuelle ou nº 3, qui dominaient les manifestations dont il est question. C'est ainsi que les formes affectives de la vie collective et publique, telles que les processions et les cérémonies religieuses, intimement liées, à ces époques, à la vie politique, revêtent le caractère de manifestations orgiaques : les fêtes du culte dionysiaque, les phallophories et autres processions, dans lesquels les symboles, les expressions extatiques et les éléments burles-

ques jouent un grand rôle, en sont des exemples probants.

Ici encore, comme dans l'Orient, l'exaltation commune, facteur indispensable à ces manifestations, était entretenue jadis par des groupes d'exaltés, semblables aux Corybantes de l'Asie Mineure et aux Courètes crétois, qui cultivaient des exercices violents, des danses armées, des chasses démoniaques à travers les forêts. C'est Sparte qui excellait surtout dans ce genre de manifestations, parmi lesquelles on peut noter encore d'étranges mascarades, originaires des coutumes des envahisseurs doriens.

Même à l'époque la plus éclatante de la civilisation grecque, ces groupes d'enthousiastes, qui s'adonnaient à la fureur des orgies dans le vacarme des tympanons, des cymbales et des sistres, ont toujours recruté des adhérents, et les sectes mystiques, ouvertes aux influences orientales, se sont partout multipliées et ont exercé une action si profonde sur la philosophie que celle-ci a fini par devenir elle-même une école d'entraînement mystique[1].

Les Mystères d'Eleusis étaient de grandes manifestations populaires, dont on ne connaît pas bien encore la signification exacte, mais qui influençaient fortement l'âme populaire et avaient des rapports avec la politique.

De ces grandes manifestations d'ordre plus nettement politique et qui ont des traits communs avec les exhibitions spectaculaires, si chères aux dictateurs modernes, nous est parvenue une description, par les historiens[2], d'une grande fête, organisée à Suze, en Asie Mineure, par Alexandre le Grand, où l'on éleva des autels aux dieux olympiques et aux dieux barbares orientaux et où l'on procéda, devant des foules énormes de spectateurs, à la célébration d'un rite, qui était censé figurer la réconciliation de l'Orient et de l'Occident : des couples de jeunes gens et de jeunes filles de deux races furent unis en mariage avec une pompe spectaculaire.

En ce qui concerne la vie politique elle-même, c'est-à-dire les formes que prenaient les actes publics touchant la collectivité, on sait que les assemblées, l'agora surtout, avaient des caractères fort évolués; on reconnaît aussi des tentatives d'influencer plus ou moins rationnellement le comportement des citoyens aux élections. On connaît le goût des Athéniens pour les parodies qui raillaient les hommes politiques et leurs actions.

Mais c'est surtout la propagande de persuasion, l'art oratoire, qui étaient cultivés; il y avait même des écoles d'orateurs. Ainsi le grand tribun Démosthène se rendait au bord de la mer pour s'y exercer à couvrir de sa voix le bruit des vagues lors des tempêtes, ce qui devait lui être de profit dans les assemblées populaires houleuses. Ses joutes oratoires contre Philippe (les « Philippiques »), lui ont procuré une renommée qui s'est maintenue jusqu'à nos jours.

1. De Felice (37) p. 136.
2. Droysen (47).

L'utilisation de la « première » pulsion (combative), comme facteur de propagande politique, était relativement peu à l'honneur en Grèce et trouvait plutôt son expression dans l'activité guerrière elle-même. Quoique le cri de guerre — alalà! — eût été employé comme stimulant psychologique dans la bataille, exaltant la volonté d'attaque et le courage des troupes et apeurant les ennemis, les autres manifestations de ce genre (uniformes, étendards, discipline extérieure dans les évolutions militaires), n'étaient pas aussi développées qu'à *Rome*, par exemple, où on peut dire que le souci dominant était de faire de l'exhibition de la force un facteur psychologique destiné à intervenir dans la politique extérieure et intérieure. C'est ici que l'appréciation du facteur psychologique dans les choses militaires put pleinement s'exercer : les Romains accordaient la plus grande importance à l'éclat des uniformes, aux drapeaux, aigles et étendards, à la musique militaire, etc. Ce qui donne une note caractéristique à la direction des armées romaines, c'est le souci de donner à leurs légions l'aspect de redoutables machines de guerre collectives, pesantes, voire sinistres, écrasant tout dans leur marche destructive. On peut trouver un certain avant-goût des « doctrines » de Ludendorff, si chères au militarisme allemand et que Mussolini cherchait désespérément et vainement à inculquer aux Italiens, dans la Rome antique, surtout dans la Rome impériale. Une peur salutaire pour les adversaires, une menace dans chaque mouvement — voilà l'idée directrice de la force romaine.

L'emploi du « clamor » ou cri de guerre était très répandu chez les Romains : ils le poussaient au moment de l'attaque, accompagné de sonneries de trompettes. Et les chefs évaluaient même les chances de succès d'après l'intensité et le caractère du « clamor », émis par leurs troupes : hésitation et dissonance indiquaient une émotion de mauvais augure. Plus tard, les Romains ont même adopté le cri de guerre des Germains, appelé « barditus » et que Tacite, caractérise comme une explosion de sons rauques, qu'on rendait plus prolongés et plus retentissants, en serrant le bouclier contre la bouche. Ammien Marcellin le décrit de la manière suivante : « Ce cri terrible commençait par un murmure à peine sensible, augmentait

progressivement et finissait par éclater en un mugissement semblable à celui des vagues qui se brisent contre les rochers. Ce cri surexcitait les soldats[1]. »

L'expression la plus forte de l'action psychologique sur les foules, considérée comme fonction primordiale de l'armée romaine, est réalisée dans les cérémonies ou *parades* qui se déroulent après une grande victoire : c'est le *triomphe* dont bénéficie un grand chef. Il est intéressant de voir que la structure d'un cortège formé à l'occasion du triomphe, est assez rationnelle au point de vue de l'action psychologique sur les masses de spectateurs, souvent même d'une façon supérieure à ce que l'on voit de nos jours. Puisque dans un chapitre ultérieur, à propos de la lutte menée contre Hitler en Allemagne en 1932, nous trouverons la description détaillée d'un cortège moderne de ce genre[2], il n'est pas inutile de donner ici, à titre de comparaison, une idée d'un cortège triomphal à Rome (36). Le triomphe était la plus haute récompense pour un général victorieux. A cette occasion, les rues et les places où passait le cortège, étaient décorées de guirlandes, les temples sur son passage étaient ouverts et l'encens allumé sur tous les autels. A la tête du cortège venaient les sénateurs et les hauts dignitaires; les joueurs de trompettes, créant une atmosphère propice au déchaînement de l'enthousiasme, les suivaient. Puis venaient les dépouilles des peuples vaincus, portées sur des brancards; on voyait alors des couronnes d'or, diverses sortes de symboles de l'action guerrière et de la victoire que l'on célébrait : l'énumération des fleuves traversés, des villes conquises, etc., pouvait souvent figurer sous forme d'images plastiques. Dans un triomphe de César on put voir une sorte de pancarte, portant les mots célèbres, par lesquels il avait annoncé sa victoire au Sénat : « veni, vidi, vici ». Puis c'était le défilé des victimes destinées au sacrifice : soit des animaux comme des taureaux blancs aux cornes dorées et garnis de fleurs et de bandelettes, soit des prisonniers de marque, enchaînés ou la corde au cou; arrivés au pied du Capitole ils étaient exécutés. Venait ensuite la foule des captifs et des otages, puis les licteurs du général, revêtus de tuniques de pourpre, ainsi que les hommes qui portaient des vases où l'on faisait brûler des parfums; au son des chants et des instruments de musique marchaient plus loin des musiciens, des joueurs de cithare et de flûte. L'élément carnavalesque, destiné à faire rire la foule, y était aussi compris parfois : Appien note que, lors du cortège triomphal de Scipion, on pouvait voir

1. Darembergc et Saglio (36).
2. V. p. 393.

parmi les musiciens, un bouffon, couvert d'une tunique talaire, orné de colliers et de bracelets d'or, qui s'agitait, gesticulait et insultait les ennemis vaincus. Enfin, venait le char du triomphateur qui portait une tunique et une toge précieusement brodées, et qui était couronné de lauriers; le char, « currus », était traîné par quatre chevaux blancs, ornés de couronnes. Lui-même portait les ornements du dieu Jupiter Capitolinus. Derrière lui étaient ses fils et ses principaux lieutenants. Les soldats marchaient derrière dans l'ordre habituel, couronnés eux aussi de lauriers, portant des décorations, chantant leurs exploits et faisant des réflexions satiriques, à la grande joie des spectateurs. Tout se terminait par un banquet.

On voit qu'un tel spectacle offrait à la foule romaine la possibilité de vivre des émotions diverses, parmi lesquelles primaient, naturellement, celles qui avaient trait à la *satisfaction de la pulsion nº* 1. C'était donc un moyen de propagande politique, faite par l'État et très efficacement. Un autre moyen d'agir sur la foule, en exploitant la même pulsion, était de lui offrir les jeux du cirque. On connaît la formule pour gouverner les masses populaires, le « plebs » : le « panem et circenses » qui permettait, en langage scientifique, de faire appel aux pulsions nº 2 et 1. Les tentatives faites pour implanter à Rome des processions et des fêtes, jouant sur la pulsion sexuelle, si répandues en Grèce (comme le culte dionysiaque), n'ont pas eu de succès : on les connaît sous forme des Bacchanales, qui dégénérèrent vite, en Etrurie et à Rome, en débauches orgiaques de la pire espèce et furent prohibées par l'Etat. Elles persistèrent néanmoins, en se transformant, dans des sociétés secrètes, et furent persécutées.

Rome a subi, comme la Grèce, une forte influence de la culture religieuse des peuples du Proche Orient, subjugués par les Romains. Ainsi des fêtes du pays hittite ont été colportées à Rome, où le culte de la déesse phrygienne fut introduit en 204 av. J.-C. dans le temple de la Grande Mère sur le Palatin[1]. Ces fêtes printanières se déroulaient sous forme de processions particulières, auxquelles participaient les masses du peuple. La fête commençait le 15 mars par un défilé au cours duquel on portait au temple des roseaux fraîchement coupés (cela ne rappelle-t-il pas le dimanche des rameaux dans la religion chrétienne?). Sept jours plus tard une procession, transportant un pin, évoquait le souvenir de la mort du jeune dieu Attis (Golgotha). Suivaient deux jours de deuil et de jeûne, qui aboutissaient le 24 mars au « jour du sang » (dies sanguinis) : au milieu d'une agitation de plus en plus fréné-

1. De Felice (37) p. 114.

tique un prêtre (archigalle) s'ouvrait les veines du bras et aspergeait avec son sang le simulacre du dieu, ce qui déclenchait des scènes de frénésie collective; des fanatiques dans la foule s'emparaient de glaives et s'émasculaient. D'autres rites encore étaient célébrés, connus sous le nom de taurobole et criobole : on égorgeait des taureaux et des béliers sauvages, capturés avec le lasso, au-dessus d'une fosse, où était descendu le chasseur, qui était ainsi inondé de leur sang : l'apparition de celui-ci (symbolisant la résurrection du dieu), rougi de la tête aux pieds par l'aspersion sanglante qu'il venait de recevoir, créait une effervescence dans la foule. De Felice (37)[1] attire l'attention sur ce fait, en disant qu'« on ne peut que constater ici une fois de plus, le rôle que le sang est appelé à jouer dans l'explosion des troubles psychiques qui mènent aux extases individuelles ou collectives ».

Dans la nuit du 25 mars, le dieu était revenu à la vie, et ce lendemain était fêté comme la fête Hilaria (la joie, rappelle notre fête de Pâques). Cette fête était célébrée par des réjouissances effrénées : les bombances y étaient de règle (tout à fait comme lors des Pâques orthodoxes), et toutes les licences y étaient admises (dans la nuit de Pâques en Russie à l'Eglise et aussi le jour suivant tout le monde s'embrasse, même sans se connaître). « La cause de ce revirement est à chercher, dit De Felice (37), dans une réaction nerveuse inconsciente, qui portait les fidèles d'un extrême à l'autre et qui dénote que, sous l'empire des entraînements grégaires, auxquels ils avaient dû céder, ils avaient perdu tout contrôle d'eux-mêmes ». Les fêtes s'achevaient le 27 mars par une procession qui conduisait la statue de la Mère et le matériel de son culte au bord d'une rivière, où l'Archigalle les lavait cérémonieusement, et on les ramenait ensuite à l'intérieur du sanctuaire. Autant à l'aller qu'au retour, ce défilé s'accompagnait de manifestations bruyantes, de jets de fleurs et de chansons obscènes.

Les *acclamations de la foule* constituaient une autre forme de propagande émotive, réglée par les organes d'État et fort répandue à Rome : elles furent organisées et disciplinées sous l'Empire. Les paroles employées dans ce but étaient réglées ainsi que leur rythme[2]. Elles devinrent plus tard obligatoires et privilège exclusif de l'Empereur, de sa famille et de ses favoris. Dans la Rome républicaine les acclamations étaient encore l'expression spontanée de l'enthousiasme des citoyens. C'est Néron qui fit embrigader 5 000 jeunes gens nommés « augustales » : on les forma en bandes et on leur apprit à varier

1. (37) p. 115.
2. DAREMBERG et SAGLIO (36).

et à moduler leurs applaudissements, déclenchés, au moment voulu, par un signal; tous les assistants devaient alors répéter ce que les augustales avaient chanté. Toutes les formules étaient précisées et réglées sur un mode musical. Cet usage s'est propagé aussi à la cour de Byzance, et jusqu'au Moyen âge, et on en retrouve les traces dans la liturgie ecclésiastique. A Rome, les acclamations étaient également en usage au théâtre et aux jeux du Cirque, où l'on excitait artificiellement la foule, au moment des persécutions des chrétiens, en l'incitant à proférer contre eux des cris de mort. Il est curieux qu'après la mort de Commode, on ait laissé répéter les mêmes acclamations par dérision, et pour insulter sa mémoire. Le Sénat avait même ordonné l'emploi de formules précises d'imprécations publiques après la mort de cet empereur.

Un symbole plastique comme moyen de propagande de l'idée romaine est fort connu : c'est le *salut romain* du bras tendu en avant que Mussolini ressuscita pour son mouvement fasciste et qui fut copié par Hitler, sans qu'on comprenne bien pour quelle raison, si ce n'est simplement pour en faire un signe de ralliement des adeptes et attirer sur eux l'attention des passants. En un mot, le faire agir comme excitant conditionnel dans la formation du réflexe propice à Hitler. Les Romains employaient ce geste théâtral dans les cas d'allocutions solennelles, surtout en pays conquis.

En ce qui concerne la propagande de persuasion à l'occasion des assemblées, des comices électoraux, etc., elle revêtait chez les Romains des formes classiques, qui sont arrivées jusqu'à nous : l'art oratoire était bien développé, on en trouve les préceptes chez Quintillien; il y avait des cours d'orateurs, des tribunes aux harangues, etc. Cicéron, célèbre par sa campagne de propagande oratoire au Sénat contre le conspirateur Catilina, parle aussi dans ses « Lettres » de la technique à employer lors des élections.

On employait pour la propagande écrite ou sous forme de symboles graphiques une sorte de pancarte (titulus), qui figurait dans les processions; ou encore des inscriptions sur les murs (graffitis électoraux à Pompéi), parfois même des caricatures et des injures, comme on en voit aujourd'hui sur les murs de nos villes. Enfin, des pamphlets jouaient le rôle de nos tracts et affiches. Même le principe des journaux se retrouvait dans le diarium. Naturellement, tout cela était encore bien primitif, surtout en raison de l'impossibilité technique où l'on se trouvait de reproduire un texte à un grand nombre d'exemplaires.

Mentionnons encore qu'à *Byzance*, on avait compris, paraît-il, la nécessité et la possibilité de guider les masses populaires,

en leur offrant des occasions d'extérioriser leurs émotions et de les utiliser à des fins politiques. C'est ainsi que des rassemblements monstres y étaient organisés à l'hippodrome, et une scène, rapportée par Théophane dans ses Chroniques[1], nous donne l'idée des méthodes employées pour jouer sur les pulsions collectives, pour faire de la propagande émotive massive : les foules assemblées chantaient des psaumes ayant trait au combat de Saint-Georges avec le dragon, tandis que Justinien II piétinait publiquement de ses propres pieds son adversaire vaincu, Léonce. Un autre fait de ce genre, se jouant au même hippodrome, est connu : c'est un dialogue rythmé entre la foule insurgée des adhérents au parti « vert » contre l'Empereur Justinien le Grand et son émissaire Callopodius, lors de la révolte Nika.

L'histoire des *premiers temps chrétiens* est pleine d'exemples de propagande — on pourrait affirmer que jamais par la suite la propagande sous forme de symboles n'a pris une telle ampleur sinon dans ces derniers temps. On peut presque dire que c'est alors que la « propagande moderne », comme on la nomme aujourd'hui, était employée de la manière la plus outrancière. Son extension et son efficacité tiennent en grande partie à ce que le symbole de cette propagande, la *Croix*, était une forme tout indiquée pour permettre une merveilleuse réussite : hautement émotionnelle, évoquant l'idée du sacrifice, très facile à reproduire. Le plus simple de tous les symboles connus — ce signe pouvait se répandre partout et agir comme facteur conditionnant du réflexe de ralliement, le plus aisément du monde. On sait quelle importance a pris ce symbole au début des persécutions, dans les catacombes. D'autres formes symboliques — la magnificence des liturgies, la musique, et aussi l'organisation rationnelle, qui fut donnée presque dès le début à la diffusion de l'idée chrétienne, par la création des cadres ecclésiastiques et des missionnaires propagandistes, sont à l'origine de la puissance de l'Église, surtout catholique, au Moyen âge et jusqu'aux temps modernes.

Le nom même de *propagande* est pour la première fois employé par l'Église dans l'expression latine « de propaganda fide » (la foi à propager). Mais tout en ayant recours à la propagande émotive, l'Église catholique ne néglige pas de la baser sur des conceptions théoriques sous forme d'un manifeste ou profession de foi : le Credo ou Symbole de Nicée, qui, en termes concis, condense l'essentiel de la foi catholique. Nous voyons là, pour la première fois, apparaître un document

1. Vasiliev (161).

de la propagande à persuasion, comme nous l'avons définie à différence de la propagande émotive.

Toutefois, au Proche Orient, berceau des religions de l'Antiquité, comme aussi du Christianisme, persistent les tendances émotives, qui déterminent le comportement des masses populaires, qui prend souvent le caractère d'action des foules, sous forme de cérémonies religieuses, de fêtes, de processions, où les états d'entraînements grégaires se manifestent comme toujours. Les formes de propagande affective sont les plus répandues dans les relations entre les masses et ceux qui dirigent leur existence. Sur la base de ces faits surgissent des mouvements populaires qui, en apparence spontanément, cherchent à amalgamer les vieilles coutumes et habitudes avec la nouvelle foi, en provoquant souvent des conflits qui ébranlent la vie religieuse et sociale. Ainsi, au IIe siècle de notre ère, on voit un mouvement religieux surgir dans les Églises d'Asie Mineure, qui est connu sous le nom de *Montanisme* à cause de son instigateur, Montan, un exalté qui se disait Dieu, et dont les adeptes suivaient les règles d'une diététique spéciale rituelle[1]. Montan a su mettre sur pied l'organisation matérielle de sa communauté, qui prospéra pendant quelques siècles et s'étendit en Orient et en Occident, jusqu'à ce que l'Empereur Justinien à Byzance parvînt à la supprimer impitoyablement. Dans ce mouvement, les fidèles pratiquaient les extases collectives, sous l'empire desquelles des fanatiques « prophétisaient », c'est-à-dire s'adonnaient à la glossolalie. Il y a eu des communautés de possédés avec un clergé féminin. Les adeptes de ce mouvement avaient aussi des tendances ascétiques et étaient persécutés à cause de la prétention de restaurer le droit à la libre inspiration prophétique, que la hiérarchie sacerdotale bridait. « Les suicides par groupes entiers dans leurs églises dénotent, comme le dit De Felice (37)[2], la puissance des entraînements grégaires dont les partisans de la « nouvelle prophétie » étaient coutumiers et qui leur procuraient leurs extases collectives. » Malgré les efforts de l'Église pour la détruire, la religion de la Grande Mère se maintenait au sein des masses populaires, et, « en 431, le Conseil d'Église, dans la ville même où la déesse avait possédé l'un de ses temples les plus fameux, sous la pression de la foule et des moines, dut se plier en condamnant Nestorius[3] et en décernant à Marie le titre de Théotokos qu'elle allait porter désormais et qui faisait d'elle la Mère de Dieu ».

1. De Felice (37) p. 140.
2. (37) p. 147.
3. De Felice (37) p. 147.

L'enthousiasme d'autrefois, dont le dernier vestige était le montanisme, a eu sa renaissance dans l'*Islam*. C'est l'origine des ordres de derviches et des confréries d'extatiques dans le monde musulman, qui connurent une forte extension. Les cérémonies, lors des pèlerinages sur le lieu saint à La Mecque, au centre duquel se dressait le fétiche Ka'ba, un bloc de rocher noir, comportaient des purifications, des sacrifices sanglants, suivis de repas rituels (encore un témoignage pour notre point de vue sur les relations entre les rites religieux et la pulsion alimentaire[1]), et d'une procession, appelée tawâf, qui circulait sept fois de suite autour de la pierre sainte. La marche du cortège était scandée par des cris, des chants et par le bruit des cymbales, ce qui contribuait à provoquer une effervescence collective[2]. La foule est parfois prise d'une panique et fuit éperdument. Cette course folle des pèlerins, qui se bousculent et s'écrasent, coûte la vie à plusieurs d'entre eux. « Ces scènes de violence s'achèvent par l'égorgement des innombrables bêtes qu'on offre en sacrifice et dont la chair est immédiatement consommée, sur un sol inondé de sang et jonché de débris. »

En Europe, au *Moyen âge*, le christianisme est sans cesse agité par des troubles qui naissent en son sein, surtout dans les *pays germaniques*. Au XIIe siècle un exalté du nom de Tanchelm[3] s'impose à Anvers comme dictateur mystique et propage un délire collectif. Il se prétendit être l'époux de la Vierge Marie, se construisit lui-même un temple et laissait chanter des hymnes en son honneur. « Tanchelm avait pris soin d'appuyer sa tyrannie sur les mesures les plus propres à impressionner les foules et à étouffer en elles les moindres velléités d'insubordination. Lorsqu'il paraissait en public, il s'entourait d'un faste inouï. Ses vêtements resplendissaient d'or et sa tête était ornée d'une coiffure extraordinaire. Il organisait pour sa communauté de grands banquets au cours desquels il prononçait des discours apocalyptiques. Douze « apôtres », dirigés par le forgeron Manassé, formaient son conseil et trois mille soldats composaient sa garde. Il se livrait à des orgies avec les femmes de ses dévots, qui étaient envahis par une frénésie de soumission : on se partageait même l'eau de ses bains afin de la conserver comme relique.

1. V. p. 164.
2. « Ce rite primitif des nomades du désert est décrit dans l'Ancien Testament. N'est-ce pas, en effet, un véritable tawâf, que les Israéliens exécutent autour de la ville de Jéricho, vouée à l'interdit? » — Citation de DE FELICE (37) p. 149, note.
3. DE FELICE (37) p. 301.

L'exemple de Tanchelm montre avec quelle promptitude l'emploi de certains procédés peut réduire une population à une passivité complète en face des prétentions les plus invraisemblables. »

Une des époques où la ferveur religieuse s'est étroitement combinée avec des revendications sociales et matérielles, était celle des *croisades*, où des entraînements grégaires mystico-politiques connurent une diffusion en Europe : ainsi en 1145 un moine, Raoul, prêcha par des exhortations véhémentes en latin, la guerre sainte et les massacres des Juifs; il fut suivi d'autant plus volontiers que ses paroles, non comprises, paraissaient merveilleuses. Les mouvements populaires, issus de l'effervescence causée par les croisades, étaient, surtout en Allemagne, *toujours suivis de massacres des juifs*. A la fin du XVe siècle, la manie des pèlerinages a pris le caractère d'une sorte de psychose[1], déferlant sur l'Allemagne qui paraît prédisposée à des épidémies de ce genre. Dans ces mouvements une ferveur naïve s'allie à une impitoyable férocité, ils sont dirigés contre les riches, les juifs et les prêtres.

Le mouvement de Tanchelm avait pour cause la misère sociale et est connu, dans l'histoire, comme un mouvement de « socialisme théocratique », comme aussi le mouvement de Hans Böheim[2] à la fin du XVe siècle, qui était spécialement hostile aux prêtres. Böheim était un jeune illuminé, berger et musicien. Il était « le prophète et le réformateur que l'Allemagne entière attendait ». Munis de cierges et chantant des hymnes, des milliers de fanatiques accouraient de partout, afin de contempler et d'entendre celui en qui ils saluaient une sorte de demi-dieu. Il fut arrêté par l'évêque de Wurzbourg et brûlé vif.

De Felice (37), précise que « malgré la répression impitoyable, il persistait, au sein des masses germaniques, trois tendances qui donnaient fatalement lieu à de nouvelles révoltes : c'était d'abord, une prédisposition naturelle aux entraînements grégaires, ensuite un penchant irrésistible à voir toujours dans des revendications d'ordre terrestre et matériel l'expression même de la volonté divine, enfin une propension marquée à se livrer aveuglément aux suggestions des meneurs. Ces trois facteurs contribuèrent puissamment à provoquer, durant la première moitié du XVIe siècle, deux grands mouvements mystico-politiques, celui qu'on désigne sous le nom de « Guerre des paysans » et celui des anabaptistes de Munster ».

1. DE FELICE (37) p. 298.
2. *Ibid.*, p. 304.

Dans le premier, cent mille personnes moururent des suites des représailles des nobles. Des châteaux et des monastères furent pillés et détruits par centaines. Parmi les meneurs il y eut des aventuriers comme Götz von Berlichingen « l'homme à la main de fer » et Florian Geyer, le chef de la « bande noire ». Ce dernier était pour Hitler un précurseur et un héros, car Hitler tenait à montrer que son mouvement se rattachait au souvenir du mouvement révolutionnaire que fut la *guerre des paysans*[1] : pendant l'occupation de Paris dans la 2e guerre mondiale les nazis occupèrent le Lycée Montaigne, le transformèrent en caserne et le baptisèrent en « Florian Geyer Burg ». L'âme même de la guerre des paysans était Thomas Münzer, un illuminé, qui fanatisait les masses par des procédés propagandistes, qui les jetaient dans un état de démence tel, qu'armés sommairement et entourés des troupes de la noblesse à Schlachtberg près de Frankenhausen, ils attendaient une aide miraculeuse du ciel et furent massacrés.

Quelques années après la débâcle des paysans et la mort de Münzer, une grande épidémie de frénésie grégaire, connue sous le nom de mouvement des *anabaptistes* éclatait à *Münster*. « De vieilles hérésies mystiques et anarchiques du Moyen âge[2] trouvèrent dans la crise de la Réforme une occasion propice d'étendre leur influence. » Les persécutions provoquèrent une exaltation intense, qui touchait au délire. En Hollande, par exemple, il y eut des personnes que l'imminence annoncée de la catastrophe finale terrifia au point qu'elles s'enfuyaient dans les champs et grimpaient sur les arbres « pour y attendre la venue de Jésus-Christ ». A Amsterdam, des hommes et des femmes, après avoir brûlé leurs vêtements, couraient nus dans les rues en criant « Malheur! La vengeance de Dieu! ». Ils refusaient des habits, en disant qu'il fallait que la vérité fût toute nue[3] ». Des anabaptistes Jean Matthys et Jean de Leyde, un beau jeune homme, et d'autres fanatiques surent entraîner avec eux à Münster d'abord, les femmes et puis les hommes, à une émeute qui mit la ville en leur pouvoir. Pendant le siège de la ville qui suivit, Jean de Leyde, qui a succédé à Matthys mort, se proclama roi de Münster, institua la polygamie, et tint la foule en exaltation par des fêtes et spectacles sanglants. Une fois, Jean de Leyde traîna devant l'assemblée des fidèles une de ses femmes, dont il avait une douzaine, qu'il accusa d'avoir

1. De Felice (37) p. 304.
2. *Ibid.*, p. 314.
3. De Felice (37) p. 317.

tenu des propos désobligeants contre lui. Il la força à se mettre à genoux, lui trancha la tête et piétina son cadavre. Pendant ce temps, ses compagnes chantaient un cantique. Tout le monde ensuite commença à danser. La famine et la démence collective s'y aggravèrent encore. La débauche frénétique, qui n'épargnait même plus les filles de douze ans, atteint son paroxysme : les assiégés mangeaient des choses immondes et de la chair humaine. Enfin, la place fut prise et un massacre général conclut l'histoire de cette épopée de folie collective.

Toujours en relation avec la vie religieuse du Moyen âge et des premiers siècles suivants, venaient des faits d'entraînements grégaires, qui aboutissaient en épidémies de possession et de procès de sorcellerie. Ils se sont répandus jusque dans les couvents des nonnes et ont souvent coïncidé avec des périodes de guerre et de pillages, de peste et de disette, quand les populations étaient épuisées. C'étaient des psychonévroses collectives, dans lesquelles les possédés prenaient des postures anormales et même indécentes, se contorsionnaient et proféraient des blasphèmes. Comme le note De Felice[1] (37), « le romantisme allemand a trouvé un goût maladif pour un merveilleux diabolique, dans sa hantise de la magie, dans ses nostalgies nocturnes et ses rêves de sabbats cosmiques, où des esprits élémentaires dansent au clair de lune ».

Le fondateur du méthodisme au XVIIIe siècle, Wesley, note dans son Journal[2] les effets extraordinaires de ses sermons : les auditeurs étaient secoués de frissons et de convulsions, poussaient des cris inarticulés — glossolalie — s'écroulaient au sol, « comme frappés par la foudre ». Wesley lui-même considérait ces effets comme possessions démoniaques, exhortait les assistants à garder leur sang-froid et imposait à ses disciples une organisation qui devait les prémunir contre le retour de pareils désordres.

Des cas d'entraînements grégaires à base religieuse sont parvenus jusqu'à nos jours : nous en avons vus en ce qui concerne les milieux catholiques, dans les pèlerinages, comme ceux de Lourdes. Parmi les protestants les plus connus sont ceux du « réveil » dans le pays de Galles en 1904-05. Ces mouvements d'enthousiasme se sont produits à la fois dans le domaine religieux et sur le terrain national. La poésie et la musique jouent un grand rôle dans leur existence[3]. Comme le

1. De Felice (37) p. 189.
2. *Ibid.*, p. 273.
3. Rogues de Fursac (136) cité par De Felice (37) p. 279.

note De Felice[1] (37), il y a des différences des effets de ces phénomènes dans les milieux catholiques et protestants : dans les premiers ils donnent surtout naissance à des troubles physiques, dans les seconds ils causent principalement des changements d'ordre moral. Le *revivalisme* est une technique pour « réveiller les âmes ». Dès que l'auditoire commençait à se grouper, tel ou tel des fidèles entonnait un cantique et l'assemblée se joignait aussitôt à lui; ils finissaient par se griser de leurs propres chants : certains refrains étaient repris dix à vingt fois; une « véritable houle qui passe et repasse sur l'assemblée[2]. L'ivresse, provoquée par une musique persistante, engendrait des gesticulations bizarres, des crises de larmes et des accès d'enthousiasme frénétique. Les discours se transformaient en une mélopée plaintive, rappelant la glossolalie : ce phénomène, qui est contagieux, est connu sous le nom de hwyl. Un jeune mineur gallois, Evan Roberts, était un apôtre reconnu dans ce mouvement : « sa simple apparition produisait une impression profonde », provoquait des avalanches de prières dans les assemblées et des conversions en masse. Il est intéressant de noter, comme le fait H. Bois[3], que « son influence, à peu près comme l'attraction d'un corps, rayonnait autour de lui, mais avec une intensité qui s'affaiblissait à mesure qu'augmentait la distance des hommes touchés par son rayon ». « Un autre prédicateur revivaliste a reconnu, dans son autobiographie, qu'il n'avait pas réussi à émouvoir les gens au-delà d'une certaine localité et que, dans une salle où il présidait une réunion, une ligne diagonale, traversant son auditoire, séparait ceux qui s'étaient laissé convaincre de ceux qui restaient réfractaires à ses appels ». Et il conclut sur la possibilité d'expliquer ces phénomènes « par la propagation d'ondes encore mystérieuses, que la puissance de suggestion, qui émanait de certaines assemblées se soit étendue en dehors des chapelles, qu'elle ait agi à distance sur de nombreuses personnes, avec des effets attractifs ou répulsifs, et qu'elle ait été jusqu'à provoquer dans une localité une « panique émotive », au cours de laquelle des gens sautèrent de leur lit et se précipitèrent, à peine vêtus, vers la salle où se tenait la réunion... »

Nous nous sommes arrêtés un peu longuement sur les faits des entraînements grégaires, si excellement illustrés par De Felice (37), et qui donnent la clef pour la compréhension

1. De Felice (37) p. 274.
2. De Felice (37) p. 280.
3. Cité par De Felice (37) p. 288.

de l'influence du milieu dans le déclenchement des phénomènes psychiques que nous avons désignés comme des effets du « viol psychique » des masses humaines. Nous avons vu en même temps de cet aperçu historique que l'Allemagne s'est montrée comme un pays où, au cours des siècles, ces phénomènes trouvaient une ambiance psychique, favorisant leur éclosion sur une vaste échelle comme celle observée lors du mouvement nazi, qui nous est contemporain.

Le Moyen âge, la Renaissance et l'époque des Encyclopédistes et de l'Humanisme, ont vu décliner peu à peu les tendances à la propagande émotionnelle et populaire et surgir le rationalisme, mouvement qui s'est maintenu jusqu'à la *Révolution Française*, où on peut constater une vraie explosion d'agitation et de propagande, qui prend une allure aussi intense que violente et dont le principe de lutte ou de la pulsion numéro 1, comme nous l'avons dénommée, devient le ressort le plus intime et le plus efficace. A partir de ce temps, c'est surtout l'idée du progrès, l'idée émancipatrice de l'humanité qui s'empare de ces moyens de propagande populaire et les manœuvre avec plus ou moins de succès. Si nous examinons quelque peu les procédés propagandistes de la Révolution, c'est surtout l'emploi très large des symboles qui nous frappe : c'est le drapeau tricolore, comme symbole visuel, les accents de la *Marseillaise* comme symbole vocal et auditif, ainsi que le terme « citoyen » employé à la place de « Monsieur » et qui date d'octobre 1792.

L'emprise de ces symboles sur les masses fut si grande que leur influence persiste jusqu'à nos jours dans l'âme du peuple français, ils se propagèrent même hors des frontières de France, et c'est ainsi que la *Marseillaise* est devenue pour beaucoup de peuples le chant de la Liberté par excellence. Mais la Révolution a employé d'autres symboles encore qui jouèrent un grand rôle dans les mouvements populaires de cette époque. Par exemple, la cocarde tricolore des révolutionnaires, la cocarde blanche, ou le pouf rouge des aristocrates, étaient des signes distinctifs, qui, arborés, déclenchaient des émotions déterminées et incitaient à certaines actions. Il est intéressant de rapporter ici l'épisode suivant, qui montre le jeu combiné des pulsions déterminant la création de ces symboles : au Château de Versailles, les dames de la Cour distribuaient des cocardes blanches, en disant aux officiers : « Conservez-la bien, cette cocarde, c'est la seule bonne, la triomphante » et à ceux qui l'acceptaient, elles donnaient leur main à baiser. C'est un bon exemple de l'association de la pulsion combative à la pulsion sexuelle. Les Vendéens pendaient leurs chapelets au cou, à la boutonnière, en sautoir, en associant ainsi la pulsion

combative aux émotions religieuses. Le bonnet de laine rouge des sans-culottes, symbole populaire de la Révolution, a une action si puissante, magique presque, que la foule qui frémissait de haine, tout à l'heure, contre « Monsieur Veto », le Roi, s'extasie et l'acclame aux cris de « Vive le Roi », quand ce dernier, pris de peur devant le peuple qui a envahi le 20 juin 1792 son palais, se coiffe lui-même du bonnet rouge[1].

Il est intéressant de constater qu'à cette époque, les symboles qu'on emploie ont toujours tendance à correspondre, à première vue, à leur signification, à évoquer immédiatement, l'émotion génératrice : par exemple, les Jacobins adoptent le symbole caractéristique de l' « œil vigilant », rappelant qu'ils considèrent leur club, comme un organe de contrôle public, méfiant à juste titre et veillant à ce que les droits du peuple révolté ne soient pas méconnus, ni ses espoirs trompés. Dans un cortège on porte au bout d'une pique une vieille culotte avec cette devise « Vivent les sans-culottes ». Quand les catholiques, ayant pris en 1791 une église à bail, veulent y célébrer la messe du dimanche, les révolutionnaires suspendent à la porte une poignée de verges, avec ce placard « Avis aux dévotes aristocrates, médecine purgative, distribuée gratis le dimanche 17 avril ».

Cet exemple montre que la menace de la force physique est, au cours de la Grande Révolution, le « primum movens » de l'action propagandiste; elle se manifeste, d'ailleurs, dans une mesure grandissante pendant toute la marche des événements. Les *piques* en sont le vrai signe, sous lequel la Révolution se déroule. Elles figurent partout : dans les caricatures, dans les affiches, dans les cortèges. Une estampe de ce temps montre Louis XVI, couronne en tête, assis à une table, avec un sans-culotte en bonnet rouge, et jouant une partie de cartes; le roi prononce les paroles suivantes : « J'ai écarté les cœurs, il a les piques[2]. » Les clubs révolutionnaires fabriquent des piques en 1791 et 1792 et les distribuent au peuple, réalisant ainsi l'union de ce symbole avec sa réalité armée, orientant donc délibérément la propagande sur la voie de la violence psychique. L'historien[3] décrit les formes symboliques que prennent ces piques : « ... piques de 8 à 10 pieds, d'aspect formidable et de toute espèce, piques à feuilles de laurier, à trèfle, à broche, à cœur, à langue de serpent, à fourchon, à stylet, à cornes, etc. » Dans un cortège on voit un cœur de veau tout saignant, porté au bout d'une pique, avec cette inscription : « cœur d'aristocrate ».

1. TAINE (150).
2. LAVISSE (90).
3. TAINE (150).

L'élément « action de masse », associé à celui de la combativité, de la violence, domine toute la Révolution Française : ce sont les manifestations turbulentes contre les Assemblées, la « marche sur Versailles », l'érection de l'échafaud sur les grandes places, qui le témoignent.

Et pourtant ces tendances violentes, sanguinaires, s'accordent avec la bonhomie du peuple parisien : dans le même cortège, cité ci-dessus, on exécute des danses patriotiques, des sarabandes, on chante et on s'embrasse, on porte avec soi l'arbre de la Liberté, qu'on plante en triomphe et au milieu de la joie générale. Voilà un exemple, où les deux dérivés de la même pulsion — la menace, déclenchant la peur, et l'enthousiasme, l'extase — sont exploités par une action de propagande.

Mais c'est surtout le « chant de guerre pour l'Armée du Rhin », composé par Rouget de Lisle à Strasbourg, connu sous le nom de *La Marseillaise*, qui est le « stimulus » principal déclenchant l'extase patriotique et combative. Ce sont les Fédérés de Marseille qui la portèrent à travers la France en 1792 au cours de leur marche vers la capitale. L'historien[1] décrit l'émotion qui envahit tous les cœurs, quand le « bataillon des Marseillais débouche le 30 juillet par le « faubourg de gloire », le faubourg St-Antoine, sur la Place de la Bastille, tambours battants, le drapeau tricolore déployé, à une allure martiale, chantant l'hymne, encore inconnu à Paris, de l'armée du Rhin. Dans ce faubourg révolutionnaire, le cri « Aux Armes! Citoyens, formez vos bataillons », l'invocation glorieuse « Amour sacré de la Patrie, conduis, soutiens nos bras vengeurs », ces appels à la vengeance, au combat contre « cette horde d'esclaves, de traîtres, de rois conjurés », tout fit vibrer violemment les âmes. « Les larmes, dit le journal d'Hébert, *Le Père Duchesne*, coulaient de tous les yeux; l'air retentissait des cris de « Vive la Nation! Vive la Liberté! »

Il n'est pas sans intérêt d'apprendre que les adversaires de la révolution, les Vendéens, par exemple, se battaient en 1793 contre les forces républicaines, en chantant, eux aussi, la *Marseillaise*, mais sur d'autres paroles : « Aux armes, Poitevins! Formez vos bataillons! Marchons! Le sang des bleus rougira vos sillons[1]. » Ce phénomène n'est pas rare dans l'histoire de la propagande : de nos jours, le mouvement nazi avait aussi adopté certains chants révolutionnaires, surtout russes, en adaptant le texte à ses propres buts — même les accents de l'Internationale furent plagiés par Hitler, qui était, comme nous le verrons plus loin, un éclectique : rien d'original dans

1. LAVISSE (90).

sa propagande, mais une accumulation rationnelle de principes et de formes, épars de-ci de-là.

Un autre chant de la Grande Révolution qui a eu son histoire, est celui de *Ça Ira*, connu aussi sous le nom de « Carmagnole ». Il fut chanté par les Fédérés, et par le peuple de Paris quand on aménageait en hâte le Champ de Mars pour la grande fête de la Fédération du 14 juillet 1790; il traduit bien l'idée maîtresse de la Révolution, et un certain optimisme populaire : « Celui qui s'élève, on l'abaissera. Et qui s'abaisse, on l'élèvera. Ah! Ça ira, ça ira, ça ira! » A la tombée du jour, réunies, les équipes populaires, revenant du Champ de Mars, défilaient dans Paris, derrière un tambour et un fifre, saluées par des applaudissements et par des cris de « Vive la Nation! Vive la Liberté! » Les éléments de violence aussi se font jour, peu à peu, dans ce chant qui est un exemple probant de la facilité de la contagion psychique, qui s'appuie sur cette pulsion, puisqu'on ajoute : « Les aristocrates à la lanterne! Les aristocrates, on les pendra! » Après la victoire du 9 Thermidor, des jeunes gens, hostiles à la Révolution jacobine, les Muscadins, qui affichaient une grande élégance et combattaient les symboles des Jacobins, s'en prirent même au costume révolutionnaire : ils s'acharnaient surtout contre le bonnet rouge, molestaient les colporteurs des feuilles jacobines et leur chant de ralliement fut le « Réveil du Peuple » (1795). Il y eut alors une sorte de guerre à coups de cris, celui des muscadins étant, à la vue des révolutionnaires, « Vive la Convention », et leurs adversaires ripostant « Vivent les Jacobins ».

A côté de la guerre propagandiste des symboles, décrite ci-dessus, qui rappelle la lutte pour le pouvoir en 1932 en Allemagne, les trois procédés de propagande qui dominent la Grande Révolution française, furent les journaux, les Clubs et les fêtes publiques; on peut dire que ni avant, ni après cette époque, les journaux et la littérature pamphlétiste n'ont eu l'importance qu'ils acquirent pendant cette période de luttes politiques. Les journaux, surtout l'*Ami du Peuple*, de Marat, idole de Paris, les libelles, les placards des clubs affichés sur les murs de Paris et d'autres villes, tiennent le peuple en haleine. « Toutes les indignations, les colères et les soulèvements du peuple, grondent d'abord dans les journaux. C'est une force révolutionnaire, toujours en éveil et en action : elle propage l'esprit patriotique jusque dans les campagnes[1]. » Les procédés sont ceux qu'employait Hitler en 1932 quand il proférait ses menaces : « Köpfe werden rollen! » (les têtes rouleront). Marat ne croyait pas à la sagesse populaire, il

1. LAVISSE (90).

rêvait d'un César, d'un « tribun militaire... marquant les têtes à abattre ». Marat disait : « Je suis l'œil du peuple... j'attaquerai les fripons, je démasquerai les hypocrites, je dénoncerai les traîtres... » Et Hitler : « Je suis votre porte-parole, le Trommler (le Tambour)... Je fusillerai les récalcitrants, quand je viendrai au pouvoir... » (Document de Boxheim en 1931).

Marat incite, par ses écrits, à la révolte violente, il écrit dans un pamphlet en 1790 : « C'en est fait de vous, si vous ne courez aux armes. » Un placard du 23 juin 1792 dit : « Si vous vous refusez à nos vœux, nos bras sont levés, et nous frapperons les traîtres partout où ils se trouveront, même parmi nous. » Plus tard, au déclin des Jacobins, leurs adversaires mènent une campagne pamphlétiste d'égale violence et basée sur les mêmes pulsions : on écrit « buveurs de sang » (slogan très populaire aussi dans la révolution russe 120 ans plus tard), « Barrère porterait des bottes en cuir humain », « les massacreurs de septembre auraient mangé les cœurs de leurs victimes », « une femme aurait avorté à la vue du mufle de Danton »... etc. (37). Des plaisanteries, des invectives, des calomnies, des épigrammes et des bons mots, abondent dans la presse à l'époque du Directoire.

L'autre forme de propagande, caractéristique de la Révolution française, c'est l'éclosion des discours d'agitation, soutenue dans et par les *Clubs*, surtout ceux des Jacobins. C'est, en vérité, là que couve et « se fait » la Révolution. Robespierre est des leurs. Ils s'efforcent de faire de la propagande de raisonnement, de persuasion, de former dans le pays un esprit public uniforme, de créer l'unité morale de la nation. « Le club est le ferment de la Révolution, dit Lavisse (90), et l'esprit jacobin c'est le patriotisme, la foi dans la Révolution, chaque jour accrue par l'obligation de lutte contre les aristocraties nobiliaire, ecclésiastique, militaire et judiciaire. » Plus les difficultés s'accumulent, plus les Jacobins sont conduits à spéculer sur l'émotivité populaire; ce sont eux qui, en formant les meneurs, fomentent l'agitation des rues, qui organisent la pression des galeries sur les assemblées, qui profèrent des menaces et aiguillonnent les pulsions primitives des foules; ils introduisent la pratique des injures dans le combat politique, ils sont fauteurs de l'exaltation, plus ou moins savamment dirigée. Le vocabulaire de leur propagande se rétrécit de plus en plus, l'aspect de leurs séances devient de plus en plus tumultueux. L'activité propagandiste, les procédés d'excitation des Jacobins, sont décrits par Taine (150), dans le passage suivant : « Tout est débité, déclamé ou plutôt crié, publiquement en plein jour, devant les fenêtres du roi, par des harangueurs, montés sur des chaises... tantôt des placards

qu'on affiche dans les faubourgs, tantôt des pétitions qu'on colporte dans les sections et dans les clubs, tantôt des motions que l'on agite dans les groupes des Tuileries... »

A côté du club des Jacobins, un autre, plus démocratique, celui des Cordeliers est composé des meilleurs orateurs, des entraîneurs d'hommes les plus actifs, comme Danton, Hébert, Marat, Camille Desmoulins. Ils sont aussi révolutionnaires et violents que les Jacobins, mais dans leur propagande ils adoptent le tutoiement; ils s'appellent « frères » et « sœurs », ils sont plus souples, moins théoriciens, plus hommes d'action.

Comme effet de toute cette propagande violente de la violence, toute la vie politique est dominée de plus en plus par *la Terreur qui engendre la peur*. Déjà au commencement de la Révolution, en 1789, cette dernière se propage, surtout dans les campagnes : nous avons déjà parlé, au cinquième chapitre, des paniques à cette époque, connues sous le nom de la « Grande Peur ». A la fin de 1792, la peur gagne même les députés de la Convention. Taine (150), dit : « Robespierre avertit que le parti le plus fort est aussi le plus sûr. On se répète qu'il est prudent, même nécessaire, de ne pas contrarier le peuple en émotion. Parmi les 500 députés de la Plaine, il y en a beaucoup de cette sorte; on les appelle « les crapauds du Marais » : ils deviennent vite les figurants muets ou plutôt des mannequins homicides. Sous le regard de Robespierre, « leur cœur, maigri d'épouvante, leur remonte dans la gorge »; sur leur visage est inscrite « la pâleur de la crainte ou l'abandon du désespoir. »

Il est aisé de comprendre qu'ayant bâti toute la propagande de la Révolution sur la base de la pulsion combative, l'esprit militaire éclate, dès qu'apparaît la menace de complications extérieures, de guerre. A cette époque le chant de la Révolution, *Ça ira!* s'achève en une explosion guerrière[1] :

> ... « La Fayette dit : « vienne qui voudra,
> Le patriotisme leur répondra. »
> Sans craindre ni feu ni flamme
> Le Français toujours vaincra.
> Ah! Ça ira, ça ira, ça ira. »

L'enthousiasme des armées de la Révolution qui s'est manifesté alors, et qui a permis les campagnes victorieuses que l'on connaît, est compréhensible. Enfin le procédé de propagande, peut-être le plus caractéristique de la Révolution française, est celui des *fêtes publiques* qui prennent un éclat et une importance tout à fait exceptionnels à cette époque.

1. Lavisse (90).

Robespierre demande en 1792 que l'on fortifie « l'esprit public par l'éducation dont les grands moyens sont les spectacles et les fêtes publiques ».

La première grande fête de la Révolution fut celle de la Fédération, le 14 juillet 1790. Elle se déroula sous le signe d'un grand enthousiasme spontané du peuple, qui lui-même prit une part active à la préparation de la fête. Une nouvelle mystique, « un nouveau culte, dit l'historien[1], était en train de naître : avec ses dogmes, ses paroles liturgiques, son autel, son chant, sa musique, ses insignes... Les fédérations furent une explosion d'amour, de concorde et d'unité nationale ».

On dressa au milieu du Champ de Mars l'autel de la Patrie, où l'on déposait les pétitions, où on faisait des serments. Devant cet autel, haut de six mètres, on exécutait des danses, de joyeuses « farandoles », on chantait, on organisait des banquets. A cette fête assistaient 160 000 personnes assises et 150 000 debout, qui étaient toutes décorées de rubans tricolores. 1 200 musiciens y étaient rassemblés. Un cortège de 50 000 personnes déboucha sur le Champ de Mars, constitué d'électeurs, d'administrateurs, de députés à l'Assemblée Constituante, d'un bataillon d'enfants et d'un autre de vieillards. Vinrent ensuite les fédérés des départements, portant comme bannières des carrés blancs, ornés de petites cravates tricolores.

Un enthousiasme délirant régnait. Cette fête fut suivie en province par d'innombrables fêtes champêtres, qui créaient un mouvement général de joie, de confiance et d'espoir. Des autels de la Nation furent érigés partout, on y célébrait des mariages, on mettait sur l'autel un petit enfant, parfois un nouveau-né, qu'on comblait de dons, de vœux; le symbolisme le plus pathétique était à l'ordre du jour. Ces fêtes étaient presque toujours présidées par des vieillards, qu'on entourait d'enfants et de jeunes filles en robes blanches, ceinturées du ruban tricolore. On voit que c'étaient surtout les pulsions 3 et 4 (sexuelle sublimée et parentale), auxquelles toute cette propagande, plus ou moins consciente, faisait appel. Mais déjà, dans certaines provinces, on rencontrait à ces fêtes aussi des figures de femmes armées, drapeau en tête, maniant l'épée nue — une combinaison curieuse d'émotions, relevant de la pulsion combative, associée à la pulsion sexuelle.

Au fur et à mesure de l'évolution de la Révolution vers un caractère de plus en plus grave et tragique, ses cortèges et ses fêtes deviennent plus nerveux, plus violents et aussi plus austères. Ainsi, dans la fête funèbre du 26 août 1792, en

1. Lavisse (90).

l'honneur des morts du 10 août, on porte des étendards commémoratifs avec la liste des massacres perpétrés par la Cour et ses agents : massacres de Nancy, de Nîmes, etc. Des gardes nationaux en uniforme, des citoyens armés de piques, des femmes en robe blanche et ceinture noire, forment le cortège, qui s'avance accompagné par la musique de Gossec sur un air de marche funèbre. La fête était organisée par Sergent et selon l'expression de Taine (150), devait sciemment « inspirer tour à tour le recueillement et l'indignation ». On voit donc déjà des éléments d'une direction consciente des émotions des masses, éléments, par conséquent, d'une propagande méthodique.

Au cours de l'année 1793 on assite au développement d'une vraie religion patriotique, devenue « montagnarde », d'un *culte révolutionnaire*. Des baptêmes laïques sur l'autel de la Patrie, la cérémonie à la cathédrale, en l'honneur de Brutus, d'autres manifestations se succèdent. Le cérémonial patriotique, à buts propagandistes, forme ses traditions, ses symboles, ses rites et ses chants. Outre l'autel de la Patrie, auquel on donne à cette époque la forme d'un rocher qui représente la « Montagne », la cocarde tricolore, l'arbre de la Liberté qu'on plante aux occasions solennelles, on peut en citer : la table de la Constitution, la Colonne des Droits de l'Homme, la réduction de la Bastille, le bonnet de la Liberté, le faisceau de l'Unité, le niveau et la balance de l'Égalité, les deux mains en poignée, figurant la Fraternité, les mots « Liberté, Égalité, Fraternité », qu'on grave partout sur les édifices publics — ce sont des exemples de l'essor pris à l'époque par cette propagande émotive menée au moyen de symboles. L'emploi de la pulsion numéro 1 comme base psychologique pour les symboles, représentant le peuple français, est bien évidente : c'est le lion, le coq dressé sur un canon, Hercule avec sa massue. En juillet 1793 le grand maître des fêtes de la Révolution, le peintre David, organisa une fête laïque, en l'honneur de la Constitution et de l'Unité de la République, qui coûta près de deux millions et dura de 4 heures du matin à minuit, sur la place de la Bastille. Il est intéressant de noter que des chars symboliques défilent dans le cortège à cette occasion; on érige des statues — celle de la Liberté, ou celle du peuple français, personnifié par Hercule terrassant le dragon du fédéralisme, sorti du « marais », des bannières portant le symbole jacobin « l'œil vigilant », des rubans tricolores, des pancartes sont portés par le peuple dans ce défilé.

David règle aussi les obsèques solennelles de Marat assassiné : le cadavre est porté découvert sur un lit, par dix hommes nus jusqu'à la ceinture. Une fête expiatoire, célébrée

à Lyon, à la mémoire d'un martyr montagnard, Chalier, prend même un caractère carnavalesque : on habilla un âne en évêque, on l'encensa et on le mena au tombeau de Chalier, sur lequel on brisa des vases d'église, pour les envoyer ensuite à la fonte[1]; sur l'initiative des Hébertistes, des parodies sacrilèges, des hommages publics à la raison sont à l'ordre du jour. Une fête de ce genre, qui caractérise bien les méthodes d'action sur les esprits en vogue à cette période de la Révolution, est celle de novembre 1793 à Notre-Dame, transformée en Temple de la Raison[2]. Une scène lyrique, « L'offrande à la Liberté » y fut réalisée, accompagnée de l'hymne de Chénier. On y érigea une Montagne, surmontée d'un temple antique avec l'inscription : « A la Philosophie », et deux rangées de jeunes filles du corps de ballet vêtues de blanc, gravirent la Montagne. La Liberté (représentée par une danseuse, Mlle Aubry), sortit de son temple, s'assit sur un siège de verdure et reçut les hommages des citoyens et des citoyennes.

Enfin, cette tendance atteint son apogée avec la fête de l'Etre suprême, le dimanche de la Pentecôte 1794. Cette exhibition propagandiste des nouvelles idées et des émotions civiques que Robespierre, élu président de la Convention, voulut définitivement incorporer à l'âme française, fut réglée par David et expliquée en détail au peuple avant la fête même[1]. Le peuple devait y être en même temps spectateur et acteur. Un ordre parfait régnait à cette manifestation. Les masses de citoyens marchaient en files, les hommes portant des épées et des branches de chêne, les femmes des fleurs, les jeunes gens des fusils et des drapeaux. On voit donc que l'appel à la pulsion numéro 1 réapparaissait très clairement, malgré la tendance théorique, qui était tournée vers la Raison et l'Humanité : les députés portaient des bouquets de blé, des fleurs et des fruits, et, au centre du cortège, des taureaux ornés de guirlandes, tiraient un char, représentant les Arts et Métiers. Robespierre lui-même était en quelque sorte le *pontifex maximus*, invoquant l'Etre suprême et mettant symboliquement le feu à l'image de l'Athéisme, dressée devant la tribune et entourée des figures, représentant l'Ambition, l'Égoïsme et la Discorde. Du brasier éteint surgit alors la statue de la Sagesse.

Au déclin de la Révolution, après la chute montagnarde, un nouveau culte se fait jour, qui associe les idées d'une religion « raisonnable et naturelle »; c'est le mouvement théo-philanthropique. La morale sociale est fondée, selon les idées de

1. Lavisse (90).
2. Lavisse (90).

ses adeptes, sur la solidarité, et le bien s'identifie à l'utile. On pratique les cérémonies de la naissance, du mariage devant un autel orné de verdure, de fleurs et de fruits. L'orateur ou lecteur monte à la tribune, il endosse une robe de laine blanche, qui est ensuite échangée contre une toge bleue, avec une ceinture aurore et tunique blanche. Les chants qui accompagnent le rituel, sont choisis parmi les œuvres de J.-J. Rousseau. L'historien[1] désigne ce culte comme « religion aimable » : tout appel à la pulsion combative est dorénavant banni.

En terminant l'aperçu historique des formes de propagande employées pendant la Révolution française, il est intéressant de constater un fait qui met en relief ce que nous avons dit antérieurement à propos de la proportion du dixième entre les éléments actifs et les éléments passifs de la vie politique moderne, les « 5 000 » et les « 55 000 », statistique que nous avons pu établir en 1932 lors de la lutte antihitlérienne en Allemagne. Lavisse (90), parlant de l'activité des éléments au début de la Convention, donne les chiffres suivants pour la fréquentation des meetings (« sections ») : il y avait à Paris 150 000 citoyens, c'est-à-dire 150 000 personnes ayant droit de vote; ils se répartissaient entre 38 sections, pour chaque section il y en avait donc environ 3 000. Mais les sections n'étaient fréquentées que par 200 à 300 citoyens. La proportion est alors, selon lui, de 1/10 ou même de 1/20. Il est surprenant de retrouver aujourd'hui, 150 années plus tard, à peu près les mêmes quotients.

Napoléon et l'Empire n'avaient pas une grande compréhension de l'agitation populaire, au contraire — ce à quoi Napoléon tend, c'est à l'ordre, la « dignité », l'organisation. Et pourtant avant le coup d'État, quand il n'était encore que général de la République, Bonaparte savait fort bien utiliser les gazettes pour se faire de la publicité, pour faire une vraie réclame de ses propres mérites. Il aimait surtout à adresser des proclamations aux soldats, où le faux et le vrai étaient mélangés en un style imagé, vibrant, héroïque. En voici un exemple (1796)[1] :

« Soldats, vous vous êtes précipités comme un torrent du haut de l'Apennin; vous avez culbuté, dispersé, éparpillé, tout ce qui s'opposait à votre marche... Partons! Nous avons encore des marches forcées à faire, des ennemis à soumettre, des lauriers à cueillir, des injures à venger... Vous aurez la gloire immortelle de changer la face de la plus belle partie de l'Europe... vous rentrerez alors dans vos foyers, et vos concitoyens diront en vous montrant : il était de l'armée d'Italie! »

1. Lavisse (90).

Pendant l'Empire on dirait que le caractère français même a changé : il est vrai que les conquêtes militaires et les succès presque ininterrompus étaient à l'ordre du jour, tandis que l'agitation et la propagande se développent surtout aux époques instables et grosses de remous intérieurs.

Mais la démocratisation de la vie sociale, l'importance des masses, s'est très sensiblement accrue au cours du XIXe siècle : c'était la conséquence des guerres napoléoniennes et surtout de la révolution industrielle qui s'est accomplie pendant les derniers cent ans. Le mouvement démographique la secondait : il suffit de rappeler que la population de l'Europe a fait le bond prodigieux de 178 millions en 1800 à 531 en 1941[1]. L'émigration vers le Nouveau Monde qui a dépassé 30 millions de personnes au cours d'un siècle, le mouvement des campagnes vers les villes, avec ses effets de création d'agglomérations urbaines énormes, de la production de masse, de la recherche du plaisir aussi massive, changèrent totalement la physionomie de la civilisation dans laquelle nous vivons. Le marxisme a fourni aux masses la conscience de leur force et de leur valeur sociale.

L'année 1848 et puis la Commune permirent à la propagande de prendre un nouvel essor et depuis, elle devint une prérogative presque exclusive du mouvement ouvrier, des *partis socialistes*. C'est surtout en Allemagne, où avec l'industrialisation du pays un parti ouvrier, de plus en plus puissant, le parti social-démocrate, surgit et se développa, que la propagande socialiste devient la plus active, et, à côté d'une propagande de persuasion, qui plaide, au moyen d'arguments logiques, l'adhésion au programme du parti, emploie aussi une propagande suggestive, qui en appelle à l'émotivité : le drapeau rouge, l'œillet rouge à la boutonnière, les chants révolutionnaires, le terme « camarade » en sont les symboles. Mais plus encore : des modes socialistes pénètrent dans ces milieux : la barbiche à la Bebel, — le grand tribun allemand — le chapeau mou, la cravate rouge, sont des symboles de ralliement, qui attirent les masses plus facilement vers le grand parti ouvrier. De là les formes de la propagande socialiste se répandent à travers l'univers; le 1er mai devient l'occasion de les extérioriser au maximum, de jouer l'atout de la menace au monde bourgeois, en employant comme base, d'ailleurs inconsciemment, par intuition, la pulsion combative. Les partis bourgeois, affolés, voient monter la marée ouvrière, la marée syndicale et socialiste, et par l'intermédiaire de leurs gouvernements ne savent riposter que par des moyens de coercition,

1. Reiwald (130) p. 10.

par des mesures policières, créant des martyrs, jetant de l'huile sur le feu, augmentant ainsi le rôle des facteurs émotifs dans la lutte politique qui se poursuit.

Mais c'est précisément dans les masses allemandes que le sens de l'organisation, et partant le besoin d'être guidé, qui dégénère souvent en une soumission sans bornes, en une adoration des personnalités, des leaders, s'affirme irrésistiblement et devient le facteur dominant du comportement des masses, comme le constate Michels[1], un des meilleurs sociologues allemands et connaisseur approfondi du parti social-démocrate. Le culte du héros est répandu sur une vaste échelle et trouve une oreille accueillante même dans les masses ouvrières : celles-ci aussi veulent voir le type idéal de leur pouvoir collectif et de leur aspiration d'un style nouveau de vie incarné dans une personne vivante. Dans ce sens Bebel était au moins le même monarque pour la social-démocratie en Allemagne que Guillaume II était le Kaiser de la bourgeoisie allemande[2]. Mais ce n'est pas seulement en Allemagne qu'une telle disposition d'esprit caractérise les masses : on constate le même phénomène aux États-Unis, en Angleterre, même en Suisse, à ne pas parler de l'U. R. S. S. où la personnalité de Staline est portée aux nues. Bernard Shaw[3] dit dans un de ses aphorismes aussi méchants que pertinents : « L'aristocratie est un agrégat d'idoles, et la démocratie un agrégat d'adorateurs d'idoles. »

Pendant la *guerre de* 1914-18, naturellement, toutes les tendances internationalistes prennent fin, grâce à une explosion, dans les divers pays, de sentiments patriotiques et même chauvins, tout à fait spontanés et sans aucune direction, sauf en Allemagne cependant, où l'État-major de l'Armée, en inspirant la presse, cherche à créer sciemment un mouvement d'affolement patriotique, une vraie obsession d'espions, pour obtenir un meilleur rendement de la mobilisation. Tout cela mené, il est vrai, d'une façon assez primitive. Pourtant un exemple d'emploi très efficace d'un slogan, dans la propagande anti-anglaise à cette époque, mérite d'être mentionné : c'est la phrase « Gott strafe England » (Seigneur, punissez l'Angleterre!) que les Allemands employaient à chaque occasion, comme inscriptions, allocutions, en se saluant, etc. Mais voilà qu'au cours de la guerre même, les deux partis font peu à peu des constatations, ils acquièrent de l'expérience et commencent enfin à entrevoir l'importance du facteur psychologique,

1. Cité par Reiwald (130) p. 334.
2. H. de Man (43) cité par Reiwald (130) p. 335.
3. Cité par Reiwald (130) p. 335.

tant sur le front qu'à l'arrière, et la possibilité de le diriger à volonté. Nous avons vu déjà, dans le chapitre précédent, que l'idée du maréchal Psychologos, du Führer-Propagandiste, se fraie un chemin pendant et après la guerre. Comme on le sait, les Anglais, mieux que les autres, se sont approprié cette idée et ont créé tout un ministère spécial de la Propagande, à la tête duquel fut placé Lord Northcliffe.

On peut avoir une idée de son activité par un livre de Campbell Stuart : *Les Secrets de la Maison Crewe* (148) — c'est le nom de l'immeuble, où ce ministère se trouvait à Londres.

Cette organisation a été créée relativement tard, en février 1918, et poursuivant surtout un but de propagande en pays ennemi, elle s'efforçait de jeter le désarroi dans les rangs des combattants adversaires, et dans la population de l'arrière. Pour cela il fallait avant tout créer, par tous les moyens, une « atmosphère » favorable à cette action. L'étude des facteurs pouvant déterminer cette atmosphère, était très bien organisée, des hommes d'une grande valeur politique, comme W. Steed et Seton-Watson, ou littéraire, comme le célèbre romancier anglais H. G. Wells, dirigeaient ce travail. Comme base de toute propagande on posa les postulats suivants : 1° les opérations de propagande ne doivent être entreprises qu'après l'établissement d'une ligne de conduite générale politique très nette; 2° la propagande ne doit jamais recourir à des mensonges; 3° éviter de tomber dans la contradiction et l'équivoque. Cette propagande anglaise, qui s'était très vite répandue sur tous les fronts occidentaux et balkaniques, jouait surtout sur l'affirmation que la cause des ennemis était perdue, qu'ils ne pouvaient plus conserver aucun espoir de victoire, que la force des Alliés allait sans cesse en augmentant; ces affirmations étaient appuyées par des chiffres, par des cartes et autres moyens persuasifs, qui démoralisaient l'adversaire. Cette propagande se servait surtout de tracts qui étaient jetés en millions d'exemplaires au-dessus des tranchées allemandes par des avions alliés, ou de ballonnets qui portaient ce matériel dans le pays même. On plaçait aussi entre les tranchées, dans le « no man's land » des grammophones, qui prononçaient des allocutions et qui chantaient des chansons populaires slaves, empreintes de nostalgie, là où il y avait des troupes formées de régiments de tchèques ou de Yougoslaves. Vers la fin, on commença à employer aussi la T. S. F., quoique encore assez rudimentaire à cette époque. L'action de cette propagande fut si efficace, que les désertions augmentèrent sur le front du côté allemand et surtout austro-hongrois. L'état-major allemand dans la personne du général Ludendorff, s'en montrait très inquiet. Celui-ci déclare notamment : « La

propagande ennemie travaillait si méthodiquement et sur une si vaste échelle, que beaucoup de nos gens finissaient par ne plus pouvoir distinguer leurs propres idées de celles qui leur étaient inculquées par la propagande de l'adversaire. » Et Hindenburg constate mélancoliquement dans son autobiographie : « Cette propagande a intensifié au plus haut degré la démoralisation de la force allemande. »

La monarchie austro-hongroise était le talon d'Achille du bloc des Empires centraux, et c'est principalement sur ce point que Lord Northcliffe concentra surtout le feu de son action propagandiste. La bataille de Piave, où les Italiens ont remporté un grand succès sur les Autrichiens, a été, comme on le sait aujourd'hui, gagnée surtout grâce à une action démoralisante de la propagande en question sur les troupes austro-allemandes. L'effondrement ultérieur de la force autrichienne sur ce front et sur le front balkanique, entraînant la débâcle générale, ont été l'œuvre de ces actions sur le moral de l'ennemi.

Ainsi, la stratégie de cette propagande consistait en une dislocation de la cohésion entre les adversaires alliés, en affaiblissement de la résistance psychique de l'arrière, et en démoralisation des armées adverses. Elle employait la tactique de chercher les points faibles chez l'adversaire et de les utiliser comme objectif de son attaque. Ainsi les Alliés concentrèrent leur feu propagandiste sur l'Autriche et son armée, les Allemands sur l'armée russe tzariste[1].

Comme on voit, la caractéristique de cette propagande était une savante combinaison du raisonnement et de la peur, jouant sur la pulsion nº 1. Il est vrai que dans l'ambiance d'une guerre, le jeu de ces facteurs est plutôt simplifié. Depuis, les modalités d'une action sur les facteurs psychiques ont évolué dans le sens que nous avons indiqué déjà dans les chapitres précédents et au début de ce chapitre-ci, et dont on peut trouver les exemples les plus frappants dans l'existence même de la Révolution russe et de l'hitlérisme, qui allèrent jusqu'à la création des *Ministères de propagande*.

La propagande a pris une ampleur extraordinaire dans la *Révolution russe* et surtout pendant la *guerre civile en Russie*. Déjà, en été 1915, il s'était formé en Russie une organisation qui portait le nom de « *Comité du facteur moral* » et faisait partie du Comité d'Aide technique militaire, englobant toutes les organisations techniques et scientifiques de Russie; il avait pour but de relever et de diriger le moral de la population et de l'armée pour mener à bon terme la

1. DOMENACH (45) p. 76.

guerre. Après la Révolution, à laquelle ce Comité prit une part très active, comme nous l'avons déjà vu dans le IVe chapitre de ce livre, en citant l'exemple de son activité, il fut transformé en « Comité d'éducation politico-sociale » auprès du gouvernement Kerensky, et plus tard, en « Comité de propagande » auprès du « *Soviet (Conseil) des travailleurs intellectuels* ». Il sombra après la Révolution d'octobre. Son travail était surtout caractérisé par l'application, nouvelle en ce domaine, des principes d'organisation rationnelle (système Taylor) à l'administration d'un organisme conçu pour la mobilisation du facteur moral humain, pour la propagande.

On sait que du côté des *bolcheviks*, la propagande a pris une très grande importance; les célèbres slogans de la Révolution d'octobre « A bas la Guerre », « Paix et Terre », « Sans annexions ni contributions », furent divulgués par tous les moyens, et obtinrent une diffusion énorme qui eut le retentissement que l'on sait. Mais c'étaient, à cette époque, surtout les meetings et les processions qui apparaissaient à l'ordre du jour, avec leurs étendards rouges, leurs pancartes et les foules enthousiastes, mais peu ordonnées, qui y assistaient. Un nouveau souffle naquît avec la guerre civile : les deux partis organisèrent alors des vrais ministères de propagande comme organismes d'État. Les méthodes les plus modernes furent employées dans la mêlée : les tracts à des millions d'exemplaires, les journaux illustrés, des photos, des affiches, des vitrines, des équipes d'agitateurs, inondant les marchés, les trains, et les lieux publics, jusqu'au cinéma et aux convois ambulants de propagande : Trotsky voyageait, par exemple, dans un train spécial, aménagé comme un office de propagande, avec un wagon-imprimerie, un autre wagon-exposition des spécimens de propagande, etc. Quand les officiers anglais, après que les Dardanelles furent forcées, vinrent au Ministère de Propagande de Denikine et virent ce que s'y faisait et sur quelle échelle, ils déclarèrent, étonnés : « Vous avez surpassé notre Northcliffe. »

Pour donner une idée de l'ampleur qu'a prise alors l'organisation de la propagande, nous dirons que ce ministère, qui est connu dans l'histoire sous le nom d'Osvag (Osv - raccourci d'information en russe, et ag - d'agitation), se subdivisait comme suit : *a*) section des informations; *b*) section de l'agitation; *c*) direction des filiales; *d*) section d'organisation; *e*) administration générale. Le service d'information avait pour tâche, de fournir des bulletins quotidiens sur la situation politique et économique, aux membres du Gouvernement, ainsi qu'une revue des journaux; l'Osvag lui-même

publiait une demi-douzaine de journaux et avait son propre appareil de distribution, enfin il entretenait un bureau de presse, qui informait les journaux. Dans cette section il y avait, en outre, un service d'agence télégraphique, un service de publication des affiches quotidiennes, qui étaient placardées sur les murs et exposées dans les vitrines; on y projetait aussi des photos sur un écran; enfin, un travail original et très important, était celui des *cartes de météorologie politique*. C'étaient des cartes géographiques du pays, sur lesquelles tous les événements d'importance, se référant à la situation économique et politique (comme le transport, les troubles agraires, l'agitation antigouvernementale ou antisémite, etc.) étaient marqués en couleurs, ce qui donnait une orientation topographique rapide et surtout révélait nettement une interdépendance de certains facteurs politiques, économiques et sociaux. C'est, à notre connaissance, le premier et unique exemple d'application des méthodes scientifiques dans la vie politique, dans un but pratique de lutte et non seulement pour les besoins d'une analyse historique ultérieure. A ce propos il est curieux de citer ici le fait suivant : un service de ce genre existait déjà en été 1917 à Petrograd auprès du gouvernement Kerensky. Ces cartes, qui paraissaient chaque jour, étaient, dès leur arrivée aux ministères, mises soigneusement dans les dossiers aux archives, sans que les ministres ou autres fonctionnaires prissent la peine de les étudier : ils ne savaient même pas qu'en faire. Les cartes étaient envoyées régulièrement aussi au Soviet Central qui siégeait au Smolny; si la carte tardait d'une heure, un cycliste du Soviet arrivait, pour la prendre et demander la raison du retard — les bolcheviks, en hommes actifs et plus perspicaces que leurs adversaires, allant avec ténacité vers les buts qu'ils s'étaient proposés, comprenaient l'utilité de ce moyen moderne et savaient bien s'en servir.

Pour en revenir à l'*Osvag*, nous mentionnerons encore, qu'il entretenait dans le pays quelques centaines de salles de lecture et de bibliothèques populaires gratuites, par lesquelles la propagande s'infiltrait dans la population des villes, et surtout des villages. La section d'agitation avait plusieurs services : elle éditait des tracts, des brochures, des manuels d'agitation, des affiches illustrées, des caricatures, un journal artistique, elle organisait des conférences et des meetings, en envoyant dans le pays des orateurs, qu'elle avait toujours à sa disposition; elle avait un cours où on instruisait les futurs agitateurs, envoyés dans tous le pays, dans les lieux publics, dans les tramways et les chemins de fer, devant les vitrines dans la rue, dans les villages et sur les marchés. Ces agitateurs

formaient même des équipes, qu'on utilisait comme unités tactiques, des vrais « commandos » comme on dirait aujourd'hui, dans cette lutte psychologique, qu'est une campagne de propagande. Enfin, un service musical et artistique, avait pour tâche d'organiser des fêtes populaires, des concerts, des sketches, etc. Un autre service éditait des films politiques, des photos; il y avait une exposition permanente des spécimens de propagande, etc. S'il y avait alors eu la T. S. F., elle aurait certainement joué un rôle important dans l'ensemble de ce grand instrument de propagande qu'était Osvag. Enfin, ce ministère organisait ses filiales dans tous les grands centres du pays, en le couvrant d'un réseau propagandiste. Il faut dire pourtant que la propagande massive populaire, dont nous avons parlé dans les chapitres précédents, et qui est si caractéristique de la lutte psychologique de ces derniers temps, n'était pas encore à l'ordre du jour; tout en employant aussi les formes émotives, l'activité de l'Osvag était plutôt orientée vers la propagande basée sur la réflexion et la persuasion. C'est là la raison pour laquelle, agissant sur les intellectuels, elle n'arrivait pas à influencer fortement les masses populaires, et devait en conséquence aboutir à un échec, même si on ne tient pas compte du fait que le gouvernement qu'elle représentait, n'avait pas de base politique solide et devait succomber devant le flot de la Révolution triomphante.

En Occident, dans les milieux hostiles aux idées qui se sont manifestées dans la Révolution russe, comme aussi parmi les émigrés russes, qui fuyaient éperdument devant le bouleversement grandiose, qui se frayait le chemin dans leur patrie, on a souvent cherché à expliquer les événements comme une conséquence de l'agitation révolutionnaire, menée par le parti bolchevique et les couches intellectuelles avancées russes. Cette explication est simpliste et comme telle fondamentalement erronnée; elle rejoint, d'ailleurs, parfois aussi la tendance officielle d'attribuer « post factum » une importance exagérée à l'activité des éléments, qui ont été portés par les événements à la tête de la Révolution et qui finirent effectivement par la maîtriser et canaliser. Une telle tendance ne tient pas debout devant la vérité historique, comme le savent bien ceux qui ont pris part aux événements non seulement en spectateurs, mais aussi en acteurs, comme l'auteur de ces lignes, qui était appelé à être le Secrétaire général de la grande organisation des intellectuels russes, décrite ci-dessus (le Comité d'aide technique militaire), comme aussi du Soviet des Travailleurs Intellectuels, et plus tard, dans la guerre civile, comme le créateur et directeur de l'Osvag, le premier ministère de propagande en Europe.

Effectivement on sait que la Révolution, rendue inévitable par les vicissitudes de la guerre, la situation sociale et économique catastrophique du pays et la décomposition du gouvernement tsariste, éclata comme un événement tellurique naturel, comme un « tremblement de terre social », qui emportait dans son élan torrentiel toute la structure étatique et sociale du grand Empire, avec son gouvernement, le parlement, toutes les institutions et les partis politiques. A dire vrai, les leaders de tous les partis faisaient piètre figure et il suffit de lire les récits historiques sur la Révolution de Trotsky et de Lénine lui-même, pour se rendre compte que le parti bolcheviste ne faisait pas exception. Ainsi témoigne Molotov : « Notre parti a senti un terrain solide sous ses pieds seulement depuis l'arrivée de Lénine en Russie en avril 1917... Jusque-là le parti ne faisait que tâter sa voie avec tous les signes de faiblesse et de doute[1]. » Et Lénine dit : « Les ouvriers et les paysans étaient cent fois plus révolutionnaires que notre parti... » En juillet 1917 la direction du parti, loin de se mettre décidément à la tête du mouvement insurrectionnel, s'appliquait à retenir les masses, bouillonnantes d'esprit révolutionnaire, de descendre dans la rue pour faire la manifestation armée, qui marqua effectivement la coupure entre la révolution de février, qui porta Kerensky au pouvoir, et la vraie révolution, qui se préparait dans la mentalité des masses pour éclater en octobre et donner le pouvoir à Lénine. On voit de ces faits que ce sont les leaders du parti, les meneurs qui étaient menés ou, plus exactement, poussés par les masses. Il est toutefois vrai que la propagande bolcheviste jouait au front, dans l'armée, qui, présentant une certaine structure, facilitait ses effets; et ce fait porta ses fruits en automne 1917, lors des événements décisifs.

Les journées de juillet montrèrent la force élémentaire du mouvement spontané des masses, en août et septembre l'impuissance totale du gouvernement Kerensky était devenue évidente, et en octobre la situation était mûre pour l'action.

Naturellement, après le triomphe de la *Révolution d'octobre*, la propagande du parti bolcheviste a pu jouer en plein pour retenir et consolider le pouvoir, et là elle a pu déjà appliquer, en pleine efficience, comme sa base, la pulsion n° 1., la pulsion agressive : la terreur fonctionnait comme élément « raffraîchissant » les réflexes conditionnés formés. Et alors ce furent les trois facteurs capitaux dont les rapports déterminèrent le développement ultérieur des événements : la direction, le

1. TROTSKY (159) cité par REIWALD (130) p. 443.

parti et les masses. La propagande devait, en conséquence, se différencier en ces deux types que nous avons déjà vus en théorie précédemment[1] : 1° la propagande du type persuasif, jouant entre la direction et le parti, la première inspirant son élite, le parti, lui fournissant l'argumentation, et 2° la propagande du type principalement émotionnel entre le parti et la direction, d'un côté, et les masses, de l'autre : ce type de propagande influençait, enflammait et poussait les masses vers les actions pour défendre et consolider le nouveau régime. Dans la Révolution Française de 1789 le rôle de l'intermédiaire, correspondant en quelque sorte au parti, était joué par les clubs des Jacobins et autres.

Dans la *guerre civile* qui suivit la Révolution d'octobre, la propagande a pu jouer, de deux côtés, le rôle dont nous avons parlé plus haut. Au cours de la Révolution même la propagande du parti bolcheviste, au dire des historiens de la Révolution dont Trotsky (159), était insuffisante[2] : les moyens et les instruments dont elle pouvait disposer, étaient presque mesquins : par exemple, les premiers jours d'octobre le numéraire dans la caisse centrale du parti atteignait à peine 30 000 roubles-papiers, alors très dépréciés. Du côté des couches intellectuelles, les adhésions personnelles étaient presque nulles, le parti manquait de meneurs, et même d'agents politiquement instruits, qui auraient pu exposer aux masses populaires les buts que le parti poursuivait; dans les campagnes il n'y avait presque aucune organisation, les communications étaient complètement désorganisées. Et si malgré tous ces handicaps, le parti bolchevik a pu s'imposer et gagner la partie, c'est que du côté de ses adversaires l'organisation matérielle était encore plus précaire. D'autre part, l'atmosphère révolutionnaire, surchauffée par la guerre, la misère et l'effervescence spontanée des masses, s'avère comme un conducteur excellent des idées... les slogans, qui correspondent à un besoin aigu de la classe et de l'époque, se créent des millions de canaux pour leur diffusion. Les journaux bolchevistes étaient lus à haute voix, lus et relus, jusqu'aux brins de papier déchiré, les principaux articles furent appris par cœur, colportés, copiés et imprimés partout, où cela était possible... En même temps la presse bourgeoise, distribuée gratis en millions d'exemplaires sur le front, ne trouvait pas de lecteurs.

Mais on sait que le gouvernement soviétique a attribué la plus grande importance à la *propagande*, après sa victoire, *dans l'œuvre d'édification de l'U. R. S. S.* Les méthodes les plus

1. V. p. 286.
2. Cité par REIWALD (130) p. 453.

variées et les plus suggestives furent employées lors des grandes campagnes pour la réalisation des plans quinquennaux, pour le réarmement et la diffusion de l'Ossoaviachim, la grande organisation populaire pour l'aviation et la préparation à la guerre chimique, etc. Il est curieux de constater que les bolcheviks, anciens social-démocrates, ont adopté les méthodes de propagande du parti social-démocrate allemand, et tandis que ce dernier a de plus en plus négligé de s'en servir, avec élan et efficacité, ce furent les bolcheviks russes, qui transplantèrent les méthodes socialistes classiques émotives dans leur pays. Plus tard, Mussolini fit observer et étudier les méthodes russes et les implanta, parfois même servilement, en Italie fasciste; de là, elles furent reprises par Hitler, qui les employa sur une grande échelle et avec une violence inouïe, pour arriver au pouvoir en Allemagne.

D'un tout autre type que Hitler, Lénine a été un *génie de la propagande* : il a su porter la propagande dans toutes les couches de la population, et a réussi à faire marcher les masses avec fermeté, mais sans brutalité. Déjà sa personnalité, sa manière de se comporter en public, simple et modeste, ses discours objectifs, lui procuraient la sympathie et la confiance des masses. Il n'aimait pas les bons mots, et ne pratiquait pas des jeux de mots. Mais parfois une fine ironie marquait ses expressions. Il n'appréciait pas la rhétorique à la fin de ses discours, qui se terminaient souvent par la phrase : « C'est tout ce que je voulais vous dire, rien de plus. » Il n'appréhendait pas de se confesser devant ses auditeurs, d'avouer ses erreurs. Il attribuait les échecs éprouvés toujours sur le compte de la direction.

Naturellement, lui aussi a basé sa propagande sur la *pulsion combative*, mais il faisait appel aussi aux éléments de réflexion, à la persuation. Il n'y avait pas de contradictions dans ce qu'il disait ou faisait. Il distinguait nettement deux fonctions différentes dans la propagande, portées par deux types d'agents : le *propagandiste*, qui touche beaucoup moins de personnes (des centaines, dit-il), parce que, selon nous, c'est celui qui tâche à persuader, à gagner des futurs militants, et l'*agitateur*, qui a affaire à des dizaines de mille, qui doit chercher les mettre en mouvement (c'est, selon nous, la propagande émotive), en les sensibilisant et entraînant. Ainsi se créent des milliers de canaux, par lesquels se répandent facilement les mots d'ordre, lancés par les centres, si ces mots d'ordre correspondent aux besoins aigus d'une classe et d'une époque, ce qui était le cas à l'époque de la Révolution d'octobre[1]. Lénine

1. DOMENACH (45) p. 25.

avait trouvé les deux mots fatidiques qui exprimaient les deux revendications fondamentales des millions de soldats-paysans de l'armée russe : « Terre et Paix! »[1].

Les cellules propagandistes, qui correspondaient à l'idée de Lénine, exposée ci-dessus, et qui reçurent le nom de « Agitprop », ont été créées partout dans chaque usine, administration, école, etc.

Le point de départ de la *propagande bolchevik* en U. R. S. S. était, naturellement, le « Credo » en espèce du « Manifeste communiste », rédigé par Marx et Engels, en 1848, mais Lénine en a apporté des corrections essentielles, de sorte qu'aujourd'hui la ligne de conduite communiste orthodoxe est désignée comme « marxisme-léninisme » et est propagée comme norme d'un « réalisme socialiste », que Staline aime à souligner dans ses discours et ses écrits moins nombreux, d'ailleurs, que ceux de Lénine, où il expose volontiers les principales idées de *léninisme* que lui-même a adoptées comme les directives majeures de sa politique.

Ce réalisme est conçu comme une campagne permanente de propagande révélant l'antagonisme des intérêts des classes dominantes des exploiteurs bourgeois et de la classe des exploités prolétaires. Ces révélations doivent être portées par les « agitprop », « dans toutes les questions, de l'apparence à la réalité, qui se trouve au niveau de la lutte de classe, et ils ne doivent pas laisser les esprits dévier ou s'enliser dans des explications superficielles et fausses[2] ». « L'apport fondamental de Lénine », dit encore Domenach, (45) « fut que, selon lui, « la conscience de classe, laissée à elle-même, s'enferme dans la lutte économique », c'est-à-dire, se borne à une activité purement syndicale et ne parvient pas à la conscience politique ». Ainsi la propagande du type bolchevik peut se ramener à deux expressions essentielles : la révélation politique et le mot d'ordre[3]. Pour la première, « la propagande communiste ne voit, dans le parlement, qu'une tribune d'où on peut faire tomber les « dénonciations » avec un bruit retentissant[4] ».

Domenach (45), parlant de mots d'ordre, en distingue deux types, qui sont très nets dans la propagande soviétique : d'un côté, ce sont des mots d'ordre combatifs (stade préparatoire), comme, par exemple, « Tout le pouvoir aux Soviets! » et « Terre et Paix! »; de l'autre, des mots d'ordre constructifs, employés dans les campagnes des plans quinquennaux (stade

1. DOMENACH (45) p. 25.
2. DOMENACH (45) p. 21.
3. *Ibid.*, p. 22.
4. *Ibid.*, p. 28.

de réalisation); par exemple : « accomplir le plan de 5 ans en 4 ans », ou celui de l' « émulation socialiste ».

La propagande communiste a bien compris, toutefois par l'intuition seule, la nécessité de corroborer les idéaux par des faits concrets, par des réalisations (nous voyons que le principe de « rafraîchissement » d'un réflexe conditionné par un réflexe absolu, trouve ici encore son expression réelle). En ce qui concerne les mots d'ordre constructifs, la propagande léniniste porte, comme le souligne Domenach (45), son attention surtout sur le développement de la production. Une véritable *mystique du plan* est créée : des discours, des films, des chants, des émissions radiophoniques, des affiches, des graphiques en hausse, des décorations d'ouvriers de choc (oudarnik), des proclamations des normes atteintes ou dépassées, tout y concourt.

Aujourd'hui que la période des luttes est depuis longtemps close, et l'intermezzo de la dernière guerre terminé, la propagande s'exerce presque exclusivement dans le domaine de la construction de l'État et de la *consolidation de la nouvelle vie* à laquelle les masses ont accédé. Parmi les occasions qui s'y prêtent, en plus de campagnes spéciales pour les plans quinquennaux, les emprunts, les besoins culturels, il faut nommer les *élections*, dans lesquelles la propagande déploie une activité extraordinairement vaste. On a stigmatisé, en Occident, les élections dans l'État totalitaire que l'U. R. S. S. représente aujourd'hui sans aucun doute, comme une comédie, faussant l'idée démocratique. Le jour des élections est présenté par la propagande comme une fête populaire, les électeurs s'y rendent souvent en cortège, fleuris, en chantant, dans des costumes nationaux des diverses régions, les locaux de vote sont ornés de guirlandes de fleurs, de draperies, etc. Et, naturellement, le résultat est toujours le même : presque 99 % des électeurs votent pour les candidats de la liste gouvernementale, et dans beaucoup de collèges électoraux, l'unanimité des votants tombe sur les dignitaires de l'État, et surtout le grand chef, Staline.

Évidemment, cette pratique ne peut être désignée, si on veut être objectif, autrement qu'une pratique que nous avons appelé dans ce livre de « viol psychique » des masses. Évidemment cela a peu de ressemblance avec les coutumes de la « démocratie » habituelle à l'Occident. Mais, d'autre part, il est légitime de poser la question pertinente : mais est-ce que dans les « démocraties » les élections sont-elles vraiment démocratiques? Et n'est-ce pas le même principe du viol psychique des masses qui s'exerce ici encore, seulement sous un autre aspect? La propagande affective, qui est à l'origine de ce viol psychique, n'est-elle pas celle qui détermine ici aussi l'issue des élections? Toute la différence est seulement que là elle se fait par l'État à son profit, et ici par des groupes puissants, qui y consacrent des moyens financiers énormes, mais *aussi* dans leur intérêt exclusif.

On a reproché à ces pratiques russes qu'elles sont les mêmes qu'employait Hitler. Oui et non. Oui, du point de vue technique. Oui, en tant que dans les deux cas la base physiologique de la propagande affective est la même — la pulsion nº 1 ou agressive. Non, parce que chez Hitler c'était surtout l'élément de *peur* qui servait à faire marcher les masses dans la direction voulue par l'État, en U. R. S. S. la force motrice est le côté inverse de la pulsion combative — l'*enthousiasme*. En réalité, ce qu'on nomme « élections » en U. R. S. S., n'est qu'une manifestation de ce qu'on est habitué aujourd'hui appeler « la culture populaire », employée à éduquer un peuple, qui parviendra peut-être un jour à instaurer chez lui une vraie démocratie. Et c'est la raison pour laquelle les « élections » en U. R. S. S. ne sont pas quand même une « comédie », ne sont pas du « viol psychique » classique, de la démagogie, mais sont une préparation, un prélude à une psychagogie collective.

Dans la conjoncture actuelle, où nous assistons à l'avènement des États géants, la possibilité d'une vraie démocratie, comme elle est postulée par la logique et comme elle était toujours l'idéal, vers lequel tendaient les idées et les espoirs des grands et vrais démocrates du passé, est exclue. La vraie démocratie ne sera réalisable que dans un avenir, probablement lointain, où la solution micro-sociologique s'imposera aux hommes, c'est-à-dire, la vie en sociétés de petite envergure, mais, naturellement, liées entre elles, coordonnées, fédérées.

Nous avons déjà vu[1] qu'il est probable que l'idée de Freud est valable : la société humaine a son origine dans la société primitive totémique, issue de la révolte des fils adultes contre le père-chef de la horde, qui se serait terminée par l'assassinat du père. Mais l'image du père — le totem — persiste dans la société primitive, c'est autour d'elle que se créent les lois et la morale sociale. L'enfant, devenu l'homme adulte, ne peut se passer de l'autorité du père, il la recherche dans le meneur de la collectivité, dans le chef de l'État. Reiwald[2] (130) dit, à notre avis très justement, que Lénine comme tout révolutionnaire sincère, aspirait à faire déchoir le pouvoir du père, pour instaurer la collectivité fraternelle, la vraie démocratie. Lénine était un vrai démocrate. Mais pour

1. V. p. 172.
2. (130) p. 466.

pouvoir réaliser cette aspiration, il était contraint de faire appel à une discipline de fer, à instaurer la dictature. Ainsi vint la domination de la dictature dans la vie politique et économique, tandis que la démocratie s'affirmait dans la vie culturelle. On constate donc que, malgré les bouleversements inouïs que la Russie a subi dans le fait de la Révolution, les racines profondes de l'affectivité, s'extériorisant dans la vie sociale, ne furent pas touchées : les relations entre les masses et le meneur ne paraissent pas avoir été sensiblement affectées. Le complexe du père domine aujourd'hui encore la Russie communiste : la position de Staline en U. R. S. S. en est un témoignage éloquent. D'ailleurs, le journaliste américain bien connu Walter Lippmann, plaide aussi pour l'idée de l'impossibilité de réalisation de la démocratie directe ou immédiate, et il tire ses exemples de la vie politique des États-Unis.

Mais nous entrevoyons quand-même une lueur, qui nous remplit d'espoir, dans le fait que l'évolution en U. R. S. S. elle-même se fait dans la direction d'un accroissement énorme des nouvelles couches intellectuelles : *le concept politique est aujourd'hui en U. R. S. S. celui que les masses doivent être guidées par une élite*[1]. Aujourd'hui l'État considère encore comme ces élites le parti. Mais un jour viendra, où la masse de ces élites dépassera le cadre d'un parti.

Revenant au thème de la propagande soviétique, il y aurait à indiquer l'avènement, dans la sphère de la politique mondiale des dernières années, du phénomène de la « guerre froide » entre les deux géants, l'U. R. S. S. et les E. U. Nous y reviendrons encore dans le chapitre X.

1. REIWALD (130) p. 470, dit la même chose.

VIII

LE SECRET DU SUCCÈS DE HITLER

Le phénomène Hitler et la constellation politique en Allemagne après la première guerre mondiale. — La distinction entre les « 5 000 » et les « 55 000 ». — La propagande émotionnelle populaire et la propagande de persuasion. — « Rex » en Belgique et Franco en Espagne. — Instructions pour la propagande du Front d'airain. — Création de l'enthousiasme. — « Mein Kampf ». — Tactique hitlérienne. — Propagande antisémite. — Démagogie sociale. — Appel aux facteurs émotifs. — Technique propagandiste de Hitler. — Mussolini.

Nous voici à présent, en face des cas récents, devenus classiques, d'Hitler et de Mussolini, où la valeur réelle des principes, dont l'étude fait l'objet de ce livre, se trouve démontrée sans équivoque. Essayons donc d'en esquisser les étapes et d'en dégager les enseignements. Sur la scène des événements internationaux cela a débuté par l'acte de brigandage, accompli, en *Ethiopie*, par le satellite italien, qui, seul, pauvre, soumis aux sanctions de 52 nations, n'a pu accomplir son méfait que grâce à l'appui politique et effectif de l'Allemagne hitlérienne qui jouait au chantage à la guerre. L'outrage que la France avait essuyé sur le Rhin était à peine oublié, sans avoir eu les suites logiques et légales que le monde attendait, que les divers pays de l'Europe centrale et balkanique, et la Belgique, jadis amis de la France, tombaient plus ou moins ouvertement, dans l'orbite de celui qui s'était déclaré son « ennemi mortel »; les Japonais s'apprêtaient à venir « sauver », avec lui, la civilisation européenne; au mépris de toutes ses assurances et de tous les traités, Hitler envahit l'Autriche, l'assimila à l'Allemagne, y instaura ses mœurs sauvages de terreur et de brutalité; enfin, et c'était le comble, il organisa la tuerie en *Espagne*, il fit durer aux portes mêmes de la France, cette menace constante et, profitant du désarroi mental des dirigeants des démocraties, bouleversés, déconcertés par la fuite kaléidoscopique des événements, prépara le coup fatal, l'agression de la *Tchécoslovaquie;* par une

manœuvre habile d'intimidation il paralysa ses garants, obtint qu'on la lui livra, et la déchiqueta, en annihilant tout le système de résistance réelle de la France à l'Est. L'hégémonie allemande en Europe était instaurée, l'étape suivante — son hégémonie dans le Monde — vint à l'ordre du jour. Cela continuait, cela progressait, cela se développait : l'arrogance, l'audace n'avaient plus de bornes. Le succès de ses premières démarches n'était pas fait pour diminuer son audace entreprenante. Comment fut-ce donc possible? Où résidait le secret de ce prodige? « On voulait éviter la guerre » — dit-on. Mais comment se fait-il qu'on croyait réellement à cette guerre, à sa possibilité? N'était-il pas assez évident qu'une telle guerre, si elle venait à se produire, serait avant tout une débâcle complète pour le régime hitlérien et pour l'Allemagne elle-même, et que, placée devant la menace d'une guerre immédiate, l'Allemagne, même hitlérienne, regarderait plus d'une fois avant de s'y engager. Le tout était un bluff, un bluff monstre dont l'origine fut dans le fait que l'Allemagne de ce temps apparaissait aux yeux du monde comme un bloc uni. C'est cela qui impressionnait ceux qui étaient habitués aux divisions et aux luttes d'opinions dans leur propre pays. On entendait toujours répéter : « mais la politique de Hitler est plébiscitée en Allemagne, il obtient 99 % de votes ». C'était vrai, on ne pouvait le nier. Il serait faux de prétendre qu'il y parvint par la terreur physique. On savait qu'il avait conquis le pouvoir en Allemagne, sans coup férir, sans un putsch. C'était un fait, qu'il s'est imposé au peuple allemand, et que ce dernier l'a porté au pouvoir. Ne disons pas « en pleine conscience », délibérément. C'est une autre affaire. Et c'est précisément ce dont nous voulons parler ici. Notre thèse est qu'il y est parvenu par la « violence psychique ».

Le fait même de l'uniformité des « plébiscites » hitlériens à ce temps ne causait plus d'émotion. On s'y attendait, on y était habitué. Mais ce qui est étonnant, c'est qu'Hitler pouvait encore spéculer sur cette apparence, qu'il continuait à défier le monde entier, à proclamer que ce n'est pas à lui qu'on avait affaire, mais au peuple allemand tout entier, à 75 millions d'individus, qui agissaient dans son sens, et qui, selon la théorie coutumière, démontraient *ipso facto* qu'ils raisonnaient, analysaient les faits et les approuvaient.

Le surprenant dans toute cette affaire n'était pas le fait même, qu'un grand peuple le suivait, et, interrogé, lui retournait au complet les millions de bulletins munis d'une croix à l'endroit indiqué par le Führer; incompréhensible, étourdissant était le fait, que les gens du dehors, les gouvernements étrangers, les politiciens avisés, restaient comme hypnotisés

par la constatation de cette cohérence, de l'existence de ce bloc de 75 millions de personnes, votant en conformité. C'est cette hypnose du monde extérieur, qui donnait à Hitler l'audace de persévérer dans la même voie; sa force, en réalité fictive, ne provenait que de la faiblesse autosuggestionnée de ses adversaires. Ici encore se répétait, sur l'échelle internationale, le phénomène qui avait permis à Hitler d'accéder au pouvoir en Allemagne même. Nous l'avons vu ci-dessus : il n'y avait rien de mystique, rien d'extraordinaire dans le fait de la conformisation constatée en Allemagne, la chose est du ressort de la science positive moderne, qui l'explique sans difficultés. Pour ceux qui ont pu suivre l'évolution du mouvement nazi, les méthodes de leur propagande et leurs effets, et qui sont également renseignés sur la doctrine de Pavlov, il ne peut subsister de doute : on est en présence de faits, se basant précisément sur les lois, gouvernant les activités nerveuses supérieures de l'homme, les *réflexes conditionnés*. Naturellement, il n'y a pas lieu de croire qu'Hitler ou son manager Gœbbels, aient étudié cette doctrine, qu'ils l'aient appliquée en connaissance de cause pour parvenir à leurs buts. Loin de nous cette idée. Ce qui est vrai, c'est qu'Hitler, ingénu, non alourdi d'une foule de doctrines sociologiques et économiques, qui oppriment, qui compliquent, qui désorientent la pensée de la plupart des hommes d'État, avait *par intuition*, inconsciemment, *appliqué* au maniement de foules, *à la bataille politique, les lois dégagées par* Pavlov. Et comme ses adversaires en Allemagne, tout en se moquant de ses « théories », tournaient en dérision aussi sa tactique, eux-mêmes restant fidèles aux vieilles doctrines périmées de la lutte politique, il s'en suivit, qu'il a eu, qu'il devait inéluctablement avoir le dessus, étant le seul à employer dans la lutte des méthodes efficaces, puisque rationnelles. Le déconcertant, l'incompréhensible, est, après tant de démonstrations pratiques de la justesse de notre conception, démonstrations faites au cours des années par Hitler d'une part, et après que la doctrine de Pavlov a triomphé dans la science, d'autre part, qu'on n'ait pas songé à établir entre ces deux faits une corrélation, qu'on n'y ait pas encore vu clair et que Hitler pouvait ainsi continuer à se gausser du monde entier. Il est extrêmement curieux et inquiétant de constater que la tactique de violence psychique, qui a si bien réussi à Hitler et aux autres dictateurs à l'intérieur de leurs pays, et qui fût le prélude de la violence réelle, qu'ils y exercèrent ensuite, que cette même tactique soit depuis appliquée sur le plan des relations internationales, et donne les mêmes fruits à ceux qui s'en servent. C'est une loi inéluctable et toutes les paroles

sensées, toutes les manœuvres, toutes les combinaisons ne sont que de l'utopie, d'autant plus fâcheuse qu'elle renferme un réel danger.

Mais tout en constatant que dans le fait historique de l'aventure hitlérienne le principe du viol psychique des masses a joué un rôle de première importance, et que les lois biologiques gouvernant le psychisme animal, découvertes par Pavlov y trouvaient leur application incontestable, nous ne voulons pas affirmer que ce sont exclusivement ces facteurs qui ont déterminé ces faits. Il va sans autre que d'autres facteurs sociologiques y devaient aussi concourir pour que ces faits se réalisent. Dans les expériences de Pavlov au laboratoire, pour que les réflexes conditionnés puissent se former chez les chiens et causer les effets dont nous avons aujourd'hui la connaissance exacte, il fallait aussi que certaines conditions soient réalisées : le milieu biologique, les conditions du lieu, du temps, les caractères héréditaires des individus sujets aux expériences — tous ces facteurs ne pouvaient ne pas être pris en considération.

De même dans le *phénomène Hitler* il faut tenir présent la constellation de divers facteurs qui y ont joué. Ainsi, comme le dit à juste titre Reiwald (130)[1], pour comprendre l'influence de Hitler comme écrivain politique, comme propagandiste et psychologue des masses, il faut aussi prendre en considération les particularités du substratum, où cette influence avait à s'exercer, c'est-à-dire les éléments psycho-ethniques du peuple allemand. Hitler incorporait certains « complexes » profonds de ce peuple. Il portait en lui-même les caractères typiques de la petite bourgeoisie allemande, qui se reconnaissait en lui. Ce qui caractérise cette classe des masses allemandes, a trouvé son expression dans un proverbe populaire qui dit d'un cycliste : « du haut il courbe son échine, du bas il piétine plus bas[2] »; c'est l'image de la soumission à ceux qui sont au-dessus, et de la brutalité envers ceux d'en dessous.

Le soutien apporté au mouvement de Hitler venait de cette petite bourgeoisie et non des masses prolétariennes, qui se sont soumises après avoir perdu la bataille. Et c'est aussi la raison pour laquelle le mouvement nazi a pu si rapidement s'installer et se consolider : la capacité de s'adapter à une organisation est caractéristique pour l'Allemand moyen. Et de là découle aussi le fait que les masses organisées se montrent supérieures aux masses chaotiques en ce qui concerne la sauvagerie et la bestialité dans l'action : l'organisation peut faire

1. (130) p. 478.
2. « Nach oben buckelt er, nach unten tritt er », cité par REIWALD (130) p. 483.

croître les explosions de l'énergie accumulées dans les masses outre mesure.

D'autre part, l'histoire a montré que précisément les couches moyennes en Allemagne ont été toujours porteurs de mystiques, et « il y a des ressemblances frappantes », dit De Felice (37)[1], « entre les mouvements mystiques et politiques et les grandes convulsions de l'actualité : de part et d'autre, mêmes origines dans l'exaltation morbide de quelques individus qui s'excitent mutuellement et qui se croient prédestinés à rénover le monde; de part et d'autre encore, même développement irrésistible d'une contagion de fanatisme, qui se propage parmi les foules dont la frénésie s'exaspère à mesure que des satisfactions sont offertes à leurs instincts les plus brutaux; de part et d'autre, enfin, mêmes conséquences désastreuses qui s'étendent à tous les domaines ».

Ensuite, le mouvement nazi et le fascisme ont eu leur préparation, leur éclosion et la diffusion rapide, ils ont été facilités par le climat intellectuel, créé dans les premières décades du XXe siècle par des écrivains sociologues tels que Georges Sorel en France, Pareto en Italie, Michels en Allemagne[2].

De la diffusion de cet esprit parmi la jeunesse date, par exemple, la mentalité qui a présidé à la fondation des sociétés pour la culture physique des jeunes en Allemagne : dans le journal du Jungdeutschlandbund, une organisation de ce genre, créée en 1911 à la suite d'une initiative du feld-maréchal von der Goltz, le pédagogue allemand bien connu Wyneken a relevé des phrases comme celle-ci[3] :

> Pour nous aussi l'heure joyeuse et grandiose de la lutte sonnera... Oui, ce sera une heure joyeuse, une heure grandiose que nous avons bien le droit d'appeler en secret de nos vœux. Souhaiter la guerre à haute voix, cela tourne souvent à un orgueil vain ou à un ridicule cliquetis de sabres. Mais il faut qu'en silence au fond des cœurs allemands vivent le goût de la guerre et une aspiration vers elle.

Ou encore un texte du comte Bothmer, un des fondateurs d'une de ces sociétés fédérées :

> L'instinct guerrier est aujourd'hui menacé de toutes parts. Une période de paix prolongée, l'accroissement du bien-être général ont en soi des effets débilitants; il s'y ajoute l'influence

1. (37) p. 324.
2. REIWALD (130) p. 326.
3. Cité par BOVET (19) p. 233.

éminemment dangereuse que les apôtres de la paix internationale exercent — moins, Dieu merci, sur les masses saines que sur une partie de la société « cultivée ». A la façon de dames sensibles, ils ne nous dépeignent que les horreurs de la boucherie, sans rien dire de la puissance idéale qui se manifeste dans la mort héroïque de l'homme grand ou petit; ils nous affaiblissent en empêchant une génération amollie de regarder en face une guerre qui viendra, qui doit venir et qui sera plus terrible que toutes celles qui l'ont précédée.

Pour l'Italie il suffit de citer les mots qu'aimait répéter le grand poète italien Gabriel d'Annunzio, qui, pendant la première guerre, rivalisait avec Mussolini dans les excès d'un langage guerrier; aux rumeurs des pourparlers pour un armistice, il disait : « cela pue la paix ».

Mais malgré tout ce qui a été dit à propos des circonstances, qui ont présidé au fait de l'assujetissement de l'Allemagne à la folie hitlérienne, vouloir accuser le peuple allemand entier comme coupable du déclenchement de la 2e guerre mondiale et des atrocités qui ont été commises par les Allemands dans cette guerre, serait injuste : la bombe atomique de Hiroshima et les bombardements épouvantables des villes allemandes par l'aviation anglo-saxonne par « tapis de bombes » et les bombes à phosphore, équivalent les actes des premiers, et puis nous insistons sur le fait que l'emploi méthodique du principe du viol psychique des masses aurait certainement donné aussi ailleurs les mêmes résultats qu'en Allemagne, toute la différence réside dans le fait que les dirigeants allemands en bons organisateurs, ont su organiser cette application là où les autres se sont montrés incapables de le faire.

Reiwald (130)[1], dans sa critique, m'a reproché de n'avoir pas essayé de rechercher, si la faculté de subir le viol psychique n'était pas une caractéristique du peuple allemand à différence d'autres peuples. En réalité, j'ai dit que les lois du fonctionnement du système nerveux étant chez tous les humains les mêmes, les réactions ne peuvent qu'être aussi les mêmes dans tous les peuples; toutefois, il est fort probable qu'une certaine différence quantitative dans la proportion des violables et des résistants existe, mais elle ne peut pas être certainement aussi grande pour permettre de reprocher au peuple allemand son attitude, ou de le tenir uniquement responsable pour le déclenchement de la deuxième guerre mondiale.

1. (130) p. 111.

Qu'on veuille bien analyser le mécanisme historique des succès temporaires des dictatures, obtenus au moyen d'armes psychiques, au moyen de la propagande. Le point de départ, comme nous l'avons déjà vu, en était le fait que les hommes n'ont nullement la même réaction devant les tentatives de suggestion qu'on veut leur imposer. *Certains succombent et d'autres résistent.* La proportion entre ces deux groupes est de 90 contre 10 environ. Elle a été établie de la manière suivante par des études statistiques en Allemagne. Comme critère de résistance ou d'une certaine activité politique à base de raisonnement, ou, en termes physiologiques, comme critère de la présence des processus d'inhibition conditionnée, j'avais pris les chiffres de la fréquentation des meetings politiques à Heidelberg en 1932. Dans cette ville de 60 000 électeurs — des confrontations ultérieures ont établi que les proportions étaient à peu près les mêmes ailleurs — les meetings du parti social-démocrate, le plus actif et le mieux organisé, étaient fréquentés par 600 à 800 personnes, le maximum atteignant 2 000. Le même chiffre valait pour les nazis, tous les autres partis — centre catholique, communistes, libéraux — ne donnaient, tous ensemble, que 1 000 environ. En additionnant ces chiffres, on obtient en tout 5 000. Mais le nombre des électeurs étant 60 000, on pouvait se demander, où étaient donc les autres 55 000. Eh bien, c'étaient précisément ces éléments « passifs » ou hésitants, qui, ayant les mêmes droits électoraux que les 5 000 « actifs », déterminaient évidemment l'issue d'une campagne électorale, et le but de la propagande de tous les partis était de les gagner, de les faire voter pour soi. *La clef de la propagande politique est là.*

Les deux grands propagandistes de nos temps, Lénine et Hitler, soupçonnaient déjà cette vérité. Le premier dit dans un de ses écrits : « Le propagandiste révolutionnaire doit penser à l'échelle de centaines, l'agitateur, de dizaines de mille, et l'organisateur et celui qui guide la révolution — de millions ».

Plekhanov, l'adversaire doctrinaire de Lénine, que celui-ci considérait comme son maître, a trouvé une formule très heureuse pour cette distinction; il dit : « Le propagandiste inculque beaucoup d'idées à une seule personne ou à un petit nombre de personnes; l'agitateur n'inculque qu'une seule idée ou qu'un petit nombre d'idées; en revanche, il les inculque à toute une masse de personnes. » Et Lénine complète : « Le propagandiste agit principalement par écrit, l'agitateur de vive voix[1]. » Et Hitler, dans son « Mein Kampf » (77), pense au même fait quand il écrit : « la tâche de la propagande est de s'attirer des

1. Cité par Domenach (45) p. 25.

adeptes, celle de l'organisation est de capter des partisans, des affiliés au parti ».

Ces deux fonctions de l'activité propagandiste politique visent donc deux catégories différentes d'individus. Quelles sont leurs caractéristiques? D'où viennent-elles? Nous avons déjà vu que le grand contingent des « 55 000 » est formé par des indifférents, des hésitants, ou aussi par des paresseux, des fatigués, des épuisés, des déprimés par les difficultés de la vie quotidienne. Adler considère nos contemporains comme des névrosés. Tous ces gens-là sont, comme nous l'avons vu, des êtres dont le système nerveux est instable, qui se laissent aisément travailler par la suggestion impérative, qui sont facilement pris par la peur et qui souvent sont bien heureux d'être dominés et guidés. C'est la grande masse des petits bourgeois, des « moyens », mais aussi des paysans et même des ouvriers dont la conscience de classe n'est pas encore éveillée. Enfin, une grande masse de femmes tombent aussi dans cette catégorie, de même que les jeunes. La propagande hitlérienne surtout ne se bornait pas à faire appel aux adultes, aux électeurs, mais aussi aux jeunes des deux sexes et jusqu'aux enfants. Hitler disait aux récalcitrants : « Si vous ne venez pas dans nos rangs, cela nous est égal, mais vos enfants, nous les aurons quand même! » Et Mussolini avec ses « balillas » ne voulait pas rester en arrière : il n'y avait pas de spectacle aussi révoltant que la vue de files d'enfants, gantés de blanc, marchant au pas le dimanche par les rues des villes italiennes, aux sons de tambours. En exploitant la sensibilité enfantine, le goût d'aventures, le sentiment d'infériorité naturel, les dictatures instillaient impunément leur poison dans les mécanismes psychiques des générations futures. A quels résultats néfastes cela aboutit, on le voit par le culte de la mort, qui s'est développé parmi la jeunesse allemande; des slogans aussi anormaux y étaient répandus : « nous mourrons pour Hitler; nous sommes nés pour mourir pour l'Allemagne, pour le Führer, etc. ». La propagande de suggestion trouvait, naturellement, un champ fertile parmi les femmes; elles y succombaient malgré les idées anti-féministes du mouvement nazi, qui cherchait à enfermer de nouveau la femme dans un esclavage médiéval.

Sauvy (142)[1] parle des « zones mobiles » de l'opinion et distingue cinq variétés possibles entre le défaitisme et le courage, pris comme critères pour une différenciation de ces zones : ce sont d'abord ceux qui travaillent activement pour la défaite — nous les nommerions des *pessimistes actifs*; puis ce sont ceux qui espèrent en la défaite et s'en réjouissent d'avance, sans travailler pour elle — les *pessimistes passifs*; ensuite, ceux qui craignent la défaite, mais ne résistent pas à ce sentiment et ne font rien pour l'éviter — ce sont les *passifs absolus* : c'est le groupe qui correspond le mieux à notre groupe « V » (violables, les 90 %); viennent ensuite ceux qui résistent à la crainte de la défaite et entretiennent l'espoir de pouvoir l'éviter — les *optimistes passifs*; et enfin ceux qui n'envisagent aucune possibilité de défaite et se dressent activement pour la combattre — ce sont les *optimistes actifs*.

1. Cité par DOMENACH (45) p. 112.

Si nous analysons maintenant l'autre catégorie d'humains, sur lesquels porte la propagande, celle des « 5 000 », les « résistants » ou groupe « R », nous voyons qu'ils se recrutent surtout dans les couches intellectuelles ou parmi les ouvriers et les paysans plus conscients, cultivés et actifs. Il est très intéressant de voir, comment et pourquoi des couches importantes d'ouvriers sont passés dans les rangs d'Hitler. Munzenberg (108) dans son livre donne un curieux témoignage : des ouvriers qui étaient autrefois dans des organisations social-démocrates et sont devenus des S. A., disaient en 1932 : « Nous sommes restés les mêmes. Mais chez vous, social-démocrates, tout marche trop lentement. Adolphe (Hitler) travaille plus vite. Et s'il nous trahit, il sera pendu par nous. » Lors du massacre du 30 juin 1934, quand Hitler laissa exécuter ses amis d'autrefois, les chefs de l'opposition, qui croyaient à ses intentions socialistes, on a vu le résultat de ce raisonnement.

Comme nous l'avons vu tout à l'heure, Hitler distinguait la fonction de l'organisation de celle de la propagande, en disant qu'avant tout il faut se créer des organisateurs qui feront de la propagande pour attirer les masses. Et dans ce but il faisait des efforts énormes pour instruire ses militants (dans notre terminologie les « 5 000 »); son « Front de travail » a institué des écoles spéciales, où on éduquait chaque année 5 000 fonctionnaires du parti, qui devaient apprendre à guider et à dominer les masses. En vérité, les principes dont il s'agissait, étaient bien simples, et nous les avons déjà vus : il fallait que les chefs sachent où et comment faire agir sur les masses les symboles et les slogans, déclenchant à volonté leur comportement propice au régime. L'intimidation, la violence psychique, était toujours le régulateur suprême. La masse des « 55 000 » devait se sentir toujours encerclée par les signes de la puissance d'Hitler et par l'appareil coercitif de l'État : chaque symbole, chaque croix gammée devient alors un « memento » de la menace, qui provoque le raisonnement suivant : « Hitler c'est la force, c'est la seule force réelle, et

puisque tout le monde est avec Hitler, il faut que moi, homme de la rue, je fasse de même, si je ne veux pas être écrasé. »

La différence entre les « 5 000 » et les « 55 000 » n'est pas exclusivement due aux facteurs physiologiques intrinsèques ou raciaux; les éléments d'éducation, de culture, de la formation des phénomènes d'inhibition interne conditionnée y jouent aussi un rôle important; c'est pourquoi on peut constater que chez les peuples démocratiques, plus avancés politiquement, la proportion est quelque peu différente de celle que nous avons indiquée pour les Allemands. Mais il faut bien se garder de s'imaginer que ces différences soient très grandes ou décisives : en fin de compte, les mécanismes du système nerveux sont les mêmes chez tous les humains. Il faut préciser que la distinction chiffrable entre ces deux groupes que nous désignerons comme les « R » (résistants, les 5 000) et les « V » (violables, les 55 000), c'est-à-dire entre les 10 % et les 90 %, est approximative et relativement grossière, sinon euphémiste : en réalité, pour certaines situations, elle pourrait n'être que de 1 % en face de 99 % et même moins : 0,1 % et 99,9 %, etc., — et naturellement avec tous les passages intermédiaires.

Je n'avais pas dit, comme me le reproche dans sa critique Reiwald[1] que seulement 10 % réagissent avec conscience : en réalité, j'avais dit plutôt que 10 % sont physiologiquement capables de résister à l'emprise d'autrui sur leur psychisme : la conscience n'est qu'une « prise de conscience », un épiphénomène. Elle ne fait qu'accompagner certains processus nerveux supérieurs, dits « psychiques », mais *elle-même ne détermine rien.*

Et ceci explique pourquoi Hitler, ayant assujetti l'Allemagne par ses méthodes, préparait une grande campagne de propagande dans le monde entier. Ses émissaires travaillaient, en principe, avec les mêmes méthodes dans les divers pays et enregistraient des succès.

Quels étaient donc les moyens d'influencer les masses? Nous l'avons dit, il y avait deux groupes de personnes; par conséquent il devait y avoir deux formes de propagande : l'une s'adressant aux 10 %, aux êtres assez sûrs d'eux-mêmes pour résister à la suggestion brutale, l'autre, aux 90 %, aux passifs ou hésitants, ayant leurs mécanismes psychiques accessibles à la suggestion émotionnelle, et notamment édifiée sur la base de la pulsion nº 1, combative : la menace, proférée de temps à autre, comme facteur absolu, réévoquée par des signes

1. (130) p. 106.

ou symboles répandus en masse, et agissant comme facteur conditionnant, déclenchait les réactions de peur, qui se matérialisaient sous forme de votes favorables à ceux qui prononçaient cette menace et la diffusaient partout au moyen de leurs symboles.

Ces deux formes de propagande, s'adressant à ces deux groupes de personnes, différaient donc en principe : la première agissait *par persuasion, par raisonnement*; la deuxième *par suggestion*, et déclenchait tantôt la peur, tantôt son complément positif — l'enthousiasme, le délire, tantôt extatique, tantôt furieux; ces réactions étant aussi du ressort de la pulsion combative. Nous appelons ces deux formes de propagande, la première ratio-propagande, la deuxième senso-propagande. La première n'est autre chose que l'instruction politique et n'a pas besoin d'être longuement expliquée : c'est, d'ailleurs, la propagande dont se servent couramment les partis politiques, surtout en pays démocratiques. Les formes en sont connues : ce sont les journaux, les discours par radio, les meetings avec discussions, ce sont les brochures et les tracts, enfin la propagande personnelle, ou de porte à porte quand les propagandistes vont dans les maisons trouver les personnes qui les intéressent, et cherchent à leur démontrer le bien-fondé de leur programme et à les persuader de s'inscrire au parti qu'ils représentent, de voter pour lui, etc. (« canvassing » des Anglais). Les démonstrations logiques, quoique utilisant parfois diverses pulsions de base, se rattachent, d'une manière prépondérante, à la « deuxième » pulsion, en faisant jouer surtout les intérêts économiques.

Dans la senso-propagande, par contre, c'est surtout la pulsion nº 1 ou combative, qui en fait les frais. Au moyen de symboles et d'actions agissant sur les sens, causant des émotions, on cherche à impressionner les masses, à terrifier les ennemis, à éveiller l'agressivité de ses propres partisans. En plus des symboles graphiques, plastiques et sonores dont nous avons parlé, ce sont surtout l'emploi des drapeaux, d'uniformes, les grandes manifestations, les défilés à grand fracas qui caractérisent la propagande de ce type, employée par les dictatures.

Des facteurs visuels employés, les drapeaux et les étendards sont le plus souvent de couleur rouge dans les mouvements de caractère révolutionnaire. Ceci s'explique par l'action physiologique excitante de cette couleur qui agit même sur certains animaux, les taureaux, par exemple. De Felice (37) cite un exemple tiré d'une usine de produits photographiques, où les ouvriers travaillant constamment à la lumière rouge, étaient excités, prompts à la colère; on changea la lumière

en verte, et l'irritation disparut. Il est aussi possible que « la vision du sang est évoquée chez certains par la couleur rouge intense et éveille en eux des impulsions bestiales que la censure sociale avait refoulées et qui les préparent à se livrer à des actes de violence ».

En ce qui concerne le vêtement militaire, l'uniforme, surtout aux couleurs éclatantes, son attrait joue un grand rôle déjà dans les vocations enfantines. La bataille primitive est psychiquement destinée à mettre en valeur l'individu non pas tant aux yeux de son adversaire, qu'à ceux des spectateurs et des spectatrices du combat[1]. C'est la raison principale pour laquelle la « grande tenue », avec ses panaches, ses épaulettes et les boutons qui brillent au soleil, se maintient à côté du khaki, ou gris rationnel de campagne. « La gent féminine surtout perd souvent toute retenue en présence d'un uniforme, il arrive même très fréquemment qu'elle se jette littéralement à la tête des soldats. Et on ne parle pas de natures dévergondées, mais de femmes qui ne jugeraient pas dignes d'un regard, si elles les voyaient en civil, ces mêmes hommes dans les bras desquels elles tombent parce qu'ils sont vêtus d'un uniforme[2]. »

La propagande du type émotionnel, visant à exciter les foules au maximum, *n'est pas une prérogative des dictatures.* Aux États-Unis l'emploi du principe du « viol psychique » des masses et même des foules, lors des élections présidentielles, atteint un degré d'intensité extraordinaire; les méthodes sont simplement empruntées à la publicité et les cortèges (parades) prennent un caractère purement carnavalesque : des pancartes, des chars, les symboles vivants — éléphant et âne (républicain et démocrate), des girls, des confettis, des tourbillons de feuilles de papier, pleuvant du haut des gratte-ciels, tout au milieu d'un vacarme assourdissant des orchestres, des cris, de klaxons.

Pour avoir une idée de l'ampleur d'une campagne de propagande aux États-Unis, il suffira de dire que lors de la campagne de Roosevelt pour le New Deal en 1923, le cortège, qui déferla dans les rues de New-York, comptait 255 000 participants avec 200 orchestres; pour lancer cette propagande Roosevelt fit appel à 1 500 000 agitateurs volontaires.

Hitler surtout a su combiner ces démonstrations de force avec l'intérêt sportif des masses pour l'aviation : il organisait ses manifestations en même temps que des meetings d'aviation, il arrivait en avion en grande pompe à ces manifestations, faisait répandre partout le slogan : « Hitler au-dessus de l'Allemagne! », il distribuait à ses adeptes des insignes, où une croix gammée était combinée avec l'image d'ailes d'avion, etc. Le public, surtout la jeunesse, s'enthousiasmait, en apprenant qu'il devait parler parfois le même jour en 3 ou 4 villes distantes l'une de l'autre, où il arrivait et d'où il partait en avion.

1. Bovet (19) p. 169.
2. Cité par Bovet (19) p. 170.

Cet enthousiasme juvénile, déclenché par la propagande, se comprend si on réalise, comme le fait bien Domenach, (45)[1] en disant que « la propagande emprunte à la poésie la séduction du rythme, le prestige du verbe et jusqu'à la violence des images. Elle fait rêver le peuple aux grandeurs passées et aux lendemains meilleurs ». La jeunesse est particulièrement sensible à ces impulsions, surtout si on envisage que la poésie populaire s'apparente de si près aux incantations magiques et à la liturgie.

Les formes qu'emploie la senso-propagande, sont connues — ce sont, en somme, les formes les plus utilisées jusqu'à ce jour. L'élément de nouveauté qui entrait dans la propagande émotionnelle de Hitler et de son adversaire, le « Front d'airain » en Allemagne, était, qu'on associait les formes de propagande aux méthodes touchant particulièrement les cordes émotionnelles de l'âme humaine : par exemple, la publication du programme économique simultanément avec la mise en relief de la défaillance des adversaires, se faisait par la voie de la presse, de la T. S. F., de feuilles volantes, de réunions et de propagande individuelle. Lorsqu'il s'agissait d'intimider les adversaires et les passifs, et de remplir de courage ses propres partisans, on devait surtout avoir recours à la guerilla par symboles, à la guerre des drapeaux, aux affiches, aux manifestations, aux défilés avec des chars symboliques, des sections en uniforme et marchant au pas cadencé, etc. Était-il question d'éveiller des sentiments de colère, de pitié, le souci du sort de son prochain, les moyens employés alors étaient des affiches, des tracts au ton violent et des assemblées, où l'on laissait les assistants frémir d'indignation, crier leur haine ou brûler d'enthousiasme. Pour tourner les adversaires en ridicule, les moyens à employer étaient des processions carnavalesques, dans lesquelles on pouvait montrer des figures, et des groupes caricaturaux, ou encore des chansons de rues, des « papillons » portant des vers satiriques, des affiches et des caricatures, des chansonniers dans les cabarets et théâtres populaires.

1. (45) p. 87.

Nous donnons plus loin (chapitre 9) des exemples de dérision politique employés par le Front d'airain dans sa campagne contre Hitler. Ici nous voulons donner un exemple d'emploi de ces méthodes en dehors des frontières de l'Allemagne, dans la lutte électorale en 1937 en *Belgique* où s'affrontaient l'émule belge de Hitler, Degrelle, avec son Rex et les partis anti-rexistes, qui suivaient la tactique du Front d'airain. Ces partis ripostèrent aux méthodes hitlériennes, employées par les rexistes, par les mêmes armes : une propagande violente émotive fut mise en scène et Degrelle fut balayé. Et voici quelques exemples des méthodes employées : partout, où les orateurs rexistes haranguaient la foule, des chœurs parlés des jeunesses socialistes et catholiques scandaient : « A Berlin, à Berlin! »; des slogans : « Rex est la guerre » étaient affichés partout; une note ironique accompagnait Degrelle partout où sa propagande se faisait visible : des ânes, des chameaux et des chèvres portant des pancartes, étaient conduits dans les rues; là-dessus on lisait : « Je donne ma voix à Degrelle, parce que je suis un âne », « tous les chameaux votent pour Degrelle », les chèvres avaient des inscriptions « meck, meck, meck, Degrelle ». Le jour des élections, des cercueils furent portés dans les rues avec des inscriptions « Rex », ce qui contribuait à créer dans les masses la foi dans la victoire des adversaires du rexisme.

Un autre exemple probant fut l'*Espagne* : une propagande hautement émotive et habilement manœuvrée par les gouvernementaux, qui, tout en étant dans une situation difficile au point de vue matériel, tenaient si longtemps tout un peuple en haleine, exaltaient son courage, augmentaient sa résistance aux pires épreuves, provoquaient des explosions d'enthousiasme, engendraient des actes d'héroïsme. Qu'à la fin l'Espagne républicaine, trahie scandaleusement par les démocraties elles-mêmes, privée d'armes, bloquée par la soi-disant « non-intervention », ait succombé, ne diminue en rien la valeur du fait d'une tentative de redressement psychologique d'une fraction d'éléments démocratiques dans ce coin de l'Europe.

Pendant la 2e guerre mondiale parut un film de Charlie Chaplin, « Le Dictateur », où le célèbre acteur laisse apparaître les deux compères, Hitler et Mussolini, surtout le premier, sous un aspect efficacement grotesque. Comme on le conçoit facilement, ce film a eu un grand succès propagandiste, surtout dans les pays anglo-saxons.

Pour jouer sur des sentiments d'amour et de joie, c'est-à-dire, sur les éléments érotiques sublimés, il fallait utiliser les danses publiques, des airs populaires, des chansons en vogue dont le texte était remanié pour la circonstance, des figures

esthétiques — surtout des femmes —, des groupes dans les processions, des fleurs, etc.

Finalement, partout où il s'agissait de faire appel aux sentiments sociaux, comme, par exemple, à l'amitié, aux sacrifices et au sentiment du devoir, celles des formes de propagande, qui se montraient à cet égard les plus aptes, étaient les feuilles volantes, les assemblées et les affiches-images.

Hitler a beaucoup emprunté, pour cet aspect de sa propagande, aux *pratiques de l'Eglise catholique*[1], où l'encens, la demi-obscurité, les bougies allumées, créent un état de réceptivité émotionnelle tout spécial. Dans les défilés il faisait marcher de beaux gaillards musculeux, l'air martial, sachant bien que ce spectacle émeut beaucoup de femmes. Lui-même employait à la tribune, pendant ses discours, des effets lumineux de diverses couleurs, ayant sur son pupitre un tableau de commutateurs électriques. Ces manifestations étaient parfois accompagnées par la sonnerie de cloches des églises[1]. Il savait très bien que le même orateur, parlant sur le même sujet, dans la même salle, peut obtenir des effets tout à fait divers à dix heures du matin, à trois heures de l'après midi ou dans la soirée.

Le délire de foule est essentiellement un état rythmique, qui comprend des périodes de tension, auxquelles succèdent de brusques relâchements. La mise en scène d'un défilé ou d'un meeting doit tenir compte de ce rythme. Et les orateurs doivent avoir soin de couper leurs discours de bons mots, de phrases ironiques qui détendent brusquement la salle et engendrent le rire, qui est le meilleur moyen de souder une foule, en lui donnant le sentiment d'une espèce de complicité joyeuse[2].

Voici un spécimen d'*instructions de propagande* de ce type d'un mouvement anti-nazi, le *Front d'airain*, sous le titre significatif « Création de l'enthousiasme dans un meeting » :

1. Quand on dispose de musique, de phonos, de pick-up, distraire les auditeurs, quand ils se rassemblent avant le meeting, en jouant surtout des airs de bravoure populaires.

2. Entretenir l'agitation et le dynamisme de l'auditoire crescendo jusqu'à la fin du meeting.

3. De temps à autre entamer un dialogue entre l'orateur ou un speaker et la masse dans la salle, en lui jetant des questions et en provoquant des ripostes collectives : « Oui » ou « non », etc.

1. MUNZENBERG (108).
2. DOMENACH (45) p. 73.

Une affirmation massive de ce genre agit sur la masse comme un choc électrique en stimulant son ardeur.

4. Alterner des chants avant et après les discours des orateurs (chanter toujours debout, jamais assis!).

5. Les discours ne doivent jamais excéder 30 minutes.

6. Sortir après le meeting en jouant un hymne combatif populaire.

7. Si possible, présenter un petit sketch amusant, ou un chœur parlé, une chorale, ou faire déclamer des vers appropriés à la réunion.

8. Un tableau vivant symbolique ou une pancarte lumineuse à caractère dynamique et joyeux, ou sarcastique, accompagnée de musique, peut être utile comme détente de nerfs.

9. Inciter la masse des auditeurs à faire de temps à autre de la « gymnastique révolutionnaire » : proférer le cri de ralliement « Freiheit », en levant en même temps le poing serré.

10. Décorer la salle de slogans et symboles, sur calicots, des étendards, des drapeaux, de verdure, etc.; placer dans la salle un service d'ordre, composé de jeunes militants, uniformés et portant des brassards avec l'emblème.

A propos de cette *gymnastique révolutionnaire* il y aurait à dire qu'elle avait une raison d'être physiologique : là où il s'agit d'entretenir une certaine tension nerveuse des auditeurs dans un meeting, qui poursuit des buts émotifs, on court le risque qu'elle s'effrite, qu'une certaine lassitude envahisse la foule — la parole, si elle se poursuit trop longtemps et à une cadence monotone, fatigue et inhibe les masses, surtout si l'assistance a un niveau intellectuel relativement bas et le thème des discours trop abstrait, ou agrémenté par des chiffres, statistiques, etc. C'est pourquoi un appel répété au mouvement, une provocation des gestes dans l'auditoire, active la circulation du sang et tient l'émotivité en éveil. Nous verrons plus loin[1] que Hitler employait souvent une tactique contraire : il assoupissait la masse par un long discours, il la versait dans un état presque somnambule, et ceci malgré et même par une harangue, menée sur un ton véhément et du point de vue sonore étourdissant : nous avons vu qu'une inhibition généralisée, une somnolence peut être atteinte par une répétition monotone des excitations verbales; mais aussi par des excitations d'une haute intensité — cette dernière possibilité est à la base du mimétisme terrifiant.

Sur les photos prises dans les meetings nazi on peut voir quel aspect hébété prenaient les auditeurs pendant un discours

1. V. p. 365.



Fig. 14.

Un meeting du Front d'airain à Darmstadt en 1932, dans lequel est pratiquée la « gymnastique révolutionnaire ». L'expression délivrée des visages dans la foule transformés par l'enthousiasme, est à noter.

de Hitler : ils étaient figés dans l'attitude absente et rigide du somnambule. Il était intéressant de comparer cet aspect avec l'aspect délivré, enthousiaste des auditeurs dans un meeting du Front d'airain (fig. 14)[1].

Après avoir provoqué dans la masse cet assoupissement, ce « silence religieux », Hitler la réveillait par un arrêt brusque de ses diatribes et alors elle tombait dans un état d'exaltation presque furieuse. D'autre part, De Felice (37) dit à propos d'une gesticulation, provoquée dans les foules, en la comparant aux procédés employés par des « prophètes » orientaux comme les derviches hurleurs.

On voit de ces « directives pour la *création de l'enthousiasme* dans la foule » que nous avons rapportées ci-dessus, que les excitations acoustiques ou « les toxiques sonores », comme les nomme De Felice (37), y tiennent la place prépondérante. « Les cris sont particulièrement propres à exciter ceux qui les profèrent comme ceux qui les écoutent. Les cris ont plus d'effet, s'ils sont rythmés et cadencés, c'est-à-dire, s'ils comportent des sons, qui, plus fortement accentués que les autres, retentissent à intervalles réguliers. Le rythme s'accompagne fatalement d'un engourdissement de la conscience. Il facilite l'exécution des tâches les plus pénibles, en déterminant chez ceux qui s'en acquittent un état de nature hypnotique, qui supprime ou diminue, au moins temporairement, en eux la sensibilité à la fatigue. » Le « Chant des bateliers de la Volga », qui tiraient jadis des barques remplies de marchandises en amont du grand fleuve, est universellement connu. Les travaux gigantesques de l'antiquité, qui manquait de moyens mécaniques, ont dû être exécutés aussi au son des chants rythmés. On s'en est servi aussi toujours « dans les armées pour exciter les soldats à se ruer contre l'ennemi, pour abolir chez eux toute réaction individuelle en face du danger et produire en eux une sorte d'anesthésie, destinée à leur rendre la férocité plus naturelle et le courage plus aisé ».

Parmi les toxiques sonores c'est la *musique*, surtout instrumentale, qui est le plus efficace. Elle est « un appel à l'inconscience ou du moins une invitation à un rêve auquel on s'abandonne en restant éveillé. Tandis que la poésie est inséparable de la pensée dont elle subit les exigences, la musique, le moins intellectuel des arts, échappe à cette tutelle, parce qu'elle ne s'adresse pas directement à l'esprit. Son pouvoir suggestif s'exerce sur la vie psychique latente, c'est-à-dire sur un ensemble d'instincts et de penchants communs à tous les hommes. Elle est particulièrement apte à créer entre eux, par delà leurs diver-

1 V. p. 360.

gences intellectuelles, des états collectifs, où se mêlent et se confondent les tendances identiques qui sommeillent en eux ».

La musique dispose de deux moyens d'expression lorsqu'on a recours à elle pour subjuguer les gens : ce sont le chant, surtout des hymnes, et les instruments orchestrés. Des refrains entraînants s'imposent aux individus, qui les répètent machinalement jusqu'à éprouver un étrange enivrement. « C'est le procédé le plus sûr pour maîtriser un public, pour le fondre en une masse homogène et pour l'amener à une malléabilité qui permet d'en obtenir tout ce qu'on veut. »

En ce qui concerne la musique instrumentale[1], il faut savoir que « les morceaux joués ont d'autant plus d'effet que la mélodie en est plus chantante et le rythme plus accentué. Les instruments à percussion : tambours, grosse caisse, cymbales, etc., tiennent ici le premier rang, parce que ce sont ceux dont la fonction est de scander le rythme ». Dans certaines pièces musicales modernes, ces éléments sonores, appelés la batterie, ont reçu une importance croissante : il suffit de citer la musique de Wagner, de Debussy, et les œuvres toutes récentes de compositeurs russes, surtout depuis la Révolution : Chostakovitch, Khatchatourian et autres. En imitant les bruits des machines, dans notre ère industrialisée et mécanisée, on revient à ce qui est plus élémentaire au fond du psychisme et par cela à ce qui occupe une place prépondérante et presque exclusive dans les manifestations bruyantes dont se grisent les peuples sauvages.

« Le timbre des instruments, note De Felice (37) a aussi une grande efficacité. Déjà les anciens savaient que la trompette et la flûte phrygienne avaient la propriété de causer une exaltation générale. Rien ne vaut une fanfare pour entraîner les gens », comme on le sait de la pratique de l'armée française. Les instruments à cordes ont une action plus intime, et jouent pour cette raison un rôle secondaire dans la formation des états de foule.

Ainsi on peut dire qu'en faisant agir délibérément certaines actions toxiques sur le système cérébro-spinal des individus, on arrive à déclencher des états d'entraînement grégaire par des causes artificielles. De ces facteurs les principaux sont : la suggestion qui agit par des impressions sur les sens, ensuite les pratiques que nous avons désignées par le nom de « gymnastique révolutionnaire », et qui consiste en répétition de certains mouvements musculaires propres à plonger ceux qui s'y livrent dans le vertige et dans un état plus ou moins inconscient; enfin, les forces psychiques, dites occultes, encore inconnues, mystérieuses et qui seraient comparables aux émissions d'ondes et qui sembleraient pouvoir pénétrer directement jusqu'aux centres nerveux[1].

1. De Felice (37) p. 345.

Un trait caractéristique de la propagande hitlérienne consistait en ce qu'on créait autour du nom de ce chef une sorte de légende de héros national; il va sans dire, qu'elle était un enchevêtrement d'exagérations et souvent de mensonge, mais ici encore une fois le caractère de la senso-propagande devient manifeste comme un moyen de dominer les masses psychiquement, de les entretenir dans un état d'esclavage psychique.

En réalité, la personnalité de Hitler, prise objectivement, ne prête pas du tout d'occasions pour l'exalter comme un grand homme d'État, ou un chef militaire, ou un réformateur de grand style. Au contraire, ce qu'on sait de sa biographie, le laisse apparaître comme une figure assez médiocre, mais caractérisée par un système nerveux extrêmement sensible, allant jusqu'à la morbidité. Malgré cette sensibilité, Hitler, mû par une soif démesurée du pouvoir, n'a pas hésité de plonger le monde entier dans le sang. De ce côté son caractère rappelle de beaucoup celui de Mary Baker-Eddy, la fondatrice de la « Christian Science », dont Stefan Zweig donne une description saisissante. Le démon de son activité surprenante, qui ne la quittait même pas sur son lit de mort, à l'âge de 80 ans, terrassée par la vieillesse et la maladie, était aussi celui de la soif du pouvoir, associée à celle de l'argent. Tous les deux pouvaient faire montre d'une énergie effrénée surgissant à l'improviste de longues périodes d'un état de dépression léthargique par l'effet de contact avec les foules; tous les deux étaient des égoïstes extrêmes, mais en même temps ils étaient tous les deux capables de flatter la foule; et tous les deux ils « exerçaient un attrait sur les hommes, qui rappelait celui de la lumière sur les papillons[2].

Dans le livre de Hitler *Mein Kampf* (Mon Combat) (77) autour duquel on a fait une publicité énorme et qui, du point de vue philosophique, sociologique et même politique, ne le mérite aucunement, mais qui, du point de vue de la technique de la propagande hitlérienne, a une certaine valeur, l'auteur expose les quelques principes simples et les pratiques propagandistes qu'il a employés dans sa lutte.

Dans ce livre, Hitler, sur 700 pages, raconte sa propre histoire, assez terne d'ailleurs, très raccourcie et voilée pour

1. De Felice (37) p. 337.
2. Cité par Reiwald (130) p. 591.

les années de guerre, et s'étend ensuite avec complaisance sur les moindres détails de l'organisation et les péripéties de son mouvement. Il y a des exagérations : personne ne croira, par exemple, qu'une quarantaine de ses gars (les S. A.) aient jeté dehors et battu jusqu'au sang, 700 ouvriers militants communistes et socialistes.

Les chapitres de *Mein Kampf*, où Hitler (77) décrit les principes de propagande qu'il a employés et sa tactique, présentent un intérêt certain. Les pages où il parle de la France, de ce « principal ennemi » de l'Allemagne, son « mortel ennemi », le pays des « bâtards négroïdes » et ainsi de suite, sont fort instructives pour les Français, surtout lorsqu'il conclut : « ces résultats (l'anéantissement de la France) ne seront atteints ni par des prières au Seigneur, ni par des discours, ni par des négociations à Genève. Ils doivent l'être par une guerre sanglante, par le glaive allemand ». Pour cela « nous voulons retrouver nos armes! » (77); « Mais alors il faut que tout imprimé, depuis l'alphabet dans lequel l'enfant apprend à lire, jusqu'au dernier journal, que tout théâtre et tout cinéma, toute colonne d'affiches et toute palissade libre soient mis au service de cette unique et grande mission, jusqu'à ce que l'invocation pusillanime que nos associations de patriotes adressent aujourd'hui au ciel : « Seigneur, rends-nous libre », se transforme dans le cerveau du plus petit enfant en cette ardente prière : « Dieu Tout-Puissant, bénis un jour nos armes : sois aussi juste que tu le fus toujours; décide maintenant si nous méritons la liberté, Seigneur, bénis notre combat! »

Son autre ennemi, c'était la Russie Soviétique : c'est elle qu'il redoutait et qu'il haïssait d'une haine aussi intense qu'aveugle. En lisant ce qu'il en dit dans son livre, on ne peut qu'être édifié de ses propos. En voilà un exemple : « Nous, les Allemands, avons été élus par le destin pour assister à une catastrophe qui sera la preuve la plus solide de la justesse des théories racistes au sujet des races humaines. » Il n'existait, en effet, pour Hitler aucun doute que les Russes représentent une « race de moindre valeur » et destinée à être dominée et guidée par les Allemands. L'histoire des années qui suivirent a montré la valeur de cette affirmation gratuite de Hitler.

Passons maintenant à la partie la plus intéressante du livre de Hitler, où il parle de la *propagande politique*. Il faut noter avant tout l'importance que Hitler accordait à cette dernière; en effet, il dit à ce sujet : « c'est l'art essentiel de guider politiquement les grandes masses »; en 1932, pendant les pourparlers avec le chancelier Brüning il déclare : « je considère cette question avant tout comme agitateur »; au congrès de

Nuremberg en 1936 il s'exclame : « la propagande nous a menés vers le pouvoir, la propagande nous a permis de conserver depuis le pouvoir, la propagande encore, nous donnera la possibilité de conquérir le monde ».

Voilà comment il conçoit la tactique propagandiste[1] : la tâche de la propagande n'est pas l'éducation scientifique de chacun, mais l'indication à la masse des faits, événements, nécessités, etc..., dont la signification et les enseignements entrent dans son rayon d'intérêt », et pour que ces enseignements ne s'effritent point, pour que les réflexes conditionnés, ainsi inculqués, ne s'éteignent, comme dit Pavlov, il faut les « rafraîchir », raffermir, et pour cela la meilleure méthode est l'enseignement par le fait concret, l' « action directe » : « grèves, occupations d'usines, pillages organisés, combats de rues, s'il s'agit de revendications sociales, agressions contre les États voisins et les guerres de conquête, si les prétentions qu'on a émises visent à un bouleversement de l'ordre international[2] ».

Ainsi nous voyons que Hitler a bien saisi la règle générale, qui domine tout, si l'on veut se placer sur le plan de l'action propagandiste sans scrupules, se baser sur le principe du viol psychique des masses. C'est navrant et abominable, mais du moment qu'un des lutteurs a empiété sur la frontière de la loyauté, son adversaire n'a plus de choix, il doit se résigner à se servir des mêmes armes... ou bien périr; Hitler lui-même dit de la propagande : « c'est une arme terrible dans la main de celui qui la connaît[3] ».

A dire vrai, Hitler n'a émis aucune idée originale dans sa propagande; toutes les formes en sont même empruntées au dehors, surtout aux mouvements socialistes et au fascisme italien. D'ailleurs, il le dit lui-même dans son livre (77) : « nous avons appris énormément de la tactique de nos ennemis », il considère la « propagande des atrocités » et, en général, la propagande de Northcliffe, pendant la guerre de 1914-1918, comme une œuvre d'inspiration géniale. Ce qui caractérise pourtant Hitler, c'est l'application conséquente et sur une échelle énorme, des règles de cette propagande. Mais alors se pose la question des fonds permettant de faire cette propagande sur une échelle si vaste. Ce problème n'offrait pas de difficultés pour Hitler, puisqu'il dit lui-même dans une assemblée naziste à Berlin : « nous allons faire notre propagande aux dépens d'autrui, et nous arrivons enfin aux sources financières, qui jusque-là n'ont coulé que pour les nationaux allemands »

1. P. Lévy (94).
2. De Felice (37) p. 361.
3. Münzenberg (108).

(le grand parti réactionnaire)[1]. Ces sources sont bien connues — c'étaient les grands magnats de l'industrie. Arrivé au pouvoir, Hitler a doté son ministère de propagande de sommes énormes : en 1934, le budget de ce ministère s'élevait à 170 millions de francs, et les années suivantes, les dépenses totales pour la propagande, à l'intérieur comme à l'étranger, atteignirent 500 millions de marks, ce qui équivalait à 400 milliards de francs d'aujourd'hui.

L'autre moyen dont se servait Hitler pour faire pénétrer sa propagande partout, depuis qu'il a accédé au pouvoir, c'était l'obligation, le jour où il prononçait ses discours, pour tous les Allemands, de les écouter à la radio; les fenêtres des possesseurs des appareils récepteurs devaient être ouvertes, afin que les voisins et les passants puissent être atteints par ses paroles[1].

Quelles sont les idées politiques dont se nourrissait sa propagande? On sait qu'elle était assez élémentaire, et les idées qu'il avançait, ne pouvaient avoir une action que sur les grandes masses amorphes des « 55 000 », comme nous les appelons, et encore, en vertu du caractère émotif de cette propagande, de l'appel continuel à la pulsion n° 1, celle qui domine dans les réactions de la peur et de l'enthousiasme guerrier. Gœbbels[1] déclare, en effet : « la propagande doit tendre à simplifier les idées compliquées « et Hitler précise dans son livre (77) : « pour gagner les masses, il faut, en proportions égales, compter sur leur faiblesse et leur bestialité »; et encore : « il faut abaisser le niveau intellectuel de la propagande d'autant plus que la masse des hommes qu'on veut atteindre est plus grande ». On sait que la propagande hitlérienne jouait sur le sentiment national du peuple allemand, ou plutôt sur la phraséologie nationaliste et chauviniste : la légende du « coup du poignard dans le dos de l'armée » pendant la guerre; « la paix ignominieuse de Versailles », le « rétablissement de l'honneur national », les « criminels de novembre » — tels étaient les slogans de cette propagande à ce sujet. Qu'ils n'étaient pas tous sincères, on le voit du fait que là où il n'y avait pas d'intérêt politique à provoquer une agitation, on s'accommodait fort bien de l' « oppression des frères allemands » — le sort du Tyrol du sud, des minorités allemandes en Pologne, en étaient des exemples probants. On a souvent dit, dans les pays démocratiques, que Hitler a pu arriver à s'imposer au peuple allemand, grâce à la défaite de l'Allemagne dans la guerre, puisque une défaite « engendre toujours la réaction ». Cette assertion, comme le dit justement Münzenberg dans

1. Münzenberg (108).

son livre « Propaganda als Waffe » (L'arme de la Propagande) (108), est fausse, puisque « l'histoire nous montre beaucoup d'exemples, où une défaite militaire fut cause de révolution populaire dans le sens du progrès social ».

Une autre « idée » de la propagande hitlérienne, qui a ému le monde entier, était celle des *persécutions antisémites*, conséquence logique des « théories racistes », professées par les ignorants de la science biologique moderne, qui étaient à la tête de l'Allemagne d'alors. Un exemple de cette propagande, jouant en même temps sur les idées racistes et sur la démagogie sociale, était l'affiche nazie, qui représentait un gros juif fumant un cigare et tenant par des ficelles un groupe de marionnettes : banquiers de la City, bolcheviks, hommes d'affaires américains, prêtres catholiques, etc. La brutalité de cette propagande était telle que c'étaient ces caractères qui la rendaient odieuse et qui facilitaient la tâche de mobilisation à l'étranger des forces anti-hitlériennes. C'était le talon d'Achille de la propagande de Hitler, qui n'a pas su manœuvrer habilement, et qui par ses effets négatifs, détruisait elle-même les avantages qu'elle se procurait par les autres procédés. Un exemple particulièrement odieux de cette propagande antisémite, qui a ému les intellectuels de tous les pays, était le film nazi « Le Juif Süss ».

Une autre caractéristique de la propagande hitlérienne en ce qui concerne son contenu idéologique, à usage intérieur, était la *démagogie sociale* effrénée qu'elle employait. Hitler a eu l'intuition que pour gagner les masses, il ne fallait pas les heurter dès le début : et, tout en poursuivant les idées médiévales, nationalistes, il leur a donné un fond social, il est arrivé à la conception et la formule hybride d'un national-socialisme. Le socialisme était, dans ce cas, un appât, qui donnait à Hitler l'espoir d'attirer les masses ouvrières et paysannes, sans heurter les classes moyennes, qui étaient l'élément essentiel qui le soutenait. Il n'a pas hésité à promettre à toutes les couches sociales l'accomplissement de leurs vœux intégraux : aux ouvriers l'augmentation des salaires, aux patrons la garantie de leurs profits, aux paysans le relèvement des prix pour leurs produits, aux citadins le bon marché des denrées alimentaires, et ainsi de suite. Il a spéculé sur ce que les hommes, pris entre la peur des sanctions et l'étourdissement extatique, créé artificiellement par le tam-tam guerrier, par le jeu de sa propagande sur leur sensibilité, ne verront pas les contradictions de ses promesses et se laisseront prendre — et ce fut d'ailleurs le cas. Comme le dit bien Münzenberg (108), entre les extrêmes de l'idée socialiste « tout appartient à tous » et de l'idée capitaliste « tout appartient à un seul », il a lancé

le slogan qui ne veut rien dire du tout « à chacun le sien ». Encadrée de tous les feux d'artifices de la propagande, cette démagogie a eu quand même du succès. Les deux slogans de cette propagande, qui jouaient le rôle d'attrapes pour les prolétaires et qui devaient justifier en quelque sorte la partie « socialiste » de sa marque de fabrique, son pseudo-anticapitalisme, étaient « Gemeinnutz vor Eigennutz (L'utilité commune avant l'utilité privée), et « Brechung der Zinsknechtschaft » (L'anéantissement de la servitude de l'intérêt capitaliste) ; il est inutile d'ajouter qu'arrivé au pouvoir, il n'a pas tenu ces promesses.

En général, on peut dire avec Domenach[1] (45) que la propagande de Hitler, vue sous ce point de vue, doit être caractérisée comme une « véritable artillerie psychologique, où tout ce qui a valeur de choc est employé, où finalement l'idée ne compte plus, pourvu que le mot porte »!

Cette propagande ne désigne plus des objectifs concrets; elle se répand en cris de guerre, en imprécations, en menaces, en prophéties vagues, et s'il faut faire des promesses, celles-ci sont tellement folles qu'elles ne peuvent atteindre l'être humain qu'à un niveau d'exaltation où il répond sans réfléchir.

Quant aux idées qui dominaient sa propagande à l'étranger, elles étaient au nombre de deux principales : c'était le pacte « antikomintern », l'attaque forcenée contre le communisme et surtout *contre l'Union Soviétique* et la « critique » ou plutôt les vitupérations *contre les démocraties.* Pour atteindre le premier but, ce à quoi rêvait Hitler, c'était une croisade contre le rival de l'Est, dont la force augmentait sans cesse et qui lui barrait la route; dans cette croisade sa propagande employait le slogan « Europe, réveille-toi! », une amplification du slogan, qui lui a été utile, à son temps, dans son propre pays : « Allemagne, réveille-toi! ». Contre les démocraties, en général, la propagande se faisait de plus en plus intense les dernières années précédant la deuxième guerre mondiale. Naturellement, pour rendre la presse servile, le ministère de propagande de Hitler alimentait une grande partie de la presse, surtout à l'étranger, par les ressources du « fond des reptiles » à l'exemple de Bismark.

Pour faire passer dans les masses les idées dont il était question, ci-dessus, et qui, selon l'expression même de Hitler, que nous avons citée plus haut, sont dépouillées de toutes controverses et complications, de tous « mais », il n'y avait qu'une possibilité : c'était la « persuasion par la force »,

1. (45) p. 34.

c'était le *viol psychique par une propagande émotive basée sur la peur.* C'est Hitler lui-même, d'ailleurs, qui le dit (77) : « c'est uniquement dans l'application perpétuellement uniforme de la violence qui consiste la première des conditions du succès. Et, en conséquence, il n'y avait pas un seul discours de Hitler, où il n'y avait un appel à la violence, une menace, l'apologie de la force militaire, etc. Au Congrès de Nuremberg, en 1935, il s'exclame (77) : « Si jamais je me décide à attaquer un ennemi, je ne le ferai pas à la manière de Mussolini : je n'entrerai pas en pourparlers et je ne me préparerai pas pendant des mois, mais je ferai ce que j'ai fait toujours dans ma vie : je fondrai sur mon adversaire, comme l'éclair dans la nuit. » C'est un langage d'intimidation, qui atteint son paroxysme! Ses adeptes ont bien compris la méthode; on le voit dans la prière d'un pasteur évangélique, qui dit : « je crois que la liberté viendra du Père céleste, si nous croyons en notre propre force (77) ». Rarement la propagande ose employer des injures, des expressions telles que la propagande hitlérienne : « racaille, gueux, parjures, souteneurs, assassins, prostitués intellectuels, etc. ». Du reste, Hitler donne à ses adversaires la formule, dont il s'est servi et qui, selon lui, conditionne le succès : « Cette tactique qui est basée sur une juste évaluation des faiblesses humaines, doit conduire presque automatiquement au succès, si le parti adverse n'apprend pas à combattre les gaz asphyxiants par les gaz asphyxiants. La terreur sur le chantier, à l'usine, aura toujours un plein succès tant qu'une terreur égale ne lui barrera pas la route[1]. »

En parlant des règles de la tactique générale à employer, il estime que l'unité du commandement est à la base de tout succès aussi dans la propagande politique, et il préconise « le fort est plus fort quand il reste seul ». Une autre règle est de ne jamais parler au conditionnel : « seule l'affirmation indicative ou impérative entretient la psychose de puissance chez les amis, la psychose de terreur chez les ennemis[2] ». Il conseille de « ne jamais demander ou espérer, mais toujours promettre et affirmer ». Et plus encore : la propagande doit toujours répéter que les nazis sont les vainqueurs, qu'ils vaincront; chaque bagarre est toujours présentée comme une victoire. Et ceci pour, comme le dit Hitler (77), « provoquer la force suggestive, qui dérive de la confiance en soi ». Ce précepte est étroitement lié à une autre caractéristique de la propagande hitlérienne, à l'emploi de la duperie. L'histoire de l'incendie

1. Hitler (77).
2. Cité par P. Lévy (94).

du Reichstag et de la manière dont il fut exploité, en est un exemple frappant et bien connu. Parmi les officiers de l'armée, dans la presse, à l'école, dans les chansons et dans l'art imagé on fêtait les espions, les agents secrets, les assassins politiques, comme des héros.

Ce qui était le plus caractéristique de la tactique propagandiste hitlérienne, c'est qu'elle se proposait délibérément de toucher la totalité de la population du pays et de ne pas se borner à influencer les électeurs, partant du fait que l'ambiance psychologique devait à son tour agir sur ces derniers. Et c'est pourquoi elle basait toute son action sur l'appel aux facteurs émotifs. Hitler (77) dit dans son livre : « dans sa grande majorité, le peuple se trouve dans une disposition et un état d'esprit à tel point féminins, que ses opinions et ses actes sont déterminés beaucoup plus par l'impression produite sur ses sens que par la pure réflexion ». Et pour atteindre ces buts, tout est bon : ainsi, Hitler déclare dans un discours, en s'adressant aux femmes : « quand nous viendrons au pouvoir, chaque femme allemande aura un mari[1] ». On conçoit facilement que le chef de presse du mouvement nazi précise que ce sont surtout les femmes qui ont maintes fois sauvé le mouvement aux moments précaires de son existence.

Naturellement, c'est aussi surtout la jeunesse que Hitler vise comme élément sensible et que sa propagande peut utiliser aisément comme colportrice de ses idées et de ses actions. Elle se laisse facilement fanatiser par des excitations répétées et, entraînée dans une psychose collective, correspondante à sa soif d'aventures romantiques, elle est excellemment capable de se livrer à des violences qui « n'ont plus rien à envier aux agissements féroces des confréries secrètes de la sylve africaine ou à la cruauté de ces éphèbes lacédémoniens, qui se croyaient métamorphosés en loups, lions et autres bêtes fauves, et vêtus de peaux d'ours ou de loup, commettaient les pires méfaits, en terrorisant aussi bien les membres de leur tribu que leurs ennemis[2]. L'État spartiate les utilisait pour des besognes policières, destinées à maintenir dans une crainte servile ceux sur lesquels pesait son impitoyable oppression ». Ces adeptes de la lycanthropie[3] de l'antiquité ont trouvé des imitateurs dans le monde germanique du Moyen Age, — une organisation de jeunesse du temps de Hitler a même adopté le nom de « Werwolf », loups-garous du folklore.

« L'hitlérisme a corrompu la conception léniniste de la

1. Münzenberg (108).
2. De Felice (37) p. 136.
3. « Hommes-loups. »

propagande : il en a fait une arme en soi dont on se sert indifféremment pour tous les buts. Les mots d'ordre léninistes ont une base rationnelle, même s'ils se rattachent en définitive à des instincts et à des mythes fondamentaux. Mais quand Hitler lançait ses invocations sur le sang et la race à une foule fanatisée, qui lui répondait par des « Sieg Heil », il ne se souciait que de surexciter au plus profond d'elle-même la haine et le désir de la puissance. Cette propagande ne désigne plus des objectifs concrets; elle se répand en cris de guerre, en imprécations, en menaces, en prophéties vagues, et s'il faut faire des promesses, celles-ci sont tellement folles qu'elles ne peuvent atteindre l'être humain qu'à un niveau d'exaltation où il répond sans réfléchir[1]. »

Dans notre exposé sur les relations existant entre le phénomène d'inhibition interne généralisée, qui peut être provoquée par certaines pratiques de formation de réflexes conditionnés et l'état somnambulique, nous avons vu que cet état (dans lequel la suggestionnabilité augmente à tel point, que l'individu devient un objet malléable entre les mains d'autrui, et obéit facilement aux ordres de ce dernier) peut être déterminé par des excitations répétées pendant un temps plus ou moins long et caractérisées par leur monotonie. C'était une pratique appliquée aussi couramment par Hitler; il dit lui-même à propos de sa première grande réunion au cirque Krone à Munich (77) : « dès cette première demi-heure, des acclamations spontanées, éclatant de plus en plus nourries, commencèrent à m'interrompre; au bout de deux heures elles firent place à ce silence religieux, qui bien des fois, depuis, me pénétra et qui restera inoubliable pour tous ceux qui l'ont vécu. On eût presque entendu un souffle dans cette foule immense et quand j'eus prononcé mes dernières paroles, un flot d'acclamations déferla, puis la foule entonna avec ferveur le chant rédempteur : « Deutschland über alles. » Ainsi le phénomène du réveil, de la désinhibition, est aussi bien manifeste ici.

Mais ce sont surtout aussi des excitations sonores auxquelles avait recours la propagande hitlérienne, en utilisant le fait bien connu que les rythmicités de la musique vocale et instrumentale amènent facilement les individus à des mouvements d'ensemble, auxquels ils obéissent presqu'à leur insu et qui peuvent atteindre une violence extrême. « Les effets physiologiques et psychologiques d'une gesticulation poussée ainsi jusqu'à la frénésie, sont comparables à ceux d'une intoxication. La répétition constante de certains gestes impose aux

1. Domenach (45) p. 34.

assistants des attitudes contraintes, qui risquent de leur causer des troubles circulatoires et qui ne manquent d'entretenir et d'accroître leur nervosité. De plus, comme il s'agit d'exercices collectifs, la contagion s'en mêle, et détermine bientôt une surexcitation de plus en plus intense, à laquelle chacun contribue sa part. Ne sait-on pas, demande De Felice[1] (37), combien il est difficile de se contenir pour ne pas s'associer aux applaudissements de commande, qui saluent quelque vedette de la politique ou du théâtre, et combien, le branle une fois donné, une sorte d'emportement saisit les gens et les force à battre les mains? » Et il précise que « des manifestations qui donnent l'impression d'une force brutale, librement déchaînée, ont un rôle encore plus décisif dans l'apparition de phénomènes grégaires ». L'exemple de l'excitation des spectateurs au champ de courses, aux stades de football, au ring des combats de boxe ou dans les arènes où se jouent les corridas, est probant : un enthousiasme délirant s'empare de la foule, et l'exaltation générale dégénère souvent en une crise d'hystérie collective. Si les spectateurs sont incités à se mêler eux-mêmes à des actes de violence perpétrés devant eux, par exemple, dans un pogrome antijuif, cette hystérie collective se change souvent en folie furieuse, où la foule, de plus en plus nombreuse, est grisée par l'attrait du pillage et la vue du sang. « Le sang, par sa couleur, par son odeur et par les réactions instinctives qu'il provoque, agit sur l'être humain à la manière d'un excitant. L'obsession du sang, qui caractérise surtout les traditions et les rites des religions orientales, a été à la fois l'une des causes et l'une des conséquences des grandes ivresses collectives, qui ont sévi parmi leurs adeptes, et favorisait ainsi l'explosion de troubles grégaires. »

La persévérance, la patience dont faisait preuve la propagande hitlérienne, n'est pas la moindre raison de son succès. Hitler en dit (77) : « J'adoptai alors l'attitude suivante : peu importe que les adversaires se moquent de nous, ou qu'ils nous injurient; qu'ils nous représentent comme des polichinelles ou des criminels; l'essentiel c'est qu'ils parlent de nous, qu'ils s'occupent de nous... »

En ce qui concerne la *technique même de la propagande* ainsi conçue, il y a dans le livre de Hitler des indications assez précieuses que ses adversaires auraient eu tout intérêt à connaître et à en profiter, ce qu'ils ne firent pas à temps, hélas! Les procédés utilisés pour arriver aux formes inférieures de la mys-

1. (37) p. 347.

tique ont toujours existé : on les retrouve dans les pratiques religieuses des sauvages et aussi dans celles des peuples plus évolués, lorsque leur mystique reste ou retombe à un niveau très bas[1]. Hitler, qui avait besoin de masses à ce niveau le plus bas, à l'échelle de régression, prêtait une attention toute spéciale à créer des conditions physiologiques pour plonger les foules dans ces états. Ainsi il donne la prédominance à la parole parlée sur la parole écrite, puisque, dit-il, « l'orateur, en contact étroit avec son auditoire, reçoit de lui le reflet de ses paroles. Il apporte en conséquence toutes les explications les plus propres à produire les sentiments nécessaires au but poursuivi... Le jeu de physionomie de ses auditeurs lui montre s'il est compris, s'ils le suivent et s'il les a convaincus ».

« Hitler et Gœbbels, en ce domaine, ne laissaient rien au hasard. Toute manifestation était soigneusement préparée. Hitler avait même remarqué que les heures du soir étaient plus favorables que les autres à l'emprise d'une volonté étrangère[2]. »

La technique des réunions y est aussi traitée avec soin. Il insiste surtout sur deux choses : c'est la nécessité d'avoir un « service d'ordre », en fait, des gaillards qui empêchent les discussions, en jetant dehors les interpellateurs, et la nécessité de faire au préalable une publicité tapageuse au meeting. Il raconte ses débuts : « Je louai deux camions qui, bien garnis de rouge, et chargés de quinze à vingt partisans durent parcourir la ville en tous sens en jetant des tracts... Le soir le cirque était bondé à craquer. » Il sait aussi que les dimensions du local, où la réunion a lieu, sont d'importance : une salle trop vaste fait naître le sentiment de l'insécurité, qui peut envahir l'orateur comme les auditeurs. « Quand l'homme se sent accablé par l'espace, sa volonté reste paralysée[3]. »

La chanson jouait un grand rôle dans la propagande hitlérienne, mais du point de vue musical elle était, en général, bien pauvre, comme le dit justement Paul Lévy (94) : c'étaient surtout des parodies et des adaptations qui prévalaient.

Mais ce que Hitler, sans connaître la théorie des réflexes conditionnés, a bien compris, en ce qui concerne la propagande et les conditions de son succès, c'était la règle de sa répétition. Il dit (77) : « Tout le génie déployé dans l'organisation d'une propagande, n'aboutirait à aucun succès, si l'on ne tenait pas compte d'une façon toujours également

1. De Felice (37).
2. Domenach (45) p. 36.
3. Karl Heymann cité par Reiwald (130) p. 488.

rigoureuse d'un principe fondamental : elle doit se limiter à un petit nombre d'objets, et les répéter constamment. La persévérance... est la première et la plus importante condition du succès. » C'est pourquoi il martelait sans cesse dans les masses ses slogans ou « devises-microbes », comme les désigne Paul Lévy (94), ses symboles sonores et écrits, c'est pourquoi il faisait dessiner à des millions d'exemplaires et diffuser partout son symbole graphique — la croix gammée, qui était obligatoirement portée aussi comme insigne par tous les affiliés; c'est pourquoi il donnait une importance aussi grande aux drapeaux et étendards; et sachant que la couleur rouge est celle qui attire le plus l'attention, qu'elle est en même temps la couleur préférée du mouvement ouvrier (c'est la même idée qui préside à l'appellation trompeuse du « national-socialisme »), qu'elle rappelle le sang, donc la lutte et la violence, il choisit cette couleur pour ses drapeaux et ses affiches. Il est curieux de lire dans son livre que : « nous avons choisi la couleur rouge pour nos affiches après mûre et solide réflexion, pour faire enrager la gauche, pour provoquer son indignation, et pour l'amener à venir à nos réunions, ne fût-ce que dans le but de les saboter, parce que c'était la seule façon de nous faire entendre de ces gens-là ».

Nous avons vu ainsi que la propagande de Hitler, la propagande qui a bouleversé le monde et qui était la pierre angulaire de son action et de son succès, est caractérisée principalement par trois éléments : renoncement aux considérations morales, appel à l'émotivité des masses par l'utilisation de la « première » pulsion (combative), comme base, et emploi de règles rationnelles pour la formation de réflexes conditionnés conformistes dans les masses. Enfin, comme le dit Domenach[1] (45), « il est indéniable qu'un certain nombre de mythes hitlériens correspondait soit à une constante de l'âme germanique, soit à une situation créée par la défaite, le chômage et une crise financière sans précédent ».

Les adversaires de Hitler l'ont laissé faire, car ils ne s'inspiraient pas de mêmes méthodes et de mêmes principes, et ils ont tout perdu parce qu'en réalité, comme il le dit lui-même, « la propagande est une arme terrible dans les mains d'un homme qui sait s'en servir ». C'est l'œuvre personnelle de Hitler et il s'en rend compte, en déclarant au Reichstag, le 30 janvier 1936 : « L'Allemagne c'est le parti national-socialiste, et le parti... c'est moi! ». Le pouvoir absolu grise les hommes et les laisse mépriser les autres : Napoléon disait

1. (45) p. 36.

en 1813 au chancelier autrichien Metternich[1] : « un million d'humains est pour un homme comme moi de la m... ». C'est également ainsi que Hitler, dans ses discours, parlait toujours de lui-même, de son histoire, de ses mérites; le 14 mars 1936 il dit : « J'ai accompli le geste le plus formidable qu'un homme d'État ait jamais fait, depuis le début de l'histoire mondiale. »

La propagande passionnée emploie aussi des slogans, qui cherchent à concentrer la haine ou la sympathie sur une seule personne, qui apparaît alors aux masses comme responsable de telle ou telle autre politique. Ainsi, dans l'année qui précéda l'arrivée de Mussolini au pouvoir, on pouvait lire souvent sur les murs des villes italiennes, des graffitis « W il Duce » et « M Lenin », et vice-versa (W voulant dire « vive » et M — « Mort à » ou « A bas »). Par une telle tactique de diversion personnelle, qui est souvent employée à la tribune du Parlement, on cherche à diviser le camp adverse et à en détacher certains éléments. Le parti communiste aime à utiliser cette méthode.

D'autre part, dans la propagande on se réclame parfois de personnes éminentes qui font partie du propre groupement : ce sont des « personnalités-pilotes ». Ainsi les communistes aiment à nommer à toute occasion Joliot-Curie ou Picasso comme membres du parti. Cela rappelle la méthode employée dans la publicité quand on laisse recommander un tel ou autre produit, par exemple, une marque de savon ou de parfums par une star du cinéma.

Enfin, le facteur personnel est encore parfois mis en vedette par des procédés lyriques : ainsi, dans les publications dans tous les domaines et dans la radio en U. R. S. S., on trouve nommé à tout moment le nom de Staline. Chez les antipodes politiques, à l'Ouest, c'est le cigare de Churchill, qui, cité souvent, doit attirer les sympathies, ou les « causeries du foyer » par radio de Roosevelt, faites sur un ton familier. Du temps de Pétain en France une propagande « paternaliste » devait rassembler les Français autour de sa personne. On se souvient encore des proclamations et des harangues de ce dernier, dans lesquelles il affirmait pour la n^{me} fois qu'il « faisait don de sa personne à la patrie ».

Le dictateur italien, Benito Mussolini, le « brillant second » de Hitler, qui ne pouvait pardonner à ce dernier de le devancer toujours, mais qui était fatalement contraint, à cause de son impuissance évidente, à suivre le maître,

1. Cité par Reiwald (130) p. 246.

employait les mêmes méthodes, quoique avec moins de maestria, n'ayant pas à sa disposition un Gœbbels, mais seulement un Ciano.

C'était toujours le même principe : l'exagération, la menace, l'injection de la peur aux masses et le déclenchement d'extases, de délires, chez les foules. Il est intéressant de citer ici comme exemple, un symbole graphique, basé sur la menace, employé pendant les semaines qui précédèrent la « marche sur Rome » et la prise du pouvoir par Mussolini. Ceux qui ont voyagé en Italie à cette époque, se souviennent que dans les rues, les murs des maisons, les palissades, etc., portaient une tête de Mussolini aux traits menaçants et lugubres, peinte en couleur noire au moyen d'un pochoir; au-dessous de cette effigie destinée à provoquer la peur, il y avait toujours l'inscription « guai a chi tocca » (malheur à celui qui y touche)!

Dans tous ses discours, Mussolini, comme Hitler, faisait recours à des menaces, et il avait toujours souci de préciser ses paroles par l'évocation d'actions brutales et de peines corporelles aux termes non voilés. Il dit nettement, par exemple, dans un discours : « quiconque porte atteinte à la milice nationale, sera fusillé » (140); il parlait toujours de poignards, de fusils, de canons et de sa méthode de violence spécifique à lui, dont il était l'inventeur incontestable et qui marque tout le ridicule et le charlatanesque de sa personne d'opérette... l'huile de ricin!

Le symbole graphique même du fascisme était celui de la violence, le « fascio », du latin *fasces*, faisceau de verges, qui, selon l'anecdote historique, provient de ce que le premier consul de Rome, Brutus, au VIe siècle avant J.-C., fit battre de verges publiquement ses fils et les fit frapper de la hache pour avoir comploté contre l'État (140). Cet instrument de punition, inspirant la terreur, devint symbole de pouvoir à Rome : c'était un faisceau, dont les verges sont maintenues par une corde autour d'une hache. Les licteurs, à côté du consul, portaient cet emblème pour exécuter sur place les sentences du consul : flageller, pendre ou décapiter. Ce symbole, devenu symbole du fascisme, avait, en comparaison avec la croix gammée de Hitler, ce désavantage qu'il était fort compliqué, et ne pouvait être dessiné partout par quiconque, comme c'était le cas pour la marque de fabrique de Hitler, la svastika, les trois flèches socialistes ou la Croix.

Mais ce qui était surtout caractéristique pour Mussolini, c'étaient les bravades, qu'il dépensait à gauche et à droite sans se rendre compte de l'effet ridicule qu'elles provoquaient le plus souvent à l'étranger, vu les exagérations évidentes

qui lui étaient si coutumières. Voici un exemple[1] : en juillet 1935, à Éboli, il se gonfle : « A ceux qui prétendent nous arrêter par des phrases et des mots, nous répondrons par la force des premières escadres d'action! Me ne frego! (je m'en fiche). » En voici un autre qui tire surtout sa saveur du fait que Mussolini déclara le 3 mai 1927, qu'un conflit mondial éclatera en 1935, ce qui lui donna l'occasion de célébrer la nécessité de la guerre. Il affirme[1] qu'en 1935 « l'Italie aura 4 millions d'hommes sous les armes! Elle disposera de la plus formidable marine du monde et d'une aviation si puissante que le vrombissement de ses moteurs couvrira toute rumeur dans la Péninsule et que les ailes des avions obscurciront le ciel d'Italie ».

Le bluff toujours et partout — voilà l'essentiel de la propagande mussolinienne, comme de celle de Hitler : ils poussaient le bluff à sa limite et arrivaient même à charger l'adversaire de leurs propres erreurs ou violences. Dans sa passion du bluff Mussolini allait si loin qu'un jour, en évoquant le souvenir douloureux du désastre italien de Caporetto, il s'exclama que « s'il avait été ministre en ce temps-là, il aurait annoncé ce désastre comme une grande victoire[1] ».

Dans son orgueil et sa vantardise il est compréhensible que Mussolini avait un mépris des hommes. E. Ludwig (97), qui l'a interviewé, rapporte ses mots sur les masses : « La masse est un troupeau des moutons quand elle n'est pas organisée. Elle ne peut pas se gouverner elle-même. Il faut la mener par deux brides : par l'enthousiasme et par l'intérêt. Si on n'utilise qu'une seule de ces brides, on s'expose au risque. »

Il est édifiant de voir comment Hitler et Mussolini, les deux pôles de l'axe Berlin-Rome, tiraient chacun l'axe vers soi : pendant l'agression de l'Éthiopie, Mussolini veut forcer Hitler à l'aider dans le déclenchement de la guerre mondiale, mais celui-ci, fidèle à sa tactique de menace sans risque réel, se dérobe[1] : « une politique ferme, mais prudente, un réarmement progressif, mais méthodique, nous permettront, la diplomatie aidant, d'obtenir, sans faire la guerre, satisfaction pour l'essentiel des revendications allemandes ». En septembre 1938, quand Hitler s'impatiente et le presse de décréter la mobilisation de l'armée italienne, en réponse à la mobilisation française, c'est alors au tour de Mussolini de tergiverser, de s'esquiver, de traîner en longueur : il savait bien que la population italienne ne « marchera » pas.

Mais en dépit de ses tendances à l'exagération, de sa loqua-

1. Geneviève Tabouis (149).

cité et de ses brusqueries, qui souvent détruisaient les effets de sa propagande, Mussolini était dangereux, parce qu'ancien socialiste et révolutionnaire, il connaissait bien les méthodes nécessaires, il avait, comme dit justement Louis Roya (140), le sens de l'organisation des masses, il était plus intelligent que Hitler. Jung[1] qui a eu l'occasion de les voir l'un à côté de l'autre, lors de la visite de Mussolini à Hitler, raconte à Knickerbocker l'impression qu'il a eue des deux : il peint le portrait de Mussolini plutôt avec sympathie, mais Hitler le repousse. Il dit : « Mussolini faisait l'impression d'un être joyeux, en chair et sang, Hitler, par contre, remplissait celui qui le regardait d'épouvante, il sidérait. Je ne pouvais pas me défaire de la sensation d'avoir devant moi un automate, un robot. Hitler — c'était le type d'un sorcier des hordes primitives, et comme un tel, il avait aussi sacrifié sa vie sexuelle à sa mission. Il doit être un esclave d'un terrible complexe maternel. Son sacrifice de la vie sexuelle ne peut être compris que par une idéalisation saugrenue de l'idée de la Mère. Hitler et son national-socialisme restent sans explication, si on ne prend pas en considération l'empire de son démon intérieur, comme c'était aussi le cas de Napoléon dans sa campagne de Russie. »

Mussolini avait aussi un *culte illimité de la violence*. Il savait, par exemple, que dans une révolution, « le démontage de l'énorme machine gouvernementale doit être rapide tant au centre qu'à la périphérie ». Il était aussi sans scrupules et n'hésitait pas, tout en servant les intérêts capitalistes, à faire miroiter devant les masses des appeaux qui s'apparentent aux idées socialistes. A l'écouter, c'est l'Italie fasciste qui était une « vraie démocratie ». On entendait dire souvent alors que Mussolini et le fascisme étaient quand même un phénomène de redressement, de révolte des classes moyennes, que c'était un événement logique de l'évolution matérialiste de notre histoire. C'est une erreur : Roya a raison quand il affirme que « Mussolini soutient aussi l'action syndicaliste, quand cela lui plaît », et que Mussolini « n'est pas le résultat du mouvement fasciste, mais sa cause et son animateur[2] » (140). Cela devient surtout évident à la lumière de sa propagande, où la menace, le recours à la violence et le mensonge jouent un rôle prépondérant, sinon exclusif.

La propagande coûte cher et Mussolini, comme Hitler, ne se faisait pas de scrupules de prendre de l'argent dans ce but, à ceux qui avaient un intérêt à son règne — les capita-

1. Cité par Reiwald (130) p. 231.
2. Roya (140).

listes : un industriel connu donna un million et demi de lire pour organiser la fameuse « marche sur Rome », action propagandiste de menace (140). La propagande fasciste, comme celle de Hitler, n'avait pas de programme, ni social, ni économique : elle voulait, coûte que coûte, « dominer d'abord, en attendant que les idées viennent, que les projets s'affirment, que l'idéal du parti sorte lentement du chaos où il bouillonnait en fusion ».

Tous ces traits deviennent compréhensibles, si l'on connaît l'histoire de Mussolini. Il mène, dès la jeunesse, une vie pénible et aventureuse (140) : il passe souvent des nuits à la belle étoile, il est même obligé un jour de mendier un morceau de pain; son tempérament méridional le lance dans la lutte sociale : il devient socialiste, révolutionnaire et même extrémiste et antimilitariste; il connaît la prison; il n'abhorre pas le régicide, il est hostile à la religion et au cléricalisme, est même blasphémateur. Il est un lutteur politique né, et il réussit à pénétrer dans le mouvement socialiste et d'y accéder à un poste en vue : il devient le rédacteur en chef de l'*Avanti*, journal officiel du parti. Mais la guerre vient, et l'activisme de Mussolini l'oppose à la tendance opportuniste, non interventionniste et molle, des dirigeants du parti. Sa fougueuse propagande pour la participation de l'Italie à la guerre, aux côtés des Alliés, lui vaut des attaques de la part de ses camarades, qui finissent par l'accuser de vénalité et l'expulsent du parti (140). Blessé dans son orgueil, aiguillonné par la soif de vengeance, il déclare une guerre impitoyable à ses anciens camarades. Dans un article du *Popolo d'Italia*, le 25 novembre 1914, il leur lance le défi : « je suis précisément là pour vous gâter la fête. Le cas Mussolini n'est pas fini, comme vous le pensez. Il commence. Il se complique. Il prend des proportions plus vastes ». Et il agit en conséquence. Il se rue dans la mêlée avec une véhémence inouïe; ce qui le caractérise surtout, c'est « l'absence complète de gêne dans l'expression de sa pensée, le déchaînement d'images et de langage dans la polémique ». Par exemple, il n'hésite pas à écrire : « cet homme me dégoûte; mais avant que la nausée me terrasse, je veux le fouetter à sang » (140). « Assommer » est un de ses mots favoris. Devenu chef du gouvernement, il dit à l'adresse de ses adversaires : « il n'y a qu'à les bâtonner sans miséricorde[1] ».

Ces appels continuels à la violence, ces menaces amplifiées par une propagande techniquement habile, créaient un état d'esprit tendu, qui aboutit aux crimes, dont le plus frappant

1. Roya (140).

est celui du leader socialiste que Mussolini redoutait le plus, de Matteotti. Cesare Rossi, un intime de Mussolini, propagandiste, occupant un poste responsable, en était l'auteur; il est trahi par Mussolini, fuit et publie à l'étranger des révélations, qui dénoncent ce dernier comme le père spirituel de ce crime révoltant. Il le peint (140) comme un homme duplice, superficiel et improvisateur, « tour à tour sceptique et sentimental, généreux et cruel, résolu et hésitant, intransigeant et modéré ». Sa préoccupation principale serait de rouler tout le monde afin de se maintenir au pouvoir.

Nous sommes parfaitement d'accord avec Roya quand il dit, que « le fascisme est le jeu d'un dilettante du caprice, un jeu mené de main de maître par un homme qui se venge d'avoir trop souffert, d'avoir été méconnu, renié par ceux pour qui il avait lutté. C'est un jeu de Mussolini qui se grise d'y réussir, car il y boit la volupté de force, de son dédain pour les autres, de l'autorité qui répand le sourire et qui fait verser les larmes... » (140).

Avec lui, le jeu est tombé. D'ailleurs, Mussolini le savait et il le disait. Geneviève Tabouis (149) rapporte que Ernst Ludwig a reproduit dans son livre sur Mussolini, une conversation qu'il a eue avec le Duce. Dans un mouvement de sincérité, rare chez lui, celui-ci lui a dit que le fascisme devait nécessairement finir avec lui. « Après moi le déluge! » Dans l'édition italienne, cette déclaration, naturellement, a été pudiquement supprimée.

IX

RÉSISTANCE A L'HITLÉRISME

Le premier coup à Heidelberg. — La lutte contre l'incompréhension et la routine. — « La tête est... pourrie ». — Les élections à Hambourg, au Wurtemberg et en Prusse. — Le triomphe en Hesse. — Un nouvel espoir et la déception. — Le plan du « doigt saisi ». — La grande marée. — Le coup d'État de von Papen. — Le 20 juillet, le Sedan des chefs. — La demi-victoire. — Les conséquences. — La débâcle.

Nous en arrivons à examiner les événements de l'année 1932 en Allemagne; ils fournissent une bonne illustration expérimentale, parce que réellement vécue, de la valeur de l'analyse scientifique des principes que nous avons énoncés dans les chapitres qui précèdent.

Le destin a voulu, que, quoique homme de science, faisant des recherches biologiques au Kaiser Wilhelm Institut für medizinische Forschung à Heidelberg, je sois mêlé aux événements de cette année fatidique, où se jouait le sort de l'Allemagne et de l'Europe, et que je devienne le chef de propagande du « Front d'airain » (Eiserne Front) — la grande organisation de défense antihitlérienne, créée alors par le parti social-démocrate allemand.

Après que les nouvelles méthodes de combat — les symboles (trois flèches, poing tendu, le cri « Freiheit ») eurent été posées et eurent subi la première épreuve dans les rues d'*Heidelberg*[1], en nous donnant des résultats très encourageants, il s'agissait d'entreprendre la lutte effective : la première campagne électorale de Hindenburg approchait. Le parti social-démocrate avait donné le fameux mot d'ordre d'appuyer la candidature du vieux maréchal. C'était dur et très douloureux pour ce parti, mais il n'y avait aucune issue : toute autre candidature aurait sans doute immédiatement amené Hitler au pouvoir, et il fallait éviter cela à tout prix; il fallait gagner du temps, pour organiser le *Front d'airain*, pour lui laisser prendre de bonnes positions stra-

1. V. p. 265.

tégiques en vue du combat définitif, qui se dessinait déjà comme inévitable. Il fallait aussi assurer la discipline — le mot d'ordre était donné, il n'y avait plus de temps pour des discussions théoriques. Il fallait frapper.

J'envoyai un plan de propagande à Berlin. J'attendis en vain la réponse. J'édifiai notre image symbolique de lutte, une combinaison de deux principes : combatif et ironique,



Fig. 15.

Affiche antihitlérienne du Front d'airain diffusée en millions d'exemplaires en Allemagne lors de la lutte en 1932. Son efficacité repose sur la combinaison de deux principes réalisés : dérision de l'adversaire (Hitler) et propre force d'attaque (Trois flèches).

image qui, répandue plus tard à des millions d'exemplaires, (fig. 15) eut dans toute l'Allemagne une popularité surprenante. Après deux semaines d'attente, quelques jours avant les élections je reçus de Berlin la réponse qu'on « s'en servirait éventuellement » au second tour de scrutin. J'envoyai tout le système de symboles, de projets concrets et détaillés de propagande et d'organisation. Berlin demeura muet. De plus, la propagande du parti à l'occasion de cette campagne, ne se développa que bien tardivement et ne put prétendre se mesurer avec celle des adversaires, ni en quantité, ni en qualité. Une fois de plus, nos tracts apparurent trop longs, trop doctrinaires ; à les lire, on bâillait. Deux ou trois affiches

maladroites, sans fantaisie ni force persuasive, s'étalaient sur les murs ; les figures qui y étaient peintes, se lamentaient, gémissaient, peignaient le diable sur les murs, et parlaient avec angoisse de l'approche du Troisième Reich. Agir ainsi, n'était-ce pas de la pure folie, n'était-ce pas la preuve éclatante d'une incapacité totale d'intuition psychologique? Ne servait-on pas ainsi la cause de Hitler? En effet, celui-ci menaçait, et nos affiches donnaient une forme concrète ou figurée à ses menaces — elles faisaient une propagande d'intimidation à rebours. On fréquentait nos meetings, mais que pouvait-on y entendre? D'interminables discours, des récits historiques, des chiffres, des statistiques, des preuves à l'appui, etc., etc., le tout relevé de temps à autre par des quolibets et des bons mots assez vulgaires. Les plus actifs de nos camarades perdaient leur temps dans des réunions insignifiantes qui se tenaient dans de toutes petites localités. A un secrétaire de notre parti qui s'essoufflait dans une « activité » de ce genre, je soumis un jour le calcul suivant : au moment le plus ardent de la campagne électorale, quand la propagande des nazis faisait rage, quand ils étaient maîtres de la rue, appliquant partout leurs symboles, se ruant sur nos gens, créant des bagarres, notre chef avait disparu de la ville et parlait dans un trou, à une centaine de personnes dont quatre-vingts environ étaient déjà des nôtres et auraient en tout cas voté pour nous. Des vingt qui restaient, il ne pouvait guère espérer gagner plus de la moitié à notre cause. Il s'agissait donc de gagner dix voix tout au plus! Pour cela il avait abandonné son bureau du parti, la jeunesse, brûlant d'agir, restait oisive à la maison, les camarades de la « Bannière du Reich » erraient à travers les rues sans buts et sans direction, car il avait envoyé les chefs locaux de la « Bannière du Reich » et des « Jeunesses » hors de la ville dans des trous semblables. Le même spectacle s'offrait partout.

A tous mes projets d'activation, de modernisation de la lutte, les secrétaires et les autres fonctionnaires du parti me répondaient invariablement : « Nous ne pouvons rien faire sans les instructions du comité central de Berlin! » Désespéré, je me décidai alors à agir de mon propre chef. Qui pouvait me défendre de déployer mon activité comme membre du parti?

En deux jours je visitai les centres les plus importants de l'Allemagne du Sud et du Sud-Ouest ; je parlai à nos dirigeants, j'exposai les nouvelles méthodes, je fis convoquer des jeunes camarades de la « Bannière du Reich » et les initiai aux formes du combat par symboles. J'eus la bonne

chance de gagner à ces idées quelques hommes actifs, parmi les chefs de second plan ; c'était surtout la jeunesse qui adoptait avec enthousiasme les nouvelles méthodes et qui les appliquait de suite avec entrain. Les murs de ces villes furent vite couverts de nos symboles, le salut « Freiheit » retentit dans les rues et les meetings. L'image symbolique des trois flèches poursuivant la croix hitlérienne parut dans les journaux locaux du parti, de même que les distiques courts et frappants qu'on collait encore comme papillons. Les secrétaires du parti et les chefs de la « Bannière du Reich » de ces villes, me racontèrent l'enthousiasme jubilant qui s'emparait des équipes volantes de nos jeunes militants, de l'ardeur avec laquelle ils se ruaient dans la mêlée propagandiste. Mieux encore, voici un rapport d'un de nos agents : « Depuis que la « campagne de craie » (nom que l'on avait donné à l'action) est déclenchée, tout le monde est transfiguré. Autrefois nous n'avions, pour la distribution des tracts, que peu de camarades à notre disposition, c'était toujours un problème difficile, on était débordé ; maintenant il y a toujours plus de volontaires qu'il ne nous en faut pour le collage des papillons, pour les flèches, voire même pour la distribution des tracts. A présent, ils ont tous le diable au corps. » Cela n'avait rien d'étonnant : la nouvelle méthode avait cet avantage énorme qu'elle enthousiasmait ceux qui y prenaient part ; un petit risque personnel donnait un goût quelque peu romanesque d'aventure et correspondait à un besoin profond d'activité, surtout dans la jeunesse. Un certain nombre de militants, pris en flagrant délit, furent arrêtés par la police ; on devint plus prudent, mais l'enthousiasme déferlait.

A Heidelberg, tout était en ébullition, la ville entière se trouvait sous le signe des trois flèches, et le jour même des élections, tous les « papillons » de l'ennemi étaient recouverts par les nôtres, qui frappaient, menaçaient et raillaient. En voici quelques exemples :

> « Hitler kommt nicht an die Macht,
> die Eiserne Front steht auf der Wacht ! »
> (Hitler n'arrivera pas au pouvoir :
> le Front d'airain monte la garde.)

Ou :

> « Sollt das Putschen ihr nur wagen —
> die Eiserne Front holt aus zum Schlagen »
> (Risquez le coup, le Front d'airain
> est prêt à frapper !)

Le ton ironique :

> « Wer Gœbbels hört und Hitler kennt,
> sagt : Hindenburg wird Präsident. »
> (Qui entend Gœbbels et qui connaît Hitler,
> dira : Hindenburg sera élu président. »)

Peu avant le jour des élections, des affiches nazies s'étalaient sur toutes les colonnes ; elles représentaient une énorme tête d'Hitler au-dessous de laquelle figurait l'inscription : « Hitler sera élu président ! » Le lendemain matin sur toutes ces affiches un grand point d'interrogation était dessiné au charbon sur le front d'Hitler. Le samedi, la veille des élections, les murs de la ville étaient couverts d'un de nos papillons qui ironisait :

> « Adolf, mach dir keine Sorgen,
> Bist erledigt Montag Morgen ! »
> (Adolphe, ne te fais pas d'illusions,
> ton compte sera réglé lundi matin !)

Ce distique eut un plein succès : la foule le lisait et riait. Mais le mieux fut que les enfants s'emparèrent aussitôt de ces vers et les répandirent dans la ville, en fredonnant ce refrain : sans le soupçonner ils faisaient donc de la propagande pour nous. L'élection était terminée. Notre mot d'ordre avait eu le dessus — les masses de notre parti avaient f... preuve d'une discipline farouche. L'allégresse atteignit son apogée au siège syndical de Heidelberg, le soir même des élections. Les salles, pleines de monde, remplies de nuages de tabac et exhalant l'odeur âpre de la bière qui coulait à flots, retentissaient de rires, de cris heureux « Freiheit » et de chansons accompagnées, comme refrains, des distiques de nos papillons devenus si populaires. A tout moment on voyait les gens lever le poing, s'embrasser et se féliciter de la victoire.

La note finale, inattendue, couronna ces journées : à 3 heures du matin, pendant que toute la ville dormait et tout le monde croyait le combat fini, nos équipes partirent en campagne pour coller des papillons avec un nouveau distique :

> « Durchgefallen, durchgefallen
> ist der Adolf bei den Wahlen ! »
> (Refusé, culbuté, est Adolphe aux élections !)

Il s'affichait triomphant le lendemain dans la ville, et son apparition inattendue déclenchait une joie et un rire

fou dans la population ; la prompte riposte du Front d'airain fit sur les masses une impression profonde.

J'étais satisfait : la nouvelle méthode de propagande avait subi l'épreuve du feu ; c'est ce qui me fut rapporté de tous côtés du sud de l'Allemagne. Le surlendemain des élections, je reçus un télégramme de Berlin : « Venez immédiatement, le second tour de scrutin se fera sous le signe de vos méthodes. » Plein d'espoir, je partis pour Berlin. Sur mon initiative, des représentants de toutes les régions du Reich furent aussitôt convoqués par télégrammes, une section de nos jeunes militants fut vite instruite pour faire la démonstration des nouvelles méthodes. La conférence que je fis à nos gens, les plus actifs de toute l'Allemagne, et par laquelle je les renseignais sur la valeur et les formes de nos nouveaux moyens de combat, trouva un terrain favorable. « C'est une issue » — voilà ce qu'ils disaient tous ; pleins de confiance et d'ardeur, ils retournèrent chez eux et se mirent à l'œuvre. Et moi, qui allais diriger la campagne de propagande au comité central, je me mis également au travail. Il ne fallait pas perdre un jour, une heure. L'image symbolique, sous laquelle le combat devrait être livré, fut aussitôt clichée et envoyée dans tout le Reich : elle parut dans les journaux avec l'explication des nouveaux symboles et en même temps on la répandit sur des papillons, en plusieurs millions d'exemplaires. Des tonnes de craie furent achetées et distribuées entre nos organisations à travers le Reich. Les murs des villes se couvrirent de trois flèches. L'effet fut foudroyant, inouï. D'emblée on respira partout librement, on voyait enfin une issue, une possibilité concluante de combat. Des rapports sur les résultats de la nouvelle propagande, sur l'enthousiasme de nos combattants, arrivaient en grand nombre au Comité Central. Le rapport sur l'effet produit sur les adversaires était toujours le même — « déconcertés », « surpris », « perplexes ». Les journaux de la bourgeoisie parlaient tous de l'activité, qui envahissait brusquement les masses organisées du Front d'airain. Cependant on vit bientôt arriver des rapports sur les difficultés et les conflits survenus au sein même de nos organisations. On en vint à des divergences d'opinion entre la direction de la « Bannière du Reich » et celle du Front d'airain d'une part, et les bureaux du parti social-démocrate d'autre part. J'avais prévu le danger, et, après la conférence de Berlin, je m'étais aussitôt efforcé de prendre contact avec les principaux chefs du parti, à éveiller leur intérêt et leur sympathie compréhensive pour les nouvelles idées, à les gagner. Je cherchais une voie de collaboration avec le bureau central de recrutement du parti. Je voulais

aboutir à un plan de campagne coordonné et commun. Mais toutes mes tentatives restèrent infructueuses : la direction du parti refusait d'organiser une conférence où j'aurais pu les instruire de nos buts ; les hauts fonctionnaires du parti restaient invisibles — ils étaient toujours en tournée de conférences dans le Reich ; à vrai dire, il n'existait nullement une direction méthodiquement organisée ; de plan de campagne, il n'était pas question. Au soi-disant bureau central de recrutement, chargé de toute la propagande et de la distribution des affiches et des tracts, siégeaient des hommes sans expérience et sans la moindre compréhension de la propagande politique. J'essayai de parler avec eux, d'établir un contact — c'était peine perdue ; c'étaient de purs bureaucrates ne connaissant qu'une chose : le caissier du parti leur versait une forte somme qu'ils devaient employer à faire imprimer tant de millions de tracts — comme toujours démodés, fades, pleins de lamentations, ennuyeux à en mourir — et tant de centaines de mille affiches illustrées — de la camelote inefficace et sans talent, qui faisait hausser les épaules et paraissait souvent ridicule. Une fois imprimées, elles devaient être envoyées aux secrétaires du parti en province. Ayant accompli cette besogne, ils étaient satisfaits. Ce n'était pas un état-major apte à la lutte au moyen d'armes intellectuelles, ce n'était qu'un bureau d'expédition en gros d'imprimés. Ils avaient, d'ailleurs, entendu parler de ma conférence, mais ils avaient certains scrupules de principe : la psychologie et en somme la science et la politique, ne s'accordaient pas dans leur esprit. A ma grande épouvante, je vis maintenant, pour la première fois, d'une façon claire qu'il n'y avait rien à faire ici.

Il ne restait qu'une chose : travailler de toutes nos forces et essayer d'entraîner par notre propre activité les cadres du parti. En avant, toujours en avant ! Nous travaillions sans relâche dans notre bureau central de propagande. Mais bientôt je constatai un certain relâchement, qui, comme toujours, venait d'en haut ; des jeux de coulisses et des intrigues survinrent. Les fêtes de Pâques approchaient, et tout travail cessa d'un coup. Tout s'en allait en pièces, mais on ne voulait pas entendre parler de combat. Je courus de côté et d'autre, je parlai de la folie qu'il y avait à perdre trois jours entiers en plein combat ; je comparai la situation à une grande bataille, où l'état-major est obligé de travailler la nuit, et aussi le dimanche ; je pouvais montrer que les adversaires ne dormaient pas — tout était en vain — on ouvrait de grands yeux, on se moquait de moi avec bonhomie, on festoyait, on dansait, on jouait aux cartes. Je courus au

siège syndical : je tombai en pleine fête bourgeoise. Des dames enrubannées se promenaient dans les salles, nos chefs, en redingotes noires, un gros cigare à la bouche, riaient et s'amusaient à débiter des calembours. Je me précipitai chez un de nos « maréchaux » — je le trouvai dans son jardin en train de fumer des plates-bandes de roses. Il avait l'air très stupéfait de me voir surgir, à 200 kilomètres de Berlin et parla des affaires les plus pressantes sans enthousiasme et sans ardeur combative. Grinçant des dents, je retournai à Berlin. J'essayai de travailler, mais j'étais paralysé : le mécanisme de l'organisation était arrêté. Trois jours après seulement tout se remit en marche.

Sur ces entrefaites vinrent les intrigues. Dans la direction de la « Bannière du Reich », reparut tout à coup le « chef », Otto Hörsing, qui s'était éclipsé depuis quelque temps — il revint pour travailler contre les nouvelles idées — il déclara qu'elles étaient trop modernes, « trop dangereuses », qu'elles heurtaient les règlements de police *(sic!)* et que de plus, elles lui semblaient ridicules : on courait le risque de paraître « sous un faux jour » aux yeux du public. Il exigea que tout développement de la nouvelle propagande fût suspendu. Il menaça le Comité central, qui, tout à coup épouvanté de son propre courage, s'inclina. Tout ce qui avait été mis en marche fut brusquement arrêté, toutes les commandes concernant la propagande, dont nous étions saisis de la part de nos bureaux en province qui s'impatientaient devaient être annulées, d'excellentes affiches d'un genre nouveau et d'une exécution artistique, en même temps qu'efficaces au plus haut degré, promises à la province, et réclamées par elle, furent soudainement interdites par nos propres chefs. On argua qu'on n'avait plus d'argent — j'étais chef de la propagande, mais on avait dépensé à mon insu, une grosse somme : des centaines de mille marks, presque tous nos moyens disponibles ; on les avait dépensés pour imprimer deux brochures scandaleuses contenant des anecdotes sur la vie intime des chefs nazis. On voulait les envoyer aux maîtres d'écoles, aux ecclésiastiques et aux officiers ; c'était un travail énorme, une entreprise coûteuse, exigeant beaucoup de temps, donnant beaucoup de peine à nos agents les plus actifs, occasionnant de grandes pertes d'argent, et, à mon avis, d'un effet très douteux et d'une valeur morale absolument négative. J'ai toujours soutenu que nous ne devions lutter qu'avec des armes honnêtes, l'activité seule pouvait nous sauver. Or, activité et besoin de scandale n'ont rien de commun et leur confusion ne saurait que nous nuire. Mes avertissements ne servirent à rien. On avait commandé

les brochures, on se frottait les mains et on se promettait un « succès éclatant ».

Plein d'indignation, d'amertume et de colère, je renonçai à mon travail et rentrai chez moi — je me rendais parfaitement compte que la campagne était presque à coup sûr perdue ; j'avais compté sur un succès absolu de la vague d'enthousiasme déchaînée par nos nouvelles armes ; à mon avis, nous devions pouvoir compter sur un nouvel accroissement des voix de 4 à 5 millions. C'était évidemment impossible maintenant, notre campagne, à demi gâchée par nos propres soins, ne pourrait, à mon avis, nous donner qu'un accroissement d'un million de voix tout au plus. Mais cela n'était pas suffisant. En effet, tout le plan devait avoir pour objet d'assurer une victoire énorme, éclatante, d'assommer les adversaires, de jeter les républicains dans une ivresse de triomphe, qui leur permettrait d'utiliser l'élan et l'esprit agressif dans la bataille à venir — les élections prussiennes — de livrer cette bataille décisive en Prusse et d'anéantir les adversaires par une série de combats de propagande d'une envergure gigantesque. J'avais soumis le plan de cette campagne à notre direction suprême et aussi à la direction du parti — à Otto Wels en personne.

Le plan embrassait les échelons progressifs suivants : une fois la victoire prussienne remportée, les étapes suivantes devaient être : l'octroi de la liberté de propagande pour le Front d'airain, la suppression de l'interdiction du port de l'uniforme et des manifestations, l'exploitation au maximum de cette liberté dans le but d'entraîner les masses ; ensuite, à l'aide de nouvelles campagnes de propagande, obtenir la suppression des formations d'assaut nazis, les S. A. (seulement alors, mais pas avant !) la campagne ultérieure devait porter sur l'épuration des administrations publiques — plus d'ennemis de la République dans le corps des fonctionnaires !

Toutes les campagnes et victoires que devait assurer une activité méthodiquement construite, devaient conduire à un relèvement énorme du prestige de la démocratie — à l'étranger aussi — ce qui, à son tour, aurait influencé très sensiblement les prochaines élections en France et amené la victoire des partis de gauche. Rien n'entraverait alors l'entente avec la France ; une nouvelle campagne de propagande dans ce but pourrait la réaliser. Le problème ultérieur serait alors le désarmement et le relèvement économique.

Mon plan resta sans suites ; la direction du parti n'avait aucun projet, elle ne songeait qu'à vivre au jour le jour ; elle n'avait confiance ni en elle-même, ni dans les forces qu'elle dirigeait ; en effet, elle avait perdu tout contact

direct avec ces forces, elle ne les connaissait plus et abandonnait passivement tout au destin.

Ma prédiction se réalisa : nos gains n'atteignirent même pas un million de voix, mais 600 000 environ. Il ne pouvait être question d'un essor, d'une ivresse de triomphe ; au contraire, les adversaires qui s'étaient déjà tenus pour battus, reprenaient courage et se considéraient comme « vainqueurs ». Il est vrai que la « victoire » des nazis fut relative, mais cela suffisait. L'ironie de la destinée voulut cependant que notre état-major se remît tout à coup, deux jours avant les élections, de l'angoisse que lui avait causée l'intervention de Hörsing, et désirât poursuivre notre plan — mais le mécanisme était détruit ; il ne nous resta qu'à recueillir les fruits de nos propres faiblesses et de nos erreurs.

Mes amis et moi contemplions la situation avec inquiétude. C'était, malgré tout, notre devoir de poursuivre la lutte. Mais la tâche à accomplir était énorme, nous avions perdu beaucoup de terrain, les adversaires allaient tirer profit de leur avance. On était à la veille des élections des diètes provinciales dans une série d'États. Hitler se préparait à s'emparer de la clef de voûte de l'Allemagne — la Prusse. Son impresario, Gœbbels, proclamait *urbi et orbi* que les nazis allaient recourir à des méthodes de propagande « américaines » — cela devait être une réponse à notre élan offensif : le bruit courait, en effet, dans toute la presse, que le Front d'airain menait désormais la propagande selon les méthodes américaines. Gœbbels déclarait aussi que des sommes énormes, à « l'américaine » encore, allaient être employées pour leur propagande : par ce moyen il espérait surpasser l'adversaire aux yeux de la masse bourgeoise stupéfaite. C'était la méthode connue d' « épater le bourgeois ».

Le tragique de notre situation, cependant, consistait dans le fait suivant : s'il était clair que nous avions obtenu un certain succès moral dans la lutte psychologique, nous n'avions obtenu aucun avantage concret : la possibilité de consolider notre force offensive faisait défaut, nos dirigeants n'avaient aucune compréhension pour cela, ils étaient sourds et aveugles, toujours prêts à contrarier, à entraver tout ce qui leur paraissait trop hardi et inaccoutumé. Mais la condition essentielle du succès, le pouvoir réel de disposer du réseau des organisations ouvrières et des moyens financiers, était pourtant entre leurs mains.

Que fallait-il donc faire? Il n'y avait pas un jour à perdre dans la lutte contre le danger hitlérien, mais il fallait recommencer tout à pied d'œuvre : devant moi se dressait la tâche de faire, avant tout, dans nos rangs, de la propagande pour la propagande. La campagne électorale de Hindenburg avait été une preuve terrible de l'insuffisance de la propagande officielle de notre parti. C'était infiniment humiliant de constater que le plus grand parti politique de l'Allemagne, le parti le mieux organisé et qui, en réalité, aurait pu décider de l'issue du combat, demeurait incapable de se servir des armes spirituelles et déployait une propagande si peu efficace : démodée, ennuyeuse, doctrinaire, dépourvue de toute imagination, mesquine, inadéquate à l'esprit et à l'allure de la vie moderne. Bref, toute la mentalité de la fin du siècle passé y était à l'ordre du jour.

Cependant, à la suite des événements, tout portait à croire que l'éventualité de nouvelles élections au Reichstag, n'était pas complètement écartée ; en cas de victoire hitlérienne aux élections prussiennes elles semblaient inévitables. A vrai dire, envisagée du point de vue de la propagande, la chose ne nous était pas défavorable ; nous aurions eu alors de nouveau l'occasion de mesurer nos forces à celles de l'adversaire : c'était du temps gagné. Qui sait? peut-être réussirions-nous alors à faire adopter nos idées? J'en étais certain : une fois maîtres de la machine, du réseau de nos organisations, nous saurions déclencher en quelques semaines un mouvement grandiose, tout notre programme se déroulerait alors sans accrocs. Mais comment éviter le plus gros écueil, la routine, l'incompréhension des chefs responsables? On pouvait peut-être espérer évincer, au cours d'un congrès, les éléments passifs, qui siégeaient à la tête du parti : il y avait dans le parti suffisamment d'éléments mécontents de la politique erronée des chefs et facilement inflammables — mais c'était aussi, précisément, la raison pour laquelle il n'y avait aucune chance à ce que la direction du parti convoquât un congrès alors que la campagne politique battait son plein. Il n'y avait qu'un seul moyen : essayer de convaincre les chefs.

Je choisis les trois voies suivantes : des articles instructifs dans les journaux, la persuasion personnelle et la production de preuves pratiques des résultats électoraux au cours des élections suivantes aux diètes provinciales. Je publiai une série d'articles sur la nouvelle propagande, sur les expériences faites au cours des luttes électorales, et sur « l'activation » du mouvement ouvrier. Je les envoyai à nos dirigeants. J'essayai personnellement de persuader chacun d'eux en particulier : Vogel, Breitscheid, Hilferding, Hertz, Grassmann, Künstler, Heilmann, Löbe, Stampfer et autres — j'allais les trouver, je parlais des heures entières avec eux, m'effor-

çais de les convaincre, en me basant sur des chiffres, des tableaux et des cartes. Quand on leur parlait séparément, chacun d'eux était d'accord pour admettre que bien des choses clochaient en haut lieu, ils promettaient de combattre l'inertie et la routine et de nous aider à introduire les nouvelles méthodes. Mais, réunis en comité, ils rejetaient toutes les nouvelles idées. Ils me renvoyaient à « Jupiter », en l'espèce Otto Wels, le grand chef du parti, et tous les discours se terminaient par les paroles : « S'il ne le veut pas, lui, c'est peine perdue. »

Il fallait donc l'aborder. C'était une tâche qui allait me donner du fil à retordre. En effet, je connaissais d'avance son attitude hostile à l'égard de notre nouvelle propagande. Au début, il ne voulait rien entendre d'un combat par symboles. Ses arguments étaient tout à fait incroyables dans la bouche du chef d'un parti révolutionnaire : « Nous nous rendrons ridicules avec toutes ces niaiseries » et : « Nous aurons des ennuis avec la police (!) » (remarquons que celle-ci était social-démocrate !) Un des camarades dirigeants du Front d'airain, passa cinq heures avec lui pour le persuader de donner son approbation aux nouveaux symboles, qui avaient déjà fait leurs preuves dans la lutte. Il y consentit enfin lorsqu'on lui présenta de la part de la présidence de la police berlinoise un document spécial dressé par les jurisconsultes, signé par les autorités policières et muni du cachet réglementaire. Ce document disait que la police n'avait rien à objecter, qu'elle n'interviendrait pas, si les ouvriers socialistes dessinaient les trois flèches à la craie sur les murs[1] !

Je me décidai quand même à lui parler. Je le trouvai dans les couloirs du Reichstag, le 13 avril, jour du congrès syndical. Il m'aborda d'une façon abrupte : « Quelle est donc votre expérience du combat chez nous? » Je lui répondis : « Camarade Wels, je vous dois la vérité. Des trois facteurs agissants, dans notre parti, à savoir : les masses, les organisations du parti et des syndicats, et la direction, le premier est excellent : les masses sont intelligentes, disciplinées, prêtes au combat, enthousiastes. Le second facteur, la machinerie des organisations, est également excellente. C'est naturel : une organisation existant depuis soixante-dix ans, doit être bonne. L'appareil du parti est à la hauteur de toute situation, il est capable d'assumer n'importe quelle tâche ; en réalité, l'organisation pourrait rendre bien davantage que ce qu'on lui fait faire actuellement. Quant au troisième facteur, la direction, je dois l'avouer franchement : la tête est... pourrie. C'est là que réside notre faiblesse, la direction met un frein à tout, à toute action, à toute ardeur de combat, elle est découragée, elle n'a pas de confiance ni dans les masses, ni dans l'organisation, ni dans elle-même. »

1. D'ailleurs, ce trait de pusillanimité des dirigeants des partis socialistes réformistes, ne caractérise pas les sociaux-démocrates allemands exclusivement : en 1936, lors des grands meetings du Front Populaire à Paris, à la proposition des Jeunesses Socialistes d'inaugurer une « campagne de craie » sur les murs de Paris, on a pu enregistrer l'objection édifiante d'un des chefs du parti : « mais... que diront les concierges? »

Le visage de Wels s'empourpra, les spectateurs de cette scène ouvrirent des yeux effrayés — l'orage allait éclater. Mais ce n'était de ma part qu'une feinte psychologique, car je repris immédiatement : « Mais vous, camarade Wels, vous pouvez y remédier, vous pouvez jouer le rôle d'un Lénine allemand — écartez le plus vite possible les entraves, effacez les erreurs accumulées par des chefs incapables ; supprimez-les ! » Le front de Wels se dérida, un sourire plein de bonhomie apparut sur ses lèvres et, les yeux malins, il fit : « Eh bien, nous en parlerons, venez demain au Secrétariat du parti ; je vous accorde une heure entière. »

L'espoir surgissait. Des camarades me félicitaient, en disant : « L'affaire est à moitié gagnée. Peut-être réussira-t-on, malgré tout. » Le lendemain je me rendis chez Wels. Je le trouvai entouré de vieux bureaucrates du parti. Je mis en œuvre toute mon éloquence, j'essayai de les gagner, lui et les autres ; en vain, c'était peine perdue ! Au bout d'une demi-heure, il fut appelé dehors, les autres tombèrent sur moi : « Que voulez-vous? dirent-ils, nous travaillons de toutes nos forces, on prend soin de tout, nous n'avons rien à apprendre de vous, nous n'avons besoin de rien, de rien du tout. »

Je compris que la bataille était perdue.

Il me restait encore la troisième et dernière possibilité — de persuader la direction par les faits mêmes. On était à la veille de quatre élections aux diètes régionales : Hambourg, le Wurtemberg, la Bavière et la Prusse. J'étais sûr de la victoire à Hambourg — j'y avais déjà parlé, lors du second tour de l'élection de Hindenburg, devant une grande assemblée dite « d'allumage », composée de 2 000 fonctionnaires du parti, j'avais obtenu un succès éclatant, j'avais trouvé une compréhension complète et de vrais hommes, même parmi les chefs. Ici, les nouvelles méthodes avaient pénétré et je savais que tout marcherait à souhait. Mais l'enjeu était trop petit. La Bavière était située à l'écart, et les circonstances y étaient trop spéciales.

Je choisis le Wurtemberg, y ayant déjà fait un certain

travail préparatoire, lors du premier tour électoral pour Hindenburg. Après une longue discussion avec les chefs mon plan fut accepté, l'application la plus ample des nouvelles méthodes fut décidée. Après avoir donné une série de directives techniques, je partis pour Berlin, le cœur soulagé. Le Wurtemberg également semblait gagné à la cause de la raison. La grande question était maintenant la Prusse. Berlin se présentait sous un aspect désolant : les grandes phrases ne manquaient pas dans la presse du parti et dans les assemblées publiques, mais derrière les coulisses, on s'apercevait vite que la plus grande pagaïe régnait partout. Il n'existait point de vraie direction politique. Les chefs étaient tous en province, où ils parlaient souvent dans de petites réunions insignifiantes, le bureau du parti inondait, comme toujours, les organisations de sa littérature inefficace et souvent franchement ridicule. L'organisation du Front d'airain, où une partie des nouvelles idées avait pénétré, chômait ; le parti l'avait paralysée sous prétexte que les élections aux diètes provinciales étaient des élections politiques, où tous les partis croisaient leurs armes et puisque dans le Front d'airain, en plus des social-démocrates, il y avait aussi des éléments des partis démocrate et du centre (1 pour 100 !), on ne pouvait pas, en principe, laisser marcher cette organisation pour le parti socialiste seul ! Le parti s'était chargé lui-même de toute la « direction » de la lutte, mais, comme j'allais bientôt l'apprendre, une vraie direction n'existait pas. Je la cherchai partout, on me renvoyait d'une organisation à l'autre, elle restait introuvable, tout simplement parce qu'elle n'existait pas. La direction du Front d'airain avait d'autres soucis — des démêlés avec le général Gröner de la Reichswehr, au sujet de la dissolution des S. A., des intrigues autour de Hindenburg, etc.

Nos meilleures forces étaient laissées en dehors de la lutte décisive ; elles faisaient par-ci par-là de leur propre chef quelque chose en province, mais tout cela était incoordonné, abandonné au jeu du hasard et, de plus, toujours paralysé par les conflits avec les secrétaires locaux du parti. Toutes mes tentatives de redressement, de persuasion au profit d'une action réelle, restaient stériles. Je me rendais parfaitement compte que la bataille en Prusse allait être perdue. Ma prophétie se réalisa. Dans le Wurtemberg nous essuyâmes également une défaite. Désemparé, je vins à Stuttgart. Et qu'est-ce que j'y appris? Pas une seule des décisions de la « Conférence du Plan » n'avait été réalisée. Le bureau du parti de Berlin avait inondé le Wurtemberg aussi de ses paperasses ; suivant la vieille coutume, tous les efforts avaient

été portés vers des choses inutiles. Là aussi, le Front d'Airain était paralysé ; on avouait de nouveau que les nouvelles méthodes étaient les seules efficaces, mais l'ancienne routine avait eu le dessus, et nous avions perdu, ainsi, une position importante.

Un seul endroit n'avait pas failli — c'était *Hambourg*. On s'y était vraiment battu et on y avait remporté la brillante victoire que j'avais prévue. Les nouvelles méthodes y avaient eu le dessus et tout le monde parlait en leur faveur ; le combat par symboles devint populaire au sein du parti, surtout dans la province ; on portait enfin l'insigne des trois flèches à la boutonnière, les drapeaux rouges aux trois flèches surgissaient maintenant partout, beaucoup de personnes se saluaient dans la rue par le cri « Freiheit » et un grand nombre de journaux du parti placèrent enfin le symbole des trois flèches en tête de leur première page. Un des rares journaux qui ne le faisait pas, qui s'obstinait dans son refus, était l'organe principal du parti, le *Vorwärts*.

La victoire en Prusse fit que les nazis levèrent la tête, ils avaient maintenant le verbe haut, exigeaient la reconstitution des S. A., interdits après la seconde élection de Hindenburg, et se conduisaient tout à fait en maîtres de demain. Le pouvoir de l'État était de plus en plus paralysé. L'approche du revirement était dans l'air. La direction de la propagande nazie se rendait parfaitement compte qu'il fallait prendre encore une fois l'offensive psychologique pour dégager la voie au revirement. Elle avait besoin d'une élection favorable supplémentaire.

Avec l'aide du parti populiste allemand complètement démoralisé, Hitler imposa de nouvelles élections en Hesse. Nous étions donc à la veille d'un nouveau combat. Je respirai librement : enfin, une occasion favorable se présentait pour nous ; ici, en Hesse, nous autres, adhérents des nouvelles idées, avions nos meilleures forces, et les positions-clefs étaient occupées par des hommes actifs. Un télégramme m'arracha de nouveau à mon travail scientifique à Heidelberg ; j'y courus et je me jetai avec joie et confiance dans la lutte. Nous et nos adversaires comprenions l'importance de cette lutte, c'était la bataille psychologique décisive. Si nous la gagnions, le chemin serait peut-être libre, pour faire valoir la seule arme sûre de la nouvelle propagande ; si le chemin du pouvoir était de nouveau barré à Hitler, une nouvelle vague de confiance en nos forces en résulterait, et plusieurs chances surgiraient pour la lutte future. Si Hitler gagnait la bataille hessoise, il aurait prouvé que son arrivée au pouvoir était assurée, il aurait mis fin au

commencement de dissolution qui s'accusait dans les rangs des S. A., fatigués d'attendre toujours ce qu'on leur avait promis. Le combat hessois devait être une lutte à mort avec des armes spirituelles. Tous les partis mobilisèrent leurs forces, ce petit pays fut inondé d'orateurs, d'affiches et de tracts. Presque tous les membres du Reichstag y étaient réunis. Ils parcouraient le pays dans tous les sens. Hitler se surpassait ; Gœbbels le faisait parler à ciel ouvert dans tous les districts de la Hesse, devant des foules énormes, réunies tambour battant et constituées surtout par des paysans ; le plus grand tam-tam fut mis en scène : des fleurs, des drapeaux, des roulements de tambour, des processions, des flambeaux — tout y était.

Mais cette fois-ci nous ne dormions pas non plus. Déjà, dès la première nuit, un plan de campagne fut élaboré suivant toutes les règles de l'art d'organisation rationnelle, discuté à fond et lancé à travers le réseau de nos organisations. Un contrôle moderne des résultats, à l'aide de cartes et permettant de surveiller toute la marche du combat ; un petit tract rédigé en termes énergiques fut répandu — comme à coups de marteau il enfonçait dans le cerveau des masses la foi dans la puissance de nos symboles, éveillait l'ardeur d'attaque et la confiance en leurs propres forces, et surtout, lançait les trois principaux slogans, sous lesquels nous entendions mener la lutte : « Activité ressuscitée », « discipline de fer », « solidarité prolétarienne ». Toute la campagne était divisée en semaines, de manière à obtenir chaque semaine une tension toujours croissante. Grâce à certaines ruses, nous tenions les masses en haleine, par exemple, en promettant la venue prochaine du « Schorsch », figure populaire dans les masses hessoises — on parlait toujours avec curiosité du « Schorsch de fer », qui surgirait en Hesse au cours des dernières semaines, on se chuchotait ce que cela devait signifier et on riait de bon cœur, lorsqu'il apparut partout, dans les jardins, sur les places publiques, etc., sous forme d'un grand balai de fer, devant balayer les nazis hors de Hesse. Ce symbole plastique fut soutenu par une affiche-image répandue à un grand nombre d'exemplaires et représentant, en style moderne, un ouvrier vigoureux, balayant un amas de détritus dans lequel tourbillonnaient pêle-mêle des croix gammées brisées. Des drapeaux rouges aux trois flèches étaient exposés aux fenêtres, tout le monde portait l'insigne des Trois Flèches ; en deux semaines 50 000 insignes environ furent vendus, quoique le nombre des social-démocrates organisés en Hesse ne fût que 10 000 ; dans les rues les cyclistes filaient avec leurs fanions aux trois flèches flottant au vent, partout on se saluait du poing levé et on entendait notre cri « Freiheit »! Maintenant qu'ils avaient obtenu une telle popularité, l'effet des symboles était extraordinaire et toujours le même : ils éveillaient la joie dans nos rangs, la stupeur et la colère impuissante chez l'ennemi, la plus grande perplexité et surprise dans les masses des bourgeois et des indifférents. Des symboles des petites trois flèches en papier traînaient partout dans les rues, tous les murs, toutes les palissades, et même l'asphalte étaient ornés de notre symbole de combat, terrassant la croix gammée ; des papillons de toutes couleurs, portant des distiques, qui parlaient de notre puissance ou raillaient les adversaires, étaient collés partout ; leurs rythmes se fixaient aisément dans la mémoire et les popularisaient rapidement. Nos colonnes marchaient dans les rues d'un pas résonnant, drapeaux flottants, en jouant des airs de bravoure, et nos chansons étaient saluées par les cris de joie et de triomphe de la foule.

Enfin, on nous voyait dans toute notre puissance. Nous aussi travaillions maintenant, en créant autour de nous un « climat de force » comme le dit Domenach : nos symboles, nos insignes, drapeaux, uniformes, nos chants, tout était imprégné de volonté de lutter et de vaincre, tout exhalait la confiance en nos forces. Et, enfin, tout le monde avait compris que la meilleure démonstration de sa force, était l'unanimité partout affichée.

En un clin d'œil nos chances augmentèrent. Les assemblées publiques qui n'avaient jamais connu de pareille, pouvaient se réjouir de l'affluence ; on faisait peu de discours théoriques, dans les réunions, mais la confiance et l'ardeur agressive en furent d'autant mieux infusées aux militants par des pratiques de propagande agissant sur le subconscient, tandis que le serment de fidélité faisait appel à leur conscience. La *gymnastique révolutionnaire*, comme nous l'appelions, y fut exercée : des dialogues entre l'orateur et la foule, qui excitaient la foule à crier, à courts intervalles, « Freiheit ! » et à lever le poing en forme de salut[1]. Le but était d'injecter plus énergiquement, au moyen d'actes volitifs collectifs, l'ardeur combative dans l'esprit de chacun, afin d'en faciliter l'explosion à l'avenir. Partout on sentait le bouillonnement des masses populaires, l'animation, la puissance, l'esprit de lutte.

La guérilla des symboles-images faisait rage en Hesse et

1. V. p. 355, fig. 14.

prenait les formes les plus singulières. Ce n'est qu'alors que les adversaires commencèrent à chercher des moyens pour combattre notre symbole, pour le détruire, pour le railler. Nous répondîmes promptement. En plusieurs endroits, ils essayèrent de changer nos trois flèches en trois parapluies. Nous les barrions une seconde fois, les parapluies étant considérés comme un emblème bourgeois. Notre symbole

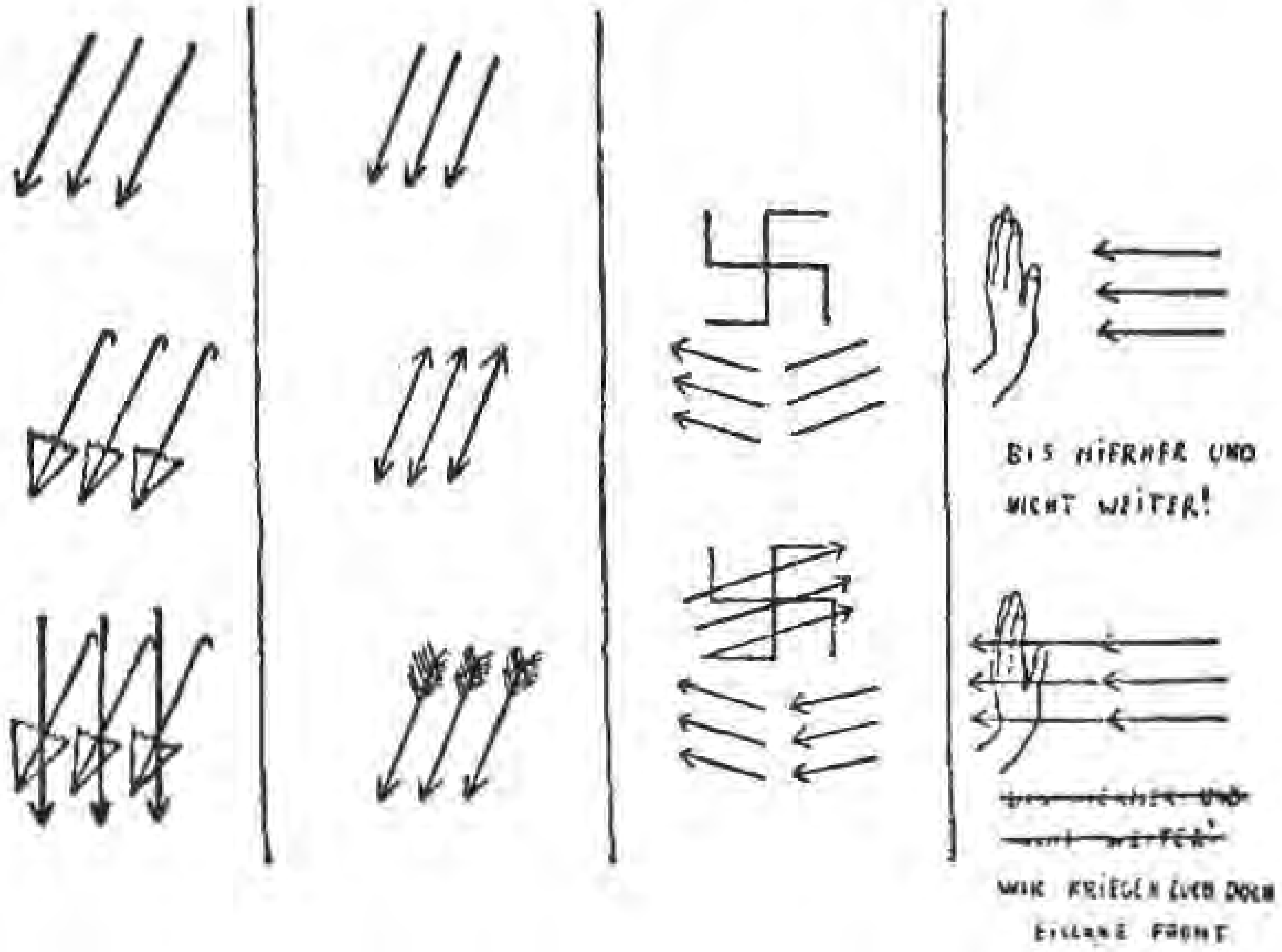


Fig. 16.
Guerilla des symboles : déformation des Trois flèches du Front d'airain par les hitlériens, et la riposte réparatrice du symbole des socialistes.

était donc restauré (fig. 16). Ils détruisaient l'effet des flèches en dessinant des pointes du côté opposé ; nous les changions aussitôt en flèches empennées et leur effet était rétabli. Ils dessinaient les trois flèches brisées et une croix gammée triomphante au-dessus — nous changions l'image en une pluie de flèches atteignant la croix gammée — et nous avions de nouveau le dernier mot. Ils dessinaient une main arrêtant les trois flèches et écrivaient : « Halte-là ! » Nous allongions les flèches, en les faisant transpercer la main et nous écrivions en-dessous : « On vous aura quand même ! »

Vint alors la plus haute expression du dynamisme politique des masses — les *manifestations*. Entre temps, le gouvernement de von Papen était arrivé au pouvoir avec l'aide

d'Hitler, et pour récompenser ce dernier, il lui avait accordé ce qui était de la plus grande importance pour sa propagande : le rétablissement des S. A. L'interdiction du port des uniformes fut supprimée et tous les partis eurent la permission de marcher en colonnes. Dans nos journaux et aussi dans la presse bourgeoise modérée de cette époque, on a fortement attaqué Hitler et von Papen pour cette mesure : on se moquait d'eux, en disant qu'ils n'avaient rien pu trouver de plus utile. On raillait à tort : Hitler, du point de vue de sa tactique, avait joué un coup d'échec tout à fait juste. Il y avait une seule chose sur laquelle il n'avait pas compté : il se croyait en possession d'un monopole, il se fondait sur le fait que jusqu'alors l'imprévoyance psychologique et la maladresse technique propagandiste de son principal adversaire, le parti social-démocrate, s'étaient montrées constantes.

Donc, Hitler marchait, et nous marchions aussi : en grande pompe et splendeur, musique en tête, salués par les cris de joie de la foule, nos formations, drapeaux flottants en tête, nouvellement munies d'uniformes, allèrent chercher à la gare de Darmstadt, le drapeau aux trois flèches victorieuses de Hambourg. Cet acte symbolique marquait la volonté d'attaque de notre déploiement de forces en Hesse. Après cette ouverture, j'organisai les manifestations selon des principes nouveaux. Je partis de l'idée suivante : dans une manifestation publique on avait devant soi dans la rue, pour ainsi dire, sur le vif, les deux groupes d'hommes dont il a déjà été question : les « actifs » (les « 5 000 » selon notre terminologie) marchaient dans la procession, les hésitants ou « passifs » (les « 55 000 ») formaient sur le trottoir une haie de spectateurs, de curieux. Le but de la manifestation, ainsi que de toute cette propagande nouveau genre, était de gagner les passifs, de les stimuler et de les entraîner avec nous. Pour cela il fallait faire croître au maximum la tension de curiosité qui se manifestait dans ce groupe d'hommes, éveiller leur sympathie pour nos idées et nos buts, leur inspirer la foi en notre puissance, et les inciter à s'associer à notre action, à faire cause commune avec nous. Dans ce but, une procession devait représenter en quelque sorte un livre de plusieurs pages illustrées, réunies d'une façon logique, qui devaient produire un effet toujours croissant, afin d'entraîner même involontairement les spectateurs dans un torrent d'idées déterminées, et de les impressionner par l'accord final : votez pour nous ! Le « livre » était divisé en « chapitres », à leur tour subdivisés en groupes symboliques, qui se suivaient à intervalles déterminés, constitués de for-

mations de la « Bannière du Reich », de formations des syndicats, de nos sportifs, etc. ; c'était rationnel ; ainsi, après chaque groupe, le spectateur pouvait reprendre haleine, pour mieux se laisser impressionner par le groupe suivant. Les quatre « chapitres » caractéristiques étaient : *a*) la tristesse de l'actualité ; *b*) la lutte de nos forces contre celle-ci ; *c*) l'ironie appliquée à l'ennemi ; *d*) nos buts et nos idéaux. Énumérés dans le même ordre, les quatre sentiments fondamentaux auxquels on y faisait appel, étaient : *a*) la compassion ; *b*) la peur (chez les adversaires) et le courage (chez nous) ; *c*) le rire ; *d*) la joie. Les spectateurs étaient donc exposés à parcourir toute une gamme de sentiments.

Le public fut tout d'abord soumis au sentiment dépressif, d'angoisse ; je m'inspirai dans ce but d'une scène de l'*Opéra de Quat' Sous*, du cortège des malheureux : sans musique, dans un silence sinistre, marchaient les victimes de la guerre, les orphelins, les veuves et les invalides ; les mutilés étaient portés en voiture ; les victimes de la crise capitaliste, les sans-travail, les sans-asile et les affamés suivaient, enfin les victimes des nazis — les étrillés, les blessés, marchant sur les béquilles, la tête et les membres pansés. La foule était impressionnée, émue, elle soupirait, pleine d'angoisse et de révolte, elle souffrait visiblement.

Et voilà soudain une issue, un rayon de lumière, un espoir — c'étaient les libérateurs symbolisant notre puissance et notre ardeur combative pour la liberté du peuple, pour l'abolition de toutes les injustices sociales : musique en tête, aux sons de marches militaires et au pas cadencé, défilaient les formations en uniforme, ayant entre eux des groupes symboliques représentant la puissance et l'esprit combatif de nos camarades — en tête marchait un groupe de douze jeunes gaillards, en uniforme, portant, levées au-dessus de leurs têtes, trois flèches énormes en métal verni, luisant au soleil. Au rythme de la musique, on exécutait, sur commandement, un mouvement en avant des flèches au cri simultané de « Freiheit » ! Toutes les trente secondes ce mouvement était répété. Cela produisait sur tous un effet dynamique énorme, les spectateurs jubilaient, ils étaient entraînés, ils criaient « Freiheit » et vibraient d'émotion. D'un coup le « climat de force », comme le nomme Domenach (45), était créé.

Un camion suivait, monté par un beau jeune homme, de la « Bannière du Reich », un drapeau rouge aux trois flèches à la main, et le bras droit libre levé pour le salut de « Freiheit ». Il était entouré de clairons, ornés de fanions rouges avec les trois flèches. Un autre camion présentait une évocation émouvante, « l'Ombre de Bebel » : sur une toile une

grande silhouette noire était peinte, représentant la tête caractéristique du grand tribun en profil, illuminé par un projecteur placé sur le camion. Sur la plate-forme d'une autre voiture, ornée de rameaux verts et de draperies rouges, se tenait la « Déesse de la Liberté » — une grande et belle jeune fille drapée de rouge et coiffée d'un bonnet phrygien, le regard fixé en avant, tenant dans la main gauche un grand drapeau rouge aux trois flèches et, dans la main droite, une épée dirigée en avant. Elle symbolisait la figure de la Marseillaise de Rude de l'Arc de Triomphe à Paris. Des fanfares aiguës sonnaient autour d'elle, et derrière se dressait toute une forêt de drapeaux rouges, flottant au vent, portés par les Jeunesses socialistes (la couleur rouge a un effet physiologique intense). Venait ensuite un groupe de jolies filles, vêtues de drapeaux rouges aux trois flèches, l'épaule droite dénudée ; elles brandissaient des drapeaux rouges et portaient dans la nuit des flambeaux — c'étaient les « Torches vivantes de la Liberté ». Suivaient plusieurs groupes, provoquant l'enthousiasme et la joie des spectateurs, aboutissant au délire. Pour donner à l'esprit bandé jusqu'à l'extrême limite, un certain repos, sans toutefois en affaiblir la tension, il fallait changer la qualité des émotions : c'était le but du troisième « chapitre » de la procession. Il contenait des groupes qui se moquaient de l'ennemi ; l'émotion de la foule était maintenant orientée dans un autre sens. D'abord une rosse, tirant une charrette de bourreau, sur le bord de laquelle se balançait une poupée renversée, en uniforme des S. A., et aux traits de Hitler ; la charrette était suivie d'un groupe d'hommes, qui chantaient tour à tour des chansons populaires *Muss'i denn* et *Adolf, ade, Scheiden tut weh* (Adolphe, adieu, la séparation est cruelle), et exécutaient des gestes d'adieu enfantins. Ensuite venaient des paysans en costumes nationaux, portant sur leurs fourches de grandes croix gammées transpercées ; une automobile de couleur mauve roulait avec des adolescents efféminés portant l'uniforme des S. A. — allusion aux penchants spéciaux du capitaine Röhm, chef d'état-major des S. A. Ensuite c'étaient des groupes chantant des airs en vogue du film *le Congrès s'amuse*, avec des paroles adaptées, naturellement, telles que :

« Den gab's nur einmal,
der kommt nicht wieder... »
(Un type comme lui (Hitler) n'existe qu'une fois,
un type comme lui ne reviendra jamais plus...)

Les spectateurs se tenaient les côtes de rire. Le rire détend, désinhibe un état de tension. Entre ces groupes, marchaient

les organisations sportives, diverses associations, la jeunesse, etc., en criant sans cesse « Freiheit », en levant le poing serré en signe de salut. Enthousiasmée, la foule massée dans les rues, poussait aussi le même cri « Freiheit », qui se mêlait aux clameurs des colonnes en marche.

Le quatrième « chapitre » de la procession représentait les idéaux et les revendications socialistes. Tambour battant et bannières rouges déployées, dans une sonnerie étourdissante des fanfares, défilaient les colonnes de la jeunesse socialiste, portant en tête un calicot avec l'inscription : « La jeunesse — espoir du peuple. » Venait ensuite un groupe « La fraternité des peuples » : sur un camion des hommes et des femmes portant différents costumes nationaux, se tendaient la main. Un autre groupe était intitulé : « Le règne du travail. » C'était un camion avec une enclume. Devant elle deux ouvriers vigoureux, frappaient en cadence l'enclume avec de lourds marteaux au rythme de la musique. Tout autour, marchaient des ouvriers en blouses, portant divers outils. Ensuite un groupe, « l'Union des ouvriers et des paysans » : des hommes aux traits rudes de paysans, montés sur de lourds chevaux de trait avançaient entourés d'artisans en blouses, portant les insignes de leurs professions, menant les chevaux par les brides et tendant la main aux paysans. Plusieurs groupes du même genre suivaient. Un des derniers était celui des « Trois flèches victorieuses » : deux rangées de jeunes filles en robes claires, portant des guirlandes fleuries, entouraient trois belles jeunes filles au milieu portant trois grandes flèches dorées, ornées de fleurs, la pointe vers le ciel, symbolisant le mot d'ordre socialiste « Vers la lumière » ! pendant qu'un corps de musique jouait, tour à tour, la chanson « Brüder, zur Sonne, zur Freiheit » ! (Frères, en avant, vers le soleil, vers la liberté !), des chansons populaires mélodieuses, et des valses viennoises de Johann Strauss.

C'était l'apothéose. La foule délirait, joyeuse et émue, des cris « Freiheit ! », poussés sans cesse par les colonnes en marche, et le public sur le trottoir, se mêlaient à la musique et aux pas cadencés des masses ouvrières, et produisaient, par leur union, une impression ineffaçable. Et voilà l'accord final — l'exhortation à l'action. C'était un grand camion, sur lequel s'élevait un énorme chiffre 1, recouvert d'étoffe rouge et portant l'inscription « Votez pour la liste 1 ». Sur le camion, autour d'une urne électorale, se tenaient quatre personnages en costumes caractéristiques : un paysan, un ouvrier, une femme et un intellectuel. Ils jetaient sans cesse des cartes blanches représentant les bulletins de vote, dans l'urne. Voilà ce que devait aussi faire, le jour des élections, le spectateur persuadé, gagné par le « livre » qu'il venait de « feuilleter », en regardant la procession.

Pour rendre la foule des spectateurs plus sensible encore au spectacle, l'exciter par le bruit (« toxiques sonores », comme dit De Felice) (37), on fit circuler autour du cortège des motocyclettes dont le bruit assourdissant donnait à la foule l'impression de vitesse, d'importance, de danger.

Enfin, le maximum d'intensité des impressions était obtenu par des cortèges nocturnes, au milieu de torches flambantes et émettant des traînées de fumée. Le spectacle devenait hallucinant. Bachelard (12)[1] « a montré que le feu poussait l'homme à diverses et profondes rêveries. Le feu produit un effet à la fois exaltant et terrifiant ». Un état de fascination est alors atteint qui « contribue à créer une atmosphère religieuse où flottent les mythes ». De Felice (37) parle d'une vraie magie du feu. Le feu plonge surtout les primitifs dans une excitation folle. Et on pense aussi au « furieux enthousiasme des bacchants et des ménades, lorsqu'ils couraient par les forêts de la Thrace et de la Grèce, en brandissant des thyrses et des torches de résine. Même aujourd'hui le feu au foyer engendre des rêves et des fantasmagories[2] ». Et ce sont les feux d'artifice qui clôturent souvent les fêtes populaires nocturnes et fascinent les foules.

Nous eûmes alors une surprise qui montrait bien le résultat palpable de la manifestation : derrière la procession proprement dite, on vit se former un nouveau et long défilé sans drapeaux, ni musique. C'étaient les « activés », les spectateurs hésitants entraînés, qui ne pouvant plus garder une attitude passive, s'élançaient eux aussi dans le défilé, et faisaient cause commune avec nous — ils étaient gagnés. C'était une *preuve éclatante, incontestable de l'activation*, un triomphe de l'efficacité des nouvelles méthodes de propagande.

Une image de la dernière grande retraite aux flambeaux avant le jour des élections à Darmstadt, s'est gravée profondément dans ma mémoire. Vingt mille hommes marchaient dans la nuit, éclairés par des flambeaux et entourés d'épais nuages de fumée ; parmi les masses, des groupes symboliques surgissaient tout à coup, à l'aspect fantastique, pittoresque, par leurs couleurs criardes, éclairés d'une lumière crue et frémissant de vie ; le rouge vif des drapeaux, la musique, les cris « Freiheit », le tonnerre de milliers de pas, battant

1. Cité par Domenach (45) p. 71.
2. De Felice (37) p. 341.

rythmiquement le pavé, se fondaient en une symphonie inouïe, une extase s'emparait de la foule en délire. Je me trouvai à côté d'une voiture de la presse et des membres du Reichstag rassemblés dans la ville. J'observai Löbe, le président du Reichstag. Il était debout, pressant des deux mains contre son cœur un bouquet de fleurs qu'une petite fille lui avait remis. Il fixait des yeux la masse défilant devant lui qui l'acclamait ; l'homme politique, calme et pondéré, était brusquement transporté dans un autre monde, presque imaginaire ; on voyait qu'il était troublé, ému, bouleversé jusqu'au fond de son âme. La procession passée, Löbe vint à moi, et me prit les deux mains en disant : « En effet, j'ai vu aujourd'hui que vous aviez raison. » Nous prîmes congé. Je repris confiance : viendrait-il au bout des résistances, l'oserait-il ?

En Hesse, personne ne doutait plus de l'effet de notre nouveau moyen de combat ; de tous côtés on entendait dire : « Enfin, le classe ouvrière commence à prendre conscience de sa puissance ! » « Les nazis sont acculés à la défensive » ! (fig. 17). Les manifestations d'enthousiasme, provoquées par nos processions dans la population, et vibrant dans nos assemblées, défiaient toute description et produisaient une impression ineffaçable sur tous les assistants. La foi collective en ses propres forces, la confiance en la victoire, des sentiments d'un ordre peut-être même plus élevé, purement humain, tout cela avait surgi comme par enchantement au sein des masses.

On en avait une preuve superbe en examinant les photographies des visages des manifestants (fig. 14)[1]. On ne voyait pas de visages contractés par la colère ou la haine, mais des hommes en extase, en état de délivrance heureuse. Cela frappe, si on compare les expressions des visages dans nos meetings avec celles des auditeurs des discours hitlériens.

Aux yeux de tous un miracle se produisait : la transformation en dynamisme actif de l'énorme énergie latente, accumulée dans la classe ouvrière. La victoire imminente et sûre luisait dans les yeux de tout le monde en Hesse. Et elle vint, en effet, le 19 juin. Le parti social-démocrate, en dépit de toutes les prévisions des ennemis, sûrs de leur victoire, et des hommes politiques de profession, avait gagné deux sièges : le gouvernement socialiste restait au pouvoir. Par l'issue des élections hessoises le cercle magique qui tenait

1. V. p. 355.



Fig. 17.
Affiche antihitlérienne du Front d'airain, basée sur le même principe que la fig. 151.

I. V. p. 376

en haleine tous les esprits, et qui produisait un effet paralysant sur toute initiative, sur toute tentative d'arrêter la vague débordante de la folie politique des masses — le hitlérisme — était enfin brisé. Maintenant on savait, enfin, qu'il était vraiment possible de triompher du mouvement de la croix gammée. C'était là que résidait l'énorme importance des élections en Hesse. C'était un redressement psychologique des masses. Depuis plusieurs mois, même dans les cercles des républicains les plus actifs, l'opinion dominante était qu'à la longue, la lutte était sans espoir, qu'on pouvait tout au plus arriver à un certain retard de l'avènement d'Hitler au pouvoir, que le sens réel de la lutte devait être de lasser les ennemis, et de préparer un relèvement plus facile après la catastrophe. L'espoir qu'Hitler n'arriverait pas du tout au pouvoir, semblait tout à fait abandonné. Or, nous savions maintenant que, malgré tout, cela était possible et nous savions aussi, par quels moyens on pouvait y réussir. Les faits et les chiffres suivants le montraient clairement : Darmstadt était pour nous le dernier endroit où nous puissions triompher — un centre administratif, presque dépourvu d'industrie, une ancienne ville de résidence et de garnison, habitée par des fonctionnaires et des retraités. Sûr de sa victoire, le mouvement hitlérien faisait rage à Darmstadt, vrai donjon du nazisme. A Darmstadt, Hitler lui-même prit part à la lutte électorale : une propagande formidable avec des retraites aux flambeaux devait définitivement persuader la population de ce que le « système socialiste » était à bout et que le Troisième Reich était proche.

Or, tout cela ne servit à rien, les chiffres sont convaincants : tous les partis, même celui du centre catholique, perdirent des votes. Les nazis avaient une perte d'environ 600. Le seul parti victorieux était le nôtre, celui des social-démocrates. Contre toute attente, son accroissement en votes à Darmstadt se chiffrait à un total de 1 500 voix.

Nous avions une preuve vraiment irréfutable de ce que notre victoire était effectivement le résultat d'une application judicieuse de mesures de propagande rigoureusement calculées. Les chiffres suivants nous l'indiquaient sur cinq villes hessoises : Offenbach, Darmstadt, Mayence, Worms et Giessen. La conférence dite d' « allumage » des militants du parti, la mise en marche de tout le nouvel appareil de propagande, fut réalisée dans les quatre premières, mais pas à Giessen — je choisis expressément cette ville comme une sorte de cobaye-témoin — et il se fit que Giessen fut la seule ville, où le parti social-démocrate put accuser une perte, tandis que dans les quatre autres villes nous avions réalisé

partout un accroissement très sensible de votes. Nous pouvions en conclure que la victoire était fonction de mesures organisées d'une manière bien déterminée. De plus : le commencement de la propagande dans les quatre premières villes eut lieu dans l'ordre suivant : Offenbach le 25 mai, Darmstadt le 27 mai, Mayence le 30 mai, Worms le 6 juin.

Nos gains de voix dans ces villes montrent la même suite : Offenbach 3 300 voix, Darmstadt 1 500, Mayence 1 300, Worms 600. Nous devions en conclure qu'avec ces méthodes, le résultat n'était qu'une fonction du temps.

Ainsi l'expérience hessoise avait absolument réussi. Nous avions enfin entre nos mains des moyens sûrs pour résoudre le problème posé : abattre Hitler.

Pendant que la lutte électorale en Hesse battait son plein, la situation politique avait subitement revêtu un aspect nouveau dans le Reich entier ; von Papen, ayant dissous le Reichstag, convoqua le peuple à de nouvelles élections pour le 31 juillet. La direction de notre parti se trouvait en présence du problème de la préparation, dans le plus bref délai possible, de la nouvelle campagne électorale. Le résultat positif à Hambourg et les succès, désormais universellement visibles, que nous avions obtenus en Hesse grâce aux nouveaux procédés, paraissaient devoir tirer enfin les chefs du parti de leur sommeil.

A présent que toute la presse hostile et bourgeoise de l'Allemagne et les grands journaux à l'étranger, surtout le *Manchester Guardian*, attiraient l'attention sur le fait de l'activité ressuscitée de la social-démocratie en Hesse et l'attribuaient sans ambages à la lutte par les symboles et aux nouvelles méthodes de propagande employées par le Front d'airain, maintenant, enfin, les chefs du parti social-démocrate à Berlin se frottaient les yeux, ouvraient les oreilles et paraissaient être enclins à y adhérer eux aussi ; ils daignaient maintenant s'intéresser aux nouvelles idées. Mon ami, l'éminent député socialiste hessois, le Dr Carl Mierendorff et moi-même, fûmes appelés à Berlin par dépêche — on nous priait de tenir des conférences au comité suprême du parti au sujet des nouvelles méthodes de combat. Une fois encore l'espoir revenait : nous allions peut-être enfin atteindre notre but. Nous travaillâmes avec le plus grand acharnement, toutes les expériences de la lutte électorale en Hesse furent prises en considération, un plan d'organisation fut élaboré pour la campagne électorale au Reichstag, toutes les actions, tous les mots d'ordre et progrès techniques furent examinés à fond et mis au point. Nous nous présentâmes devant le comité du parti. Peine perdue. Je vis aussitôt que nous ne pouvions pas compter sur la sympathie compréhensive. Le comité accepta, il est vrai, les nouveaux symboles et ordonna la lutte par symboles, mais sa volonté combative n'était que du bluff. Hélas, on ne pouvait pas verser du vin jeune dans de vieilles outres ! Ils n'avaient pas non plus le courage de confier à des jeunes forces fraîches, vigoureuses et non compromises, la direction de la lutte et de leur donner ainsi l'occasion d'assumer la responsabilité et de s'exercer à diriger les affaires. La vieille clique voulait faire tout elle-même, elle espérait pouvoir tirer un profit personnel des nouvelles idées. Par l'application de méthodes dont l'efficacité était maintenant incontestable, elle voulait rétablir chez les masses son autorité ébranlée. Elle adopta les formes, elle se revêtit des draperies des symboles nouveaux, mais son esprit restait le même : mesquin, timide, incapable de se mettre à la hauteur de la situation, à l'allure du temps et aux exigences du combat. Elle n'avait aucun plan, elle ne comprenait même pas la nécessité d'en avoir un, et lorsqu'elle se servait des nouvelles méthodes, elle les mêlait à de vieux procédés inefficaces de manière à affaiblir l'élan et l'efficacité des premières.

Une commission fut constituée pour délibérer sur tout. Au lieu d'examiner tout de suite le plan déjà prêt, qui lui avait été soumis, et gagner du temps, elle voulut d'abord se réunir quelques jours plus tard et recommencer à discuter les nouveaux « points de vue ». C'était de la pure folie et une perte de temps ruineuse. La remarque d'un de leurs « chefs » caractérisait la mentalité de ces hommes ; il demanda à mon ami : « Au fond, pourquoi déploie-t-il (c'est-à-dire moi) une telle activité? Désire-t-il avoir un poste chez nous? » Tout espoir de gagner, de persuader ces éléments était vain, il ne nous restait qu'une seule chance : c'était d'essayer par notre propre activité, par notre propre initiative, intensifiée encore, de leur arracher la manœuvre. C'était très difficile et cela compliquait la situation ; en effet, nous nous trouvions en pleine lutte contre le puissant adversaire, et il fallait encore poursuivre la lutte dans nos propres rangs, contre nos propres chefs incapables. Découragé, je retournai en Hesse.

Là-bas, dans la lutte sublime, dans l'effervescence de l'esprit réveillé des masses, je me remis vite de mon dégoût, de mon abattement momentané, causés par l'échec berlinois. Il s'agissait maintenant de mener à bonne fin la lutte

hessoise et d'en dégager les conclusions. *Nous continuâmes la lutte et en sortîmes vainqueurs.*

Les premiers jours après la victoire passèrent comme dans un délire. Mais tous les préparatifs furent immédiatement faits pour triompher dans la nouvelle lutte électorale du Reichstag, qui devait avoir lieu en Hesse également, six semaines plus tard. Il va sans dire que tout s'y passait suivant les nouvelles méthodes et sans souci de la soi-disant « activité » du bureau central du parti à Berlin, qui continuait à produire de la paperasse et à en inonder le pays. Il voulait aussi centraliser la lutte par symboles, la fabrication et la distribution des insignes, des drapeaux, etc. De cette manière, tout fut naturellement retardé. En voici un exemple : sur 10 000 membres du parti organisés, nous avions distribué, en deux semaines, plus de 50 000 insignes en Hesse ; appliqué à la même échelle au Reich, ceci signifiait au moins 5 millions d'insignes. Mais, « par prudence, » le bureau central en avait commandé 1 million environ ; on aurait dû placer les commandes chez dix maisons, mais, pour gagner un sou sur chaque insigne et faire une bonne affaire, la fabrication en fut confiée à une seule maison — celle-ci ne put naturellement pas la mener à bien, en si peu de temps et les demandes d'insignes des trois flèches qui arrivaient alors de tous les points du territoire ne purent pas être satisfaites, de telle sorte que certains districts furent obligés de les faire fabriquer eux-mêmes au dernier moment. Il en était de même des bannières, des fanions et de tout. De nouveau Berlin inondait tout le pays de papier — plusieurs millions de tracts mal faits et inutiles furent distribués ; après l'élection ils traînaient par dizaines de milliers partout dans les secrétariats du parti, ceux-ci refusant souvent de distribuer cette camelote, la jugeant sans effet et même nuisible. Tous les partis travaillaient au moyen d'affiches illustrées, excepté le nôtre, qui se contentait de distribuer celles qui restaient des élections prussiennes. La seule chose positive était que les symboles étaient enfin officiellement reconnus et employés dans la lutte et que de nouveau le Front d'airain prenait part à la lutte par symboles. Mais toujours et partout le conflit entre les organisations du parti et celles du Front d'airain couvait. Il était évident qu'il fallait en finir. Au cours de la campagne, je parlai dans les grandes conférences dites « d'allumage », arrangées par le Front d'airain dans différentes villes de l'Allemagne. Je devais aussi parler à Berlin, l'organisation berlinoise avait tout préparé, mais ma conférence y fut interdite par la direction du parti.

La direction du Front d'airain comprit enfin que les choses ne pouvaient pas en rester là, il fallait trouver une issue pour prendre la direction effective de la lutte entre nos mains. C'est alors que mûrit chez nous le plan dit « du doigt saisi » : la direction du parti devait nous charger de l'organisation, en quatre endroits du Reich, de grandes processions-modèles pareilles à celle de Darmstadt. Les délégués des circonscriptions voisines devaient se rendre à ces quatre endroits pour y voir comment ces processions symboliques étaient arrangées. Toute la lutte par symboles était étroitement liée aux processions. Nous ne nous assurâmes pour ainsi dire qu' « un seul doigt ». Par une activité intensifiée au plus haut degré et par une série de stratagèmes, nous nous promîmes en peu de temps d'attirer à nous « tout le bras et puis tout le corps », tout l'appareil de la propagande, et d'en prendre enfin possession. J'étais sûr d'y réussir. Après une lutte acharnée dans le bureau central du parti, et grâce à une ruse, le chef du Front d'airain obtint enfin que cette affaire passât entre ses mains.

Nous avions donc « saisi le doigt ». Il s'agissait maintenant de ne pas perdre de temps. Aussitôt que possible, le Reich entier devait être mis au courant des directives techniques de la lutte par symboles. Je travaillais jour et nuit, et au bout de quarante-huit heures, j'avais préparé la brochure de propagande, intitulée *Précis de propagande moderne*, illustrée de dessins et de photographies ; quatre jours après elle était imprimée et prête à être distribuée. Mais la direction du parti avait eu vent de l'affaire et interdit tout à coup la brochure dont elle avait elle-même antérieurement sollicité la rédaction. J'avais alors refusé, ne voyant aucun sens à rédiger des instructions pour un plan qui avait été rejeté. Or, la direction du parti décida maintenant de détruire la brochure déjà faite, imprimée et réclamée de toutes parts, en avançant l'argument ridicule que les nazis pourraient y apprendre quelque chose. Ce ne fut qu'après de longs pourparlers que notre direction réussit à faire retirer le veto et distribuer la brochure.

Munis de l'autorisation d'organiser les processions-modèles, avec la volonté ferme de nous en servir pour diriger, en même temps, toute la lutte par symboles vers une activité croissante, nous partîmes en campagne. Tout de suite, nous nous heurtâmes à des obstacles tramés par le parti. Partout les bureaux officiels du parti entravaient le travail du Front d'airain : ils ne voulaient pas laisser échapper de leurs mains le droit d'initiative, qu'ils n'exerçaient pas du tout eux-mêmes et dont, d'ailleurs, ils ne savaient même pas comment

se servir. De plus, ils s'étaient tout à coup opposés à l'emploi des papillons, moyen propagandiste notoirement fort efficace et peu coûteux, les spécimens pouvant être reproduits rapidement à plusieurs millions d'exemplaires; nous nous vîmes souvent obligés de faire imprimer ces papillons de notre propre initiative et à l'insu du parti, en province, ce qui était fort difficile, puisque des fonds spéciaux pour cette besogne nous manquaient. Les difficultés, les obstacles et les entraves étaient toujours à nos trousses : il fallait les éviter quand même.

Cette fois-ci encore les merveilleuses masses ouvrières allemandes surent remédier à la situation. Grâce à leur jugement sain elles obvièrent à un grand nombre d'erreurs commises par les chefs; d'un pas martial, leurs colonnes défilaient à travers les villes allemandes, en faisant vibrer l'air de clameurs « Freiheit ». On travaillait sans relâche, on volait en avion d'une ville à l'autre, on excitait les masses. Tout le monde portait maintenant notre insigne, l'image symbolique des trois flèches brillait et luisait partout; dans les processions on la portait sous des formes variées; des centaines de formes différentes de combat furent inventées sous le nouveau signe, les masses étaient enfin en pleine effervescence. La nuit, trois flèches énormes, composées d'ampoules électriques, luisaient, par exemple, sur les murs des sièges syndicaux, les rues étaient magnifiquement pavoisées de drapeaux rouges aux trois flèches, des confetti en papier de même forme jonchaient le sol. Vers la première semaine de juillet, il devint rare de rencontrer, les jours de nos défilés dans les rues des grandes villes, des hitlériens avec la croix gammée à la boutonnière; les insignes ennemis et les chemises brunes disparaissaient. A Berlin, par exemple, un certain nombre d'hommes des S. A. furent entraînés dans les cours des maisons par la foule qui leur enleva les pantalons bruns et les lâcha, ainsi déculottés, dans la rue; à Francfort-sur-le-Mein, la police dut reconduire chez eux les hommes des S. A. en autos. La vague populaire montait — montait malgré tout, prodigieuse, irrésistible comme une marée houleuse.

Vers le milieu du mois de juillet, je me rendis compte que *les nazis étaient en plein recul*, ils se tenaient partout sur la défensive, l'initiative d'attaque se trouvait en nos mains, elle était du côté du Front d'airain. Un document secret, signé par Goebbels, et envoyé à toutes les organisations et tous les chefs de propagande nazi du Reich entier, était ainsi conçu : « ...Les chefs de notre presse et de notre propagande doivent

réussir, dans le plus bref délai possible, à faire sortir le parti de la défensive et prendre l'offensive contre les partis marxistes et le centre. »

Je sors de mon fichier un compte rendu d'un journal badois datant de ces jours, voici ce qu'on y lit :

« ...Toutes ces actions furent portées d'un élan, inconnu pendant longtemps au sein de notre parti. Il existe des camarades chômeurs, qui, sans un sou dans la poche, font à pied des voyages d'aller et retour de plusieurs heures pour prendre part à nos manifestations. Partout des femmes se postent comme spectatrices avec leurs enfants, et augmentent, par leurs clameurs « Freiheit » l'enthousiasme des défilants. Contrariés, les bourgeois voient cette agitation; ils ne réussissent pas à comprendre comment ce revirement s'est produit. Pour ces bourgeois la cessation des manifestations hitlériennes, imposée par le Front d'airain, est une énigme. »

Voici encore quelques citations :

« L'impression générale de ce que le fascisme domine la vie officielle de Karlsruhe et de ses banlieues s'est complètement dissipée après l'énorme déploiement des forces du Front d'airain dans cette ville le 9 juillet... »

« ...Vendredi, le Front d'airain a organisé à Offenburg une manifestation, à laquelle les communistes ont également pris part... etc. »

Des preuves évidentes de notre victoire, qui se profilait chaque jour davantage, s'accumulaient dans mes mains. Le 12 juillet, le journal de Goebbels, *Der Angriff*, portait en première page, en gros caractères, encadré de rouge, le texte larmoyant que voici : « Les assassins rouges veulent faire périr 20 000 hommes dans les flammes! » A la bonne heure! Enfin les fameux héros tenaient maintenant un autre langage, c'était à leur tour de mener la « propagande d'intimidation à rebours ». C'étaient nous maintenant qui leur tapions sur les nerfs, ils se plaignaient à la population, en nous désignant comme les plus puissants. Eh bien! C'était un signe évident du désarroi naissant auquel je m'attendais. Il s'agissait donc d'avancer, de lutter sans cesse, de ne pas accorder à l'ennemi une seule seconde de répit pour se ressaisir!

Dans une rue de Berlin, un tract nazi tomba entre mes mains. En tête figuraient, en gros traits, les trois flèches et le mot « Freiheit ». Tiens, tiens, maintenant ils avaient même recours à nos idées, à nos symboles! Tous leurs organes, leurs journaux et leurs feuilles illustrées amusantes, étaient remplis d'attaques contre les « trois flèches », comme un ver, ils se tordaient sous les coups des flèches, ils essayaient, par

tous les moyens possibles, d'arrêter notre symbole dans sa marche triomphale.

Des preuves de ce genre se multipliaient désormais : à Mannheim, par exemple, j'aperçus le 17 juillet, une grande affiche nazi, dont le ton était absolument défensif, pleurnichard ; ils n'étaient plus les maîtres absolus, sûrs de leur victoire, maintenant c'était leur tour à se lamenter, à peindre le diable sur les murs et à supplier la population de « penser » à tout ce qu'entraînerait notre victoire. C'étaient eux maintenant les brebis innocentes, et nous les loups méchants ! Ils le disaient eux-mêmes ! C'était parfait ! C'était extraordinaire ! La confiance dans nos rangs augmentait sans cesse. Tout le monde jubilait, en parlant avec fougue, avec émotion, on entendait enfin la voix du peuple vibrant d'une tonalité toute différente.

Même le *Vorwärts* portait enfin l'insigne des trois flèches en première page et lançait avec pathos : « Nous attaquons ! » Il est vrai qu'une autre communication y figurait tout à côté en gros caractères : « Défense de manifester ! » avec un sous-titre trahissant sa vraie orientation psychologique : « Sur le chemin de la raison? »

La chose inouïe et inexplicable était que *les milieux dirigeants du parti social-démocrate, vivaient dans un état d'angoisse continuelle et singulière, dans une atmosphère de panique à cause de l'effervescence populaire*, qui se manifestait à chaque pas ; ils ne comprenaient toujours pas l'importance de ce qui se passait sous leurs yeux ; en effet, ne se trouvant pas en contact avec les masses, ils étaient stupéfaits de ce que la propagande odieuse et redoutée des nazis, avec leurs uniformes et manifestations, se tournait tout à coup contre les nazis eux-mêmes et que ce fait se dévoilait soudain comme notre propre atout. C'est alors que les nazis, avec Hitler en tête, commencèrent à assaillir Hindenburg et von Papen de télégrammes et de revendications hystériques : « Interdisez immédiatement et à tout prix les manifestations ! » Il fallait coûte que coûte arrêter notre marche en avant, qui devenait irrésistible. Les « héros bruns » avaient subitement perdu courage, ils s'étaient trompés dans leur calcul, croyant en posséder le monopole.

C'est alors que nous apprîmes une nouvelle stupéfiante : nos propres milieux dirigeants étaient d'accord avec les nazis, ils exigeaient eux aussi la même chose. Le 18 juillet, le Conseil d'État prussien adopta, avec les voix du centre catholique *et des social-démocrates*, un projet ainsi conçu : « Le Conseil d'État considère indispensable de réintroduire, outre la restriction décrétée de la liberté de manifestation, l'interdiction du port des uniformes. » Le 17 juillet, la direction de notre parti avait même, dans un télégramme signé par Wels et par Breitscheid, supplié Hindenburg de proclamer l'interdiction des manifestations !

Deux jours avant, je me rendais parfaitement compte que la situation évoluait vers deux faits essentiels : en premier lieu, la direction des nazis avait été poussée effectivement sur la défensive — *l'offensive était désormais dans nos mains* — en second lieu, les chefs du parti social-démocrate souffraient d'une psychose d'angoisse. Pour répondre à cet état de choses, il fallait immédiatement procéder aux actions suivantes : il fallait divulguer partout notre progression victorieuse, c'était pour notre propagande un fait capital — toute la presse de l'étranger devait en être informée dans le plus bref délai possible ; il fallait lui livrer des faits, des documents et des preuves à l'appui de cette nouvelle, afin d'impressionner le monde entier ; cela aurait été, du point de vue psychologique, un coup fort efficace, porté contre le mouvement hitlérien ; de plus, notre allure d'attaque devait s'accroître progressivement — les défilés devaient être encore intensifiés et leur esprit agressif rehaussé : nous nous approchions à pas de géant du point culminant de la campagne. L'idée que nous n'aurions peut-être plus besoin d'élections, que le sort pouvait se décider avant, s'imposait de plus en plus. Notre grande réception de la presse devait avoir lieu le 18 juillet, tout était préparé d'avance dans ce but : une exposition d'illustrations de nos manifestations, tout notre étalage de symboles, les formes caractéristiques de notre nouvelle propagande et de celle d'Hitler, étaient ordonnées systématiquement, des preuves authentiques de ce que Hitler avait été acculé par nous à la défensive, figuraient parmi les documents. Le 17, je devais assister à la procession de Magdeburg, je m'y rendis pour l'organiser ; le 18 au matin, j'étais à Mannheim, pour y préparer la grande retraite aux flambeaux. Le soir du même jour devait être effectué à Berlin, au moyen de la presse, le coup d'échec décisif contre Hitler. Je pris l'avion pour Berlin. En descendant au champ d'aviation de Tempelhof, j'appris la nouvelle de l'interdiction des manifestations.

Ce fut un rude coup pour nous — et Hitler en profita. Il n'y avait pas de temps à perdre ; malgré tout, la lutte dans la presse devait être menée jusqu'au bout. Je trouvai au bureau nos hommes en proie à une vive émotion — la direction était découragée et ne voulait plus poursuivre à fond l'action sur la presse. Tout était en vain ; on me menaçait, si je commençais cette action de mon propre chef. Je

me rendis finalement compte qu'à l'heure actuelle on ne pouvait permettre à la presse de jeter un coup d'œil derrière nos coulisses ; dans cette situation toute action était inutile. Les dents serrées, je me vis obligé à renoncer à la campagne. Il ne restait plus aucun espoir : tout était perdu.

Et pourtant, tout n'était pas perdu, le sort nous donnait encore un délai, l'instinct prodigieux de la classe ouvrière laissait entrevoir encore une issue, il y avait tout de même une possibilité d'agir. L'interdiction des manifestations publiques fut un coup terrible pour nous : les nazis reprirent haleine de nouveau ; ils recommencèrent à nous attaquer dans leur presse avec la véhémence d'autrefois ; eux pouvaient bien se livrer à des manifestations dans les parcs et les manèges, permises par le gouvernement, ayant les moyens de louer ces localités coûteuses, grâce à leurs financiers — les barons et les magnats de l'industrie. Seule la classe ouvrière était paralysée par le décret.

Je pris immédiatement des contre-mesures. Nous devions pouvoir éluder l'interdiction pour faire valoir dans la rue notre esprit combatif : nos hommes reçurent donc l'ordre d'effectuer sans cesse les manifestations dispersées, dites « promenades aux symboles » ; dans les rues principales, nos partisans circulaient en grand nombre sur leurs bicyclettes ornées de fanions aux trois flèches, sur les trottoirs nos gens, portant l'insigne des trois flèches, se promenaient seuls ou deux à deux en se saluant et en saluant les cyclistes par la clameur « Freiheit ». Les passants pouvaient ainsi constater que nous étions toujours là et que nous ne nous laissions pas intimider.

Malgré tout, l'effervescence dans nos rangs continuait, et les esprits étaient très agités. A Berlin on avait projeté pour le 19 juillet un grand défilé du Front d'Airain, partant de cinq quartiers vers le centre de la ville ; à cette occasion Berlin devait se rendre compte, pour la première fois, de l'entière force de nos manifestations ; je comptais sur un million de spectateurs et de participants — ce défilé pouvait, ou plutôt devait, être le prélude du grand dénouement. Par l'interdiction des manifestations ce plan devint caduc. Pour en contrebalancer l'effet, le Front d'Airain convoqua le public à une réunion gigantesque dans les salles et les jardins à Hasenheide. Déjà à 7 heures, une foule énorme emplissait tout. Les orateurs parlaient de différentes tribunes. Le point culminant fut atteint lorsque la camarade anglaise, Ellen Wilkinson, députée travailliste, remit aux Berlinois le drapeau rouge aux trois flèches que les ouvriers anglais nous avaient envoyé en signe de solidarité fraternelle. Une grande agitation régnait parmi les 30 000 personnes qui remplissaient les jardins. Les clameurs « Freiheit » résonnaient sans cesse et les chansons révolutionnaires portaient les esprits au point d'ébullition. La réunion terminée, les foules s'engouffrèrent dans les rues, en criant leur « Freiheit » ainsi que les slogans « Hitler-Judas » et « Hitler doit crever », qu'un orateur sans scrupules, appartenant à la direction du parti, leur avait enfoncés dans l'esprit et les avait exhorté à répéter. L'agitation qui s'empara de la foule était si grande, qu'il était évident que si elle se propageait à travers tout Berlin, tous les esprits seraient en flammes dans quelques jours, et la révolution y éclaterait. Une idée me hantait sans cesse : « Von Papen interviendra, von Papen doit sévir, sinon il est perdu. »

La même nuit, Hindenburg donna les pleins pouvoirs à von Papen pour faire son coup d'État en Prusse, et mettre fin au mouvement.

Le lendemain matin le Rubicon était franchi. Notre bureau fut alarmé à 9 heures et demie ; la nouvelle de l'arrestation du ministre de l'Intérieur Severing et du chef de la police Grzezinsky, nous parvint. On devait s'attendre à tout moment à ce que l'action contre nous et le parti fût déclenchée. Si les intentions de von Papen étaient sérieuses, tous nos organes centraux seraient occupés en moins d'une demi-heure et mis hors de fonction.

L'heure de l'action révolutionnaire avait sonné pour les deux partis. La situation balançait maintenant sur un tranchant de couteau. La direction du parti, les chefs des syndicats et les dirigeants du Front d'Airain se réunirent au bureau à la Lindenstrasse 3. « Maintenant ou jamais ! » dis-je au chef du Front d'Airain au dernier moment, « prenez avec vous quatre de nos hommes armés, présentez-vous devant les bonzes du parti réunis, et formulez l'ultimatum suivant : « Pas de discussions, l'action passe à nos organisations de défense. » Si les dirigeants du parti s'y opposent, déclarez-les en arrêt et agissez vous-mêmes — vite hors de Berlin, décrété en état de siège, et d'une autre ville donnez l'ordre de mobilisation à tout notre réseau ; lancez en même temps l'ultimatum à von Papen : retrait immédiat de son décret ! » Mes paroles furent vaines.

Mais une chose inattendue se produisit, un dernier répit du sort : von Papen hésitait, von Papen avait peur — il avait menacé, mais il ne faisait rien — il laissa passer sept heures entières ! Au bout d'une demi-heure on apprit que la première nouvelle était fausse, rien n'était arrivé ni à Severing ni à Grzezinsky, ils étaient libres et en toute sécu-

rité dans leurs bureaux, on ne nous inquiéta pas non plus, l'immeuble où les représentants de nos organisations dirigeantes discutaient la situation, n'était pas cerné par la police. Il était évident que von Papen hésitait, il avait peur, peur de nous, peur du Conseil, qui siégeait à Lindenstrasse 3, il attendait, pour voir ce que ferait le puissant parti ouvrier. Il doutait : ne serait-il pas trop dangereux de faire le premier pas et de déchaîner la tempête? Il hésitait donc, en attendant sept heures entières.

Mais les chefs du « puissant parti » siégeaient et siégeaient sans fin, ils raisonnaient à perte de vue et discutaient ; vers 3 heures de l'après-midi ils étaient enfin arrivés à une conclusion, qu'ils adressèrent à la population : « Calme, discipline ! Ne provoquons pas les premiers, puisque le 31 juillet, notre riposte sera foudroyante... par le bulletin de vote. »

Les dés étaient jetés. Tout Berlin s'esclaffa, les ouvriers serraient les poings, beaucoup d'entre eux avaient les larmes aux yeux. La peur qui tenait von Papen s'évanouit. Von Papen se décida à agir : un officier de la Reichswehr et deux soldats se présentèrent chez le Ministre, chef de la police, membre d'un parti ouvrier puissant, qui comptait plusieurs millions d'adhérents, qui possédait sa propre défense armée — la « Bannière du Reich » — disposant en plus d'une police disciplinée, parfaitement équipée de mitrailleuses, d'armes automatiques, d'automobiles blindées, etc. Ils arrivèrent, ordonnèrent : « Hors d'ici ! » et Monsieur le Ministre, membre de, etc. etc., déclama d'un ton dramatique : « Je cède à la violence ! » et... il rentra chez lui. Ceci eut lieu le 20 juillet 1932 à 5 heures de l'après-midi à Berlin ; c'est l'heure officiellement enregistrée du décès du parti social-démocrate allemand, le superbe parti de Bebel et de Liebknecht, l'œuvre géniale de Lassalle.

Dès lors, tout espoir d'échapper au sort était mort. L'Allemagne ne pouvait plus être sauvée, toute possibilité de lutte sans sacrifices énormes, seulement par voie de la propagande, était définitivement perdue. Le spectre de la guerre civile avec toutes ses conséquences se dressait maintenant. Les chefs seraient-ils, enfin, capables d'abandonner leur passivité, de se ressaisir, se décideraient-ils à accorder une plus grande liberté aux forces nouvelles? Les masses ouvrières arriveraient-elles à les y contraindre? L'organisation restait encore intacte, tout pouvait être sauvé, bien qu'il fût évident que la force brutale seule, pouvait triompher maintenant de l'ennemi. C'était là la grande question pour le mouvement ouvrier allemand, les syndicats y compris. Après tout ce qui s'était déroulé sous mes yeux, je doutais de ces possibilités ; à mon avis, les « chefs » ne seraient jamais capables d'être des chefs, d'agir, de diriger : maintenant, pensais-je, ils vont perdre pour tout de bon le courage et la tête.

Tout espoir se rattachait dès lors à des éléments impondérables, à l'esprit qui guide chaque mouvement révolutionnaire ; peut-être l'énergie, systématisée et accumulée pendant des dizaines d'années dans les organisations ouvrières, éclaterait-elle maintenant avec une force élémentaire ; qui sait, peut-être les énergies libérées, trouveraient-elles, comme cela s'est souvent produit dans l'histoire, le bon chemin, même si cela exigeait des sacrifices.

Ce que l'on voyait maintenant partout après le 20 juillet, était (quoique compréhensible) fort lamentable : la dépression sévissait dans les organisations ouvrières, *tout le monde semblait paralysé;* cette paralysie, qui avait envahi surtout les milieux dirigeants, était néfaste à l'agitation des masses ouvrières de tout le pays, agitation, qui continuait encore à déferler. Au lieu d'exciter énergiquement l'ardeur combative des masses, au lieu de procéder immédiatement à l'organisation de la lutte extra-parlementaire et initier le peuple à la compréhension de la révolution inévitable — la révolution qui exige des sacrifices, mais qui est aussi sûre de sa victoire — les « chefs » et leur presse gesticulaient ridiculement, en lançant sans cesse des vieilles phrases triviales que personne ne prenait plus au sérieux, comme par exemple : « Et maintenant, à plus forte raison, allons-y ! », « En avant ! », « Perçons les rangs ennemis ! », « A l'assaut ! », etc.

La dépression se manifestait d'une façon si intense que l'*on en observait les effets psycho-physiologiques immédiats.* C'est ainsi que le nombre de ceux qui se saluaient du « Freiheit », avait sensiblement diminué, le salut même n'était souvent plus exécuté énergiquement, mais d'une façon molle. Le nombre des insignes des Trois Flèches, portés à la boutonnière, diminuait aussi.

Ne pouvant avoir lieu que dans les enceintes, les manifestations n'étaient plus qu'une ombre chétive de la force qui, récemment encore, triomphait partout ; de plus, elles avaient perdu tout sens, puisqu'elles ne pouvaient plus être contemplées dans les rues par les foules, qui restaient ainsi sans être influencées par elles.

Le chaos et la panique régnaient dans toutes les organisations centrales, chacun tirait son épingle du jeu, on ne parlait plus de projets d'actions, on se contentait d'échanger

des nouvelles, des opinions et des hypothèses. Partout le sujet favori était : « Parbleu, le parti du centre catholique ne s'adaptera pas à cet état de choses! » Les chefs du parti ouvrier ne comptaient pas sur la classe ouvrière, sur ses propres forces, mais sur les prêtres!

Il était évident que tout était perdu.

Et pourtant les vagues de la grande agitation populaire de juillet, les conséquences de l'effervescence qu'avait causée la lutte par symboles, n'avaient pas encore été apaisées. Elles déferlaient et grondaient. Malgré tous les espoirs d'Hitler et de von Papen, le 31 juillet ne leur apporta pas la victoire rêvée. J'avais entre les mains des chiffres et des renseignements intéressants sur la lutte de juin et de juillet, des informations que me fournissaient nos agents et qui provenaient des cercles dirigeants de nos adversaires. Vers la mi-juin, Hitler comptait obtenir 54% de la totalité des voix. Depuis, ces chiffres escomptés par les adversaires eux-mêmes, allaient, durant la campagne, en décroissant de plus en plus vite : d'abord 51 %, puis 47, puis 44, et au milieu de juillet, ils étaient déjà réduits à 37%. C'était une preuve éclatante de leur dépression causée par les bons résultats de nos nouvelles méthodes de combat. Après le 20 juillet, je savais que le chiffre augmenterait rapidement et c'est bien ce qui se passa : ils obtinrent, avec leurs alliés, les nationaux-allemands, 44 %, mais, en dépit de tout, 44% seulement! Encore une fois Hitler était battu et la réalisation de son rêve reculait. Et cela malgré le fait qu'au dernier moment il avait obtenu que von Papen menât le coup d'échec décisif contre nous. C'était pourtant trop tard — l'effervescence créée par nous, avait pénétré trop profondément dans le peuple, l'agitation des esprits était si grande qu'on ne pouvait pas la mater en dix jours...

Or, Hitler n'était pas le seul vaincu. Nos chefs encaissaient aussi la défaite, puisque notre but — l'anéantissement total d'Hitler, rendu possible par l'emploi par nous de nouvelles méthodes de combat — n'était pas atteint. Le revirement psychologique, qui s'était opéré le 20 juillet, devint de nouveau favorable à Hitler. Comme on pouvait s'y attendre, notre défaite exerçait une influence morale particulièrement sensible à Berlin, le théâtre des derniers événements. Signe de révolte des masses, le nombre de nos voix y avait diminué considérablement, fait dont profitèrent les communistes. En province, la vague négative n'avait pas encore eu le temps de se propager, raison pour laquelle nos pertes n'y étaient pas aussi grandes que dans la capitale.

C'est ainsi que les résultats immédiats des élections du 31 juillet étaient une *demi-victoire pour nous* — Hitler avait été arrêté encore une fois dans sa marche vers le pouvoir. Mais en réalité, ce manque de clarté dans la politique comportait les plus grands dangers pour nous, et tous ceux qui en connaissaient les causes, et voyaient clairement la situation, créée après le 20 juillet, savaient fort bien que les conséquences ne tarderaient pas à se faire sentir. Maintenant on devait s'attendre à un recul évident de nos chances, nos masses devaient perdre courage, les éléments les plus fougueux passeraient en nombre toujours croissant aux communistes. Aux yeux de la classe ouvrière, l'autorité de nos chefs avait été considérablement affaiblie par leur défaite du 20 juillet — la jeunesse se moquait ouvertement d'eux, les vieux envisageaient l'avenir avec souci. Tous aimaient cependant à croire que le miracle se produirait, que la grande bataille, l'*ultima ratio* de la classe ouvrière, approchait. On comprit enfin que la lutte ne pouvait plus être menée sans sacrifices, un afflux au sein de nos organisations de défense armée se précisait, les hommes se procuraient des armes, on s'attendait à tout et on était prêt. Dans le camp d'Hitler il se passait aussi quelque chose : la remise continuelle de la solution démoralisait ses rangs, le coup que Hindenburg asséna à son mouvement le 13 août, l'avait également ébranlé. Von Papen se sépara de lui — les dirigeants nazis fulminaient maintenant contre von Papen, les deux frères d'armes semblaient être aux prises. De son côté, von Papen essayait de porter un coup à Hitler — il croyait enfin avoir trouvé la clef des succès de Hitler — il proclama partout la mise en jeu immédiate de la propagande officielle gouvernementale qu'il voulait mener maintenant lui aussi sur une grande échelle; il espérait obtenir, avec l'aide du parti national-allemand et des Casques d'Acier, des résultats semblables à ceux d'Hitler. Un congrès des Casques d'Acier avec des parades, des drapeaux et autres artifices de propagande, fut organisé avec le plus grand fracas. La situation semblait favoriser von Papen : grâce à sa tactique, le parti social-démocrate, pendant le coup d'État du 20 juillet, s'était moralement discrédité, la propagande communiste s'abattait sur lui avec toute sa véhémence; d'autre part, dans le parti de Hitler se manifestaient des symptômes de décomposition. Von Papen croyait maintenant pouvoir agir seul. Ayant dans l'esprit l'idée fixe de l'importance décisive de la propagande, il copiait Hitler en tout. Il monopolisa la radio pour ses discours, ce qui lui donnait un atout sur Hitler, von Papen crut aussi pouvoir faire agir le levier

auquel Hitler avait toujours aspiré jusqu'à présent comme à un moyen décisif : la convocation du peuple à de nouvelles élections, la réalisation de celles-ci en déployant au maximum sa propre propagande. Il s'agissait d'obtenir une majorité personnelle à laquelle il espérait faire adhérer le centre catholique. C'est alors que lui, von Papen, et non Hitler, qui, s'étant créé une base « parlementaire », pourrait se laisser remettre les pleins pouvoirs, modifier la constitution (il en parlait sans se lasser), renvoyer le parlement et établir sa propre dictature. C'était un rêve présomptueux, mais von Papen réussit en tout cas à faire dissoudre de nouveau le Reichstag et à fixer de nouvelles élections pour le 6 novembre.

Or, la propagande de von Papen n'eut aucun effet. Ni le fait de disposer des moyens d'État, ni les grandes sommes investies dans sa propagande ne lui servirent à rien. Une fois de plus était démontré que la propagande seule, sans aucune base politique, ne suffit nullement : la propagande politique et la publicité commerciale ne sont, malgré tout, pas la même chose.

Von Papen avait gagné des voix aux dépens des hitlériens, mais dans un rapport assez faible ; par contre, Hitler était cette fois-ci incontestablement battu — il perdait plus de deux millions de voix et 34 sièges au Reichstag. Ce n'était pourtant pas une victoire pour von Papen, c'était tout simplement la conséquence des tendances de dissolution qui se manifestaient dans les rangs des hitlériens et qui étaient provoquées, à leur tour, par la défaite du 31 juillet, et par son erreur politique du 13 août, lorsque Hindenburg essaya de le gagner à sa cause et lorsqu'il laissa échapper cette occasion d'« un doigt à saisir ».

Le grand vainqueur du 6 novembre était le parti communiste, qui avait pris des voix aux social-démocrates et aux hitlériens. C'était un symptôme clair, bien que sans la moindre importance pratique.

Les véritables vaincus étaient de nouveau nos chefs — pour la première fois nous perdîmes presque un million de voix — c'est alors seulement que la démoralisation née du 20 juillet gagna les masses — un grand nombre de nos adhérents passèrent à nos adversaires et d'autres se désistèrent. Cette fois-ci encore la propagande du parti n'avait pas progressé. Dans la lutte politique on se servait, il est vrai, des symboles qui désormais étaient officiels, mais il n'y avait aucun enthousiasme, aucun élan, on ne croyait plus aux mots d'ordre du parti, on ne le croyait plus capable de lutter ; le fait qu'il ne se désagrégeait pas encore était dû uniquement à la force

de cohésion, qui avait cimenté les organisations pendant des dizaines d'années, à la ténacité et à l'énorme endurance des masses et à la croyance que, malgré tout, un miracle pourrait peut-être se produire quand même. On voyait venir inexorablement la dernière lutte à outrance, et chacun se préparait à faire son devoir ; il fallait donc faire bloc.

Dès la fin de juillet je m'étais retiré de la politique, me rendant parfaitement compte de ce que toute œuvre utile était vaine. Il n'y avait qu'une chose à faire, c'est de chercher à guérir le mouvement ouvrier avant tout. Les anciens chefs avaient fait faillite, il fallait les écarter. Tant qu'ils étaient à la tête du mouvement, tout était vain. C'était dans cette direction que je travaillais maintenant. J'en parlais aux ouvriers partout où cela m'était possible. Hélas ! je ne pouvais plus compter sur la diffusion, dans une mesure suffisante, de mes idées : nos assemblées étaient fréquentées par un nombre de personnes toujours décroissant, n'y assistaient plus guère que des fonctionnaires bien payés du parti et des syndicats, qui étaient prêts à acquitter les vrais coupables de notre défaite, si on essayait de leur dire la vérité et de les déterminer à prendre parti contre les chefs ; de leur côté il n'y avait que le refus, la haine et le soupçon. Du reste, ils dépendaient économiquement des chefs. Même après la défaite de novembre, ils restaient incorrigibles, ils continuaient à refuser de penser indépendamment et n'avaient qu'un espoir : pouvoir continuer à végéter.

A cette époque dans le journal *Das Tagebuch* parut un article « A bas Wels et Cie », où des idées fort justes étaient exposées sur les chefs du parti social-démocrate et sur les causes de leur défaillance et de leurs fautes. Le clan qui gravitait autour des dirigeants du parti me soupçonna aussitôt d'être l'auteur de cet article, ce qui n'était pas vrai, bien que j'approuvasse entièrement ces idées. Des attaques contre moi s'ensuivirent.

Lorsqu'en octobre on m'avait demandé, en ma qualité d'expert en matière de propagande, de quelles possibilités efficaces de propagande on pouvait disposer pour les élections prochaines du 6 novembre, je ne pouvais que proposer une mesure, la seule capable peut-être de remonter, au dernier moment, le courage et l'espoir des masses : les dirigeants du parti devaient montrer du courage révolutionnaire, en faisant appel aux militants par une proclamation dont la teneur serait *Pater, peccavi*, c'est-à-dire, qu'ils devaient avouer leurs fautes et déclarer qu'ils étaient prêts à transmettre la respon-

sabilité de la lutte à de nouvelles forces non usées encore. C'eût été un moyen héroïque, mais c'était aussi le seul, qui avait la chance de produire un effet psychologique. Une telle manière d'agir, employée comme moyen de propagande, s'appelle cathartique, dégageante, purifiante. Lénine avait appliqué cette méthode à plusieurs reprises lorsqu'il avouait publiquement les fautes commises en disant : « J'ai commis des erreurs, je suis le coupable, j'avoue mon tort, je ne les commettrai plus jamais. » Au point de vue de la propagande, ceci produisait un effet émouvant, la dépression changeait alors souvent en émotion et un état d'âme, d'où pouvait jaillir un nouveau courage et de nouvelles forces. Mais il n'y avait pas de Lénine parmi les chefs social-démocrates, ma proposition ne pouvait être prise au sérieux.

Désormais les événements se précipitaient : c'était la débâcle. D'abord vint la chute de von Papen — tous ses projets n'avaient abouti à rien, la situation demeura indécise, dans les milieux autour de Hindenburg on pensait que d'une part, il fallait faire certaines concessions à l'opinion publique, mais que d'autre part, il fallait aussi chercher à s'appuyer sur les militaires — on ne pouvait jamais savoir comment allaient finir les choses. Dans la personne du général von Schleicher on avait un homme qui semblait réunir ces deux caractéristiques, d'autant plus que l'habitude de renverser ses anciens confrères et chefs — Hermann Müller, Gröner, Brüning — lui était, pour ainsi dire, familière. Donc, von Schleicher renversa von Papen, et ne tarda pas à s'installer à sa place. Il regardait à droite, il œillait à gauche, il parlementait avec Hitler, il s'adressait aussi aux syndicats ouvriers, il balançait entre les uns et les autres, jusqu'à ce que Goebbels, impressionné par la défaite du 6 novembre, tenta de redresser la situation, en organisant un grand tam-tam de propagande à l'occasion des élections partielles à la diète de Lippe-Detmold (150 000 habitants en tout). Les nazis eurent leur petite victoire dans ces « élections-pilotes », ce qui avait un sens purement psychologique. Mais on crut en Allemagne que les chances de Hitler augmentaient, et Hindenburg, las de toutes ces fluctuations, en vint à un nouveau marchandage avec Hitler. Ce dernier avait tiré profit de la leçon du 13 août ; cette fois-ci il ne laissa pas échapper la chance. Il savait fort bien que sa destinée ne tenait qu'à un fil — la défaite du 6 novembre favorisait de plus en plus la dissolution dans ses rangs, la rupture avec Gregor Strasser était un symptôme menaçant, les intrigues dans

son entourage immédiat pullulaient. Il n'y avait pas une seconde à perdre. Il accepta l'offre et devint chancelier du Reich.

Cette fois-ci il ne s'était pas trompé dans son calcul — aux yeux des S. A. et pour les millions de ses adhérents dans la bourgeoisie, sa résolution, du point de vue psychologique, était une victoire. Grâce à une nouvelle vague de propagande, habilement mise en scène par Goebbels, les masses furent jetées dans un délire extrême, elles jubilaient, croyant que l'heure de la prospérité était venue.

Les poursuites des adversaires détestés commencèrent comme conséquence de ces événements. Coup sur coup se suivirent : la dissolution du Reichstag, son incendie comme moyen de propagande et d'excuse pour provoquer la terreur lors des élections, l'interdiction du parti communiste, les arrestations, les persécutions des juifs, la fameuse « campagne contre la corruption », la « fête du travail » du 1er mai, l'anéantissement des syndicats ouvriers, la dissolution et destruction totale du parti social-démocrate. Et finalement, des assauts contre les propres alliés — les Casques d'Acier et le parti national-allemand, la chute de Hugenberg et la fin du parti du centre catholique, du parti populiste bavarois et du parti démocrate.

Les événements se déroulaient sous nos yeux comme sur un écran de cinéma. Toute l'évolution avait pris une allure unique, dont on n'avait jamais vu l'équivalent, ni en Russie Soviétique, ni en Italie. C'était un galop fou, dans lequel la classe bourgeoise allemande perdait totalement la boussole. Les pauvres « chefs » social-démocrates se laissèrent conduire vers le chef nazi — complètement abattus, ahuris, éblouis. Comme un misérable troupeau de moutons, ils lui donnèrent leurs voix, dette dont il s'acquitta par un coup de pied : malgré le fait que leurs sentiments se révélèrent soudain « parfaitement nationaux », il les chassa. Un ministre nazi leur donna cet épitaphe : « qu'ils se taisent et qu'ils aient honte ». La Némésis de l'histoire a dit le dernier mot. Ils ont recueilli ce qu'ils avaient semé. Nul véritable socialiste ne compatit à leur destin.

Mais les socialistes officiels des autres pays auraient dû tirer une conclusion de cette débâcle inouïe de leur parti frère allemand : c'est que la social-démocratie allemande avait à tort mésestimé la psychologie ; la cause de cette erreur fatale réside dans la peur qu'elle avait d'avoir à constater l'évanouissement du dogme de l'immuabilité des lois sociales et économiques, de la fatalité de leur déroulement selon l'ordre rigide, indiqué par Marx, le prophète, dont le « Ca-

pital » était devenu une sorte de bible dans ces milieux. Pour les social-démocrates toute la science et la pratique se bornaient à l'étude et à la solution des questions de classe et des conditions économiques[1].

1. REIWALD (13c) p. 20.

X

LA VIOLENCE PSYCHIQUE DANS LA POLITIQUE MONDIALE

Les débuts. — Le plébiscite de la Sarre. — La réoccupation de la Rhénanie. — La guerre d'Éthiopie. — Le chantage à la guerre. — La guerre d'Espagne. — L'idée de la « guerre totale ». — L'Anschluss. — La Tchécoslovaquie. — La crise de septembre 1938. — La capitulation de Munich. — La Deuxième guerre mondiale. — La bombe atomique de Hiroshima. — Le Plan Marshall et le Pacte atlantique. — La « guerre froide ». — La guerre civile en Chine et la victoire de la Chine populaire. — La guerre de Corée.

Hitler était le vainqueur de la lutte en Allemagne. Son ascension au pouvoir suprême comme Führer-chancelier, après la mort du maréchal Hindenburg, s'effectua logiquement. Sa tactique s'est montrée juste, ses adversaires lui ayant laissé *le monopole de la « violence psychique »*, exercée sur les masses, et n'ayant pas su ou voulu l'en empêcher ou lui opposer les mêmes armes.

La première action d'Hitler une fois au pouvoir, fut donc la création d'un ministère de la propagande, à la tête duquel fut placé Goebbels. La violence psychique devait irradier maintenant à l'extérieur. Les buts politiques à atteindre — l'hégémonie en Europe — étaient formulés dans le *Mein Kampf* où les étapes étaient indiquées d'avance.

Le premier coup frappé au dehors des frontières du Reich, devait l'être en *Sarre*. L'occasion s'y prêtait bien : un plébiscite, action, dans laquelle Goebbels et Hitler entrevoyaient la possibilité d'employer largement leurs méthodes. Un moment on a pu croire que leurs adversaires social-démocrates allemands, en grande partie réfugiés dans ce pays, instruits par leur défaite en Allemagne, se ressaisiraient et opposeraient à Hitler l'efficacité de ses propres méthodes. Leur chef, Max Braun, vint à Paris ; on parla d'un projet de campagne plébiscitaire, menée avec des moyens modernes, mais ce fut tout : une sorte de paralysie, d'aboulie, avait envahi les diri-

geants et leurs amis français. Il est intéressant pourtant de donner ici quelques éléments de ce plan, parce qu'il révèle une tactique propagandiste conforme aux idées que nous avons exposées dans les chapitres précédents. Pour cette entreprise, l'idée centrale à inculquer aux masses, aurait été la suivante : « Il est insensé de soutenir la politique de Hitler, son régime ne pourra pas durer, sa force diminue, la situation économique et politique empire, rien ne pourra le sauver — par contre ses adversaires sont de plus en plus puissants — ralliez-vous donc à eux. » C'est le seul langage que les neuf-dixièmes de la foule puissent comprendre, mais il devait leur être présenté d'une manière suggestive. Les sentiments religieux, très répandus en Sarre, devaient être aussi habilement exploités. Le plan de campagne, d'une durée de trois mois, devait se répartir comme suit : 1) octobre — la *mobilisation* propagandiste : installation du réseau des points d'agitation, préparation des agitateurs, mise au point technique de la campagne ; 2) novembre — le *déploiement :* manœuvres propagandistes, travail d'information et de contrôle, accumulation des stocks de propagande ; 3) décembre — la *bataille* : l'action s'intensifie graduellement, chaque semaine, pour atteindre son point culminant du 1er au 13 janvier — jour du plébiscite. D'après ce plan, la dernière quinzaine devait être consacrée à une sorte de feu de barrage propagandiste, déclenché au dernier moment, pour ne pas donner à l'adversaire le temps de prendre des contre-mesures. Le but était, selon l'expression même du plan, de « bousculer l'adversaire à l'improviste ».

Il fallait s'attendre, — ce qui s'est d'ailleurs produit, — à ce que les hitlériens, fidèles à leur tactique habituelle, après avoir inondé le pays de symboles, emploient des moyens d'intimidation : les derniers jours avant le plébiscite, ils menaçaient de faire un putsch en Sarre et d'y introduire leurs troupes « pour garantir l'ordre ». En effet, cette menace a joué le rôle décisif et a fait gagner comme toujours la partie à Hitler, ce qui était d'autant plus facile, que le plan énoncé ci-dessus n'a pas été appliqué.

La première bataille de propagande à l'aspect international, puisqu'il s'agissait de battre la France en Sarre, a réussi à Hitler. Le coup suivant fut la *réoccupation de la Rhénanie* en mars 1936. Spéculant sur l'indécision qui s'était emparée des pays démocratiques quant aux sanctions, de plus en plus inefficaces, contre l'Italie, le désarroi à Genève et les dissensions entre la France et l'Angleterre, Hitler frappe le grand coup, prend le premier grand risque. Mais il est déjà tellement convaincu de l'efficacité de sa méthode de bluff et d'intimidation, qu'il se hasarde à donner l'ordre à ses troupes de pénétrer en Rhénanie presque sans munitions. Geneviève Tabouis, dans son livre, *Chantage à la guerre* (149), rapporte d'une manière pittoresque l'entretien d'Hitler avec ses généraux à la veille de l'occupation. Aux objections d'un général qui attire son attention sur le risque que court l'Allemagne, il répond : « Je sais, moi, que la France ne bougera pas et que nous pouvons opérer en toute tranquillité. Il est même inutile de donner des munitions à vos soldats, puisqu'ils n'auront pas un coup de feu à tirer. » L'officier, qui n'était pas complètement convaincu, dit encore : « Et pourtant, si la France attaquait? » — « Si la France réagit le soir où nous entrerons en Rhénanie, riposte Hitler, je me suiciderai — et vous pourrez donner l'ordre de repli. » En effet, l'entrée des troupes allemandes en Rhénanie se passa sans incident. Un Français qui habitait Cologne, raconte Geneviève Tabouis, a pu personnellement vérifier que pas une cartouche n'avait été donnée à l'infanterie, pas un obus à l'artillerie ! Les avions étaient munis de mitrailleuses, mais aucune munition n'était à bord.

Le bluff a triomphé une fois de plus et cette fois-ci *sur la scène internationale.* Dès cet instant on pouvait être certain qu'il en serait toujours de même désormais ; seuls, les dirigeants des pays démocratiques s'obstinaient à ne pas comprendre les principes d'action de Hitler. Ils espéraient toujours gagner la partie par des petits moyens, par des expédients, par le recours aux vieilles méthodes périmées de la tradition diplomatique. La tragédie, vécue en Allemagne, se répétait dans tous ses détails, à l'échelle européenne : le bluff, le viol psychique, triomphait du raisonnement, paralysant la riposte du tac au tac, seul moyen capable de détruire le cercle vicieux, relevant presque de l'envoûtement.

Ainsi, l'offensive de la violence continue : l'appétit vient aux dictateurs avec le succès. Mussolini croit son heure venue : au moment choisi, il frappe là, où il peut espérer réussir sans trop de risques — *il viole l'Éthiopie.* A grand fracas et avec déploiement maximum de gestes théâtraux, de discours explosifs, de menaces d'incendier le monde, et de tout l'arsenal des moyens guerriers modernes — troupes motorisées, aviation de bombardement, armes automatiques, gaz asphyxiants et « last not least » — cinéastes et journalistes, — il s'en va en guerre contre le vieux peuple africain qui commence à s'assimiler la culture occidentale, qui met tout son espoir en la justice de la S. D. N., qui n'a rien pour se défendre que des vieux fusils démodés et des lances.

Il ne soupçonne même pas qu'il joue le rôle d'un cobaye : il faut démontrer *ad oculos* la force du fascisme à l'Europe, il faut intimider les diplomates, il faut rafraîchir le réflexe conditionné de soumission, par l'excitation du réflexe absolu de la peur, par la saignée ; il faut aussi expérimenter les armes nouvelles, en fait, *in vivo* — pourrait-on dire en langage de laboratoire. Quelle masse humaine se prêtera à cela? Le cobaye est trouvé, le cynisme proverbial du dictateur italien ne s'arrête pas devant ces « bagatelles », qui n'impressionnent que « des vieilles dames anglaises et des archevêques puritains ». L'Éthiopie est sacrifiée, elle est battue et le prestige de Mussolini, qui était déjà en pleine décadence dans l'Italie même, est rehaussé. Le pire est, qu'il a failli y laisser son sceptre : malgré tout, la résistance éthiopienne s'est révélée plus grande qu'on aurait pu le croire — le facteur humain joue encore un rôle en dépit de la « motorisation » — en hiver 1935-1936 la situation militaire italienne était bien précaire, la révolte grondait sourdement en Italie, des manifestations avaient lieu çà et là en février. C'est alors que l'action équivoque de Laval envenima les relations franco-anglaises, il y a eu un fléchissement à Genève, Hitler en profita, mena son coup en Rhénanie et la situation de Mussolini en Italie fut « désinhibée » — il était sauvé !

On voit bien clairement par cet exemple le jeu coordonné du bluff, de la violence psychique et de la politique réelle. Et cette fois encore la leçon a été sans fruit pour les démocraties : elles persévérèrent opiniâtrement dans leur politique du « wait and see[1] », elles méconnurent encore la valeur des armes psychiques qui jouaient maintenant contre elles.

Mais voilà qu'un sursaut se produisit en France — la victoire des forces populaires antifascistes aux élections de mai 1936 et *l'avènement du Front Populaire au pouvoir*. De nouveaux espoirs se répandirent dans l'univers entier, un barrage contre les dictatures paraissait s'être formé, chez lesquelles se manifesta au début un mécontement, même un certain désarroi. Le capital psychologique, amassé en peu de semaines, par la France et les démocraties, était immense. Hélas, on ne savait comment l'employer ! Il s'effrita, peu à peu, en palabres, en discordes internes, dans ce jeu habituel des coulisses. Un instant on put croire que les leçons de la Russie Soviétique, de l'Allemagne, de l'Italie, utilisant au maximum les phénomènes psychiques collectifs, ne seront pas perdues, qu'on les adoptera au profit de l'idée « grande et

1. « Attendre et voir. »

humaine », de l'idée démocratique, de l'idée de la Paix. Voici un reportage de Jérôme et Jean Tharaud dans Paris-Soir de cette époque, reportage intitulé « La force inconnue ». Nous en extrayons un passage :

« ... Nous venons, ces jours-ci, de nous mettre à l'école de la Russie, de l'Allemagne, de l'Italie. Un des convives, qui avait assisté, l'autre semaine, à la fameuse réunion du Front Populaire au Vel'd'Hiv, nous en fit un tableau, où l'on voyait très bien les différents procédés mis en œuvre, ce jour-là, pour produire cette force dont je parlais à l'instant. D'abord, la grandeur du lieu choisi pour le rassemblement ; la masse de la foule à l'intérieur du local et l'autre foule, aussi considérable, qui écoutait en dehors les haut-parleurs ; les jeux de lumière qui éclairaient soudain, dans la salle jetée tout à coup dans l'ombre, les immenses portraits de Guesde et de Jaurès ; le saisissant effet de ce disque de phonographe, où un mort, Pierre Renaudel, racontait à la foule, remuée comme s'il avait été sur la tribune, la fin d'un autre mort, Jaurès, à laquelle il avait assisté ; et pour finir, le chant de l'Internationale murmurée en sourdine, dans les demi-ténèbres, par tous ces milliers d'hommes et explosant avec la lumière revenue... Et en écoutant tout cela, je croyais me retrouver à Berlin, quand j'assistais aux grands rassemblements organisés par Hitler ou Goebbels, ou bien à Rome, sur la place de Venise, lorsque Mussolini apparaît au balcon. »

Un autre exemple frappant est livré par le cortège du Front Populaire à Paris, en 1936, à l'occasion du suicide du ministre socialiste Roger Salengro, quand une foule énorme marchait dans un silence impressionnant : on avait le sentiment d'une puissance extraordinaire qui émanait de ces foules.

Mais des hommes s'en mêlèrent, qui ont été éduqués dans la croyance en certains dogmes, ayant digéré des volumes de théories économiques, politiques, sociologiques, jonglant avec des chiffres et des statistiques, munis de tous les sacrements scholastiques ; ils s'émurent à la seule idée que leur bible pourrait n'être plus à l'ordre du jour, que la science a progressé, la vraie science biologique, celle de l'homme, et qu'elle rejette ce qui leur est saint ; ils s'effrayèrent de l'ampleur que prenait ce qu'ils nommaient la folie « collective », les « méthodes indignes », etc., et voilà que la réaction saine d'un peuple, cherchant à opposer à des armes venimeuses des armes équivalentes, seules efficaces, fut combattue, son élan brisé, on en revint aux petits moyens, à la routine, on supprima les possibilités qui s'offraient, et cela naturellement à la grande joie des adversaires. Ils se sont ressaisis, et de

nouveau, l'offensive, enrayée pour quelque temps, était reprise. Cette fois-ci c'était un vrai *chantage à la guerre* qui commença. Il fallait menacer l'Angleterre en Méditerranée et il fallait créer une troisième frontière stratégique pour la France — les Pyrénées. On s'en prit à l'Espagne : c'était logique et on pouvait s'y attendre. C'était le lieu de moindre résistance en ce moment. L'Autriche — l'Anschluss — une étape prévue dans *Mein Kampf* — le moment n'en était pas encore venu ; l'Italie était encore trop attachée à sa politique de protection de ce pays — l'histoire du Brenner était encore trop fraîche dans la mémoire de tous — il fallait la ménager et savoir attendre ; la Tchécoslovaquie, c'était encore trop dangereux : la Russie soviétique était là, et avec elle on ne pouvait savoir, si le bluff réussira — ce pays a compris, il disposait des mêmes armes, et au surplus avait une force réelle : il fallait être prudent. Mais, l'*Espagne* — voici une occasion ! La République à peine née, donc faible, minée par des divergences de partis, l'armée travaillée depuis longtemps par des émissaires fascistes, éloignée de la Russie, qui n'aurait pu que difficilement fournir une aide efficace à la République espagnole, l'Espagne était un foyer de désordre, à la porte même de la France, imbue de pacifisme et retenue par l'Angleterre ; enfin, l'Espagne était à la portée des avions italiens — tout cela appelait l'agression. Et celle-ci se produisit, dès qu'on vit le potentiel de résistance populaire en France s'affaiblir. Le coup porta, l'intimidation donna son plein rendement, on en arriva à la fameuse « non-intervention », on réussit même à l'intervertir complètement, par un jeu exclusivement psychologique cette non-intervention devint unilatérale : c'est la France qui ferma sa frontière, tandis que les pays fascistes continuaient à apporter tout leur concours à Franco : matériel de guerre, troupes, techniciens. La résistance inouïe de Madrid, qui dura — chose presque inconcevable — plus de deux ans, a été un facteur psychique extraordinaire, alimentant la force, qui tint longtemps en échec les agresseurs et leurs complices plus ou moins avoués. Ceux-ci spéculaient sur cette tendance qu'on a à s'incliner devant les faits, et sur ce que la volonté des agresseurs ne rencontrera plus d'obstacles, si la résistance espagnole s'effondre. Il est vrai que l'application à la guerre espagnole des principes de la propagande moderne, se basant sur la théorie des réflexes conditionnés telle que nous l'avons exposée dans les chapitres qui précèdent, était rendue plus aisée puisque la guerre est un champ, où domine surtout l'action des masses et des foules, et où l'émotivité joue le rôle prépondérant, puisque c'est de l'émotivité que relève ce que

nous avons nommé la pulsion n° 1 ou combative. Là, la peur ou, au contraire, l'enthousiasme, peuvent être dirigés et déclenchés à volonté et atteindre leur maximum. Ainsi les dirigeants, qui, dans les pays démocratiques, sont les derniers à comprendre les vérités nouvelles, sont amenés bon gré mal gré, en face des faits brutaux de la guerre, à laisser de côté leurs dogmes et leur érudition qui les aveugle, et à se conformer aux leçons plus rudes de la réalité et de la vie ; — celles-ci sont évidemment conformes à ce que nous disions à propos des pulsions. Sinon, il faut qu'ils cèdent la place à d'autres hommes, plus frais et plus enclins à voir les choses autrement qu'à travers les lunettes d'une vie paisible.

Nous avons mentionné déjà, à propos de la guerre d'Espagne, l'efficacité des méthodes propagandistes du déclenchement de l'enthousiasme, de la bravoure et de la résistance ; les formes en sont, généralement, les mêmes que celles que nous avons rencontrées dans les exemples tirés de la lutte de 1932 en Allemagne. Il est intéressant pourtant de souligner que le déclenchement du réflexe conditionné se basant sur la peur, l'autre aspect de la « première » pulsion, tant employé dans la propagande hitlérienne intérieure et extérieure avant tout conflit réel, avant une guerre, ce déclenchement est moins efficace quand la guerre a déjà éclaté. On a vu, il est vrai, lors de la défaite retentissante des divisions italiennes à la bataille de Guadalajara, que les méthodes propagandistes, employées alors, par les républicains, ont été à l'origine de la panique qui s'est emparée des Italiens et qui les a fait fuir éperdument devant un fantôme : l'annonce par les haut-parleurs républicains, installés devant les lignes ennemies, de l'arrivée des avions russes. Mais, en général, l'emploi du principe d'intimidation est nettement moins efficace quand le danger est déjà là : le meilleur exemple en est, que la population madrilène ou celle de Barcelone, n'éprouvaient plus la moindre panique, quand les avions volaient au-dessus de leurs têtes : la vie continuait, on s'était adapté. La valeur de la propagande de la peur est surtout réelle là (fait paradoxal) où il n'y a pas de menace immédiate ; c'est pourquoi elle était l'instrument de prédilection de la propagande d'Hitler. C'est pour cela que l'idée capitale de Ludendorff, celle de la *guerre totale*, n'est qu'un facteur psychologique assez restreint et qui n'agit que comme préparation à la guerre : Hitler, qui, à ses débuts était très lié à Ludendorff, paraît avoir compris cette vérité mieux encore que son vieux maître guerrier. Elle est devenue l'idée maîtresse de toute son activité.

Mais revenons au film des événements. Pendant que les péripéties de la guerre d'Espagne faisaient osciller les chances du succès, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, trois facteurs nouveaux s'insérèrent dans la trame de la situation internationale, qui, en vérité, n'était autre chose qu'une guerre psychologique en sourdine. Ces trois nouveaux éléments étaient : l'agression japonaise contre la Chine, œuvre du militarisme fasciste japonais, l'affirmation solennelle de l'axe Berlin-Rome, prolongé à Tokio, et la situation intérieure en Russie soviétique. Ces trois éléments avaient chacun un rôle psychologique considérable, dans cette guerre latente, et valent la peine d'être soulignés dans l'analyse de la situation. Tous les trois jouaient en faveur de l'axe fasciste, en l'incitant à une attitude de plus en plus agressive, toujours orientée, bien entendu, dans la direction du chantage à la guerre. Mais, la valeur favorisante de ces éléments pour les fascismes, se trouva réduite relativement vite. La résistance inattendue de la Chine effritait les forces du Japon et l'essai qu'il faisait pour mesurer la force de résistance de la Russie soviétique lui montra qu'il n'y avait rien à espérer de ce côté-là : en peu de jours, au lac Khassan — dans ce coin le plus sensible de l'immense pays soviétique, puisque le plus éloigné des centres, et le plus propice au Japon, puisque le plus rapproché de ses bases — la réaction de l'U. R. S. S., nécessairement lente les premiers jours, prenait, avec la concentration progressive des forces, une telle ampleur, que l'agresseur japonais se retira, en invoquant la cessation des hostilités. La situation psychologique en faveur des adversaires des régimes totalitaires était complètement restaurée. Le deuxième élément s'écroula aussi, puisqu'il n'avait pas de conséquence : l'Espagne continuait à résister, et Hitler, devant les demandes urgentes de Mussolini d'aide effective, répondait évasivement, ses lieutenants en Espagne lui dépeignant, à cette époque, la situation comme précaire. L'antagonisme entre Allemands et Italiens en Espagne s'accentuait, le commandement italien et l'esprit de ses combattants étaient âprement critiqués et tenus bien bas par des spécialistes allemands, tout prouvait que la fameuse proclamation de la force de l'axe n'était qu'un nouveau bluff formidable : en Extrême-Orient, on vit, que malgré l'axe, l'Allemagne fournissait à la Chine des armes contre le Japon — les affaires sont les affaires — d'un autre côté, le Japon, tout en vitupérant le communisme, laissait entendre que son adhésion à l'axe était de nature plutôt platonique : la campagne de Chine incitait à la prudence. Le troisième élément — les procès en U. R. S. S. et l'épuration dans les rangs de l'Armée Rouge, dont l'Allemagne, logiquement, d'ailleurs, a essayé de saper la cohérence, ont sans doute produit l'effet d'un choc psychologique en Europe. Une propagande fasciste et profasciste habile s'efforça d'exploiter ce fait, en insinuant que la force de l'instrument de guerre soviétique était brisée, que la valeur du pacte franco-soviétique était douteuse, etc. Il y avait pas mal de personnes qui s'y laissèrent prendre, mais l'incident du lac Khassan et l'analyse plus sérieuse, qui vint de sources militaires autorisées, réduisirent l'importance du fait et montrèrent que l'armée russe restait intacte et capable de tenir tête au fascisme : toute la campagne n'était qu'un bluff, dont l'importance psychologique s'évanouit peu à peu.

Mais en attendant, Hitler passa à une nouvelle étape de son plan, l'*Anschluss*, estimant, d'un côté, que l'Italie était assez compromise en Espagne et ne bougerait pas, de l'autre, profitant d'une crise ministérielle aiguë en France. Le moment était propice, d'autant plus qu'avec la mise à l'écart, en Angleterre, d'Eden comme ministre des Affaires étrangères, la politique de fermeté de l'axe Paris-Londres, qui s'était esquissée vers la fin de l'année 1937, devenait défaillante, Chamberlain paraissant avoir de nouveau abandonné l'idée de résistance au chantage. L'Allemagne fit soudainement pression sur l'Autriche et provoqua la réaction connue du chancelier Schuschnigg : la proclamation du plébiscite immédiat. Ici encore la méthode de Hitler et l'importance décisive qu'il lui attribuait, sont révélées très clairement : il voulait disposer d'un certain laps de temps pour faire précéder, selon son habitude, le plébiscite d'une propagande massive de son genre. Schuschnigg ne pouvait lui faire concurrence à cet égard, n'y entendant, pour ainsi dire, rien et n'ayant pas à sa disposition de force assez puissante pour éveiller la peur, élément décisif d'une telle propagande; sentant vaguement que sans cette propagande d'Hitler, les masses voteront contre ce dernier, il décida le plébiscite sans préparation, à échéance immédiate. Pour celui qui connaissait Hitler et ses méthodes, il était clair que jamais ce dernier ne renoncerait à cette arme si sûre et qu'il empêcherait, coûte que coûte, ce plébiscite. Ce fut ce qui arriva : le 13 mars les troupes allemandes entrèrent en Autriche, prirent possession sans coup férir, de Vienne, arrêtèrent Schuschnigg et fraternisèrent sur le Brenner avec les Italiens. Éberluées, les démocraties ne songèrent même pas à prononcer des paroles de blâme.

Pour battre le fer tant qu'il est chaud, une action militaire et propagandiste contre la *Tchécoslovaquie* était annoncée

immédiatement après l'Anschluss. Ce pays était encerclé militairement, une campagne de presse, d'injures, de revendications, de menaces fut déclenchée et s'abattit sur ce dernier rempart des démocraties en Europe Centrale. On crut être arrivé à la veille du pire. La France réitéra ses affirmations d'aide éventuelle à son petit allié. Mais entre-temps une partie de la presse française, notoirement profasciste, brouillait les cartes, détruisait à l'étranger l'impression produite par l'avertissement français et Hitler continua à affirmer à son entourage que la France ne faisait que bluffer. La mobilisation tchèque du 21 mai mit fin provisoirement à cette situation intenable et voilà que la menace se dissipa immédiatement : les dents serrés, en proférant des malédictions, Hitler hésita, il recula devant l'audace et la résistance réelle d'un petit peuple ! Quelle leçon pour les grands ! Eh bien, cette fois encore, elle resta sans conséquence. Au lieu d'imposer, suivant la proposition de l'U. R. S. S., l'ordre et la cessation des provocations par une action concertée de toutes les puissances, qui étaient lasses de ces agissements, on fit pression sur la Tchécoslovaquie, et en présence de l'habituelle propagande d'intimidation dans le pays des Sudètes, on tergiversa, on ranima les espoirs et l'arrogance de Hitler, et on finit par jeter de l'huile sur le feu, en envoyant Lord Runciman en mission à Prague. Et avec quelle mission ! Celle d'affaiblir la résistance au bluff, de prouver encore une fois, par cette action incohérente, toute l'incapacité des démocraties à comprendre le vrai mécanisme de ce qui s'accomplissait. Après tant d'exemples, tant de démonstrations probantes ! Faut-il s'étonner de l'allure que les événements prirent depuis lors, de cette course folle à la guerre, qui devint de plus en plus inévitable.

Les péripéties de cette *grande crise européenne,* qui en résulta *en septembre* et dont le dénouement provisoire fut la capitulation de Munich, sont une excellente illustration de la valeur des principes énoncés dans ce livre à l'égard de la vie politique : si l'on revoit le film de ces journées tragiques, on arrive à constater qu'en réalité, les pourparlers entre les quatre grandes puissances, desquelles tout dépendait, n'étaient qu'un marchandage destiné à autoriser ou à empêcher les dictateurs, les fascismes hitlérien et mussolinien, de tirer encore une fois leur force de propagande du renouvellement du réflexe conditionné qui leur était propice et qui déterminait le viol psychique par l'exercice de la violence réelle, par le recours au réflexe absolu. C'était là tout le sens de la partie de poker qui a été jouée devant l'humanité entière. Ce qui importait à Hitler, c'était de *donner au monde une démonstration de sa force accrue, pour le terroriser,* et briser, pour l'avenir, toute velléité de résistance. D'autre part, il lui fallait encore une fois impressionner son propre peuple, qui commençait de nouveau à manifester des symptômes de lassitude, renouveler son emprise sur le comportement des masses allemandes. C'est la raison pour laquelle, sans l'avouer naturellement, il insiste pour que, coûte que coûte, lui soit offerte l'occasion de faire une grande exhibition guerrière, entrer à grand fracas en Tchécoslovaquie, si possible, avec le bruit du canon et nuée d'avions violant le ciel de la petite république. Lorsqu'à Godesberg, Chamberlain lui fait valoir, que ses exigences quant à la Tchécoslovaquie sont acceptées, en principe, que l'Angleterre et la France se portent garantes de leur exécution, il ruse ; il dit se méfier et veut absolument faire marcher ses troupes, occuper les fortifications, il fixe le délai, comme dans un véritable ultimatum, il ne consent pas à ce que ce délai soit prorogé.

Mais en même temps, il a peur lui-même : il ne voudrait aucunement que l'affaire devînt sérieuse, il sait bien qu'une guerre générale amènerait sa fin, ses généraux le lui ont fait comprendre et ils ne se prêteront pas à la besogne. De là ses hésitations ; mais il a compris que Chamberlain était trop vieux, qu'il voulait la paix à tout prix, que ses engagements envers la France l'embarrassaient, que sa haine envers la Russie soviétique était plus forte que son appréhension de l'Allemagne ou que sa répugnance pour la mentalité totalitaire ; et Hitler joua sa carte avec une ténacité qui finit par avoir raison de la résistance de Chamberlain, qui, malgré lui, devait compter avec l'opinion publique et la force grandissante de l'opposition dans son propre pays. Peu soucieuses de comprendre le motif réel de l'obstination de Hitler, et même incapables de le comprendre, du fait de leur mentalité, les deux démocraties cédèrent à ses exigences, même avant Munich : s'étant concertées, dans la nuit du 27 au 28 septembre, elles accordèrent à Hitler, par la visite de l'ambassadeur français à Berlin le matin du 28, l'occupation immédiate, par l'armée allemande, des territoires et des fortifications, et le plébiscite dans les autres régions. En même temps, Hitler était mis au courant que, dans la nuit du 28, le général Gamelin, dans une visite à M. Osusky, ministre de Tchécoslovaquie à Paris, fut obligé de conseiller à l'état-major tchécoslovaque d'évacuer la ligne Maginot tchèque avant le délai fixé par Hitler. Ainsi, sans coup férir, Hitler réalisait son plan propagandiste : réflexe absolu (occupation militaire) plus réflexe conditionné (action plébiscitaire, où sa propagande pouvait jouer en s'appuyant sur le premier réflexe).

Fabre-Luce (52) dit très justement : « La position de Hitler en septembre 1938 est analogue à celle de Mussolini en septembre 1935. Si on avait alors offert à celui-ci l'Éthiopie sur un plat d'argent, il ne l'eût... pas prise, car son premier but de guerre n'était pas la conquête, mais la victoire elle-même : la « revanche d'Adoua ». De telles conceptions heurtent tellement la psychologie des hommes d'État démocrates qu'ils n'arrivent même pas à les faire entrer dans leurs calculs. » Les Sudètes n'ont été qu'un prétexte pour Hitler pour son action. Toutes les grandes phrases sur le « martyre des frères allemands », sur les « menées sanguinaires et sadiques de Bénès », etc., étaient de la rhétorique.

Le prétexte des Sudètes entrait bien dans le plan de Hitler, consistant à disloquer le pacte franco-soviétique, parce que c'était précisément ce pacte qui le hantait sans répit. C'est aussi pourquoi, après Munich, son premier souci fut de dresser un soi-disant plan d' « apaisement européen », dont les pierres angulaires devaient être la promesse de l'Allemagne, de la France, de l'Italie et de l'Angleterre de ne pas conclure de pacte avec la Russie soviétique, et le consentement de l'Angleterre et de la France de donner à l'Allemagne une liberté complète d'action en Europe orientale ; en réalité, c'est l'hégémonie non voilée à laquelle Hitler crut pouvoir aspirer après son succès éclatant. En échange, il serait enclin à « garantir » les frontières de la France, et de déclarer que « l'Empire britannique, comme il est constitué sur ses présentes bases territoriales, est en conformité avec les intérêts de l'Allemagne ».

Voyons maintenant d'un peu plus près le plan de Hitler à l'occasion de la crise des Sudètes et la tactique dont il s'est servi. En faisant négocier Henlein, son lieutenant au pays des Sudètes allemands, avec le gouvernement tchécoslovaque, il créait un état d'esprit en Europe, qui menait peu à peu à admettre le bien fondé de ses revendications et à se familiariser à l'idée que Prague doit faire quelque chose pour apaiser l'agitation des Sudètes, entretenue, en réalité, artificiellement par les méthodes classiques hitlériennes. Une propagande appropriée, visant l'opinion publique anglaise, devait paralyser toute action efficace des démocraties pour mettre un terme à ces agissements. Toutes les propositions de Prague étaient considérées comme « insuffisantes », et plus elles étaient conciliantes, plus l'agitation augmentait. Une médiation internationale, la mission Runciman, issue des cercles de conservateurs anglais, travaillés par la propagande hitlérienne, disloqua de plus en plus la cohérence psychologique de l'État tchécoslovaque ; profitant du désarroi

croissant, voilà que l'agitation des Sudètes prenait les formes d'une guerre civile, plus ou moins larvée, qui devint évidente après le discours de Nuremberg, où Hitler proclama sa volonté de venir en aide avec son armée aux « frères » du pays des Sudètes. Ce discours fut compris par les Sudètes comme une invitation directe à la révolte. Ils agirent en conséquence. Entre-temps, Hitler faisait tous ses préparatifs guerriers, et mobilisait, sous prétexte de manœuvres, un million et demi d'hommes. Les démocraties le laissèrent faire. Cette fois encore c'est lui qui les a devancées, et il savait que, conscientes de ce fait, elles ne bougeront pas. Il pourrait négliger les « avertissements ». D'ailleurs, on en a si souvent prodigué sans les faire suivre d'actes, qu'on pouvait s'attendre à ce qu'elles n'auraient plus aucune action sur Hitler : le phénomène analogue à l' « extinction » du réflexe conditionné, non soutenu par un réflexe absolu, se vérifiait très clairement. C'est alors que le coup décisif pourrait être porté : l'agression réelle de la petite république, la leçon sanglante, qui devrait rester localisée, mais qui suffirait pour faire revivre la peur collective dans le monde entier et préparer le terrain pour le pas suivant vers l'hégémonie. Au pire, si on lui offrait la Tchécoslovaquie sans « victoire militaire », il aurait quand même fait entrer ses troupes en formations de combat avec tout le fracas impressionnant d'un appareil guerrier, il aurait les forteresses, il aurait créé l'impression de sa force, inculqué la peur de la violence, en d'autres termes, le viol psychique serait consommé, le réflexe conditionné, qu'il lui fallait, « ravivé. »

C'était le plan d'Hitler et il lui a réussi à merveille, encore une fois. Il pouvait parfaitement ne pas lui réussir, si les démocraties avaient montré plus de sagacité, plus de compréhension du mécanisme même de la pression qu'on exerçait sur elles ; si elles avaient dit fermement « halte-là » ! Pour se disculper, ceux qui ont capitulé aimaient à répéter plus tard que s'ils n'avaient pas cédé, il y aurait eu la guerre et ils se cramponnaient même aux rodomontades propagandistes posthumes de Hitler, qui dans un discours à Cheb le 3 octobre, en exaltant la force, disait à ses nouveaux sujets : « Nous étions prêts à tirer l'épée pour vous. »

Les responsables de la *capitulation de Munich* et leurs défenseurs se fâchent quand on nomme les choses par leur nom, mais il suffit de lire les discours prononcés dans le Parlement anglais par des hommes dont on connaît la réserve, pour constater qu'il n'y a aucune exagération à parler de capitulation. Le chef de l'opposition anglaise, le major Attlee, dit par exemple : « Les événements de ces derniers

jours constituent une des plus grandes défaites diplomatiques que l'Angleterre et la France aient jamais subies. C'est certainement une formidable victoire pour M. Hitler. » Et le député conservateur Amery dit à son tour : « Les historiens futurs décriront sans doute ces événements comme le triomphe de la force nue, de la façon la plus brutale. »

Fabre-Luce (52) dit justement : « Parce qu'on a fini par tenir une conférence, on considère que les gouvernements alliés ont remporté un succès, même si la conférence a essentiellement consisté à accepter les propositions de l'adversaire. » Mais que cela ait été, en réalité, une défaite totale, retentissante, est encore prouvé du fait de l'effondrement complet de tout ce qui a été stipulé par l'accord de Munich : par exemple, de la garantie de la nouvelle Tchécoslovaquie, par les démocraties, on n'en parla plus ; et ceci peu de semaines déjà après Munich ; c'est l'Allemagne elle-même qui la « protège » maintenant, pour la mieux avaler plus tard ; les deux intéressés ont convenu aussi que les plébiscites étaient désormais inutiles et la commission des ambassadeurs pour la délimitation des frontières a donné à l'Allemagne devant le monde stupéfait, sur certains points, même plus que celle-ci n'avait demandé.

Cette capitulation devient compréhensible, si l'on admet l'hypothèse qu'elle fut, plus ou moins consciemment, admise dès le début de la crise. Psychologiquement, on était prêt à céder devant la menace de la force. Si parfois, devant la menace allemande aux intérêts de l'Empire britannique, Neville Chamberlain, se cabrait, ses appréhensions étaient vite apaisées, il succombait lui-même facilement à un optimisme passif, à la suggestion de la force, dominé avant tout par l'aspiration au calme, à la tranquillité. Il répétait volontiers les arguments qui le confirmaient dans cette attitude qui était son attitude de prédilection : ainsi, quand son émissaire à Prague, Lord Runciman, affirmait que les Allemands des Sudètes et les Tchèques ne peuvent pas vivre sous le même toit ; ainsi, le 26 septembre, après la mobilisation française, et la ferme déclaration du Président du Conseil français, que la France juge inacceptable le mémorandum de Godesberg, et même après la visite du généralissime français, il s'obstinait à suivre son idée personnelle de la paix à tout prix : il envoie, sans en informer personne, Sir Horace Wilson, son conseiller, à Berlin auprès du Führer pour tenter de négocier encore une fois. Si à Godesberg il a eu une soudaine réaction de raideur, se retrancha dans son hôtel, et, à la surprise du monde entier, ne voulut plus rencontrer Hitler et lui envoya ses idées par écrit, c'est

qu'il craignait, tout d'un coup, l'opposition en Angleterre, qui gagnait visiblement du terrain. Des esprits, gagnés par la propagande de Hitler, ont insinué qu'il y a eu à cette époque, en France comme en Angleterre, le parti de la guerre et le parti de la paix ; que la crise européenne était dominée par la lutte de ces deux clans : c'était précisément la thèse de Mussolini et de Hitler, jouant en leur faveur. En réalité, il y avait des hommes qui avaient succombé à la fascination de la force ; et aussi ceux qui faisaient cause commune avec les dictatures, sans trop d'ambages (télégramme à Hitler de M. Flandin) ; d'autre part, il y en avait d'autres, plus perspicaces, qui voyaient clairement où menaient les concessions continuelles et qui voulaient, non pas la guerre (qui pouvait la vouloir?), mais, sachant bien que Hitler ne ferait jamais la guerre, et connaissant les ressorts intimes de son comportement, exigeaient une politique de fermeté. La meilleure preuve en est que cette différenciation psychologique s'est manifestée dans tous les partis politiques : en France, par exemple, on voyait, d'un côté, M. de Kerillis tomber d'accord avec les communistes, de l'autre, M. Flandin épouser la thèse de certains intellectuels notoirement pacifistes, et jusqu'alors foncièrement antihitlériens. En vérité, la grande responsable de la capitulation de Munich, est et reste la majorité conservatrice de M. Chamberlain.

M. Duff Cooper, Premier Lord de l'Amirauté, dans son discours de démission retentissant à la Chambre des Communes après la capitulation de Munich, a énoncé, en un langage clair et courageux, ces erreurs. Il a attaqué la méthode hésitante, et partant dangereuse : « On nous disait toujours que nous ne devions à aucun prix irriter M. Hitler : il était particulièrement dangereux de l'irriter, avant qu'il fît un discours public, parce que s'il était tellement irrité, il pourrait dire des choses terribles, rendant impossible tout recul ultérieur. Il me semble que M. Hitler ne fait jamais de discours que sous l'influence d'une irritation considérable, et l'addition d'un nouvel irritant n'aurait pas, à mon sens, fait grande différence, alors que la communication d'un fait solennel aurait produit un effet calmant. Le premier ministre a cru qu'il fallait parler à M. Hitler un langage doucement raisonnable. J'ai cru qu'il était plus ouvert au langage du poing fermé. Il y avait des jours que je demandais la mobilisation de la flotte britannique. J'avais pensé que c'était là la sorte de langage que M. Hitler comprendrait plus facilement que le langage mesuré de la diplomatie ou les phrases au conditionnel des fonctionnaires. J'avais demandé que quelque chose fût fait dans ce sens à la fin d'août. Je l'avais

demandé avant que le premier ministre allât à Berchtesgaden... »

Ainsi on comprend aisément que toutes les remontrances, les avertissements, les démarches des démocraties, aux yeux de Hitler, n'étaient qu'une parade, que la façade de toute cette politique était, comme le dit Fabre-Luce (52), en carton-pâte. Deux fois Hitler a esquissé un mouvement de recul, d'hésitation, pendant la crise. La première fois quand dans la nuit du 26 septembre, l'U. R. S. S. a menacé la Pologne, qui s'apprêtait à envahir la Tchécoslovaquie : Hitler n'a pas osé conseiller à la Pologne de passer outre et de déclencher la guerre. La deuxième fois, le 28, quand il apprit la mobilisation de la flotte anglaise. M. Duff Cooper a dit dans son discours : « Mercredi matin Hitler était enfin disposé à reculer d'un pouce devant les représentations de la Grande-Bretagne sur le dernier appel du premier ministre. Mais je voudrais rappeler à la Chambre que ce message n'était pas la première nouvelle qu'il eût reçue ce matin-là. A l'aube il avait appris la mobilisation de la flotte britannique. »

Ainsi, tout le déroulement de cette crise formidable nous prouve la justesse des principes énoncés ici, comme facteurs déterminants du jeu des dictateurs. Il est intéressant encore de souligner ici quelques faits psychologiques, observés pendant la crise et qui complètent le tableau. Avant tout, la rapidité avec laquelle, grâce à la technique de la publicité et de la T. S. F., se formaient les réflexes et se manifestaient les réactions, se déterminait le comportement. La propagande hitlérienne et pro-hitlérienne dans les pays démocratiques, a utilisé ces nouvelles possibilités à plein rendement, surtout en diffusant des fausses nouvelles et en déclarant fausses certaines nouvelles vraies et authentiques ; c'est un nouvel aspect de lutte aux moments de crise aiguë de la politique internationale dont il est nécessaire de tenir compte dorénavant : des effets tout à fait inattendus peuvent en résulter.

Très intéressantes sont les observations sur le comportement des masses et des foules. *L'excitation, l'anxiété* étaient répandues partout durant les deux dernières semaines de septembre, qui précédèrent le dénouement de la crise ; et cette excitation allait croissant avec la psychose causée par les discours radiodiffusés de Hitler. Vint alors la mobilisation : immédiatement, comme déclenché par un geste, un calme impressionnant régna ; une *inhibition collective* se répandit en peu d'heures, et dura quelques jours, jusqu'à 16 heures de l'après-midi au 28. Alors un « dégel » général s'ensuivit, une vague de joie, une nouvelle excitation déferla

et ce ne fut qu'alors que beaucoup de gens réalisèrent tout le danger personnel qu'ils avaient frôlé, et c'est alors que les symptômes d'une vraie peur se manifestèrent. Ce fut le phénomène de *désinhibition des réflexes conditionnés, inhibés auparavant*. Beaucoup de ces mêmes gens, qui, pendant la mobilisation étaient calmes et raisonnaient ainsi : « Il n'est pas possible, si le pays veut conserver son indépendance, de supporter l'attitude des états totalitaires ; et si le pire nous était imposé, mieux vaudrait se battre que d'être asservis, » ces gens devenaient, après coup, des pacifistes enragés, étaient emportés par la vague de l'optimisme sans bornes et vitupéraient ceux qui, plus maîtres d'eux-mêmes, les mettaient en garde contre l'excès de leur joie ; les événements survenus depuis lors jetèrent une douche d'eau froide sur leur tête : la nécessité de s'armer à outrance, proclamée dès alors partout, la destruction totale de l'indépendance de la Tchécoslovaquie par Hitler, les pogroms antijuifs en Allemagne, les velléités d'attaque irrédentiste des fascistes italiens contre la France, commandées par le dictateur à Rome, et qui se sont fait jour par des scènes scandaleuses au « Parlement » italien, tout cela prouvait que l'agression contre l'humanité continuait et que bon gré, mal gré, tôt ou tard, il faudra prendre position dans le choc qui restait inévitable.

Il est intéressant aussi de constater que les réactions des masses en Allemagne, n'avaient pas un caractère aussi net que dans les pays démocratiques. La chose est compréhensible quand on réalise que les autorités hitlériennes ont tenu le peuple dans l'ignorance des événements : il n'était informé que d'une manière très incomplète et presque toujours déformée : ainsi, on lui a caché la nouvelle de la mobilisation de la flotte anglaise ; à propos de la mobilisation française on a répandu le bruit qu'elle avait pour but de contrecarrer les « menées communistes qui poussaient à la guerre » ; la première note de Roosevelt ne fut publiée en Allemagne que vingt-quatre heures après sa réception, en même temps que la réponse de Hitler, et la publication de la deuxième dépêche fut remise après la convocation de la conférence de Munich.

Les conséquences de Munich étaient graves : elles peuvent se résumer en trois faits capitaux : l'hégémonie de l'Allemagne en Europe centrale était atteinte, la France était isolée et la position de Mussolini consolidée. Il était bien clair que l'appel des démocraties à sa « médiation » a été accueilli par Mussolini avec joie, comme un moyen d'être remis à flot.

En ce qui concerne l'isolement de la France, il devint

évident, si on prenait en considération les bruits qui circulaient avec insistance à propos des revendications coloniales de Hitler : Geneviève Tabouis, bien informée généralement, les a reportées dans son article de l'*Œuvre* du 20 octobre : « on répète beaucoup, qu'il (Chamberlain) pense que dans ce cas ce serait peut-être la France qui, avec des restitutions des anciennes colonies allemandes, pourrait faire patienter le Reich ! » Après les sommations rigoureuses de tous les parlementaires en Angleterre, sans distinction de partis, au sujet des colonies anglaises, certains se gardaient bien d'envisager de petits cadeaux à l'insatiable M. Hitler de ce côté-là alors le plus simple et le plus logique était de loucher du côté des « amis ».

Dans les milieux qui s'extasiaient sur l'accord de Munich, on cherchait encore souvent à disculper ceux qui ont capitulé, en invoquant l'idée qu'une coexistence dans le monde des états fascistes et démocratiques serait bien possible, que tout conflit idéologique devait être écarté. Sans insister sur le fait que les dictateurs eux-mêmes le niaient, en toute occasion, il est intéressant de voir que le conservateur anglais bien connu, M. Winston Churchill lui-même, dans son discours radiodiffusé, adressé aux Américains le 16 octobre, affirmait : « On dit que nous ne devons pas nous laisser entraîner à un antagonisme théorique entre dictatures et démocraties, mais cet antagonisme n'est plus théorique : il est, maintenant, un fait. Est-ce là, demandait M. Churchill, un appel à la guerre? Non, je déclare au contraire que c'est la seule garantie de la paix. »

On a beau vouloir négliger la morale, en s'inclinant devant la force (en réalité, même seulement une menace), le comportement humain, où le facteur « moral » entre aujourd'hui, à la lumière de la science biologique, au même titre que les facteurs « matériels », ce comportement ne peut pas en faire abstraction, étant lui aussi un facteur matériel. Et à cet égard, l'accord de Munich ne pourra jamais être considéré comme un fait moral. Il a consacré le viol psychique, il a été au détriment d'un petit peuple qui a toujours consciencieusement rempli ses devoirs humains et sociaux : la Tchécoslovaquie ne fut même pas admise à discuter de son sort, on lui a notifié la sentence.

Mais, comme l'a dit M. Churchill dans le discours que nous avons mentionné plus haut : « La liberté, idéal des démocraties, contient des forces morales de telle intensité que les hommes qui portent cet idéal dans leur cœur, sauront tirer du malheur une nouvelle confiance en soi et un nouvel espoir. »

Ce nouvel espoir commençait à renaître. Et ce furent les dictateurs eux-mêmes qui s'en chargèrent : par des coups brutaux réitérés depuis Munich — l'envahissement de Prague, les fameuses revendications italiennes sur Nice, la Tunisie, la Corse, Djibouti, l'agression contre l'Albanie, Memel — ils firent de sorte que même les hommes les plus paisibles commencèrent à concevoir la nécessité de la résistance.

Et quand la grande tempête — la *deuxième guerre mondiale* — éclata, le 1er septembre 1939, cette résistance a joué : les deux vieilles démocraties de l'Europe, la France et l'Angleterre, se dressèrent unanimes contre l'invasion de la Pologne par Hitler : la coupe de la patience a débordé. La Russie Soviétique, non prête à prendre part à la lutte et se méfiant de la sincérité des États occidentaux à son égard (Munich, l'immolation de la Tchécoslovaquie, l'hostilité marquée pendant la guerre russo-finlandaise, allant jusqu'à la préparation de l'envoi d'un corps expéditionnaire en Finlande contre l'U. R. S. S.), se tenait à l'écart du conflit, mais se préparait fébrilement à la guerre, étant persuadée qu'après la Pologne et l'Ouest, Hitler se précipiterait sur la frontière russe, ce qui, en fait, arriva le 22 juin 1941.

Il est très intéressant de noter que le grand écrivain anglais, H. G. Wells, a prophétiquement vu venir les choses telles qu'elles se sont produites. Dans son roman passionnant, « The Shape of Things to Come (163), » écrit en 1933, il décrit la guerre mondiale (qui vint en 1939 !), avec une clairvoyance extraordinaire : il situe son déclenchement par Hitler en janvier 1940 (il s'est donc trompé de quatre mois seulement, et ceci sept ans avant la guerre !). Il parle d'une attaque soudaine de Hitler contre la Pologne à cause de la question de Dantzig, il prévoit que la France et l'Angleterre, en relevant le défi, s'en mêleront, que la Russie s'abstiendra au début, qu'elle occupera une partie de la Pologne et les pays baltes, ce qui a pris au dépourvu et frappé de stupeur le monde entier sept ans plus tard, il prédit qu'une guerre sino-japonaise précédera le conflit général, que la guerre se généralisera et que la Russie Soviétique et les États-Unis prendront ensuite une part active à la guerre contre Hitler.

Cinq années terribles tinrent le monde entier en haleine. Que d'horreurs, de souffrances, de folies collectives et individuelles !

Il n'était plus question de propagande, de violence psychique, la violence tout court jouait en plein. La première « guerre froide » de l'histoire — entre l'avènement de Hitler au pouvoir en Allemagne et la deuxième guerre mondiale — caractérisée par l'emploi, par Hitler, de son arsenal pro-

pagandiste comme préparation à son agression — a pris fin en portant ses fruits : la vraie guerre commença. Cette première « guerre froide » a été perdue par les démocraties, elles n'ont pas pu prévenir la vraie guerre, à cause de la veulerie de leurs dirigeants, de leur incompréhension de vrais facteurs jouant dans la lutte politique, et de leur politique équivoque à l'intérieur (hostilité marquée envers les mouvements socialistes et populaires, et prise de position favorable au capitalisme). Et tout ceci malgré que des avertissements leur furent donnés : la lutte du Front d'airain contre Hitler en Allemagne, la lutte armée des organisations ouvrières à Vienne contre Dollfuss en 1934, le 6 février 1934 en France, en sont des témoignages.

Nous n'avons pas grand-chose à dire concernant la fonction de la propagande pour la période de la guerre. Bien sûr, dans la lutte même, les deux parties ont déployé aussi des activités propagandistes, plutôt comme une arme tactique que stratégique, mais en tout cas, l'envergure des actions de ce genre, n'était pas très grande et n'a pas joué un rôle décisif, comme cela a été le cas vers la fin de la première guerre mondiale. Il est vrai que cette fois-ci un grand rôle fut joué, chez tous les belligérants, par la radio, qui touchait des centaines de millions de gens à l'écoute, qui donnait des informations, hélas, trop souvent mensongères, mais qui soutenait quand même des espoirs dans les grandes masses. En comparaison avec la radio, l'influence de la presse était refoulée au second plan, et l'imagerie était tout à fait médiocre : cela sautait surtout aux yeux dans les pays occupés par les hitlériens, qui n'avaient manifesté aucune finesse dans les méthodes de traitement psychologique des populations : leurs affiches et leurs tracts étaient étonnamment grossiers et inefficaces.

Dans la lutte des symboles les Alliés ont opposé à l'hitlérisme, vers la fin de la guerre, l'image d'un V qui devait symboliser le mot « Victory », et Churchill a rendu aussi plastique ce symbole originairement graphique : il levait le bras en faisant avec deux doigts écartés la forme d'un V. Les Allemands avaient si peu d'imagination qu'ils prirent simplement aux Anglais le même symbole et essayèrent de l'utiliser pour leur propre propagande : ils ont peint le V sur leurs tanks, autos, avions, etc., en l'entourant d'une couronne de lauriers. C'était très maladroit, parce que, par la radio, tout le monde savait que c'était un symbole des Alliés, et alors on raillait les nazis, en disant qu'ils vouaient à l'avance leurs engins de guerre aux Alliés, en sachant que la guerre finira par la victoire de ceux-ci.

Dans les pays de la coalition anti-nazi, on a cherché à rééduquer les prisonniers de guerre, en les soumettant à une propagande du type persuasif dans les camps. Ainsi les prisonniers japonais qui rentraient de la captivité en Russie, en débarquant au Japon, entonnèrent des chants communistes, appris dans les camps en U. R. S. S., mais des éléments anti-soviétiques les y attendaient déjà au débarquement, bible en main, fournie par la propagande américaine, pour les « rééduquer » dans le sens « démocratique ».

Si, comme nous le disions plus haut, cette deuxième guerre mondiale n'a pas révélé des activités propagandistes d'une très grande envergure, de sorte qu'on ne pourrait pas affirmer que les possibilités qui s'offraient, vu les progrès de la théorie scientifique de la propagande, y aient été utilisées à fond, on peut signaler toutefois deux faits caractéristiques qui attirent notre attention : c'est que Churchill maintenait le moral des Anglais élevé par une tactique audacieuse : nous empruntons à Domenach (45) les lignes suivantes[1] : « Au lieu d'opposer aux outrances hitlériennes des bulletins de victoires imaginaires, il présenta toujours devant les Communes un état parfaitement objectif de la situation, ne cachant point les coups très durs portés sur les villes anglaises, ni les premières défaites des armées britanniques refoulées sur l'Égypte. Au lieu de la « guerre fraîche et joyeuse », il promit aux Anglais « de la sueur, du sang, et des larmes ». Mais cette franchise fit davantage que les fanfaronnades. »

L'autre fait, est encore l'audace de la propagande cette fois des Russes : ils annonçaient parfois, au front, par les haut-parleurs, qu'ils attaqueraient les Allemands à une telle date. Et ils attaquaient effectivement au jour dit. « En réalité », dit encore Domenach (45)[2], « ce genre de propagande n'a rien de bizarre, il fut même habituellement pratiqué dans les débuts par les bolcheviks qui, comme le constatait Ludovic Naudeau dans son journal l'Entente, agissent au grand jour, ouvertement, audacieusement, sans mâcher leurs mots, sans dissimuler leurs intentions, leur propagande allant jusqu'à fixer d'avance le jour où ils prendront les armes, le jour où ils s'empareront du pouvoir ». Prédire ce qu'on fera et le faire réellement est sans doute l'habileté suprême de la tactique politique ; cela dégage une impression de sûreté, de force irrésistible, qui parvient à paralyser l'adversaire. On pourrait presque dire que cela s'apparente au principe biologique du mimétisme de terrification ou de la fascination,

1. (45) p. 96.
2. DOMENACH (45) p. 97.

dont nous avons parlé plus haut[1], mais dans ce cas appliqué dans le domaine du psychisme collectif.

Une autre caractéristique de cette guerre fut l'emploi, surtout sur le front russe, des partisans surgissant à l'improviste, qui harcelaient l'ennemi sur ses arrières ; à ce mouvement prenaient part des hommes, des femmes et même des enfants : ils faisaient des embuscades, étaient des espions, des saboteurs. Des cas innombrables d'héroïsme furent connus, des légendes se formaient, qui étaient ensuite utilisées par la propagande sous les formes les plus diverses : radio, cinéma, etc.

Mais vers la fin de la guerre un événement d'une portée énorme pour l'activité propagandiste — et précisément du type du viol psychique — secoua le monde entier : ce fut la *bombe atomique sur Hiroshima!* Elle engendra la Grande Peur de nos jours. Son essence même est précisément celle d'un épouvantail : la guerre contre le Japon était presque finie, toutes les résistances essentielles japonaises étaient déjà brisées, il n'y avait pas de raison plausible d'avoir recours à cet engin redoutable et inhumain — mais on voulut établir un exemple, marquer devant le monde épouvanté la puissance des États-Unis et — la bombe fut lancée, en quelques secondes massacrant, mutilant et torturant affreusement presque 100 000 humains non-combattants : civils, femmes, enfants, vieillards compris.

Cette bombe a joué le rôle d'un facteur conditionnant, à base de la pulsion nº 1, par excellence. Depuis tout fut bouleversé dans le monde. En 1945, la guerre approchait de sa fin, le monde entier commençait à entrevoir une lueur, une issue du cauchemar de la guerre, les espoirs germaient partout, des sympathies croissantes se répandaient parmi les peuples, on croyait être à la veille du grand Renouveau, sans lequel la guerre vécue n'avait aucune raison. Mais voilà que la bombe atomique éclata et tous les espoirs éclatèrent aussi et s'évanouirent dans toutes les directions : on comprit, on trembla, on eut peur — peur pour l'avenir !

Depuis tout alla en empirant, les uns — les États-Unis — voulant garder le secret de la fabrication de la bombe pour en faire un facteur politique de pression sur les autres nations, et rêvant d'une hégémonie mondiale : on y aime parler d'un « siècle américain ». Les autres — l'U. R. S. S. — se méfiant, se révoltant contre de tels desseins à l'Ouest. Presque sans s'en apercevoir, le monde glissa dans une atmosphère de suspicions, d'actions de sape réciproque, de l'hostilité croissante entre les deux géants issus de la guerre — les E. U. et l'U. R. S. S. — et leurs satellites. L'institution d'un organisme mondial — l'O. N. U. — avec le Conseil de Sécurité et ses propos théoriques de la préservation de la Paix, s'avéra bientôt inopérante, la grande majorité des États y représentés, dévastés et appauvris par la guerre, tombant sous l'influence économique et politique des États-Unis, qui organisèrent l'aide financière à ces États sous forme du *Plan Marshall.*

1. V. p. 212.

A l'O. N. U. le groupe soviétique fut toujours mis en minorité : 5 voix contre 50 dans presque toutes les questions. La riposte de l'U. R. S. S. fut le recours réitéré (57 fois !) au droit de veto qui, naturellement, irritait et exaspérait de plus en plus la majorité établie de l'O. N. U. L'autre riposte de l'U. R. S. S. fut le « rideau de fer ». Les relations s'envenimèrent de plus en plus, les militaires des deux côtés, se trouvant en face les uns des autres sur les limites des zones d'occupation en Allemagne, en Autriche, y apportant de l'huile sur le feu, en raison de leur zèle professionnel. Les adversaires s'épièrent réciproquement, l'espionnite s'empara d'eux à tous les échelons, la presse et la radio profitèrent avec empressement des possibilités de développements sensationnels de la situation, qui leur offraient du matériel professionnel ; les procès politiques contre les sympathisants des régimes adverses dans leurs propres pays (les ci-nommées « cinquièmes colonnes ») ou les agents secrets des États désormais ennemis, contribuèrent aussi au développement de la haine. Vinrent en même temps les jongleries avec les chiffres astronomiques du réarmement, les tendances à attirer dans leur orbite d'influences les ennemis d'autrefois — l'Allemagne, l'Italie, le Japon, — l'échec régulier et inévitable de toutes les conférences internationales de conciliation, enfin, les propagandes antagonistes battant leur plein et allant jusqu'au brouillage des émissions radiophoniques de l'adversaire.

La deuxième *guerre froide* — annonciatrice de la *troisième guerre mondiale* — s'installa définitivement entre l'Ouest et l'Est. Le conflit de Berlin, en 1949, avec son « pont aérien » — arme plutôt propagandiste et politique que réelle — fut le point culminant de cette guerre froide, la première grande crise où le danger de guerre se présenta déjà dans toute son affreuse réalité. Le Plan Marshall mena logiquement au *Pacte atlantique* et à la tentative des États-Unis de créer une armée antisoviétique en Europe Occidentale et de réarmer l'Allemagne — et c'est ainsi qu'une nouvelle crise aiguë secoua le monde ces derniers mois.

D'un côté, les États-Unis, redoutant la force toujours croissante de l'U. R. S. S., qui la puise dans la source intaris-

sable de la richesse du sol, exploitée méthodiquement désormais, de ses contrées immenses, ensuite dans la jeunesse d'un peuple qui, travaillé par une propagande efficace, s'associe avec ardeur au progrès, bravant les sacrifices et les difficultés, et enfin, dans la sympathie des masses laborieuses du monde entier, proclamant ouvertement leur intention de dresser une barrière à ces succès, et de s'y opposer, le cas échéant, *par la force*. D'autre part, l'U. R. S. S., consciente des dangers d'un encerclement militaire en train d'être réalisé par le monde occidental, et résultant en une camisole de force pour son développement naturel, riposte par une intensification de sa *propagande* dans les pays de son glacis européen et *en Asie*, et aussi dans les pays mêmes de l'Occident hostile, et prend l'occasion de la guerre révolutionnaire en *Corée* pour soutenir la révolte des peuples orientaux contre le chaos d'une Corée du Sud, patronnée par les États-Unis, qui tout en se proclamant champion de la défense de la « démocratie » dans ce pays, dont eux-mêmes ont désigné le régime comme pourri et défaillant, cherchent à utiliser cette occasion comme un tremplin pour la reconquête de leurs intérêts économiques et stratégiques, menacés irrévocablement par le réveil de l'Extrême-Orient. Un an de vicissitudes de guerre en Corée avec les flux et reflux répétés des deux parties, n'aboutit à aucune solution, tout en dévastant terriblement le pays, et finit en pourparlers de paix, suggérés par l'U. R. S. S. dans le cadre de son « offensive de Paix », qui, à part sa valeur réelle, est aussi un acte de propagande, qui joue pour elle devant les masses populaires des pays du monde entier.

Là aussi nous voyons que c'est toujours la pulsion nº I qui est en cause, comme aussi dans le cas du général Mac Arthur aux États-Unis, qui est typique : ce bouttefeu, qui a failli incendier le monde, en jouant en plein sur la pulsion agressive des *masses américaines, conditionnées les dernières années par le viol psychique, exercé par une presse chauvine*, qui les a chauffées à blanc contre l'U. R. S. S. et le communisme au point de créer une vraie psychose collective, a été limogé par le président Truman, s'avisant au dernier moment des dangers encourus ; mais ce dernier, en tenant compte de l'état d'esprit créé par la propagande du parti républicain dans les masses américaines, a dû reprendre l'essentiel de la politique de Mac Arthur à son propre compte.

Ainsi nous voyons encore une fois que la pulsion nº I, source de toutes violences, comme base de propagande, continue à jouer dans les relations entre les États nationaux et est la cause essentielle de l'épée de Damoclès sous laquelle le monde actuel continue à vivre.

XI

LES MENACES DE LA SITUATION ACTUELLE

Le recul des démocraties. — Le procès de la fiction de la « démocratie directe ». — Les vraies culpabilités. — La situation réelle. — Fascisme et Socialisme. — Lutte idéologique. — Le problème du Socialisme. — Le problème de la liberté. — L'agonie du capitalisme. — Le déclin du marxisme. — Burnham's Technocratie. — L'Est et l'Ouest. — Le réveil de la Chine et de l'Inde. — L'ascension de la Russie Soviétique. — La création d'une « intelligentsia » nouvelle. — La propagande en U. R. S. S. — La Parade des Sports. — La « guerre froide ». — La fiction du « danger russe ». — L'effondrement de la S. D. N. — La faiblesse de l'O. N. U. — La folie des armements. — Les deux facteurs principaux de notre temps : la bombe atomique et le viol psychique. — Le spectre de la Troisième guerre mondiale. — Le pseudo-pacifisme et les pseudo-démocraties. — La faim du monde.

L'histoire des événements qui se sont produits dans le monde ces dernières années — nous les avons analysés dans les deux chapitres précédents — peut-être considérée comme le *recul des démocraties*. Elle nous a montré le mécanisme intime de ces faits : nous avons pu constater que cette évolution n'a pas été causée exclusivement par l'effet des facteurs économiques et sociaux, par une sorte de « loi d'airain » économique, engendrant une situation sociale intenable, comme certains théoriciens du marxisme classique aiment à le proclamer. On peut, à la lueur des faits positifs que nous donne aujourd'hui la science de l'Homme, comprendre parfaitement le comment et le pourquoi de cet enchaînement tragique. Il semble acheminer l'humanité vers sa perte, ou au moins la faire reculer vers le moyen âge, avec ce correctif cruel que ce serait un moyen âge nouveau genre ; quelque chose comme ce qui faisait donner autrefois à l'écrivain russe Alexandre Herzen, cette définition du tsarisme : « Genghis-Khan armé du télégraphe. » Ce qui attend l'humanité, si le danger d'une nouvelle guerre mondiale n'est pas écarté, et si le genre humain survit à cette

catastrophe, est pire encore : c'est la dégradation de l'homme au niveau d'automate, dont toutes les réactions, tous les réflexes seraient déterminés d'avance, réglés par le vouloir d'une petite pseudo-élite, imbue d'idées criminelles de domination ; c'est l'avilissement de la pensée humaine au niveau d'un instrument d'oppression psychique, un viol intellectuel continu, l'abaissement de l'art à la glorification de la violence et de l'idée absurde de la prédestination des « chefs ». Plus on pense à la « logique » des événements auxquels nous mènent les idées qui dominent aujourd'hui les États, même ceux qui se disent « démocratiques », plus on voit toute la faiblesse de cet échafaudage fortuit, en contradiction frappante avec une évolution saine et possible de l'humanité. Ces idées ne pourraient qu'être le point de départ d'une évolution négative vers le néant, vers la destruction totale de notre civilisation : ce n'est pas la première fois qu'une civilisation aurait été détruite — l'histoire nous en fournit de multiples exemples : l'Égypte, Babylone, les Incas, l'Atlantide. Le grand danger réel consisterait en ce qu'avant que les peuples ne se ressaisissent, avant que par de terribles révolutions ils ne se libèrent du joug, ils pourraient être entraînés dans des guerres destructrices où ils périraient. Les tendances nationalistes des États actuels les entraînent nécessairement à l'isolement toujours plus prononcé, à la concurrence, à la rivalité, menant fatalement à la lutte et à la destruction réciproque, dans laquelle tout sombrerait.

Le plus effarant est que notre civilisation se laisse entraîner à sa perte, malgré que dans cette évolution néfaste vers le crépuscule de l'humanité, il n'y ait rien de mystique, rien de mystérieux ou d'incompréhensible ; tout le mécanisme en est simple et clair, et par conséquent ce n'est point une utopie que de chercher le remède, la possibilité de résister à l'évolution et de l'orienter dans la direction opposée : celle du salut. La science de l'homme et de ses réactions nous en donne aujourd'hui les moyens — il faut seulement apprendre à se servir judicieusement de ces armes avec ténacité et logique.

Le recul des idées proprement humaines, des idées démocratiques, que nous observons dans le monde, n'est pas un phénomène naturel, mais absolument artificiel. Il est dû à ce que les hommes d'État, qui dirigent aujourd'hui les destinées des communautés humaines, ne sont pas à la hauteur de leur tâche, qu'ils sont en retard par rapport au progrès de la science, qu'ils se basent dans leurs jugements sur ce qu'on appelle les « sciences » humanitaires et économiques ; alors que les activités humaines, auxquelles elles ont affaire,

sont avant tout du ressort des sciences biologiques, des sciences de la nature humaine. Tout ce qui est à la base des notions sociologiques, économiques, philosophiques contemporaines doit subir une refonte, une révision complète. Toutes ces notions ont surgi dans la seconde moitié du siècle dernier, où la théorie darwinienne et un matérialisme primitif étaient à l'honneur. Ce sont ces doctrines qui ont fait éclore, dans le domaine économique et sociologique, par exemple, les idées de Karl Marx, qui sont aujourd'hui à la base de toute politique. N'en déplaise aux antimarxistes, les idées économiques dont ils se servent en pratique, ont leur source aussi dans les théories « marxistes ». Or, le *darwinisme* comme tel *ne tient plus* aujourd'hui *devant la critique*, et entraîne dans sa chute tout ce qu'il avait engendré : une révision complète s'impose et cette révision ne peut qu'être conditionnée par les découvertes biologiques contemporaines, surtout en ce qui concerne la nature des lois qui déterminent le comportement humain.

Sans cette révision complète de nos notions sociologiques, à base des données scientifiques modernes, l'humanité court le risque que le désarroi mental actuel non seulement se perpétuerait, mais finirait par aboutir à une catastrophe gigantesque de toute notre civilisation. De Felice (37)[1] donne une vision correspondant parfaitement à la situation réelle dans laquelle le monde se trouve actuellement, grâce aux errements de ceux qui, étant à la tête des groupements humains, auraient dû rechercher et combattre avec succès les maux dont notre civilisation est atteinte : « Dislocation progressive des anciens groupes familiaux, sociaux et religieux, dont les traditions agissaient comme sédatifs sur les caractères et les mœurs, l'agitation de plus en plus fiévreuse d'une civilisation où tout est subordonné au développement du machinisme, la diffusion par la presse et la télégraphie sans fil d'informations sensationnelles, qui surexcitent un public incapable de réagir, l'inquiétude perpétuelle que des crises économiques et politiques entretiennent dans les esprits, enfin les périls trop évidents que des conflits ouverts et latents font courir aux hommes et aux nations et qui les menacent d'anéantissement. Ce sont là les causes et aussi les symptômes d'un état pathologique, qui s'aggrave de soi-même à mesure qu'il se prolonge et qui semble enfermer l'humanité moderne dans un cercle infernal, à l'étreinte duquel certains individus, pareils à ces fous que meut une furieuse envie d'échapper à tout prix aux hallucinations qui

1. (37) p. 335.

les obsèdent, ont fini par s'imaginer que seule, une guerre d'extermination totale pourrait nous arracher. »

« Notre temps, dit De Felice (37), en raison des bouleversements qui l'agitent, est particulièrement propice à l'éclosion de phénomènes dits d'entraînement grégaire. Et ceci d'autant plus que nous avons devant nous l'emploi délibéré de certaines méthodes destinées à provoquer dans les masses une effervescence contagieuse. »

Et l'on constate, comme caractéristiques de notre époque, « la déification de la race, de l'État, du parti, voire même de certains personnages qui en incarnent les rêves d'hégémonie, la réapparition sous les vocables chrétiens de divinités cruelles, adorées autrefois par des peuplades barbares, la restauration du culte de vieux symboles magiques... » Et tout cela, malgré les progrès de la science, malgré la victoire de la pensée « démocratique ». Disons plutôt non « malgré », mais « à cause ». A cause du triomphe de l'idée pseudo-démocratique.

L'écrivain et publiciste américain Walter Lippmann, dans son livre « Public Opinion » (96)[1] fait le *procès de la démocratie*, en analysant ses fautes, qui, selon lui, sont inhérentes à sa nature même, comme elle est admise partout, et qui ne serait, en réalité, qu'une fiction. Il dit que, en dépit de l'idée répandue généralement que l'autorité et la démocratie seraient en contradiction, on retrouve la première aussi dans la seconde. Sa source est d'ordre biologique : elle a sa racine dans la relation entre le père et l'enfant[2]. En ceci l'opinion de Lippmann rejoint la psychanalyse. Ainsi le monde est dirigé par les prêtres, les seigneurs, les officiers, les rois, les leaders des partis, les chefs, qui, nous l'avons vu, incarnent l'idée du père. Dans chaque institution sociale il existe la hiérarchie (en Amérique on la dénomme « machine » ou aussi « organisation »). La « machine » tient ensemble par un système de privilèges, qui crée une échelle d'interdépendance matérielle. Cette base brutale et implacable est commune à la démocratie et au pouvoir absolu. La seule différence entre les deux systèmes réside en ce que dans la première la tradition joue un certain rôle. Les échecs de la démocratie sur le continent européen seraient causés par un développement excessif de l'individualisme avec son manque de confiance envers la communauté. Selon Lippmann, trois facteurs sont responsables de l'organisation :

1. Cité par Reiwald (130) p. 371.
2. W. Lippmann (96) cité par Reiwald (130) p. 358.

la dépendance de l'autorité des tiers, dont nous tirons nos connaissances du monde (unseen environment), ce qui a lieu déjà dans l'enfance, ensuite la dépendance matérielle dans un système de privilèges, et le besoin de grands clichés, de stéréotypes, de la tradition. Les moyens, par lesquels une collectivité humaine peut agir directement sur une situation au dehors, sont limités. Les éléments touchés par ces moyens peuvent se déplacer, peuvent faire la grève ou boycotter ou pavoiser. Mais les masses ne peuvent rien construire, inventer, traiter ou administrer. Elles sont incapables d'actions dans une grande partie de la vie sociale. La fiction de la « démocratie totale », laquelle n'est réalisée nulle part, et qui *ne peut pas être réalisée*, est, selon Lippmann (96), l'ennemi dangereux de la vraie démocratie, et cette fiction devrait être éliminée. Et il s'en réfère aux paroles d'Anatole France dans « Le mannequin d'osier » : « La morale n'a pas son origine dans la religion ou la philosophie, mais dans l'habitude, la seule force qui peut tenir les hommes animés de mêmes sentiments ensemble. Car tout ce qui est objet de discussion, divise les hommes, et l'humanité ne peut exister que sous la condition de ne pas réfléchir sur ce qui forme la base même de son existence. »

C'est surtout Reiwald (130)[1] qui nous donne une analyse pertinente de ce qui est la démocratie de notre temps. Il dit que, pour la démocratie, les rapports du meneur et de la foule, sont d'une importance capitale. La social-démocratie et la démocratie, en général, sont hostiles à ces notions. Autrefois (Carlyle, Nietzsche) on comprenait comme meneur exclusivement une grande personnalité. Ce sont les dictateurs du XX[e] siècle qui posèrent le problème au premier rang, mais dans le sens péjoratif, de sorte que dans les milieux démocratiques les notions mêmes de meneur, et aussi de la foule, sont considérées comme issues d'une mentalité réactionnaire et fasciste. Et pourtant le vieux cliché démocratique de 1789 s'est effondré dans la pratique politique en France, en Italie, en Allemagne. Aux États-Unis on constate que le pouvoir politique a glissé du Congrès au président. Lénine réclamait avec force l'instauration du pouvoir total et direct du peuple, mais la démocratie directe n'a pu être réalisée que dans des petites entités nationales comme la Suisse et les pays scandinaves.

En Occident la démocratie est admise, en principe, mais, en réalité, les régimes des partis confèrent aux leaders un pouvoir qui n'a que peu à voir avec le principe démocratique

1. (130) p. 29.

et dans ces pays on constate que la bureaucratie s'est assuré une existence propre et inattaquable. Ainsi on voit que *l'idéal de la démocratie* — la communauté fraternelle des citoyens ayant des droits égaux — *n'est pas réalisée* et n'est même pas réalisable. Reiwald se pose la question sur les raisons qui empêchent sa réalisation et les voit surtout en trois directions : ce sont d'abord les différences biologiques des hommes, ensuite les différences dans les domaines économique, social, politique et culturel, et enfin, la tendance des hommes de renoncer à des décisions propres, d'en laisser la responsabilité et le travail à un tiers, et de se mettre en dépendance de celui-ci. Les racines de cette tendance sont à rechercher dans l'affectivité, qui se précise déjà chez l'enfant entre un et cinq ans : c'est alors qu'il se forme le sentiment de la dépendance du père, lequel lui octroie sa protection, ses soins et qui le punit. Dans la famille tout est fait afin que la volonté propre de l'enfant soit brisée, pour qu'il devienne facile et soumis. L'école continue l' « éducation » dans la même direction. Des réflexes conditionnés appropriés se forment de sorte que l'homme mûr tombe à chaque occasion dans une situation de dépendance envers celui qui a plus d'expérience, qui est plus puissant, plus âgé, envers le supérieur, le chef. Ils deviennent tous, dans son inconscient, les successeurs et les remplaçants du père, et il les suit, en pleine conscience ou inconsciemment.

Le rapport « meneur-foule » établi dans le sens indiqué, est, selon Reiwald (130)[1], *le plus grand ennemi de l'idée démocratique.* Même après chaque révolution, ce rapport est réinstauré sous une nouvelle forme. Il sape les digues les plus sûres de la démocratie. La croyance est répandue aujourd'hui que la démocratie commence hors des camps de concentration. Mais c'est une illusion : on retrouve à chaque pas, dans les pays « démocratiques », des institutions qui font échouer l'idéal d'une vraie communauté. L'idéal réalisé c'est celui du père omnipotent par rapport au fils qui en dépend, du seul responsable par rapport à l'irresponsable, du meneur par rapport au mené. C'est la vraie raison du fait qu'on rencontre si rarement réalisé le principe démocratique de l'autonomie.

Il paraît impossible de s'opposer aux lois qui menacent l'idée démocratique de l'intérieur de la nature humaine. Le salut n'est que dans la connaissance du danger du système autoritaire au sein de la démocratie, avec toutes ses racines et ses ramifications. On trouvera alors des forces qui sauront

1. (130) p. 32.

adapter le principe de l'autonomie aux lois de la division du travail et de la spécialisation. Car un pays où l'autonomie n'est pas réalisée, par exemple, à l'école, parmi les fugitifs, ou parmi les emprisonnés, n'est pas une démocratie.

Ainsi, nous concluons que l'organisation dont les racines sont à rechercher dans la tendance de l'homme de dominer les forces de l'inconscient, est conforme à l'idée démocratique. Mais la réussite de cette tendance est une fonction du volume, des dimensions que prennent les institutions humaines : plus ces dernières sont grandes, et plus l'automatisme de leur fonctionnement devient indispensable, et le rapport patriarcal « père-fils » s'incarne dans le rapport « chef-subordonnés », ou « meneur-foule », moins la psychologie de l'individu a la latitude de jouer un rôle important. Reiwald (130)[1] a raison quand il dit qu'aujourd'hui c'est la relation patriarcale qui caractérise l'organisation moderne, soit de l'État, de l'armée ou d'une entreprise industrielle. Et c'est pourquoi, selon nous, *le gigantisme est en opposition avec l'idée démocratique*, et c'est la raison pour laquelle pour nous les puissances, qui se disent « démocratiques », ne le sont plus : ce sont, en réalité, des fausses démocraties ou *démocraties apparentes*, des « démocratoïdies ».

L'analyse du sociologue allemand Michels (104), connaisseur autorisé de l'histoire et des rapports dans le parti social-démocrate, mène aux mêmes conclusions : l'impossibilité de la démocratie totale, c'est-à-dire du règne des masses. Il dit[2] que chaque parti politique poursuit le but d'agglomérer dans son sein un maximum d'adhérents, et ceci entraîne la nécessité de l'organisation. Mais la puissance des leaders croît en fonction du développement de l'organisation. C'est ainsi que chaque organisation de parti tend vers la création d'une oligarchie. Le Labour party anglais admet même des membres non socialistes en son sein. Mais les masses elles-mêmes ne peuvent pas gérer les affaires, et du moment où un peuple se donne des représentants, il perd sa liberté. En Suisse on a recherché à obvier à cette situation par le référendum. Le problème de la démocratie totale était le problème central pour Lénine et c'est à ce problème qu'il échoua. A l'origine le leader est conçu comme le serviteur du parti de masse, mais le développement de l'organisation le porte au sommet du parti.

L'organisation, dit Michels, pousse inéluctablement vers la « culture » des chefs et des élites ; ainsi se forme toute une caste

1. (130) p. 270.
2. Cité par Reiwald (130) p. 327.

des meneurs des masses ouvrières. Et ce n'est qu'une minorité infime qui, en réalité, prend part aux décisions du parti. L'énorme masse des organisés n'a pour l'organisation que la même indifférence que l'on voit dans les masses des électeurs pour le parlement. La cause de la formation d'une caste dans le parti est l'apathie des masses et leur besoin de suivre un meneur. La conséquence en est que partout dans le parti s'installe le vote indirect, ce même mode qui, dans la vie de l'État, est combattu violemment par le parti. Dans ce dernier ce sont les commissions qui deviennent l'instance décisive. C'est le même phénomène qu'on observe dans les sociétés par actions, où, malgré tous les droits des actionnaires, ils sont pratiquement mis hors du circuit et l'administration devient toute-puissante. Le même processus se retrouve dans tous les groupes et associations de nos jours. La direction du parti devient impossible sans une certaine dose de pouvoir dictatorial, car c'est alors seulement qu'on arrive à garantir une transmission rapide et une exécution précise des ordres dans la lutte. « Le facteur conservateur important de la tradition est devenu indispensable aussi bien aux masses révolutionnaires qu'à celles conservatrices. »

C'est la raison pour laquelle on évite de changer trop souvent les titulaires des postes de commandement, mais le fait de favoriser la formation d'une caste de meneurs professionnels n'est autre chose que le commencement de la fin de la démocratie. Car une représentation qui dure, pousse inéluctablement vers une domination des représentants sur les représentés. Michels, comme W. Lippmann et Burnham, a fini par justifier et même admirer le fascisme et Mussolini.

Ainsi, par ce qui précède, nous voyons que l'idée tant féconde de Freud, qui peut être résumée dans la formule « meneur = père », donne une explication très séduisante de la base biologique des notions en question ; l'obstacle le plus grave pour la réalisation de l'idée démocratique de l'égalité des droits fraternels réside dans la prépondérance du rapport « père-fils » sur le rapport entre frères et dans la force des dispositions affectives. A ce fait s'associe encore la hiérarchie dans la dépendance matérielle, qui forme la trame de la dépendance affective, selon W. Lippmann (96)[1].

Le sociologue italien Pareto est celui qui, on pourrait dire, a fécondé l'éclosion des idées fascistes en Europe[2]. Le climat dans lequel le fascisme et le national-socialisme ont pu se développer, a été fourni par Pareto dont l'idée d'un machiavélisme nouveau réside dans la reconnaissance

1. (96) cité par Reiwald (130) p. 359.
2. Reiwald (130) p. 505.

des capacités seules à l'exclusion de toute morale. Ce sont surtout les milieux intellectuels qui ont été gagnés par cette doctrine, qui mettait les élites au premier plan, en développant l'idée que ce sont elles qui auraient à forger l'histoire. Les relations entre cette élite et les autres couches de la population reposent, selon Pareto, et aussi selon Georges Sorel, sur la violence. Et c'est l'Église catholique elle-même qui, en créant les ordres religieux, a été à l'origine de la formation de ces « élites »[1].

Si on est sincère, il faut reconnaître que le même principe s'est frayé le chemin aussi dans les « démocraties », surtout aux États-Unis, où il s'associe souvent avec l'hypocrisie d'une morale « chrétienne » faussée. Il est à redouter que la même évolution pourrait atteindre aussi la Russie, si cette tendance moderne, connue sous le nom de « réalisme », ne trouve pas son contrepoids dans un renouveau d'un socialisme actif et scientifique.

Notre conclusion des faits énoncés nous mène à affirmer que les « démocraties » d'aujourd'hui ne méritent aucunement leur nom et devraient être plutôt désignées comme « démocratoïdies » : en réalité, elles n'appliquent les principes démocratiques qu'à des oligarchies, à des petites minorités privilégiées dans leur sein, aux membres d'une caste dirigeante. L'énorme majorité des citoyens de ces démocratoïdies sont des « citoyens de deuxième classe », ils sont violés psychiquement par la propagande détenue par la caste dirigeante, qui s'arroge le droit de parler au nom de ces masses. Nous voyons la cause de cet état de choses dans le gigantisme actuel des États et nous reviendrons encore à parler de l'idée que la vraie démocratie n'est réalisable que dans les entités sociales de petite envergure, dans les éléments d'une « micro-sociologie » où, à la place de la démagogie, du « viol psychique des masses », axé sur la terreur, il sera possible d'instaurer la « psychagogie », dont le ressort socio-psychique sera l'*enthousiasme constructif*.

Dans tout ce qui précède, nous nous sommes efforcés de faire valoir les données psychologiques nouvelles et de les illustrer par des faits politiques contemporains. Nous avons vu que le recul ininterrompu des démocraties devant les dictatures, était un fait indiscutable et qu'il était dû à ce que les démocraties n'avaient pas encore compris, dans toute son étendue, l'idée que la loi qui dirige les dictatures, est celle de la croissance sans limites vers une sorte de gigantisme,

1. Reiwald (130) p. 507.

qui rappelle, en biologie, la croissance cancériforme. Les dictatures ne peuvent pas s'arrêter dans leur course effrénée vers un pouvoir toujours plus étendu, vers des succès spectaculaires, qui tiennent en haleine les « automates », les « 55 000 », et leur inculquent un salutaire respect des maîtres. Ces derniers, à leur tour, sont « portés » par ces masses inconscientes et suggestionnables. Il est faux d'affirmer, comme on l'a fait souvent dans le camp adverse, que les régimes fascistes étaient de vraies dictatures, semblables en tous points à celles de l'histoire antique et du moyen âge, celles-ci s'appuyaient sur l'existence d' « esclaves physiques », mus par la peur immédiate, par une coercition purement corporelle. Rien de cela ne se retrouve dans les fascismes, qui n'étaient pas de vraies dictatures, mais plutôt de pseudo-démocraties. Les éléments humains sur lesquels elles se basaient, étaient des « esclaves psychiques », des hommes subissant continuellement une sorte de viol psychique, et dont la mentalité était subjuguée : des marionnettes manœuvrées plus ou moins savamment. Les dictateurs savent très bien que si un jour, à la suite de quelque fausse manœuvre, ces « automates psychiques » leur échappaient, tombaient, par exemple, sous l'influence d'une autre force du même genre, mais plus habile, c'en serait fait d'eux. C'est pourquoi ils doivent, pour rester au pouvoir, toujours « rafraîchir » le réflexe *conditionné* des masses, sur lequel leur puissance est construite, « ranimer la flamme », en faisant vibrer, encore et encore, la corde du réflexe *inné* de la peur ou de l'extase, causé par un succès, déclenchant la frénésie. C'est leur loi d'existence. Il n'y a qu'un moyen de les combattre — si l'on s'accorde sur ce point que les combattre veut dire sauver l'humanité — c'est d'empêcher le processus psychique en question, de leur refuser le succès auquel ils aspirent, de leur résister, de dire « non » !

C'est pourquoi ceux qui ne le font pas, *les dirigeants des démocraties, sont coupables de notre déclin*, du danger que court l'humanité. Ils sont bien plus coupables que les dictateurs eux-mêmes : ceux-ci ne font qu'obéir à la loi intrinsèque de leur existence, comme le fait le bandit qui attaque un passant. C'est le souci de la communauté, d'organiser un service de police qui empêche le brigand d'accomplir son forfait. Le brigand est un phénomène anti-social, qui doit être éliminé de la vie sociale, qui doit être combattu, comme on combat l'incendie, l'inondation et les autres fléaux. Si ceux qui doivent veiller à ce que cette calamité ne cause pas de dommage à la communauté, manquent à leur devoir, s'ils désertent, font cause commune avec le brigand, ou manquent du sens de responsabilité ou de prévoyance : eux

sont les véritables coupables et méritent d'être jugés. C'est donc par là que le redressement doit commencer. Nous avons vu, dans le récit de la lutte antihitlérienne en Allemagne, qu'il n'y avait aucune chance d'avoir raison d'Hitler, aussi longtemps que le destin de la démocratie allemande était entre les mains de chefs aussi bornés et veules que les Wels, Breitscheid et Cie. Il fallait avant tout écarter du jeu ces tristes sires. Le même fait se répète aujourd'hui à l'échelle européenne et même mondiale. Mais qu'on prenne garde à ce que le redressement, l'épuration ne viennent trop tard, quand les dés seront jetés, quand la guerre générale, la destruction totale, seront à l'ordre du jour ! *Là réside le danger.* La lutte entre l'idée démocratique populaire, qui est progressiste, et l'idée totalitaire antiprogressiste, est inéluctable : ces deux forces ne peuvent coexister, tels l'eau et le feu. Le choc final, tôt ou tard, surviendra. Il s'agirait seulement de savoir, si ce choc sera une guerre réelle, ou une guerre « sèche » ; c'est-à-dire la capitulation, au dernier moment, de l'anti-progressisme capitaliste militant.

Mais comment parer au danger, comment maîtriser le facteur qui menace de causer la perte de l'humanité, de sa culture? Que faire?

Toute la question réside là.

Après tout ce que nous avons dit, il est clair qu'il ne s'agit pas pour nous de combattre le totalitarisme, les armes guerrières en main — aujourd'hui le risque d'une guerre totale et mondiale est trop élevé et peut s'avérer fatal à l'humanité ; et ceci d'autant plus qu'il existe un moyen sûr d'amener la victoire par une autre voie — celle dont nous traitons dans ce livre — la voie des armes psychiques. Elles sont aussi réelles et effectives que les autres, puisque basées sur les forces biologiques fondamentales des individus et des masses.

Pour les défenseurs de l'humanité il s'agit, dans cette lutte, d'éventer les desseins de leurs adversaires, d'accumuler les forces, de se serrer les uns contre les autres, de tracer un « cordon sanitaire » autour des foyers du désordre mondial, de leur dire « halte » ! ; en même temps déclencher une action propagandiste massive, agissant surtout, au moyen de la T. S. F., sur l' « arrière psychologique » de l'adversaire, sur ses masses populaires : on peut être sûr qu'un avertissement en termes lapidaires, sans provocation, produira l'effet salutaire voulu : l'envoûtement par la peur sera brisé et la chute de ceux qui essayent d'aller contre l'idée proprement humaine, contre les enseignements de grands hommes, contre la science et le vrai progrès, sera un fait accompli. Alors le

cauchemar d'une guerre inévitable, qui opprime les peuples, qui paralyse toute activité, aura vécu.

La lutte sous cette forme n'est donc pas à écarter. Mais pour avoir des chances de victoire dans cette lutte, ce qui importe, en premier lieu, c'est de voir clair dans le fouillis de la situation actuelle du monde.

Pour juger des forces réelles en jeu et faire le pronostic de l'issue probable dans le conflit qui gronde et qui continue à tenir l'humanité en haleine, il importe de faire le point de la *situation de nos jours*. Pour mieux comprendre la constellation des facteurs analysés plus loin, il est bon d'énoncer quelques prémisses caractérisant, en général, cette situation. Avant tout, le trait caractéristique de notre civilisation est un fait démographique : l'augmentation rapide de la population sur toute la terre : en Europe en 150 ans elle passe de 178 millions à 450, dans l'Inde en dix ans elle a augmenté de 34 millions, en Égypte en 40 ans elle a doublé et ainsi de suite[1]. Un autre fait caractéristique est que l'individu s'éclipse devant la collectivité[2]. Même le domaine de l'art, le dernier rempart de l'individualité, n'est pas épargné : comme le médecin est devenu un fonctionnaire des caisses de sécurité sociale, ainsi le musicien et l'écrivain deviennent des agents des grandes organisations du film et de la radio nationale ou privée. Le peintre travaille surtout pour la publicité. L'importance de l'Église même s'abaisse, malgré ses tentatives de s'adapter aux temps nouveaux. Enfin, l'interpénétration économique et l'interdépendance réciproque des nations non seulement n'ont pas créé la grande communauté mondiale qu'on espérait voir surgir après la première guerre mondiale, mais on se trouve, en réalité, au milieu d'un immense champ de bataille[3].

La situation réelle est caractérisée par la concomitance des facteurs suivants : 1) antagonisme économique et idéologique entre le socialisme progressiste et le capitalisme fascisant ; 2) antagonisme — politique, social, culturel — entre les deux hémisphères : L'Est et l'Ouest ; 3) développement rapide de nouvelles forces organisées dans le monde, surtout de l'U. R. S. S. ; 4) déclin du capitalisme et du marxisme classique ; 5) expansion des principes de la technocratie ; 6) tentatives d'unification du monde — S. D. N. et O. N. U. ; 7) progrès immense de la science et de la technique, aboutissant aux facteurs moraux de la bombe atomique et de la Grande Peur

1. Reiwald (130) p. 18.
2. *Ibid.*, p. 13.
3. *Ibid.*, p. 3.

Universelle devant l'éventualité d'une destruction totale dans une troisième guerre mondiale.

En ce qui concerne l'antagonisme *fascisme-socialisme*, malgré les cinq ans de guerre et la défaite du premier, il persiste. Ce sont les « démocraties capitalistes » qui font aujourd'hui figure de fascisme. En effet, quoique les principaux États fascistes — l'Allemagne et l'Italie — se soient effondrés, l'idée fasciste n'est pas morte : ils ont leurs héritiers parmi les États : cela se précise de plus en plus. Quelques-uns de ces États, qui se sont gardés de se mêler à la guerre, et qui ont échappé ainsi à la destruction, se disent ouvertement fascistes ou du moins agissent conformément à la pratique fasciste : ce sont l'Espagne et le Portugal, l'Argentine. D'autres, qui se disent les paladins de la démocratie, pactisent, en réalité, avec ces premiers et font leur possible pour faire revivre le monstre abattu, en cherchant par tous les moyens, au prix de concessions inattendues et même en prenant tous les risques, à réarmer l'Allemagne, à y fomenter les idées nationalistes outrancières, à y remettre en honneur les anciens coupables de la guerre précédente.

En effet, en quoi consiste le fascisme? Quelles sont les caractéristiques de sa doctrine, si l'on peut nommer doctrine les bases, d'ailleurs assez confuses, sur lesquelles s'érige son existence. Nous avons vu, le long de cet ouvrage, qu'en réalité, il n'y a pas de base théorique solide sous l'échafaudage de cette aberration de notre temps : il n'y a que la violence érigée en principe et tendant à maintenir artificiellement les velléités nationalistes, dépassées par l'évolution de la société humaine ; à conserver la structure économique chaotique du capitalisme, condamnée par l'histoire, à perpétrer l'oppression et l'exploitation colonialiste des peuples asiatiques et africains, à combattre tout progrès social, tout mouvement d'émancipation culturelle, tout progrès, en général. Et par-dessus tout, comme moyen pour atteindre ses buts, employer le principe du viol psychique des masses, en feignant d'agir dans leurs intérêts et par leur mandat, en faussant ainsi les principes de la démocratie. Enfin, dans la politique mondiale, se dresser partout contre les tendances et les doctrines progressistes, en prenant comme prétexte la nécessité de la lutte contre le communisme.

D'autre part, la situation actuelle est caractérisée par le fait que les forces antifascistes et anticapitalistes, par excellence, qui sont la classe ouvrière et les couches intellectuelles progressistes, sont en plein désarroi, causé par le fait que la doctrine et la pratique socialistes sont déchirées : d'un côté,

ce sont les partis qui ont accédé au pouvoir dans maints États sous l'étiquette socialiste, mais qui, en réalité, ne conservent que très peu de l'idée socialiste et de l'élan novateur et libérateur du socialisme d'autrefois. Ils se sont embourgeoisés et ne suscitent pas l'enthousiasme créateur de la jeunesse et des masses ouvrières — condition essentielle du progrès. De l'autre, il y a le parti communiste, qui, il est vrai, déploie une activité constructive socialiste intense et positive, du point de vue économique et politique, dans les pays où il a accédé au pouvoir, mais emploie, dans sa tactique, souvent des méthodes qui lui alliènent les sympathies et les concours des éléments plus éclairés et conscients de la classe ouvrière et des intellectuels — le meilleur levain pour la construction socialiste. De ce côté, on sous-estime souvent et à tort, naturellement, *le facteur moral* et on croit pouvoir édifier la nouvelle vie plus rationnelle de l'humanité par des procédés, que l'on dirait mécaniques, d'un machinisme outrancier et de la contrainte policière.

Si on reproche au communisme, du côté des socialistes officiels, ces derniers défauts, il n'y aurait rien à dire — ces défauts sont un fait qui heurte. Mais un autre reproche assez courant, que les partis communistes ne seraient point indépendants, qu'ils se laisseraient souvent influencer et même diriger par le communisme soviétique, ne tient pas la critique. Il est tout naturel que la politique étant un domaine où le poids d'un facteur joue un rôle décisif dans la réussite, un parti dont les buts coïncident avec ceux d'un parti frère à l'étranger, fait volontiers appel à l'aide de ce dernier, si ce parti frère est un tel facteur puissant : les chances de réussite du premier sont alors plus grandes ; étant donné surtout l'interdépendance internationale dans le monde actuel. D'ailleurs, le même phénomène s'observe dans les relations entre les pays de l'Europe occidentale et les États-Unis — facteur puissant de la politique identique à ces deux éléments ; personne n'en prend ombrage. A propos de la même tendance des communistes occidentaux de « loucher » du côté soviétique, il est tout naturel qu'ils veuillent profiter, pour leurs propres activités, de l'expérience unique et à énorme échelle, réalisée par l'U. R. S. S., les buts finaux étant les mêmes chez les uns et l'autre.

Nous ne voulons pas nous attarder ici sur l'antagonisme des concepts économiques du socialisme et du capitalisme — c'est trop connu — mais cela vaut la peine de souligner l'*antagonisme idéologique*. L'idée que les deux régimes, démocratique ou socialiste — et capitaliste fascisant, peuvent coexister et avoir des points de contact, est une utopie des plus dangereuses. Les diplomates aiment à discourir sur ce thème. Oui, si l'idée marxiste de la primauté des facteurs économiques pouvait être soutenue, et si la science biologique de l'homme ne nous montrait pas aujourd'hui, clairement, que c'est faux. Le conflit qui nous tient tous en haleine, est un conflit idéologique et le nier serait imiter l'autruche. C'est une conflit dont la base profonde est dans la pulsion que nous avons nommée « instinct nº 1 » ou combatif. Nous avons vu que, sublimé, il donne naissance au sentiment national, qui, grâce au progrès de la pensée humaine et de notre culture, donne l'idée sociale, exprimée dans le socialisme. Ce sont les Droits de l'Homme, la vraie Liberté, aujourd'hui le centre de tout. En dernière instance, c'est autour de cela qu'on lutte. Sur le plan national — lutte des classes. Sur le plan mondial — lutte des nations : d'un côté de la barricade celles, qui, tout en se réclamant hypocritement d'être les partisans de la Liberté, renoncent, en vérité, à celle-ci et se placent dans le camp où règne l'oppression capitaliste, et de l'autre, celles qui sont fidèles à l'idée de Liberté. Écarter cette vérité, signifie revenir au Moyen âge, établir des barrières, faire glorifier les guerres, rétablir l'exploitation des hommes les uns par les autres, rendre éternel le proverbe « homo homini lupus », sanctionner la misère, le malheur, le crime. C'est d'autant plus inadmissible, que la science nous apprend qu'elle est une et internationale — qu'il est ridicule de voir paraître en Allemagne, du temps de Hitler, un livre intitulé « La physique allemande[1] » ou d'autre côté, d'entendre parler d'une « génétique bourgeoise » ! Quelle erreur que d'affirmer le droit qu'ont les « races pures » ou « élues », d'opprimer les autres, comme le faisait Hitler ou le font aujourd'hui les colonialistes et les antinègres aux États-Unis ! Les économistes patentés ont beau nous dire que le monde est réglé par le jeu des facteurs matériels, économiques, que la fonction « pensée » en dérive et leur est soumise ; ce n'est pas seulement le sentiment révolté de la dignité humaine qui nous fait affirmer que cela est faux, mais une analyse scientifique moderne empreinte d'impartialité et de sang-froid, nous le démontre incontestablement. D'ailleurs, Staline que ses adversaires aiment proclamer doctrinaire, dans un article sensationnel sur la linguistique, publié en 1950 (146), a écrit que, selon lui, l'infrastructure économique n'est pas responsable des formes prises par les superstructures culturelles d'une civilisation, telles le langage. Il y a encore d'autres facteurs qui sont déterminants pour ces phénomènes. Ces

1. Lenard (92).

facteurs sont précisément des facteurs psychologiques, nullement mystiques, mais absolument conformes aux enseignements d'une science biologique, dont nous parlons le long de ce livre.

Le conflit dont nous sommes saisis, est donc un conflit idéologique. Après ces constatations d'ordre scientifique, biologique, voyons comment il se reflète dans les événements politiques d'aujourd'hui. A notre avis, ce conflit se joue sur le plan des conquêtes les plus hautes de la culture humaine, ayant pour base, comme nous l'avons déjà dit, la pulsion ou même l'instinct nº 1 : ce n'est autre que le *problème du Socialisme.* C'est pourquoi les dictatures politiques et financières, n'ont pas tout à fait tort, de leur point de vue, quand elles se proclament résolument hostiles au « communisme », et désignent leur propre attitude comme dirigée contre cette doctrine. Si on identifie le communisme avec le socialisme en général, dont le premier n'est qu'une fraction politique, c'est juste. Seulement, en construisant toute leur action sur les principes de la propagande, et précisément de la propagande immorale utilisant le mensonge, les dictatures de l'argent se gardent bien d'avouer que ce n'est pas le communisme seul qui est visé par eux ; chaque homme bien renseigné sait que c'est l'idée socialiste elle-même, l'idée démocratique par excellence, qu'elles voudraient atteindre et exterminer. Mais elles n'osent pas dire les choses telles qu'elles sont, et dire que c'est l'idée socialiste qui les gêne, puisqu'elles-mêmes présentent parfois à dessein leurs mouvements comme des mouvements socialistes : ainsi déjà le nom « national-socialisme » de Hitler ou la phrase de Mussolini « c'est l'Italie qui est la vraie démocratie », en étaient des preuves ; aujourd'hui aussi pas mal de dirigeants, dans les démocraties capitalistes, se proclament « socialistes ». C'est parce qu'ils savent bien que sans les masses populaires qui aspirent au socialisme, ils ne sont rien. Une partie de ces masses, la moins consciente, déçue par les erreurs et les errements, par l'inactivité des dirigeants, se disant démocrates, perd patience, et, trompée, croit que tels politiciens, plus dynamiques et effrontés, qui sont, en réalité, ses ennemis, lui feront plus rapidement atteindre l'idéal auquel elle aspire. Pour gagner la confiance de ces masses, ces politiciens ont dû se camoufler en « socialistes », au moins de nom. C'est pourquoi, quand ils parlent de leurs ennemis, ils les nomment toujours « communistes » ou « marxistes » : à les écouter, eux et leur presse, on découvre parfois que les politiciens bourgeois notoires seraient des communistes « plus ou moins larvés ».

Ainsi cet antagonisme idéologique qui sépare le capitalisme et le socialisme, est le facteur déterminant de l'avenir du monde. La lutte entre les deux principes est engagée, elle se poursuit et rien au monde ne peut la faire cesser, si ce n'est la victoire totale de l'un ou de l'autre : elle est inhérente à la nature humaine, au progrès, aux destinées de l'humanité. Nous avons vu les facteurs qui créent cette lutte et la déterminent, nous avons examiné aussi les chances des deux partis aux prises. Mais une lutte implique l'existence d'un objet autour duquel elle puisse se livrer, elle suppose un but. Comme on le sait, l'enjeu est la *vraie liberté des hommes*, des peuples, liberté qui est (dès le début, nous avons insisté sur ce point) le sens même de leur existence, et qui est conforme, d'ailleurs, aux tendances de la nature humaine. Pavlov parle même d'un réflexe inné de liberté, commun aux êtres vivants et croit pouvoir discerner sa nature purement physiologique. Nous croirions plus volontiers que c'est une acquisition humaine, un réflexe conditionné supérieur, un produit de la culture. Mais puisque la tendance à la culture est une propriété des collectivités humaines, ce réflexe, découlant d'elle et la conditionnant à son tour, est d'une puissance extraordinaire, compréhensible, d'ailleurs, puisque, comme nous l'avons vu tout au long de notre analyse, il est du ressort de la pulsion nº 1, la plus importante, biologiquement la plus forte, de toutes les pulsions.

Mais il ne suffit pas d'énoncer le but final de la lutte — la liberté — il est d'un intérêt évident pour la propagande aussi, d'essayer d'entrevoir les formes immédiates de cette liberté, les buts concrets qu'elle suppose. Pour mieux les comprendre, essayons de faire le point de la situation générale de l'humanité. Quelles sont les grandes lignes de la situation actuelle sociale, économique, culturelle et politique? Quelles sont les grandes idées-forces qui sont en jeu dans la lutte engagée pour la libération de l'Homme, et dont la propagande, comme moyen de combat, n'est évidemment qu'une des formes. Quel est le contenu de la propagande, envisagée du point de vue rationnel, puisqu'en fin de compte, si la propagande peut et doit se servir des leviers psychiques dont nous avons parlé, et mettre en branle les 9/10 des hommes, elle doit être faite par le dernier dixième, par les militants, les immunisés, qui réfléchissent et raisonnent. Loin de nous l'idée que l'on peut faire de la propagande avec n'importe quelle idée ou même sans idée aucune, qu'il suffit d'avoir une technique appropriée. Les « 10 % » doivent être éclairés et guidés par une idée, n'eût-elle qu'un intérêt limité, égoïste, comme c'était le cas pour les fascismes ; mais pour faire marcher les « 90 % »,

les militants doivent connaître et approuver l'idée directrice. Pour cela, une mise au point est nécessaire. Pour caractériser ces grands concepts, on pourrait peut-être se borner à employer des mots devenus slogans : « Capitalisme », « Marxisme », « O. N. U. », « Paix », « Socialisme ». Ce sont les idées essentielles. Analysons-les très brièvement.

En ce qui concerne le capitalisme, il n'y a pas de doute : son idée directrice a fait son temps ; il est dépassé par l'évolution humaine. Là-dessus, tous sont d'accord : les deux dictatures fascistes — hitlérienne et mussolinienne, — qui devaient en grande partie leur ascension à l'appui des milieux capitalistes, et qui, rejetant tous scrupules d'ordre moral, ont su habilement exploiter à leur profit le désarroi des puissances d'argent devant la marée montante de l'idée socialiste et des organisations ouvrières, les dictatures ne niaient pas le fait que le *capitalisme est à l'agonie*. Il a creusé lui-même sa tombe, il s'est laissé enliser dans l'enchevêtrement des contradictions dont il est le siège et l'origine. Karl Marx a prévu cette étape, en analysant les lois des phénomènes économiques dans son « Capital », mais il a peut-être commis l'erreur de ne pas la prévoir à si brève échéance. Cela est compréhensible, puisque le progrès scientifique et technique a l'allure d'une branche de parabole et non d'une ligne droite, l'accélération se faisant de plus en plus sensible. D'autre part, les deux guerres mondiales ont énormément accru la rapidité de ce processus et ont été des facteurs les plus importants parmi ceux qui contribuent à la fin proche du capitalisme. On a beau dire que la concentration des capitaux dans les trusts ou entre les mains des gouvernements n'est qu'une forme de capitalisme rajeuni, modernisé, il n'y a aucun doute que l'idée de plan, d'économie dirigée, est foncièrement opposée au capitalisme, mieux, n'est pas compatible avec son existence même. Que les trusts puissent à la longue dominer l'économie des nations avancées, il est difficile de le supposer, puisqu'on voit qu'ils provoquent des réactions de la part de l'État même dans le pays hautement capitalisé que sont les États-Unis : on sait que F. D. Roosevelt, un des hommes d'État les plus avisés de notre temps, était contraint d'employer toute son énergie précisément pour lutter contre les trusts. On a voulu voir, d'autre part, un retour à la psychologie capitaliste, dans le fait que la Révolution russe, au cours des années, a adouci sa politique économique, en reconnaissant à l'individu certains droits de possession, en renonçant à traiter tous ses citoyens sur le même pied d'égalité, en ce qui concerne leurs besoins matériels, comme ce fut le cas au début de la Révolution, dans la période du « communisme de guerre ». Mais on oublie qu'aux époques de calamités sociales, de guerres, toutes les nations prennent des mesures restreignant les droits les plus sacrés de l'individu. Il est puéril de croire que le socialisme ait jamais envisagé, dans le programme du régime d'abondance auquel il tend, d'imposer des restrictions par fidélité à un principe abstrait. En vérité, ce qu'il érige en doctrine, c'est d'empêcher les hommes de s'exploiter les uns les autres. Ceci précisément le distingue du capitalisme.

Karl Marx, raisonnant en savant, s'est dressé contre le capitalisme ; ou plutôt il a prévu, après analyse, que cette forme de vie des sociétés humaines est, par la logique même des faits, vouée à l'échec ; qu'elle devra disparaître pour permettre à l'humanité de vivre ; ensuite, en politicien, il a cherché les moyens d'accélérer ce processus inévitable, et de rendre son accomplissement moins douloureux. Son action, sa doctrine, ont été baptisées « marxisme » ; peu à peu cette dénomination théorique est devenue un slogan de lutte politique. Quand on parle aujourd'hui du *marxisme*, il faut auparavant éclaircir ce qu'on entend par là. En premier lieu, c'est l'œuvre de Marx, sa doctrine ; en second lieu, c'est surtout ce qui se dégage aujourd'hui de tout l'ensemble des théories économiques et politiques de ses disciples et qui est à la base des programmes des partis ouvriers ; et, enfin, c'est le slogan que les partis bourgeois jettent dans la lutte, par pure démagogie, pour désigner l'idée vraiment démocratique en général ; mais cela sans raison aucune : on rencontre souvent de ces hommes, qui se disent « anti-marxistes » et vitupèrent contre cette doctrine, mais qui, mis au pied du mur, avouent n'avoir jamais lu Marx et ne rien savoir de ses idées. Si l'on cherche quelle est la valeur de Marx et de son œuvre, considérée du point de vue énoncé en premier lieu — on trouve que Marx a été l'un des premiers qui aient cherché à envisager les problèmes économiques et sociologiques sous l'angle de la science de son temps ; par là son œuvre restera immortelle, comme est immortelle l'œuvre de Darwin qui, le premier, donna à l'Évolution biologique une base sûre, et contribua grandement à sa diffusion. Mais le « darwinisme » même, c'est-à-dire la tentative de Darwin de trouver une explication aux faits de l'évolution, de définir les facteurs qui la déterminent, ne résiste plus à la critique scientifique d'aujourd'hui ; de même une partie des idées de Marx ne sont plus conformes à l'état contemporain de la science : de son temps on n'aurait jamais cru que la sociologie économique était, en réalité, une branche de la

biologie et qu'elle devait employer comme telle, ses méthodes d'analyse et de synthèse. D'ailleurs, Marx lui-même, qui insistait toujours sur la nécessité d'un socialisme scientifique, serait épouvanté, s'il pouvait assister aux batailles scholastiques que se livrent parfois aujourd'hui ses épigones, en considérant comme une sorte de bible, exempte d'erreurs, sa doctrine, qui n'est qu'une tentative d'explication, conforme à la science d'alors. Une de ces erreurs importantes, dont Marx est moins responsable que ne le sont ses commentateurs et les prophètes modernes, qui donnèrent au « marxisme » son aspect nouveau — consiste à envisager le comportement humain du point de vue exclusivement « matériel », ou, ainsi que nous l'avons déjà défini, comme étant du ressort de la « deuxième » pulsion ou celle de la nutrition ; d'après ces idées, les facteurs économiques priment tout. Or, sans faire pour cela une apologie des doctrines « idéalistes », mais en restant parfaitement dans le domaine du « matérialisme scientifique », nous pouvons nous inscrire en faux contre cette théorie. Notre position n'est que l'aboutissement de recherches scientifiques, positives et expérimentales. Le comportement humain est un phénomène complexe dans la plupart des cas, où, à côté de facteurs se rapportant à la vie « économique », il y'en a d'autres, non seulement de même valeur, mais de force et d'importance plus grandes, et pourtant nettement physiologiques, donc matériels.

Que cette vérité soit évidente, cela est prouvé, d'ailleurs, par l'expérience économique et sociologique des derniers temps : les économistes déclaraient, par exemple, au début de la guerre de 1914, qu'elle ne pourrait durer que peu de semaines, que toute la structure économique mondiale devait s'effondrer. On a affirmé que « l'expérience bolcheviste » en Russie était un non-sens économique, que les plans quinquennaux étaient une absurdité, que jamais la faim et les difficultés économiques de la population ne permettraient de les réaliser. Or, tout un peuple a supporté, pendant de longues années, les sacrifices matériels les plus durs et n'a pas du tout succombé, bien au contraire. C'est que les dirigeants soviétiques, à l'encontre de toutes les prédictions des théoriciens « marxistes », ont appris à jouer sur certaines cordes de l'âme humaine, indépendantes des « cordes économiques » et ont pu déterminer des réactions qui permirent le « miracle » ; miracle qui, selon nos données scientifiques modernes, ne tient aucunement du prodige, mais est un effet physiologique très naturel. La propagande populaire joue ici un rôle tout à fait décisif. Le même fait valait pour l'Allemagne ; on a même plaisanté là-dessus, en prétendant qu'il suffit de

faire entendre une fois par semaine des marches militaires aux Allemands, et de les faire marcher au pas, pour qu'ils se sentent, même en dépit des difficultés économiques, satisfaits et heureux !

Ceci pour la valeur des théories « marxistes » à notre époque. Évidemment, tout l'ensemble de la valeur des facteurs économiques dans la vie sociale, doit être revu et mis en relation étroite avec les données des sciences biologiques, et notamment avec celles de la psychologie objective traitant des facteurs du comportement.

Nous voyons de cette analyse que la *grande erreur du marxisme réside dans le fait de n'avoir pas entrevu l'importance primordiale du facteur psychique dans la vie sociale et dans le processus de la production.*

G. Tarde[1] (151) a déjà vu clair : même la misère et le processus de la production n'ont pas une action immédiate, mais doivent passer par le filtre du psychisme. Tarde donne un bon exemple pour faire valoir ce fait : il parle de la fascination que Paris exerce sur la population des campagnes. C'est une vraie hypnose chronique qui attire les ruraux dans la capitale. Les ouvriers dans la ville croient pouvoir se débarrasser de l'esprit bourgeois, en combattant la bourgeoisie. Mais, en réalité, leurs aspirations intimes vont à devenir eux-mêmes des bourgeois : ils s'embourgeoisent peu à peu dans l'ambiance de la ville, formant une sorte d'aristocratie, qui est considérée précisément comme telle par les masses villageoises, qui les admirent et envient. Psychologiquement l'ouvrier en ville est, pour le paysan, ce que le patron est pour l'ouvrier. C'est le ressort du mouvement des habitants ruraux vers les agglomérations urbaines, et notamment vers Paris. La ville devient pour ces masses une sorte de « meneur ».

Henri de Man[2] (43) dit que le manque de joie dans le travail annihile l'habitude de travailler sans être poussé continuellement par la contrainte. Les masses ouvrières ne voient alors le problème du travail que sous l'angle d'une réduction maximum de la durée et de l'intensité de l'effort. Et les organisateurs de la production sont placés continuellement devant la question : quel motif nouveau serait à trouver pour suppléer à celui qui s'évapore, qui ne tire plus? H. de Man pense que tout se réduirait à l'invention de procédés pour la création de la joie au travail. Et on a vu que des directeurs d'usines ont cherché à suivre ces conseils en intro-

1. (151) cité par Reiwald (130) p. 138.
2. (43) cité par Reiwald (130) p. 274.

duisant dans les ateliers des facteurs égayants ou procurant des distractions aux travailleurs : la radio, surtout la musique, les fleurs, des chats et des miroirs dans les ateliers avec un personnel féminin, etc. Mais, tous ces trucs sont artificiels et comme le dit justement Reiwald[1] (130), l'essentiel consisterait dans la compréhension de la fonction psychologique de l'acte du travail ; nous verrons plus loin[2] que la vraie joie du travail n'apparaît que lorsque le travailleur peut entrevoir que son travail est une source de bien-être social, que lui-même en profite réellement, et que son aspiration légitime à la sensation de la liberté, de pouvoir disposer de soi-même, est satisfaite.

Que la production moderne, en faisant du travailleur un esclave de la machine et de ses employeurs, ne prend en aucune considération son psychisme, est démontré par des faits objectifs dont Reiwald (130) énumère trois symptômes essentiels : la statistique des névroses provenant d'accidents de travail, la criminalité, surtout parmi les jeunes, notamment aux États-Unis, où la division du processus de travail en actes partiels d'une nivellation mécanique (travail à la chaîne) atteint son apogée, et enfin le fait des guerres mondiales.

Mais que le marxisme comme mouvement de masse mène la classe ouvrière aussi dans une impasse, apparaît nettement dans le fait de la *sclérotisation bureaucratique des partis ouvriers*, surtout se disant « sociaux-démocrates ». La caste bureaucratique, comme le dit Michels[3] (104), s'intercale comme une paroi séparante entre les meneurs et la masse des partisans. En plus, la bureaucratie et les leaders disposent de la caisse du parti, leurs moyens d'action sont donc bien supérieurs à ceux des masses mêmes. L'initiative et la compétence deviennent une spécialité professionnelle des organes du parti tandis qu'aux masses incombent surtout les vertus passives de la discipline. Dans la propagande officielle des partis ouvriers reste valable le but originaire : la révolution dans le droit et les mœurs de la société ; ce but se maintient toujours dans la mentalité des masses, mais dans la pratique quotidienne l'impulsion directe aux actes est supplantée par une impulsion nouvelle, qui se matérialise dans la tendance de conservation de l'organisation même comme un but en soi. La bureaucratisation et dogmatisation du christianisme est, d'ailleurs, un exemple classique de ce fait.

1. (130) p. 274.
2. V. p. 512.
3. (104) cité par Reiwald (130) p. 331.

Les mouvements ouvriers aussi ont aujourd'hui besoin surtout de fonctionnaires expérimentés, de caissiers fidèles, d'orateurs adroits et des écrivains. Cette évolution dans la direction de la « technicité », dans un parti politique, dit Michels, est à mettre en relation avec le besoin qu'éprouvent les masses d'être guidées par des meneurs et de leur consacrer un culte.

Et nous terminerons cette *mise en accusation du marxisme* tel qu'il est aujourd'hui, par une boutade de Charles Plisnier (122) : « Les hommes qui ont longtemps cru juste une doctrine, ne consentent pas volontiers à voir qu'elle cesse de l'être. A l'encontre de ce qu'on dit souvent, ce ne sont point les doctrines vivantes qui nous mènent. Nous sommes menés par des mythes pourrissants. »

Dans un livre très remarqué, paru pendant la guerre aux États-Unis, « The Managerial Revolution, » Burnham (22) analyse la situation dans le monde, avec des concepts aussi neufs qu'inattendus. Il fait le *procès du régime capitaliste* dont il constate la course vers la chute, en se solidarisant avec l'analyse de Marx, mais réfute la thèse marxiste, selon laquelle la chute de ce régime devrait mener nécessairement à l'avènement du socialisme. Il constate que le capitalisme a donné naissance à deux classes, sans lesquelles il n'aurait pu exister. Ce sont : la classe ouvrière, d'un côté, et la classe des chefs techniques, au sens large du terme, englobant les administrateurs, spécialistes, ingénieurs en chef, organisateurs de la production, spécialistes de la propagande, bref, tous ceux qu'il désigne par le nom de « managers » ou *directeurs;* il dit, qu'en réalité, ce sont ces « directeurs » qui gagnent de plus en plus d'importance dans la production, s'assurent les postes de commande et deviennent une classe, consciente de ses fonctions et pouvoirs. Il dit qu'avec la chute du capitalisme, la révolution qui s'accomplit sous nos yeux, n'est pas la révolution sociale, attendue et prophétisée par les marxistes, mais la *Révolution « directoriale »*.

Selon Burnham, la classe ouvrière, malgré maintes occasions qui se sont offertes, pendant les dernières dizaines d'années, ne s'est pas montrée capable de prendre les rênes du pouvoir et de diriger les entreprises et les États. Pour lui l'U. R. S. S. n'est pas un État socialiste, mais un État directorial, où une nouvelle classe sociale de bureaucrates — on pourrait mieux dire technocrates — dirige toutes les activités de l'État. La même chose se manifeste, selon lui, aux États-Unis, où toutefois la lutte entre le capitalisme et la nouvelle classe des « directeurs » n'a pas encore abouti au stade où l'on trouve l'Union Soviétique.

« Les événements de Russie ont prouvé d'une manière concluante la fausseté de l'assertion que l'abolition de la propriété privée des instruments de production suffit à garantir l'établissement du socialisme. En fait, l'abolition de ces droits non seulement n'a pas garanti l'établissement du socialisme, mais elle n'a même pas laissé le pouvoir aux mains des ouvriers, qui, aujourd'hui, n'en détiennent aucun. » Burnham est impitoyable et incisif quand il dit : « La philosophie marxienne du matérialisme dialectique est allée rejoindre les autres spéculations métaphysiques démodées du XIXe siècle. »

Marx dans son analyse du processus capitaliste n'a pas prévu l'énorme progrès scientifique et technique de nos jours, son influence sur la production, avec les conséquences qui en découlent — industrialisation à l'échelle gigantesque, chômage des millions, trustisation — et il n'a pas envisagé, pour cette raison, l'avènement et l'importance sociale d'une vaste classe de fonctionnaires et des travailleurs des bureaux. Reiwald (130)[1] précise que par effet de l'organisation et de l'accroissement numérique énorme des masses impliquées dans l'industrie, et de l'augmentation de leur importance dans la vie politique et sociale, il s'est formée une bureaucratie aussi gargantuesque, qui a le contrôle d'organisation et de distribution de la production ; l'industrialisation de l'agriculture n'en fait pas d'exception. Et Max Weber[2] entrevoit qu'une bureaucratie une fois bien établie, s'avère comme une formation sociale extrêmement stable et coriace, difficile à démolir. « Elle est un facteur de puissance de tout premier ordre pour celui qui dispose de cet appareil bureaucratique. Là où la bureaucratisation de l'administration a pris pied, est créée une forme de relations de pouvoir pratiquement infrangible, car le fonctionnaire est lié indissolublement à son activité professionnelle par toute son existence matérielle et idéologique. C'est un mécanisme qui fonctionne automatiquement sans relâche. »

Ce qui caractérise, selon Burnham, la société directoriale, est que « le cadre économique dans lequel s'établira la domination sociale des directeurs, s'appuie sur la possession par l'État des instruments de production les plus importants ». Pour cette raison, l'économie directoriale pourrait être qualifiée d' « exploitation corporative », par opposition à l' « exploitation privée » du système capitaliste. « Du fait de cette structure économique, l'industrie n'a plus besoin de fonc-

1. (130) p. 13.
2. Cité par Reiwald (130) p. 519.

tionner en vue du profit. A l'aide d'une direction d'État centralisée, d'une monnaie dirigée, du monopole de commerce avec l'étranger, du travail obligatoire, de la fixation des prix et des salaires indépendamment de la libre concurrence, l'économie peut avoir d'autres buts que le profit. »

Selon Burnham, c'est une vraie classe, celle des « directeurs » : « La position sociale des directeurs, arc-boutés dans les bureaux, s'y défend à la fois contre les capitalistes et contre la pression des masses, incapables les uns et les autres d'agir efficacement sans les bureaux. »

En ce qui concerne la politique internationale des sociétés directoriales, Burnham prévoit qu'elles seront « et, en effet, le sont déjà aujourd'hui (E. U. et U. R. S. S.), en compétition pour la domination du monde » et il pense qu'une fois la structure de la société directoriale consolidée, sa phase directoriale (le totalitarisme) sera suivie d'une phase démocratique. Et voici pourquoi.

En centralisant et en coordinant l'économie, on est obligé de tenir compte de l'état d'esprit du peuple, des besoins des ouvriers et de la façon dont ils réagissent à l'égard de leur travail. Mais, comme le prouve, en particulier, la Russie, il est difficile, sous une dictature totalitaire, de connaître le véritable état d'esprit des gens : personne n'a le droit d'apporter une information objective, et le groupe dirigeant se trouve de plus en plus enclin à commettre des erreurs psychologiques, qui risquent de faire écrouler la machine sociale.

Une dose modérée de démocratie permet à la classe dirigeante d'être renseignée avec plus d'exactitude.

Les nations souveraines, en nombre relativement élevé, seront remplacées par un nombre relativement petit de « super-États » qui vont se partager le monde. Les super-États seront seuls souverains.

Enfin, Burnham croyait pouvoir prédire la formation, dans le système mondial, de trois super-États principaux, appuyés chacun sur l'une de trois zones d'industrie avancée : il les voyait dans les États-Unis, l'Allemagne et le Japon ; la Russie, selon lui[1], se scinderait en deux, la fraction occidentale gravitant autour de la base européenne et la fraction orientale se rattachant à la base asiatique. Dans l'avant-propos de l'édition française, écrite en 1946, Burnham admet son erreur et corrige sa prévision, en disant que les trois super-États se baseraient sur l'Europe, l'Asie et l'Amérique. L'Union Soviétique tendrait alors vers la domination d'un Empire eurasien unique.

1. Cela a été écrit en 1941.

Ce n'est pas la seule erreur dans les prévisions de Burnham, selon notre avis. Tout en reconnaissant ce qu'il y a de valable dans les idées de cet auteur, idées qui ont montré une manière de voir les choses originale et séduisante, par l'acuité de ses observations et la logique de ses déductions, nous croyons que son affirmation de la faillite de l'idée socialiste est trop excessive, quand il dit :

Si la plupart des gens avaient en effet envie de paix, d'abondance et de liberté ; et *si* ils *connaissaient* les moyens de les obtenir ; s'ils avaient assez de volonté, de courage, de force, d'intelligence et d'esprit de sacrifice pour employer ces moyens à ces fins, *alors* le monde organiserait sans doute la société de façon à réaliser la paix, l'abondance et la liberté. Mais rien, dans l'histoire passée et présente, ne prouve que ces trois conditions soient jamais remplies. Au contraire, le témoignage des analogies du passé et les circonstances présentes, montrent que les gens agiront, espéreront et se décideront de manière à aider à la révolution directoriale, qu'ils contribueront à la transition qui aboutira à la consolidation de la société directoriale.

Cette dernière critique, relative au « facteur humain », se réduit à une erreur plus générale : nous considérons les problèmes de l'histoire sous l'angle de nos espérances, au lieu de les comprendre comme les dicte la réalité.

De ces trois théories : le capitalisme va continuer ; le socialisme va être établi ; le capitalisme va se transformer en société directoriale, laquelle est l'hypothèse la plus probable? Étant donnés les témoignages d'ores et déjà à notre disposition, il est évident, à mon avis, que la théorie de la révolution directoriale est la plus probable[1].

Nous sommes d'accord avec Léon Blum, qui dans la préface à l'édition française du livre de Burnham dit : « Les régimes directoriaux de M. James Burnham, bien loin de constituer le type définitif vers lequel se dirigent les sociétés humaines, ne représenteraient au mieux qu'un « type intermédiaire », qu'une formule transitoire, qu'une étape passagère, dans le mouvement vers le socialisme. Je doute fort, pour ma part, qu'ils s'installent durablement et surtout qu'ils se généralisent. »

Là où nous ne sommes pas d'accord avec Léon Blum, c'est quand il suggère : « Pour transformer le régime directorial de M. James Burnham en régime socialiste, ce qui est nécessaire et suffisant est d'y introduire la démocratie. » La démocratie ne s'introduit pas, elle s'installe d'elle-même là où les conditions humaines, se manifestant par une structure biologique acquise dans le comportement des hommes, sont établies. Nous considérons aussi que le socialisme — cette forme humainement supérieure de la société — a un avenir et qu'il viendra quand même un jour, la société directoriale n'étant qu'une phase transitoire de l'évolution.

1. BURNHAM (22) p. 260.

La raison pour laquelle nous croyons en son avènement est essentiellement double : d'un côté, c'est le facteur de l'éducation active, donc rationnelle, antirobotisante, qui tend à l'épanouissement de la nature humaine dans le cadre et en pleine harmonie avec les exigences morales de la vie sociale, comme elles nous sont révélées par la science. L'autre facteur conditionnant la marche vers le socialisme, nous le voyons dans la diffusion grandissante de l'idée mondialiste, donc sociale à l'échelle la plus vaste : elle existe, elle s'insinue dans la mentalité des hommes, elle crée le mythe du Monde Uni, de l'Homme Nouveau dans un Monde Nouveau, elle est capable d'enthousiasmer les jeunes. Léon Blum termine sa préface par une phrase à laquelle nous ne pouvons qu'applaudir, tout en espérant qu'elle contient une vérité. Il dit : « Peut-être, dans cette Russie Soviétique que M. James Burnham considère comme le modèle anticipé des régimes directoriaux, cette transplantation a-t-elle commencé à notre insu. »

Le pessimisme politique de Burnham contrastant avec les idées claires, qui l'ont amené à établir sa théorie du managérisme, devient compréhensible, si on suit l'évolution politico-littéraire ultérieure de cet écrivain : dans ses deux livres qui ont paru les dernières années, on le voit engagé dans la direction des idées non seulement réactionnaires, mais nettement fascistes.

Un autre facteur conditionnant la situation mondiale actuelle, est celui de l'antagonisme entre les deux hémisphères du monde — *l'Est et l'Ouest.* Vers la fin du siècle précédent, le « péril jaune » a été déjà un slogan dont se servaient les colonialistes pour justifier leurs velléités de conquête et d'exploitation des peuples asiatiques. Guillaume II se plaisait à prendre l'attitude d'un paladin de la coalition européenne du temps du soulèvement des Boxers en Chine. Lénine, avec sa perspicacité géniale, a entrevu clairement l'avenir et l'influence énorme que devait exercer sur le *réveil de l'Orient* la Révolution russe. Dans son testament politique il recommande à ses successeurs à la tête de l'État soviétique, de concentrer leur attention dans cette direction. Il escomptait l'énorme appui qui pouvait venir de ce côté pour la réussite définitive de l'expérience gigantesque entre-

prise par lui. L'histoire lui a déjà donné raison : les deux guerres mondiales ont accéléré le processus inéluctable de l'émancipation des deux masses principales d'agglomérations asiatiques : l'Inde et la Chine et d'autres pays de l'Asie gravitant autour d'elles : Corée, Indochine, Malaisie, Indonésie.

Du point de vue de la fonction « propagande », comme facteur important des mouvements révolutionnaires des masses, qui nous intéresse spécialement dans cet ouvrage, il faut souligner le caractère différent qu'a pris cette fonction en Orient, surtout dans l'*Inde*, où le mouvement populaire, qui a abouti à l'indépendance totale de ce pays, s'est déroulé sous l'impulsion de Gandhi : on sait que sa campagne de « non-violence » a été le facteur déterminant de la réussite de la Révolution indienne. Ceci s'explique, à notre avis, par le jeu de plusieurs éléments dans ce mouvement : la culture millénaire de ce pays, travaillée par le bouddhisme, une mystique de caractère paisible, la faiblesse organique des populations, extrêmement nombreuses et donc sous-alimentées, vivant dans la misère et dans des conditions antihygiéniques, conditionnant une haute mortalité, la configuration du territoire, protégé contre les invasions par des barrières montagneuses infranchissables : tout cela concourait à l'affaiblissement, presque à l'élimination, dans le comportement des masses, des facteurs excitants ayant trait à la pulsion agressive.

Ensuite, la domination anglaise, moins brutale, en général, que celle des autres nations colonisatrices, a favorisé l'avènement des couches intellectuelles autochtones dont l'ascendant sur les populations, secondé par une philosophie hautement moralisatrice, était, naturellement, excellemment propice à l'élaboration des tendances pacifiques dans les grandes masses du peuple. Enfin, la personnalité du prophète, Gandhi, d'un côté, enracinée profondément dans le magma populaire, d'autre part connaissant à fond les particularités et les défauts de la civilisation occidentale, ont contribué grandement au caractère de la mentalité des populations hindoues. Et c'est ainsi que la propagande originale et surprenante pour l'Européen, exercée et portant des fruits dans l'Inde, a pu unifier ces populations, et aboutir à des résultats qui ont culminé dans l'émancipation du joug étranger. Fidèle à ces principes, l'Inde joue actuellement un rôle apaisant et pacificateur dans la tourmente de la situation mondiale menaçante, comme le témoignent les initiatives opiniâtres de son premier Nehru et de ses représentants à l'O. N. U. pour liquider équitablement la guerre coréenne.

L'autre grand pays asiatique, la *Chine*, a aussi bouleversé la situation mondiale et étonné le monde par la réussite de la révolution communiste, victorieuse après des années de luttes contre le chaos de la guerre civile et l'incapacité des éléments dirigeants bourgeois de Tchang-Kaï-Chek de maîtriser la misère et les souffrances de sa population de presque 500 millions d'âmes. Dans le redressement de ce pays les méthodes russes de propagande ont joué un rôle décisif et c'est précisément l'exploitation de la pulsion n° 1, agressive, qui en a fourni la base, associée à la satisfaction de la pulsion n° 2, alimentaire, réglant les aspirations de la paysannerie chinoise, déchirée par les luttes intestines et la misère qui en résultait.

Le rôle et le prestige de ce grand homme d'État chinois, qui est en même temps stratège, philosophe et poète, Mao-Tse-Toung, est immense. Habilement agencée, cette propagande a réussi à unir et dresser victorieusement les masses contre leurs oppresseurs autochtones et les parasites colonialistes du dehors, pour lesquels ces masses constituaient, pendant des siècles, un élément d'exploitation dévergondée et d'enrichissement. La réussite de la Révolution communiste chinoise et sa politique d'union avec l'U. R. S. S., a porté un coup irréparable aux velléités expansionistes et dominatrices des États-Unis, les évinçant du plus grand pays de l'Extrême-Orient convoité par leur impérialisme capitaliste.

L'obstination des dirigeants des États-Unis d'empêcher que la Chine populaire victorieuse, qui unit aujourd'hui la masse de 500 millions, siège à l'O. N. U., et la prétention de vouloir y voir Tchang-Kaï-Chek, chassé par le peuple et ne contrôlant que l'île de Formose sous la protection des canons de la flotte américaine, caractérise la situation de fait actuelle, source de la tension entre l'Est et l'Ouest.

Domenach (45) souligne que le passage de la Chine au communisme a été amené davantage par la propagande que par les divisions de Mao-Tse-Toung. En s'inspirant de l'exemple russe, les Chinois se sont servis de la propagande dans les deux buts : d'un côté, pour battre leurs adversaires, et unifier la Chine, et de l'autre, pour édifier un nouvel État rationnel, donc fort : ils ont adopté le principe de la création de « prototypes » dans l'édification socialiste : ainsi la réforme agraire a pu progresser par la contagion de l'exemple concret. Domenach explique[1] : « la terre est mise en commun dans un village et cultivée par un groupe de travailleurs

1. (45) p. 29.

particulièrement convaincus et éduqués; les paysans des alentours viennent voir et se rendent compte peu à peu des avantages de cette solution. »

Dans les derniers mois, la communauté d'intérêts et d'idées de l'U. R. S. S. et des pays de l'Extrême-Orient, efficacement soutenue par une propagande et une politique habile du côté soviétique, et, d'autre part, par une maladresse extrême, se manifestant dans la politique de provocation et de brimades envers la Chine populaire, exercée par les États-Unis, par leur ingérence militaire dans la vie des peuples de l'Extrême Orient, sous forme de la guerre de Corée, du soutien des régimes, corrompus et discrédités auprès des masses populaires, de Tchang-Kaï-Chek en Chine, et de Syngman Rhee en Corée, ont été les facteurs décisifs, qui ont soudé l'Est en un bloc formidable par son étendue et sa population, et l'opposent actuellement à l'Ouest atlantique, causant le malaise général dans le monde devant les possibilités d'un conflit dont l'extrême gravité pour l'ensemble du genre humain, n'échappe plus à personne.

Encore un facteur de première importance dans la situation politique actuelle : c'est *l'ascension inouïe de l'État Soviétique.* Que sont loin aujourd'hui les premières années après la Révolution d'octobre 1917, où, désemparée par la suite de la première guerre mondiale, la chute du tsarisme, les misères de sa population de 160 millions, l'U. R. S. S. se débattait dans les convulsions de la guerre civile et l'intervention militaire étrangère, l'effroyable famine, au milieu d'une désorganisation complète de tous ses mécanismes d'État. Le génie et la tenacité incroyable de Lénine finirent par avoir raison de tous ces handicaps, qui faisaient du jeune État soviétique l'objet de convoitise de ses voisins et des grands États capitalistes sortis victorieux de la guerre. Vaincus tous les dangers imminents extérieurs, s'assurant le concours des masses ouvrières et rurales dont les intérêts immédiats furent assouvis de premier abord, planifiant les actions de construction étatique et économique à long terme, avec une perspicacité et une méthode surprenante, laissant de côté tous les scrupules, créant une force défensive énorme, munie de toutes les techniques modernes et se basant sur une industrie nouvelle, prospectée à échelle grandiose, créant enfin les cadres intellectuels nouveaux de toutes pièces, et indispensables à la réalisation des plans gigantesques du nouvel État, les successeurs de Lénine, et en premier lieu Staline, assurèrent à leur pays une vitesse record d'évolution ascendante.

La période entre les deux guerres vit un vrai miracle

s'accomplir devant les yeux d'un monde étonné. Il est vrai que le régime de fer, de discipline imposée souvent par des procédés difficilement acceptables pour les peuples de l'Occident, la propagande effrénée de la nécessité de sacrifices, martelée dans l'esprit des masses et leur arrachant leur consentement, facilitaient grandement la tâche des dirigeants soviétiques. Les fruits de ces efforts ne tardèrent pas à se manifester dans la guerre imposée par Hitler. Ces effets terrassèrent ce dernier et causèrent la plus grande surprise du monde entier. La discipline de fer, à laquelle était soumise l'armée rouge, n'était en rien inférieure à la « discipline de cadavre » proverbiale de l'armée allemande, avec cette différence, toutefois, que les effectifs russes étaient continuellement soumis aux influences psychiques, de telle sorte, qu'au moment décisif, leur potentiel combatif pût être monté au plus haut degré.

Une question capitale se pose aussitôt : comment ce relèvement prodigieux fut possible? On savait que la disproportion entre les intellectuels et les masses populaires était en Russie tsariste extrêmement marquée, on sait aussi que dans la guerre civile qui suivit la Révolution de 1917, ce sont précisément les cadres intellectuels qui ont été décimés, soit par le fait qu'ils ont, en grande partie, fait cause commune avec les ennemis de la Révolution victorieuse, soit par le fait de leur émigration à l'étranger. D'autre part, le relèvement ne saurait se faire sans les *cadres intellectuels.* La réponse a été donnée par l'histoire dans une direction aussi inattendue que hardie : le nouvel État a formé ces cadres dans un temps record et d'une manière fort originale. Il est vrai que, ayant vaincu ses ennemis et à l'abri de toute agression extérieure, grâce à son espace immense et ses frontières peu accessibles, il pouvait le faire en toute sécurité.

Voilà comment a procédé Lénine. Dans toutes les usines du pays, les meilleurs jeunes ouvriers, les plus robustes, les plus intelligents et les plus sûrs, c'est-à-dire qui ont excellé dans la guerre civile par leur attachement aux idées de la Révolution, furent choisis par leurs camarades et envoyés dans les universités, où on organisa pour eux des facultés spéciales, nommées les *rabfaks* (facultés ouvrières), où ils furent instruits sommairement et ensuite versés dans les facultés régulières. Ainsi en peu d'années toute une armée de forces intellectuelles fraîches et vigoureuses fut créée, qui devint le fondement pour la construction de tous les rouages du nouvel État. Aujourd'hui cette nouvelle « intelligentsia » se compte par millions.

Un autre facteur décisif de ce relèvement fut l'emploi mas-

sif et méthodique de la propagande dans tous les domaines de la vie sociale, pour stimuler les efforts et augmenter le rendement du travail. Il suffirait de dire que même aux examens de maturité (équivalents au bachot en France) à Moscou deux sujets sur trois étaient encore dernièrement des thèmes de propagande[1]. Ce qui est bien caractéristique pour la *propagande en U. R. S. S.*, est son uniformité : il y a des journaux pour chaque région et chaque profession. Ils disent tous la même chose, sanctionnée par les organismes centraux, mais ils la disent de façon appropriée aux diverses mentalités[2] ; d'autre part, la propagande n'a jamais un caractère fortuit : elle est toujours accompagnée de données informatives, qui toutefois — il faut dire carrément les choses comme elles le sont — ne sont pas toujours objectives, mais parfois « coiffées », tendancieuses. D'ailleurs, cela ne veut pas dire du tout que l'information de ce côté-ci du « rideau de fer » soit immaculée : on vit, hélas, — c'est la réalité — en période de « guerre froide ».

Enfin, encore un facteur est responsable de la réussite du relèvement extraordinaire de l'U. R. S. S. : c'est que dans la propagande il est fait toujours *appel à la pulsion n° 1 ou combative* — la plus efficace, comme nous l'avons déjà constaté — qui primait et prime encore aujourd'hui toutes les autres : là tout est considéré à travers les lunettes de bataille : on répand l'instruction dans les couches populaires — c'est la « bataille contre l'analphabétisme » ; on procède aux travaux de semailles — c'est la « bataille pour le pain » ; on édifie l'industrie — c'est la « bataille pour le plan quinquennal ». Tout un jargon spécial, emprunté à l'art militaire et qui est employé à tout moment dans l'œuvre constructive de l'État. Domenach (45) rapporte une phrase de Sorel, qui peut être employée très bien à ce qu'on voit actuellement à cet égard en Russie Nouvelle : « Les hommes qui participent aux grands mouvements sociaux, se représentent leur action sous forme d'images de bataille assurant le triomphe de leur cause, » et il ajoute : « Ces mythes qui touchent au plus profond de l'inconscient humain, sont des représentations idéales et irrationnelles liées au combat ; ils possèdent sur la masse une puissante valeur dynamogénique et cohésive[3]. »

Ceci est aussi la raison pour laquelle les grandes *manifestations populaires en U. R. S. S.*, même sportives, assument

1. Domenach (45) p. 31.
2. *Ibid.*, p. 27.
3. (45) p. 20.



Fig. 18.
Parade des sports à Moscou.

un caractère où les exhibitions gymniques et esthétiques sont liées aux défilés militaires sur la Place Rouge à Moscou. Il faut pourtant dire que là réside un certain danger : peu à peu, dans les masses humaines participant à ces « parades » en acteurs ou en spectateurs, alléchés aussi par des formes où l'esthétisme atteint des sommets de beauté et fait vibrer les âmes d'enthousiasme, pourrait surgir peut-être le vieil instinct guerrier, qui — en tant que pulsion biologique élémentaire — ne pouvant être extirpé de l'inconscient humain, doit en tout cas être dévié et sublimé pour qu'il ne devienne pas un stimulant pour un ultime carnage de l'humanité entière. Heureusement, les masses populaires russes, foncièrement pacifiques, se prêtent mal à une politique agressive. D'ailleurs, il est intéressant d'attirer encore l'attention sur ces exhibitions de masse en U. R. S. S. du point de vue de principes propagandistes, y employés.

On voit, par exemple, que dans la réalisation de la *Parade des sports* à Moscou (fig. 18) il est fait appel aux quatre pulsions de base dont nous avons parlé dans ce livre. Ainsi le défilé des détachements des sportifs des écoles militaires dans leurs uniformes et les armes à la main, ou des sportifs caucasiens exécutant des évolutions d'adresse avec leurs sabres ou poignards, touchent, naturellement, la pulsion combative (nº 1). Les cohortes de jeunes ouvriers, splendides spécimens humains exhalant la santé, avec leurs instruments de travail, marchant d'un air tranquille et conscient de leur force, évoquent la pulsion matérielle-nutritive (nº 2) ; les groupes de jeunes filles, radieuses de beauté, de souplesse et d'entrain, dans des costumes qui font ressortir avantageusement tout le charme de leurs corps juvéniles, plongent les âmes des spectateurs dans un état d'admiration et d'extase (pulsion nº 3 — sexuelle) ; enfin, les groupes ethniques des sportifs de toutes les nationalités, composant la vaste Union, dans leurs costumes nationaux en soie et velours, scintillants de toutes les couleurs et d'innombrables éclats — une symphonie de beauté et de fraternité humaine, qui fait appel à la pulsion nº 4, que nous avons nommée celle de l'amitié ou parentale.

Le fait est qu'aujourd'hui la puissance de l'U. R. S. S, en pleine communauté d'idées et d'intérêts avec la Chine et les autres peuples de l'Asie en voie d'émancipation totale de la tutelle de l'Occident, forme un bloc opposé au bloc atlantique, créé par les appréhensions, sous les auspices et sous la domination effective des États-Unis. Les antagonismes politique, ethnique, économique, culturel, s'exacerbent, sous l'influence de plus en plus grandissante d'une propagande

puissante et envenimée, l'arme, psychique par excellence, de la *guerre froide* actuelle, et créent cet état d'instabilité et d'insécurité, qui s'est emparé du monde angoissé et le pousse vers la catastrophe. Du côté du bloc de l'Est, il y a, naturellement, la tendance d'exploiter au maximum les avantages dont il dispose à l'heure actuelle — faiblesse militaire du bloc opposé, son impréparation, les divergences au sein de la communauté atlantique, et il est tout naturel que ce bloc, ayant ses propres buts, aspire à les réaliser. C'est aussi un fait patent, que ces buts ne coïncident pas avec ceux du bloc opposé, ou plutôt avec les buts de la politique faite par les couches dirigeantes actuelles de ce dernier. Mais tout en poursuivant des buts politiques différents de ceux de l'Ouest, les États du bloc de l'Est n'ont aucun intérêt à s'aventurer dans une guerre, se rendent parfaitement compte, comme, d'ailleurs, s'en rendent compte aussi les populations et les gouvernements occidentaux, qu'une troisième guerre mondiale serait non seulement un risque terrible, un crime envers l'humanité tout entière, mais une bêtise majeure — la guerre ne paie plus : vainqueurs et vaincus en souffrent plus qu'il n'en bénéficient. Aujourd'hui, le danger de guerre ne réside plus dans un dessein guerrier, mais plutôt dans le fait qu'en s'armant à outrance, ou en menant la *guerre froide*, qui crée une atmosphère de plus en plus échauffée et mal contrôlée du côté affectif, on s'expose à des accidents : « les fusils » peuvent « partir d'eux-mêmes ». Pour la guerre à dessein, il n'y a qu'une possibilité — et qui serait logique — c'est la « guerre préventive », mais l'idée de celle-ci est heureusement l'apanage d'un très petit nombre de fous, à imagination criminelle : elle est de temps à autre émise aux États-Unis par quelque journaliste en quête de sensationnel ou par tel ou tel sénateur fougueux et irresponsable, mais elle a été toujours condamnée en termes non équivoques par les dirigeants responsables : le président Truman, Dean Acheson et les chefs militaires, comme Eisenhower et Marshall.

Mais, par contre, dans les milieux occidentaux, on rencontre parfois — jetée comme argument dans la « guerre froide » — une accusation de l'U. R. S. S., causée par la méfiance, de vouloir la guerre et pour cela, de la préparer. On parle directement d'un *danger russe*. Un tel danger, est, selon nous, *purement fictif*, car il ne repose pas sur un raisonnement logique. Ce dernier nous dit clairement qu'une nouvelle guerre mondiale serait non seulement une calamité pour l'U. R. S. S., comme pour le monde entier, mais serait encore une ineptie pour l'U. R. S. S. même. En effet, la deuxième guerre mondiale, a causé des pertes et des destructions énormes pour l'U. R. S. S. que cette dernière est en train de réparer, ce qui, dans une aventure guerrière, serait stoppé et, vu les nouvelles dévastations encore plus terrifiantes, prolongé pour des dizaines d'années, en arrêtant tous les plans constructifs et profitables à ses populations, impatientes de pouvoir vivre comme tout le monde. Mais, vouloir la guerre serait, en plus, une colossale ineptie pour la Russie, parce qu'elle risquerait tout pour rien : elle n'a aucune nécessité de vouloir accélérer un processus historique inéluctable, elle n'a qu'à attendre : l'évolution de la situation dans le monde joue pour elle. On ne veut pas comprendre, à l'Ouest, la signification des événements historiques : on ne réalise pas qu'on a devant soi la répétition du phénomène observé après 1789. Les idées de la Grande Révolution Française se répandaient de par le monde et rien ne pouvait arrêter leur diffusion. Le même fait se vérifie maintenant sous nos yeux : les idées de la grande Révolution Russe de 1917 déferlent sur le monde et surtout à l'Est, et rien ne peut entraver leur diffusion. Ceci est clair aussi pour les dirigeants de l'U. R. S. S., et ils n'ont qu'à attendre : le temps joue pour eux et il serait insensé de risquer de gâcher tout par une impatience injustifiée.

Le troisième élément qui a pris une grande importance depuis les deux guerres mondiales, est l'idée de la *Société des Nations* (S. D. N.) après la première, et de l'*Organisation des Nations Unies* (O. N. U.) après la seconde. Toute la politique européenne et mondiale pendant cette période, tourne autour de cela. L'idée magnifique, l'idée humaine, par excellence, a été gâchée pourtant dès sa naissance. Le fait que la grande vaincue, l'Allemagne, ne fut pas admise à la S. D. N., que l'Amérique du Nord s'en est écartée, que cette institution était le lieu où, au début, on tramait de tracer un « cordon sanitaire » autour de la Russie soviétique — tous ces faits ont diminué la valeur morale et pratique de la S. D. N. Il est vrai que vint ensuite une période où, par les efforts des vrais démocrates, français surtout, le prestige de la S. D. N. a pu être relevé. L'Allemagne de Weimar y entra, la Russie soviétique apporta aussi un concours loyal à l'institution de Genève ; on a pu croire un instant qu'un travail constructif allait s'accomplir. L'illusion ne tarda point à se dissiper. Le premier coup terrible fut porté à la S. D. N., lors de la première agression japonaise contre la Chine à propos de la Mandchourie ; c'est alors que le caractère bureaucratique et pusillanime de cette institution se fit jour :

on hésitait, on perdait du temps en palabres, on soupçonnait les uns, on cherchait à discréditer les autres... Depuis lors, l'institution alla en déclinant. Les dictateurs fascistes firent de leur mieux pour détruire toute possibilité d'entente, ce qui était parfaitement logique de leur part. Il fallait s'y attendre ; mais les démocraties, au lieu de répondre avec fermeté aux provocations, au sein même de la S. D. N., ne firent rien, tergiversèrent, prirent des attitudes équivoques, perdirent un à un le concours des petites nations ; le coup de grâce pour la S. D. N. fut, naturellement, la deuxième guerre mondiale, qui la disloqua définitivement. On revint à la politique des alliances militaires. Du moment qu'on a laissé faire aux fascismes leur jeu, la chose s'imposait.

Vint ensuite l'O. N. U. Dans l'euphorie générale, qui régna les premiers mois après la victoire, on a espéré que la communauté des Nations pourrait cette fois-ci se consolider et devenir un puissant facteur de pacification dans le monde et de la coopération internationale. Mais bientôt on devait s'apercevoir que ces espoirs étaient vains.

Roger Céré (25), dans un opuscule consacré à la deuxième guerre mondiale, expose bien la situation réelle, créée par les erreurs commises dans la construction de cette institution. Il dit notamment : « l'O. N. U., administre la Paix ; elle n'en établit pas les contrats. Cette tâche a été entreprise par les Trois Grands. Ce sont eux qui se sont arrogé la responsabilité d'établir les statuts des États vaincus. Ils ont commencé de le faire dans les conférences de Yalta, en février 1945, puis de Potsdam, en juillet suivant. Le système des Trois, auquel la Chine et la France ont été adjointes par la suite, coexiste donc avec l'O. N. U. Chacun des Trois Grands poursuit sa politique, en la justifiant par son rôle pendant la guerre et en l'appuyant sur ses forces militaires, économiques et démographiques. Le système des Trois est aussi celui de la paix armée.

« La situation internationale, à la fin des hostilités, est donc une sorte de conjonction des systèmes successifs que l'on a utilisés au cours de l'histoire pour essayer de maintenir la paix. Le système des Trois Grands est une renaissance du Directoire européen de 1815, la paix armée renouvelle la période de 1871 à 1914, enfin l'O. N. U. reprend, sur des bases plus solides, il est vrai, la tentative de la S. D. N. de 1919. C'est de cet assemblage contradictoire que naît la confusion dans laquelle s'ouvre la difficile période de la construction de la paix. »

Au cours des années, *le rôle et le prestige de l'O. N. U. allaient de plus en plus en s'affaiblissant* : elle est devenue

simplement un organe de soutien de la politique des E. U. : comme ceux-ci accordent à la plupart des pays représentés, l'aide financière pour leur relèvement après la guerre — plan Marshall —, ces derniers n'osent pas s'affirmer indépendants et votent en bloc contre toutes les propositions des pays du bloc de l'Est. D'autre part, le droit de veto, qui est devenu le seul moyen pour l'U. R. S. S. de faire valoir ses droits et ses aspirations, entrave sérieusement l'activité de l'O. N. U., d'autant plus qu'un emploi fréquent (55 fois au cours de 5 années), et parfois peut-être abusif de ce droit, contribue à l'établissement d'une atmosphère de méfiance et d'hostilité au sein même de l'O. N. U. Le fait de vouloir traiter les questions d'Extrême-Orient, tout en écartant la Chine populaire victorieuse de l'O. N. U., et en permettant aux États-Unis de mener en Corée une guerre au nom de l'O. N. U., en transformant le pays entier en une terre « dévastée, brûlée, anéantie à seule fin de prouver les bienfaits de la démocratie[1] », n'est pas une activité qui plaiderait pour le prestige de l'O. N. U., comme aussi l'autre fait, consistant en ce que certains autres pays importants, comme l'Allemagne, l'Italie, le Japon, la Roumanie, la Bulgarie, la Hongrie, continuent à rester hors de l'O. N. U. Enfin, à la rigueur, on peut accepter l'argument, présenté par ceux qui critiquent la structure de l'O. N. U., et voient sa faiblesse précisément dans une tare congénitale. Ils disent, non sans raison : « la tendance démocratique, dans les pays parlementaires, est de formuler les lois électorales de sorte que les votes soient répartis en fonction du nombre des votants, donc selon le principe d'une représentation proportionnelle : les circonscriptions élisent les députés en proportion du nombre de ceux ayant droit de vote, et si on vote selon les listes présentées par les partis, le nombre des élus est proportionnel aux votes émis en faveur des listes : ceci garantit que pas une seule voix ne se perd et que tous les citoyens ont des droits égaux. »

Or, dans la pratique de la communauté des Nations, comme elle est réalisée à l'O. N. U., on voit siéger des délégués de toutes petites nations à côté d'autres, énormes, avec le même droit de vote, ce qui fausse absolument la valeur des délibérations votées : ainsi, les intérêts des grandes communautés ont beaucoup moins de chances d'être sauvegardés que celles des petits États. Il serait tout naturel que le nombre des représentants de chaque État soit proportionnel à sa population ou que le « poids » du vote des délégués

1. Marcel Gimont (63) dans « Combat » du 6 janvier 1951.

soit différent et corresponde à la population représentée.

Le résultat de toute cette situation est que l'O. N. U., au lieu d'être un organisme réfléchissant exactement, et en concordance avec le principe démocratique, la structure et les intérêts de toute la population du globe et servant à apaiser les conflits inévitables et de trouver des solutions pacifiques à tous les différends, devient un lieu de toutes espèces de machinations de politiques égoïstes des puissants, ou simplement une chaire pour déclamations futiles ou propagandes partisanes, et se montre pour cette raison impuissante dans sa tâche la plus importante de pacification. Elle peut même devenir un organe précipitant le dénouement malheureux des conflits.

Comme conséquence logique de l'ineptie de l'organisation pour la paix, on assiste au retour de la *course aux armements* et même à une échelle jamais rêvée : ce ne sont plus des millions, mais des milliards et même des dizaines de milliards de dollars, qui sont jetés dans le gouffre avec le fallacieux raisonnement qu'on veut s'armer « pour ne pas faire la guerre », pour effrayer l'adversaire présumé, qui, d'ailleurs, n'est aujourd'hui qu'un seul : l' U. R. S. S. Alors on veut l'égaler en matière des forces armées (la situation réelle d'aujourd'hui est de 10 divisions américaines et 15 de tous les autres sur pied de guerre vis-à-vis de 350 divisions rouges !) ; on tient à atteindre un soi-disant « équilibre » des forces qui devrait, selon la « logique » des « politiciens-généraux », faire réfléchir cet adversaire présumé avant de se lancer dans une « aventure impérialiste ». Comme si cet adversaire, en voyant l'autre s'armer, restera inactif et comme s'il ne savait pas encore que son avantage réside dans le nombre : sa population avec ses satellites et avec les masses de son allié chinois dépassant plusieurs fois les effectifs de la population de l'Union atlantique. Enfin, l'U. R. S. S. sait encore qu'en fin de compte c'est le facteur humain qui décide de la lutte, soit par le nombre (la guerre de Corée en dit long à cet égard), soit par le prix auquel est taxée la vie dans les deux camps (la morale n'intervient pas dans cette conception).

D'autre part, tout en s'élançant dans l'aventure de l'armement à outrance, on oublie que l'histoire a montré que la paix armée ne paye pas. Elle ne diminue pas, mais, au contraire, elle augmente les chances de guerre : une fois les forces armées établies, la tentation peut souvent être grande d'en user à un moment propice.

En réalité, les choses sont plus simples : il est assez facile de déceler l'existence de ressorts d'ordre plus matériel. En s'armant, on donne du travail à son industrie, on résorbe

le chômage menaçant, on trouve un emploi à la jeunesse désœuvrée et inquiète. Le cas échéant, c'est une suppression de bouches inutiles dans une économie de production techniquement mieux agencée. Enfin — et qui le sait? — la guerre ouvrirait de nouveaux débouchés à la propre production ; dans tous les cas, elle donnerait, par la suite, des années de travail pour la reconstruction.

L'analyse de la situation actuelle dans le monde, à la lumière des faits énoncés et des facteurs discutés dans ce livre, mène à la conclusion, qu'après la fin de la deuxième guerre mondiale, on vit sous le signe de deux facteurs capitaux, qui ont la même origine — la peur, la *Grande Peur Universelle*. D'un côté, c'est la peur de la guerre qui s'annonce comme la plus terrible qu'on pourrait s'imaginer — celle de la *bombe atomique;* de l'autre, la peur qui est à la base de méthodes actuelles de gouvernement : *le viol psychique des masses.*

Ceci résulte du fait que les bombes de Hiroshima et de Nagasaki, causant, d'un seul coup, l'une la mort de presque 100 000 habitants de cette ville, et l'autre de 40 000, ont été jetées sur ces deux villes quand la guerre tirait à sa fin et le Japon déjà à genoux. De sorte que Blackett (17), dans son livre *Conséquences politiques et militaires de la bombe atomique* dit : « L'emploi de la bombe n'a pas été tant le dernier acte de la deuxième guerre mondiale, mais plutôt le premier acte de la guerre froide diplomatique avec l'U. R. S. S. », donc un acte de propagande menaçante — en nos termes, de « viol psychique » à échelle mondiale.

La presse et la radio ont diffusé les données sur les effets de ces terribles engins comme une traînée de poudre, en provoquant partout l'horreur et l'angoisse.

Avec la bombe atomique, le monde est entré dans une ère nouvelle, du point de vue technique, économique, politique et même moral, plus révolutionnaire que celles caractérisées par les découvertes de la machine à vapeur et du moteur électrique.

La révolution technique consiste en ce que l'énergie libérée dans l'explosion d'une bombe atomique est trois millions de fois supérieure à la quantité d'énergie, obtenue par la combustion du même poids de charbon.

La révolution dans l'art militaire repose sur la force de destruction inimaginable de la bombe. Tandis que l'explosion d'un projectile le plus puissant à l'heure présente, exerce son action à l'échelle d'une maison ou d'un pâté de maisons, le rayon d'action de la déflagration atomique, de l'année 1945,

est de deux kilomètres environ. Une chaleur intense, atteignant des milliers de degrés, est dégagée en même temps; le tout est suivi de la formation immédiate d'une grande quantité de poisons radioactifs, qui peuvent rendre inhabitables pendant plusieurs mois, les zones atteintes.

La révolution économique viendra de l'abondance et du coût réduit de la production d'énergie : la question des salaires et du pouvoir d'achat des travailleurs, sera facilement résolue, la vie dans l'abondance devenant alors possible pour de très larges couches de la population.

La révolution politique est caractérisée par le fait que la production de l'énergie atomique devenant un élément de puissance et donc facteur possible de pression diplomatique, le désir de conserver le secret des procédés de fabrication des armes atomiques influencera grandement l'équilibre des forces. Il est déjà très symptomatique que dans la commission de l'O. N. U., chargée d'étudier le problème atomique, des divergences très profondes entre les deux protagonistes — E. U. et U. R. S. S. — se font jour et empêchent le travail utile dans la commission. Des divergences les plus aiguës et difficiles à concilier, sont celles concernant le contrôle atomique international : le plan américain[1] propose que « toutes les étapes atomiques dangereuses (du point de vue de la facilité de fabrication des armes atomiques) soient soustraites à la compétence des États et confiées à une autorité internationale. Ce serait un échantillon de gouvernement mondial dans une affaire de portée mondiale. Des inspecteurs internationaux auraient pour mission de déceler les activités clandestines[2] ». Cette limitation des droits de souveraineté nationale n'est pas acceptée par l'U. R. S. S. Par contre, sa thèse soutient l'idée de la mise hors la loi de l'arme atomique, comme condition initiale, de destruction du stock de bombes et d'un contrôle limité à des inspections périodiques.

Puis, « un pays soucieux de n'être pas mis hors de combat, dès les premières heures d'une guerre, doit avoir au préalable dispersé ses centres vitaux, seule mesure de défense passive concevable. Un tel programme ne saurait s'accomplir suivant les méthodes capitalistes et de libre entreprise. L'intervention de l'État et sans doute sa contrainte, en seraient les conditions nécessaires. Dans un pays aussi centralisé que les États-Unis, le programme ne pourrait s'accomplir, sans que soient engagées des dépenses hors de proportion avec

1. B. Goldschmidt (64).
2. *Ibid.*, p. 11.

les ressources normales du budget (ces dépenses ont été estimées à 300 milliards de dollars) qui nécessairement entraîneraient des répercussions sociales[1] ». Un état d'anxiété, qui paralyse toutes les entreprises d'une certaine envergure, résulte de tous ces faits, divulgués et commentés partout dans d'innombrables écrits, conférences, émissions radiophoniques et discussions : on vit sur un volcan psychologique.

Nous avons déjà parlé, tout le long de cet ouvrage, de l'autre facteur caractérisant notre temps — le viol psychique. Aujourd'hui, le viol psychique des masses est sur le point de devenir une arme d'une extrême puissance et épouvantablement dangereuse. Les découvertes scientifiques récentes contribuent à ce danger dans une mesure jusqu'alors insoupçonnée même dans ce domaine. C'est la télévision qui menace de devenir un véhicule terrible du viol psychique. Le psychologue américain Douglas Watson est parvenu à construire un appareil, dénommé l' « hypnodisque », qui permet de suggestionner des millions d'êtres humains par une sorte de « téléhypnose ». Il a pu constater que si on transmet par télévision l'image d'une spirale mouvante, les spectateurs tombent assez rapidement dans un état de passivité somnolente qui s'apparente à l'hypnose. On conçoit facilement que c'est une voie pour réaliser des suggestions dans les grandes masses.

Ainsi, l'idée nous peut être familière maintenant que les deux grandes peurs se rencontrent, se complètent, de sorte qu'on peut dire aujourd'hui que le monde est « violé psychiquement au moyen de la bombe atomique », qui devient une obsession, une excitation déclenchant le réflexe conditionné collectif de la peur.

Ainsi, le monde vit actuellement dans l'angoisse des horreurs d'une *guerre atomique* éventuelle. A mesure que le temps progresse, il s'habitue à l'idée de sa fatalité, ou plutôt subit la préparation psychologique à la guerre, faite par la presse, la radio, le cinéma, les discours, les déclarations et les agissements des politiciens responsables, les échecs de leurs conciliabules sous forme de conférences internationales, enfin, par toutes les péripéties de la « guerre froide » qui bat son plein. En réalité, cette « guerre froide » se substitue à la guerre réelle, comme cette dernière nourrissait déjà en 1939 la « guerre des nerfs » et, comme le dit justement Domenach (45)[2], « la propagande actuelle c'est la guerre poursuivie par d'autres moyens ».

1. *Ibid.*, p. 9.
2. (45) p. 19.

Ainsi, le sénateur américain Edwin C. Johnson ne mâche pas ses mots et, dans un discours au Sénat en mars 1951, fait ouvertement des calculs « atomiques », en disant que l'U. R. S. S. n'aurait pas 300 bombes atomiques avant 1960, car elle est « derrière les États-Unis dans la production de cette arme mortelle », et il se réfère au Professeur Urey, Prix Nobel et célèbre savant atomique qui aurait déclaré qu'il faudrait aux Russes « environ 200 bombes atomiques avant de se lancer dans une guerre mondiale ». Les États-Unis disposeraient déjà aujourd'hui d'un stock allant de 400 à un millier. Selon M. Johnson, les E. U. commettraient deux fautes militaires impardonnables : d'une part, en surestimant le potentiel de guerre des Soviets, et d'autre part, en sous-estimant le succès de leurs méthodes de guerre froide, et le sénateur se prononce pour une suppression des « secours » à l'Europe Occidentale par les E. U., afin que ceux-ci puissent organiser leur « maison » pour combattre plus efficacement dans la « guerre froide ».

Comme on le voit par cet exemple, des deux côtés on opère avec des procédés qui ne peuvent pas amener un apaisement. Le seul moyen serait une information véridique, mais celle-ci manque, car, dans ces conditions, la distinction entre information et propagande reste difficile. D'un côté, en U. R. S. S.[1] « une censure rigoureuse ôte tout moyen de contact avec l'extérieur, et toutes les informations et les commentaires sont orientés dans le même sens par les consignes de l'État et du parti ; la littérature, l'éducation, le cinéma, les arts plastiques, les sciences elles-mêmes, relèvent d'une seule doctrine et sont employés également à la propagande. Du côté américain, la circulation des informations est, certes, beaucoup plus libre, et la censure, en apparence, n'existe pas. Mais l'opinion y est peut-être plus dépendante qu'ailleurs des instruments de diffusion de masse ; et ceux-ci, gouvernés par la loi du profit, ont tendance à flatter le goût des masses et à les orienter dans le sens de leurs partis pris. Assurément, les informations sont fournies en nombre considérable et sans qu'aucun contrôle d'État intervienne pour les arrêter ou les déformer ». Mais justement, « elles sont si précises et si détaillées que personne n'a le temps de les lire et qu'il convient pour la commodité du lecteur d'en faire des résumés. Une fois admis ce principe, il est tentant de suivre la tendance naturelle du public à la simplification, il suffit de donner des titres, sonores autant que possible et

1. Domenach (45) p. 100.

frappants, c'est-à-dire démagogiques ; de là à tomber dans la propagande pure et simple, il n'y a qu'un pas qu'on est toujours sur le point de franchir[1]. Si l'on ajoute que certaines « chaînes » de journaux et magazines sont rattachées à des intérêts financiers, on s'aperçoit que la sélection des nouvelles opère là aussi, bien que d'une manière moins radicale et plus subtile, son effet de propagande ».

Les conséquences de toute cette situation se manifestent sous forme d'une apathie générale, d'une lassitude à envisager la construction d'une vie meilleure — symptômes d'un pessimisme croissant. Les jeunes sont surtout atteints de ce mal qui envenime tout leur comportement, en causant, chez les uns, une attitude dans la vie, privée d'espoirs juvéniles, de projets et de plans audacieux, qui caractérisaient jadis la mentalité jeune ; chez les autres, une tendance à persifler les grands idéaux, à s'en moquer et à se désintéresser des activités sociales ; chez les tiers, une propension à profiter des possibilités d'une vie légère, sans scrupules, consacrée à des plaisirs futiles, à la dépravation et à l'assouvissement des satisfactions d'un genre bas et grossier. Il est effrayant de voir les attitudes des enfants à l'école, leurs jeux, tirant à tout moment matière des activités guerrières, des exploits du gangstérisme, les bagarres continuelles, l'emploi à toute occasion de gros mots, la préférence à s'exprimer en argot, le manque de solidarité. Toutes ces attitudes, conséquences du laisser-aller des parents, des adultes, sont conditionnées encore par des lectures d'une presse enfantine envenimée, qui, singeant les « comics » américains, inondent la vie des enfants de publications illustrées de mauvais aloi, décrivant et visualisant des histoires imaginaires absurdes de gangsters sanguinaires ou de types aussi idiots que laids, ou encore des ineffables, dans leur stupidité, personnages animalisés de Walt Disney.

Un produit typique de cette propagande américaine, est le « Readers Digest », petit magazine, insipide et simpliste, par lequel elle inonde le monde, puisqu'il est publié dans presque tous les pays et en toutes langues, et qui contribue très efficacement à la création d'un état d'esprit hostile à l'Union Soviétique et à l'élargissement du fossé entre les deux blocs, en augmentant les chances d'un conflit armé, danger suprême pour l'humanité entière.

Le point culminant de cette propagande aussi néfaste qu'odieuse, fut atteint, à la fin de l'année 1951, par un journal américain « Collier's », qui n'a pas hésité à éditer un numéro

1. Ayencourt (11) cité par Domenach (45) p. 101.

spécial, consacré à un récit fantastique de la guerre qui doit venir, selon les vœux des chauvinistes américains, entre l'U. R. S. S. et les E. U., et qui finit, naturellement, par la destruction et l'occupation de l'Union Soviétique. L'effarant est qu'à la confection de ce numéro, plein de haine, de naïveté et de bêtise, ont pris part des journalistes fort connus, des écrivains éminents et même des savants.

La réplique de l'U. R. S. S. ne s'est pas fait attendre : on pouvait penser que les Russes répondraient aussi par une propagande agressive et belliqueuse du même genre, mais, comme propagandistes, ils se sont montrés plus astucieux : dans le journal « Les Nouveaux Temps », édité en langue anglaise à Moscou, parut une série d'articles, où on montrait aux lecteurs ce qui surviendrait si le désarmement et la mise de la bombe atomique hors la loi étaient réalisés après un Congrès pour la paix des cinq grandes puissances. A l'honneur d'une grande partie de l'opinion politique américaine, il faut dire que l'initiative de « Collier's » a été accueillie avec réprobation et même indignation.

Tout cela crée une atmosphère d'agissements tapageux, prétentieux, sans forme ni but, disloquant et déséquilibrant les esprits des gens, leurs activités et tout leur comportement. C'est un fond des plus propices, pour violer psychiquement les masses le moment venu, leur bourrer le crâne, les jeter, tels des troupeaux dociles, dans le carnage qui se prépare.

Et entre temps, les laboratoires et les usines « travaillent », les cerveaux des savants cherchent et s'efforcent de forger des armes de plus en plus meurtrières, de plus en plus apocalyptiques : dans ses discours le Président Truman se vante souvent d' « armes fantastiques » à la disposition des États-Unis. Entre temps, les machines grondent jour et nuit, en fabriquant des stocks astronomiques d'engins de guerre ; les milliards s'engouffrent dans la gueule du Moloch insatiable, en engloutissant sans retour les énergies accumulées des cerveaux et des bras, les économies réalisées, les espoirs d'une vie meilleure, plus belle, plus raisonnable, harmonieuse et heureuse.

Dépassées, les inventions des radars (pour corriger les tirs des engins), des avions à réaction supersoniques, des fusées radioguidées, même la bombe atomique de Hiroshima est devenue déjà un rien, puisque des bombes d'une force décuplée sont à l'ordre du jour ; la bombe H, les poisons chimiques supertoxiques (100 gr. suffisant pour tuer deux milliards de vies humaines, donc toute la population de la terre), la guerre bactériologique, on parle de rayons cosmiques, et qu'en savons-nous encore, de ce qui est ultra-secret, caché au fond des chambres secrètes de laboratoires souterrains et aux fonds des cerveaux des inventeurs à la solde des puissants.

Et déjà — ce qui est, d'ailleurs, logique — des symptômes de « l'espionnite » sont là. Des « hommes d'État » se creusent les cervelles, en imaginant des lois pour capter les espions capables de voler les secrets d'armements d'autrui, et organisent eux-mêmes des réseaux d'espionnage à envoyer chez l'adversaire. La méfiance de l'État, même vis-à-vis de ses propres citoyens, est à l'ordre du jour. Déjà les polices font la chasse à l'homme — savant, ingénieur, fonctionnaire, etc. — soupçonné d'avoir eu des contacts avec des hommes de l'autre camp. Encore un peu, et on va cloîtrer ou supprimer les savants, qui savent trop de secrets de fabrication des engins de guerre. Déjà des « commissions pour la suppression des menées antinationales » se font valoir dans des interrogatoires qui feraient rire les gens sensés, si cela n'était pas aussi triste. Déjà la propagande contre la guerre est taxée de « subversive » et les gens qui la font, sont inquiétés ou jetés en prison. Encore un peu — et ce sera logique — on va appréhender ceux qu'on va soupçonner d'avoir des idées sur la guerre non conformes à celles des « hommes d'État », qui s'occupent des choses de la guerre supposée inéluctable.

Et tout cela pour sauvegarder les principes sacro-saints de la « démocratie », laquelle, en réalité, n'est que pseudo-démocratie !

Le tableau de la situation actuelle, dans laquelle le monde se débat, de nos jours, ne sera pas complet, si nous ne mentionnons pas, parmi les facteurs caractérisant cette situation, celui qui, quoique encore peu efficient, existe néanmoins, et s'efforce de prendre pied dans le tumulte des événements, des actions et des agissements. Ce facteur est l'activité des *mouvements pour la Paix*. Il nous intéresse naturellement, en premier lieu, comme un élément d'ordre psychique et a priori pouvant devenir un facteur, susceptible de renverser la situation en faveur de l'empêchement de la guerre. Pas de paix, bien entendu, car la vraie paix ne se décrète, ne se conclut pas à base de traités. La vraie paix s'installera automatiquement quand une nouvelle structure économique et sociale du monde, plus adéquate à la situation réelle d'aujourd'hui, sera trouvée et gagnera au moins les principaux pays.

Mais empêcher la guerre, entraver ses préparatifs, garantir par cette action la survie du genre humain, est une tâche aussi nécessaire que réalisable. Elle est réalisable par une

action concertée de toutes les bonnes volontés et des compétences. C'est une action de pression à exercer sur les gouvernements par des mouvements de l'opinion publique, mobilisée dans ce but. Malheureusement, on ne peut pas s'attendre à grand-chose de la part des innombrables comités, associations, unions et fédérations *pacifistes*. C'est une vraie poussière d'organisations. Elles sont trop disparates, souvent trop doctrinaires, parfois partisanes. Beaucoup d'entre elles se font concurrence, se méfient les unes des autres, leurs activités se bornent souvent à des protestations futiles ou à des proclamations, qui ne touchent que peu de personnes, d'autant plus que, par manque de moyens financiers, le rayonnement d'une propagande de leurs idées, faite pour la plupart aussi sous forme d'un amateurisme, sans connaissances théoriques et pratiques de cette fonction, reste limitée et donc inopérante. Les gouvernements ignorent leurs activités et ne prennent en aucune considération leurs recommandations. Pourtant le fait d'une fermentation dans ce sens dans tous les pays, ne peut être nié. Pris au sérieux, unifié et canalisé, le mouvement, en son ensemble, pourrait donner des résultats appréciables. Parmi ces mouvements, un surtout pourrait devenir un centre de ralliement effectif. C'est celui des Partisans de la Paix, s'il arrive à garantir son indépendance politique et s'il limite son action à un seul but à atteindre : préserver l'humanité de la guerre, à la faire survivre, sans se soucier des divergences d'opinions politiques, sociales, religieuses. Pour ce but on trouvera des centaines de millions de gens de tous les pays et de toutes les conditions, comme l'a démontré l'expérience de la signature de l'Appel de Stockholm du Deuxième Congrès Mondial de la Paix, organisé par ce mouvement.

Des sceptiques et des détracteurs malveillants ont insinué, à propos de cette action, qu'elle serait l'œuvre du parti communiste, cherchant à fausser l'idée pacifiste et voulant faire couler l'eau sur son propre moulin. Cette critique est fausse, d'abord, parce que parmi les signataires de l'Appel et parmi les participants aux trois congrès mondiaux de ce mouvement, se trouvent de nombreuses personnalités de toute couleur, de toutes les opinions, nations, races et religions, sincèrement amies de la paix. Que ce mouvement rencontre beaucoup de sympathies parmi les communistes, qu'importe ! Nous dirions même : tant mieux, si on peut gagner aux idées pacifiques les gens d'au-delà du « Rideau de fer ». Ces derniers, qu'on accuse de machinations dangereuses, de desseins guerriers, ne sont-ils pas ceux, qui, dans une guerre éventuelle, seraient les adversaires? Et alors ! comment veut-on les écarter? Au contraire, s'ils se déclaraient solidaires de l'idée pacifiste, s'ils voulaient œuvrer pour rendre impossible la guerre redoutée, ce serait alors parfait : il faudrait les prendre au mot, et organiser avec eux l'action salvatrice.

Nous avons examiné, dans ce chapitre, la situation réelle dans le monde à l'heure actuelle, avec tous les facteurs essentiels qui la déterminent. Ceci est conforme aux points de vue énoncés dans cet ouvrage, touchant les influences de ces facteurs sur le psychisme et le comportement des contemporains — fonctions de mécanismes cérébraux dont les rouages sont responsables des activités d'individus et de collectivités humaines. Ces mécanismes constituent les points d'attaque d'excitations provenant du monde extérieur, et provoquent des réactions soit immédiates, soit modifiées, soit retardées, soit même apparemment spontanées des effecteurs en question.

Nous avons passé en revue les menaces qui guettent les hommes et qui, en fin de compte, sont toujours des menaces d'ordre biologique, concernant l'existence même de l'individu, l'existence de l'espèce, et la sauvegarde des institutions et des créations de la société humaine. Les dangers qui se profilent, peuvent être aussi l'objet d'une activité propagandiste salvatrice et c'est pour cela qu'ils sont traités ici.

Notre analyse de ces menaces ne serait pas complète, si nous omettions un danger qui, quoique partiellement prévu, à son temps, par Malthus, commence à prendre corps par les études des savants bio-sociologues contemporains.

Un certain néo-malthusianisme, professant la nécessité de restreindre les naissances, d'instaurer un régime de la procréation planifiée, s'impose aux hommes clairvoyants comme une nécessité absolue, si on veut faire dépendre le nombre des humains sur la terre de la possibilité de les nourrir, et de cette manière prévenir les destructions partielles du superflu démographique humain par les guerres.

Le savant américain William Vogt (162), dans un livre récent *La faim du monde*, expose les données établies par la science et les conclusions qui en découlent, au sujet de l'appauvrissement progressif du sol qui se manifeste dans beaucoup de pays. Il devra devenir, dans un avenir assez proche, un facteur aussi menaçant d'extinction du genre humain que les « progrès » militaires atomiques. Vogt insiste sur le fait de l'accroissement de la population plus rapide que l'augmentation de la production nourricière. Il désigne ce fait comme la banqueroute biologique du régime et avertit que dans une

cinquantaine d'années l'Amérique du Sud sera ravagée par une famine inexorable, qui entraînera la mort de dizaines de millions d'hommes et transformera, dans une centaine d'années, tout ce continent en un désert. Cette prophétie recèle une terrible menace pour le monde entier, car 60% des denrées alimentaires et des matières premières nécessaires pour la consommation du Vieux Monde, sont fournies aujourd'hui par l'Amérique, surtout l'Amérique latine. Le sol de ce continent, maltraité par une exploitation rapace et incompétente, s'épuise à vue d'œil et même aujourd'hui ne fournit à des millions d'indigènes que de la nourriture, estimée à moins de 1 500 calories par tête et par jour, ce qui est une ration insuffisante pour la survie. Une des causes essentielles de ce phénomène réside dans le manque d'une quantité suffisante de pluies. Le non-emploi des engrais naturels, les méthodes primitives de l'agriculture, les averses tropicales, le soleil brûlant tout, la destruction des bois, sont les facteurs qui mènent au désastre. De ces observations, Vogt conclut que seule la solution du problème agraire dans un sens social d'une distribution des terres aux communautés, en donnant à ces dernières les moyens matériels et l'éducation technique pour les utiliser, pourrait arrêter la marche vers la ruine d'un continent entier.

XII

LA CONSTRUCTION DE L'AVENIR

L'optimisme actif. — La réactivation du Socialisme. — La politique, science biologique. — La politique expérimentale. — L'organisation du facteur moral. — L'idée de la paix imposée et sa propagande. — La « Conspiration au Grand Jour » de H. G. Wells. — Le rôle social de la science et des intellectuels en général. — Les « groupes opérationnels ». — « Science-Action-Libération ». — « COFORCES ». — Doctrine de COFORCES : « Survivre-Construire-S'épanouir ». — Lutte pour la Paix : les cinq groupes fonctionnels. — Confédération Mondiale des Peuples. — Solution des problèmes économiques et sociaux (conclusions de COFORCES). — La micro-sociologie. — La désintégration atomique. — Organisation scientifique du travail : les trois étapes. — Les idées technocrates. — La Cybernétique. — Le Droit à la vie. — Déclaration des Droits de l'Homme. — U. N. E. S. C. O. — Espéranto. — L' « Éducation Active ». — L'Homme Nouveau dans un Monde Nouveau. — Comment organiser la propagande progressiste? — Propagande du type persuasif. — Propagande du type émotionnel. — Le mythe du Progrès et de la Liberté. — Les symboles correspondants. — Maximes pour l'organisation de la propagande progressiste. — Springfield Plan. — Sondages de l'opinion publique (méthode Gallup). — Immunisation contre le viol psychique. — Propagande de la « culture populaire ».

Dans le chapitre précédent nous avons parlé de menaces qui tiennent, à l'heure présente, surtout depuis la fin de la deuxième guerre mondiale, le monde entier dans l'angoisse. Nous avons analysé les facteurs qui déterminent l'avènement et la persistance de cette *Grande Peur Universelle*.

Mais on ne peut pas s'arrêter à cette constatation. Il faut réagir. Il faut faire un effort. Il faut sortir de l'impasse tragique. Existe-t-il des moyens? Malgré tout ce qui a été dit, peut-on trouver une issue, espérer une solution?

Nous répondons affirmativement.

On dira, peut-être, que c'est de l'optimisme. Bien sûr, mais l'optimisme, tout en étant un facteur important dans la vie active, surtout dans la lutte, doit se baser sur quelque

chose de concret : si cet objet fait défaut, la valeur de l'optimisme affiché devient négative.

En réalité, il peut y avoir deux sortes d'optimisme. La première, que nous nommerions l'optimisme passif, l'autre, l'*optimisme actif*. Le premier côtoie assez souvent le pessimisme dans les milieux intellectuels d'avant-garde, surtout socialistes : on croit que tout va bien dans le meilleur des mondes et que tout s'arrangera — la fameuse « loi d'airain » économique s'en chargera, il n'y a qu'à attendre patiemment, s'assoupir et endormir les autres. C'est une sorte d'application à la politique de la méthode Coué. Il va sans dire que du point de vue de la politique rationnelle, dont nous parlons ici et qui s'appuie sur les données des sciences biologiques, une telle attitude ne peut être que ridicule. L'optimisme est un facteur puissant en politique, mais seulement s'il est actif, s'il se base sur la connaissance et la conscience de ses propres forces, s'il provient d'une vision claire des buts et des moyens. C'est cet optimisme actif qui donne l'élan, la joie, l'enthousiasme, qui mène l'homme à la lutte, à la conquête, qui décuple ses forces. En Allemagne, du temps de Hitler, on avait reconnu la valeur de ce facteur, et créé un mouvement populaire dont il conviendrait de s'inspirer — la « Kraft durch Freude » — la « force par la joie ». Ce mouvement organisait des voyages populaires en commun, à bon marché, des concerts populaires, des villégiatures au bord de la mer, etc. Naturellement, pour les nazis, c'était surtout un moyen d'attirer à eux les masses populaires, de les mieux assujettir et de les prendre dans le filet d'une propagande envenimée et anti-humaine. Le véritable optimisme est toujours actif, puisqu'un homme qui est optimiste et n'est pas inhibé par des influences néfastes, ne peut rester inactif ; il déborde de conviction, il s'agite, il doit extérioriser sa joie de vivre, il est actif. A l'inverse, un homme actif ne peut être qu'optimiste, puisque, s'il était pessimiste, il se sentirait opprimé, hésitant, inhibé.

L'*activisme* — c'est la clef du succès. Il est clair que dans le comportement activiste ce sont les réflexes conditionnés à base de la pulsion combative qui jouent le premier rôle. Bovet (19) dit juste que « l'idée de la lutte n'est étrangère qu'aux attitudes extrêmes du pessimisme désespéré et de l'optimisme satisfait. Dans toutes les autres la conservation des valeurs suppose, implique une victoire et partant un conflit ».

Mais l'optimisme actif, engendrant le succès, est aussi la clef du bonheur. Et celui-ci est l'acceptation de la vie tout entière, le sentiment qui naît chez l'homme « complet », équilibré chez qui toutes les pulsions sont satisfaites harmonieusement. C'est une parallèle biologique à l'optimum alimentaire : il ne suffit pas d'absorber 2 300 calories journellement de n'importe quelle source ; il importe de les recevoir différenciées selon les principales matières nutritives : 240 cal. en protides, — 480 cal. en graisses — 1 580 cal. en carbohydrates. On peut dire que le même principe d'équilibre harmonieux entre les pulsions psychiques vaut pour l'homme qui veut être un optimiste actif.

C'est pourquoi il faut, à tout prix, chercher à faire naître d'abord, dans un mouvement politique populaire, comme le socialisme, une soif d'action et un optimisme agissant. C'est justement le grand défaut de nombreux chefs démocratiques de se soucier bien peu des états d'âme de leurs adeptes, d'être toujours enclins à une critique excessive ; ils ne se doutent guère que c'est précisément cet excès de critique qui paralyse souvent, non seulement les masses, mais aussi les militants. Que de fois n'a-t-on l'occasion d'observer un orateur parler dans un meeting une heure, deux heures, et même plus encore, et accumuler arguments sur arguments, chiffres sur chiffres, statistiques, raisonnements... Il ne s'aperçoit guère que les auditeurs sont physiologiquement las et saturés par la multitude d'excitations verbales qu'il leur a fait subir, et par cela totalement incapables d'accomplir l'action pour laquelle il plaide. Pourtant, en politique, une harangue n'a pas de raison d'être, si ce n'est de mobiliser les hommes pour un acte déterminé.

La *réactivation du socialisme*, voilà la grande tâche tracée aux masses et aux tribuns populaires, qui veulent marcher à la conquête des temps meilleurs, et ne pas avoir à subir la volonté despotique des usurpateurs. Aussi longtemps qu'on continuera à espérer que les choses s'arrangeront d'elles-mêmes, tant qu'on croira en l'immuabilité des dogmes périmés, dépassés par la vie et la science de la vie, tant qu'on persistera à inhiber les tendances des hommes à prendre une part active à la vie politique, en les invitant à attendre sans fin et subir passivement les conséquences de l'inertie des chefs, enfin, tant qu'on fermera les yeux sur les nouvelles formes de la lutte politique et les données nouvelles d'une science qui progresse sans cesse et qui devient aujourd'hui la base même de la politique — rien de positif ne se fera, la situation empirera de jour en jour, pour aboutir à un effondrement catastrophique, à une destruction par la guerre. Le *Socialisme actif* — voilà le but et en même temps le slogan du renouveau. Faut-il dire qu'il ne rejette rien des programmes positifs de la construction socialiste, qu'il est

en quelque sorte éclectique et peut utiliser tout ce qui a été fait de bon par les générations précédentes. Il n'est aucunement hostile à la sauvegarde de traditions saines, ayant leurs racines rationnelles dans la vie même, dans la biologie des peuples. Il croit seulement qu'elles ne doivent pas entraver la progression de l'humanité, conforme au progrès scientifique et social ; il veut aussi et surtout que la grande loi de la communauté humaine, de l'amour de son prochain sans distinction de peuples ni de races, soit à la base de toute construction future. Enfin, et ceci découle logiquement de tout ce que nous avons exposé — le Socialisme actif veut libérer l'humanité de sa servitude psychique, la garantir contre la possibilité d'un viol psychique, dont elle est aujourd'hui sans cesse menacée. Il faut trouver les moyens de soustraire les hommes à ces emprises toujours possibles sur leur psychisme, il faut les immuniser contre les toxines autoritaires, faire en sorte que la proportion du dixième s'intervertisse, que les « 5 000 » deviennent « 10 000 », « 20 000 », « 50 000 » et que le taux des autres, des passifs, des suggestionables, des « violables », dirions-nous, s'abaisse. Mais comment y arriver? Que faire pour aboutir à ce résultat? A notre avis, trois voies y concourent : l'éducation, l'eubiotique et la prophylaxie psychique.

Nous avons vu, dans un des premiers chapitres, que la formation de réflexes conditionnés se fait aisément chez les jeunes et que les réflexes, dits retardés, offrent surtout l'occasion de former la faculté d'exercer l'inhibition interne conditionnée, c'est-à-dire la base de ce qu'on nomme dans la vie courante la volonté. C'est donc la capacité de retenir certaines réactions, d'exercer la « volonté » de résister. C'est précisément ce qui est nécessaire, là où se pose la question de dominer les réactions de l'extérieur provoquées par une volonté d'autrui. Plus cette faculté sera solidement établie dans l'organisme de l'homme — et c'est la tâche de l'éducation et précisément de l'*éducation active*, qui préserve les jeunes de la « robotisation » par l'éducation traditionnelle — plus sûrement il passera au groupe des « 5 000 ».

Nous avons vu aussi qu'un homme surmené, malade ou affamé, avec un système nerveux ébranlé, affaibli, succombe plus facilement à la suggestion. Donc, l'amélioration des conditions d'existence, un salaire suffisant, le repos garanti, les soucis d'ordre familial ou de travail écartés, bref, tous les facteurs d'une vie matérielle rationnelle et hygiénique assurés, l' « *eubiotique* », ou la vie bonne, ne tarde pas à consolider la résistance humaine et libère l'homme plus facilement de

l'emprise des forces ennemies qui tendent à en faire leur esclave physique et psychique.

Enfin, la troisième voie pour émanciper l'homme du danger d'une violence psychique, c'est la *prophylaxie psychique*. C'est le souci que devrait avoir la communauté d'inculquer constamment à tous ses membres les notions du vrai, du bon et du beau, la foi dans le progrès humain et en ses propres forces, les principes du devoir social, par des pratiques propagandistes, surtout d'ordre démonstratif et persuasif. Alors les hommes seront prémunis du danger de tomber facilement sous des influences extérieures par des excitants conditionnels, ancrés solidement dans les mécanismes de leur comportement. Ils ne se laisseront plus entraîner par des aventuriers égoïstes.

Mais il est vrai que pour atteindre le but proposé — émancipation des masses du danger de l'emprise psychique d'autrui — il faut du temps. L'éducation, l'eubiotique, la propagande par persuasion, sont des tâches de longue haleine qu'on ne peut songer à résoudre à bref délai : il faut pour cela un effort constant, dirigé par la science ; il ne peut être fait en dehors de l'État. C'est la raison essentielle pour laquelle le pouvoir doit être avant tout assuré aux éléments démocratiques et actifs, qui ont le souci de sauvegarder les intérêts de la communauté.

Voilà donc les buts auxquels tend le Socialisme actif. Mais pour y arriver, pour avoir la possibilité de s'engager sur la bonne route, il faut lutter encore, il faut soutenir le grand choc des forces du passé coalisées et apparemment triomphantes de nos jours. Il faut avoir raison d'elles. Et c'est ici que la valeur du Socialisme actif devient décisive. Il doit s'organiser avant tout pour mener une lutte destructive ; il n'a pas le choix : il *doit* détruire, annihiler le capitalisme avec ses tendances fascistes et totalitaires, si ce n'est pas par la force brutale, alors plus sûrement et avec infiniment moins de sacrifices, par une action psychique. Nous l'avons vu, cette action ne peut être que basée sur la force de la « première » pulsion, au moyen de systèmes de réflexes conditionnés, mis en œuvre par des formes efficaces modernes de propagande, et en employant d'un côté la menace, de l'autre l'enthousiasme. L'explication — nous la trouvons dans la psychologie objective moderne, dans la théorie des réflexes conditionnés de Pavlov ; le « comment » est le fruit de la pratique des grands mouvements populaires : il faut la connaître, en tirer les formes correspondant aux buts cherchés. Ces deux tâches sont justement du ressort des deux nouvelles activités ou disciplines : la première se rattache à la poli-

tique, traitée comme une science biologique, la deuxième n'est autre qu'une politique expérimentale.

La base de la *politique* envisagée comme une *science biologique* est l'idée que ce sont les passions qui meuvent les masses. Et ces passions se réalisent dans des liens affectifs entre les facteurs vivants qui sont les individus formant les masses et les meneurs qui les guident. Ainsi la pulsion sexuelle, le principal élément de l'affectivité, joue un rôle capital dans la politique[1]. L'homme dont la pulsion sexuelle est affaiblie ou opprimée, n'a pas de courage pour s'affirmer : il peut être un sujet, mais difficilement un citoyen. Un homme dont les besoins sexuels restent insatisfaits, ce qui est souvent la source d'une irritabilité accrue, est toujours enclin à rechercher des possibilités de satisfaire son besoin d'affection ailleurs, et de trouver une compensation de ses affectivités inhibées dans son rapport envers le meneur de la masse dont il fait partie. De tels hommes deviennent alors inadaptés dans la communauté des personnes jouissant de droits égaux : ils veulent opprimer les autres ou être eux-mêmes dominés.

La *politique expérimentale* ne fait qu'appliquer judicieusement à la pratique politique les formes possibles d'actions, basées sur les lois trouvées par la première. Elle doit les appliquer comme un savant fait ses expériences au laboratoire : recueillir les données (les informations), rassembler les facteurs en jeu, préparer les formes des actions, les disposer dans le temps, agir, contrôler les effets, tirer les conclusions. Alors une action ou campagne politique peut donner les résultats prévus, c'est-à-dire correspondre au plan dressé, faire aboutir aux buts proposés. C'est alors qu'on peut, à coup sûr, diriger la vie politique. Nous avons cité un exemple de cette sorte lors de la description, au chapitre IX, de la lutte propagandiste dans les élections de Hesse en 1932, où, en employant les mêmes méthodes d'action qu'Hitler, et faisant usage, en outre, d'une direction expérimentale scientifique, on a eu raison de la force de ce dernier, jugée jusque-là irrésistible.

De tout ce que nous avons dit jusqu'à présent, dans ce chapitre, se rapportant au Socialisme actif, on peut déduire qu'il se distingue des systèmes socialistes dits « marxistes », parce que, sans quitter le plan du positivisme, en se basant solidement, tout au contraire, sur les données biologiques les plus modernes, il introduit dans la construction du comportement humain, *le facteur « moral »*, non pas comme une

1. REIWALD (130) p. 37.

émanation des théories idéalistes, mais comme valeur équivalente des facteurs matériels. Il constate que ce facteur est aussi « matériel » que les autres, ne différant en rien d'eux en tant que mobile d'action, puisqu'il agit, comme les autres, sur « l'objet humain » par les mêmes mécanismes, les systèmes de réflexes conditionnés. Il en ressort que toutes les « idées », qui dérivent de ce facteur moral (comme, par exemple, celle de la Paix), ne sont aucunement des concepts plus ou moins abstraits ; ce sont des réalités physiologiques, aussi positivement établies que n'importe quelle autre réalité, et qui peuvent être traitées par les mêmes procédés. La propagande de ces idées, martelée dans l'esprit des hommes, jusqu'à devenir une véritable obsession, pourrait être agencée de la même manière, par la même méthode de « viol psychique ». Mais cette méthode, qui était employée par Hitler et Mussolini dans des buts négatifs, antihumains, d'isolement national et de guerre, aurait, si elle était adoptée par le socialisme, l'excuse d'être indispensable pour sauver l'humanité du danger qu'elle court. Pour édifier rapidement le socialisme, la vraie démocratie, il faudra employer la même méthode d'obsession provoquée, agissant ici non plus sur la peur, mais sur l'enthousiasme, la joie, l'amour. Une propagande violente de non-violence ! Cela est possible, c'est plus aisé même que le fut l'action propagandiste de Hitler, qui a rallié des millions d'hommes autour de l'idée de la grandeur agressive de l'Allemagne, de l'antisémitisme, de la mission divine de Hitler lui-même ! Combien plus efficace, plus agissante serait l'idée humaine de la morale, du socialisme, de la Paix ! Mais il faut agir ! Et la première chose à faire — la clef de tout le reste — c'est d'organiser la propagande d'une *Paix imposée* à ceux qui voudraient la rompre — les fauteurs de guerre — les capitalistes et leurs créatures fascistes. L'idée de la Ronde de la Paix, du pacte universel de défense collective de la culture, l'alliance de tous les hommes fidèles à l'idée de la Liberté, de l'Humanité. Une alliance efficace, agissante, et si cela était nécessaire, avertissante et menaçante.

Or, dans l'action même il faut toujours distinguer deux côtés : d'une part, c'est la décision prise, la volonté d'agir, et d'autre, l'organisation des moyens de cette action, la technique de l'action. Que faudrait-il donc, pour que la réalisation de l'action devienne un fait accompli, ce fait qui doit bouleverser la situation actuelle, devenue intenable dans le monde entier, rétablir la valeur du Droit, faire plier la force brutale, rendre à l'humanité angoissée la stabilité psychique,

l'espoir, la foi dans la possibilité d'atteindre les buts sublimes de notre culture.

Quelles sont les forces capables de parfaire le miracle de notre redressement, de s'ériger en rempart efficace contre la mort collective, contre la destruction de notre culture, contre la barbarie envahissant le monde? Ne sont-ce pas les masses populaires, objet de convoitise des aventuriers sans scrupules, qui, usant de moyens d'action sur les mécanismes psychiques intimes de ces masses, que nous offre aujourd'hui la science, en violant ces dernières, cherchent à les accaparer, pour les jeter dans l'abîme? Ne sont-ce pas ces mêmes masses populaires qui tant de fois déjà, dans l'histoire de l'humanité, l'ont sauvée par un sursaut soudain de leurs instincts de conservation au bord du gouffre? On a eu beau enterrer les grands mouvements populaires, ils existent partout sous forme latente, ils ressuscitent aux moments opportuns. Cette mystique de la sauvegarde contre le danger et la mort est inhérente aux corps mêmes des peuples, car elle est d'ordre biologique. Qu'on utilise donc ce mouvement profond des masses, elle seront capables de tous les héroïsmes, de tous les dévouements. Mais qu'on n'éteigne pas la flamme sacrée au fond des âmes par l'inaction, par la pusillanimité, par une propagande sournoise au profit de la lâcheté et de l'abandon !

Le grand apôtre d'un renouveau de la race humaine, le penseur inspiré voyant à travers la brume les grandes lignes de la vie humaine de l'avenir, H. G. Wells, parle dans plusieurs de ses œuvres immortelles, de la *Conspiration au Grand Jour* (Open Conspiracy) (164) qu'il prônait les dernières années de sa vie, et qui est, selon lui, la voie pour arriver aux buts sublimes de la vie d'une Société humaine prospère et heureuse. Il prévoit que de mettre les masses populaires sur cette voie de salut « sera l'œuvre, en premier lieu, d'un Ordre d'hommes et de femmes, animés d'esprit combatif, religieusement dévoués à l'idée, qui s'efforceront d'établir et d'imposer une nouvelle forme de vie à la race humaine (163) ».

Des esprits railleurs ont tenté de persifler les idées prophétiques de Wells, en livrant, à leur tour, des images caricaturées, défigurant les anticipations de la vie future, en exagérant et déformant tendancieusement les formes dans lesquelles Wells s'imaginait l'évolution de la société humaine. Ils n'offraient rien de positif en échange, aucun trait attrayant et remontant le moral, la joie de vivre, l'espoir dans l'avènement d'un monde meilleur. Au contraire, en chasse d'un succès éphémère auprès du public prêt à applaudir le feu d'artifice d'un esprit de persiflage, caractérisant les milieux intellectualistes blasés, ces auteurs — Aldous Huxley, avec son « Le Meilleur des mondes (78) » (« The Brave New World ») — contribuent à la dépression psychique, à un pessimisme envahissant, à un découragement des hommes, déjà assez éprouvés par la suite des calamités et des désillusions universelles.

Ceux qui veulent contribuer au renouveau de l'idée socialiste, à l'avènement d'une vraie démocratie dans le monde, au bonheur et à l'harmonie universelles, doivent prendre les écrits de Wells comme son testament pour leurs activités dans l'avenir, se laisser guider par ses idées fortifiantes et entraînantes, répandre autour de soi une atmosphère de foi dans la réussite des entreprises humaines et d'enthousiasme constructif.

Il est évident que c'est à ceux qui ont eu la chance de s'instruire largement, de profiter des bienfaits intellectuels de la culture, à ceux dont les mécanismes de la pensée sont chargés de matériaux accumulés pendant des années d'études et de méditations, aux intellectuels et aux pionniers de la science surtout, qu'incombe, en premier lieu, le devoir de montrer le chemin, de s'aventurer dans les régions inexplorées du Monde Nouveau à défricher, de servir l'humanité et la culture.

En septembre 1944, quelques jours après la libération de Paris, la conscience de ce devoir a déterminé un groupe de savants, d'ingénieurs, d'écrivains, de médecins et d'autres intellectuels de créer « Science-Action-Libération » (S. A. L.). Cette association, consciente du *rôle social de la science* à l'heure présente, s'est assigné comme but celui d'être un laboratoire d'idées constructives, en considérant, comme le démontre son nom, que la libération du monde de toutes les calamités et de toutes les oppressions, dépend de la Science, qui doit devenir active, sortir de sa « tour d'ivoire », de ses laboratoires et bibliothèques, pour se lancer, armée des dernières conquêtes des sciences exactes, dans la lutte pour une meilleure destinée de la totalité des hommes.

Pour aboutir réellement à cette direction scientifique des affaires humaines, il faudrait recourir au principe des *groupes opérationnels* pour la Paix, en analogie avec ce qui a été réalisé par les Anglais pendant la deuxième guerre mondiale. Ce dernier fait est peu connu et vaut la peine d'être relaté ici.

On se rappelle qu'à un moment de la guerre, les destructions par torpillage sous-marin des unités convoyées ravitaillant l'Angleterre, furent d'une telle ampleur que la courbe de ses pertes inquiétait les gouvernants, qui voyaient approcher

le moment où ils ne pourraient plus continuer la lutte. Malgré toute la technique et tout le dévouement, les marins spécialisés dans ces problèmes de convoiement, ne parvenaient pas à modifier la cadence des pertes. C'est alors que les gouvernants anglais — dont on admirera le sang-froid et l'esprit pragmatique, dans ces circonstances tragiques — tinrent le raisonnement suivant : « Puisque les spécialistes, les techniciens, n'arrivent à rien, adressons-nous à des hommes dont le jugement nous inspire confiance : à des hommes de science, mais étrangers à la question et qui l'envisageront d'un œil neuf et frais. »

C'est à des biologistes qu'ils s'adressèrent pour résoudre ce problème vital. Ceux-ci commencèrent, bien entendu, par s'informer auprès des techniciens, et quand ils eurent recueilli toute la documentation nécessaire concernant la configuration des convois, le rythme des destructions, etc., ils traitèrent le problème comme un problème biologique, l'élevant du plan technique au plan spéculatif, spécifiquement scientifique. Le convoi étant assimilé à une colonie cellulaire, menacée par un agent toxique (le torpillage sous-marin), il s'agissait de trouver la configuration à donner au convoi pour que, sa surface sensible n'étant pas accrue, et le travail des bâtiments convoyeurs restant le même par la suite, la concentration en bateaux convoyés fût considérablement augmentée. Ils proposèrent une certaine configuration, une certaine structure conforme au bon sens, à la logique et aux enseignements tirés des observations biologiques, et furent chargés de veiller à son application.

Le résultat fut qu'en quinze jours, les pertes des convois étaient réduites de 50 %.

Les Anglais ont appelé « groupes opérationnels » ces commissions, composées de techniciens et d'hommes de science, très souvent étrangers aux questions à résoudre. Ces groupes opérationnels ont joué un très grand rôle dans la conduite technique de la guerre, et un rôle très étendu, car la guerre ne pose pas seulement des problèmes de repérage — et nous faisons ici allusion aux extraordinaires succès des radars — ou de destruction, mais aussi bien des problèmes de conservation et de protection de vies humaines, des problèmes d'hygiène, d'alimentation, de protection de maisons et des établissements de toutes sortes.

Partout, pour tous ces problèmes, ces groupes opérationnels se sont montrés des organes efficaces.

Donc S. A. L. s'est considérée comme un « groupe opérationnel » dans la lutte pour un Monde Nouveau à l'instar des groupes anglais dont il a été question tout à l'heure. Ce

qui caractérisait ce groupement était le souci de servir l'humanité et la France, sans préoccupations politiques partisanes ou d'intérêts. Son but était d'étudier objectivement et sans passions tous les aspects des problèmes politiques, économiques et sociaux conformément aux méthodes scientifiques et aux habitudes d'esprit qui sont celles des hommes de science et d'en informer honnêtement le public. Cette information honnête, sincère et objective, où la passion, l'intérêt et les préoccupations démagogiques n'ont aucune part et que seul dirige le souci de la vérité et du bien public, est la condition fondamentale de l'exercice de la démocratie.

Au cours de deux années d'existence, S. A. L. a été à même d'organiser plus de 200 conférences avec discussions sur tous les problèmes d'actualité et de suggérer à propos de chaque problème des solutions raisonnables. Une série de causeries radiodiffusées, un bulletin d'information fut publié, des relations avec la province et l'étranger furent établies. Le travail se faisait dans quinze sections : Recherche scientifique, Sciences de l'homme, Expérience U. R. S. S., Propagande moderne, Liquidation de la guerre, Fédéralisme mondial, Économie nouvelle, Langue internationale, Médecine sociale, Éducation nouvelle, Organisation rationnelle, Femme de demain, Organisation du Monde du travail, État du Travail, Art de vivre dans le Monde de demain. Les résultats de tous les travaux de S. A. L. trouvèrent leur expression dans une série de brochures populaires « La Science au service de l'Homme ».

La constatation de l'énorme gaspillage de forces culturelles en France a conduit S. A. L. à se faire le promoteur d'un rassemblement de ces forces. Plus de trente organisations dont le nombre total d'adhérents atteignait un million, ont répondu à son appel et se sont groupées en 1946 en une *Confédération française des Forces culturelles, économiques et sociales* (Coforces).

Coforces convoqua à Paris deux conférences internationales en 1947 et 1948, qui ont placé, au premier plan, la lutte contre la guerre, et ont élaboré dans ce but un programme d'action communiqué ensuite aux grandes fédérations mondiales, en vue d'une coordination de tous les efforts, et en suggérant la constitution d'un organisme mondial centralisant ces efforts. L'idée a abouti à la convocation du Congrès Mondial de la Paix à Paris en avril 1949 et à la formation du Comité Mondial des Partisans de la Paix, plus tard du *Conseil Mondial de la Paix*.

Dans ses conférences internationales, Coforces a discuté la situation générale dans le monde et est parvenue à la

conclusion que seule la création d'une Confédération mondiale des Peuples serait une solution efficace de tous les problèmes qui agitent le monde. Elle a insisté aussi pour que les sources mondiales d'énergie deviennent propriété de cet État Fédéral Mondial. Les progrès de la science et de la technique rendent possible d'envisager aujourd'hui une production abondante et une distribution judicieuse et équitable des biens. L'idée de l'économie distributive dont Jacques Duboin (49) s'était fait le promoteur, s'impose impérieusement, car les possibilités d'échanges, basés sur les principes du régime du profit privé — source de chaos et d'injustice — deviennent de plus en plus aléatoires. Seules les forces culturelles conjuguées avec les autres grands groupes sociaux productifs et progressistes, pourraient y mettre de l'ordre et ouvrir à l'humanité les portes pour entrer dans un Monde Nouveau, celui de l'abondance, du bien-être général, de la justice sociale et de l'épanouissement de la culture.

Le programme d'action qui découle de la *doctrine* de Coforces, peut être résumé en trois mots-slogans, qui indiquent les trois phases successives vers lesquelles doit tendre le monde en voie vers le siècle d'or. Ces trois phases-buts sont : *Survivre - Construire - S'épanouir.* Chacune de ces phases d'activités a pour base une pulsion déterminée, ancrée dans les profondeurs des mécanismes biologiques des réactions humaines : ainsi, pour la première phase, caractérisée par le mot *Survivre,* est envisagée la mise en branle surtout de la pulsion que nous avons désignée sous le nº 1 — combative. Ce qui importe dans cette phase, c'est de faire axer toutes les activités, et en premier lieu, celles de la propagande, persuasive ainsi qu'émotionnelle, sur des bases où prédomine cette pulsion et les instincts correspondants. Il est clair que la première condition de la vie est l'existence biologique même, la conservation, la défense.

Dans la phase suivante, après avoir assuré la survie du genre humain, on est amené à *Construire* la vie, individuelle et collective, de l'aménager de sorte qu'une harmonie s'installe entre les besoins matériels, biologiques, et les exigences de la vie en société. Tous les côtés de la vie sociale viennent alors à l'ordre du jour et imposent les solutions des problèmes, surtout économiques, qui se présentent comme conditions essentielles. C'est alors que la pulsion nº 2 (nutritive) vient à former le substratum psychique des activités réelles et propagandistes.

Enfin, ayant assuré la réussite de cette deuxième phase, la troisième qui se présente ensuite, est caractérisée par le slogan *S'épanouir.* Cela veut dire donner son attention principalement aux activités culturelles, à la satisfaction et au développement des besoins scientifiques, artistiques, moraux et intellectuels, en général. Ce sont alors les pulsions 3 et 4, socialement plus altruistes qui seraient à exploiter.

Conformément à cette doctrine, Coforces a tenu à consacrer son activité, dès le début, à la première tâche qui, dans la situation actuelle, se rapporte à la lutte contre le danger de la destruction générale, *contre la guerre.* En partant des conceptions de la science moderne, notamment biologiques, et en appliquant le raisonnement analytique au problème de la structure de la société (on pourrait dire, de la colonie bio-sociologique humaine), on arrive à la constatation que cette dernière se compose de *cinq groupes fonctionnels.* Ce sont :

1. Les *femmes* qui sont les productrices de nouvelles générations,
2. les *jeunes* qui se préparent à devenir des travailleurs,
3. les *travailleurs* qui sont les bâtisseurs de la société humaine,
4. les *éducateurs* qui préparent les jeunes à devenir des travailleurs,
5. les *intellectuels* qui, par leurs connaissances spécifiques, guident les travailleurs.

Or, il est intéressant de constater que beaucoup d'éléments appartenant à ces cinq groupes ont, depuis la fin de la guerre, tenu à s'unir, à s'organiser à échelle mondiale, en créant des fédérations nationales au sein de ces groupes et en les confédérant ensuite en unions mondiales. C'est ainsi que se formèrent la Fédération Internationale des Femmes Démocratiques avec ses 80 millions d'adhérentes, la Fédération Syndicale Mondiale (75 millions de travailleurs syndiqués), la Fédération Mondiale des Jeunesses démocratiques (45 millions), enfin, les fédérations internationales des instituteurs, des universitaires, des intellectuels, des artistes et des forces culturelles en général. Les derniers groupes ne sont pas encore aussi centralisés que les trois premiers, mais les tendances à fusionner sont assez développées aussi parmi eux.

L'idée, étudiée et propagée par Coforces dans ses deux conférences internationales et dans tous ses écrits, conférences et affiches, était précisément de pousser à une entente de ces grandes fédérations comptant des dizaines de millions d'adhérents, en vue d'une action commune, et alors efficace, pour la paix. La raison, émise par Coforces, en était que

si on parvenait à cette entente, un bloc de 500 millions d'hommes et de femmes unis et organisés serait réalisé, qui s'opposerait résolument à la folie d'une nouvelle guerre : les gouvernants de tous les pays seraient obligés alors d'en tenir compte et de ne pas risquer l'aventure : une propagande en conformité devrait être lancée par ce bloc. L'idée a été saisie et réalisée par la constitution, au Premier Congrès de Paris, en 1949, du Comité Mondial des Partisans de la Paix, par le rassemblement des signatures pour l'Appel de Stockholm de ce Comité, et par les Congrès mondiaux ultérieurs. Ce Comité devrait avoir par la suite la tâche d'attirer dans son orbite le plus grand nombre d'organisations intéressées à combattre le danger de guerre, et celles-ci de toutes les nuances politiques, religieuses, culturelles. Bref, rassembler tous ceux qui veulent survivre, qui ne veulent pas être menés, comme un troupeau, au massacre aussi stupide que criminel.

L'étape suivante, envisagée par Coforces dans son programme-recommandation, est la lutte pour une *nouvelle structure du monde*, économiquement plus rationnelle et socialement plus juste ; par cela même plus stable, et qui serait capable de le transformer, en garantissant à tous les citoyens de tous les pays le bien-être, et en conséquence, une vie paisible, harmonieuse et heureuse. Ce n'est point de l'utopie : la science et la technique, l'état de nos connaissances et le degré de nos possibilités effectives nous en garantissent. Atteindre ce but serait aussi la meilleure assurance, plus efficace que tous les traités de paix, pour bannir à jamais les guerres, car la paix ne peut être simplement décrétée : toute l'histoire nous montre que celui qui veut faire la guerre n'a qu'à déchirer le traité — la vraie paix s'installe automatiquement, une fois les questions économiques et sociales résolues à l'échelle mondiale, et les tensions d'intérêts canalisées et apaisées.

Parmi les problèmes de l'organisation rationnelle du monde futur, se place, en premier lieu, celui de sa structure. Vu le caractère universel de la science et des réalisations techniques qui agissent dans le sens de l'unification du monde, il est clair que la solution de ce problème réside dans l'institution d'une *Confédération Mondiale des Peuples*. Les principales raisons qui plaident pour la réalisation de ce Monde Uni, ont été bien définies dans le livre connu de Emery Reeves (132) « L'Anatomie de la Paix ». Il existe, à cet égard, déjà une littérature assez abondante, et même des projets détaillés et concrets, concernant les fonctions de divers organismes indispensables pour cette institution. Un projet de ce genre, assez poussé, est

celui élaboré par un groupe de savants aux E. U. sous la direction de M. Hutchins, chancelier de l'Université de Chicago.

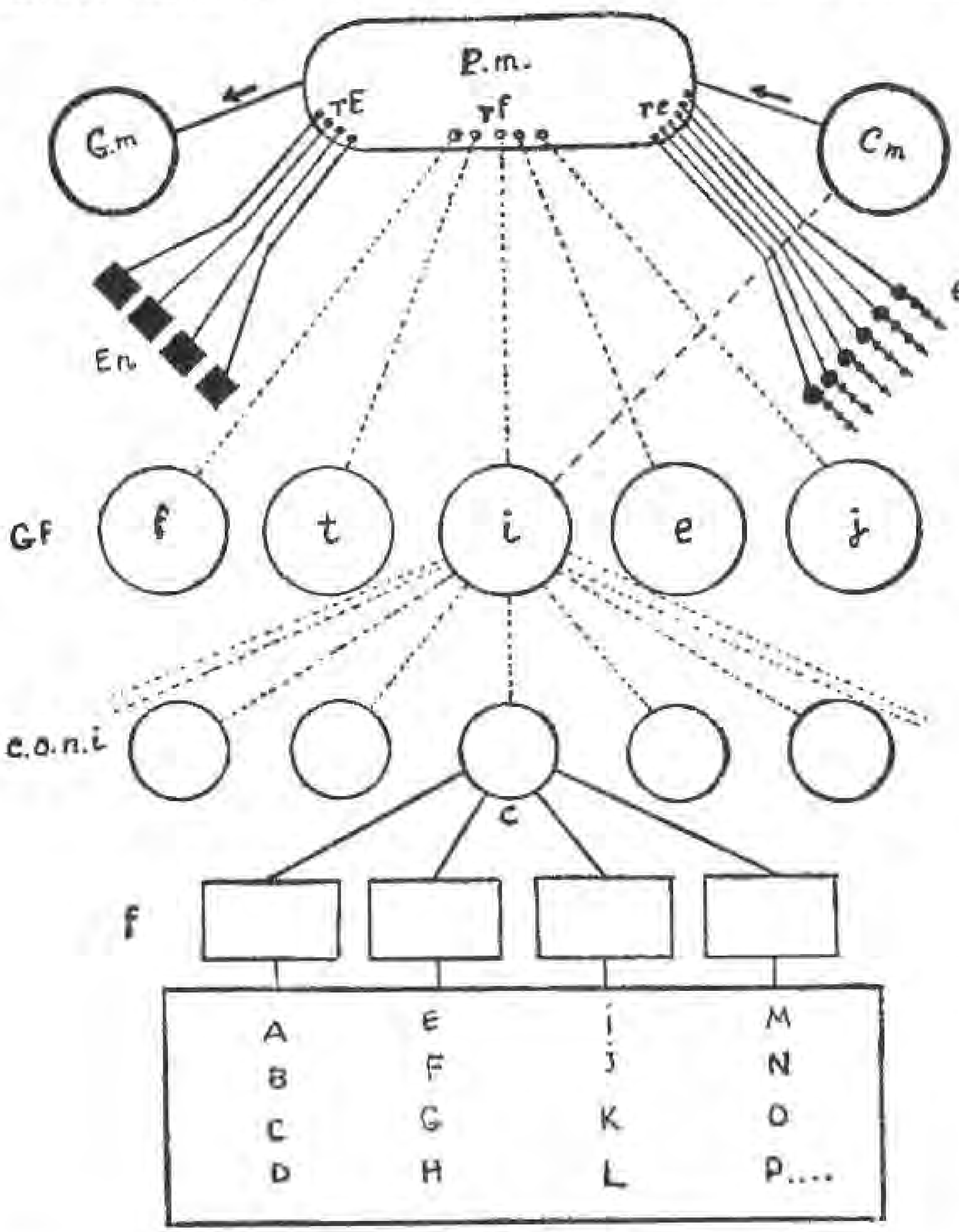


Fig. 19.

Schéma structural de COFORCES pour la structure de l'État Fédéral Mondial. Pm, Assemblée législative mondiale; Gm, Gouvernement mondial; Cm, Conseil fédéral mondial; En, États nationaux; rE, représentants des États (O. N. U. actuelle); Gf, groupes fonctionnels : f, femmes; t, travailleurs; i, intellectuels (forces culturelles); e, éducateurs; j, jeunesses. c. o. n. i., confédérations des organisations intellectuelles nationales; rf, représentants des groupes fonctionnels; ec, élites culturelles; re, représentants des élites culturelles (les grands hommes). La structure d'une confédération des organisations intellectuelles nationales est indiquée en bas du schéma : c, confédération; f, fédérations; A-P..., associations fédérées.

Indiquons ici seulement une idée capitale, se référant à ce problème et née au sein de Coforces (fig. 19). Nous pensions que l'organe suprême de la Confédération Mondiale des Peuples, son Assemblée Générale, devrait être constituée par trois catégories de représentants, qui correspondraient aux trois éléments essentiels dans sa structure : l'élément géographique national, l'élément d'intérêts humains généraux, et l'élément de culture. Le premier comprendrait les représentants des États nationaux — c'est le seul élément qui compose l'O. N. U. actuelle — ce seraient les mandataires des gouvernements et peut-être aussi des parlements : leur tâche serait surtout de contribuer à la solution des questions économiques et politiques nationales dans le cadre mondial. Le second élément serait constitué par les représentants des grands groupes fonctionnels — les confédérations mondiales, dont nous avons parlé ci-dessus ; l'objet d'activité parlementaire de cette catégorie de représentants, serait surtout la sauvegarde des intérêts d'ordre social. Enfin, le troisième élément se composerait de personnalités, véritablement éminentes de notre temps dans les domaines des activités culturelles : des savants, des écrivains, des artistes, des médecins, des techniciens, etc., qui auraient pour tâche de *défendre les intérêts de la culture humaine.* On avait objecté que la présence, dans le parlement mondial, de ce dernier groupe de personnes serait en contradiction avec le principe démocratique, selon lequel un organisme représentatif collectif ne devrait comprendre que des élus, mandatés par des collectivités d'ordre inférieur. A cette objection nous répondrons qu'il s'agirait, dans ce dernier cas, *aussi* des représentants de collectivités, mais avec une différence essentielle : tandis que dans les deux premiers cas, on aurait devant soi les représentants des collectivités existant simultanément, donc *dans l'espace*, dans le troisième ce seraient des représentants des collectivités existant *dans le temps* : un Einstein n'est pas seulement une grande personnalité, c'est aussi l'aboutissement d'une pléiade de grands savants qui l'ont précédé, et qui ont formé son visage culturel, en tant qu'expression de la suite des idées de la science — une conquête de la culture humaine. De même, par exemple, un Gandhi — l'ultime chaînon de grands moralistes, et le même vaut pour les grands musiciens, peintres, ingénieurs, philosophes, etc. On dirait, peut-être, que la difficulté serait de déterminer qui pourrait être considéré comme un « grand homme » et comme tel mandaté dans l'aréopage mondial. Ceci est une question de détail technique, nous voulions indiquer ici seulement le principe essentiel. Alors seulement le parlement mondial pourrait être un vrai centre où tous les intérêts humains trouveraient leur expression et intégration, ce qui garantirait une harmonie complète de tous les besoins et de toutes les aspirations des collectivités humaines.

Un autre grand problème de la deuxième étape de la construction du Monde Nouveau, est celui de la solution heureuse du *problème économique et social.* Les solutions envisagées par Coforces se meuvent dans la direction de décentralisation et de décongestion des centres de la production. Tous ces problèmes ont trouvé leur expression dans les conclusions de la 2e *Conférence Internationale de* Coforces. Voici celles qui se rapportent à l'économie rationnelle et à la justice sociale.

Résolution 25. — La production, la distribution et la consommation sont à étudier en fonction des *besoins humains* et non de l'échange basé sur le profit, qui caractérise le régime capitaliste. En conséquence, des mesures pour une production accrue et une répartition plus équitable s'imposent comme premières mesures concrètes sur le plan de l'économie mondiale. Une politique d'ensemble de la production agricole et de sa répartition entre nations, capable de relever le *niveau alimentaire* moyen s'impose en première ligne. Comme tâches ultérieures seraient à envisager : l'information, la diffusion et, au fur et à mesure de son extension, l'étude de toutes les mesures positives à prendre pour le *relèvement du niveau de vie moyen mondial.*

26. — L'étatisme technocrate dégradant l'homme, puisque réduisant sa responsabilité sociale, Coforces retient les solutions *coopératives, syndicalistes et communautaires* et le principe fédéraliste, pour coordonner les activités économiques de la société humaine.

27. — En se basant, en conséquence, sur la nécessité d'organiser les collectivités humaines à échelle humaine et en même temps efficace, une *décentralisation* des institutions administratives, l'introduction du principe *fédéraliste* dans tous les domaines et à tous les échelons, ainsi que la lutte contre la bureaucratie, s'imposent impérieusement.

28. — Estimant que la vie économique des peuples ne peut pas se dérouler au hasard, et doit être réglée selon les principes d'une *planification* des actions et des ressources, Coforces pense que cette planification n'est pas nécessairement liée à un centralisme excessif, contraire à l'épanouissement total de l'individu, mais peut être réalisée en conservant la structure économique basée sur le principe du coopérativisme en l'associant au principe fédéraliste.

29. — Les progrès inouïs de la science et de la technique, rendant possible l'instauration d'un régime d'*abondance*, incompa-

tible avec les principes du régime de profit capitaliste, Coforces déclare la nécessité d'étudier sans retard et de réaliser des mesures tendant au passage, autant que possible sans perturbations violentes, de l'économie actuelle, qui entraîne la destruction volontaire d'une partie de la production au profit des exploitants, à un nouvel ordre de choses garantissant le bien-être de tous et la justice sociale, et pense que d'ores et déjà il y a lieu d'abroger toutes les lois tendant à la restriction de la production, qui sont restées en vigueur.

30. — Coforces est d'avis que la tendance vers des *loisirs* plus prolongés, conduits judicieusement vers des buts culturels, est le meilleur stimulant au travail, remplaçant le principe de l'exploitation de l'homme par le salaire, qui caractérise le régime capitaliste.

31. — Coforces pense qu'une *organisation scientifique du travail* est le gage de l'efficacité et qu'elle doit se baser non seulement sur des dispositions techniques parfaites et sur l'emploi de méthodes psycho-techniques de sélection des individus, les plus aptes à chaque genre de travail, mais aussi sur le facteur « enthousiasme au travail », qui doit être éveillé chez les travailleurs, en libérant leur psychisme du sentiment d'oppression par la volonté d'exploitation d'autrui.

32. — Considérant que, pour l'efficacité du travail productif, source du bien-être, la discipline présente un facteur d'importance capitale, Coforces est d'avis que ce n'est pas par une discipline imposée par la coercition qu'on aboutirait à cette fin, mais par une *discipline consentie*, basée sur la liberté et le sentiment de la dignité humaine.

33. — Les exigences biologiques de l'homme ne peuvent continuer à être soumises aux variations fantaisistes des anciennes monnaies. La *monnaie de consommation* de demain n'est plus un instrument d'échange, ni une mesure de profit, telle que nous l'avons connue. C'est un instrument de consommation, assurant à l'homme une part de la production globale confiée à son libre arbitre de consommateur. Cette part sera le droit de consommer aussi largement et aussi justement que le permettra la production humaine, scientifique, organisée vers son extension et délivrée de l'étranglement du marché.

34. — Coforces est d'avis que l'*exploitation des richesses naturelles* de la terre doit être *garantie à tous les peuples*, selon leurs besoins naturels, en harmonie avec les principes fixés par l'État Fédéral Mondial.

35. — Vu que le problème de l'alimentation prime tout sur le plan de l'existence biologique et détermine l'économie, Coforces revendique l'attribution de pouvoirs exécutifs pour l'*organe mondial de ravitaillement* (F. A. O.), qui est à considérer comme première organisation économique concrète, prélude à l'État Fédéral Mondial.

Dans les résolutions 26-28, citées ci-dessus, nous avons vu que les solutions économiques et sociales proposées, con-

damnent la tendance actuelle de former des États-géants et de centraliser la production, la distribution et l'administration dans des entités, englobant le destin de dizaines et même de centaines de millions d'êtres humains. C'est la tendance qui mène fatalement à la constitution d'États « directoriaux » dont parle Burnham (22). On pourrait dire qu'un tel État est le produit d'une sorte d'acromégalie sociale, un état maladif, connu dans la pathologie individuelle humaine, et qui aboutit au gigantisme, caractérisé par une disharmonie de fonctions et de croissance : la sécrétion d'une glande est hypertrophiée tandis que d'autres sont atrophiées.

Nous condamnons cette tendance surtout en nous basant sur le fait d'une *influence négative d'un tel gigantisme sur le psychisme humain.* Il est fatal que dans ces États-monstres la liberté des citoyens est bafouée : ils deviennent inéluctablement des robots. Et le même phénomène s'observe dans la production moderne : un travailleur dans une usine géante, travaillant à la chaîne, est psychiquement dégradé : son intérêt au travail qu'il est tenu à accomplir s'évanouit, le sentiment de responsabilité diminue et disparaît même totalement, il travaille exclusivement sous l'emprise de la peur de perdre son gagne-pain. Il est robotisé et il est logique que la liberté n'est plus à trouver dans ces entreprises et ces États-monstres directoriaux, et que les masses humaines dans ces conditions deviennent facilement la proie du viol psychique et des entraînements grégaires : des psychoses de masses.

Le seul remède à cet état de choses fatal, du point de vue social et psychique, réside dans la *micro-socialisation*, dans la décentralisation, dans la constitution de petites entités sociales et productrices, comme le sont les coopératives, puisqu'un meilleur avenir de l'humanité est conditionné par la lutte pour un état psychique sain et assuré, qui éliminerait les fléaux de la société humaine — le crime et la folie.

Dans les micro-sociétés la mentalité caractérisant les états de foule a moins de chances de prendre pied, les ivresses grégaires essuyent plus facilement une sublimation, la psychagogie remplace le viol psychique, les relations humaines sont mieux assurées. Gasser[1] voit dans un retour à la commune, la plus petite cellule politique et sociale, le salut, le seul remède contre les déboires politiques de notre temps. C'est, en effet, l'ambiance dans laquelle l'homme social possède encore la possibilité directe de s'orienter aisément dans le jeu des facteurs déterminant la situation, de participer acti-

1. Cité par Reiwald (130) p. 411.

vement aux actions pour la dominer, et de connaître et juger personnellement les hommes auxquels il confie la direction des affaires qui conditionnent son destin.

Un petit ouvrage de Maucorps (102) sur la psychologie des mouvements sociaux donne un aperçu concis et clair des tendances sociologiques modernes, qui touchent, d'un côté, les bases psychologiques du comportement social, les croyances et les attitudes, l'opinion publique, la persuasion et la propagande, d'une part, et les techniques sociologiques, et les rapports de l'individu et du groupe de l'autre. C'est une vraie sociologie expérimentale qui se prospecte. Les *études micro-sociologiques* de Gurvitch (69) et les *méthodes sociométriques* de Moréno (107) livrent une base solide et très appréciable pour la réalisation de la réforme capitale de la société humaine, dont il est question ici, et qui s'impose impérieusement comme une vraie socio-thérapeutique.

Avec la bombe de Hiroshima, le monde est entré dans une nouvelle ère — celle de l'exploitation de la grande découverte de la *désintégration atomique*. Il faut espérer que le côté négatif de cette découverte — son emploi pour les besoins guerriers — finira par être aboli et cédera la place aux bienfaits devant découler de cette découverte prodigieuse.

Comme nous donnons ici un aperçu rapide des principaux facteurs dont dépend la construction d'un Monde Nouveau, nous croyons utile de faire défiler quelques données au sujet de l'utilisation de l'énergie nucléaire, comme elle se présente à l'heure actuelle. Nous empruntons ces données à la conférence de M. Bertrand Goldschmidt (64) sur les conséquences de la découverte de l'énergie atomique, faite au Centre Européen de la Dotation Carnegie pour la Paix Internationale, en avril 1949.

Il est raisonnable de penser que ce n'est que d'ici un tiers ou un demi-siècle que l'énergie atomique s'ajoutera d'une façon pratique aux sources connues d'énergie utilisable et commencera même à supplanter le charbon. L'espoir de la production de combustibles nucléaires se base sur le fait qu'ils se présentent comme étant plusieurs millions de fois plus efficaces, à poids égal, que le charbon.

Il est difficile d'avoir une vision d'avenir de ce que sera une civilisation où l'énergie atomique aura effectué son plein développement. L'emploi d'un combustible qui, à production d'énergie égale, pèse trois millions de fois moins que le charbon, ne peut manquer de provoquer des bouleversements certains. La possibilité de rendre habitables et exploitables de nouvelles régions

du globe en est un des aspects les plus impressionnants. La possibilité de construire des fusées interplanétaires, mues grâce à ces nouveaux combustibles, est aussi à envisager, de même que des navires et de larges avions propulsés par l'énergie atomique.

L'application des corps radioactifs artificiels formés dans une pile atomique de faible puissance, prend en ce moment une grande importance dans des domaines variés de la technique et de la science, en particulier en biologie et en médecine. Les isotopes radioactifs de tous les éléments connus, peuvent avoir deux usages différents : 1° ils peuvent servir d'éléments marqués, permettant grâce à leur radioactivité, de les suivre à l'état de traces non pondérables; 2° Les radioéléments peuvent être utilisés comme sources de rayonnement et servir dans des applications radiothérapeutiques. On peut dire que les éléments marqués radioactifs représentent probablement le plus puissant instrument de recherche depuis l'invention du microscope.

De nombreuses recherches sont en cours pour suivre le comportement de corps utiles à l'état de traces dans l'organisme, comme les vitamines et les hormones; de même, dans l'étude de la circulation du sang, permettant dans la gangrène de délimiter exactement les parties malsaines; le radiophosphore peut être fixé au bacille de Koch et des études sur la tuberculose sont en cours. L'action destructive sur les cellules biologiques du rayonnement des radioéléments, permet d'espérer leur utilisation de plus en plus répandue dans les maladies où les cellules se multiplient trop rapidement, en particulier le cancer.

L'application des éléments marqués n'est pas limitée à la biologie : de vastes horizons s'ouvrent à eux aussi en industrie.

Une des caractéristiques les plus marquantes de notre époque, est la tendance qui se manifeste dans tous les domaines de la vie pratique, de *rationaliser le travail*, de le rendre plus efficient et moins pénible. On peut suivre cette tendance dès les débuts de la civilisation. Ce processus s'est surtout accentué vers la fin du siècle précédent et au début du siècle courant. Dans l'histoire de ce mouvement, on peut distinguer trois étapes qu'on peut localiser dans trois foyers distincts. Cette évolution se déplace dans la direction de l'Ouest vers l'Est.

La *première étape* se situe aux États-Unis, à la fin du siècle précédent, où le grand réformateur des méthodes de travail, F. W. Taylor et son école, élaborèrent et réalisèrent les lois d'une organisation scientifique du travail. Cette étape est caractérisée par la prépondérance des réformes du *côté technique* : par une disposition rationnelle des éléments du travail dans la production, on rehausse sensiblement son rendement. Mais l'homme n'y est considéré que comme un élément accessoire de la machine, et il y est traité comme tel : le mouvement n'arrive pas à rendre le travailleur heu-

reux, ce qui s'avère impossible à atteindre, si l'homme devient l'esclave de la machine.

Les méthodes américaines, importées en Europe, ne trouvèrent pas d'écho dans les milieux ouvriers ; au contraire, la classe des travailleurs s'insurgea contre leur application en Europe, plus évoluée, du point de vue social, que le Nouveau Monde, foncièrement capitaliste. Un changement d'attitude des ouvriers est à remarquer après la première guerre mondiale. C'est surtout en Allemagne que les idées tayloriennes se propagèrent, mais en liaison avec un nouvel élément plus conforme aux traditions sociales européennes : c'est la prise en considération du *facteur humain*. *L'Europe* et spécialement l'Allemagne devient le second foyer, la *deuxième étape* de l'évolution de l'organisation scientifique du travail. En relation avec ce fait, c'est ici qu'apparaissent alors les Instituts où on étudie le facteur humain, comme une déterminante dans le processus du travail. Une nouvelle science, la psychotechnique, se développe, des bureaux d'examens d'aptitudes au travail, des écoles pour les doués, des offices d'orientation professionnelle s'ouvrent en grand nombre. Le slogan qui se diffuse alors est : « The right man on the right place[1] ».

Mais peu à peu des voix s'élèvent, des études paraissent, une critique violente parmi les psychotechniciens eux-mêmes se fait entendre ; la question n'est pas résolue. On est obligé de constater que, malgré que chaque travailleur est à sa vraie place, son travail ne donne pas le rendement escompté, s'il n'éprouve pas de la joie au travail, s'il ne se sent pas maître de lui-même, de son travail, de son destin.

Mais l'idée s'est propagée plus loin à l'Est. C'est en *Russie Soviétique* que les méthodes de rationalisation tayloriennes et les pratiques de la psychotechnique ont pénétré et c'est là qu'elles sont tombées sur un sol fertile pour leur application féconde, c'est là que l'idée de l'organisation scientifique du travail prend solidement pied et donne des résultats surprenants dans la production industrielle, dans l'agriculture, dans les communications, etc. Un mouvement « autochtone », cherchant à augmenter le rendement et connu sous le nom de stakhanovisme, se développe. C'est là que se fixe le troisième foyer et se situe la *troisième étape* de l'organisation scientifique du travail. La raison en est que dans ce pays sont réalisées les conditions qui permettent au mouvement de la rationalisation du travail de trouver la solution définitive de ses aspirations : c'est la *joie au travail* — le

1. L'homme qu'il faut à la place qu'il faut.

troisième facteur — qui, à côté de l'organisation technique et de la psychotechnique, peut jouer. Le travailleur a enfin le sentiment de travailler pour lui-même, pour son État à lui, d'être maître de son destin.

Cette histoire des trois étapes de la rationalisation du travail nous démontre nettement qu'en ce domaine aussi les facteurs psychologiques ont un rôle déterminant à jouer. Et comme la solution du problème du travail est étroitement liée à la politique, on comprend que les répercussions de la propagande politique sur la psychologie des masses ouvrières sont prises en considération par les politiciens, les meneurs avisés. Mais on peut dire que la compréhension de l'importance de ces facteurs date relativement de peu. Le capitalisme classique qui considérait l'ouvrier presque comme une partie de la machine, ne se souciait guère de sa psychologie : le travailleur industriel, surtout aux États-Unis, n'intéressait l'entrepreneur que du point de vue de son rendement, et une fois sa force productrice épuisée, par une sorte de sweating-system (méthode de faire suer), on le jetait dehors comme un citron pressuré. Ce n'est qu'en Europe de l'après-guerre que l'on a pu voir plus clair et surtout après que les études psychologiques ont été mises en honneur dans tous les domaines où il s'agissait de comprendre le comportement des hommes. On a compris que le travail qui ne tient qu'à obtenir un produit palpable, n'a pas de sens pour le travailleur : dans le processus de travail lui-même les besoins affectifs du travailleur restent pour la plupart inassouvis, ce qui représente un handicap dans l'économie psychique du travailleur.

La grande erreur de Marx fut précisément de n'avoir pas pris ce facteur psychique en considération. Il est vrai qu'à cette époque, la psychologie scientifique n'avait pas encore atteint, même de loin, le développement que nous lui savons aujourd'hui, surtout depuis l'avènement de la psychologie objective, basée sur les découvertes de Pavlov. Pour Marx, le travail était conditionné par la misère et les nécessités extérieures, et la liberté commençait là où le travail cessait. Reiwald (130)[1] lui oppose l'idée que « la vraie liberté se trouve là, où le travail est fait de bon gré, parce qu'il apparaît au travailleur plein de sens et lui procurant un plaisir ». L'activité est pour l'homme d'aujourd'hui un besoin psychologique, donc physiologique. La pulsion agressive, selon Reiwald, est transformée, canalisée en comportement de travail, en se combinant avec les éléments affectifs, c'est-à-

1. (130) p. 276.

dire avec la pulsion nº 3, selon nous. C'est surtout caractéristique pour les populations blanches des pays nordiques.

Selon Marx, la condition essentielle pour l'effort humain ayant son propre but, qui mène à la satisfaction et au sentiment de liberté, serait la diminution des heures de travail. Reiwald a parfaitement raison, en opposant à Marx l'idée que « ni la diminution de travail en elle-même, ni l'augmentation du salaire, ni un but patriotique, religieux ou social ne suffisent à remplacer l'impulsion affective qui peut et doit provenir du processus de travail lui-même ». C'est le travail collectif surtout qui est apte à donner la satisfaction psychique. Le fait de vouloir atteindre le même but, stimule, augmente de rendement et l'intensité de satisfaction. Reiwald (130)[1] donne en exemple le travail du marin, qui acquiert souvent une relation personnelle avec son navire, malgré les difficultés du travail maritime. Le lien affectif peut devenir tellement fort que le « navire », la « fabrique » ou la « mine » peuvent assumer le caractère d'un fétiche. Et ce ne sont alors pas seulement le capitaine, le fabricant ou le directeur de mine qui jouent le rôle du « meneur », mais aussi le navire, la fabrique et la mine. On peut même alors constater objectivement l'accroissement de l'intensité affective, en mesurant, au moyen d'un dynamomètre, le rendement du travail du travailleur individuel. Ces liens s'estompent systématiquement par l'avènement du travail taylorisé, mais l'homme ne peut pas s'en passer dans sa vie et son travail; dans le domaine du travail le dicton populaire « l'homme ne vit pas du pain seul » se justifie pleinement. Et on le voit réalisé dans la tendance de tout travailleur d'avoir, à côté de son travail professionnel, un « violon d'Ingres », son « dada », sous forme de bricolages, d'occupations personnelles accessoires, du domaine artistique, musical, etc. La psychologie des masses à venir, aurait comme tâches, selon Reiwald, à rechercher d'abord les bases affectives du travail collectif; ensuite, à étudier par les moyens psychotechniques, et pour chaque profession, les méthodes de production rationnelles, qui s'avèrent les plus aptes à tenir compte des besoins affectifs du travailleur; et enfin, à trouver, en liaison étroite avec la production et la psychotechnique, un compromis entre les exigences de l'utilité pratique et les besoins affectifs de l'homme.

Les idées et les faits de l'organisation scientifique du travail ont servi de stimulants pour l'avènement aux États-Unis, après la première guerre mondiale, d'un mouvement, connu sous le nom de *Technocratie*. Des groupes d'ingénieurs, par des études analytiques et statistiques des faits économiques et techniques, ont pu établir que les progrès techniques marchant à une allure de plus en plus accélérée, la proportion de la main-d'œuvre nécessaire allait en décroissant et le chômage augmentait de façon alarmante. Seule, une politique économique totalement réformée, pourrait éviter une catastrophe. Dans leur esprit, la direction des affaires de l'État, devrait être confiée aux techniciens et toute la vie économique, politique et sociale orientée sur des bases scientifiques. L'idée technocrate ne s'arrête pas là, mais développe de plus en plus « la tendance à régler les problèmes humains, en ne tenant compte que de ce qui est dénombrable, de ce qui tombe sous le chiffre et relève de la constatation statistique ». Albert Béguin (15) définit excellemment cette tendance en peu de mots. « Il existe de par le monde aujourd'hui une race particulière, dispersée à travers les nations, les camps adverses, active dans les partis de gauche comme de droite, une race positive et mystique, optimiste et désabusée, conquérante; la race des Technocrates. Ce sont des gens qui, concevant pour l'Homme des espoirs démesurés et lui promettant la possession totale des énergies physiques, méprisent les hommes et les jugent tout juste bons à être utilisés pour la réalisation du grand plan de conquête. En échange d'un bonheur taillé sur une très petite mesure (la mesure même du mépris), les hommes seront admis à servir, chacun selon le plan tenu secret. Les technocrates, dont la mystique occulte se tient au-dessus des formes et des idées politiques, prétendent mener les sociétés humaines, sans autre loi que celles de l'efficacité chiffrable et de la statistique souveraine. Ils n'ont pas manqué d'apercevoir tout l'intérêt que peut présenter, dans leur optique particulière, l'utilisation de machines capables d'opérer plus vite que le cerveau humain n'importe quel calcul et de hâter ainsi la subordination de notre espèce au dieu Chiffre. Ce que déjà ils tentaient d'imposer par les vieilles méthodes, semble maintenant plus proche de la réalisation, et ils n'ignorent pas que des décrets obtenus par une machine ont chance d'exercer une fascination plus grande sur des esprits depuis longtemps enclins à vénérer l'abstraction et l'objectivité, à les confondre avec la justesse et la justice. »

Tout récemment, un mathématicien américain, Wiener (165), a tiré des conclusions, d'un côté, de la tendance technocrate, de l'autre des progrès réalisés dans la technique

1. (130) p. 280.

électronique de télécommunication et des machines-automates. Ces progrès concernent les *servo-mécanismes* : ce sont des machines modernes qui non seulement exécutent des mouvements bien compliqués, mais sont capables d'assumer des fonctions de contrôle et de direction dans l'exécution des tâches pour lesquelles elles sont construites ; ces machines remplacent donc l'homme dans certaines de ses fonctions mentales, en allégeant son travail.

Ce nouveau domaine de la technique d'organisation a reçu le nom de *Cybernétique* (du grec κυβέρνω-gouverner et aussi κυβερνέτης-pilote d'un navire ; d'autre part, le mécanisme régulateur dans les machines est appelé en anglais « governor »). Il est intéressant de rappeler que déjà Platon a employé ce nom — cybernétique — toutefois dans le sens politique de gouvernement. Plus tard, Ampère aussi l'a utilisé dans le même sens également. Dans cet esprit, l'idée d'une politique scientifique à base d'une « physique sociale », a été exposée encore par Auguste Comte.

Nous avons affaire ici à une « zoologie artificielle », selon le nom pittoresque donné à ce quatrième règne, œuvre de l'homme, par un grand mécanicien. La Cybernétique est née d'une confluence de divers éléments, venant de la physique, des mathématiques, de la physiologie et de la psychologie. Chauchard (30) la nomme même une « psycho-physiologie comparée » : une étude de comportement avec les mécanismes qui l'expliquent et les propriétés psychologiques qui en émergent », et il précise « que, à l'aide de circuits électroniques, le génie humain a réalisé des structures qui présentent une grande analogie de fonctionnement avec les structures nerveuses, et non seulement les structures nerveuses élémentaires, mais les structures cérébrales ». Wiener lui-même donne, selon Albert Béguin (15), la caractéristique suivante de ces machines : elles contiennent « des organismes producteurs non pas d'énergie en action, mais d'instructions commandant la mise en marche des énergies ».

De ces servo-machines citons : l'Eniac, la grande calculatrice américaine qui pèse 30 tonnes et renferme 18 000 tubes électroniques, qui rappellent, en quelque sorte, les neurones du cerveau. La machine à lire pour les aveugles qui peut schématiser et faire des abstractions par sélection, la machine à régler le tir des batteries antiaériennes, qui vise, tire et corrige automatiquement ses erreurs de pointage ; à l'inverse de l'ancien canon, qui envoyait l'obus quand on appuyait sur la gâchette ; elle « y ajoute par prévision des hypothèses, tenant compte même de la libre volonté du pilote, dont elle suppose les choix éventuels ». « Cet instrument est merveilleux, » dit Béguin (15), « puisqu'il semble doué à la fois de mémoire, de prévision et du pouvoir de décision, jusqu'ici réservé à l'initiative humaine. » Ensuite, la machine à traduire, qui retient le dictionnaire de la langue qu'on lui a apprise. Grey Walter a construit une tortue électronique, qui, sa charge électrique épuisée, va de soi-même dans l'obscurité pour se recharger automatiquement. Enfin, le homéostat de Ashby, qui apprend à réagir dans des conditions nouvelles. Ashby pense qu'il sera possible de construire un robot, capable de jouer aux échecs, à condition qu'on lui fournisse les règles du jeu.

Ce qui caractérise encore ces mécanismes, c'est une précision absolue et une rapidité de travail, quelques dizaines de milliers de fois plus grande que la nôtre. Elle remplace des équipes de statistique, de prévision et de planification qui jouent un grand rôle dans les usines géantes.

Les mécanismes essentiels de ces machines sont de double nature : il y a le moteur, les forces propres de la machine, avec leur commandement, et il y a le mécanisme régulateur, « pilote », qui « informe le premier des changements dont il faut tenir compte dans la manœuvre à effectuer. De son côté, le moteur informe le pilote de son fonctionnement. Dans les mécanismes munis de mémoire artificielle, les ondes électriques sont transformées, dans un quartz piezo-électrique, en vibrations ultra-sonores ; à l'autre bout du quartz elles redonnent de l'électricité ramenée à l'entrée ; chaque unité peut emmagasiner huit nombres de dix chiffres et s'y référer en 1/5 000 de seconde. Cette fonction d' « information » réciproque par des signaux transmis, garantit l'autorégulation. Si la transmission est altérée, l'information sera plus ou moins corrompue ».

On a rapproché la Cybernétique de la théorie des jeux. Dans le jeu il y a un aspect économique — le gain — qui correspondrait à la source d'énergie dans les machines, et l'opposition des intérêts, caractéristique des jeux, se retrouve jusque dans les processus à régulation : en observant les conduites des individus et des servo-machines, on constate que les principes intimes de cette conduite sont représentés, dans la théorie des jeux, par la notion de « stratégie » et dans la Cybernétique, par la notion de régulation. Ces servo-machines « sont parfois fantasques », dit Chauchard (30), « et rappellent les organes vivants : elles ne fonctionnent correctement que quand elles sont en train. Wiener indique que, quand une machine marche mal, il faut la laisser reposer, soit l'agiter, ou lui envoyer un choc électrique violent, soit encore déconnecter la partie « malade ». On reconnaît les

thérapeutiques psychiatriques : repos, électrochoc et psychochirurgie. »

Les analogies entre le comportement des organismes vivants et les mécanismes automatiques, sont telles que, comme le dit Dubarle (48), « d'ores et déjà, il semble que certaines réalisations mécaniques peuvent aider à comprendre, au moins grossièrement, certains fonctionnements physiologiques dans le cerveau. Réciproquement, en certains cas au moins, l'étude de divers dispositifs, rencontrés au sein de l'organisme vivant, pourra, peut-être, suggérer le principe de réalisations mécaniques nouvelles ».

Nous nous sommes arrêtés sur les faits faisant l'objet de cette nouvelle science, qu'est la Cybernétique, parce qu'ils nous ouvrent des perspectives d'une grande portée pour la compréhension des faits et des théories que nous avons discutés dans cet ouvrage. D'autant plus que la menace que nous ressentons à propos de l'importance du « viol psychique » dans la vie collective, trouve une correspondance dans le danger, ressenti dans les milieux informés des progrès de la Cybernétique pour cette même vie collective. Comme le dit justement Albert Béguin (15), ces robots perfectionnés n'appartiennent plus à la catégorie des outils aveugles, ils ont été dotés de privilèges que notre espèce, jusqu'à une date très récente, croyait être seule à posséder.

« Accroissant le pouvoir des hommes tant que ceux-ci resteront les maîtres de ce qu'ils produisent, le robot capable de déduire et de choisir, n'est-il pas à la veille de se retourner contre ses inventeurs et de les détrôner ou de les anéantir? » Tant que les hommes restent maîtres des produits de leur tête et de leurs mains, le danger est fictif, mais, s'ils s'abandonnent, si la vague de démissions devant la puissance continue à déferler, vague qui se manifeste si nettement dans les ravages causés dans la vie affective par l'extension de l'influence du principe du viol psychique — le danger devient plus que réel, il devient imminent.

En connexion avec les tendances d'une technocratie, avec les progrès de la Cybernétique, l'humanité court le risque de s'insinuer dans un monde machinocrate, autoritaire au plus haut degré et d'une « implacable objectivité », où, comme le dit Béguin :

« La seule joie serait de voir que tout fonctionne bien, selon les exigences d'une pure raison calculante. » Le vrai danger est dans la création d'un mythe du Chiffre souverain : « Les hommes obéiront au chiffre, à l'usine et dans leur vie privée même, réglant, selon ce qui sera prescrit, leur hygiène, leur budget, la distribution de leur temps, l'éducation de leurs enfants, que sais-je? — leur appartenance plus ou moins profitable à telle ou telle « dénomination » religieuse ou philosophique, le choix de leurs lectures. Une Amérique super-américaine gagnera le monde entier, dans l'effacement des différences, des vocations, des héritages culturels. » Et Béguin redoute « l'acceptation passive d'une humanité qui, non seulement se résignerait, qui se satisferait, qui peut-être s'enthousiasmerait à remettre son sort aux décrets du Chiffre, de la Machine et du Technocrate ».

Le vrai danger consisterait dans l'acceptation d'une humanité conformiste, d'un État « directorial » définitif à la Burnham (22). L'issue? Nous l'indiquons dans les pages de ce chapitre. Ce n'est pas la chute dans l'adoration d'un mysticisme vague, se nourrissant de l'espoir d'une « prise de conscience humaine », d' « apparences d'une nature indomptée se retrouvant au sein de l'humain lui-même » ou de raisonnement que la cybernétique elle-même « nous donne la leçon d'une plus claire conscience de ce qui, en nous-mêmes, appartient à un monde « mécanisable » et de ce qui est inséparable de notre liberté ».

Nous pensons plutôt à la tendance du regretté Emmanuel Mounier dont parle Albert Béguin et qui consistait en « vouloir substituer au mythe d'une imagination anxieuse la connaissance exacte du fait et de la possibilité d'en mesurer les conséquences » et nous sommes d'accord avec Béguin quand il dit qu' « il ne faut ni détruire la machine ni même craindre d'abord le technocrate visant au despotisme par la machine ». Aussi il ne faut pas perdre de vue que la machine « reste un outil, fruit de l'intelligence humaine, et à son service », et que, « la machine est un symptôme qui change de signe selon qu'on lui assigne sa juste place — et alors elle autorise de grandes espérances humaines — ou bien qu'on l'invite à en usurper une autre — et alors elle devient maléfique. »

Il y a une différence entre le comportement de l'intellect humain et les dispositions de la machine-robot : elle n'est pas due à la présence, chez le premier, d'une force vitale ou spirituelle mystique, le séparant, en principe même, du second. La différence réside dans une complexité extrême du fonctionnement de la matière vivante due à sa constitution et structure chimique aussi extrêmement compliquées, et devant produire ses effets dans les dimensions micro- et ultramicroscopiques. Ce ne sont pas les mêmes lois physicochimiques, en tous points égales, qui régissent les éléments macro- et microscopiques : déjà la biologie même diffère dans les deux cas.

La solution optimiste qui nous guide dans l'évaluation des chances de maîtriser les dangers pour l'humanité, dont nous avons parlé dans ce chapitre, à propos du viol psychique et des faits de la Cybernétique, nous l'envisageons par l'éducation active. Cette éducation exercerait et développerait les forces biologiques créatrices de l'individu. Elle assurerait la charge de ces « magasins cérébraux[1] » (le Deuxième système de signalisation de Pavlov) avec des engrammes résultant des excitations multiples, provenant des sources saines de la culture humaine. Ces sources proviendraient des connaissances et idées émises dans les écrits, images, conférences, entretiens, etc. — et seraient de nature intellectuellement et socialement positive : vraie, morale et belle. L'aboutissement de telles influences sur l'ensemble des individus, formant la société humaine, ne peut mener qu'à l'institution d'un ordre dans le monde, où trouverait son accomplissement l'idée platonicienne de la Cité idéale, de la république des savants, se basant sur l'exactitude scientifique et source d'harmonie générale.

Enfin, la troisième étape, suggérée par Coforces, est celle, caractérisée par la formule *S'épanouir*. Elle concerne les *activités culturelles* des hommes.

Il est évident que celles-ci, bases d'un nouvel ordre de choses auquel l'humanité aspire, ne seront garanties que quand et si la maxime la plus générale du *Droit à la vie*, est universellement reconnue. Elle a été excellemment formulée par Rodrigues (135). Voici ses huit points :

1) Le droit à la vie est le droit fondamental et imprescriptible de tout individu. Il est indépendant de toute condition d'âge, de sexe, de race, de nationalité, de situation sociale, de religion et doit être reconnu et réalisé intégralement en chacun.

2) Le droit à la vie implique la protection contre tous les attentats dirigés contre la personne physique et morale de tout individu et interdit, sous quelque forme que ce soit, l'exploitation de l'homme par l'homme.

3) Le droit à la vie implique pour tout individu le droit aux moyens de vivre, d'une vie matérielle ou d'une vie intellectuelle.

4) En conséquence, matériellement, tout individu doit être garanti, de sa naissance à sa mort, contre tous les risques, de

1. Nous ne les considérons pas du tout comme des endroits déterminés, localisés anatomiquement dans le cerveau, mais, en conformité avec les données de l'étude physiologique des fonctions de ce dernier, nous leur attribuons une nature dynamique, affectant la totalité de l'écorce cérébrale.

quelque nature qu'ils soient, par l'institution de moyens de sécurité dans tous les domaines.

5) Intellectuellement et moralement, tout individu doit être mis en mesure de développer pleinement toutes ses facultés par une instruction appropriée.

6) Le droit à la vie entraîne, comme contrepartie, pour tout individu valide, compte tenu de ses aptitudes, l'obligation du travail, conçu comme un service civil et une fonction sociale, la quantité et la nature du travail exigible étant déterminées d'après les nécessités collectives.

7) Le droit à la vie comporte, en dehors du temps de travail exigible, le droit aux loisirs, ce qui entraîne l'organisation de ces loisirs, de manière à fournir à tout individu le moyen d'y consacrer librement son activité sous la forme de son choix.

8) Le droit à la vie implique :

a) La satisfaction normale de tous les besoins fondamentaux de tout individu satisfaisant aux conditions sociales exigibles de lui selon son état de validité et les possibilités de labeur à lui indiquer ;

b) une rétribution supplémentaire accordée au travail comme tel, en tenant compte de sa quantité et de sa qualité, afin de stimuler les initiatives et de récompenser le mérite et la valeur.

L'idée du droit a subi une évolution profonde et, primitivement liée à une conception négative de pure défense contre les atteintes dont l'être humain pouvait être l'objet, de la part d'individus ou de collectivités, elle tend à revêtir un caractère proprement positif, ayant pour objet, la réalisation intégrale de la personnalité humaine.

De ce fait, il convient de donner leur sens plein aux idées de liberté et d'égalité qui servent de base à la Déclaration de 1791, en affirmant et en réalisant, dans tous les domaines, la liberté intégrale et l'égalité complète des valeurs humaines.

Les principes suivants d'une nouvelle *Déclaration des « Droits de l'Homme »*, formulée par Rodrigues, sont à reprendre.

Article premier. — Les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits. Leur liberté s'exerce dans tous les domaines, physique, social et intellectuel. Leur égalité s'étend à tous les droits, civils, politiques et économiques.

Art. 2. — Le but de toute organisation sociale est la conservation et la réalisation des droits naturels et imprescriptibles de l'homme. Le droit fondamental de l'homme est le *droit à la Vie*. Il est indépendant de toute condition d'âge, de sexe, de race,

de nationalité, de religion et doit être reconnu et réalisé intégralement en chacun.

Art. 3. — Le droit à la vie implique le ***droit à la Liberté***, le ***droit à la Protection***, le droit aux moyens de vivre, le droit à l'instruction et le droit aux loisirs.

Art. 4. — Le droit à la liberté implique le droit de pouvoir faire tout ce qui ne nuit pas à l'autrui, la liberté de chacun n'ayant autre limite que l'égale liberté de tous les autres. Ces limites ne peuvent être déterminées que par la loi. Tout ce qui n'est pas expressément interdit par elle, est réputé légitime.

Art. 5. — Le droit à la liberté implique que la loi doit être l'expression de la volonté générale émanant, soit directement, soit indirectement et par l'organe de leurs représentants élus, de tous les membres qui composent la nation. Cette loi doit être la même pour tous, soit qu'elle protège, soit qu'elle punisse.

Art. 6. — Le droit à la liberté implique le droit d'exprimer et de diffuser librement sa pensée, par tous les modes que le progrès technique met et mettra à la disposition de l'homme, le droit de réunion, le droit d'association, le droit de désigner des mandataires dans les divers ordres de l'activité économique et sociale, syndicale, coopérative, communale, la volonté de la majorité faisant loi.

Art. 7. — Le droit à la protection implique la défense contre tous les attentats dirigés, contre la personne physique et morale de tout individu. Il n'autorise l'accusation, l'arrestation, la détention et la condamnation d'un individu que dans les cas expressément prévus par la loi et dans les formes arrêtées par elle antérieurement à l'acte incriminé.

Art. 8. — Le droit à la protection interdit, sous quelque forme que ce soit, collectivité ou individu, l'exploitation de l'homme par l'homme.

Art. 9. — Le droit aux moyens de vivre implique pour tout individu le droit à la sécurité intégrale. De sa naissance à sa mort, chacun doit être matériellement protégé contre tous les risques, de quelque nature qu'ils soient, par l'institution de garanties sociales, au premier rang desquelles figure un minimum vital d'existence.

Art. 10. — Le droit à l'instruction implique l'égalité de tous les enfants devant l'instruction, dans un régime d'éducation donnant à chacun, avec une culture générale commune, les moyens appropriés pour lui permettre de développer ses aptitudes spéciales et de porter à son maximum le développement de ses facultés physiques, intellectuelles et morales.

Art. 11. — Le droit aux loisirs implique, en dehors du temps exigible pour l'accomplissement des tâches sociales, l'organisation de ces loisirs, de manière à fournir à tout individu le moyen d'y consacrer librement son activité sous la forme de son choix.

Art. 12. — Le droit à la vie ainsi garanti à tous, valides et invalides, et réalisé par tous dans tous les domaines, où s'exerce l'activité humaine, entraîne en contrepartie, de la part de tous les hommes valides, une contribution à la collectivité, sous la forme d'une fonction sociale. Il comporte notamment, pour tout individu en état de fournir un effort, l'accomplissement d'un travail dont la quantité et la nature seront déterminées pour chacun, compte tenu des aptitudes individuelles et des nécessités collectives.

Le droit à la vie et les nouveaux Droits de l'Homme forment la base même de cet état d'organisation de la société humaine, qui tient de la vraie démocratie. L'authenticité de ces énoncés est garantie par le fait que la science, qui est appelée à orienter le comportement individuel et collectif, mène logiquement et inéluctablement à la réalisation du principe d'un gouvernement par le peuple et pour le peuple. Ce principe réalisé, tout le reste découle automatiquement : l'établissement du bien-être pour tous, l'épanouissement total de l'individu, la disparition des guerres, la solidarité de tous les membres de la collectivité humaine.

L'O. N. U. avait adopté, en 1948, une Déclaration universelle des « Droits de l'Homme ». Celle-ci n'étant pas, à notre avis, complète et ne répondant pas à toutes les nécessités d'un Monde Nouveau, nous avons cru utile de rapporter ici le texte du projet, formulé en son temps par Rodrigues, et correspondant mieux aux idées exposées dans cet ouvrage, ainsi qu'à celles de COFORCES.

En parlant des Droits de l'Homme, il s'entend que c'est l'institution collective du Droit qui doit en avoir le souci; c'est l'organisation juridique, au sein de la société, qui doit établir les lois qui les garantissent et veiller à ce que ces lois soient suivies effectivement. Les idées émises par Reiwald (130)[1] à ce sujet, qui étudie la *genèse de la justice pénale dans la société humaine* et la possibilité d'étendre ses principes dans l'ordre international, sont extrêmement suggestives. Il dit que l'agressivité au sein des communautés nationales, a été maîtrisée par la justice pénale : la paix à l'intérieur des États en a été assurée par là. Mais les États ont conservé la possibilité, le droit de léser la communauté internationale de la manière la plus grave : la guerre. La juridiction pénale elle-même est issue d'une situation typique de foule : de la justice sommaire, du lynch. Du reste, ce dernier n'est pas exclusif des États-Unis, quoique là il est plus fréquent qu'ailleurs : on l'a appliqué en Italie après la chute

1. (130) p. 261.

du régime fasciste, et aussi dans d'autres pays à l'égard des « collaborateurs ». Les vestiges de cette institution se retrouvent même dans la pratique judiciaire normale. Les dernières années ont donné des exemples probants de ces pratiques odieuses : il suffirait de citer les procès politiques de tendance et de vrais assassinats légaux, perpétrés aux États-Unis contre les nègres : le cas tout à fait récent de Mac Gee, nègre accusé du viol d'une femme blanche, malgré le manque d'indices probants, et exécuté, malgré l'indignation et les protestations venues du monde entier, ainsi que le cas de sept jeunes nègres d'Illinois, massacrés dans des circonstances analogues. La raison de ces erreurs judiciaires est à rechercher dans la hausse de l'affectivité collective et le relâchement du jugement, comme effets typiques d'une situation grégaire.

Que le même phénomène se manifeste à l'échelle mondiale, ne peut pas étonner : Bernard Shaw dit justement : « Nous avons atteint actuellement le stade de l'organisation internationale. La grandeur et la complication des problèmes, qui se posent devant l'homme, dépassent nettement ses capacités politiques et sa grandeur d'âme. »

Comme un organisme pouvant et devant contribuer à la diffusion de la culture à échelle mondiale, il a été fondé à Paris, en novembre 1946, l'*U.N.E.S.C.O.* — Organisation des Nations Unies pour l'Éducation, la Science et la Culture — qui est une des institutions spécialisées des Nations Unies (O. N. U.). A la première Conférence — constitutive — de l'U.N.E.S.C.O. participèrent quarante-sept nations ; trente et une en ont signé alors l'Acte constitutif. Aujourd'hui quarante-six États sont membres de l'U.N.E.S.C.O.

Le programme de l'U.N.E.S.C.O. a été défini dans son principe par l'article 1 de sa Charte constitutive : « L'Organisation se propose de contribuer au maintien de la paix et de la sécurité en resserrant, par l'éducation, la science et la culture, la collaboration entre nations, afin d'assurer le respect universel de la justice, de la loi, des droits de l'homme et des libertés fondamentales pour tous, sans distinction de race, de sexe, de langue ou de religion... »

« Pour atteindre ces objectifs, l'U.N.E.S.C.O. doit :

1° favoriser la connaissance et la compréhension mutuelles des nations ;

2° donner une impulsion vigoureuse à l'éducation populaire et à la diffusion de la culture ;

3° aider au maintien, à l'avancement et à la diffusion du savoir. »

Malheureusement, cette Organisation qui, selon son programme théorique, pourrait et devrait être un centre de toute première importance pour la diffusion de la culture, n'a pas encore pu développer son activité avec toute l'envergure voulue et nécessaire. Ceci est dû à son caractère trop gouvernemental, donc bureaucratique, d'un côté, et de l'autre, à ce qu'elle a pris une tendance, où la politique partisane d'un bloc des nations se manifeste assez clairement, en opposition avec les nations de l'Est, qui, comme l'U. R. S. S., la Chine populaire, et aussi l'Allemagne[1] et autres, n'y sont pas représentées. Il faut, néanmoins, espérer qu'un jour viendra où ces handicaps fâcheux pour l'activité de l'U.N.E.S.C.O. disparaîtront et cette institution pourra développer une activité effectivement profitable à tous les pays du monde, et à la culture générale de l'humanité.

Avec les grands progrès techniques réalisés dans les communications — automobilisme, aviation — le monde est devenu beaucoup plus petit qu'autrefois, et cette tendance est encore plus marquée par le fait des télécommunications, telles que la radio, le cinéma, la télévision, etc. L'internationalisation dans beaucoup de domaines, le contact entre les gens de diverses nations et de langues différentes, rendent indispensable la connaissance des langues étrangères. Évidemment, la solution rationnelle de ce problème serait l'adoption d'une *langue auxiliaire internationale artificielle*, comme, par exemple, l'Espéranto, qui, d'ailleurs, a fait ses preuves[2] dans tous les domaines de la vie internationale — commerce, technique, sciences, congrès, voyages — et dont la grammaire est si simple (elle tient la place d'une demi-page) que son apprentissage est d'une facilité extraordinaire. L'adoption d'une des langues vivantes se heurte à beaucoup d'obstacles dont le principal, à part les imperfections théoriques et pratiques de ces langues, donc les difficultés pour les apprendre, est la jalousie réciproque des nations : il est clair que la nation dont la langue serait reconnue comme universelle, acquerrait des avantages économiques, culturels et politiques sur toutes les autres. Mais l'inertie et l'esprit conservateur des gouvernants de presque tous les pays empêche encore que l'Espéranto puisse devenir la langue auxiliaire mondiale.

Et pourtant un des facteurs essentiels du succès d'une

1. Dernièrement, l'Allemagne Occidentale, création des E.-U., y a été admise.

2. ROUSSEAU (139), GLODEAU (63 *a*).

mobilisation totale des données scientifiques connues, comme base de toute préparation à l'action, est l'emploi, surtout dans la documentation, d'une langue auxiliaire internationale, ceci d'autant plus que la tendance à introduire dans toutes les langues des termes scientifiques et techniques identiques, s'affirme de plus en plus nettement et devra, tôt ou tard, aboutir à l'adoption d'un système international d'expression des idées, plus logique et plus simple que les langues naturelles nationales. Des exemples frappants sont déjà réalisés : les chiffres arabes, les symboles mathématiques, les notes musicales, le Code international, etc.

Ainsi la tâche du progrès scientifique serait simplifiée et son rendement décuplé, parce que la science est une et la manière logique de penser est universelle : il faut que les moyens d'exprimer la pensée soient mis aussi en harmonie, pour garantir l'uniformité et l'efficacité des mesures envisagées pour l'unification du monde, qui s'impose.

L'éducation a pour but de conférer aux nouvelles générations, non seulement un bagage de notions utiles dans la vie, mais aussi de déterminer d'avance leur comportement et de le rendre rationnel dans toutes les situations qui se présentent à l'individu pendant sa vie. En d'autres termes, il s'agit d'implanter des réflexes conditionnés utiles, et surtout des réflexes inhibitifs, qui se trouvent à la base de la maîtrise de soi-même.

Il s'agit donc, en premier lieu, de fixer et de développer chez l'individu la capacité de résistance contre le mal moderne, tant répandu aujourd'hui, c'est-à-dire le viol psychique, qui cherche à soumettre les masses. Il faut immuniser les masses contre le danger du viol psychique. La meilleure méthode à cette fin est l'emploi, dans l'adoption des principes de l'*Éducation Nouvelle*, des méthodes de *Pédagogie Active*, qui préserve et cherche à faire épanouir l'individualité de l'enfant, à la différence de l'école traditionnelle qui tend à l'étouffer, à conformiser les jeunes et à en faire, à l'état adulte, des « robots », qui subissent avec facilité le viol psychique.

L'éducation extra- et postscolaire, qui s'adresse aux grandes masses et cherche à les instruire pendant toute leur vie, et qui est connue sous le nom de « culture populaire », est à son tour un moyen excellent d'immuniser les masses contre le même danger psychique que celui que nous avons nommé ci-dessus. C'est pourquoi son extension extrême et son perfectionnement continuel doivent être secondés.

Dans l'enseignement, il importe d'accorder beaucoup de soins au traitement pragmatique des matières à apprendre,

on ne doit pas bourrer les têtes des jeunes avec un nombre toujours grandissant de faits, mais tendre plutôt à leur apprendre à se servir des méthodes de repérage des données nécessaires, de leur enchaînement, bref, s'efforcer de développer chez eux la mentalité scientifique. La vue d'ensemble des problèmes, leur classification, ainsi que l'emploi de techniques modernes qui facilitent le travail mental, qui libèrent son envolée vers la synthèse, sont surtout à recommander avec insistance.

Parmi les pulsions fondamentales, sur lesquelles est basé tout notre psychisme et sa suite pratique — notre comportement, se trouve l'instinct combatif, ou pulsion n° 1, qui est la plus puissante de toutes. Il est dangereux, parce que c'est sur lui que reposent les tendances guerrières, qui fomentent les guerres et le meurtre. Déjà, à l'école, cet instinct peut être éveillé, ses manifestations consolidées. C'est pourquoi il faut supprimer de l'enseignement tout ce qui peut le favoriser : « La guerre étant le pire de tous les crimes, faire des leçons sur un crime, c'est concentrer sur lui l'attention et stimuler à le commettre, » écrit le directeur de Saint-Paul aux États-Unis, qui a proscrit l'enseignement de l'histoire des guerres dans l'établissement qu'il dirige[1]. Le même concerne les jeux belliqueux, l'exaltation des exploits militaires, connus dans l'histoire ou contemporains, l'adulation de l'uniforme et des décorations, le culte des héros militaires, la musique rythmée militaire, les défilés, etc. Bien entendu, l'instinct combatif lui-même ne peut pas être aboli ou supprimé — c'est un mécanisme donné par la nature — mais on peut et doit le *sublimer* : vers le sport, les compétitions artistiques et culturelles, vers l'amour du prochain et sa capacité de sacrifices. Cette dernière capacité doit être stimulée par tous les moyens, puisqu'elle contient les sources de la morale, indispensable dans la vie collective.

Le grand éducateur allemand Wyneken[2] attire l'attention sur le fait que « dans la vie de l'homme, la lutte proprement dite a graduellement cédé la place au travail ; les jeux des enfants eux-mêmes permettent de s'en rendre compte ». Les jeux de combat se développent dans deux directions : les uns donnent carrière à l'imagination, par exemple, les jeux de brigands et d'indiens ; les autres (un peu plus tard) stimulent à l'organisation, à la règle formulée, et prennent alors la forme des concours sportifs. Dans le premier cas on laissera la jeunesse toute à elle-même, on se gardera de donner

1. Cité par BOVET (19) p. 268.
2. Cité par BOVET (19) p. 238.

à ses jeux une réalité qu'elle-même ne leur donne pas. Dans le second cas, le combat est bien réel et non plus seulement symbolique, l'adversaire est un véritable adversaire et non un ennemi marqué ; le jeu n'a pas de sens caché, de signification accessoire et mystérieuse : il est sa fin à lui-même. Mais il n'y a pas là, à proprement parler, culture de l'instinct combatif, car on assujettit celui-ci à des lois, on le prive de la volonté de nuire, on le dirige tout entier vers un résultat matériel. Il y a donc là une méthode directe pour purifier et sublimer l'instinct combatif, sans qu'il soit nécessaire de proscrire le combat.

Dans ces jeux réglés, chacun est obligé à se soumettre à des consignes précises, qui sont les règles du jeu et qui sont considérées par les joueurs comme des « impératifs émanant de quelqu'un, qui a un prestige d'ordre affectif, où la crainte, l'admiration, l'affection peuvent entrer chacune pour leur part[1] ». Ces consignes, qui relèvent de mêmes relations qui unissent les enfants à leurs parents, les élèves aux maîtres, les menés aux meneurs, sont à l'origine d'un sentiment extraordinairement important pour l'éducateur : le « sentiment du devoir ». Ces jeux réglés offrent à l'éducateur un moyen puissant de canaliser la pulsion combative. Huxley[2] identifie la vie humaine à un grand jeu d'échecs ; « l'éducation consiste à apprendre les règles de ce jeu compliqué : c'est-à-dire, les lois de la nature identifiées, semble-t-il, à celles de la morale ».

Et Bovet (19) indique que « depuis des centaines et des milliers d'années, des tabous très puissants sont à l'œuvre, qui conspirent à éliminer peu à peu la violence physique, à faire prendre d'autres voies à l'agressivité instinctive ». Ces défenses sociales s'insinuent petit à petit dans la conscience des enfants : « Ces derniers se battent encore fréquemment, mais déjà ils disent : « Il ne faut pas se battre », « il est laid de se battre ». Ainsi débute le refoulement d'un instinct[3]. Le résultat naturel de ce refoulement est l'agressivité intellectualisée, le dol remplaçant la violence. »

Enfin, l'école du Monde à créer, doit devenir une vraie pépinière du civisme, secondée, aiguillonnée par l'esprit laïque sain, dont la source sûre est la science.

Dans l'*éducation pacifiste* « il s'agit surtout d'élever l'enfant en vue d'une société future que l'on espère, de préparer un état de choses meilleur auquel on croit, en mettant la géné-

1. Bovet (19) p. 247.
2. Cité par Bovet (19) p. 248.
3. Bovet (19) p. 246.

ration qui monte à même de le réaliser[1] ». Si on se demande, « comment il faut élever la jeunesse pour rendre possible une société des nations, dans laquelle les conflits armés ne se produiront plus », la réponse est aisée : la maxime professée officiellement « si vis pacem, para bellum[2] » est fausse, car, en réalité « si vis pacem, *para* pacem[3] ». Et pour cela, il faut dresser, en face des grands hommes de guerre, l'enseignement des biographies des grands savants, des grands artistes et de grands hommes de paix. Du reste, la carrière militaire n'est pas toujours, de nos jours surtout, en relation constante avec l'instinct combatif : on connaît des grands chefs militaires dans l'histoire qui ont dû leurs succès à tout autre chose qu'à leur tempérament belliqueux (le général Eisenhower, dit-on, serait de ceux-là). De même « les individus qui furent amenés dans les deux guerres mondiales à s'entre-tuer, n'éprouvaient, pour la plupart, aucune envie de se battre. Ce que nous savons des guerres des temps modernes, les rattache à la cupidité de quelques-uns plus qu'à la combativité de tous[4] ».

Nous avons maintes fois insisté, dans ce livre, sur l'importance capitale de l'éducation, dans la formation de l'Homme Nouveau, bâtisseur d'un Monde Nouveau et capable de résister au terrible danger du viol psychique. Nous avons aussi, à plusieurs reprises, fait le *procès de l'école traditionnelle*. Elle est, en grande partie, responsable de la forte proportion des « violables » dans le monde actuel par rapport à ceux que nous avons dénommés « immunisables ». Nous avons indiqué que l'Éducation active est seule capable d'intervertir cette proportion. Elle seule pourra conférer au futur citoyen la capacité de se préserver du danger de l'emprise psychique d'autrui, qui le guette à chaque pas dans le monde où il devra vivre. Cette capacité devient alors sa seconde nature, par la culture de sa personnalité, par l'épanouissement judicieux de toutes les forces biologiques positives, corporelles et intellectuelles, qui caractérisent l'individu dès sa naissance et sont activées et développées par l'éducation active.

Alors, une question se pose : mais quelle est cette éducation active, quelle est cette École Active? Nous croyons que la meilleure réponse est donnée par des citations tirées des

1. Bovet (19) p. 258.
2. Si tu veux la paix, prépare la guerre.
3. Si tu veux la paix, prépare la paix.
4. Bovet (19) p. 274.

œuvres du grand Maître de l'École Active, son vrai apôtre contemporain, le Dr Adolphe Ferrière[1]. Voici ce qu'il dit dans son livre « L'École Active » (54) :

« L'idéal de l'École Active, est l'activité spontanée, personnelle et productive. Cet idéal n'est pas un nouveau. C'est celui de Montaigne, de Locke, de J.-J. Rousseau. — Pestalozzi, Fichte, Froebel en firent le centre de leur système éducatif. »

Les noms de Montessori, Décroly, Carleton-W. Washburne à Winnetka, Paul Geheeb, Ferrière lui-même, s'y rattachent de nos jours. Ferrière donne une image saisissante de la différence entre la vieille école traditionaliste, avec son fondement de routine, ses parois de préjugés et son toit de conformisme social, et l'École Active, qui est l'école de demain. Il dit notamment : « L'école d'hier était l'école du potier — de l'*homo faber*, comme l'appelle Henri Bergson dans l'*Évolution Créatrice* (16) — l'école de demain sera celle du bon jardinier, selon le précepte de Pestalozzi et le mot de Froebel. » « L'intuition des grands pédagogues du passé se prolonge et s'enrichit par la connaissance psychologique de l'esprit de l'enfant et des lois de sa croissance. »

« Ils ont deviné l'enfance, ils ne l'ont pas connue, au sens que notre siècle de science donne à ce mot. Avant l'avènement de la psychologie expérimentale, et surtout de la psychologie génétique, on n'avait le moyen que de pressentir ; aujourd'hui l'on sait, demain on saura mieux encore. Et que sait-on? Précisément, que l'enfant croît comme une petite plante, selon des lois qui lui sont propres ; qu'il ne possède vraiment que ce qu'il a assimilé par un travail personnel de digestion. Le meilleur des engrais chimiques, mis en pâtée et étalé à coup de pinceau sur le tronc d'un arbre, ne lui ferait aucun bien. Si l'écorce ne faisait craquer ce vernis, l'arbre étoufferait. Ainsi fait trop souvent l'école traditionnelle. Qu'elle apprenne à mettre l'engrais au pied de la plante, afin que la pluie l'entraîne vers les racines, alors on verra se faire lentement, mais sûrement, ce travail d'assimilation qui fera porter à l'arbre les plus belles fleurs et les plus beaux fruits. »

Et encore : « Dans l'école traditionnelle sont employés des procédés pour faire assimiler aux élèves un programme fixé à l'avance et ce qu'on appelle de façon parlante « la matière des examens ». Pauvres estomacs... Pauvres cerveaux, veux-je dire ! Et comme on comprend qu'ils manquent d'appétit ! Ils demandent du pain et on leur donne des pierres. »

Par contre, « nulle théorie et nulle pratique ne se sont jamais

1. Les premiers disciples de Ferrière, enthousiasmés par sa méthode, ont voulu l'appeler la « méthode Ferrière ». Avec sa modestie de savant, il s'y est opposé et a conseillé de l'appeler « Éducation Active ».

trouvées s'éclairer et se confirmer l'une l'autre mieux que la théorie biologique et la pratique pédagogique de l'École active. Rien n'y est préconçu, sinon ce qui ressortit à la psychologie de l'enfant et aux intérêts dominants de chaque âge ; le travail individuel y est au premier plan, chacun avançant à son pas, et le travail collectif y réunit ceux qui en sont au même point et au même sujet, du fait de leurs progrès et de leurs intérêts ! » Mais pour cela, « on ne doit pas agir *sur* l'enfant, mais inciter l'enfant à agir. Ceci mérite d'être dit et redit. En dehors de cela il n'y a pas d'École active ».

A propos des *tendances générales de l'école active*, Ferrière dit :

« L'École active n'est point antiintellectuelle, mais elle est antiintellectualiste, s'il est permis de désigner ainsi l'opposition à cette tendance d'accorder à l'intellect une place prépondérante aux dépens du sentiment et de l'activité. Car ces éléments font partie intégrante de ce qu'on nomme le caractère. On pourrait dire que le caractère est un faisceau d'habitudes, nées des actions et réactions de l'enfant sur son entourage et déterminant en lui toutes ces notions de valeur qui sont, pour chacun, le capital essentiel dans la « conduite de la vie », pour parler avec Emerson. » « Faire réfléchir l'enfant est bien, mais à une condition ; que cette réflexion soit immédiatement née du concret et réagisse immédiatement sur le concret. Le divorce entre les choses et l'idée des choses ne peut amener que le naufrage du bon sens. Il est la conséquence de l'intellectualisme, plaie de l'école traditionnelle. » « Il est donc nécessaire de faire vivre l'enfant au sein du concret, de réveiller lentement sa raison par un contact de tous les instants avec les choses, de le faire réagir sans cesse sur des objets visibles et palpables. Son besoin d'activité trouvera à s'y satisfaire. » La conclusion : « Il faut fournir aux enfants l'occasion de travailler de leur corps et de leurs mains. » « Il n'en reste pas moins que le travail manuel doit demeurer, surtout chez les enfants de sept à douze ans, la pierre d'angle de l'éducation. S'il est conforme aux besoins ancestraux de l'enfant, il répond également au desideratum de la psychologie : faire passer l'esprit du concret à l'abstrait par un processus de longue haleine et sans intervention intempestive et prématurée de la pensée réfléchie de l'adulte ».

A propos des rapports du *conscient* et de l'*inconscient*, partie des plus importantes de l'éducation et qui à ce titre nous intéressent ici au plus haut degré, Ferrière dit :

« Faire passer le conscient dans l'inconscient est parfait tant qu'il s'agit de l'acquisition d'un savoir mécanique. Mais, somme toute, c'est la formule du dressage, plutôt que de l'éducation. » « L'esprit conscient n'est libéré, il n'est apte à embrasser des tâches plus élevées, il n'est capable d'aborder une activité plus complexe, que s'il n'a plus à s'occuper de processus antérieurs fixés une fois pour toutes dans l'organisme. Voilà le rôle de l'ha-

bitude, de l'automatisme, du pouvoir mécanique. Voilà où il est bon, je dirai même essentiel, de faire passer le conscient dans l'inconscient. » « Le pouvoir mécanique n'a de sens que comme outil d'un pouvoir créateur, et ce pouvoir créateur ne peut se développer que si l'éducation est conçue comme une éclosion, un épanouissement, un processus où, sans cesse, et de plus en plus profondément, le conscient prend possession de l'inconscient. L'éducation devient ainsi l'art de faire passer l'inconscient dans le conscient. C'est tout juste l'inverse de la formule de l'éducation que nous proposait Gustave Le Bon : faire passer le conscient dans l'inconscient. »

Nous abordons ici le domaine des *pulsions et des instincts chez l'enfant*. Ferrière en dit : « Chez lui, les instincts sont tout-puissants : ils engendrent des besoins, des désirs, des tendances, des actions qui vont à la rencontre du monde extérieur, qui le palpent, le pétrissent, s'y blessent parfois, recommencent, cherchent, s'obstinent, choisissent, comme l'animal cherche et choisit la nourriture dont il a besoin pour calmer sa faim, instinct fondamental en relation intime avec l'instinct de vivre et d'accroître sa puissance. »

En conclusion, nous pouvons dire avec Ferrière que « l'École active, pour la première fois dans l'histoire, rend justice à l'enfant », et ouvre en même temps des perspectives lumineuses pour résoudre définitivement le problème de la création de l'Homme Nouveau, solidement planté dans le Monde Nouveau, qui éclot devant nos yeux grâce aux progrès issus des Sciences positives, la nouvelle « Science de l'Homme » incluse. L'importance du problème de l'éducation étant de tout premier ordre pour les idées énoncées dans ce chapitre, nous croyons utile de citer encore les *conclusions systématisées* que Ferrière (54) donne comme récapitulation des principales maximes qui sont à la base de l'Éducation active :

L'École active est avant tout, et de façon générale, l'application, à l'éducation des enfants, des lois de la psychologie. La sociologie, d'une part, et, de l'autre, la psychologie génétique qui étudie le développement des êtres, sont les sciences-mères de cette science appliquée ou de cet art qu'est l'éducation.

L'École active, d'accord avec la psychologie génétique, considère l'enfant comme un tout, chaque partie réagissant sur l'ensemble et ce qui touche à l'ensemble réagissant, de son côté, sur les parties constitutives de l'être.

L'École active se fixe comme but de conserver et d'accroître les énergies utiles et constructives de l'individu, pour en faire une personnalité autonome et responsable. Tout ce qui est enseigné du dehors, sans contact avec les énergies intérieures, tend à déséquilibrer l'être et lui est donc nuisible. Tout ce qui favorise les énergies constructives est bon.

L'École active part de l'enfant tel qu'il est ; elle lui apporte la nourriture spirituelle dont il a besoin pour enrichir ou différencier les aptitudes qu'il a déjà et pour concentrer et unifier les aptitudes nouvelles, qu'il acquiert.

L'École active agit non pas sur les symptômes extérieurs du bien et du mal, mais sur leur source profonde. Elle cherche à connaître le subconscient : instincts, tendances, impulsions, intuitions et intérêts spontanés, afin de les utiliser, de les canaliser et de les faire servir au progrès spirituel de l'enfant.

L'École active cherche à faire prédominer l'esprit, c'est-à-dire le cœur, l'intuition, la raison et la volonté dans leur essence qualitative. L'esprit prend possession des tendances subconscientes : c'est ce qu'on appelle la maîtrise de soi.

L'École active, en cultivant l'activité propre de l'enfant, activité individuelle et solidaire, accroît graduellement l'aptitude à l'effort énergique et persévérant. L'effort imposé se venge sous forme d'anarchie. L'apparente anarchie de l'élève nouveau, venu à l'école active, est la condition d'une éducation autonome, tendant à accroître la capacité d'accomplir des efforts.

De cette façon, l'École active est consciente de se conformer à la science moderne et de former — l'expérience le prouve — des personnalités équilibrées et harmonieuses qui, loin d'être égoïstes, ont le sens inné du solidarisme et seront donc des ouvriers actifs et constructifs de la Justice et de la Paix dans le monde.

Comme suite à l'activité propagandiste inlassable, au profit des idées de l'éducation active, d'une pléïade de pédagogues, sociologues et psychologues et, en premier lieu, du Dr Adolphe Ferrière, un nombre d'organisations et institutions se sont formées dans beaucoup de pays : ainsi on peut citer le Bureau International d'Éducation à Genève, la Ligue Internationale d'Éducation Nouvelle, les Centres d'Entraînement aux méthodes d'Éducation active à Paris et autres ; en France, une commission spéciale, créée auprès du Ministère de l'Éducation Nationale sous la direction du regretté Paul Langevin et de Henri Wallon, a préparé une réforme scolaire dans ce sens et a contribué grandement à l'introduction de ces idées dans les lycées (les classes nouvelles). Sous l'impulsion de ces organisations, plusieurs écoles actives, modèles de leur genre, ont été créées. Comme un exemple concret des principes réalisés dans une des meilleures écoles de ce type — « La Source » à Bellevue, dirigée par F.-M. Chatelain — nous citerons les neuf principes que ce dernier énumère dans la revue « L'École Nouvelle Française » :

1. Être un entraîneur et non un « enseigneur ».
2. « Mobiliser l'activité de l'enfant. »
3. Engager l'école en pleine vie.

4. Partir des intérêts profonds de l'enfant.
5. Faire de la classe une vraie communauté enfantine.
6. Donner à chacun selon sa mesure.
7. Remplacer la discipline extérieure par une discipline intérieure librement consentie et pleinement voulue.
8. Unir l'activité manuelle au travail de l'esprit.
9. Développer chez l'enfant les facultés de création.

Il nous paraît fort important de nous arrêter un peu plus longuement sur la question du *pacifisme* qui est celle qui prime toutes les autres en ce moment surtout. Reiwald (130)[1] rapporte l'extrait d'une correspondance très intéressante à ce sujet entre Freud et Einstein, où le premier répond à la question comment se fait-il que les biologistes soient des pacifistes, malgré leur savoir que la guerre possède un fondement biologique. Il compare le processus de la culture avec la domestication des animaux. Ce processus apporterait des changements corporels, qui naturellement ont dû entraîner aussi des changements psychiques. Ces derniers comporteraient un déplacement des buts, auxquels visent les pulsions et une restriction des tendances instinctives. Nos aspirations vers un idéal éthique et esthétique sont changées et leur conditionnement est d'origine biologique. Notre culture a ainsi deux caractères psychologiques nouveaux : 1° le raffermissement de l'intelligence qui commence à dominer la vie affective, et 2° la sublimation de l'affectivité. La guerre est en contradiction flagrante avec ces nouvelles prises de position culturelles de notre psychisme. C'est pourquoi nous nous dressons contre elle. Notre intolérance à son égard n'est pas seulement d'ordre intellectuel et affectif, mais aussi constitutionnel : une sorte de syncrasie. L'idéal pacifiste est donc dans la ligne du développement humain, tel que nous le montre la psychologie individuelle et sociale, et « sa réalisation implique, selon Bovet (19)[2], « un double progrès individuel et social, et un double programme d'éducation : d'une part, un programme d'éducation politique, qui rende effectif le contrôle des tendances antisociales des dirigeants par la masse démocratique ; d'autre part, un programme d'éducation morale intégrale, favorisant l'altération des formes dangereuses de l'instinct combatif en tendances inoffensives (sports), sociales (service civique et chevaleresque) ou morales (vertus monacales et héroïques), ou l'absorption totale de l'instinct combatif dans l'instinct de l'amour sublimé (conversion religieuse), » et il conclut : « Pour ceux qui

1. (130) p. 207.
2. (19) p. 280.

adoptent l'idéal du pacifisme, les procédés de l'éducation pacifiste se confondent ainsi avec ceux d'une éducation intégrale. »

En revenant au problème de l'éducation pacifiste, on peut envisager, avec Bovet (19)[1], trois méthodes : 1° celle du *silence* ou tarissement, qui serait de nature défensive et prophylactique, mais qu'il juge insuffisante ; 2° celle du *renversement*, qui est offensive défensive, qui serait dangereuse, et 3° celle de *dérivation*, qui est offensive, mais difficile à réaliser. La première pense qu'il faut laisser ignorer le plus longtemps possible à l'enfant les luttes, les querelles, les disputes, les guerres, de même qu'on cherche à lui cacher les appétits, les passions, les crimes auxquels la recherche de la volupté entraîne les hommes. « Cette école renouvelle la tradition qui justifie les vieux tabous de la pudeur, qui consistent à jeter un voile sur les choses du sexe. » La méthode du silence est fausse, selon Bovet (19), puisqu'elle a le tort de croire que le goût de l'enfant pour la bataille lui vient du dehors. Elle ignore que la pulsion combative est innée. Et il se réfère au « Précis d'enseignement pacifiste » de A. Delassus (39)[2] qui dit qu' « au fond, l'objet de toute éducation est de nous apprendre à dominer nos réflexes. Nous ne voulons pas fabriquer des automates pacifistes, mais des esprits amis de la paix ». La méthode de renversement de l'instinct combatif est antimilitariste active et peut être résumée dans le slogan « guerre à la guerre ». Puisqu'elle fait appel à la haine envers l'armée, Bovet l'appelle une sublimation manquée.

Enfin, la méthode de dérivation cherche dans l'instinct combatif ce qu'il peut y avoir de grand, de beau et de fécond. William James (80 *a*)[3] signale, comme un équivalent psychologique de l'héroïsme guerrier, l'ascétisme des saints. Plus tard « il préconisait l'institution d'un service civique imposé à tous les jeunes gens pour permettre de mener à bonne fin des travaux d'intérêt public, héroïques ou obscurs, mais exigeant de tous une complète abnégation et une parfaite discipline ». Pierre Ceresole a réalisé les formes récentes d'un service civil volontaire international, qui s'est répandu et fait une œuvre aussi utile que noble.

Nous avons esquissé, dans ce chapitre, la vision d'un *Monde Nouveau.* Mais une question naturelle et essentielle

1. (19) p. 261.
2. (39) cité par Bovet (19) p. 264.
3. (80 *a*) cité par Bovet (19) p. 272.

se pose : comment y parvenir? Que faire et comment, pour réaliser ces aspirations au bonheur collectif?

Avant tout, on peut affirmer que matériellement c'est possible : une utilisation judicieuse et rationnelle de la découverte de l'énergie atomique et de son exploitation en donne l'espoir. Mais aussi l'exploitation d'autres idées, qui peuvent concourir à changer la face du monde et de l'humanité, et dont nous avons déjà aussi parlé dans ce livre, nous fait prévoir les possibilités de la réalisation de la grande tâche énoncée : c'est le néo-malthusianisme dans le domaine démographique, le coopérativisme — dans l'économie, le mondialisme — dans les relations internationales, l'éducation active — dans la formation de l'homme.

On gagne un peu d'optimisme quand on réfléchit à l'échelle mondiale et historique, quand on pense à l'évolution de la société humaine, qui a abouti à l'institution de l'État. Son évolution montre la force brutale lentement reléguée au second plan par l'application de forces nouvelles ; en matière de justice pénale, par exemple, l'évolution est facile à suivre comme en attire l'attention Bovet (19)[1] : « La vendetta familiale a cédé à la vengeance exercée par la société, qui se réserve d'appliquer elle-même le talion. L'État porte le glaive, et entre ses mains, cette arme de combat devient l'instrument de la justice. Le glaive disparaît, la peine est dépouillée de tout ce qui en elle rappelait la lutte primitive ; l'idée même de sanction, qui était née du talion, s'évanouit. »

« Dans l'État national, dit aussi Reiwald (130)[2], la formation de la société s'est réalisée par le refoulement et la sublimation de l'agressivité. En même temps cette dernière a été déviée contre une minorité ; les éléments asociaux, qui n'arrivent pas à dominer leurs désirs asociaux, comme les autres. Ce qui importe maintenant, c'est d'arriver à réaliser le même principe à l'échelle mondiale, en créant un droit pénal international. »

Il est clair que dans notre ère, qui a les tendances démocratiques, il faut gagner les masses, il faut que ces idéaux les guident comme ils guident les meilleurs des esprits éclairés. Il faut aussi que les masses ne se laissent pas décourager par les obstacles qui se présentent à toute œuvre humaine, qu'elles soient capables de s'enthousiasmer et de conserver un optimisme durable dans la marche vers les buts lumineux de l'humanité. D'après tout ce que nous avons dit dans ce livre, la réponse à cette question ne fait pas de doute. La

1. (19) p. 181.
2. (130) p. 263.

voie est tracée : c'est la transformation de l'homme d'aujourd'hui en l'Homme Nouveau.

Les valeurs intellectuelles, morales et spirituelles se sont écroulées dans notre siècle de technique. Et il n'y a pas à s'étonner, dit De Felice (37)[1], que ceux qui en ont été dépossédés, se bornent aujourd'hui à la satisfaction de leurs instincts brutaux et que les régimes politiques auxquels ils sont assujettis les réduisent à n'être plus que les rouages d'une monstrueuse machine dont l'État se sert indifféremment pour fabriquer ou pour pulvériser. De Felice[2] pense que le seul remède possible à cette dépersonnalisation de l'homme, dont les conséquences ont précipité le monde dans un abîme de douleurs, serait le recours à la religion chrétienne dont le rayonnement spirituel n'aurait pas cessé de se prolonger et de s'étendre depuis les débuts de notre ère. Il nous semblerait pourtant que les guerres et la diffusion des idées d'un matérialisme outrancier s'inscrivent plutôt en faux à cette assertion. De Felice plaide surtout pour le protestantisme, dont le culte, selon lui, « n'aurait rien qui puisse réduire l'homme à l'automatisme et le plonger dans une sorte d'hypnose, mais qui exigerait de chacun une entière possession de soi et une parfaite lucidité. » A ces affirmations nous aurions, à notre regret, à objecter que les chants, la musique d'orgue et les prédications dans les temples protestants diffèrent peu, dans leurs effets sur les fidèles, de ceux de n'importe quel culte religieux, et peuvent mener aux mêmes états d'entraînement grégaire, comme d'ailleurs, De Felice, lui-même, le montre dans son livre (37). De plus, c'était précisément l'Allemagne protestante, qui avait atteint le sommet dans ce que l'auteur reproche à notre civilisation contemporaine ! Il suffit de lire le livre bouleversant d'Eugène Kogon (86) sur les camps de concentration hitlériens pendant la dernière guerre, avec toutes les horreurs inimaginables y perpétrées, pour en être édifié.

Mais nous sommes tout à fait d'accord avec De Felice quand il voit le grand mal de notre temps dans le fait de la dépersonnalisation des individus. Et tout concourt à cela : la machinisation excessive dans tous les domaines, la course aux vitesses, le gigantisme des États, le nationalisme exacerbé des dirigeants, la subornation de la science qui la réduit au rôle de la servante de petites cliques des puissants, l'éducation traditionnelle qui robotise les générations qui montent, l'hypocrisie dans l'appellation des régimes actuels comme démocraties, l'emploi du viol psychique des masses comme

1. (37) p. 378.

moyen de les exploiter. Il n'est point étonnant que dans ces conditions les masses humaines dégénèrent, s'abaissent socialement, se dépersonnalisent, tombent dans les bras des aventuriers et des usurpateurs, recherchent des compensations dans les entraînements grégaires. Mais « les individus en proie à une ivresse de foule se montrent nettement inférieurs à ce qu'ils semblent être dans leur état normal[1] ».

Et De Felice esquisse les étapes de cette régression :

D'abord l'originalité propre de chacun s'efface devant les caractères ataviques du peuple et de la race ; puis les traits distinctifs d'un groupe ethnique quelconque disparaissent à leur tour sous la poussée des instincts élémentaires de l'animal humain. Ainsi les entraînements grégaires ramènent ceux qui y sont soumis, au niveau de la brute primitive ; toutes les foules se ressemblent à cause de cela. Les différences entre civilisés et sauvages, entre exaltés, religieux et militants politiques, s'évanouissent. Les uns et les autres ne se possèdent plus et sont prêts à être littéralement possédés par n'importe qui et par n'importe quoi.

En face de cette image sombre de la situation actuelle, nous pensons quand même que la transformation effective de l'homme d'aujourd'hui en Homme Nouveau peut être atteinte, soit par l'éducation appropriée (c'est une tâche à long terme), soit — plus rapidement — par l'action propagandiste dans le sens des idées humainement positives, exposées dans ce chapitre. Nous avons vu que la propagande, cela veut dire une action bien calculée sur les mécanismes cérébraux humains, peut causer des modifications dans le comportement de l'homme et l'orienter dans un sens ou dans l'autre ; elle peut même définitivement influencer sa manière de penser et d'agir, bref, peut le changer. Plus il est jeune, plus c'est faisable. Il s'agit seulement de connaître les lois qui gouvernent le fonctionnement de son système nerveux, et de les appliquer judicieusement, et avec conséquence et ténacité.

Quand la volonté d'action deviendra évidente chez les chefs, chez ceux qui guident les masses, quand elle déterminera toute leur activité et leurs paroles, une question importante se posera. *Comment pratiquement réaliser l'activité des masses*, polarisée vers les buts indiqués par les chefs? Quelle devrait être la technique pour qu'elle résulte de tous les enseignements que nous avons essayé d'accumuler dans ce livre? Quels enseignements théoriques doivent être choisis

1. De Felice (37) p. 373.

comme bases scientifiques des activités humaines? Donc, que faire dans le cas présent?

Le premier souci dans cette direction doit être celui de l'évaluation juste du rôle biologique que joue, dans le comportement humain, la pulsion qui est à la base de l'activité politique, la pulsion combative. « L'instinct (pulsion combative) ne peut pas être ignoré ou supprimé. Il est la forme dans laquelle s'affirme primitivement la volonté qu'a l'individu de vivre et de se propager. Aucune morale sociale ne saurait laisser de côté cette tendance[1]. » Mais, comme le dit Wyneken[2], « il n'est jamais permis de déchaîner les instincts primitifs sous leurs formes primitives ; il faut les ennoblir, en accroître la qualité. » Et la pulsion combative, malgré sa force, est « susceptible de se subordonner à d'autres tendances, qui la canalisent et la transfigurent. C'est ce qui utilise l'éducation, surtout par les jeux ». « Battez-vous », dira-t-on à l'enfant, « il est beau de ne pas craindre les coups ; mais ne vous battez jamais que pour autrui[3] ». « Cette tactique est d'un grand effet moral : elle élève le combat en lui donnant un but altruiste ou idéal. »

Malheureusement, l'élévation de l'instinct combatif ne va pas encore, dans le cas des États, jusqu'à la sublimation, comme c'est le cas chez un nombre déjà considérable d'individus : les guerres sont des indices d'un développement moral inachevé à l'échelle de l'État[4]. Mais, toutefois, une tendance dans le sens d'une déviation de l'instinct est à noter : la tactique et la stratégie s'étaient introduites dans l'agonistique ; la procédure et la diplomatie, c'est-à-dire, tactique et stratégie sans coup férir, les supplantent maintenant : on assiste à ce que Bovet (19) nomme la « platonisation » de l'instinct combatif, par allusion à l'amour platonique. La « guerre froide » elle-même en est aussi une forme, toutefois dangereuse, puisque pouvant, par l'emploi massif de la propagande, axée sur le principe du viol psychique, dégénérer en un prélude à la vraie guerre. Un symbole typique de platonisation de la pulsion combative est livré par le jeu d'échecs.

Il est évident que ce que nous nous proposons ici, ne peut être ni un programme politique universel, ni même une tactique politique déterminée à suivre. L'une et l'autre ne peuvent être établis et précisés que par les organismes com-

1. Bovet (19) p. 245.
2. Cité par Bovet (19) p. 238.
3. Bovet (19) p. 249.
4. Bovet (19) p. 212.

pétents des collectivités, comme les partis ou les associations politiques.

Ce que nous cherchons ici, c'est d'esquisser, à titre d'exemple, les principes généraux d'organisation, en vue d'un but commun à tous les groupements progressistes, qui veulent, coûte que coûte, opposer au danger menaçant des armes efficaces et préserver l'humanité du danger qu'elle court. Il s'agit d'organiser la *propagande antiguerrière* sur des bases modernes scientifiques, à l'échelle nationale et internationale.

Nous avons vu, dans les chapitres précédents, que l'action propagandiste peut et doit se diviser en deux types : celui de la propagande *par persuasion*, surtout pour les militants, et celui de la propagande *par suggestion*, pour les grandes masses. Pour le premier, c'est la doctrine, et les notions techniques pour manœuvrer les masses. Pour le second, l'important est de trouver, pour la doctrine, les équivalents d'une mystique, un mythe, et des expressions suggestives, les rites, les symboles, les slogans.

La doctrine progressiste n'a pas besoin d'être inventée : elle existe et elle se développe inexorablement de soi-même chaque jour davantage. Pour sa partie négative ou destructive, ce sont les adversaires qui fournissent souvent des arguments de plus en plus évidents : une politique incohérente et la frénésie d'une certaine presse, qui poussent à la guerre, ne connaissent plus de bornes et livrent aveuglément aux défenseurs des idées de la Paix tous les éléments pour leur propagande ; les brutalités qui caractérisent leur politique intérieure, les persécutions politiques, contre les intellectuels progressistes, les ouvriers ; l'arrogance croissante de leur politique extérieure, qui choque, les menaces continuelles, la fragilité de leurs théories idéologiques et économiques, etc. — tout se prête à être utilisé comme matière de propagande critique, basée sur des raisonnements. On peut dire franchement que, grâce à leur maladresse, ce type de propagande, devient de plus en plus facile.

Mais, évidemment, la propagande ne peut pas se borner à la négation, elle doit avoir aussi une partie active ou constructive. On peut affirmer sans hésiter que cet ordre d'idées ne manque aucunement dans la littérature scientifique, économique et sociologique de tous les pays, celle-ci contient assez d'éléments positifs pour que, même si l'on prend certaines divergences théoriques en considération, ces éléments assurent le succès de l'action salvatrice contre la guerre et la sauvegarde des libertés essentielles. Elles contribuent en même temps à la construction des facteurs économiques, sociaux et culturels nouveaux. Les idées qui y sont contenues, peuvent être très utilement employées pour les besoins d'une propagande constructive du type persuasif.

Une suggestion de Domenach (45) passe bien dans cet ordre d'idées. Il dit[1] : « Le plan est devenu la loi des nations modernes. Il y signifie à la fois l'enchaînement logique des réalisations techniques et le rassemblement des énergies dans la perspective d'un grand mythe. Mais il y faut aussi que le peuple soit associé à la construction de son avenir, et pas seulement aux controverses électorales. Quoi de plus exaltant que la mise en valeur des ressources nationales, que de suivre pas à pas les progrès de l'équipement de régions encore arriérées, que de travailler à l'amélioration progressive du niveau de vie d'une nation? »

Mais ce qui est d'importance très grande et qui manque presque totalement dans tous les pays démocratiques, c'est la *propagande massive du type suggestif émotionnel*, s'adressant aux grandes masses, qui agit, comme nous l'avons vu dans cet ouvrage, en se basant sur les données scientifiques de la psychologie objective moderne ; elle était la caractéristique et, hélas, le monopole jusqu'à présent, des dictatures et conditionnait souvent, par ce fait même, leur succès. C'est elle qui doit être, enfin, envisagée, étudiée et instaurée, et cela sans perte de temps.

Nous avons dit déjà que pour mener cette sorte de propagande, une condition essentielle s'impose : c'est la création d'un mythe, correspondant à la doctrine. Le Dr Arthus, dans une petite étude très heureuse « La genèse des mythes (9) » dit : « Certaines idéologies et certains mythes paraissent inébranlables et les siècles s'écoulent sans voir leur déclin : c'est qu'ils ont été basés sur certaines « constantes » du cœur humain et qu'ils y trouvent ainsi toujours quelque écho. » Il existe donc, le mythe qu'il nous faut pour notre propagande émotionnelle, il est absolument conforme à la doctrine démocratique, puisque cette dernière puise sa force dans ce mythe : c'est le mythe merveilleux de la liberté humaine, de la Révolution Française. Aujourd'hui encore, et même en dehors des frontières de la France, il agite et soulève les peuples, leur sert de phare lumineux dans leur marche en avant, et les a incités toujours à lever vers la France leurs regards, leurs espoirs.

Le mythe de la Liberté, associée au Progrès, le mythe de l'époque des Grandes Révolutions — en France, en Russie, en Chine — voilà le mythe naturel et indispensable dans la

1. (45) p. 125.

pétents des collectivités, comme les partis ou les associations politiques.

Ce que nous cherchons ici, c'est d'esquisser, à titre d'exemple, les principes généraux d'organisation, en vue d'un but commun à tous les groupements progressistes, qui veulent, coûte que coûte, opposer au danger menaçant des armes efficaces et préserver l'humanité du danger qu'elle court. Il s'agit d'organiser la *propagande antiguerrière* sur des bases modernes scientifiques, à l'échelle nationale et internationale.

Nous avons vu, dans les chapitres précédents, que l'action propagandiste peut et doit se diviser en deux types : celui de la propagande *par persuasion*, surtout pour les militants, et celui de la propagande *par suggestion*, pour les grandes masses. Pour le premier, c'est la doctrine, et les notions techniques pour manœuvrer les masses. Pour le second, l'important est de trouver, pour la doctrine, les équivalents d'une mystique, un mythe, et des expressions suggestives, les rites, les symboles, les slogans.

La doctrine progressiste n'a pas besoin d'être inventée : elle existe et elle se développe inexorablement de soi-même chaque jour davantage. Pour sa partie négative ou destructive, ce sont les adversaires qui fournissent souvent des arguments de plus en plus évidents : une politique incohérente et la frénésie d'une certaine presse, qui poussent à la guerre, ne connaissent plus de bornes et livrent aveuglément aux défenseurs des idées de la Paix tous les éléments pour leur propagande ; les brutalités qui caractérisent leur politique intérieure, les persécutions politiques, contre les intellectuels progressistes, les ouvriers ; l'arrogance croissante de leur politique extérieure, qui choque, les menaces continuelles, la fragilité de leurs théories idéologiques et économiques, etc. — tout se prête à être utilisé comme matière de propagande critique, basée sur des raisonnements. On peut dire franchement que, grâce à leur maladresse, ce type de propagande, devient de plus en plus facile.

Mais, évidemment, la propagande ne peut pas se borner à la négation, elle doit avoir aussi une partie active ou constructive. On peut affirmer sans hésiter que cet ordre d'idées ne manque aucunement dans la littérature scientifique, économique et sociologique de tous les pays, celle-ci contient assez d'éléments positifs pour que, même si l'on prend certaines divergences théoriques en considération, ces éléments assurent le succès de l'action salvatrice contre la guerre et la sauvegarde des libertés essentielles. Elles contribuent en même temps à la construction des facteurs économiques,

sociaux et culturels nouveaux. Les idées qui y sont contenues, peuvent être très utilement employées pour les besoins d'une propagande constructive du type persuasif.

Une suggestion de Domenach (45) passe bien dans cet ordre d'idées. Il dit[1] : « Le plan est devenu la loi des nations modernes. Il y signifie à la fois l'enchaînement logique des réalisations techniques et le rassemblement des énergies dans la perspective d'un grand mythe. Mais il y faut aussi que le peuple soit associé à la construction de son avenir, et pas seulement aux controverses électorales. Quoi de plus exaltant que la mise en valeur des ressources nationales, que de suivre pas à pas les progrès de l'équipement de régions encore arriérées, que de travailler à l'amélioration progressive du niveau de vie d'une nation? »

Mais ce qui est d'importance très grande et qui manque presque totalement dans tous les pays démocratiques, c'est la *propagande massive du type suggestif émotionnel*, s'adressant aux grandes masses, qui agit, comme nous l'avons vu dans cet ouvrage, en se basant sur les données scientifiques de la psychologie objective moderne ; elle était la caractéristique et, hélas, le monopole jusqu'à présent, des dictatures et conditionnait souvent, par ce fait même, leur succès. C'est elle qui doit être, enfin, envisagée, étudiée et instaurée, et cela sans perte de temps.

Nous avons dit déjà que pour mener cette sorte de propagande, une condition essentielle s'impose : c'est la création d'un mythe, correspondant à la doctrine. Le Dr Arthus, dans une petite étude très heureuse « La genèse des mythes (9) » dit : « Certaines idéologies et certains mythes paraissent inébranlables et les siècles s'écoulent sans voir leur déclin : c'est qu'ils ont été basés sur certaines « constantes » du cœur humain et qu'ils y trouvent ainsi toujours quelque écho. » Il existe donc, le mythe qu'il nous faut pour notre propagande émotionnelle, il est absolument conforme à la doctrine démocratique, puisque cette dernière puise sa force dans ce mythe : c'est le mythe merveilleux de la liberté humaine, de la Révolution Française. Aujourd'hui encore, et même en dehors des frontières de la France, il agite et soulève les peuples, leur sert de phare lumineux dans leur marche en avant, et les a incités toujours à lever vers la France leurs regards, leurs espoirs.

Le mythe de la Liberté, associée au Progrès, le mythe de l'époque des Grandes Révolutions — en France, en Russie, en Chine — voilà le mythe naturel et indispensable dans la

1. (45) p. 125.

lutte mondiale pour la Paix, la base de cette nouvelle propagande émotive qui s'impose. Il est tout ce qu'il y a de plus conforme à la doctrine progressiste, et pour cette raison il porte en soi une force dynamique et suggestive tout à fait exceptionnelle.

En relation avec ce mythe un autre, plus récent, se développe peu à peu dans le monde entier : c'est *le mythe du Monde Uni, le mythe supra-national.* Le geste de Gary Davis, le premier « citoyen du monde », ainsi que la « mondialisation » des communes dans les divers pays, l'activité du Service Civil Volontaire International sur des chantiers de reconstruction, contribuent efficacement à l'établissement et à la divulgation de ce mythe de l'avenir pacifique.

Les *détails techniques de la propagande* de ce type découlent aisément du principe de ces mythes. Les *symboles* graphiques qui doivent en dériver, et qui sont, comme nous l'avons vu au cours de ce livre, de toute première importance pour la réussite de cette propagande, sont faciles à trouver. Les conditions essentielles auxquelles ils doivent répondre, selon la théorie, sont les suivantes : 1) ils doivent être suggestifs, c'est-à-dire transmettre immédiatement l'idée qu'ils portent, et de façon que leur forme soit caractéristique et apte à se graver facilement dans la mémoire ; 2) ils doivent être dynamiques, c'est-à-dire évoquer les sensations ayant trait à la pulsion combative ; ils doivent stimuler la volonté d'action combative, et de préférence représenter une arme ; 3) ils doivent être très simples, afin de permettre leur reproduction partout en grande masse et par n'importe qui. Ces symboles graphiques doivent être portés comme insignes, dessinés partout, figurer sur les drapeaux, les affiches, les tracts, les journaux.

A côté des symboles graphiques, d'autres — sonores et plastiques — (le salut, comme geste accompagné d'exclamation) — s'imposent, puisqu'ils donnent la possibilité d'extérioriser publiquement le ralliement de grandes masses au mythe, d'attirer les adeptes au mouvement et d'exciter leur courage.

Ils doivent être accompagnés d'une exclamation, courte et suggestive, exprimant le plus haut idéal auquel tend le mouvement.

Après tout ce que nous avons dit dans ce livre, à propos de la propagande émotive, il n'y a aucune difficulté à trouver les formes appropriées, s'appliquant au mythe de la lutte pour la Liberté et la Paix : les slogans, les rites, les détails des manifestations, des publications, des meetings. Mais leur adaptation à chaque circonstance, doit être organisée et réalisée par des organismes compétents, réunis dans ce but

par les associations. Des exemples : comme symbole de la campagne contre la guerre, Coforces a employé la *bombe biffée* (fig. 20), les Partisans de la Paix — la « colombe » de Picasso.

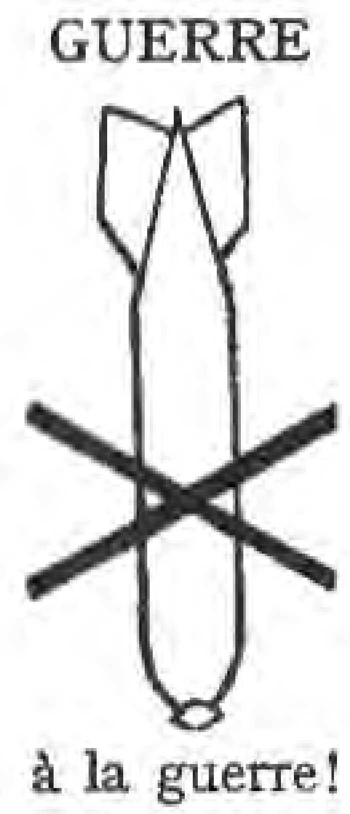


Fig. 20.

Bombe biffée : symbole de COFORCES pour la lutte contre la guerre.

Il faut seulement ne pas perdre de vue qu'aujourd'hui les masses ressentent le besoin de participer activement à une « démocratie plus directe », comme le dit Jean Lacroix (87)[1], « plus engagée dans la vie quotidienne. Il ne suffit plus de formes démocratiques ; on veut des rites démocratiques. Réunions de masses, fêtes et jeux, tendent à constituer une sorte de liturgie, dont les jeunes surtout sentent l'exigence. Les magnifiques présentations des sokols en Tchécoslovaquie, les grandes manifestations sportives en Russie Soviétique, les Congrès de Nuremberg — quoi qu'on pense de leur contexte — ont été l'occasion de découvrir l'immense importance du spectacle dans le mouvement des idées démocratiques ».

Voici quelques *maximes*, sur lesquelles il est utile d'attirer l'attention de ceux qui ont *à organiser la propagande émotive populaire :*

1) la nécessité de coordonner les actions à l'aide d'un *organe central spécial ;*

2) la *modération de la satire* et de l'ironie dans cette propagande émotionnelle. Il convient de les doser savamment, avec des actions bâties sur l'instinct combatif, et surtout sur sa composante positive — l'enthousiasme.

3) la *suppression totale*, dans cette propagande émotive,

1. (87) Cité par DOMENACH (45) p. 124.

des formes mensongères, des formes esthétiquement et moralement abjectes, et des grossièretés qui choquent ; ceci ne veut dire aucunement qu'on ne doive se servir parfois de certaines formes d'expressions populaires, et même de caractère « gaulois », qui ont souvent un retentissement dans l'âme des grandes masses ;

4) l'établissement de cette propagande de façon qu'elle puisse être un réflexe répondant aux événements, une *riposte immédiate;* alors seulement elle devient une arme efficace et redoutable ;

5) enfin, l'application des principes scientifiques de *planification :* établir des plans de campagnes politiques, contrôler leur préparation, leur réalisation et leurs résultats, pour être à temps prêts à modifier, si cela devient nécessaire, sa marche, bref, de la diriger au plein sens du mot.

Notre exemple de la lutte rationnelle contre la propagande hitlérienne ne s'est pas perdu : aux États-Unis on en a tiré les conclusions de notre expérience de 1932. C'est précisément Clyde Miller qui conçut l'idée qu'il fallait ne pas perdre de temps et se mettre à organiser une action pour immuniser rapidement les masses américaines contre les effets désastreux possibles d'une propagande pour des mauvais buts à l'instar de Hitler. Il commença une série d'expériences au Collège des Instituteurs de Columbia University, qui sont connues sous le nom de *Springfield Plan*[1]. Ce Plan envisage 1) d'immuniser les adultes contre les effets de la propagande, surtout du type affectif, 2) de préparer les élèves dès l'enfance à reconnaître les procédés propagandistes et à leur résister, 3) de conditionner les jeunes gens et même les enfants de sorte qu'ils puissent être introduits dans la voie du comportement démocratique : afin que les élèves reçoivent de bonnes habitudes dans ce sens, on les laisse travailler, apprendre et jouer ensemble.

Il y aurait encore une question à débattre ici, dont l'intérêt se présente sous un double aspect : d'un côté, elle est déjà entrée réellement dans la vie politique et sociale de plusieurs pays ; de l'autre, elle aurait, à notre avis, à jouer un rôle extrêmement important, sinon décisif, dans le système d'organisation politique future que nous avons esquissé ci-dessus. C'est la méthode des *sondages de l'opinion publique*, connue communément comme *méthode Gallup*, suivant le nom de J. Gallup qui créa le premier Institut Américain d'Opinion Publique ; aujourd'hui, il en existe plusieurs. Pour connaître l'opinion publique, la lecture de la presse quotidienne, guidée souvent par des intérêts particuliers de groupes politiques et économiques, ne suffit pas, pas plus que la connaissance des résultats des élections, faussées par le principe du viol psychique des masses par la propagande émotive.

1. Clyde Miller (105) p. 224.

Déjà dans une tentative de ce genre réalisée aux États-Unis en 1936, lors de la deuxième élection de Roosevelt, selon la méthode d'enquête par bulletins envoyés à une grande masse de personnes, le résultat n'a pas correspondu à la prévision : mais l'erreur a consisté dans le fait que les adresses des personnes auxquelles les bulletins furent envoyés, étaient puisées parmi les abonnés au téléphone et les propriétaires d'automobiles ; la masse très importante des personnes jouissant des diverses allocations et qui votèrent pour Roosevelt, n'a pas pu être atteinte alors par l'enquête.

Aussi la méthode Gallup procède-t-elle par des enquêtes périodiques à vive voix, réalisées par un réseau d'enquêteurs. Ces enquêtes visent les questions les plus actuelles de la vie politique et sociale, qui touchent le grand public : elles sont menées selon un plan judicieusement établi. Leurs résultats, analysés au moyen de méthodes statistiques rigoureuses, fournissent des conclusions valables, aptes à renseigner sur les états d'esprit des grandes masses, leurs opinions et attitudes envers telle ou telle question d'actualité.

On a objecté à la méthode Gallup qu'elle ne peut pas être considérée comme infaillible. Dans la critique de la méthode Gallup on se base récemment sur le fait qu'en novembre 1948 lors des élections présidentielles aux États-Unis, Gallup a essuyé un échec retentissant ayant prédit 44,5 % de votes pour Truman, il a été démenti par la réalité : ce dernier en a obtenu plus de 50 %. Naturellement, des erreurs, vu la nouveauté de ces expériences, sont possibles et il faut chercher à en trouver les raisons. Dans le cas énoncé il y a eu un revirement de dernière heure dans l'opinion publique, d'autant plus compréhensible qu'il ne s'agissait pas de procéder dans une atmosphère calme, mais que le résultat devait être influencé par les vicissitudes d'une propagande tapageuse et hautement émotive, dans une ambiance passionnée, comme le sont toujours les élections présidentielles aux États-Unis. C'est même un exemple extrêmement éloquent de l'application des méthodes du viol psychique non seulement des masses, mais aussi des foules.

Employée dans une atmosphère politique tranquille et posée, la méthode de sondage de l'opinion publique est une *méthode éminemment démocratique*. Nous avons déjà vu, au

début du chapitre XI[1], que le principe d'une vraie démocratie, la démocratie directe, est techniquement impossible dans les conditions actuelles. Dans une certaine mesure elle est réalisée sous forme de référendum dans les cantons suisses. Aux États-Unis c'est irréalisable vu les dimensions du pays. Les enquêtes Gallup ont jeté une lumière révélatrice sur l'état d'esprit des populations de ce pays, qui aime à se proclamer champion de l'idée démocratique dans le monde : on y a « trouvé des gens qui ne savaient pas distinguer la Cour Suprême de la police judiciaire de leur localité, et d'autres qui se déclaraient prêts à soutenir le candidat qui leur promettait 40 acres de terre et un mulet ; on a vu des gens qui n'avaient jamais voté, etc. Et si on étudiait plus attentivement les cas nombreux d'ignorance, de stupidité et d'apathie, on verrait clairement qu'il y a quelque chose qui cloche dans la machinerie de nos institutions démocratiques[2] ».

Nous n'hésitons pas à déclarer que la méthode Gallup est *la méthode* qui, à notre avis, doit jouer le plus grand rôle dans la vie politique. Elle est susceptible de remplacer, avec le plus grand avantage pour l'assainissement de l'atmosphère politique dans les démocraties, les consultations électorales, toujours faussées par les propagandes qui, agissant sur les affectivités, font appel au viol psychique des masses au profit des aventuriers audacieux ou des puissants, dont le vœu plus intime est, évidemment, conforme à la boutade de Paul Valéry, disant que « la politique est l'art d'empêcher les gens de se mêler de ce qui les regarde ».

Ces puissants, grâce à la pression policière ou aux moyens financiers, ont la possibilité d'exercer ce viol psychique sur une large échelle, d'autant plus que les masses ont la tendance d'imiter ceux qui sont au-dessus d'elles du point de vue surtout économique, comme c'est le cas à grande échelle aux États-Unis. « Le modèle du capitaine d'industrie, du chef d'un trust, du magnat de finances, y ont une influence déterminante sur le climat de la société. C'est la raison pour laquelle le mouvement syndical des ouvriers a pris naissance aussi tard dans ce pays. La tactique des leaders de l'industrie américaine était précisément de priver la classe ouvrière de ses meilleures têtes : on les attirait dans ses propres rangs. C'était possible, parce que le type du chef de l'industie représentait l'idéal de l'ouvrier américain[3]. »

Avec l'adoption de la méthode Gallup et l'élimination

1. V. p. 446.
2. GALLUP et RAE (61) cité par REIWALD (130) p. 382.
3. REIWALD (130) p. 379.

d'une préparation propagandiste des élections, on créerait une atmosphère calme, où ne joueraient que les informations sur les faits communiqués objectivement et les raisonnements réfléchis et paisibles des citoyens, ce qui présenterait plus exactement la situation et serait de grande utilité pour ceux qui ont la responsabilité de diriger les affaires publiques en conformité avec les principes démocratiques.

Il y a encore un côté positif de l'emploi de la méthode Gallup, sur laquelle Reiwald (130)[1] attire l'attention : c'est qu'elle est le meilleur moyen d'*éducation de l'opinion publique*, surtout contre l'apathie des masses, qui est souvent la cause de l'abstentionnisme dans les élections et qui a contribué essentiellement à l'échec de la démocratie. La publication constante de l'état de l'opinion publique sur les diverses questions d'ordre social rend les masses familières avec ces questions et permet un contrôle de la gestion gouvernementale mieux que les débats parlementaires, qui sont, en réalité, lus par une part infime de la population. Le contact entre le gouvernement et les masses devient, par le fait de ces sondages, souvent réitérés, beaucoup plus intime que par les consultations électorales, se répétant à l'intervalle de plusieurs années. Le citoyen, stimulé à réfléchir et à donner son opinion sur les faits politiques qui se succèdent de nos jours avec une rapidité souvent déconcertante, est ainsi poussé à une auto-éducation politique.

Toutefois, il faut ne pas perdre de vue, en appliquant cette méthode, que l'opinion publique est un facteur politique assez complexe. Jean Stoetzel (147), le directeur de l'Institut français d'opinion publique, avertit que « opiner, c'est, pour le sujet, se situer socialement par rapport à son groupe et aux groupes externes. Il est donc non seulement légitime, mais recommandable, d'interpréter la signification de son opinion en la rapportant à l'opinion commune ». C'est donc un phénomène nettement social. « La plupart des hommes tiennent avant tout à consommer[2]. »

Beaucoup, dans la vie sociale, est fait par imitation. Mais l'imitation se réfère principalement à un cercle restreint de personnes, qui sont en contact immédiat réciproque : la famille, les amis, les personnes qu'on rencontre au cours de ses affaires. C'est encore un argument dans le sens que la solution rationnelle de l'organisation sociale réside dans les dimensions réduites, dans la *micro-sociologie*. C'est aussi la

1. (130) p. 379.
2. DOMENACH (45) p. 65.

pensée de Allport et du behaviorisme en général. Mais, comme le dit justement Reiwald (130)[1], la vraie issue des difficultés actuelles et la solution définitive du problème qui nous occupe, pourra venir d'un changement radical de l'esprit de l'homme, qui ne cherchera pas à concentrer toutes ses énergies sur la structure de la société, son organisation et la technique, mais apprendra à analyser et à modeler sa vie intérieure, en se conformant aux progrès de la science de l'homme, ajouterons-nous.

La nécessité de reformer, dans le sens indiqué, toutes les méthodes de gestion de l'État, est d'autant plus impérieuse et même urgente, que la propagande politique est devenue, dans beaucoup de cas, fonction de l'État même, un des ressorts essentiels de son action. Quand l'État ne gère pas directement la propagande et l'information, il la tolère entre les mains de groupes ou partis, qui l'exercent à leur gré, sans se soucier des ravages psychiques qu'elles causent dans la population. On ne se doute nulle part encore, des dangers qui en découlent. On ne se rend pas compte encore que, comme le dit J. Monnerot (106)[2], « les pouvoirs destructeurs, contenus dans les sentiments et ressentiments humains, peuvent être utilisés, manipulés par des spécialistes, comme le sont, de manière convergente, les explosifs purement matériels ».

On s'imagine, dans les démocraties, que l'électeur est libre dans ses jugements et dans ses actes, qu'il est suffisamment protégé par les institutions libérales de l'État, contre les ingérences policières, les abus du pouvoir, des possédants, des factions, mais on oublie qu'*il n'est aucunement protégé contre lui-même, contre une explosion de ses pulsions et instincts, déclenchés par autrui, immunisé contre le poison de nature psychique.* On ne réalise pas l'épouvantable menace qui pèse sur le monde du fait des possibilités qui découlent du principe du viol psychique des masses par la propagande politique. Domenach (45)[3] parle de « véritables épidémies psychologiques », sciemment provoquées; déjà, dit-il, des « ingénieurs d'âmes ont fabriqué en série des individus à mentalité téléguidée ». Bien au contraire, la liberté de propagande est considérée comme une condition « sine qua non » de la démocratie.

Évidemment, ces constatations et ces raisonnements élèvent des critiques chez les hommes non initiés aux travaux de biologie moderne, les politiciens surtout. Ces derniers sont habitués à traiter les problèmes de la sociologie humaine avec des critères d'une « science » économique et politique coutumière, c'est-à-dire autonome, sans attaches avec les sciences de la Nature. On argumente dans ces milieux souvent que les expériences de laboratoire se réfèrent aux animaux et qu'il serait même « offensant » pour le genre humain de vouloir le comparer à ces derniers et de tirer des lois communes à tous les êtres vivants. De tels raisonnements sont, naturellement, naïfs et relèvent de la sentimentalité et non de la recherche scientifique objective. Et on dit encore que les hommes se distinguent des animaux précisément en ce que ces derniers se laissent dresser à volonté, c'est-à-dire subissent facilement la conformisation, suivant les lois des réflexes conditionnés, tandis que les hommes raisonnent et peuvent se soustraire consciemment à cette emprise d'autrui.

1. (130) p. 412.
2. (106) cité par Domenach (45) p. 19.
3. (45) p. 119.

La biologie démontre que c'est faux : comme nous l'avons vu antérieurement, les recherches statistiques et les phénomènes, observés au cours de ces dernières années, montrent que, malheureusement, à peine 10 % des hommes sont capables de résister à la technique de la propagande affective, se basant sur les lois des réflexes conditionnés, les 90 % succombant au viol psychique.

Le fait est navrant sans doute, mais il serait encore plus terrible, s'il avait pour origine une caractéristique innée, biologique. Or, ce n'est pas le cas : la différence indiscutable que l'on constate entre les hommes, est due à ce que les hommes n'ont pas tous la même histoire individuelle ; les uns, plus favorisés par le destin, ont pu s'approprier des connaissances et exercer leurs mécanismes psychiques leur garantissant la faculté de discerner, de se défendre contre le viol psychique, les autres — la majorité — plus primaires à cause de leur éducation, dominés par les nécessités de la lutte pour l'existence et les conditions sociales de leur vie, qui forgent leur psychisme, deviennent facilement la proie des machinations des aventuriers et usurpateurs, et sont incapables de leur résister, même si leurs intérêts immédiats et vitaux s'y opposent.

Ce phénomène est facilité par le fait biologique et psychologique, mis en évidence par J. Monnerot (106)[1], que « des individus, réduits à une vie animalement (il faudrait dire aussi psychologiquement et moralement) privée, adhèrent à ce qui dégage une certaine chaleur humaine, c'est-à-dire

1. (106) cité par Domenach (45) p. 11.

à ce qui a groupé déjà beaucoup d'individus. Ils ressentent l'attraction sociale d'une manière directe et brutale ».

C'est aussi la raison tragique de l'emprise politique totalitaire, qui fausse tout, rend illusoire toute liberté démocratique, qui « robotise » les hommes. Et c'est alors que se pose le problème : mais est-ce que cela doit durer toujours ainsi? N'y a-t-il pas d'issue de cette impasse où les progrès de la science et de la technique, qui fournissent des armes efficaces aux gouvernants partisans et aux aventuriers, acculent les masses humaines? Eh bien, oui, il y a une issue : c'est *l'inversion de cette proportion de* 1 : 10 — et c'est faisable.

C'est, en réalité, la tâche la plus importante d'un vrai gouvernement démocratique, parce que tant que les masses des citoyens ne seront pas majeures, tant que ceux qui les composent, ne seront pas indépendants et maîtres de leurs forces psychiques, parler de démocratie sera un leurre. Ni le plus libéral des codes, ni une haute culture technique, ni un bien-être matériel, ne sauront à eux seuls affranchir les hommes d'une servitude psychique vis-à-vis de la violence organisée. La *condition sine qua non* ici, c'est un changement total de la mentalité humaine : un Homme Nouveau doit surgir sur notre planète. Ce n'est qu'alors que le progrès et ses bienfaits seront assurés. C'est vers la création de cet Homme Nouveau que doivent tendre tous les efforts des hommes qui dirigent les destinées humaines.

Mais comment est-ce faisable? Quelles sont les conditions de succès sur cette voie? La méthode la plus sûre réside, évidemment, dans l'éducation, nous l'avons déjà dit : c'est par elle que les hommes acquièrent ces systèmes de réflexes conditionnés qui deviennent leur propre nature et qui conditionnent leur comportement. Mais attention! Nous l'avons déjà dit, et nous insistons encore sur le fait que ce sont précisément les méthodes employées dans l'éducation traditionnelle qui sont, en réalité, un grand danger : ce sont elles qui « robotisent » les nouvelles générations, qui les rendent transformables en automates, et déforment leur psychisme dans la direction antisociale, antidémocratique. Par contre, les nouvelles méthodes de la pédagogie active, qui tiennent compte des caractéristiques biologiques des individus, qui exercent leurs capacités de freiner les impulsions purement instinctives et concourent à l'épanouissement heureux de toutes les forces psychiques positives des individus, sont aptes à garantir aux masses humaines leur évolution dans la voie indiquée plus haut.

Maisonneuve (100) insiste sur le fait que les propagandes,

pour être efficaces, doivent réussir rapidement, car leurs effets sont peu durables. C'est aussi la raison, selon lui, pourquoi les propagandes moralisatrices ont si peu de prise sur la vie privée des hommes. Dans ce dernier cas ce n'est qu'une « éducation véritable, dont les effets ne sont plus immédiats, superficiels et anonymes, qui peut aboutir : ses effets se produisent à longue échéance, par une action durable et profonde sur une personnalité ».

Ainsi nous voyons que la voie de l'éducation, qui est la plus sûre, la plus efficace, est une voie lente ; en l'appliquant on a devant soi une tâche de longue haleine. Et pourtant, il faut faire vite : le décalage entre les progrès techniques et le psychisme des masses augmente sans cesse à une allure de plus en plus croissante. Et c'est alors que la voie de la bonne propagande, de la *culture populaire*, devient abordable et même indispensable. C'est elle qui, employée judicieusement et par des institutions et des hommes probes et clairvoyants, peut accélérer le processus nécessaire et même résoudre toute la question de l'*immunisation des masses populaires contre le danger du « viol psychique » affectant la liberté de leur discernement, la réflexion et le comportement qui en découle*.

Mais, en empruntant cette voie, il faut voir clairement quelles sortes d'attitudes on veut faire valoir auprès des masses, puis quelles sont les caractéristiques de ces masses dont, évidemment, il faut tenir compte, si on veut faire un appel efficace à leur psychisme, et, enfin, quels seront les moyens à y appliquer.

Pour la première de ces trois questions l'important est que le contenu de la culture populaire qu'on leur offre, soit *impeccable du point de vue moral*. Cela ne veut pas dire qu'on doit apporter des dogmes moraux, faire en quelque sorte des sermons de moralité : tout ce qui est doctrinaire, tendancieux, insipide, repousse et obtient un effet contraire. Le seul principe moralisant doit être l'abstention de tout mensonge, de toute déformation. Puis vient l'*esthétisme* : les idées et les sentiments offerts aux masses ne doivent jamais avoir une forme grossière ou laide — les masses sont instinctivement sensibles à cela et même tout en acceptant les formes vulgaires, si elles leur sont imposées en usant la technique de la création de réflexes conditionnés déterminés, les masses en ressentent la vulgarité et s'avèrent capables de les rejeter à la moindre occasion qui leur est offerte par une intervention éclairée.

En second lieu, la *connaissance des masses* elles-mêmes est d'importance : il est évident qu'on ne peut pas les considérer

comme une agglomération amorphe d'individus, identiques dans tous les cas, également influençables par les mêmes méthodes et les mêmes impressions. Le principe général reste le même, mais il faut quand même différencier quant à leur appartenance à des groupes sociaux déterminés, à leur ethnicité, à la caractéristique du temps où elles vivent, aux événements, etc.

Enfin, la troisième question est celle des *moyens à employer pour s'adresser à ces 90 %*. Parmi ces moyens, il faut distinguer les moyens matériels et les moyens humains. Les premiers sont très variés : toutes les formes de communication des idées et des sentiments entre hommes peuvent y concourir : conférences, meetings, livres, journaux, brochures, tracts, affiches, pièces théâtrales, cinéma, radio, télévision, manifestations de tous genres, expositions d'art et toute la gamme de la propagande à symboles : campagnes de craie, papillons, insignes, drapeaux, slogans, etc. Lasswell, Smith et Casey (89) donnent un exposé très complet sur les moyens utilisés par la propagande dans le monde entier, comme véhicules pour la diffusion des idées et des émotions : la répartition statistique des différents modes de diffusion donne des indications très précieuses.

En ce qui concerne le facteur humain à faire jouer dans ces campagnes, c'est le groupe que nous avons nommé « les immunisables », les 10 %, qui par leur formation antérieure et leur préparation, sont capables de résister aux emprises d'autrui, de se soustraire consciemment au « viol psychique », de raisonner avant tout. Ce sont eux qui doivent agir auprès du groupe des 90 %, lutter contre la passivité de ces derniers, les transformer et assimiler à eux-mêmes, les entraîner dans l'action.

Il s'agit avant tout de déceler ces 10 % dans les masses, de les sélectionner. Pour arriver à cela, il y a trois possibilités : ce sont ceux qui se présentent spontanément dans les organisations pour y militer, puis ceux qui viennent dans les conférences, les meetings, surtout du type « à raisonnement », bref, ce sont ceux qui s'intéressent ; enfin, il y a encore une méthode pour les trouver : c'est quand, après un meeting, on engage ceux des présents qui veulent bien se présenter pour former des *équipes actives*.

Vient ensuite la nécessité de détecter leurs aptitudes et possibilités : une observation méthodique de leur comportement dans l'exécution de tâches qu'on leur assigne, y mène. Enfin, leur instruction dans des cours d'instruction, d'organisation et de méthodes de propagande est indispensable pour les familiariser avec les progrès récents et les

procédés de la technique et de la psychologie appliquée. Il faut aussi prévoir la nécessité de leur fournir une documentation suffisante et bien ordonnée, qui leur facilitera la tâche dont ils seront saisis.

Mais, en plus de ces connaissances techniques et du contenu des matières, qui servent à la propagande, — ce qui est de toute première importance pour leur activité, c'est l'esprit même dans l'exercice de cette activité et dont cette dernière doit s'inspirer à tout moment.

Nous avons déjà dit que la propagande de la culture populaire doit tenir compte du fait que, pour qu'elle soit efficace au maximum, elle a à employer le système de la pulsion nº 1 ou combative : alors elle aura les chances non seulement de tenir tête à d'autres propagandes, à elle hostiles, et qui pourraient employer le même principe et donc menacer de la mater, mais, et surtout, elle arrivera à s'installer dans les « âmes » de ceux à qui elle s'adresse, pour y devenir ce que la psychologie introspective nommait « l'idée-force », c'est-à-dire la structure psychique conditionnée, déclenchant, au moment voulu, le comportement socialement valable, profitable au progrès social et moral de la collectivité humaine. Mais nous avons vu déjà que dans le système à base de la pulsion nº 1 ou combative, c'est la peur qui est la pièce angulaire, c'est sur elle que se base tout le calcul psychologique pour l'action. Évidemment, c'est désolant. Mais il faut savoir qu'il y a un corrélatif positif de la peur, qui lui est opposé et qui est absolument aussi efficace que cette dernière : c'est l'enthousiasme constructif. Il est aussi du ressort de la pulsion combative, mais il n'est pas immoral, dégradant comme la peur, bien au contraire, il est rehaussant, relevant le moral.

Comme exemple admirable de propagande créatrice de l'enthousiasme, de la foi dans les destinées lumineuses de l'humanité, on peut citer le film soviétique « Mitchourine » que *chaque jeune devrait avoir vu*. C'est la vie ardente d'un biologiste qui, mû par une foi inébranlable dans la science, persévère, à travers mille obstacles, désillusions et tentations, sur la voie de la recherche pour le bien de l'humanité. Outre la beauté tout à fait exceptionnelle des images de la nature, ce film frappe par sa beauté morale, son incroyable dynamisme, l'élan vibrant de la jeunesse, l'idéalisme entraînant.

Mais en faisant *appel à l'enthousiasme*, en le suscitant, il ne faut pas perdre de vue qu'il s'émousserait, s'évanouirait, si des succès évidents, des résultats, devaient manquer ; c'est aussi comme avec la peur : si la menace n'est pas suivie

de sanctions, la peur faiblit et disparaît. On n'y croit plus. C'est pourquoi on ne doit susciter l'enthousiasme que si l'on peut offrir le spectacle de réalisations positives.

Il ne faut pas aussi y faire appel trop souvent, à chaque petite occasion qui s'offre, parce qu'alors son intensité baisse : le souci de mesure doit toujours être présent à l'esprit des organisateurs de la culture populaire. Autre objet de soin : une parfaite technicité dans les actions qu'on entreprend ; l'échec, la maladresse découragent et donnent lieu souvent à l'ironie : on sait bien que dans l'action, c'est le ridicule qui tue. C'est pourquoi à la tête des actions à entreprendre doivent se trouver des hommes avec des connaissances techniques spéciales parfaites.

Toutes ces conditions remplies, on peut estimer que la tâche que la culture populaire pourrait se poser, notamment celle de suppléer à la lenteur de l'éducation méthodique et de contrecarrer la brutalité de la propagande politique, est parfaitement capable d'être atteinte.

Mais là aussi, nous insistons encore, il faut toujours se tenir sur ses gardes, pouvoir déceler les tentatives de l'emprise psychique de la propagande : à défaut de cela, on court le risque d'être violé psychiquement, être manipulé comme dans la physique est manipulé le fer magnétisé[1], de devenir des automates dans les mains de ceux qui y ont un intérêt. Pour pouvoir résister à ce danger, la « culture populaire » cherche à conférer aux masses la « faculté critique » dont parle W. G. Sumner, et qui est aussi la base de la pensée créatrice. Il y a une opposition, comme le dit Clyde Miller, entre cette dernière et l'entraînement ; selon nous, cela correspond à la différence entre le bagage du Deuxième système de signalisation en engrammes dans notre psychisme dont l'apparition au niveau de la conscience nous paraît spontanée, et les automatismes et réphénations réflexes conditionnées, qui forment nos habitudes et nos réactions stéréotypées ordinaires. L'entraînement, dit Miller, est le délice des directions dans les armées, les administrations gouvernementales, les Églises, les fabriques et les écoles (traditionnelles). L'entraînement nous est utile pour pouvoir aisément accomplir les activités routinières dans la vie, comme par exemple la marche, le lavage de la vaisselle, la conduite des autos, et parce que, par la possibilité d'exécuter ainsi des actions stéréotypes, notre esprit reste libéré pour la pensée créatrice, quoique l'éducation courante ne nous apprenne et ne nous encourage généralement pas à

1. Clyde Miller (105) p. 230.

user de cette liberté. « L'entraînement met dans notre moelle pour ainsi dire, un stock d'adresse et donne ainsi à notre cerveau le temps de réfléchir à fond sur les problèmes que l'entraînement seul serait incapable de résoudre. » La pensée créatrice ou notre faculté critique est notre seule garantie contre le danger d'être manipulé et violé psychiquement. « De connaître ce fait, veut dire d'avoir développé en soi-même le « réflexe de réflexion ». Munis de ce réflexe, nous arrivons à choisir, à évaluer et à apprécier les idées qui nous sont adressées et à transmettre aux autres celles que nous leur jugeons utiles. » Et Clyde Miller conclut que « comme c'était le cas avec la bombe atomique, notre tâche principale est de pouvoir nous servir de la connaissance acquise sur l'essence de la propagande et sur ses méthodes ».

Au Congrès d'Éducation Nouvelle à Paris en 1946, nous avons présenté une motion ainsi libellée, qui fut aussi adoptée par la deuxième Conférence Internationale de Coforces en 1948 :

> Grâce aux pratiques d'une politique partisane, la propagande politique affective et obsessionnelle, qui crée le danger du « viol psychique » des masses, fait que les principes démocratiques deviennent un leurre dans la vie sociale de toutes les nations. Il faut prémunir les jeunes gens, déjà à l'école, contre ce danger, en leur ouvrant les yeux sur ces pratiques et les mécanismes psychologiques qui en sont responsables, et les immuniser, en quelque sorte, contre ce danger.

Clyde Miller (105) pense à la même chose quand il dit[1] : « Si nous sommes suffisamment familiarisés avec les quatre « leviers » de la persuasion, pour les reconnaître quand nous les voyons ou entendons employés, nos réactions auront de moins en moins la tendance de devenir automatiques. Cette reconnaissance, devenue une habitude, créera en nous-mêmes un nouveau réflexe conditionné, qui, à son tour automatiquement, nous poussera à évaluer, dans une situation donnée, les faits avant de prendre une décision pour ou contre quelque chose, à analyser avant de s'émouvoir, de croire ou de faire ce que celui qui tente de nous persuader veut de nous. » En effet, nous devons créer en nous l'habitude d'analyser promptement les quatre leviers dont il a été question[2]. Et Miller dit encore[3] : « Quand nous lisons ou entendons un « mot-poison », nous devons nous poser immédiatement

1. (105) p. 233.
2. V. p. 105.
3. (105) p. 187.

les questions suivantes : que se passe-t-il? Qu'est-ce que ce mot signifie? En quoi touche-t-il mes propres réflexes? Est-ce que ce mot-poison ne suscite-t-il dans mon cerveau des images fausses? Qui est celui qui l'emploie et avec quelle intention? Qu'est-ce qu'il cherche de moi que je fasse? Quelles conséquences s'ensuivront si je suivais ses désirs? »

C'est la procédure à recommander quand on est en présence de la propagande, et qui peut rendre les objets de cette dernière immunisables contre le viol psychique.

Si les vraies démocraties, et en première ligne la France, s'engagent sur cette voie qui nous est indiquée aujourd'hui par la science des bases des activités humaines, comme nous avons essayé de les analyser dans ce livre, non seulement le cauchemar du danger imminent de guerre, qui menace la France et l'humanité, sera dissipé, mais aussi leur marche vers les buts sublimes de la culture humaine sera assurée, et les masses populaires pourront être orientées dans la voie du progrès moral et intellectuel, qui, avec le concours du progrès scientifique et technique, acheminera l'humanité vers son épanouissement total. Le danger du « viol psychique » collectif par des usurpateurs sera écarté ou en tout cas fortement réduit, et la démagogie fera place à une vraie *psychagogie*, à la conduite des hommes vers un avenir lumineux de paix, de bien-être et de liberté.

CONCLUSION

Conclusions générales. — L'éveil. — Les conditions du salut. — Les réflexes constructifs. — La bio-sociologie de la morale. — L'antagonisme : culture contre la vie biologiquement saine. — L'idée du pessimisme « compensé ».

Nous voici à la fin de notre exposé. L'idée que l'humanité court un grand risque actuellement est à l'origine de tout ce que nous avons dit. C'est cette constatation qui nous a poussé à essayer de voir de plus près les actes des hommes et les faits sociaux qui en résultent, ou pour mieux dire, qui en sont composés. Une analyse rigoureusement scientifique non seulement est possible, dans ce domaine, mais elle s'impose directement, elle est la condition même de la compréhension de ces phénomènes dont dépend tout : notre bien-être et la raison même de notre vie.

Comprendre implique aussi qu'on commence à savoir ce qu'il faut faire. Se limiter à savoir, sans vouloir agir, sans en tirer les conséquences, est un jeu ou une disposition pathologique. Aussi ce que nous nous proposions, en écrivant ce livre, c'était d'élucider d'abord les mécanismes, qui déterminent les activités politiques humaines et d'indiquer ensuite les voies que ces activités rationalisées, comprises par rapport à leurs rouages intimes, peuvent et doivent suivre.

Le grand danger que l'humanité court, est déterminé par trois faits : le premier c'est qu'il s'est trouvé des hommes qui se sont aperçu de la possibilité, dans l'état où se trouvent encore la plupart de leurs contemporains, d'en faire des marionnettes, de les faire servir à leurs buts à eux — cela ne veut dire aucunement que ces buts sont toujours des buts matériels, de profit — bref, de les *violer psychiquement.* Ils ont repéré les leviers nécessaires à cette action, trouvé les règles pratiques qui les font jouer — et, sans scrupules, ils s'en servent. Le deuxième fait, c'est précisément que *ces possibilités existent objectivement,* dans la nature humaine elle-même, et que la proportion entre les éléments humains qui y succombent, et les autres qui sont plus ou moins capables de résister, est effarante — dix contre un. Le troisième fait

consiste en ce que le *viol psychique collectif* par les usurpateurs, *se fait sans que rien ne s'y oppose*, sans que ceux qui devraient veiller à l'empêcher, réalisent le danger, ou bien s'ils le réalisent, ils s'affolent, ne savent pas à quoi s'en tenir, quelles mesures envisager, comment endiguer le flot qui monte : une à une les communautés humaines, les États, petits ou grands, succombent. Alors, il est temps qu'on crie « halte-là! », qu'on cherche la raison de tout cela et l'ayant trouvée, qu'on applique les mesures qui s'imposent, et cela de toute urgence!

Certes, il y a dans les organismes sociaux, comme dans ceux des individus, des *mécanismes d'autodéfense*, qui, devant le péril, s'ébranlent, entrent en action et tentent d'échapper à la mort. Mais leur mise en marche automatique ne garantit pas encore le salut : elle peut y parvenir, comme chez un malade une fièvre salutaire est un indice que l'organisme réagit, qu'il lutte; mais si la réaction est tardive ou si ses forces sont insuffisantes, il succombe quand même. L'art médical peut être alors parfois son sauveur. De même dans notre cas : les peuples acculés par les dirigeants actuels à la misère, à la guerre, peuvent se révolter et finir par recouvrer leur liberté.

Mais à part même le fait que cette lutte peut durer et provoquer des hécatombes de victimes, elle peut aujourd'hui surtout mener à un cataclysme effrayant, la guerre générale moderne, où toute notre civilisation peut sombrer, comme d'autres civilisations, au cours des siècles, ont sombré tour à tour.

On peut éviter ce danger, la science moderne nous le dit, cette science même, qui, ayant créé les engins de destruction, nous enseigne aussi, d'autre part, les moyens d'éviter le pire. Mais il faut l'écouter, il faut faire siens ses enseignements et ne pas tarder à les appliquer.

Des symptômes d'une tendance vers la guérison se manifestent, il ne faut que les appuyer. La lutte en Hesse en 1932 a démontré clairement de quoi il s'agit. Un réveil commence à se faire sentir par-ci, par-là, il n'y a pas de doute, mais ce fait même ne nous garantit pas encore du pire, de l'effondrement général dans une guerre. Ce réveil est un indice favorable, seulement il nous dit que si une activité propagandiste rationnelle du genre dont il est question dans ce livre, était amorcée, elle tomberait sur une ambiance déjà préparée, propice, et pourrait alors enregistrer des succès très rapides.

Ah, certes, s'il n'y avait pas le danger que l'antagonisme irréductible de deux blocs incendie un jour le monde, avant de disparaître, en nous jetant dans une nouvelle guerre mondiale, dans laquelle sombrerait l'humanité, on pourrait peut-être dire qu'il faut être patient, que tout passe, qu'il convient d'accepter la tactique d'un optimisme passif. Mais malheureusement, ce n'est pas le cas : au contraire, la situation empire visiblement. Alors, il n'y a pas de choix : *il faut réagir.* Et pour cela il n'y a qu'un seul moyen efficace, après tout ce que nous avons vu : c'est d'opposer aux fauteurs de guerre une propagande violente, de contrebalancer leurs velléités d'exercer le viol psychique, par des actions équivalentes sur le psychisme des masses, mais sans avoir recours à ce qui est néfaste du point de vue moral : au mensonge. *On peut faire de la propagande dynamique, même violente, sans violer les principes moraux, base de la collectivité humaine!*

Mais il ne suffira pas de combattre les néo-fascismes d'aujourd'hui, de les annihiler par une propagande et une politique appropriées, il faudra *construire dans la mentalité des hommes*, dans la structure fonctionnelle de leurs mécanismes de comportement, les fondements, les *réflexes, qui rendront impossible un retour vers l'état dans lequel se débat actuellement l'humanité angoissée.* Les grandes idées de la Liberté, de la Paix, de l'Amour de tout ce qui est humainement sublime, doivent devenir des parties intégrantes de notre nature — des réflexes ancrés profondément dans chaque être humain. Comment y parvenir?

Après Pavlov nous le savons maintenant : par une *formation judicieuse des réflexes conditionnés appropriés, soit par la propagande, soit, et surtout, par l'éducation.* Le fait qu'en U. R. S. S. et dans les démocraties populaires, dans toutes les innombrables écoles des millions d'enfants, dès l'âge le plus tendre, se voient inculquer dans leurs mécanismes cérébraux l'idée que tous les êtres humains sont égaux, qu'un noir, un jaune et un blanc ont tous les mêmes droits à la vie et au bien-être, ce seul fait a déjà une portée si énorme qu'il bouleversera totalement le monde, parce que, devenu excitant conditionnant d'un réflexe, l'idée humaine d'égalité déterminera pour la vie le comportement de plus de 300 millions d'hommes. Et on peut même prévoir déjà que dans un avenir pas trop lointain, derrière ce chiffre, un autre encore plus grand se dressera, englobant plus d'un milliard d'humains des pays de l'Asie, qui s'insinuent sur la même voie de l'évolution sociale.

C'est la voie à suivre. A côté de cette idée, une autre, celle de la Paix, est d'une importance non moindre : il faut, dès l'enfance, dire à l'homme que la guerre est abominable, que c'est un crime. Enfin, il faut répandre, créer le mythe de la

Liberté, l'idée sublime de la Révolution Française, dont les étincelles ont allumé, à une distance de plus de cent ans, la grande flamme libératrice de la Révolution Russe et de la Révolution Chinoise, qui ont ébranlé tout l'hémisphère de l'Est, en réveillant la plus grande partie des masses humaines dans le monde, en les laissant s'acheminer vers une vie nouvelle, et en les associant aux progrès de la culture. Car les bienfaits de la culture sont et doivent être l'apanage de tous les peuples et de tous les humains sans aucune distinction. Que certaines classes sociales et certains peuples s'arrogent le droit de les monopoliser à leur profit, en laissant les autres dans un état d'infériorité et de carence, n'est pas une raison pour ces derniers de nier cette culture, de vouloir l'abolir, de « briser les machines ».

Et la même chose s'avère pour le côté spirituel et moral de notre culture, et partant pour l'éducation et la propagande. Nous voulons rapporter ici les phrases heureuses par lesquelles Domenach (45)[1] conclut son petit livre, si lucide : « Pense-t-on que la vérité, en notre monde, n'ait qu'à paraître pour être reconnue? Nous avons appris à nos dépens qu'il ne suffit pas, pour qu'elle survive, de la conserver au cœur de quelques initiés. La vérité a besoin d'un climat pour exister et conquérir. Il serait vain de croire qu'on puisse lui créer un tel climat, un tel champ de force, dans un siècle où tous les problèmes se posent en termes de masse, sans recourir à la puissance de la propagande. Comme il serait vain de croire qu'on puisse, en écartant la propagande par je ne sais quelle mystique de la virginité de l'opinion publique, faire échec aux entreprises des imposteurs ».

« La propagande n'est pas simplement un bourrage de crâne », dit Jean Lacroix (87)[2], « la véritable propagande démocratique n'ira pas nécessairement de haut en bas, du gouvernement aux gouvernés, de l'État à la Nation : elle sera bien plutôt, par les gestes et les attitudes, la participation vécue des masses à la vie démocratique de la nation », malgré la tendance, ajouterons-nous, de certains usurpateurs de justifier l'aphorisme méchant de Chesterton[3] qui dit : « Il semble que le progrès consiste à être poussé en avant par la police. »

Les « réalistes » s'esclafferont : on veut donc démocratiser et par surcroît « moraliser » le monde? Sur quelles bases? Comment veut-on mettre en relation, concilier les constatations froides, objectives, anti-introspectives, de la science positive moderne avec les postulats moraux d'une « science » philosophique qui, pour la construction de ses normes sociaux, part de dogmes, de la « révélation » religieuse, des légendes, bref, des affirmations gratuites? Il n'existe que le dilemme : ou admettre l'acceptation hypocrite de ces affirmations, malgré leur manque de base scientifique, ou les rejeter « à priori », comme étant sans fondements, donc s'affirmer comme « réalistes ».

1. (45) p. 127.
2. (87) cité par Domenach (45) p. 124.
3. Cité par Chauchard (28) p. 97.

Eh bien, le dilemme est posé faussement : *les bases scientifiques et même biologiques, de la morale existent*, et c'est encore la psychologie objective qui nous les fournit : elles sont à rechercher dans la nature même de l'homme et dans son interaction avec le monde vivant de ses semblables, dans les facteurs sociaux.

Voici ces bases.

Il est évident que les préceptes moraux se réfèrent à l'activité sociale de l'homme, c'est-à-dire à son comportement dans la vie sociale. La morale commence là où le comportement de l'homme se caractérise par le renoncement à la satisfaction de ses impulsions égoïstes au profit d'autrui; elle est là où joue l'inhibition conditionnée interne par rapport aux autres individus ou collectivités, et précisément comme expression de la constellation d'engrammes dans son Deuxième système de signalisation.

Nous avons vu que la diversité du comportement est déterminée par les activités humaines à base de quatre pulsions : combative, nutritive, sexuelle et parentale. Le fait capital et objectivement démontrable dans des expériences au laboratoire est le suivant : ces pulsions et, en conséquence, les systèmes de réflexes conditionnés correspondants, ne sont pas égaux par rapport à leur force ou la facilité de former des réflexes conditionnés. La plus forte des pulsions étant l'agressive, viennent ensuite en décroissant : la nutritive, puis la sexuelle, et enfin la parentale. On se rappelle l'exemple qui illustre ce fait : le réflexe conditionné à base de la pulsion nutritive se forme après cinquante à soixante répétitions de l'opération nécessaire à sa formation; le réflexe à base combative, l'est déjà après une ou deux répétitions.

Si, par contre, on compare les pulsions du point de vue de la morale (c'est-à-dire comme un élément sociologique), on constate une inversion : la pulsion parentale, la plus altruiste, est la plus morale; la pulsion sexuelle l'est déjà moins, puisqu'elle se limite aux relations réciproques de deux êtres seulement; la nutritive, matérialiste et égoïste, encore moins;

et la plus immorale est la pulsion nº 1 ou combative : elle a recours, en dernière extrémité, à la violence, au meurtre même.

Or, *du tableau des pulsions* et de leurs dérivations qu'on peut dresser ainsi (et qui est reproduit ci-dessous), *on déduit une règle très simple* : lorsqu'on doit émettre un jugement du point de vue biologique, ou choisir une attitude plus morale qu'une autre, on peut se laisser guider par le fait qu'on pourra considérer comme morale l'attitude déterminée par des réflexes conditionnés à base de la pulsion physiologiquement plus faible par rapport à celle qu'on rejette (fig. 21). La règle pragmatique serait alors : ce qui se situe à droite dans le tableau est moral, la direction dans le sens à gauche est immorale.

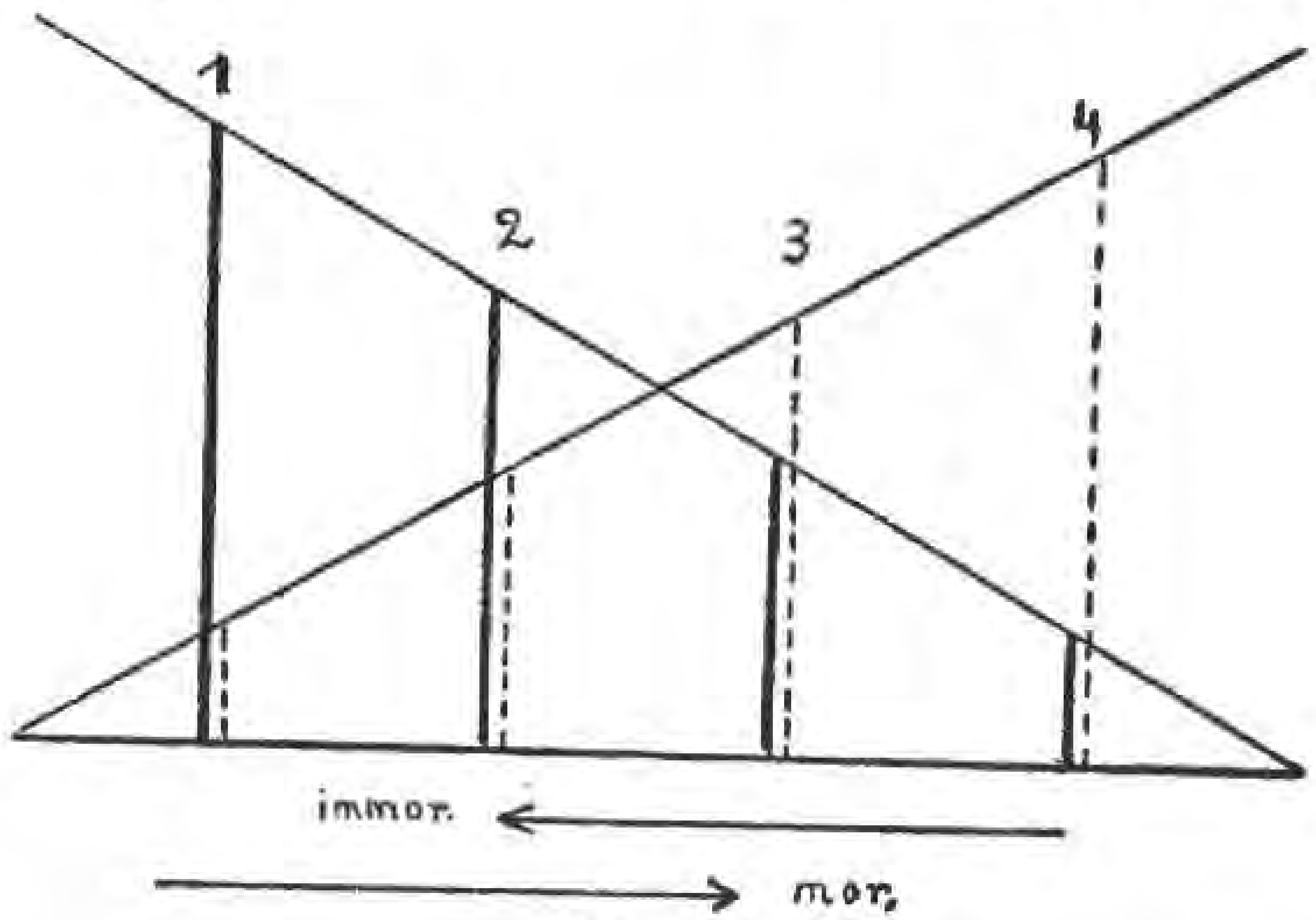


Fig. 21.
Diagramme démontrant la possibilité d'une base biologique de la notion de la morale. 1, 2, 3, 4 — les quatre pulsions. Les ordonnées indiquent la force de la pulsion. Les lignes étirées (—) se réfèrent à l'intensité relative des pulsions, les lignes pointillées (- - - -) à leur valeur morale (du point de vue social). En dessous, la flèche dans la direction de droite à gauche indique la décroissance de la valeur morale; la flèche inverse : la sublimation.

Voici des exemples : si l'on sacrifie l'amour (pulsion nº 3) à l'avantage matériel (nº 2), nous sommes en présence d'une immoralité (cas de la prostitution, par exemple).

Si on préfère l'amour (nº 3) au devoir parental (nº 4), c'est, toujours du point de vue social, donc biologique, immoral (comportement d'une mère dénaturée).

Si l'on renonce à la violence (nº 1) au profit d'avantages matériels (nº 2), ce sera une attitude morale (attitude civilisée).

Si l'on choisit l'amour (nº 3) au lieu d'avantages matériels (nº 2) on est romantique ou idéaliste, on agit donc conformément à la morale. Et ainsi de suite.

Nous avons parlé plus haut de la greffe des réflexes conditionnés et de la constitution de systèmes supérieurs de comportements. On arrive alors à distinguer, graphiquement, les différents niveaux ou étages dans notre schéma[1]. Ainsi s'il se présente des cas où le choix est à faire entre des attitudes se situant à différents niveaux, nous pourrons chercher dans les directions de sublimation ou de dégradation. La règle pour le choix d'une attitude avec la préférence plus morale, serait alors : ce qui est plus haut sur le schéma est plus moral que ce qui est plus bas : ainsi le comportement que nous nommons une attitude correspondant au sentiment national, serait moral, puisque plus utile à la collectivité que la simple attitude de défense individuelle; le comportement social (au niveau au-dessus), est plus moral que l'attitude purement nationaliste. Dans le système de la pulsion nº 3, par exemple, le fait de préférer l'amour sensuel (niveau A), purement instinctif, à l'amour sublimé romantique (niveau au-dessus), serait immoral; sacrifier l'amitié (niveau B) dans le cadre de la pulsion nº 4) à l'activité scientifique (niveau C), c'est-à-dire à une attitude de service à l'ensemble de la société humaine, serait un acte, du point de vue de la valeur morale, supérieur.

Ensuite, il pourrait y avoir encore des cas, où le choix à faire se situe dans le cadre d'une même pulsion et dans le même niveau. Par exemple, on aurait à choisir entre l'amour envers deux personnes ou entre deux doctrines sociales, ou entre l'amitié pour celui-ci ou celui-là. Ce qui déterminerait dans ce cas l'attitude du point de vue moral, serait, à notre avis, l'intensité de réaction envers l'un ou l'autre : si mon attachement à cette personne est plus grand qu'à cette autre, il serait immoral de préférer la dernière.

Enfin, il faut noter qu'il peut y avoir des cas où la valeur morale se présente relative, où elle change selon l'âge, la situation sociale, ou encore d'autres facteurs. Nous ne citerons qu'un exemple : un homme dépenserait son argent pour un tableau du genre libertin. Il satisferait, en principe, sa pulsion nº 3. Mais il sacrifie, dans ce cas, la pulsion nº 2 (les avantages matériels — accumulation de l'argent), l'attitude deviendrait morale selon notre schéma. Cette considération paraît juste,

1. Voir tableau schématique sur page 163.

puisque les sensations qu'il éprouve de cette image, sont de caractère esthétique, valeur plus noble que la satisfaction d'accumuler de l'argent.

Toutefois ce raisonnement n'est valable que si l'homme est aisé et si son acte ne prive pas sa famille (cas de célibataire). Si, par contre, il est nécessiteux et que sa famille eût à souffrir du fait de cette dépense, son acte doit être considéré comme immoral, parce que le choix serait alors non entre les pulsions n°s 2 et 3, mais, en réalité, entre n° 3 et n° 4. Il n'y a pas de contradiction à la règle générale, puisque son choix tomberait sous la rubrique n° 3 au lieu du n° 4, c'est-à-dire dans la direction plus à gauche dans le schéma, donc dans le sens de l'immoralité.

Mais son acte, dans le premier cas, peut être également jugé immoral, si on prend en considération qu'il satisfait sa pulsion n° 3, égoïste, alors que dans le monde des milliers (et même des millions) d'individus souffrent, voire meurent dans la misère. En satisfaisant sa pulsion n° 3, il néglige, en réalité, la pulsion n° 4 sublimée, qui est à la base de l'amitié, de l'amour envers les hommes en général. Sous cet angle, il apparaît que dans la situation actuelle de la société humaine, toute attitude donnant satisfaction aux pulsions à gauche dans le schéma (n°s 1, 2, 3) doit être considérée comme immorale.

Peut-être, ce fait pourrait-il être rapproché de l'idée religieuse du péché originel : tout ce que les hommes font, serait, dès leur naissance, entaché de tare morale.

Mais ce point de vue restrictif, cela veut dire qui considère comme immoral tout acte humain en dehors de la pulsion n° 4, doit être rejeté, si l'homme se trouve dans les conditions où les actes de bonté sont exclus, parce que socialement impossibles, c'est-à-dire, dans un isolement complet : c'est alors que son acte dont nous parlions plus haut, pourrait être considéré comme moral. Mais évidemment, ce ne serait qu'une fiction.

Toutes ces considérations semblent dire qu'il y aurait intérêt à avoir un critère pragmatique de la morale, se basant sur les données d'une science positive expérimentale : la réflexologie ou psychologie objective. Ceci d'autant plus que nous avançons dans une phase de l'évolution collective humaine, où la science *doit* prendre la responsabilité de diriger les destins de l'humanité.

On entend souvent dire que des idées telles que celles exposées ci-dessus, et qui envisagent des possibilités de changer à dessein la nature psychique des hommes, de rationaliser leur comportement moral, et surtout de mettre ceci

comme but à atteindre pour des masses humaines, ne sont que des utopies, des visions idéales, qui sont immédiatement dissipées, quand on se heurte aux réalités de la vie même. On entend dire aussi que ces idées sociales, voire socialistes, sont artificielles, ne correspondent pas à la nature humaine, et sont donc néfastes. On intoxique souvent aujourd'hui les jeunes gens avec des sermons où il est dit que dans la vie il n'y a que la lutte la plus brutale qui compte, que si on ne veut pas succomber, il faut se méfier des hommes, voir dans chacun un concurrent capable, à chaque instant, de se jeter sur vous et de vous réduire à sa merci, que pour réussir il faut être prêt à faire de même, etc. Le type d'un « surhomme », au-dessus de la morale sociale, est prôné comme un idéal.

Avouons qu'il y a là un germe de vérité. Il est vrai que la vie est dure, que beaucoup succombent, que plus la civilisation avance, plus la vie devient multiforme, nerveuse; disons même ouvertement : les hommes qui s'agglomèrent, s'entassent dans les villes, meurent plus tôt, ils y sont exposés à toutes sortes de dangers, aux microbes, au manque d'air et de soleil, à la poussière, aux exhalaisons nocives des autos et des usines, aux bruits, qui détruisent l'équilibre de leurs nerfs; ils dorment peu, ils travaillent souvent trop, ils se nourrissent mal, ils s'intoxiquent, ils sont toujours obsédés par la rapidité des phénomènes qui se déroulent autour d'eux, par le tourbillon d'excitations de sorte que leurs nerfs ébranlés les mettent souvent les uns contre les autres, etc. Toutes ces influences doivent, par force, les épuiser, les affaiblir, abréger leurs vies. C'est un état de choses biologiquement négatif.

Il ne suffit pas d'objecter qu'à mesure que la technique et la culture progressent, les conditions de la vie deviennent plus hygiéniques, et les hommes peuvent être mieux protégés. Sans doute, mais en même temps les conditions de la vie se compliquent davantage, les exigences inhérentes à la culture se multiplient. Il y a un cercle vicieux dans tout cela. Nous sommes continuellement soumis maintenant à diverses radiations, les ondes de la T. S. F. nous frappent sans cesse, sans que nous nous en apercevions : nous ne savons pas encore d'une façon sûre quelle est leur action sur notre corps, sur notre système nerveux.

Il est vrai que la vie devient aussi mieux protégée par les progrès de la science et de l'hygiène, que la longévité augmente, mais on ne peut pas fermer les yeux sur le fait qu'il ne s'agit que d'un répit, d'un ralentissement de ce processus inexorable, lié à la culture et dont l'action destructive sur la vie ne peut pas être éliminée complètement comme il est facile à concevoir.

On ne saurait donc le nier : *plus l'humanité progresse, et plus elle s'enfonce dans une vie artificielle, nuisible du point de vue biologique.* Savons-nous, par exemple, quelle sera l'action de tous ces nouveaux facteurs sur les germes de vies futures que nous portons dans nos corps? Une conclusion pessimiste se dégage de cette connaissance : la culture humaine est, du point de vue biologique, négative, elle mène l'humanité à son dépérissement, et finalement à sa ruine totale. Jean-Jacques Rousseau fut un de ceux qui ressentirent cette vérité très profondément et qui se révoltèrent, en prêchant le retour à la nature. Nous croyons que dans les mouvements antisociaux de nos jours, les fascismes par exemple, il y a des idées qui doivent être en rapport avec ces faits : c'est la révolte d'éléments plus simplistes, plus primitifs, qui réclament leur salut biologique, qui sont prêts à renoncer aux sentiments moraux, sociaux, pourvu qu'on leur donne la possibilité de satisfaire leurs besoins les plus immédiats, les plus biologiques. L'extension des théories et des tendances existentialistes, surtout parmi la jeunesse, est un symptôme éloquent de nos jours. C'est alors que la prédilection de ces éléments pour la pulsion nº 1, la plus importante, la plus forte du point de vue biologique, devient plausible.

En effet, la culture humaine engendre les notions de la morale, les devoirs sociaux sont une émanation de la culture; et du point de vue de l'homme des cavernes, biologiquement plus sain, ces notions ne sont pas salutaires, puisqu'elles peuvent mener vers le renoncement aux biens immédiats, vers le sacrifice au profit d'autrui. L'altruisme est biologiquement une ineptie, la culture crée l'idée altruiste, donc la culture est biologiquement négative. C'est le syllogisme, pessimiste, mais inexorable.

Mais, devons-nous, devant cette vérité, renoncer à la culture humaine, à tout ce qui nous paraît embellir la vie, à tout ce qui nous la présente telle que nous croyons qu'elle vaut la peine d'être vécue. Plus nous montons sur l'échelle de la culture, et plus les buts qui caractérisent nos réflexes s'éloignent des bases instinctives : des nouveaux réflexes conditionnés se greffent les uns sur les autres. L'intérêt philosophique, issu, à notre avis, de la base de la « deuxième » pulsion, ne nous donne-t-il pas plus de jouissance, quand nous nous sommes instruits, que la satisfaction d'avoir englouti un bon repas, et l'enthousiasme que nous éprouvons à la vue d'une œuvre sociale grandiose, n'est-il pas plus intense que le sentiment primitif d'avoir abattu un rival; que de fois cette dernière satisfaction est accompagnée d'un sentiment de regret, de honte, de déplaisir. C'est un exemple probant, où la disjonction de l'instinct et du sentiment social est surtout évidente. Et la joie qu'inspire une découverte scientifique, ne fait-elle pas vibrer davantage tout l'être d'un véritable savant, que quand le même individu se penche sur un de ses rejetons? Enfin, l'extase devant une œuvre d'art n'est-elle pas plus forte chez l'artiste que le plaisir sensuel qu'éprouve le même homme?

Quiconque a goûté à ces transports sublimes, voudra-t-il y renoncer, même si on lui garantissait la jouissance des voluptés corporelles que l'on vient de dire? Mais, pour les avoir, ces jouissances plus élevées, il faut être prêt à les payer d'un peu de soi-même, de son bien-être physique, de sa vie. On doit être prêt à dire que si la durée de la vie est incompatible avec la culture, c'est la première qu'il convient de sacrifier — *mieux vaudra renoncer à l'être biologiquement sain, qu'à la félicité spirituelle que peut nous donner la vraie culture.* C'est le sens de ce que nous nommerions une philosophie du *pessimisme compensé.* La culture nous mène finalement vers notre perte, mais elle nous donne une compensation : grâce à elle notre vie s'élève, devient plus riche, plus « humaine ». Et si même cette compensation ne se réalise pas toujours, il y a quelque chose qui la remplace, qui entraîne et donne de nouvelles forces pour lutter, pour ne pas se laisser décourager et pour chercher à atteindre quand même le but proposé : c'est le mythe qui demande toujours à l'homme quelque chose qui va contre sa nature biologique, un sacrifice. Laissons-nous donc guider par le grand mythe du Socialisme, de l'Amour de l'humanité, de la Liberté et de la Science qui nous offre le seul moyen possible de transporter un jour ce mythe dans la réalité.

BIBLIOGRAPHIE

1. F. ACHILLE-DELMAS et MARCEL BOLL. — La personnalité humaine. Son analyse. 1938. *Flammarion*, Paris.

2. ALFRED ADLER. — Le tempérament nerveux. 1926. *Payot*, Paris.

3. ALFRED ADLER. — Social Interest : a Challenge to Mankind. 1927. *Faber and Faber*, London.

3 *a*. ALFRED ADLER. — Heilen und Bilden. 1914.

4. R. ALLENDY. — La psychanalyse. 1931. *Denoël et Steele*, Paris.

5. — L'instinct social. Communication au Congrès international psychanal. d'Oxford. 1929.

6. FL. H. ALLPORT. — Social Psychology. 1924. *Houghton Mifflin Comp.* Boston.

7. F. W. ALVERDES. — Tiersoziologie. 1925. *Hirschfeld*, Leipzig.

8. — Tiersoziologie und menschliche Soziologie. 1929. *Broschke et Co.*, Hamburg.

9. H. ARTHUS. — La genèse des mythes (étude psychologique). Extrait des Entretiens du C. E. P. H. à Pontigny (oct. 1938).

10. H. ARTHUS. — Qu'est-ce que la mémoire? 1938. L'éveil. *Hartmann*, Paris.

11. J. AYENCOURT. — L'Américain, son information, la guerre et la paix. Esprit, juin 1949. *Ed. du Seuil*, Paris.

12. G. BACHELARD. — La Psychanalyse du Feu. 1938. *Gallimard*, Paris.

13. CH. BAUDOUIN. — Nécrologie pour Alfred Adler. 1937. Action et Pensée, nº 3.

14. CH. BAUDOUIN. — Vers une psychanalyse sociale. 1939. Action et Pensée, sept., p. 78.

15. A. BÉGUIN. — L'âge des robots. 1950. Esprit, sept. nº 9. *Ed. du Seuil*, Paris.

16. H. BERGSON. — L'évolution créatrice. 32ᵉ éd. 1928. *F. Alcan*, Paris.

17. P. M. S. BLACKETT. — Conséquences politiques et militaires de la bombe atomique. 1949. *Albin Michel*, Paris.

18. MARCEL et ANDRÉ BOLL. — L'élite de demain. 1946. *Calmann-Lévy*, Paris.

19. P. BOVET. — L'instinct combatif. 1928. *Flammarion*, Paris.

20. J. BRACH. — Le comportement animal et la genèse de l'intelligence 1949. *Mont-Blanc*, Paris.

21. M. BRENET. — La musique militaire. 1916. *Laurens*, Paris.

22. JAMES BURNHAM. — L'ère des organisateurs (The Managerial Revolution) 1947. *Calmann-Lévy*, Paris.

23. R. CAILLOIS. — Le Mythe et l'Homme. 1938. *Gallimard*, Paris.

24. H. CANTRIL. — The Invasion from Mars. 1940, *Princeton University Press*, Princeton.

25. R. CÉRÉ. — La seconde guerre mondiale. 1947. *Presses Universitaires de France*. Série « Que sais-je? » n° 265, Paris.

26. STUART CHASE. — The Tyranny of Words. 1938. *Harcourt, Brace and Co.* New York.

27. PAUL CHAUCHARD. — Physiologie de la conscience. 1948. *Presses Universitaires de France*, Série « Que sais-je? » n° 333, Paris.

28. PAUL CHAUCHARD. — Hypnose et suggestion. 1951. *Presses Universitaires de France*, Série « Que sais-je? » n° 457, Paris.

29. PAUL CHAUCHARD. — La Chimie du Cerveau. 1943. *Presses Universitaires de France*, Série « Que sais-je? » n° 94, Paris.

30. PAUL CHAUCHARD. — Psycho-physiologie des cerveaux artificiels. 1950. Esprit, sept. p. 318, *Éd. du Seuil*, Paris.

31. ED. CLAPARÈDE. — Psychologie de l'enfant et pédagogie expérimentale. 1916. 5e *éd. Délachaux et Niestlé*, Neuchâtel et Paris.

32. P. DE COUBERTIN. — Essais de psychologie sportive. 1913. Lausanne et Paris.

33. J. COUTROT. — Entretiens sur les Sciences de l'Homme. Document n° 1. Collection du Centre d'étude des problèmes humains. 1937. *Hermann*, Paris.

34. L. CUÉNOT. — La genèse des espèces animales. 1911. *Alcan*, Paris.

35. R. DALBIEZ. — La méthode psychanalytique et la doctrine freudienne. 2 vol. 1950. *Desclée, de Brouwer et Co.*, Bruges.

36. DAREMBERG et SAGLIO. — Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines. T. I., 1877-1886, *Hachette*, Paris.

37. PH. DE FELICE. — Foules en délire, Extases collectives. 1947. *Albin Michel*, Paris.

38. PH. DE FELICE. — Poisons sacrés, Ivresses divines. 1936. *A. Michel*, Paris.

39. A. DELASSUS. — Précis d'Enseignement pacifiste, cité par Bovet (19).

40. J. DELAY. — Les Ondes cérébrales et la Psychologie. 1942. Dans : Nouvelle Encyclopédie philosophique, *Presses Universitaires de France*, Paris.

41. J. DELAY. — L'électricité cérébrale. 1950. *Presses Universitaires de France*, Série « Que sais-je? » n° 410, Paris.

42. D. DELMAS-MARSALET. — Les délires de grève. 1937. Journal de Médecine de Bordeaux et du Sud-Ouest. Juillet 1937.

43. H. DE MAN. — Psychologie des Sozialismus. 1927. *Eugen Diederichs*, Jena.

44. R. DESOILLE. — Le rêve éveillé en psychothérapie, essai sur la fonction de régulation de l'inconscient collectif. 1945. *Presses Universitaires de France*, Paris.

45. J.-M. DOMENACH. — La propagande politique. 1950. *Presses Universitaires de France*, Série « Que sais-je? » n° 448, Paris.

46. J. DRIENCOURT. — La propagande, nouvelle force politique, 1950. *Armand Colin*, Paris.

47. J.-G. DROYSEN. — Histoire d'Alexandre le Grand. 1935. *Grasset*, Paris.

48. D. DUBARLE. — Idées scientifiques actuelles et domination des faits humains. 1950. Esprit, sept., *Ed. du Seuil*, Paris.

49. JACQUES DUBOIN. — La grande relève des hommes par la machine. 1933. *Fustier*, Paris.

49 *a*. JACQUES DUBOIN. — Demain ou le socialisme de l'abondance. 1944. *Ocia*, Paris.

50. G. DUMAS. — Nouveau Traité de Psychologie. 1933. *Félix Alcan*, Paris.

51. G. DWELSHAUVERS. — L'Inconscient. 1938. *Flammarion*, Paris.

52. A. FABRE-LUCE. — Histoire secrète de la conciliation de Munich. 1938. *Grasset*, Paris.

53. AD. FERRIÈRE. — La Loi du Progrès en Biologie et en Sociologie. 1915 *Giard et Brière*, Paris.

54. AD. FERRIÈRE. — L'École Active. 1946. 5e éd. *Délachaux et Niestlé*. Neuchâtel et Paris.

55. MARÉCHAL FOCH. — Essai de Psychologie militaire, par J. R. 1921. *Payot*, Paris.

56. SIGMUND FREUD. — Neue Folge zu den Vorlesungen zur Einführung in die Psychanalyse. Ges. Schr. Vol. 12, cité par Allendy (4).

57. SIGMUND FREUD. — Trois essais sur la théorie de la sexualité. 1949. *Gallimard*, Paris.

58. SIGMUND FREUD. — Introduction à la psychanalyse. 1932. *Payot*, Paris.

59. SIGMUND FREUD. — Psychopathologie de la vie quotidienne. 1922. *Payot*, Paris.

60. ER. FROMM. — The Fear of Freedom. 1946. *Kegan Paul, Trench, Trubner et Co.*, London.

61. G. GALLUP AND S. F. RAE. — The Pulse of Democracy. 1940. *Simon and Schuster*, New York.

62. TH. GEIGER. — Die Masse und ihre Action. 1926. *F. Enke*, Stuttgart.

63. M. GIMONT. — Article « Eisenhower à Paris » dans « Combat » du 6 janv. 1951.

63 a. S. GLODEAU. — Une humanité, une langue. 1946. *Sat-Amikaro*, Paris.

64. BERTR. GOLDSCHMIDT. — Conférence sur les conséquences de la découverte de l'énergie atomique, faite au Centre europ. de la Dotation Carnegie pour la Paix internationale le 28 avril 1949. Paris, Docum. nº 2.

65. Grande Encyclopédie. — Tome XXXI, Paris.

66. K. GROOS. — Die Spiele der Menschen. (Les jeux des hommes.) 1899. *G. Fischer*, Jena.

67. — Les jeux des animaux. 1902. *F. Alcan*, Paris.

68. G.-TH. GUILBAUD. — Divagations cybernétiques, 1950. Esprit, sept. p. 281, *Éd. du Seuil*, Paris.

69. G. GURVITCH. — La Vocation actuelle de la Sociologie. 1950. *Presses Universitaires de France*, Paris.

70. P. HACHET-SOUPLET. — Les animaux savants (Psychologie du dressage) 1921. *Lemerre*, Paris.

70. P. HACHET-SOUPLET. — La genèse des instincts. 1919. *Flammarion*, Paris.

72. STANLEY HALL. — A Synthetic Genetic Study of Fear. 1914. American Journal of Psychology, avril 1914.

73. STANLEY HALL. — Recreation and Reversion. 1915. Ped. Sem., déc. 1915.

74. HAMON. — Psychologie du militaire professionnel. 1904. Paris.

75. S. J. HAYAKAWA.—Language in Action, cité par Cl. Miller (105).

76. KURT HESSE. — Der Feldherr Psychologos (Ein Suchen nach dem Führer der deutschen Zukunft). 1922. *Mittler*, Berlin.

77. ADOLF HITLER. — Mon Combat (Mein Kampf). 1934. *F. Sorlot*, Paris.

78. ALDOUS HUXLEY. — Le Meilleur des Mondes (The Brave New World) 1950. *Plon*, Paris.

79. J.-K. HUYSMANS. — Les foules de Lourdes. 1939. *Plon*, Paris.

80. WILLIAM JAMES. — Talks on Psychology and Life's Ideals, cité par Clyde Miller (105).

80 a. WILLIAM JAMES. — The Moral Equivalent of War (in Memories and Studies) 1911, cité par Bovet (19).

81. P. JANET. — De l'Angoisse à l'Extase, 1926-28. Paris.

82. H. S. JENNINGS. — The Behavior of lower animals. 1923. New York.

83. C. JUNG. — L'inconscient. 1928. *Payot*, Paris.

84. C. JUNG. — Wotan. Neue Schweiz. Rundschau. 1935-1936. Jahrg. 3.

85. O. KARRER. — Le sentiment religieux dans l'humanité et le christianisme. 1936. *Lethielleux*, Paris.

86. ERNST KOGON. — Der SS-Staat. 1946. *Verl. der Frankfurter Hefte*, Frankfurt.

87. J. LACROIX. — De la démocratie libérale à la démocratie massive. 1946. Esprit, mars 1946, *Ed. du Seuil*, Paris.

88. L. LAPICQUE. — La machine nerveuse. 1942. *Flammarion*, Paris.

89. H. D. LASSWELL, B. L. SMITH and R. D. CASEY. — Propaganda, Communication and Public Opinion, 1946, *Princeton University Press*, Princeton.

90. E. LAVISSE. — Histoire de France contemporaine. T. I et II. 1920-21. *Hachette*, Paris.

91. GUSTAVE LE BON. — Psychologie des foules. 1916. *Félix Alcan*, Paris.

92. PH. LENARD. — Deutsche Physik. 1936. *J. F. Lehmann*. München.

93. V. LÉNINE. — Karl Marx et sa doctrine. 1937. *Bureau d'éditions*, Paris.

94. PAUL M. G. LEVY. — Psycho-Sociologie et propagande politique. L'expérience allemande. 1933. Revue de l'Institut de Sociologie (Solvay, Bruxelles). t. XIII, nº 3, p. 556.

95. L. LEVY-BRUHL. — La mentalité primitive. 1933. *F. Alcan*, Paris.

96. WALTER LIPPMANN. — Public Opinion. 1922. *Harcourt, Brace and Co.*, New York.

97. EMIL LUDWIG. — Gespräche mit Mussolini. 1932. *Szolnay Verlag*, Berlin.

98. W. MAC DOUGALL. — An Outline of Psychology. 1947. *Methuen* London.

99. W. MAC DOUGALL. — The Group-Mind. 1920. Cambridge.

100. J. MAISONNEUVE. — Psychologie sociale. 1951. *Presses Universitaires de France*, Série « Que sais-je? » nº 458, Paris.

101. G. MARINESCO et A. KREINDLER. — Des Réflexes conditionnels. 1935. *Alcan*, Paris.

102. P. MAUCORPS. — Psychologie des mouvements sociaux. 1950. *Presses Universitaires de France*, Série « Que sais-je? » nº 4, Paris.

103. S. METALNIKOV. — La digestion intracellulaire et l'immunité chez les unicellulaires. 1932. *Ann. de l'Institut Pasteur*, vol. 48, p. 681, Paris.

104. R. MICHELS. — Zur Soziologie des Parteiwesens. 1925. Meyer u. Jessen.

105. CLYDE R. MILLER. — The Process of Persuasion. 1946. *Crown Publishers*, New York.

106. J. MONNEROT. — Sociologie du Communisme. 1949. *Gallimard*, Paris.

107. J. L. MORENO. — Who Shall Survive? 1950. Trad. française. *Presses Universitaires de France*, Paris.

108. W. MÜNZENBERG. — Propaganda als Waffe. 1937. *Ed. du Carrefour*, Paris.

109. L. A. ORBELI. — Leçons sur les problèmes de l'activité nerveuse supérieure (en russe). 1945. *Ed. de l'Acad. des Sciences U. R. S. S.*, Moscou.

110. I. P. PAVLOV. — Le travail des glandes digestives. 1901. *Masson*, Paris.

111. I. P. PAVLOV. — Les réflexes conditionnels. 1932. *Félix Alcan*, Paris.

112. I. P. PAVLOV. — De l'inhibition interne en tant que fonction des hémisphères. 1912. Article paru dans le volume jubilaire de Ch. Richet (art. XIX dans n° 111 ci-dessus).

113. I. P. PAVLOV. — De la grande variabilité de l'inhibition interne des réflexes conditionnés. 1914. Berl. Klin. Woch. (XXII in 111).

114. I. P. PAVLOV. — Étude objective de l'activité nerveuse supérieure des animaux. Commun. faite à l'Assemblée générale de la Société de l'Institut scientifique de Moscou, le 24 mars 1913 (XX in 111).

115. I. P. PAVLOV — Les réflexes conditionnés du chien après destruction partielle de différents points des hémisphères. Comm. faite à la Société des médecins russes de St-Pétersbourg (V in 111).

116. I. P. PAVLOV. — Activité normale et constitution générale des hémisphères cérébraux. 1922. Comm. faite à la Société des médecins finlandais à Helsingfors en avril 1922. (XXXI in 111).

117. I. P. PAVLOV. — De l'hypnose chez les animaux. 1921. Supplém. aux C. R. de l'Académie des Sciences russe, 9 déc. 1921 (XXX in 111).

118. I. P. PAVLOV. — Le réflexe de but. 1916. Commun. faite au III[e] Congrès de pédagogie expérimentale à Petrograd, le 2 janv. 1916 (XXVII in 111).

119. I. P. PAVLOV. — Le réflexe de liberté. 1917. Rapport à la Société de Biologie de Petrograd, mai 1917 (XXVIII in 111).

120. I. P. PAVLOV. — Derniers résultats des recherches sur le travail des hémisphères cérébraux. 1926. *Journal de Psychologie*.

121. H. PIÉRON. — Psychologie expérimentale. 1927. *A. Colin*, Paris.

122. CH. PLISNIER. — Article « Le marxisme est-il dépassé? » dans « Combat » n° du 14 déc. 1950, Paris.

123. POLOSSINE et FADÉEVA. — Essai de recherche systématique de l'activité conditionnée de l'enfant, t. I. 1930.

124. POL QUENTIN. — La propagande politique, une technique nouvelle, 1943. *Plon*, Paris.

125. E. RABAUD. — Phénomène social et sociétés animales. 1937. *Alcan*, Paris.

126. E. RABAUD. — L'instinct et le comportement animal. 1949. *Colin*, Paris.

127. O. RANK UND H. SACHS. — Die Bedeutung der Psychoanalyse für die Geisteswissenschaften. 1913. *Bergmann*, Wiesbaden.

128. CARVETH READ. — The Origin of Man and of his Superstitions. 1920. *University Press*, Cambridge.

129. CAPT. REGUERT. — Les forces morales. 1937. *Charles Lavauzelle*, Paris.

130. P. REIWALD. — Vom Geist der Massen (De l'esprit des masses), 1946. Pan-Verlag, Zürich (*éd. franç. Délachaux et Niestlé*, Genève).

131. P. REIWALD. — La conquête de la Paix. 1944. *Ed. du Rhône*, Genève.

132. EMERY REVES. — Anatomie de la Paix. 1946. *J. Tallandier*, Paris.

133. P. RIJLANT. — Éléments de physiologie psychologique. 1947. *Masson*, Paris.

134. J. H. ROBINSON. — The Mind in the Making. 1921. *Harper and Brothers*, New York.

135. G. RODRIGUES. — L'unique solution du problème social. Le Droit à la vie. 1934. *Ed. Liberté*, Paris.

136. J. ROGUES DE FURSAC. — Un mouvement mystique contemporain. Le Réveil religieux du Pays de Galles (1904-1905) 1907. *Félix Alcan*, Paris.

137. H. ROGER. — Éléments de Psychophysiologie 1946. *Masson*, Paris.

138. N. ROUBAKINE. — Introduction à la Psychologie bibliologique. 2 vol. 1921. *Povolozky*, Paris.

139. C. ROUSSEAU. — De Babel à Ariane. 1944. *Polgar*, Paris.

140. LOUIS ROYA. — Histoire de Mussolini. 1935. *Ed. Simon Kra*, Paris.

141. R. DE SAUSSURE. — La méthode psychanalytique. 1929. Rev. franç. de psychanalyse. t. III, n° 3.

142. A. SAUVY. — Le Pouvoir et l'Opinion. 1949. *Payot*, Paris.

143. R. SEMON. — Die Mneme 1904. *Wilh. Engelmann*, Leipzig.

144. SENET. — Periodo belicoso en la evolucion psicologica individual. 1905. *Archivos de Psiquiatria*, t. IV.

145. H. SPENCER. — Principes de Psychologie. II. *F. Alcan*, Paris.

146 J. STALINE. — Article dans la « Pravda », 1950, « A propos du marxisme en linguistique » reproduit en français dans la revue *Etudes soviétiques*, nº 227 de juillet 1950.

147. J. STOETZEL. — Théorie des opinions. 1943. *Presses Universitaires de France*, Paris.

148. SIR CAMPBELL STUART. — Secrets of Crewe House. The story of a famous campaign. 1920. *Hodder and Stoughton*, London.

149. GENEVIÈVE TABOUIS. — Chantage à la guerre. 1938. *Flammarion*, Paris.

150. H. TAINE. — Les origines de la France contemporaine. II. 1947. II. La conquête jacobine. *Hachette*, Paris.

151. G. TARDE. — Les lois de l'imitation. 1907. *Felix Alcan*, Paris.

152. S. TCHAKHOTINE. — Réactions « conditionnées » par micropuncture ultra-violette, dans le comportement d'une cellule isolée (Paramecium caudatum). 1937. *Arch. de l'Institut Prophylactique*, vol. X, Paris.

153. S. TCHAKHOTINE. — Méthodes et problèmes de la Microexpérimentation cellulaire. 1935. *Revue générale des Sciences*, t. XLVI, pp. 571 et 596.

154. S. TCHAKHOTINE. — Die Statocyste der Heteropoden (Thèse de doctorat) 1907. Zeitschr. f. wiss. Zool. vol. XC., p. 343.

155. S. TCHAKHOTINE. — Le viol des foules. 1939. *Gallimard*, Paris.

156. S. TCHAKHOTINE. — L'Organisation de soi-même (à paraître en 1953), Paris.

157. S. TCHAKHOTINE. — Organisation rationnelle de la recherche scientifique. 1938, *Hermann*, Paris.

158. R. H. THOULESS. — Straight and crooked thinking. 1946. *English University Press*, London.

159. L. TROTSKY. — Histoire de la Révolution Russe. 1950. 2 vol. *Ed. du Seuil*, Paris.

160. W. TROTTER. — Instincts of the herd in peace and war. 1920, *T. Fisher Unwin*, London.

161. A. VASILIEV. — Histoire de l'Empire byzantin. 1932. T. I, *Picard*, Paris.

162. W. VOGT. — La faim du monde. 1950. *Hachette*, Paris.

163. H. G. WELLS. — The Shape of Things to Come (The ultimate Revolution) 1933. *Hutchinson*, London.

164. H. G. WELLS. — La Conspiration au Grand Jour (The Open Conspiracy). 1929. *F. Aubier*, Paris.

165. N. WIENER. — Cybernetics, or Control and Communication in the Animal and the Machine, 1948. *John Viley*, New York (Ed. Française : 1951, *Hermann*, Paris).

INDEX ANALYTIQUE ET NOMINATIF

TABLE DES MATIÈRES

Achevé d'imprimer
en Novembre 1968
sur les presses de l'imprimerie
Jean Grou-Radenez à Paris.

N° d'édition : 13.816
Dépôt légal : 4e trimestre 1968.
Imprimé en France.

SERGE TCHAKHOTINE

Le viol des foules par la propagande politique

Le public français, si instinctivement hostile à ce que la propagande des états totalitaires a d'abêtissant et de mécanique, s'est étonné de voir les résultats qu'elle obtenait avec certitude, en atteignant précisément dans presque toutes les occasions le but qu'elle s'était proposé.

Le professeur Tchakhotine a voulu analyser méthodiquement les raisons de ce succès qui s'est si peu démenti, et développer les lois psychologiques qui régissent la docilité de certains peuples aux injonctions de leurs pasteurs. Pour lui l'homme de la foule est soumis à des impulsions affectives très primitives, qu'on peut classer dans quatre grandes catégories génératrices de tous les comportements instinctifs. Pavlov a étudié, dans des expériences connues de tous, les mécanismes d'associations d'idées qui provoquent ou suppriment les réactions causées par ces impulsions.

On peut donc en jouant (consciemment ou non) des instincts de conservation comme de reproduction de l'homme noyé au sein de la foule obtenir de la foule elle-même, et même des masses humaines en général, toutes les réactions que l'on désire pourvu que le sujet soit convenablement hypnotisé, c'est-à-dire traité selon les préceptes de la nouvelle psychologie objective, et que ses impulsions soient guidées dans le sens qui convient le mieux à son niveau intellectuel, social, physique, etc...

A l'appui de cette théorie dont les adversaires du totalitarisme d'où qu'il vienne pourraient bien faire leur profit, l'auteur cite l'exemple de la lutte menée grâce à l'application méthodique d'associations d'idées par les socialistes allemands contre les nazis. Et c'est parce qu'ils n'osèrent pas généraliser ces méthodes, à leur gré trop primitives, que les sociaux-démocrates furent à la fin anéantis, malgré les premiers succès acquis dans ce domaine.

L'auteur exprime, pour terminer, l'espoir et aussi la certitude que les Nations qui veulent s'opposer aux ravages causés dans leur sein même par des procédés dont la clé leur est aujourd'hui offerte, sauront trouver l'antidote (homéopathique si l'on peut dire) à ce nouveau poison des temps modernes : le viol psychique des masses par la propagande politique.

L'édition française de ce livre, détruite par les nazis pendant l'occupation, a eu un succès notable à l'étranger ; plusieurs éditions anglaises, américaines et canadiennes en témoignent. H. G. Wells écrivit à propos de cet ouvrage que, selon lui, ce serait « le plus lumineux et complet exposé de la psychologie sociale contemporaine. Ce livre traite le sujet de tous les côtés et à fond. Il analyse le processus historique à la lumière d'une critique des plus modernes, et le diagnostic des évènements que nous vivons le mène à l'établissement convaincant des mesures à prendre. Je suis fier d'affirmer combien je suis en accord avec les idées exposées dans ce livre aussi magistral que moderne ».

Après la guerre une nouvelle édition française s'imposa. Elle paraît donc totalement revue et augmentée. Depuis la première édition en effet, la psychologie objective, base de ce livre, a accumulé une foule de nouveaux faits de première importance et les événements politiques ont changé notablement la face du monde. L'auteur a cru utile de munir cette nouvelle édition d'une vaste biographie, d'illustrations qui facilitent la compréhension des faits et des lois scientifiques énoncés, d'un copieux index des auteurs cités et des problèmes étudiés.

HSC/27/00

28 F